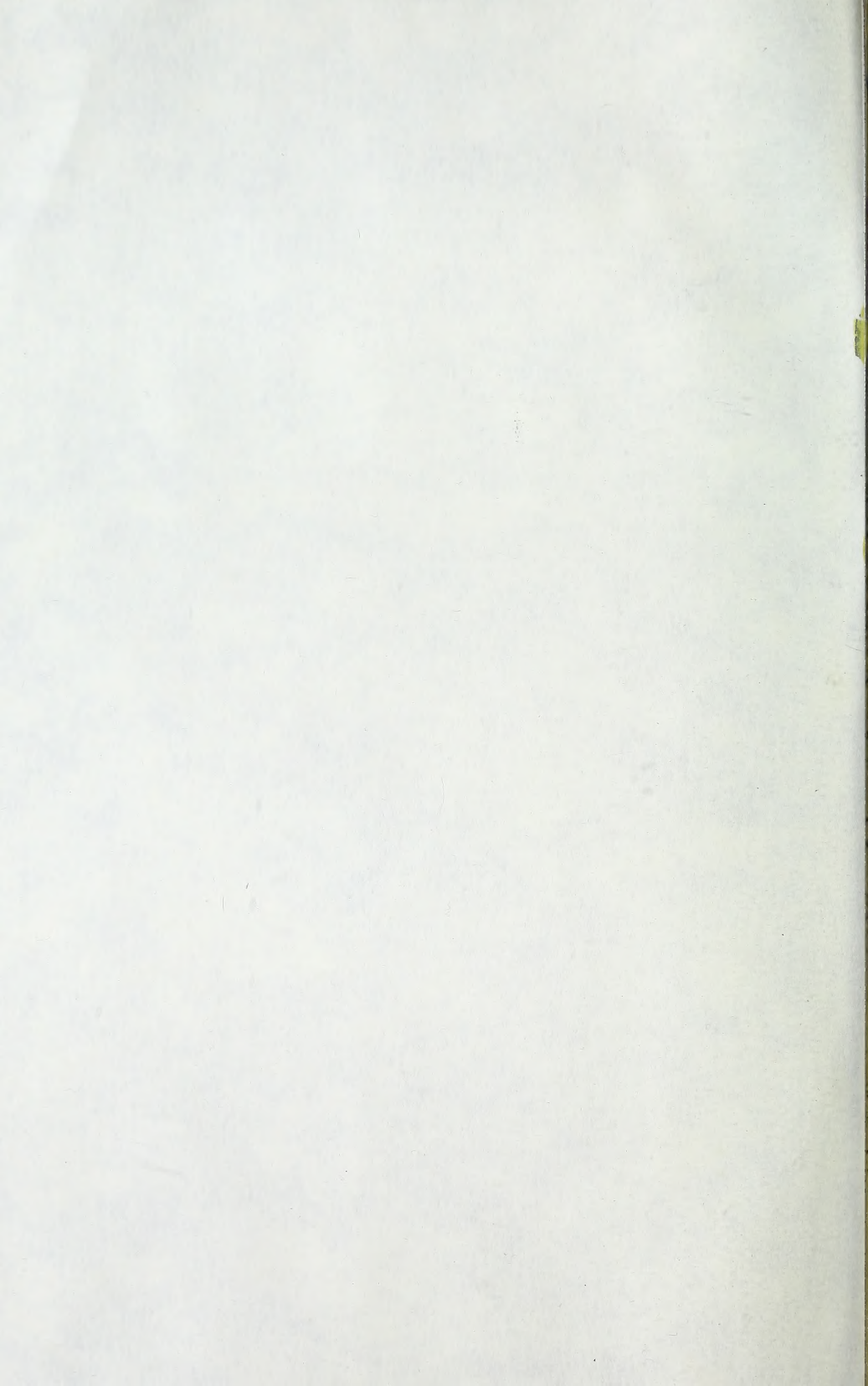




Digitized by the Internet Archive
in 2014





GENEALOGY
944
B873ZX,
1861

Bulletin de la Société

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

« Et quant au premier point sur la reformation que j'ay commencée et que j'ay delibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprise par la Bible, que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... ie ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouveroies bon, qu'en chascune ville, il y eust per-sonnes deputées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles et par tel moyen, la verité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narre, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise reformationnée. »

Bernard Palissy.

Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Ecrire franco.)

PARIS. Ch. Meyrueis et C^e. — GENEVE. — Cherbuliez.

LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — F.-A. Brockhaus

AMSTERDAM. — Van Bakkenès et C^{ie}. — BRUXELLES. — Mouron.

1861

AVIS. — Des traites payables le 15 février, en comprenant l'année courante (10^e année), plus 50 cent. pour frais de recouvrement, ont été, ainsi qu'on l'avait annoncé, fournies sur les souscripteurs en retard.

SOMMAIRE

	Pages.
DIXIÈME ANNÉE.	1
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des documents publiés. Avis, etc.	2
Une histoire des protestants de l'Amiénois. — Isaac de Nogentel, pasteur de l'Eglise de Compiègne et Montdidier.	<i>Ibid.</i> 3
Un « prétendu » cimetière des « prétendus » réformés à Angers (1616).	4
Deux inscriptions huguenotes à Coulonges et à Xanton (Deux-Sèvres).	4
Questions et réponses.	5
Charles IX a-t-il tiré sur les huguenots lors du massacre de la Saint-Barthélemy?	<i>Ibid.</i> 11
Origine du mot « <i>Parpaillot</i> » appliqué aux huguenots.	11
Livres et manuscrits de la bibliothèque de Du Plessis-Mornay. Que sont-ils devenus?	17
Demande de renseignements dans l'intérêt de descendants de réfugiés. Famille Chambaud de Charrier.	20
Connait-on un livre dédié par un protestant au père La Chaise?	23
<i>Coligny</i> , tragédie d'Arnaud de Baculard (1740). — <i>Le Mépris du monde</i> , par Thomas La Grue (1673).	24
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	25
La Réforme à Strasbourg et son premier pasteur, Matthieu Zell (1518-1548). Comm. par M. Ern. Lehr.	<i>Ibid.</i> 34
Pierre Caroli, Clément Marot, Mathurin Cordier et quarante-six autres , ajournés par les gens du roi comme suspects d'hérésie (1535). D'après une publication de M. G. Guiffrey.	34
Deux dizains épigrammatiques du XVI^e siècle sur le « Dieu de pâte » et les « frères mineurs » (1560).	40
Lettre inédite de François de la Noue , dit <i>Bras de Fer</i> (1585).	41
Décision d'un synode du Bas-Languedoc sur les querelles théologiques (1654). Comm. par M. Sabatier.	43
Bossuet et la Révocation de l'Édit de Nantes. Relation de la constance admirable de deux petites filles du diocèse de Meaux (1683-1685).	50
Une lettre de lord Gallway (Ruvigny) , au sujet de l'établissement des réfugiés en Irlande (1693).	67
Condamnation d'un gentilhomme (Claude d'Azémar) , pour avoir fait baptiser ses enfants au Désert (1751). Comm. par le comte d'Adhémar.	69
Deux inhumations de protestants du Désert dans le Poitou (1750-1782). Comm. par M. O. Bourchenin.	82
MÉLANGES.	87
Quelques pensées de M. le professeur F. Roget. Renaissance et réforme. — Calvin et le calvinisme. — Œuvre trompeuse du siècle de Louis XIV. — Corneille non catholique. — Fraude pieuse et échec de Bossuet.	<i>Ibid.</i> 90
Le Refuge dans le pays de Neuchâtel (1685).	90

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS.

DIXIÈME ANNÉE.

Nous entrons dans notre *dixième* année. Et pourtant il nous semble que notre Société est née d'hier, et que nos travaux viennent seulement de commencer. Que pourrions-nous dire à nos amis que nous ne leur ayons déjà dit et redit pour exciter leur zèle à nous seconder? Ce n'est pas l'œuvre qui manque aux ouvriers : que les ouvriers ne manquent donc pas à l'œuvre! Si nos travaux jusqu'ici n'ont pas été stériles, qu'ils deviennent plus féconds encore à l'avenir! Nous n'avons rien fait, si nous considérons tout ce qui est à faire.

Rappelons seulement à nos amis que la *France protestante* attend toujours son couronnement, et cela par la faute de notre France protestante d'aujourd'hui. Comment ne comprend-on donc pas mieux, au sein du protestantisme français, de quel sérieux intérêt, de quelle valeur exceptionnelle est ce « monument immense qui a ressuscité « un monde, » comme l'appelle M. Michelet, dans le dernier volume de son *Histoire de France*? Comment n'admire-t-on pas, avec l'illustre historien, et n'encourage-t-on pas mieux « cette patience plus « que bénédictine, et telle que le cœur seul peut la donner, » qui a fait accomplir à ces deux frères un labeur d'exploration et d'exhumation aussi effrayant? Espérons pourtant que cette année ne s'achèvera pas sans que nous puissions annoncer à nos lecteurs la bonne nouvelle de la publication du Supplément et des Tables, sans lesquels le monument demeure imparfait.

Lorsque nous avons inséré ici, il y a un an, et sans l'aveu de leur auteur, les belles stances adressées à MM. Haag, par M. le pasteur Vidal, nous ignorions la réponse qui y avait été faite, et c'est très

tardivement que nous l'avons connue. Nous croyons devoir aller jusqu'au bout de notre indiscretion, en donnant ici cette réponse, à l'insu de MM. Haag, qui pourraient seuls nous en savoir mauvais gré.

A Monsieur F. Vidal.

Tu nous combles d'honneur, poète, et ton encens
 Trouve un facile accès en des cœurs défaillants.
 Lorsque, le soir venu, sa tâche étant remplie,
 Le laboureur retourne à son toit protecteur,
 Elle est douce la voix amie
 Qui l'accueille et lui dit : « Béni soit ton labeur ! »

Oui, tes vers ont raison : Nos pères furent grands,
 Leur glorieux renom traversera les temps ;
 Notre France en est fière, elle s'en glorifie, —
 Tandis que leurs tyrans voient leur honte grandir
 Et que leurs noms, inscrits au poteau d'infamie,
 Servent d'épouvantail aux siècles à venir.

Que Dieu soit notre port ! Dieu, c'est la vérité ;
 C'est le havre de grâce où tend l'humanité.
 Le mensonge et l'erreur, fils impurs de la terre,
 Passent comme un vain songe. Amour, amour pour tous !
 Que la raison nous guide et la foi nous éclaire,
 Et l'avenir, frère, est à nous !

Janvier 1860.

Em. H.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS.—
 AVIS DIVERS, ETC.

Une histoire des protestants de l'Amiénois. — Isaac de Nogentel, pasteur de l'Eglise de Compiègne et Montdidier.

Nous apprenons avec plaisir à nos lecteurs que M. le pasteur Rossier, d'Amiens, suivant l'exemple de MM. Lièvre, Douen, et de quelques autres, en trop petit nombre encore, qui l'ont devancé dans cette excellente voie des monographies, achève une *Histoire des protestants de Picardie, et en particulier de ceux du département de la Somme*. Les premières feuilles

sont déjà sous presse. Nous ne doutons pas que bien des détails de localité, tirés de documents inédits et peu accessibles, ne viennent enrichir et rectifier les notions que nous possédons déjà sur les hommes et les choses du protestantisme dans cette région de la Picardie.

« On a, nous écrit M. Rossier, avancé, dans l'un des derniers numéros du *Bulletin* (IX, 275), que le pasteur Isaac de Nogentel portait ce nom à cause des fonctions qu'il exerçait dans la commune de Nogentel, et non pas comme appartenant à la famille seigneuriale de cette localité. C'est, je crois, une erreur. Dans le registre des mariages de l'Eglise réformée d'Amiens, on lit l'acte suivant :

« 24 novembre 1623. Isaac de Nogentel, pasteur de l'Eglise de Compiègne et Montdidier, et demoiselle Susanne d'Ainval, fille de feu Josias d'Ainval, escuyer, sieur du Corroy, au Quesnel » (près Doullens).

« Vingt ans plus tard, il était pasteur à Nogentel. »

On voit qu'en effet l'auteur de l'article sur la Réforme dans l'arrondissement de Château-Thierry était dans l'erreur, en croyant rectifier M. Douen. Ce dernier ne s'était donc pas trompé en suivant (VIII, 430 et 445) la *France protestante*, qui, pour le nom de Nogentel, comme pour tant d'autres, a puisé ses renseignements à une des sources les plus authentiques et les plus fécondes ; nous voulons parler des registres de baptêmes, mariages et sépultures du temple de Charenton et de l'Eglise réformée de Paris.

Un « prétendu » cimetière des « prétendus » réformés à Angers (1616).

Ce n'était pas assez pour certains catholiques-romains de contester aux huguenots leur titre de *réformés* en y accolant l'épithète de *prétendus*, qui devint plus tard officielle et est demeurée célèbre par le monogramme R. P. R. Il eût fallu, pour les satisfaire utilement, qualifier de la même manière tout ce qui appartenait au culte protestant. Voici un clerc du greffe du siège présidial d'Angers, Louvet, qui dans son curieux journal publié par la *Revue d'Anjou* (1^{re} année, p. 170), obéissant à sa naïve horreur de l'hérésie, appelle le cimetière des *prétendus* réformés « leur prétendu cimetière. » C'est le même chroniqueur qui, parlant ailleurs d'un prêche fait en la rue des Cordeliers, le 13 mars 1598, nous apprend que « tous les huguenots et hérétiques et faux catholiques de la ville d'Angers y sont allés. »

« Le dimanche, vingtième du mois de mars 1616, les huguenots d'Angers ont tous esté faire enterrer en leur prétendu cimetière, qui est près

le jeu de l'arbaleste, contre les greniers de l'hospital Sainct-Jean, un hérétique et huguenot appellé le seigneur de Nassau, parent de M. le duc Maurice et de Madame de la Trémouille, enseigne et colonel de l'armée des reistres, que ledict sieur duc de Vendosme a faict venir en ce pays d'Anjou, et dont est cy-devant faict mention, lequel est mort hérétique comme aussy sont morts beaucoup desdicts reistres et aultres soldatz françois en grand nombre, et plus particulièrement dans le faulxbourg Sainct-Jacques de ceste ditte ville d'Angers, qui a occasionné qu'il est mort beaucoup de peuple en la paroisse de la Trinité et aultres endroit de la ville d'Angers; sur la fosse duquel seigneur de Nassau, lesdicts huguenotz ont faict faire une sépulture de pierre dure enrichie de trophées d'armes et non d'aunces croix ny aultres choses de dévotion, comme font bens catholiques en leurs sépultures. »

**Deux inscriptions huguenotes à Coulonges et à Xanton
(Deux-Sèvres).**

Les moindres communications pouvant avoir leur intérêt, je crois devoir vous adresser pour le *Bulletin* les notes que voici :

1^o Il existe à Coulonges-sur-l'Autize (autrefois Coulonges-lès-Royaux), sur une pierre servant d'appui à une fenêtre, l'inscription suivante :

*Quiconque espère au Dieu vivant
Jamais ne périra,*

avec cette date remarquable : 1534.

Or, ces deux vers de Théodore de Bèze sont les derniers du psaume XXXIV.

2^o Au-dessus de la porte d'une métairie de Xanton, village fort rapproché de Coulonges, on lit également ces vers de Théodore de Bèze, commençant le psaume CXXVII :

*On a beau sa maison bâtir;
Si le Seigneur n'y met la main,
Cela n'est que bâtir en vain.*

Ces inscriptions témoignent clairement de l'ancienneté de ces deux demeures et de leur caractère huguenot.

P. P.

Le Busseau (Deux-Sèvres).

Questions et Réponses.

Charles IX a-t-il tiré sur les Huguenots lors du massacre de la Saint-Barthélemy ?

(Voir t. V, p. 332, VI, 418; VII, 482).

On se rappelle que nous fûmes appelés à poser cette question lorsque parut, en octobre 1856, l'ouvrage de M. Ed. Fournier, intitulé *l'Esprit dans l'Histoire*, où le fait dont il s'agit était rangé parmi les traditions dénuées de fondement et même de vraisemblance, puisque, selon le spirituel écrivain, la fenêtre d'où Charles IX aurait tiré n'existait pas encore. Nous avons reproduit d'abord (t. V, p. 332) le passage textuel de M. Ed. Fournier, accompagné d'agréables fioritures du poète-feuilletoniste Méry, et nous l'avons fait suivre de plusieurs réfutations. MM. Aug. Bernard et Berty (*ibid.*, et VI, 418) ont établi que le forfait imputé à Charles IX n'a rien de matériellement invraisemblable, en démontrant que la fenêtre à laquelle se rattache ce souvenir populaire existait en 1572. M. Lud. Lallanne (VII, 482) a opposé à l'incrédulité de M. Fournier, non-seulement la parfaite vraisemblance du fait en lui-même, mais surtout les témoignages si positifs des écrivains contemporains, Brantôme et d'Aubigné, qui lui paraissaient ne pouvoir être révoqués en doute.

Dans la nouvelle édition de son livre publiée il y a quelques mois (1860), M. Fournier a réimprimé telles quelles les quatre pages qui avaient donné lieu à la controverse dont nous venons de retracer les termes. Mais il y a ajouté huit pages nouvelles dans lesquelles il s'explique sur les objections qui lui ont été faites de part ou d'autre. Nous devons mettre cette réponse sous les yeux de nos lecteurs, et nous examinerons ensuite si la question est vidée ou si elle subsiste en tout ou en partie, dans un sens ou dans l'autre.

Réponse de M. Ed. Fournier.

(Pages 175 à 183 de sa nouvelle édition.)

.... Un fait qui laisse ainsi dans le doute sur le lieu où il s'est passé est loin d'être bien avéré.

Voilà ce que je disais dans la première édition de ce livre, et je m'y tiens. Les objections n'ont cependant pas manqué pour me faire départir de mon opinion; on a remué contre moi, groupé, échafaudé bien des preuves; mais comme je me suis remis moi-même à la découverte, et comme ce que j'ai

trouvé ne vaut pas moins que ce qu'on m'a opposé, ainsi qu'on en pourra juger tout à l'heure, je crois bon de répéter d'abord, et même avec plus d'assurance que j'en avais autrefois : Charles IX n'a pas tiré sur les huguenots.

Le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français* est le champ-clos sur le terrain duquel m'ont entraîné mes adversaires, lice courtoise où les juges du camp me répondaient de la loyauté du combat. D'abord est venu M. Aug. Bernard, lancé contre moi par un feuillet de M. Méry (*le Pays*, 4 nov. 1856), où moi-même je ne pouvais tout accepter, notamment les éloges excessifs sur mon livre. M. Bernard, dans un premier article (*Bulletin*, V, 336), puis dans un second, publié six mois plus tard (VI, 418), cherchait à bien établir que le pavillon, dont je contestais l'existence en 1572, « ne pouvait pas ne pas exister, » ou tout au moins à prouver que si Charles IX n'avait pas visé de là, il aurait pu tirer « d'un pavillon tout voisin, » où se trouvait sa chambre. Afin qu'il n'y eût pas sur ces deux points de doutes à élever, il avait pris la peine de dessiner et le *Bulletin* avait fait graver un plan qui expliquait à merveille l'état des lieux. M. Ad. Berty, qui s'engagea dans la discussion lors de sa reprise par M. Bernard, eut aussi le soin de dessiner et de faire graver un plan (VI, 424). Ses conclusions étaient les mêmes : Si l'on admet, d'après Brantôme, que le roi tira de sa chambre, la chose est possible, car les fenêtres de cette chambre placée dans le pavillon du roi, bâti par Henri II, faisaient face à la Seine ; si l'on veut, au contraire, que la royale arquebusade ait été dirigée de la fenêtre traditionnelle, rien d'impossible encore, puisque la construction de la grande galerie du Louvre implique celle de la petite, et par conséquent l'existence de la fenêtre qui termine cette petite galerie. Soit, et je veux bien, sans l'approfondir davantage, donner raison à MM. Bernard et Berty sur ce point, qui n'est pas le plus important de la question.

Je leur demanderai seulement s'ils sont bien sûrs que la petite galerie existant, la fenêtre existât aussi avec le balcon. Je n'en suis pas, moi, bien persuadé. Ces jours derniers encore, j'examinais au Louvre le tableau de Zeemann, représentant le palais peu de temps après la Fronde, c'est-à-dire lorsque la galerie des Bois, aujourd'hui galerie d'Apollon, avait pris depuis plus de quarante ans déjà la place de la terrasse à l'italienne qui, jusqu'au règne de Henri IV, couronna ce simple rez-de-chaussée (L. Vitet, *le Louvre*, 1853, in-8°, p. 30). Or, que trouvai-je sur ce tableau de Zeeman ? Une fenêtre, sans doute, mais murée. M. Fréd. Villot l'a remarqué, comme moi, dans la minutieuse description qu'il a faite de ce tableau si curieux : « La fenêtre inférieure est bouchée, dit-il, et il n'existe pas de trace de balcon. » (*Notice des tableaux du Louvre*, école allem., n° 586, p. 317.) Qui

nous dit qu'il n'en était pas de même sous Charles IX ? Le fait est que, pour le peuple, cette fenêtre bouchée était comme si elle n'était pas, et que, avant que le poteau révolutionnaire lui eût dit : « C'est là ! » il ne s'avisa jamais de penser que Charles IX eût tiré d'un endroit où la tradition lui montrait, non pas une fenêtre mais un mur. Son opinion n'était pas davantage pour la fenêtre de la chambre de Charles IX, dans le pavillon du Roi, mais pour la fenêtre du Petit-Bourbon, détruite en 1758. Depuis la citation du *Journal* de Barbier, donnée plus haut (*Bullet.*, V, 334), j'ai trouvé un passage des *Mémoires* de d'Argenson (éd. elzév., IV, 258), et un article du *Journal des Arts* (20 prairial an IX, p. 266), prouvant, à n'en pas douter, que pour la tradition la fenêtre fatale était au Petit-Bourbon, et non ailleurs. On me dira que c'est impossible, que cette tradition est mensongère, puisque Brantôme a prétendu que Charles IX tirait de sa chambre, et que cette chambre, on l'a vu, n'était pas au Petit-Bourbon. J'en conviens ; ce sont là de graves désaccords, mais je ne m'en afflige pas. Les désaccords prouvent l'absence de vérité, et en tout cela je ne veux pas démontrer autre chose.

Pour asseoir une certitude au milieu de ces contradictions, il faudrait quelque autorité irrécusable, la parole d'un homme qui a vu, puis écrit ce qu'il a vu. Sully, pour qui le souvenir de ce massacre, où il faillit périr, devait être une vive impression d'enfance, serait, quoique huguenot, fort bien venu pour ce témoignage. Je l'ai cherché dans ses *Mémoires*, et n'ai rien trouvé (1). L'attestation de Brantôme peut-elle en tenir lieu ? Je ne le crois pas, puisqu'à l'époque des massacres de Paris, Brantôme se trouvait à Brouage (2). D'Aubigné, dont M. Lud. Lalanne m'a opposé le double témoignage, en prose dans l'*Histoire universelle*, en vers dans les *Tragiques*, mérite-t-il plus de créance, lorsque, tenant, lui aussi, pour la *fenêtre du Louvre*, — celle de la chambre du roi, — il nous dit que « de là Charles IX giboyait aux corps passants ? » Je répéterai non, pour d'Aubigné comme pour Brantôme, et cela, non-seulement parce que, de son aveu (voir ses *Mémoires*, éd. Lalanne, p. 23), il avait quitté Paris trois jours avant la nuit du massacre, mais encore parce que, protestant acharné, il a trop l'habitude de transformer la vérité au gré de ses haines et de la passionner jusqu'au mensonge. Je le récuse, comme fait tout bon juge, pour tout témoin qu'il croyait intéressé. Un écrivain naïf, assez du moins pour rester vrai, me prouvant qu'il a vu, et me le racontant sans phrase, serait bien mieux

(1) M. Petit-Baroncourt avait fait la même recherche, sans plus de succès, et avait tiré de ce silence la conclusion que je tire. (*Analyse raisonnée de l'Hist. de Fr.* 1851. in-8°.) — Voir l'extrait cité et réfuté dans le *Bulletin*, V, 338.

(2) *Œuvres de Brantôme*, 1779, in-8°, t. I, p. 62. M. Lalanne dit lui-même (*Voy. Bullet.*, VII, 183) « qu'on peut ici répéter le témoignage de Brantôme. »

mon affaire. A ces conditions d'honnêteté naïve, sauvegarde de sincérité, je le prendrais volontiers, comme je l'aurais fait pour l'honnête Sully, même dans le camp huguenot. Or, c'est en effet là que je l'ai trouvé lorsque je ne le cherchais plus. Comme je le relisais, il y a quelques mois, une des pièces de ce temps dont le titre suffit pour indiquer l'esprit tout huguenot, *le Tocsin contre les Massacreurs et auteurs des confusion en France* (1), voici ce qui me tomba sous les yeux. Notez que la pièce est presque contemporaine du fait, puisque la première édition date de 1579, tandis que le récit de Brantôme ne fut pas écrit avant 1594 (2), et que celui de d'Aubigné vient encore bien plus tard (3).

« Or, dit l'auteur du *Tocsin*, encore que l'on eust pu penser que ce carnage estant si grand, eust pu rassasier la cruauté d'un jeune Roy, d'une femme et de plusieurs gens d'autorité de leur suite, néantmoins ils sembloient d'autant plus s'acharner que le mal croissoit devant leurs yeux; car le Roy de son côté ne s'y espargnoit point; NON PAS QU'IL Y MIST LES MAINS, mais parce qu'estant au Louvre, à mesure qu'on massacroit par la ville, il commandoit qu'on luy apportast les noms des occis ou des prisonniers, afin qu'on délibérast sur ceux qui estoient à garder ou à défaire. »

Il me semble qu'après ce témoignage, où Charles IX est certes assez mal traité, mais seulement au moins dans les limites de la vérité; il me semble évident qu'après ces mots : *Non pas qu'il y mist les mains.....*, que l'on croirait avoir été écrits dans un élan de sincérité pour réfuter les calomnies déjà répandues, l'on ne peut plus sérieusement répéter que Charles IX prit part aux massacres, *en arquebusant* les huguenots de la fenêtre de sa chambre.

M'en voudra-t-on pour ce démenti que je donne à l'opinion commune? Ce serait avoir bien mauvaise grâce. Ce que j'ai tâché de détruire là n'est pas, en effet, une de ces « belles choses, lesquelles, disait Pasquier, bien qu'elles ne soient aydées d'auteurs anciens, si est-ce qu'il est bien séant à tout bon citoyen de les croire pour la majesté de l'empire » (4).

Ce n'est certes pas nous qui aurions la mauvaise grâce d'en vouloir à M. Ed. Fournier! Lui en vouloir? Et de quoi? De ce qu'il s'est cru fondé à

(1) Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, 1^{re} série, t. VII, p. 61.

(2) Voir sa vie, en tête de ses *Oeuvres*, 1779, in-8°, t. I, p. 75.

(3) Son *Histoire universelle* ne fut publiée pour la première fois que de 1616 à 1620, au fur et à mesure qu'il l'achevait.

(4) *Recherches de la France*, liv. VIII, ch. xxi.

décharger la mémoire de Charles IX d'un surcroît d'odieux, c'est-à-dire de la part matérielle que, suivant la tradition, ce roi a prise au massacre de ses sujets? — Et qui donc ne souhaiterait qu'il eût raison dans « ce démenti donné à l'opinion commune? » Qui, donc, si ce démenti était reconnu bien fondé, qui pourrait s'en affliger? Y a-t-il là un intérêt, un point d'honneur qu'il importe de sauvegarder? Est-ce là une de ces illusions que l'on aime à conserver et que l'on craigne de perdre? La vérité, l'authenticité d'une tradition historique et populaire n'est-elle pas seule en jeu? Aussi remercions-nous bien plutôt M. Fournier de sa persévérance à élucider cette question. Reste à savoir si les arguments nouveaux sur lesquels il appuie sa solution négative sont péremptoires. Nous n'avons voulu aujourd'hui que lui donner la parole à son tour; nous la donnerons au prochain *Bulletin* à qui la demandera, ou nous la prendrons nous-même pour lui proposer quelques nouvelles objections.

P. S. Il paraîtrait que ce qui, de nos jours, contribue beaucoup à faire considérer comme erronée l'assertion des contemporains d'Aubigné et Brantôme, et à motiver ainsi une réaction d'opinion en faveur de Charles IX, c'est la malheureuse intervention des « philosophes du dix-huitième siècle, » et des « révolutionnaires de 93 » dans cette affaire. Voici en effet la note que nous avons découverte dans une *Notice sur la galerie d'Apollon*, par Ph. de Chennevières (Paris, 1851). Il s'agit du tableau de Fragonard, représentant une « scène du massacre de la Saint-Barthélemy dans l'appartement de la reine de Navarre au Louvre, » tableau livré en 1835, et qui décorait en 1851 l'hôtel du Président de l'Assemblée nationale. La seule mention de cette toile donne lieu à M. de Chennevières d'ajouter ces lignes : « Qu'il me soit permis de faire ici une rapide allusion à l'odieuse inscription qu'avaient dictée les philosophes du dix-huitième siècle, et que les « révolutionnaires de 93 avaient tracée sur marbre noir au-dessus de la « galerie d'Apollon. Rien n'est moins incontestable que l'existence, à la « date du 24 août 1572, de la fenêtre d'où l'infâme Charles IX aurait tiré « sur son peuple, et, quand même certaines ingénieuses déductions empruntées à la trace sculptée de quelque chiffre royal, viendraient prêter « une chance de possibilité à la phrase que Mirabeau prit à Volney, il faudrait s'imaginer que le fils de Catherine de Médicis était venu se poster « avec son arquebuse au milieu des matériaux entassés d'une bâtisse en « construction! Triste privilège de l'éloquence, de donner la vie à des « mensonges pleins de haine. »

On voit que cette note, pleine d'une vertueuse indignation, enlèverait à

M. Fournier l'honneur d'avoir le premier posé la question, si déjà cet honneur n'avait été revendiqué pour M. Petit-Baroncourt (*Bullet.*, V, 338), antérieur lui-même de dix ans à M. de Chennevières. Mais ce qui est surtout à remarquer, c'est que le doute de ce dernier (car ce n'est de sa part qu'un doute) est uniquement provoqué par le mot éloquent de Mirabeau, emprunté à Volney, et par la fameuse inscription « philosophique et révolutionnaire, » — inscription par cela même *odieuse* à ses yeux et qui atténue tout aussitôt sous sa plume l'*infamie* de Charles IX.

Nous examinerons de quel côté sont les *ingénieuses déductions*, et s'il suffit de *douter* ou de produire une phrase *équivoque* pour voir dans des allégations d'auteurs contemporains, claires et concordantes, des « mensonges pleins de haine. »

En attendant, et à titre d'accessoires, nous allons joindre ici deux de ces documents qui, par leur date et leur origine, ont le malheur de prévenir ainsi certains juges, au lieu de les laisser, comme elles nous laissent, parfaitement calmes pour juger le procès sur ses véritables pièces. Le premier est un « Extrait des délibérations du Conseil général de la Commune de Paris, du 29 du premier mois de l'an II de la République française une et indivisible. » Cet extrait faisait partie de la belle collection d'autographes de feu M. Lajariette; il porte le n° 638 avec cet intitulé : *Rétablissement de l'horloge du Palais.*

« Le Procureur de la Commune, toujours indigné contre les crimes du fanatisme, requiert que le cadran qui tient à l'horloge du Palais, et qui s'est arrêté comme par miracle au moment où elle a sonné le massacre de la Saint-Barthélemy, soit reporté à sa place, et qu'une suscription soit mise au bas, qui rappelle les crimes des tyrans de ce temps-là, et qui puisse faire crier au peuple : Anathème à Charles IX ! anathème à Médicis ! anathème au cardinal de Lorraine ! anathème aux prêtres et à tous les rois !

« Il requiert ensuite que les vers de Voltaire que M. Manuel avait fait mettre sur le portail de la maison commune soient effacés, et qu'on y mette une inscription beaucoup plus simple, telle que celle-ci : *Ici le throne a été renversé par les sans-culottes.* Le Conseil arrête ce réquisitoire dans toutes ses parties.

« Le Président, pénétré du même esprit que le Procureur de la Commune, observe qu'une plaque devrait être placée sous la fenêtre d'où l'infâme Charles IX a tiré sur ses sujets. Un membre observe que cette fenêtre n'existe plus. Et le conseil arrête qu'à cet endroit il sera dressé un poteau infamant pour la mémoire des rois.

« Signé : LUBIN, vice-président ; DORAT-CUBIÈRES, secrétaire-greffier adjoint.

« Pour extrait conforme. Signé : MELLOT, secrétaire-greffier.

« Pour copie conforme. Le commissaire : RONDELET.

« Vu par la commission des revenus nationaux, à Paris, le 28 fructidor, 3^e année républicaine : BOCHEZ. »

On remarquera ici en passant qu'un membre du Conseil général fut dès lors assez savant pour faire observer que « la fenêtre n'existait plus. »

L'autre document est un discours prononcé à la Convention par le député Fréron, l'ancien antagoniste de Voltaire, dans une des séances qui suivirent la chute de Robespierre. Nous en empruntons la citation à M. Ed. Fournier lui-même, dans son *Paris démoli*, p. 42.

« La Convention, dit M. Fournier, ayant gardé rancune à la commune de l'asile qu'elle avait offert à Robespierre, l'hôtel de ville devint à ses yeux un monument maudit qu'il fallait raser et sur l'emplacement duquel il fallait passer la charrue et semer le sel. Fréron en fit sérieusement la proposition dans la séance du 17 thermidor :

« Citoyens, dit-il, si le génie de la liberté eût fait devancer de deux siècles la liberté française; si, après le massacre de la Saint-Barthélemy, on eût fondé la république, comme le voulait l'amiral Coligny, qu'on eût convoqué une convention nationale, et que j'en eusse été membre, j'aurais élevé la voix pour demander la destruction de ce Louvre et de cette fenêtre d'où l'infâme Charles IX tira sur les Français avec une carabine plébicide.

« Eh bien! ce que j'eusse fait alors, je le fais aujourd'hui, et je viens demander le rasement de l'hôtel de ville, de ce Louvre du tyran Robespierre.

« Léonard Bourdon : L'hôtel de ville appartient au peuple de Paris dont toutes les sections ont bien mérité de la patrie. »

Voilà deux pièces qui sont sans doute fortement entachées de ce ridicule qui le dispute au barbare dans tant de faits et gestes des sans-culottes de cette époque. Mais, encore une fois, qu'est-ce que tout cela prouve, pour ou contre?

Origine du mot « Parpaillot » appliqué aux huguenots.

(Voir t. VIII, p. 420, 275, 380, et IX, p. 20, 119, 209, 284.)

La communication que voici nous est parvenue trop tard pour être insérée dans le dernier *Bulletin*, où nous pensions avoir clos, avec M. Cazalis de Fondouce, la discussion sur l'origine et le sens du mot *parpaillot*.

Va-t-elle se rouvrir avec les considérations nouvelles et le document original que nous présente M. Antoine Bourel ?

« En transmettant la pièce ci-dessous, dans laquelle son auteur nous indique à quelle époque le mot de *parpaillot* a commencé, d'après lui, à être appliqué aux huguenots, nous croyons qu'il ne sera pas inutile d'émettre une opinion nouvelle après avoir brièvement énoncé les raisons qui nous portent à rejeter la plupart des explications données jusqu'ici. Il est certain que Rabelais se sert de ce mot dans son *Gargantua* (liv. I, ch. III) et dans sa *Prognostication pantagruéline* (ch. VI). Or, le premier ouvrage est de 1535. Donc, à cette époque, le mot était en vogue, et si on l'appliquait déjà aux huguenots, il s'ensuit que ceux qui en font remonter l'étymologie jusqu'au siège de Clairac (1621), ou à la mort du président Parpaille (1562), ou enfin à la défaite du duc de Soubise dans l'île de Riez, en Poitou (1622), sont complètement dans l'erreur. Il faudrait savoir : 1° Si Rabelais a inventé ce mot, et dans quel sens ; 2° si, au contraire, lors de la publication du *Gargantua*, cette désignation n'était pas déjà appliquée aux huguenots ; deux questions très difficiles à résoudre. En effet, est-ce assez d'admettre que le *Gargantua* est l'œuvre d'un esprit railleur qui avait tout simplement pour but de se moquer des romans de chevalerie si fort à la mode sous François I^{er} ? Dans ce cas, Rabelais serait le père de Cervantes. Ou bien, faut-il voir dans cet étrange livre un dessein bien plus vaste, par exemple la lutte entre la Renaissance et la Réforme ? Nous n'avons pas la prétention de décider, et nous croyons que le moment n'est pas encore venu de résoudre cette question. Qu'il nous soit seulement permis de présenter quelques observations au sujet du mot *parpaillot* employé par Rabelais ; cela suffit pleinement à notre but.

« Il dit que « Grandgousier, en son age virile, espousa Gargamelle, fille du roy des parpaillos » (liv. I, ch. III). Remarquons d'abord que c'est Gargamelle qui est la fille du roi des parpaillos. Si, par ce mot « parpaillos, » Rabelais entendait les huguenots, il faut nous demander qui était ce roi dont notre auteur voulait parler en 1535. On y voit, en général, un roi de France ou un roi de Navarre. Le roi de France était alors François I^{er}. Ce serait donc la fille de François I^{er} qui aurait épousé Grandgousier. Donc, comme on le croit habituellement, Grandgousier ne peut pas être Louis XII, mort depuis plusieurs années (en 1515), et Gargantua, le fils de Gargamelle et de Grandgousier, ne peut pas être davantage François I^{er}, en vertu de cette loi de nature que le grand-père ne peut pas être le petit-fils, ni le petit-fils le grand-père. — Faut-il admettre, avec Lemotteux, que Grandgousier est Jean d'Albret, couronné roi de Navarre en 1494 ? Mais il avait épousé, en 1484, Catherine de Navarre, sœur et héritière de François Phœbus. Or,

cette reine ne peut pas être Gargamelle, fille du roi des parpaillots, ou huguenots, vu qu'en 1484 Luther n'était âgé que d'un an. Nous croyons donc que Rabelais, en disant que Gargamelle, fille du roi des parpaillots, avait épousé Grandgousier, ne prétendait pas désigner des personnages réels.

« Mais reste toujours la question : En 1535, le mot parpaillot appliqué aux huguenots était-il usité et dans quel sens ? Commençons par observer que tous ceux qui participèrent aux premiers mouvements de la Réforme furent des hommes qui, pour la plupart, avaient eu une piété catholique très ardente. Voici ce que dit M. de Félice dans son *Histoire des protestants de France* (p. 22, 23, 30 et 38), de Lefèvre d'Étaples : « Il montrait une dévotion extrême, étant l'un des plus assidus à la messe et aux processions, passant des heures entières au pied des images de Marie et prenant plaisir à les orner de fleurs ; » — de Farel : « Jour et nuit il invoquait la Vierge et les saints ; il se conformait scrupuleusement aux jeûnes prescrits par l'Eglise, tenait le pontife de Rome pour un dieu sur la terre, voyait dans les prêtres les intermédiaires obligés de toutes les bénédictions célestes, et traitait d'infidèle quiconque n'avait pas une ferveur pareille à la sienne ; » — de Berquin : « Il était fort dévot, grand sectateur des constitutions papistiques, grand auditeur des messes et sermons, observateur de jeûnes et jours de fêtes.... ; la doctrine de Luther, alors bien nouvelle en France, lui était en extrême abomination ; » — de François Lambert : « Il avait conçu, dès son enfance, une profonde vénération pour les franciscains.... ; il se fit recevoir novice à l'âge de quinze ans et trois mois. » Tous ces hommes et bien d'autres qui embrassèrent avec ardeur la Réforme et en devinrent les premiers prédicateurs et souvent les premiers martyrs étaient donc connus comme de fervents adorateurs de la Vierge et des saints. Or, un jour, le peuple les entendit parler avec une grande véhémence contre ce qu'ils avaient adoré ; il en vit même qui brisèrent ou traînèrent dans la boue les statues devant lesquelles ils s'étaient prosternés. Evidemment il dut les accuser d'inconstance, de légèreté, et cette accusation était d'autant plus naturelle qu'ils s'étaient montrés plus zélés dans les pratiques de la religion romaine. Dès lors les disciples de Luther furent considérés comme des gens inconstants. On sait que le papillon est le type de l'inconstance. Voilà déjà un premier point de ressemblance populaire entre cet insecte et les partisans de la Réforme. — De plus, les huguenots avaient beau être avertis par la persécution qui soufflait de se tenir tranquilles et d'agir avec prudence, rien n'y faisait. A la sinistre lueur des bûchers de leurs frères, ils proclamaient leur foi. Voyez Berquin. En 1523, il fut une première fois attaqué par les sorbonnistes devant le parlement, et, grâce à la protection de François I^{er}, dont il était un conseiller et un favori, il fut renvoyé absous. Il se mit à traduire

des ouvrages de Luther et de Mélanchthon : nouvelle plainte au parlement et citation devant l'évêque de Paris. Le roi intervient et le renvoie libre. Nouvelle imprudence de Berquin, et on le met en prison (1526). Mais le roi, de Madrid étant, enjoint de suspendre le procès. Pour la troisième fois, le zélé sectateur de Luther est relâché. Tout le monde lui conseille de rester tranquille, Erasme insiste plus que les autres; mais lui n'en fait rien; il attaque avec force ses ennemis, si bien qu'en 1529 ils le firent monter sur le bûcher. Berquin, échappé trois ou quatre fois au bûcher qui finit par le dévorer, ne ressemble-t-il pas au papillon qui rôde autour de la chandelle jusqu'à ce qu'elle le consume? Ce que nous disons de lui, nous pourrions le dire d'un grand nombre de disciples du moine de Wittemberg. Les fortes convictions de ceux qui étaient alors arrivés à la connaissance de la vérité ne leur permettaient pas de se taire; ils n'échappaient à un danger que pour courir à un autre; ils tournaient autour du bûcher jusqu'à ce qu'ils y aient brûlé leurs ailes. Evidemment cette comparaison avec le papillon se présentait très naturellement à l'esprit. — Mais d'où vient qu'au lieu d'avoir le nom en français, nous l'avons en patois? Nous ne prétendons pas résoudre cette question; les données nous manquent. Remarquons pourtant que les idées nouvelles pénétrèrent de très bonne heure dans le Midi. On sait avec quelle faveur les accueillit Marguerite, l'illustre sœur de François I^{er}. Sous son haut et puissant patronage, elles se répandirent promptement dans son royaume de Navarre. En 1534, elle s'empressa d'offrir un asile à Lefèvre, qui y résida jusqu'à ce qu'il mourut, en 1537. Pendant ces six ans, il fut successivement visité par son disciple Farel, Calvin, Gérard Roussel et bien d'autres. Ce dernier fut même le chapelain et le prédicateur favori de Marguerite, et, quoiqu'il ne rompit pas avec Rome, il n'en prêcha pas moins les idées nouvelles. A Nîmes et dans plusieurs autres villes du Midi, le luthéranisme se fit promptement des partisans. On les appela donc aussi papillons, en patois « parpaillots. » Ce nom a-t-il été d'abord usité dans le Nord et puis dans le Midi? Est-ce le contraire qui est vrai? Ou bien a-t-il été employé en même temps et dans les deux langues? Nous ne sommes pas en mesure de décider. Cependant si nous admettons qu'il a été employé pour désigner des hommes inconstants dans leurs croyances religieuses qui, par imprudence, couraient à la mort, nous sommes assez porté à croire que l'esprit railleur du Midi, peut-être même la verve gasconne, aura facilement trouvé la désignation moqueuse de parpaillot. Cela nous expliquerait encore comment Rabelais s'en sert. Chez lui c'est pure plaisanterie, et rien de plus. Voilà pourquoi, en désignant Gargamelle comme la fille du roi des parpaillots, il n'ajoute aucun détail. Aussi pensons-nous que, bien qu'il ne fasse nullement allusion à un roi quelconque des huguenots, cependant il avait l'intention, en s'en

servant, de lancer un petit trait contre eux. Nous croyons donc que ce mot a été appliqué aux huguenots dans le Midi, d'où sa forme patoise qui est seule restée, et qu'il servait à désigner leur inconstance religieuse et leur imprudence en présence du danger.

ANTONIN BOUREL, pasteur.

Angers, 27 décembre 1860.

Extrait du journal de Louvet.

La nuit d'entre le vendredy et le samedi, 17^e dudict mois d'avril 1622, le roy a deffaict l'armée de Benjamin de Rohan, sieur de Soubise, composée de 5,000 hommes de pié, 500 maistres, 300 mousquetaires à cheval qui estoient en l'île de Riez et es environs, où ils faisoient mille maulx et cruauttez aux catholicques et paouvres paysants, et 7 pièces de canons. 4,200 prisonniers, ledict canon prins, grand nombre de noiez et tuez par les paysants, tout le bagaige prins, ledict Soubise a fuy, lesdictz prisonniers menez à Nantes, où quelques-uns ont été pendus, partye mis aux gallères, le reste mort de maladye. De laquelle deffaicte Sa Majesté a tout au mesme temps mandé à la royne, mère de sa dite Majesté, pour luy faire savoir et tous ses sujets pour en louer Dieu, par laquelle lettre appert que ledict Soubise s'est honteusement caché ou fuy, qui est un grand miracle de Dieu, qui assiste notre bon roy, et lesquelz huguenotz déconfit le roy a nommés *parpaillaulx*, lesquelz on a toujours depuis les deffaictz ci-dessus appelez et seront appelez *huguenotz parpaillaulx* que M. le curé de Saint-Michel du Tertre de ceste ville d'Angers a interpellés en ung sermon qu'il a faict, après laquelle deffaicte dudict sieur de Soubise le roy alla à Nyort, où il a congédié les officiers huguenotz suivant son armée (1).

Voici « encore un mot sur l'origine du sobriquet de *Parpaillots*, » qui nous arrive pendant l'impression de ce cahier :

« On lit dans le *septiesme tome du Mercure françois*, de 1624 (1622) :

« Ceux de l'assemblée de la Rochelle dans leurs déclarations, et tous ceux de leur Religion, de voix et par escrit, appelaient les catholicques, papistes et papaux, leur pensant faire une grande injure : et aussi en ceste année dans la Guyenne, les catholicques les ont appelez *parpail-laux*. D'où vient ce mot, ou sobriquet, plusieurs s'en sont tourmentez pour le chercher : les uns disent que *parpaillau* en gascon, c'est à dire,

(1) Si l'on veut avoir des détails sur le fait raconté par Louvet, on n'a qu'à voir l'*Histoire de France* d'Henri Martin, t. XI, p. 185.

« papillon; les autres disent que c'est un diminutif de papau, parpaillau. « Aucuns disent, que c'est un mot qui signifie autant que faict celuy de « Schelme en alleman, et le font derriver tantost d'une langue et tantost « d'une autre. L'auteur du siège de Clérac dit que ce sobriquet leur fut « donné en ce siège par les soldats de l'armée du Roy, qui voyaient les re- « belles vestus de toiles blanches voltiger çà et là comme des papillons en « deffendant les dehors de Clérac. Bref, ce mot a esté cause à Bordeaux de « plusieurs batteries, jugemens et deffenses; mais il est advenu, comme « c'est l'ordinaire, tant plus on en a faict la deffense et plus on les y a ap- « pelez. Pourquoi, disaient les catholiques, appellent-ils le Roy et ses « fideles subjects, papistes? »

Ainsi, d'après le *Mercur*e, le sobriquet de *Parpaillots* ne serait donc qu'un diminutif de *Papau*; ou bien encore une grossière injure, synonyme de fripon (*Schelm*). Ces origines ne paraissent pas moins absurdes que celles qui le feraient dériver de Perin de Parpaille, ou d'une monnaie italienne de mauvais aloi. Qu'on nous permette quelques observations. — Nous voulons bien, avec l'auteur des *Recherches sur l'origine de ce sobriquet*, que le satirique docteur de Montpellier ait « créé lui-même ce mot; » mais est-il bien certain qu'il ait été « compris dans toute sa portée par les lecteurs du Midi? » Rien ne le fait supposer. Sans nous arrêter aux *écrivains sérieux*, les mémoires détaillés sur les guerres de la ligue dans le Languedoc (1) ne laissent entrevoir aucune trace d'un surnom offensant qui eût certainement fait fortune à cette époque, s'il eût été connu. Comment admettre qu'une épithète si blessante ait traversé un siècle de troubles, sans jamais avoir été prise en mauvaise part? « *Un mot déjà vieux pour la Guyenne*, » comme le veut M. Cazalis de Fondouce, aurait-il attendu cent ans les guerres de Louis XIII pour occasionner « à Bordeaux plusieurs batteries, jugemens et deffenses? » — De plus, l'auteur du *Siège de Clérac*, » (très probablement gascon, dans la première acception du mot), n'aurait-il pas donné une tout autre étymologie de cette expression, si elle avait été usitée dans le Midi avant 1621?...

Ces remarques nous feraient croire à une seconde création de ce sobriquet, à laquelle Rabelais n'aurait aucune part.

CH. PRADEL-VERNEZOBRE.

Puylaurens (Tarn), 1^{er} février 1861.

(1) Voyez, dans les *Pièces fugitives* d'Aubais : *Journal de Charbonneau*, *Mémoires d'Ambres*, *Journal de Taurin*, etc., etc. Voyez encore les Mémoires manuscrits de Gaches et de Bouffard.

Livres et manuscrits provenant de la bibliothèque de Duplessis-Mornay. — Que sont-ils devenus?

(Voir t. IX, p. 22, 204, 281 et 377.)

Voici la communication que nous avait promise M. Ant. Bourel sur le pillage de la riche bibliothèque de Duplessis-Mornay à Saumur. Elle confirme et développe ce que nous avons déjà dit à ce sujet :

« En 1621, Louis XIII avait résolu de s'emparer de Saumur, ville de sûreté des huguenots, confiée depuis trente-deux ans à la garde de Duplessis-Mornay, et ce roi, surnommé le Juste, ne rougit pas de tromper, par une ruse indigne, le plus loyal de tous ses serviteurs. Voici comment la chose arriva. Un de ses affidés, Létang, envoyé par lui, monta au château pour saluer Mornay. Une fois introduit sous ce prétexte, il annonça que le roi devait venir, et que, ne sachant où le loger, il demandait à visiter le château, pour voir s'il ne trouverait pas une place convenable. Grand fut l'étonnement de Mornay ! Il répliqua que jusqu'ici les rois avaient pris leur logement dans la ville et jamais au château. Létang persistant dans sa demande, le gouverneur, qui voulait paraître ne point suspecter les intentions de son roi, ne fit plus d'opposition. L'envoyé désigna toutes les chambres qu'il fallait à Sa Majesté et à la cour, mais de telle sorte que, ce choix fait, il ne restait plus de logement pour Mornay, qui dès lors commença à ouvrir les yeux. Quelques heures après, vers midi, Du Hallier, capitaine des gardes du roi, vint à son tour demander, au nom de son maître, les clefs des magasins où se trouvaient les armes et la poudre. Mornay comprit clairement qu'on voulait le chasser. Que faire ? Interdire au monarque l'entrée du château et lever l'étendard de la guerre civile ? Le gouverneur recula devant cette extrémité. Il assembla la garnison, et se retira avec sa famille aux villages voisins de Varreins et de Chassé, pendant que le duc de Lesdiguières arrivait avec l'armée, suivi de Louis XIII, qui s'était mollement abandonné aux flots de la Loire. Ceci se passait le 44 mai. Le 13, Mornay fut mandé par Lesdiguières, qui essaya de le séduire en lui faisant des offres magnifiques. Il lui proposa un million, le paiement de tout ce qui lui était dû et le bâton de maréchal de France. « Si j'eusse été homme d'argent, répondit Mornay, je posséderais des millions. » Il refusa tout, et protesta par écrit contre l'indigne conduite que l'on avait tenue envers lui. Après une semaine de pourparlers, un acte lui fut remis, signé par le roi, dans lequel il était expressément convenu que, dans trois mois, il rentrerait en possession de Saumur ; que, durant ce court espace de temps, il en serait toujours reconnu comme le gouverneur, et qu'on prendrait le mot d'ordre de lui ; que pendant toute sa vie il en garderait le gouvernement, et qu'à

sa mort, son gendre Villarnould lui succéderait. Pour mieux lui garantir toutes ces promesses, le roi lui en donna sa parole royale. Ai-je besoin d'ajouter que cette parole royale eut seulement pour but d'adoucir les regrets du noble vieillard, et que, finalement, il fut à jamais privé de son gouvernement ?

« Une fois que les gens du roi furent en possession du château, ils commirent toutes sortes de désordres, et l'on peut s'imaginer ce qu'eût à souffrir la bibliothèque de Mornay, tant ses livres que ses manuscrits, de la part de ces Vandales civilisés. C'est de ce fait que parle la pièce qu'on va lire, extraite du journal de Louvet, clerc au greffe civil du siège présidial d'Angers, et qui, selon ses habitudes de ligueur furieux, vomit l'écume de la rage contre les huguenots. Ne dirait-on pas, d'après lui, que Saumur était le repaire d'infâmes brigands, que le château n'était qu'un nid de vautours, et que Mornay, entouré de ses *bourreaux*, tenait moins de l'homme que de la bête féroce ? Aussi on comprend que l'honnête Louvet le juge digne de la plus cruelle mort, et cela, parce qu'il avait publié des livres « pleins d'hérésies et de blasphèmes contre la sainte messe et même contre notre saint père le pape. » Il n'en fallait pas davantage, aux yeux d'un fanatique ligueur, pour être considéré comme un horrible scélérat. Le morceau suivant est surtout intéressant en ce qu'il est extrait du journal d'un contemporain qui vivait pour ainsi dire sur les lieux, et qui passe en général pour bien informé.

ANTONIN BOUREL, pasteur.

« Angers, 27 décembre 1860. »

Extrait du Journal de Louvet.

Ce dict jour de lundy, 17^e dudict mois de may 1621, les paiges et lacquais de la court ont, peu auparavant que le roi sortit de Saulmur pour aller en Poictou, rompu les portes dudict Plessis-Mornay, qui estoit dans le chasteau dudict Saulmur, dans laquelle estoient grand nombre de livres, tant reliez qu'à reliez, pleins d'hérésies mesme contre notre saint père le pape et contre le saint sacrifice de la messe, contre lesquels il y a tant de blasphèmes, injures, calomnies et invectives contre les gens d'église, lesquels sont si grands et espouvantables, que ledict Plessis-Mornay, qui les a faict mettre en lumière et imprimer par ses imprimeurs, mériteroit d'estre faict mourir avec ses imprimeurs de la plus cruelle mort que jamais homme ait endurrée; lesquels livres, tous pleins d'hérésies et blasphèmes, ont été partye jettez dans la rivière de Loire, aultre partye bruslez, jettez et espars tant dans ledict chasteau que par les rues de la ville dudict Saulmur, qui en estoient si couvertes, qu'on ne voyoit que livres et pappiers, et ont tous esté à l'abandon de toutes les personnes qui estoient à la suite de la court

et de tous lesdicts habitants, même qu'il y a eu des marchands de ceste ville d'Angers, qui estoient audict Saulmur, qui en ont apporté en blanc pretz à relier, contre le saint sacrifice de la sainte messe; laquelle dissipation desdicts livres a fait une grande douleur au cœur dudict Plessis-Mornay et une grande espouvante et raige aux huguenotz, et aux catholiques une grande joye, tant desdicts livres que de la réduction de ladicte ville de Saulmur en l'obéissance du roy, et de l'eslargissement des habitants catholiques de ladicte ville de Saulmur, qui estoient captifs en mal et misère entre les mains dudict Plessis-Mornay et de ses bourreaux et satellites de soldartz, qui affligeoient, tuoient et persécutoient tous les jours les catholiques, lesquels estoient en sy grande misère, qu'ils n'osoient parler ny conférer les uns avec les autres, tant ils estoient vexés et travaillez des soldartz dudict Plessis et des huguenotz qui venoient de tous costés aux presches dans la ville, dans ung temple qu'ils avoient fait bastir près la porte dudict chasteau, même par les estrangers et la jeunesse des escolliers, qui estoient pour estudier, tant en la science d'hérésie que magie (!), où ils estoient instruits par des régentz qui y faisoient tous les jours leçon dans un collège ou séminaire que ledict Plessis y avoit fait establir, à raison desquelz tyrannies, cruaultez et assassinatz commis par lesdictz huguenotz contre les catholiques, les informations, procès-verbaux faitz par les juges des lieux, en sont au greffe dudict Saulmur, et ont lesdictes cruaultez esté causes que les juges sont allés trouver le roy pour en faire leurs plaintes, et que la tyrannie de Villarnou et Plessis-Mornay, son beau-père, estoit sy grande, que sy Sa Majesté n'avoit pitié desdictz habitantz, ils seroient contrainctz quitter la ville. Lesquelz régentz, escolliers et grande partye desdictz huguenotz, ayant vu que les paiges et lacquais avoient profané et dissipé la science de Duplessis-Mornay et même de son imprimeur, où ils furent aussy faire le remuement de ses livres et imprimerie sans aucun inventaire, et eurent sy grand'peur, que l'espouvante qu'ilz en prindrent les fist sortir et en aller sans conter ny dire adieu à leurs hostes, et à l'imitation desquels ledict Plessis-Mornay, leur principal et pédagogue, et Villarnou, son gendre, s'en sont aussy allez, après le roy, dudict Saulmur, là où Sa Majesté a mis ung gouverneur au chasteau, avec ung lieutenant, lequel a fait armer tous les catholiques dudict Saulmur, que ledict Plessis-Mornay avoit désarmez, et ont esté tous les habitantz huguenotz désarmez et licenciés de faire plus la garde, laquelle se fait à présent par lesdictz catholiques et soldartz de la garnison que le roy y a laissés.

Demande de renseignements dans l'intérêt de descendants de réfugiés. — Famille Chambaud de Charrier.

(Voir t. IX, p. 29 et 119.)

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Lyon, 15 décembre 1860.

Le *Bulletin* a demandé (t. IX, p. 29) des renseignements au nom de la famille *Chambaud de Charrier*, relativement au lieu d'origine de cette famille, que des traditions semblaient fixer anciennement à Saint-Albans, près Lyon. Voici la réponse que je puis vous adresser quant à présent :

Il existe cinq bourgs ou villages de Saint-Albans aux environs de Lyon ; à savoir : 1^o Saint-Albans, département de la Loire, à douze kilomètres de Roanne ; 2^o Saint-Albans (Isère), à sept kilomètres du Péage ; 3^o Saint-Albans (Ain), à vingt-quatre kilomètres de Nantua ; 4^o Saint-Albans (Lozère), près Marvejols ; 5^o Saint-Albans (Savoie), à huit kilomètres de Chambéry.

Quant au Saint-Albans *aux portes de Lyon*, dont il a déjà été fait mention au *Bulletin* (*ibid.*, p. 119), ce n'est ni un village ni un château, mais un territoire ressortissant de la commune de Bron ou Villeurbanne, et qui a pris son nom de Saint-Albans d'une petite chapelle datant du XV^e ou XVI^e siècle, encore existante, et consacrée sous ce vocable de Saint-Albans. Elle est entourée de quelques substructions informes, et fait partie de la maison dite le château de Saint-Albans, construite en 1822 pour une magnanerie, puis, vers 1830, appropriée à une maison d'éducation, et ornée, embellie de telle sorte, qu'elle en a pris le titre de château. Quelques chaumières y adjacentes ne sont pas d'une date plus ancienne. Il y a donc peu d'apparence que la famille Chambaud soit originaire d'un village contemporain.

Voici pour Saint-Albans ; quant aux deux noms *Chambaud* et *Charrier*, j'en sais un peu plus long, mais rien de précis.

Le nom de Charrier est très ancien dans l'histoire de Lyon. Originnaire d'Issoire, en Auvergne, où, depuis 1291, elle possédait la seigneurie de la Varenne, cette famille a occupé en Auvergne, jusqu'en 1757, et à Lyon, jusqu'en 1770 environ, où elle s'est éteinte, des charges importantes qui ont illustré son nom. Alliée aux familles Du Prat, Bohier, Minard, Bollioud, Grolier, Masoranny, L'Escalopier, Grignan, du Four, Duret, elle a possédé les seigneuries de Sendrans, de la Roche, de la Rochette, de la Barge, de Gugny ; point de mention de celle de Saint-Albans. Leurs armes sont d'azur, à une roue d'or clouée de gueules. Quelques membres chargent d'un lambel d'or à trois pendants.

Passons à la famille Chambaud. D'abord, est-ce bien *Chambaud*, ou *Chambost*? Ce dernier nom est celui d'une seigneurie de la famille des échevins lyonnais du nom de Riverieux.

Je trouve dans l'*Armorial du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, de M. Steyert (Lyon, A. Brun, 1860), deux écussons au nom de Chambaud, qualifiés tous deux d'étrangers à nos provinces.

Une famille Chambaud, originaire du Languedoc, porte : Tiercé en fasce au 1^{er} d'argent, au chevron alésé d'azur, accompagné de trois casques de gueules; au 2^e d'azur à trois étoiles d'or en fasce; au 3^e d'argent au lévrier courant d'azur. Les deux écussons de Clavensial reproduisent assez exactement les deux tierces inférieures du blason ci-dessus, savoir : d'argent au lévrier courant d'azur, au chef de sable chargé de trois étoiles d'or. L'autre a les mêmes armes, sauf qu'un lion d'azur remplace le levrier, ce qui permet de croire que ces deux écussons appartiennent à une seule et même famille, qui serait originaire de Cernon, en Vivarais.

A l'appui, on pourrait citer le *Bulletin* lui-même (*ibid.*, p. 115 et 116) : « Chamier eut à Meyssé, en Vivarais, une conférence avec un jésuite nommé Brossard, en 1606, et en la présence de MM. DE CHAMBAUD, de Blacons et autres. »

En résumé, bien qu'il nous reste encore l'espoir de trouver quelque chose dans une volumineuse généalogie des Charrier, à la bibliothèque de Lyon, momentanément fermée, les indices donnés par cette famille sont insuffisants. Il faudrait avoir : 1^o l'époque de sa sortie de Lyon ou de France; 2^o ses armoiries; 3^o comment et pourquoi et depuis quand a-t-elle ajouté à son nom de Chambaud celui de Charrier? 4^o peut-elle, par quelque indice, se rattacher aux Chambaud du Vivarais? 5^o a-t-elle consulté les Armoiriaux de 1698 pour cette province?

Veuillez agréer, etc.

RAOUL DE CAZENOVE.

Lyon, 6 janvier 1861.

Monsieur le Président,

Depuis ma récente communication au sujet de la famille Chambaud de Charrier, j'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur la généalogie de la famille Chambaud, du Vivarais, que je pressentais devoir en être la souche.

Voici cette généalogie, assez succincte, à la vérité, mais où il est facile de reconnaître, en effet, la tige de la branche dite de *Charrier*, ou, plus exactement, du *Charrier*.

I. *Claude* DE CHAMBAUD testa le 5 janvier 1529; il eut pour enfants : 1^o *Claude*, qui suit; 2^o *Jeanne*.

II. *Claude DE CHAMBAUD*, écuyer, seigneur de Saint-Lager, capitaine, châtelain du Pouzin; épousa, le 4 février 1556, Catherine de la Motte, et il en eut : 1^o *Simon-Pierre*, qui suit; 2^o *Mathieu*, qui a fait la branche B; 3^o *Paul*, qui a fait la branche C; 4^o *Noé*, qui a fait la branche D; 5^o *Abraham*.

III. *Simon-Pierre DE CHAMBAUD* eut un fils du même nom que lui.

M^{rr}ie-Anne de Chamailleilles était veuve, en 1750, d'Alexandre de Chambaud, seigneur de Saint-Lager.

Br. B. III. *Mathieu DE CHAMBAUD*, capitaine, châtelain du Pouzin, 1604; épousa, le 24 juin 1606, Jeanne Chabul, dont il eut :

IV. *Paul DE CHAMBAUD*, qui épousa, le 17 novembre 1624, Olympe Esdier, et en eut :

V. *Alexandre DE CHAMBAUD*, seigneur du Charrier, qui épousa, le 16 avril 1654, Judith Vaneson.

Br. C. III. *Paul DE CHAMBAUD* épousa, le 18 mai 1598, Jeanne de Courtras, dont il eut : 1^o *Louis*; 2^o *Jacques*, seigneur de la Combe Bavas.

IV. *Louis DE CHAMBAUD*, seigneur de Saint-Quentin, épousa, le 18 avril 1640, Martine de Guistons de la Tourrette, dont : 1^o *Jean*, seigneur de Bavas, mousquetaire du roi; 2^o *Marie*, épousa Jean de Monteil.

Br. D. III. *Noé DE CHAMBAUD*, seigneur de Bargence, épousa, le 3 février 1603, Simonne de la Tour, dont :

IV. *Charles DE CHAMBAUD*, seigneur de Fontblanche, épousa, le 28 juillet 1637, Suzanne du Tremolet, dont : 1^o *Scipion*; 2^o *David*; 3^o *René*.

Marie ou *Paule DE CHAMBAUD*, fille et héritière de Jacques, vicomte de Rivas, seigneur de Vacherolles et Valaing, gentilhomme du roi, épousa : 1^o René de la Tour-Gouvernet; 2^o Claude de Hautefort, vicomte de Lestange, le 20 mars 1620 (Père Anselme, VII, 342). Les quatre branches de la maison DE CHAMBAUD furent maintenues dans leur noblesse le 15 janvier 1671.

Scipion DE CHAMBAUD, seigneur de Saint-Lager, fit enregistrer ses armes dans l'*Armorial* de 1696, telles que nous les donnons ici :

Tiercé en fasce, au 1^{er} d'argent à un chevron d'azur, accompagné de trois casques grillés de front de gueules; au 2^e d'azur à trois étoiles d'or posées en fasce; au 3^e d'argent, à un levrier courant d'azur (*Arm. de 1696 du Vivarais*, p. 354; *Arm. du Languedoc*, I, L. de la Roque, 1860).

Vous voyez, Monsieur, que c'est là déjà un grand pas de fait pour la solution de la question. Il me paraît évident que cette famille descend d'Alexandre de Chambaud, seigneur du Charrier, et de Judith Vaneson, mariés en 1654. Les armes ont beaucoup de rapport avec celles que je vous ai désignées dans ma précédente lettre, relevées dans l'*Armorial du Lyonnais*, ce qui prouve que cette famille a habité Lyon, où elle peut fort bien avoir possédé le territoire de Saint-Albans.

Il serait facile de savoir où sont situés les château du Pouzin, terres de Saint-Lager et du Charrier; je n'ai pas de notions exactes sur la topographie du Vivarais. Du reste, l'important pour cette famille est de se relier à son auteur, en comblant, si elle le peut, le vide entre 1651 et nos jours.

Veuillez agréer, etc. R. DE CAZENOYE.

Connaît-on un livre dédié par un protestant au père La Chaise?

(Voir t. IX, p. 214.)

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Saint-Laurent du Pape (Ardèche), 24 décembre 1860.

Vous demandez, dans l'avant-dernier numéro du *Bulletin*, quel est l'auteur protestant qui a dédié un ouvrage au père La Chaise. Je pensais trouver la réponse dans le numéro suivant; ne l'y voyant pas, je viens vous dire que cet ouvrage est sans doute le *Voyage d'Italie, de Grèce et du Levant*, par Jacob Spon, dont j'ai sous les yeux la seconde édition, d'Amsterdam, H. et Th. Boom, 1679, 2 vol. petit in-42. Cette dédicace au révérend père comprend les quatre premiers feuillets du premier volume, et cet ouvrage n'étant pas rare, vous pourrez facilement en prendre connaissance. M. R. de Chantelauze, dans sa *Vie du père La Chaise* (Lyon, 1859, in-8°), a déjà (page 122) cité ce fait, à la louange du confesseur de Louis XIV. Il en cite aussi un autre dont parle également la *France protestante*: l'envoi au père jésuite d'un exemplaire de l'*Histoire de Genève* par son auteur, le même Jacob Spon; il donne la réponse du père à Spon, réponse à laquelle celui-ci répliqua par une défense qui se trouve, ainsi que la lettre du père La Chaise, dans la *Politique du clergé de France* (de Jurieu), seconde édition, 1682, petit in-42. Consultez aussi, à propos des relations du père La Chaise avec Spon, la nouvelle édition de l'ouvrage de ce dernier, *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon*, par MM. Léon Renier et Montfalcon (Lyon, Perrin, 1858, in-8°), où, dit M. de Chantelauze, tout ce qui concerne les relations scientifiques et théologiques de Spon avec le père de La Chaise est examiné avec détail et attention. Je ne connais pas cet ouvrage.

Veuillez agréer, etc. RATTIER.

Nous remercions notre correspondant de cette réponse, qui nous paraît contenir en effet la vraie solution de la question que soulevait la note de l'abbé de Vaucelles.

Coligni, tragédie d'Arnaud de Baculard (1740). — Le Mépris du monde, par Thomas La Grue (1673).

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Sainte-Suzanne, près Montbéliard, 25 janvier 1861.

Je viens d'être gratifié d'un charmant manuscrit, intitulé : *COLIGNI, tragédie par M. Arnault, en trois actes, dont la scène est au Louvre*. Les personnages sont : « *Coligni*, amiral de France; *Teligni*, gendre de Coligni; *Marsillac*, comte de la Rochefoucault; *Hamilton*, curé de Cosme; *Besme*, attaché à la maison de Guise; *Tavannes*; première troupe de conjurés; seconde troupe de conjurés; suite des protestans; gardes. »

Cette tragédie est de François-Thomas-Marie de Baculard d'Arnaud, né en 1718, mort en 1805, à Paris. Il avait fait de brillantes études aux Jésuites de la capitale, et composa plusieurs ouvrages, dont trois tragédies, entre autres *la Mort de Coligny* ou *la Saint-Barthélemy*, en 1740.

En me permettant de vous adresser cette communication, mon but est de demander à quelqu'un des lecteurs du *Bulletin*, à quelqu'un de compétent, d'apprécier cette tragédie sous deux points de vue, l'un historique, l'autre littéraire.

Je possède aussi un petit livre admirable, in-48 de 270 pages, qui, comme *la Chaîne d'or*, demanderait une réimpression. Il a pour titre : *le Mépris du monde*, par Thomas la Grue. Jusqu'ici, je n'avais pu découvrir qui est ce Thomas la Grue; mais, en cherchant dans les Arnaud ou Arnault, je viens de trouver que l'un, pasteur à la Rochelle, est connu par plusieurs ouvrages, entre autres *le Mépris du monde*, qui a eu plusieurs éditions indiquées par la *France protestante* (1). La mienne, d'Amsterdam, 1673, n'est pas indiquée. Thomas la Grue serait-il un pseudonyme de cet Arnaud?

Je vous serais obligé, si vous le jugez à propos, de soumettre ces communications aux lecteurs du *Bulletin*.

Veuillez agréer, etc.

G. GOGUEL, pasteur.

(1) Voir une question relative à cet ouvrage au tome VII du *Bulletin*, page 383.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

LA RÉFORME A STRASBOURG ET SON PREMIER PASTEUR

MATTHIEU ZELL

1518-1548.

M. Ernest Lehr, docteur en droit et secrétaire général du Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, va publier sur le premier établissement de la Réforme à Strasbourg un travail qui nous est annoncé comme très intéressant et dont un de nos amis a bien voulu obtenir de l'auteur une communication partielle que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs. Ce travail a pour titre : *Matthieu Zell, premier pasteur évangélique de Strasbourg (1477-1548) et sa femme Catherine Schutz.*

Né en 1477 à Kaisersberg, dans la Haute-Alsace, Matthieu Zell, après avoir étudié à Mayence, puis à Erfurt, entra au service militaire, qu'il quitta bientôt pour se remettre sur les bancs universitaires, à Fribourg en Brisgau. Reçu maître en philosophie le 18 janvier 1505, il passa à l'étude de la théologie et spécialement des saintes Ecritures où une tendance générale des esprits commençait dès lors à faire chercher un aliment plus substantiel que celui de la scolastique.

« Le clergé, dit M. Lehr, était tombé dans un discrédit complet (1). Une réforme radicale était désirée non-seulement par les savants, mais même dans les masses. La parole incisive de Jean Geiler, les mordantes satires de Sébastien Brandt, le zèle déployé par Jacques Winpheling pour l'amélioration des écoles, avaient porté leurs fruits bien au delà de la vallée du Rhin, et l'on sentait partout cette agitation sourde, cette attente fiévreuse qui précèdent les grandes révolutions. »

Admis au grade de bachelier en théologie, Matthieu Zell devint bientôt recteur pour six mois de l'université où il avait conquis tous ses titres :

(1) Les auteurs contemporains nous tracent un sombre tableau de la corruption qui avait envahi tous les rangs du clergé. Le dévergondage des mœurs dépassait toutes limites, et nous ne croyons pas pouvoir reproduire ici, même dans leur langue originale, les exemples qu'ils en citent et les expressions virulentes par lesquelles ils le flétrissent. — Voir Stéphan von Bullheim, *Ein brüderliche Warnung an Meister Matthis*; Sébastien Brandt, *Chronique* mss., extraite en grande partie des protocoles du Magistrat de Strasbourg, au commencement du seizième siècle; *De miseria curatorum seu plebanorum, epistola* (Augsbourg, 1489); les documents originaux cités par Röhrich (*Mittheilungen*, t. I, pages 132 et suiv.); enfin, dans l'*Apologie* de Matthieu Zell lui-même, les passages où il expose pourquoi il serait désirable que les prêtres se mariassent; Röhrich, t. III, pages 94 et suiv., et 116.

c'était le jour même où Luther affichait à Wittemberg ses fameuses thèses. « Mais il avait trop d'activité et il était trop peu partisan des spéculations oiseuses pour se trouver longtemps à l'aise dans le cercle étroit de la vie académique. Il lui fallait un champ plus vaste et où il se sentit plus directement utile. Au bout de quelques mois d'attente, ses vœux furent réalisés. » M. Lehr continue en ces termes :

Vers la fin de 1518 (1), le Grand-Chœur de la cathédrale de Strasbourg le nomma curé (*Leutpriester*) de Saint-Laurent. A cette charge importante était attachée celle de confesseur épiscopal (*pœnitentiarius vicarius in pœnitentiis*) qui donnait au titulaire le droit d'accorder l'absolution dans les cas réservés à l'évêque.

Au moment où Zell entra en fonctions, toute l'Eglise d'Allemagne était sous l'impression des attaques incessantes de Luther contre les erreurs et les abus qui s'étaient établis dans l'Eglise catholique. Les écrits du courageux augustin se répandaient avec la rapidité de l'éclair; et, en Alsace, on commençait à se les communiquer ouvertement : le jurisconsulte Nicolas Gerbel ne craignit même pas, dès 1519, de les faire imprimer à Strasbourg et de les distribuer dans tout le pays. Zell, que la personnalité de Luther attirait puissamment, fut l'un des lecteurs les plus assidus de ces écrits. La lumière se fit peu à peu dans son esprit; poussé par le spectacle de la lutte à chercher la vérité à sa source même, dans les saintes Ecritures, il comprit de mieux en mieux, le sens et la portée de cette Parole si longtemps dérobée au monde, et dont les coups redoublés de Luther déchiraient les voiles; et enfin, rompant en visière à l'Eglise romaine, il se mit, en 1521, à prêcher l'Evangile. Il était le premier en Alsace à oser semblable énormité, et il ne fallait alors pour cela ni peu de courage ni peu de foi.

Du reste, il avait déjà profité depuis longtemps des facilités que lui donnait sa charge de professeur épiscopal pour atténuer autant qu'il dépendait de lui la rigueur avec laquelle les lois ecclésiastiques punissaient des transgressions souvent insignifiantes. « Les paysans, dit-il lui-même, me faisaient quelquefois pitié; on envoyait ces pauvres gens auprès de moi, on leur faisait perdre leur temps et leur argent, pour des misères; par exemple, parce qu'ils avaient mangé

(1) Et non 1522 ou 1523, comme l'ont avancé plusieurs auteurs qui ont confondu la date de sa conversion à l'Evangile avec celle de sa nomination.

du beurre en carême. Je les expédiais lestement, et ne leur suçais pas la moelle des os, comme cela arrivait par le passé (1). » Aussi Zell avait-il été plusieurs fois appelé à se justifier devant le Chapitre, d'avoir accordé l'absolution trop facilement, et de n'avoir pas d'abord envoyé les gens chez le fiscal pour y payer l'amende.

Néanmoins, il doit en avoir coûté maint pénible combat à notre savant et loyal curé pour renier Aristote et le pape, ces deux oracles de la chrétienté au moyen âge, et s'attacher à l'Evangile seul. Mais, en 1521, ses doutes avaient cessé : il prit, cette année-là, pour texte de ses sermons, l'épître de saint Paul aux Romains, dans laquelle l'Apôtre expose la doctrine fondamentale de l'Evangile sur le salut, à savoir, la justification par la foi, en opposition avec la justification par les œuvres seules.

Le nom de Luther n'était que rarement prononcé par Zell : « Je ne vous ai pas souvent parlé de lui, dit-il dans son *Apologie*; je n'ai pas appuyé mes enseignements sur ses écrits; mais ces écrits, je les ai lus et relus, et j'y ai conformé ma prédication dans tous les points où je les ai trouvés vrais; non parce que c'était la doctrine de Luther, mais parce que c'était la doctrine de Dieu. » — « Les écrits de Luther, dit-il plus loin, m'ont fait grandement avancer dans la connaissance et l'intelligence des saintes Ecritures; je ne donnerais pas cela pour tous les trésors du monde, Luther fût-il cent mille fois un hérétique; aussi, qu'on nous montre que sa doctrine est contraire à l'Evangile! sinon avec l'aide de Dieu nous ne nous en laisserons pas détourner, quand même les ennemis de Dieu en prendraient une fureur mortelle? »

Les sermons de Zell, tout animés de l'esprit de notre grand réformateur, eurent à Strasbourg un succès extraordinaire. Mais ils devaient naturellement susciter de vives inimitiés contre le hardi prédicateur, dans la classe qui se sentait frappée par ses discours, et provoquer les représailles de tous ceux que leur position ou leurs croyances attachaient à l'ancien régime. Il paraît même que ses adversaires ne reculèrent pas devant l'emploi de moyens violents (2),

(1) « Diese armen Leut hab ich stets flugs und bald abgefertiget, sie auch viel gemolken und geschräpft, wie sonst geschehen ist. » (Zell, *Apologie*.)

(2) Sæpe quidem tacitæ per amica silentia noctis
Insidiatorum venit acerba manus.

« Souvent, dans le silence de la nuit, il fut exposé aux coups de malfaiteurs apostés pour le frapper. » (Loescher, *Epicédion*.)

et il fallut toute la vigilance d'amis dévoués pour le soustraire à leurs embûches. De son côté, l'évêque de Strasbourg déclara hautement que Zell était un hérétique, et demanda que l'on procédât contre lui avec toute la rigueur des lois alors existantes. Heureusement, le Grand-Chapitre et le Grand-Chœur de la cathédrale, sous l'autorité immédiate desquels Zell était placé, ne se montrèrent guère disposés à céder à cet entraînement. Ils connaissaient parfaitement les sentiments de la bourgeoisie pour le curé de Saint-Laurent, et jusqu'à quel point ses sermons étaient goûtés. D'ailleurs, il y avait dans le sein de ces deux corps plus d'un partisan secret des idées nouvelles. On se borna donc à quelques conseils et à quelques exhortations, après lesquels Zell continua à prêcher l'Évangile comme par le passé. Toutefois, le Grand-Chapitre ne pouvant pas le protéger efficacement contre l'évêque, les bourgeois de la paroisse de Saint-Laurent ne trouvèrent rien de mieux à faire que de s'adresser au Magistrat de la ville.

Dès le mois de juin 1522, ils l'avaient prié d'autoriser Zell à prêcher, non plus seulement dans la très petite chapelle de Saint-Laurent (1), mais bien du haut de la grande chaire, de *la chaire des docteurs*, placée dans la nef principale de l'édifice (2), et qui, depuis 1521, était fermée par un grillage et une porte. Si le curé de Saint-Laurent avait eu l'accès de cette chaire, il aurait pu se faire entendre beaucoup plus aisément des nombreux auditeurs qui se pressaient à ses sermons. Mais il ne dépendait pas du Magistrat de la lui ouvrir, et le Grand-Chapitre la tint close : les bourgeois ne se rebutèrent pas ; ils firent construire pour Zell une chaire de bois portative que l'on venait placer au milieu de l'église avant chacun de ses sermons.

Sur ces entrefaites, le 4 janvier 1523, l'évêque Guillaume de Hohenstein écrivit au Magistrat de Strasbourg, « que, conformément aux ordres du pape et de l'Empereur (3), il avait chargé son fiscal de punir les prêtres qui enfreignaient ses ordres, et en particulier le

(1) Chapelle de gauche dans la cathédrale de Strasbourg. Le titre de paroisse était spécialement attaché à cette chapelle. Voilà pourquoi Zell portait le titre de curé (*Leutpriester*) de Saint-Laurent, et non pas celui de curé de la cathédrale.

(2) Cette chaire, ornée des plus délicates sculptures, avait été construite à la demande de l'amestre *Pierre Schott*, et sur les dessins de l'architecte *Jean Hammerer*, en l'honneur de l'illustre prédicateur du Dôme, Jean Geiler, de Kaisersberg.

(3) C'est-à-dire conformément à l'édit de Worms.

curé de Saint-Laurent; mais qu'on avait affiché, sur la maison de ce dernier, deux placards dans lesquels les paroissiens de Saint-Laurent déclaraient qu'ils n'abandonneraient pas leur curé, *Meister Matthis*; qu'en conséquence, le Magistrat voulût bien protéger contre toute violence le fiscal, agent de l'évêque. »

Le Magistrat, « considérant que, sans doute, son devoir l'obligeait à maintenir la paix parmi les citoyens, mais que *Meister Matthis* n'avait jusqu'alors prêché rien autre chose que l'Ecriture sainte, » arrêta que le Chapitre de la cathédrale serait invité à laisser Zell en fonctions et à veiller à ce qu'il puisse annoncer sans entrave la Parole de Dieu à ses auditeurs; le Magistrat étant fermement décidé, le cas échéant, à soutenir le curé, et même à retirer sa protection au Chapitre, si ledit curé était destitué. Cette dernière menace ne fut pas sans produire de l'impression, et l'affaire en resta là provisoirement. Mais, vers la même époque, Zell eut une nouvelle lutte à soutenir, cette fois contre ses supérieurs immédiats, le Grand-Chapter et le Grand-Chœur; ils lui reprochaient de ne pas s'acquitter fidèlement de ses fonctions; d'omettre nombre de cérémonies usitées dans l'Eglise, et de ne dire la messe que fort rarement. Sur ce dernier point, Zell répondit que « s'il s'abstenait, c'était pour consacrer à l'étude le temps ainsi gagné, ce qu'il jugeait bien plus utile que de dire la messe; la partie capitale de son ministère étant d'ailleurs la prédication, et personne ne pouvant lui reprocher à cet égard la moindre négligence. » — Lorsqu'on l'invita à se conformer à l'avenir aux décisions prises en 1522 par la diète de Nuremberg, il protesta : « Je ne puis m'y soumettre, dit-il, qu'autant qu'elles ne seront pas contraires ou préjudiciables à la Parole de Dieu. » — Il promit cependant de faire de son mieux, mais en déclarant qu'aucune puissance sur la terre ne l'empêcherait d'annoncer l'Evangile dans sa pureté et son intégrité (1). Malgré la hardiesse de cette réponse, le Chapitre ne se sentit pas la liberté de le destituer et décida qu'il conserverait ses fonctions pendant une année encore; seulement la charge de confesseur épiscopal en fut détachée. En même temps, Zell obtint de prêcher dans la chaire des docteurs, et l'on se borna à le prier de vouloir bien faire ses sermons un peu moins longs, afin de ne pas empiéter sur le temps nécessaire aux autres actes du culte.

(1) Jung, *Beiträge*, t. II, pages 34 et suiv.

L'évêque Guillaume qui habitait Saverne, comme ses prédécesseurs, apprit avec un vif mécontentement la condescendance du Chapitre. Il fit immédiatement rédiger par son fiscal Gervasius Sopher, une accusation, en vingt-quatre articles, contre le curé de Saint-Laurent, et chargea le vicaire épiscopal Jacques de Gottesheim d'y donner suite (1). Nous relevons dans ce document fort long et fort diffus les griefs suivants : Le fiscal, au nom de l'évêque, reprochait à Zell, d'avoir ouvertement patroné et recommandé les écrits hérétiques de Luther, et ce, nonobstant la défense formelle de l'Empereur et du pape, d'avoir qualifié cette défense d'inique, d'avoir journellement excité les laïques contre le clergé, d'avoir prétendu que le pape et les évêques n'ont pas plus d'autorité ni de puissance que le premier prêtre venu, et qu'au surplus tout homme est prêtre (art. 1-4); d'avoir dit en chaire que les messes et les offrandes pour les morts ne servaient de rien (art. 6); de n'avoir tenu aucun compte des excommunications et d'avoir absous, sans autre formalité, les excommuniés qui se présentaient à lui (art. 7); d'avoir eu des relations avec *Karsthans*, mystérieux personnage en qui plusieurs auteurs ont voulu voir un nom générique de tous les partisans que la Réformation comptait parmi les paysans, mais dont l'individualité est aujourd'hui hors de conteste; *Karsthans* fut un des premiers laïques qui allèrent répandre en Allemagne les nouvelles doctrines de Luther; on retrouve sa trace non-seulement à Strasbourg, mais encore à Fribourg, à Bahlingen en Souabe, et à Bâle; la fougue de ses prédications l'avait rendu particulièrement odieux aux prêtres : ainsi s'explique ce chef d'accusation (art. 9 à 11); d'avoir prêché, au dernier dimanche de la Saint-Matthieu, qu'il n'y a pas de purgatoire (art. 12); et, une autre fois, que le saint Evangile avait été supprimé pendant cinq siècles (art. 14); d'avoir prêché, notamment le jour de la Toussaint 1522, que la vierge Marie et les saints n'ont pas besoin d'intercéder pour les hommes (*haben nit fur uns sich zu underziehen*) (art. 19); et le jour de la Saint-Michel, que l'affinité spirituelle ne forme pas un empêchement au mariage (art. 19), etc., etc.

(1) Cette pièce curieuse a été traduite, mot à mot, en langue allemande, et imprimée à la fin de l'édition originale (1528) de l'*Apologie* de Zell, sous le titre de : *Copei der Artikel der Ersuchung durch den fürsichtigen Mann M. Gervasium Sopherum, Fiscal..., wider den erbaren Mann M. Mattheum Zell...*, etc. (Copie des articles de l'accusation dirigée par le fiscal Gervasius Sopher contre M^e Matth. Zell.)

Pour tous ces motifs, le fiscal concluait à ce que Zell fût excommunié et déchu de tous ses bénéfices, sans préjudice des autres peines disciplinaires par lui encourues.

Nous ferons remarquer, en passant, que ce document donne une idée des matières que Zell traitait dans ses sermons. Ces indications sont d'autant plus précieuses que presque aucun des sermons du hardi prédicateur n'est arrivé jusqu'à nous.

Le curé de Saint-Laurent répondit d'abord au fiscal par une défense en latin qui resta manuscrite. Mais comme la cause intéressait aussi, à un haut degré, les nombreux partisans que lui avaient valus ses sermons, il pensa, non sans raison, que sa justification ne devait pas rester inconnue et que la publicité même lui donnerait contre l'évêque une arme puissante. En conséquence, il rédigea en allemand et fit imprimer une *Apologie* (*Christeliche Verantwortung*) qu'il « dédie à tous les amis de la vérité évangélique. » Ce curieux ouvrage, auquel nous avons déjà fait de fréquents emprunts dans le cours de cette notice, est le premier document un peu étendu que l'on possède sur l'histoire de la Réformation en Alsace. Le style en est énergique, coloré, populaire; l'auteur n'y dédaigne ni la plaisanterie ni les apostrophes virulentes; maint passage rappelle le parler incisif et original du vieux Geiler et partout ces pages révèlent un homme animé d'une foi vivante, profondément pénétré des vérités de l'Evangile et en même temps sincèrement affligé de tous les abus et de tous les débordements dont il était témoin.

Zell ne désavoue aucun des faits relevés par le fiscal, mais parfois il les explique ou les présente différemment. Du reste, la plupart des chefs d'accusation étaient de telle nature qu'il ne pouvait espérer d'être absous. Bien plus, son *Apologie* elle-même fournissait à l'évêque de nouveaux sujets de griefs, surtout dans les passages relatifs au mariage des prêtres, aux dispenses, aux indulgences, etc.

Nous avons déjà fait connaître plus haut la réponse de Zell au reproche qu'on lui adressait de prêcher la doctrine de Luther. Voici ce qu'il dit encore ailleurs à ce sujet (*Ibid.*, III) : « Lors même qu'il y aurait des erreurs dans ses écrits (ce que je suis loin de reconnaître), ce ne serait pas une raison suffisante pour les interdire, car tous les docteurs qui, depuis le commencement, ont écrit sur la Parole de Dieu, se sont trompés en plusieurs points, et l'on n'en permet pas moins la lecture. On trouve des erreurs dans les livres d'Origène, de Lactance,

de Tertullien, de Cyprien; on en trouve aussi dans ceux d'Augustin et de Jérôme, qui sont cependant tout particulièrement considérés comme les lumières de la chrétienté. »

Sur les offrandes faites aux saints, Zell s'exprime ainsi (t. V) : « A l'un d'entre eux l'on apporte du blé, à l'autre du vin, à un troisième du pain, du fromage, du chanvre, un agneau, un porc ou de l'argent. Il en est pourtant d'assez vertueux pour accepter indistinctement tout ce qu'on leur donne, témoin les saints des lieux de pèlerinage (*Stationirer Heiligen*). Car bien qu'il soit d'usage d'offrir à saint Valentin une poule, ses serviteurs n'en acceptent pas moins un bœuf ou un porc, bien que les porcs soient l'offrande réservée à saint Antoine. Loin de moi la pensée de vouloir par ce que je dis là, diminuer en quoi que ce soit les revenus des hôpitaux où l'on nourrit les pauvres gens, que d'ailleurs ils aient pour patron saint Valentin, saint Antoine ou tout autre. Mais plutôt à Dieu que leurs receveurs fussent fidèles, laissassent les pauvres profiter des aumônes recueillies et ne missent pas tout un diocèse au pillage (*aussaugen und beschatzen*) sous prétexte de nourrir trois ou quatre pauvres, tandis qu'eux-mêmes font les grands seigneurs. »

Plus loin, Zell proteste contre l'accusation d'avoir cherché à soulever le peuple contre l'autorité : il lui a, au contraire, recommandé la soumission et la patience; « et cependant, dit-il au fiscal, ce qu'il y a de plus odieux dans les vexations que vous vous permettez, c'est qu'elles ne retombent que sur les petits et sur les faibles » (1).

Enfin l'*Apologie* abordait résolûment la question du mariage des prêtres : « C'est par pure hypocrisie que l'on défend aux prêtres de se marier; personne, disent les ecclésiastiques de haut parage, personne ne peut empêcher le concubinage; mais un mariage régulier appauvrirait l'Eglise, parce qu'on ne pourrait plus tirer autant de profit des pauvres petits prêtres (*aus den armen Pöfflein herauschinden*) : ce seraient la femme et les enfants qui hériteraient d'eux et non plus le fiscal; et l'on aime mieux continuer à tolérer toutes ces turpitudes que de perdre les bénéfices qui y sont attachés. » — Puis prenant à partie ses adversaires, Zell continue : « Comment se fait-il, vous autres vicaires des évêques, que vous fer-

(1) « Und ist das aller Bæst, es gadt (geht) nur über das arm Væckly. » (8, IV.)

miez assez les yeux pour ne pas voir que dans votre diocèse, trois ou quatre mille prêtres mènent une vie désordonnée, scandaleusement désordonnée? Et cependant, lorsqu'un pauvre petit curé de campagne se marie selon le commandement de Dieu, vous le persécutez, vous le martyrisez, vous le chassez : il a violé son vœu de chasteté, dites-vous! Eh! ne l'aurait-il pas violé s'il s'était, comme vous, vautré dans la débauche? Vous voyez la paille qui est dans son œil, vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre. »

Zell avait cru devoir s'expliquer également au sujet de Karsthans (k, VII) : « Ils ont voulu me mêler à l'affaire de Karsthans, comme ils l'ont fait pour plus d'un homme pieux. Car, quiconque a parlé pendant un peu de temps de l'Evangile, des saintes Ecritures, de la foi, de la loi, ou de ce qui est bon et utile, par exemple de la crainte de Dieu et du salut de l'âme; ou bien, quiconque a seulement prêté l'oreille à ceux qui parlaient de ces choses, a dû passer pour un Karsthans. — Il est notoire qu'un pauvre bonhomme (je ne dis ni ne sais rien autre chose de lui) a circulé çà et là, prêchant de l'Evangile; mais quant à dire, au juste, quoi et comment, je ne le pourrais guère. Comme il est devenu pour quelques personnes un sujet de haine à cause des idées qu'il répandait parmi les laïques et qu'il a été accusé de propos séditions, on a été charmé de m'associer à lui, et de m'attribuer une part dans ce qu'il pouvait avoir fait d'inconvenant. Je suis bien loin d'avoir honte de lui ou d'aucun de ceux qui, plus petits encore que lui, montrent des sentiments de piété : car je ne sais rien de lui que ce qu'ils lui imputent. Mais je suis bien aise de voir la bonne volonté de mes adversaires à ramasser contre moi tout ce qu'ils pensent pouvoir me faire tort, fût-ce des bavardages traînant dans la boue des rues. Quand mon accusateur prétend que je me suis intéressé à Karsthans, que j'ai suivi ses prêches, que je l'ai nourri lui et les siens, et ce, dans le but de fomenter du désordre et de faire couler le sang des prêtres dont je suis avide, il se plaît à dire tout cela; mais il n'a aucune espèce de preuve à l'appui. Il est faux que je me sois particulièrement intéressé à Karsthans; nous avons échangé deux ou trois mots, ce qui n'est assurément pas un grand crime. Qui sait, me suis-je dit, si ce n'est pas par la volonté de Dieu que les laïques commencent à prêcher, puisque les prélats les plus distingués par le rang et par la science dédaignent tant de le faire? — Il est également faux que je l'aie nourri : je l'ai invité, mais il n'est pas

venu. Et lors même qu'il serait venu, qu'y aurait-il eu à redire à cela? En admettant qu'il fût impie, en serait-il résulté que, pour avoir mangé avec lui, je le fusse également, et que j'eusse été tenté de le seconder dans des entreprises coupables?..... Au surplus, peu importe que vous me traitiez de menteur, pourvu que je ne le sois pas en réalité; vos calomnies ne parviendront pas à induire Dieu en erreur! »

Il serait aisé de multiplier les citations. Les quelques passages que nous avons reproduits suffisent à faire comprendre qu'une apologie aussi agressive n'était pas de nature à amener une conciliation. Elle ne pouvait qu'aigrir les adversaires de Zell et les affermir dans cette pensée que la force seule aurait raison de tant de hardiesse et d'opiniâtreté. Toutefois il leur fallait user de prudence et de ménagements: le Magistrat avait hautement déclaré, et à plusieurs reprises, qu'il saurait protéger et défendre les prédicateurs de l'Evangile; et la bourgeoisie était animée, elle aussi, d'un esprit de bravade vis-à-vis de l'évêque et du Chapitre. Sur ces entrefaites, survint un nouveau grief qui amena la rupture.

ERN. LEHR.

PIERRE CAROLI, CLÉMENT MAROT, MATHURIN CORDIER

ET QUARANTE-SIX AUTRES, AJOURNÉS PAR LES GENS DU ROI

COMME SUSPECTS D'HERÉSIE.

1534 (1535).

M. Georges Guiffrey vient de publier une *Chronique inédite du Roy François I^{er}*, conservée à la Bibliothèque impériale, qui avait été signalée par le savant éditeur du *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I^{er}*, M. Lud. Lalanne. « Ce volume renferme, dit M. Guiffrey, des renseignements fort précieux, dont quelques-uns complètement nouveaux. Nous citerons d'abord la liste des protestants condamnés au bûcher à la suite d'une mutilation commise sur une statue de la Vierge. Cette liste est un mélange de noms appartenant à toutes les classes de la société, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés. Il y a là quelque chose de fort significatif sur les progrès que faisait alors le protestantisme, ou plutôt une nouvelle

preuve des aspirations persévérantes de la pensée humaine vers son entier affranchissement. Après avoir brûlé les protestants, on fit une procession d'actions de grâces à laquelle assista le roi, et nous avons retrouvé une complainte composée à cette occasion en l'honneur de la Vierge. Ce fut certainement une œuvre populaire qui obtint alors un succès de vogue, et qui nous donne une juste idée des violences fanatiques de la foule à cette époque. Ces plaintes sont un peu la voix du peuple, et dans celle-ci il est dit que les sectateurs des idées nouvelles sont traités avec trop de douceur, et qu'il n'y en a pas eu assez de brûlés. L'expression de ce grief est presque une excuse pour le pouvoir, et, dans ces excès qu'on lui a reprochés depuis, nous serions disposés à croire qu'il avait le peuple pour complice et peut-être pour instigateur. » M. Guiffrey ne se laisse-t-il pas ici trop facilement convaincre de la sincérité de cette complainte ? Est-il bien sûr qu'elle fût « la voix du peuple, » qu'elle émanât du peuple ? Sont-elles d'hier, ces manœuvres du pouvoir qui fait parler aux masses le langage qu'il lui plaît d'entendre, et se donne ainsi le peuple aux yeux des naïfs pour instigateur, tandis qu'il l'a lui-même provoqué sous main à devenir son complice ? Quoi de plus aveugle, sans doute, mais souvent aussi quoi de plus enfantin que la foule ! A quoi tient-il qu'elle ne brûle ce qu'elle va adorer, qu'elle n'adore ce qu'elle va brûler ? C'est toujours le *si forte virum quem...* du poète.

Quoi qu'il en soit, le Chroniqueur, après avoir mentionné diverses exécutions de martyrs brûlés vifs à Paris en novembre et décembre 1533 (ancien style) (1), entre dans de grands détails sur « la forme et manière » dont fut célébrée la procession générale (dite *procession généralissime*) ordonnée par le roi le 21 janvier 1534, sur le dîner que le roi alla prendre avec sa cour chez l'évêque de Paris (2), et la solennelle admonestation qu'il fit ensuite aux assistants au sujet de l'hérésie. Puis il continue ainsi :

Il est à noter que auparavant avoient esté exécutés plusieurs hérétiques, et cedit jour le Roy, la Royne et toute sa cour, estant au logis de Monseigneur de Paris, où ils avoient disné, furent amenés six desdits hérétiques faire amende honorable devant Notre-

(1) Le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, qui donne sur tous ces martyrs beaucoup plus de détails, complète ici la *Chronique*. De son côté, M. Guiffrey a joint en note une pièce inédite, tirée des Mss. du fonds Saint-Germain français (Bibl. imp., n° 1556, fol. 60 bis), sur l'exécution de Jacques de la Croix, dit Lorient Canu, jacobin, natif de Caen, qui fut brûlé vif à la place Maubert, le 17 juin 1534. Mais il nous semble avoir confondu ce jacobin avec un autre, que la *Chronique* mentionne comme ayant été brûlé vif devant Notre-Dame de Paris à une date postérieure.

(2) Voir la lettre close de François I^{er} à l'évêque de Paris, datée de Lyon, le 10 décembre 1533, que nous avons publiée dans ce *Bulletin*, t. I, p. 436.

Dame de Paris, et conséquemment bruslés tout vifs. Plusieurs autres hérétiques en grand nombre furent après ensuivant bruslés à divers jours, en sorte que dedans Paris on ne voyoit que potences dressées en divers lieux, qui épouvantoit fort le peuple dudit Paris et ceux des autres villes qui voyoient lesdites potences et exécutions. Aulcuns dudit Paris, qui estoient soupçonnés de ladite hérésie, s'absentèrent (1), et, voyant par Messieurs de la justice dudit Paris, qu'on ne les pouvoit avoir aultrement ni appréhender, furent adjournés à trois briebs jours, à peine de bannissement, à son de trompe, en la manière accoustumée, desquels les noms et surnoms ensuivent :

- 1° Maistre Pierre le Carroli, docteur en théologie ;
- 2° Maistre Jehan le Rentif, dict le Prescheur de bracque, prebstre séculier ;
- 3° Frère François Berthault, augustin ;
- 4° Jehan Coirault, augustin ;
- 5° François Quartier, augustin ;
- 6° Frère Marc Richard, augustin ;
- 7° Clément Marot ;
- 8° Maistre Jehan Ronault, principal du collège de Tournay ;
- 9° Maistre Méderic Sévin ;
- 10° Le seigneur de Roygnac et sa femme ;
- 11° Le sieur de Robertval, lieutenant du mareschal de la Marche ;
- 12° Maistre Tristand Boislard, seigneur de Fleuri en Biere ;
- 13° Damoiselle Françoise Bayard, veufve de feu maistre André Porte, conseiller ;
- 14° Maistre Pierre Duval, trésorier des menuz plaisirs ;
- 15° René, son secrétaire ;
- 16° Jehan Duval, garde de la Muette du bois de Boulongne ;
- 17° Guillaume Deschamps, cuisinier de maistre Jehan Duval, changeur du trésor ;

(1) Voir aux *Pièces justificatives* de la *France protestante* (n° III), l'édit de François 1^{er} contre les hérétiques fugitifs, en date du 29 janvier 1534.

- 18° Guillaume Gay, dict recepveur de Vernay;
- 19° Maistre François Maju, graveur;
- 20° Christophle Hérault, marchand;
- 21° Marin le Blanc, marchand;
- 22° Maistre Mathurin Cordier, qui a tenu les escolles à
Nantes;
- 23° Ung nommé Jehannet, chantre;
- 24° François Drouin, orfeuvre;
- 25° Jehan Pinot, hoste de la Clef en grefve;
- 26° Maistre Guillaume Ferret;
- 27° Maistre Cholin, relieur de livres;
- 28° Hierosme Denis, relieur de livres;
- 29° André Vincard, relieur de livres;
- 30° Jehan Nicolle, imprimeur;
- 31° Ung surnommé le Ballafré, imprimeur;
- 32° Jehan Le Feuvre, dict le Tailleur d'istoires;
- 33° Ung surnommé Barbe d'orges, contrepointeur de livres
suivant la court;
- 34° Simon Paillard, tonnelier et menuisier;
- 35° Maistre Girard Lenet, peintre;
- 36° Pierre de la Salle, courdonnier;
- 37° Ung nommé Simon et sa femme, sœur de feu Barthel-
lemi Milon, dict le Paraliticque;
- 38° Quentin François, cuisinier;
- 39° Claude Borberion, clerc des finances;
- 40° James Duchastel;
- 41° Lion Jamet, aussi clerc des finances, compaignon à
Clément Marot;
- 42° Elouin Du Lin, recepveur de parlement de Rouan;
- 43° Maistre Thomas Berberin, natif de la Couste en Daul-
phinay;
- 44° Ung nommé Pasqualis, natif de Hérion en Daulphinay;
- 45° Ung jeune moyne nommé Loys de Laval, d'auprès de
Grenoble en Daulphinay;

- 46° Gaspard Charnel, natif de Sain et Marcilien en Daulphinay ;
 47° Ung nommé messire Jehan ;
 48° Frère Nicolle Marel, apostat célestin, appelé *le Prédicant*.
-

On voit, par les noms qui composent cette liste, combien elle est importante. Le *Journal du bourgeois de Paris*, plus détaillé sur tout le reste, contenait seulement ces lignes (p. 446) : « Le lundy 25 janvier furent adjournés à son de trompe, à trois briebs jours par les carrefours de Paris, « jusques au nombre de soixante et treize luthériens, qui s'en estoient fuis « hors Paris, à comparoir en personnes, et, à faulte de non comparoir, « estre attains du cas, bannys du royaume de France et leurs biens confisquez, et condamnez à estre bruslez. Desquels appelez estoit Caroli, « prestre, curé d'Alençon, et le bonnetier de devant la porte du Palais, Christophe Hérault, demeurant devant l'horloge du Palais (au coin de la rue de « la Calende), maistre Clément Marot, maistre Girard, docteur. »

Et d'abord, en ce qui concerne le premier des noms inscrits ci-dessus, on n'a qu'à se reporter à son article dans la *France protestante* pour apprécier le renseignement que cette liste donne pour la première fois à son sujet. « On ignore, disait M. Haag, les motifs qui engagèrent Caroli à se rendre à Genève en 1534... » La *Chronique* nous fait connaître ces motifs. Prieur de Sorbonne, curé d'Alençon, protégé de Marguerite de Valois, Caroli a joué un rôle important dans cette première phase de la Réforme luthérienne en France. M. Guiffrey, qui a, du reste, apporté beaucoup de soin dans la rédaction des notes de son manuscrit, aurait dû lui en consacrer une.

Voici celle qu'il donne sur le septième nom, celui de Clément Marot, des œuvres duquel nous croyons savoir qu'il prépare une édition tout à fait nouvelle : « Clément Marot, qui était assez mauvaïse tête en sa qualité de poète, et d'ailleurs ennemi de toute gêne et de toute contrainte, eut plus d'une fois maille à partir avec la justice. Voici le relevé de son dossier judiciaire : 4° mars 1525 : accusé d'hérésie, il est envoyé dans les prisons de Chartres, grâce aux démarches de Lion Jamet qui le tire de la Conciergerie, d'où la plupart du temps, en pareil cas, l'on ne sortait que pour aller au bûcher ; 2° novembre 1527 : arrêté pour avoir enlevé des prison-

niers au guet et l'avoir un peu battu; relâché sur l'ordre exprès du roi; 3^o 31 mars 1531 : assigné pardevant le Parlement pour avoir mangé du lard en carême; laissé en liberté sous la caution d'Estienne Clavier, secrétaire du roi et de la reine de Navarre; 4^o 25 janvier 1535 (nouveau style) : le bannissement dont il est fait ici mention; 5^o enfin, en 1544, il se serait fait chasser de Genève pour avoir pris la femme d'un des docteurs de la ville. »

Le vingt-deuxième, celui de Mathurin Cordier, aurait bien aussi mérité une note. On savait bien que le célèbre grammairien, d'abord régent des collèges de la Marche et de Navarre, à Paris, où il eut Calvin pour disciple, avait ensuite professé à Nevers et à Bordeaux; mais on ignorait, ce semble, qu'il *a tenu les escolles* à Nantes, et l'on était dans le doute, comme pour Caroli, sur les raisons qui l'avaient obligé de fuir. « Soit que Calvin l'ait attiré en Suisse, dit M. Haag, soit que la persécution l'ait forcé à quitter la France, il se retira à Genève et fut mis à la tête du collège... »

Le trente-septième nom nous ramène à un passage précédent de la *Chronique* (p. 111) : « Et le treizième jour de novembre, audit an 1534, fut « bruslé à Paris ung aultre luthérien au cimetière Saint-Jehan, à Paris, « nommé *le Paralytique*, et par ung de sa secte, l'*Evangéliste*, pour ce qu'il « estoit expositeur des évangilles à ceux de sadite secte. Lequel, avant estre « mené audit cimetière, fit amende honorable devant Nostre-Dame de Paris... » Le *Journal du bourgeois de Paris* dit à ce même sujet, en parlant des *hérétiques, fauteurs et attacheurs de placars* (les fameux placards affichés dans Paris, hérétiques dont l'exécution eut lieu le 10 novembre 1534 : « Le premier desquels fut Barthélemy Mollon, filz d'un cordonnier « demeurant en la rue d'entre les deux portes du Palais. Lequel Barthélemy « estoit, par maladie, impotent de ses membres et paralytique, et avoit les- « dits placars et escripteaux. Et pour ce fut bruslé tout vif, au cimetière « Saint-Jehan, le 13 novembre. »

Sur Lion Jamet (quarante et unième nom), déjà nommé dans la note sur Clément Marot, M. Guiffrey ajoute ces lignes : « Lion ou Léon Jamet, originaire de Sansay en Poitou, auquel Clément Marot adressa quatre *coq-à-l'âne*, genre d'épîtres burlesques alors fort en vogue. Il échappa à la proscription dont parle ici l'auteur de la *Chronique*, en se réfugiant avec Marot à la cour de la duchesse de Ferrare, dont il devint le secrétaire et sut gagner les bonnes grâces. Son amitié pour Clément Marot resta toujours la même. Il mourut en 1561, en Normandie. »

DEUX DIZAINS ÉPIGRAMMATIQUES DU XVI^e SIÈCLE

SUR LE « DIEU DE PÂTE^A » ET LES « FRÈRES MINEURS. »

1560.

En publiant (tome IX, 235) la *Complainte du Dieu de pâte* (1), nous disions que cette chanson rappelait certaines pièces du seizième siècle. En voici deux qui se trouvent placées en tête du petit volume fort rare intitulé : *Le Glaive du géant Goliath, ennemy de l'Eglise de Dieu... par lequel il sera aisé à tous fidèles de connoistre que le pape a la gorge coupée de son propre glaive, fait et illustré d'annotations par Charles Léopard, ministre de la Parole de Dieu en l'isle d'Arvert* (s. l. 1564. Petit in-8°). Il y a une seconde édition (de 1579) de 73 pages et 3 non paginées. Une *épître* liminaire à *l'Eglise de nostre Seigneur qui est en l'Isle d'Arvert*, est datée de La Tremblade en l'Isle d'Arvert, ce 4^e d'octobre 1560.

Le premier des dizains est, comme on va voir, une de ces vives satires contre l'hostie, ou *Dieu de pâte*, que le prêtre ne fait que montrer au peuple dans le sacrifice de la messe. Le second est une épigramme contre les ordres monastiques, qui sont représentés comme faisant l'œuvre de Satan et occupés à miner l'édifice de la foi chrétienne.

I. Dizain.

Nostre curé est un fin boulanger,
Qui en son art est sage et bien appris :
Il vend bien cher son petit pain léger,
Combien qu'il ait le froment à bon prix.
De vendre cher il n'est jamais repris ;
L'ayant mangé il est payé soudain :
Dont il déçoit le pauvre genre humain.
Mais la personne est de sens despourvue,
De luy bailler six blancs d'un petit pain...
Duquel il n'a seulement que la vue.

(1) Nous signalerons à ce propos un *erratum* au quatrième vers du septième couplet de cette complainte, qu'il faut lire ainsi rectifié :

« J'en eusse fait sonner la cloche, etc. »

II. *Dizain.*

Depuis le temps que Dieu fonda la *Tour*
De Vive Foy, pour le salut défendre,
 Toujours Satan a miné à l'entour,
 Taschant l'abattre et la faire descendre;
 Et, pour du tout la rédiger en cendres.
 Et cautelement la mettre sus par mine,
 A congrégé une horrible vermine
 De gris Caphars, qui en sont les mineurs,
 Qui n'ont souci sinon de faire mine :
 Dont à bon droit sont dits *frères mineurs*.

LETTRE INÉDITE DE FRANÇOIS DE LA NOUE

DIT BRAS DE FER.

1585.

La belle lettre qu'on va lire est conservée au tome 333 de la collection Du Puy (Bibl. imp.). Elle est bien digne du frère d'armes et de l'ami de Coligny; on y retrouve les nobles sentiments et le langage si élevé de l'auteur des *Discours politiques et militaires*. Malheureusement, rien n'indique à qui cette lettre était adressée.

Monsieur, avant que de partir de ma maison, où j'ay séjourné quelque peu de temps pour donner ordre à mes affaires, j'ay bien voulu vous dire adieu par cette lettre, m'en allant comme en ung petit exil. Je passeray si je puis aux terres impériales de Monsieur de Lorraine où il y a exercice de religion. Car je seray tousjours plus près pour venir quelquefois à la court me récréer. Dans deux ou trois jours, j'espère veoir monsieur de Guyse à Chalons, et croy que sortant de la France ne séjournant en Lorraine je ne recepvray aucun inconvenient. Car j'estime ses princes si nobles qu'ils ne voudraient que je receusse discourtoisie. Quand je les laissay, il me semble qu'ils désiroient la paix et me le dirent. Mais c'est une chose

estrange de quoy le peuple , les villes , la noblesse , les princes , la Royne , le Roy soubhaictent le mesme. Et ce pendant point de moyen. Certes je ne suis pas de ceux qui haussent les épaules et disent : Tout est perdu. Je dis qu'il fault mestre la main à l'œuvre et estaindre le feu qui nous va bruslant. Je ne considère pas ce qu'il embrasera d'huy à trois mois , mais je passe plus oultre et mon œil regarde les cendres qui se feront dedans un an , si on n'apporte de l'eau lestement. Il me semble que chacun dict : Ce ne sera pas moy , comme s'il y avoit quelque honte ou faulte de sauver la France. Et cependant nul plus bel honneur ne sçauroit avoir personne que de désirer procurer et s'employer pour un tel bien. Quand je serois près du Roy de Navarre , je lui conseilerois de la demander à Sa Majesté , et monstrier tous signes de réconciliation publique et particulière. Car le devoir d'un subject est de rechercher son Roy. Je tiens pour certain que nul n'aura proffiet de la guerre , mesmes ceux qui y pensent mieux profiter. Car puisqu'elle engendre les libertins , les picorreurs , les infidèles , mépris des grands , domination privée , pauvreté publique et particulière et confusions universelles , qui est celuy qui ne la doit détester ? Les estrangers disent que nous autres François sommes des fols de nous entrebatre si souvent. Mais je dis que nous sommes encore plus fols de tarder tant à nous rappointer. Car puisque nostre impatience , faulte d'argent en nos désordres , forceront les plus aigres dedans six mois à désirer le repos , pourquoy est-ce que les plus doux ne doivent par prudence anticipper ce temps et s'employer à faire tost et volontairement ce qu'aussi bien se fera tard et nécessairement. Si les Vénitiens nous vouloient prester deux ou trois couples de leurs sages pour nous accorder , nous leurs serions bien obligez. Monsieur , je ne me puis garder de vous dire tousjours un petit mot de ce que je sçay que vous soubhaicteriez ce que je soubhaicte aussi que si s'en trouve aucun au lieu où vous estes qui viennent à dire que mes acceptions ne tendent qu'à la guerre , je vous supplie leur respondre en ma faveur qu'ils sont fort abusez , et la raison est telle. C'est que pour nuire à plusieurs il n'y a si petit et chétif soldat qui n'y soit propre. Mais pour profiter à plusieurs , cela est réservé à ceux qui font profession d'honneur et de vertu. Et combien que je soys le moindre de ce royaume , si oseray-je bien m'enroller au nombre de ceux-là. Je croy que vous n'aurez désagréable quand les occasions s'offriront que des frontières germaniques où je seray je

vous escripve quelque mot. Et en contre eschange des grosses nouvelles de ce pais de deçà, vous me manderez s'il vous plaist des délicates de la court. Cela s'entend, ce qui est mandable. Pour la fin, en quelque lieu que je soys, je seray toujours bien dispozé de vous servir. Et après vous avoir bien humblement baisé les mains, je supplieray notre Créateur vous tenir en sa saincte garde. De ma maison, ce xxviii^e octobre 1585.

Votre humble et affectionné serviteur,
LA NOUE.

DÉCISION D'UN SYNODE PROVINCIAL DU BAS-LANGUEDOC

SUR LES QUERELLES THÉOLOGIQUES.

1654.

La commune d'Aimargues (Gard), dont l'Eglise réformée fut, dès le XVI^e siècle, importante et prospère, possède des archives en bon ordre, parmi lesquelles se trouvent beaucoup de liasses relatives aux affaires protestantes, et, entre autres, deux registres des délibérations consistoriales de 1593 à 1601, et de 1642 à 1654. C'est de cette dernière source que M. Sabatier, d'Aimargues, a tiré le document qu'on va lire, non moins intéressant par son objet que par les noms de pasteurs qu'il nous fournit pour une époque où ils ne sont catalogués nulle part.

Extrait du registre des délibérations de l'Eglise réformée d'Aymargues.

Par le sieur Peyronnet, ancien, est dict que l'assemblée du Synode dernier, tenu à Montpellier, a chargé chaque ancien de faire enregistrer l'article dudit Synode dans le livre du Consistoire de chacune Eglise, lequel article ayant fait imprimer, il lui en a été envoyé ung extrait pour le faire enregistrer, duquel lecture en a été faite, la Compagnie a deslibéré que ledit article sera enregistré pour le contenu et par eux être gardé et inviolablement observé :

*Acte du Synode provincial des Eglises refformées du Bas-Languedoc,
tenu à Montpellier le 29 avril 1654 et jours suivants.*

Les sieurs Surville, Blanc, Raboutier et Couton, pasteurs, et les sieurs Raquette et de Faisse, anciens, députés par les Colloques de

Sauve et d'Anduze et autres présants en la Compagnie, ont remontré que lesdits Colloques ayant appris avec beaucoup de regrets les dissensions de cette province, quy estoient provenus des contraventions faictes aux arrettés des Synodes nationaux derniers d'Alençon et de Charenton sur le sujet des doctrines et expressions condamnées par lesdits Synodes, lesquels causent du trouble dans nos Eglises, rompant l'union et la concorde qui doit être entre les membres d'un mesme corps et donnent sujet de scandale aux infirmes, à nos adversaires de raproche contre nous, ils n'auroient peu dissimuler un si grand mal, qui menace non-seulement cette province, mais aussi les provinces voisines, et qu'on leur auroit donné charge de se transporter en cette ville pour disposer la Compagnie à resercher toutes voyes de paix pour esteindre ce feu, assoupir toutes sortes de différends, et établir une bonne union de laquelle cette province et la leur puissent recueillir du fruit, au contentement des gens de bien et à la confusion de nos communs ennemis. A quoi ils ont offert avec beaucoup d'affection de contribuer tous leurs soins, comme ils y contribuent leurs prières. Après quoi le sieur Carcenat, pasteur, ayant rendu de la part de Monsieur de Clauzel, conseiller du Roy en la Cour des comptes, aydes et finances de cette ville et l'un des intendants des habitants de la religion, des lettres de Monsieur le prince de Tarante, de Monsieur le marquis de Malauze et de Monsieur le marquis de Ruigny, deputed général de nos Eglises, adressées à cette Compagnie, pour les exhorter de faire tous ses efforts pour étouffer les divisions qui ont été suscitées sur ce même sujet.

La Compagnie, reconnaissant que le bruit de ces dissensions n'est que trop véritable, eu égard principalement à certains écrits quy ont été publiés depuis peu; loué la pitié, la charité et la prudence desdits seigneurs; ensemble, de Messieurs nos frères de province des Cévennes, les remerciant du soing et de la peine qu'ils ont prise de venir en cette ville pour travailler à une si sainte union; ayant aussi appris par la bouche de Monsieur Dartement que Messieurs les intendants des habitants de la religion de cette ville, touchés du même sentiment de charité, désirent que l'on fasse une conférence entre lesdits sieurs députés des Cévennes et quelques pasteurs et anciens de cette assemblée; la Compagnie, voulant se servir d'un si puissant moyen que la Providence de Dieu luy prête dans une sy fâcheuse

rencontre, a nommé les sieurs Carcenat et Atgier, pasteurs, et Dartament et Bonafoux, anciens, pour le Colloque de Montpellier; les sieurs Selare et Serres, pasteurs, et les sieurs De la Grange, conseiller et magrast au siège préal de Nismes, et Peyronnet, ancien, pour le Colloque de Nismes; les sieurs de Crox et Railly, pasteurs, et les sieurs Roche, juge mage, et de Boileaux, anciens, pour le Colloque d'Uzès; pour s'assembler avec les sieurs deputedés des Cévennes, et les sieurs deputedés des villes de Nismes et d'Uzès, et pour conférer avec lesdits sieurs intendants et deputedés de cette ville, des moyens les plus convenables pour pacifier les différens, et rétablir entre les pasteurs de cette province la paix et l'union qui nous est si nécessaire et en faire le rapport à la Compagnie.

Lesdits sieurs deputedés, tant de la province des Cévennes que dudit Synode, ont rapporté qu'ils se sont assemblés chez Monsieur de Clauzel, conseiller du Roy en la Cour des comptes, aydes et finances de cette ville, avec le sieur de Clauzel, le sieur de Ricard, aussi conseiller, et le sieur de Berger, collecteur en ladite Cour des comptes, intendant des habitants de la religion de cette ville, assistés de Monsieur de Tanneol, aussi conseiller en ladite cour, et de Messieurs les deputedés des magrasts et de la maison consulaire de Nismes et d'Uzès, pour traiter des moyens de rétablir la paix et l'union entre les pasteurs de cette province et empêcher qu'à l'advenir on ne contrevenne plus aux arrêtés des Synodes nationaux d'Alañon et de Charanton, afin que chascun s'y conforme, tendant à l'instruction de son troupeau, à l'avancement de la gloire de Dieu et à l'édification de l'Eglise, et après avoir lu les articles des Synodes d'Alañon et de Charanton sur ce sujet, ensemble les arrêtés des Synodes de cette province, faicts en suite et en exécution d'iceux, ils ont très amiablement convenu que pour le bien de paix on devait, par une sainte amnistie, oublier toutes les contraventions quy ont été faictes autrefois et à présent auxdits arrêtés des Synodes, tant nationaux que provinciaux, et qu'à l'advenir on doit deffendre à tous pasteurs et professeurs et bénévolement à toutes personnes d'y contrevenir, leur enjoignant de se tenir ponctuellement dans les bornes prescrites par les Synodes nationaux et provinciaux, et ce faisant de ne parler ny en public ny en particulier d'aucunes expressions et méthodes nouvelles, de prêcher la doctrine de salut avec la simplicité et avec les termes convenables aux Ministres de l'Evangile, selon l'ancienne

tradition dont a usé jusques maintenant. de ne parler jamais des points suivans : *De l'universalité de la grâce ; — de la non-imputation du péché d'Adam ; — de la cognoissance salutaire de Dieu par les œuvres de la création sans la distincte cognoissance de Jésus-Christ ; — du décret conditionel soustratoire et révocable de première et seconde miséricorde ; — de prédestination universelle ; — de Rédemption vénale ; — de la distinction d'impuissance naturelle et morale ; — ny que Jésus-Christ soit mort également et suffisamment pour tous ; — ny de la foi indistincte ; — ny de la vocation réelle (c'est-à-dire qui se fait par contemplation des choses de la nature) ; — ny de toutes autres propositions, suppositions et questions curieuses et contraires à ce qu'y a esté jusqu'à présent enseigné en nos Eglises ; que tous pasteurs et professeurs s'abstiendront d'écrire, prêcher et disputer les uns contre les autres sur ces matières, ains seulement enseigneront positivement la doctrine et ils continueront comme l'on a usé par le passé, selon l'ordre porté par la discipline, et également sera deffendu à toutes personnes de publier aucuns livres sur ces dites matières et d'uzer de convices et haines contre les frères, soit en public, soit en particulier ; que les escolliers signeront avec les arrêtés des Synodes nationaux, le présent acte avant que d'être reçeus au saint ministère. Et que les pasteurs qui contreviendront à l'advenir aux règlements précédans et à cet acte, seront déposés de leurs charges, nonobstant l'appel qu'ils pourroient interjeter, à laquelle déposition sera procédé en chaque Colloque par le Consistoire de l'Eglise en laquelle lesdites contraventions auront été faictes, assistés de trois pasteurs et anciens des Eglises voisines qui seront nommés par le Synode ; que toutes autres personnes qui se trouveront avoir contrevenu aux règlements, seront grièvement censurées par les Consistoires qui procéderont entre eux avec toutes rigueurs, jusqu'à suspension des saints sacremans ; et finalement que tous les pasteurs se doivent donner la main de réconciliation et signer cet acte, extrait duquel sera baillé à chaque ancien des Eglises de cette province pour le faire enregistrer dans les livres de leurs Consistoires ; que l'on tiendra la main afin que le présent règlement soit observé inviolablement, de quoi les pasteurs et anciens rendront compte au prochain Synode. Et d'autant que Messieurs le prince de Tarante, le marquis de Malauze et le marquis de Ruvigny ont témoigné en ceste rencontre leur piété et le zèle qu'ils ont pour étouffer en ceste pro-*

vince les dissensions qui se sont esmues sur lesdites matières, ils en seront très humblement remerciés par les lettres quy leur seront écriptes par la Compagnie, par lesquelles ils seront aussy suppliés de s'employer envers les pasteurs des autres provinces pour les obliger à n'écrire plus sur ces mattières, et empêcher qu'aucun ne trouble la paix et le repos que Dieu nous donne par de nouveaux écrips qui pourroient replonger cette province dans les premières dissensions.

La Compagnie, après avoir ouy le rapport desdits sieurs deputés et conseillers, bénissant Dieu de ce qu'il a porté les esprits à une sy sainte paix et réconciliation, et suivant l'advis desdits sieurs deputés a ordonné que conformément aux arrettés des Synodes nationaux derniers d'Alançon et de Charanton et aux arrettés et règlements des Synodes provinciaux tenus en cette province, en suite des nationaux, deffenses expresses seront faictes à tous pasteurs et proffesseurs et généralement à toutes personnes de contrevenir aux susdits arrettés des Synodes nationaux et provinciaux, ni directement, ni indirectement; et assoupissant par une sainte amnistye toutes les contraventions quy ont été faictes jusqu'à présent aux susdits arrettés des Synodes, deffend à tous pasteurs et proffesseurs et à toutes personnes de parler ny en public, ny en particulier, d'aucunes expressions et méthodes nouvelles, enjoignant de prêcher la doctrine de salut avec la simplicité et avec les termes convenables aux ministres de l'Evangile, selon l'ancienne tradition dont on a uzé jusqu'à présent, deffend de parler d'aucun des points suivans : *De l'universalité de la grâce*; — *de la non imputation du péché d'Adam*; — *de la cognoissance salutaire de Dieu par les œuvres de la création sans la distincte cognoissance de Jésus-Christ*; — *de décret conditionnel, soustraitoire et révocable de première et seconde miséricorde*; — *de prédestination universelle*; — *de rédemption vénalle*; — *de la distinction de l'impuissance naturelle et morale*; — *ny que Jésus-Christ soit mort également et suffzamment pour tous*; — *ny de la foi indistincte et de la vocation réelle* (c'est-à-dire qui se faict par contemplation des choses de la nature), bref, de toutes autres propositions, suppositions et questions curieuses et contraires à ce qui a été enseigné jusqu'à présent en nos Eglises; ordonne que tous pasteurs et professeurs s'abstiendront d'écrire, prêcher et disputer les uns contre les autres sur ces mattières, ains seulement enseigneront positivement la doctrine

ancienne et accoutumée, comme l'on a usé par le passé, selon l'ordre porté par la discipline; défend à toutes personnes de publier aucun livre sur les dites matières et d'uzer de convices et injures contre les frères, soit en public, soit en particulier; ordonne aussi que tous les écolliers signeront avec les arretés des Synodes nationaux cet acte avant que d'être receus au saint ministère, et que les pasteurs qui contreviendront à l'avenir aux réglemens précédans et à cet acte seront déposés de leurs charges, nonobstant l'appel qu'ils pourroient interjeter, à laquelle déposition sera procédé en chaque colloque par le Consistoire de l'Eglise en laquelle les contraventions auront été faites, assistés de trois pasteurs et anciens des Eglises voisines qui seront nommés exprès; après quoi toutes les autres personnes qui se trouveront avoir contrevenu auxdits réglemens seront grièvement censurées par les Consistoires qui procéderont contre eux avec toute rigueur jusqu'à la suspension des saints sacrements; que tous les pasteurs de la province se donneront la main de réconciliation et signeront cet acte, extrait duquel sera baillé à chaque ancien des Eglises de cette province, leur enjoignant de le faire enregistrer dans les livres de leurs Consistoires; que l'on tiendra la main à ce que ce règlement soit observé inviolablement, de quoi les pasteurs et anciens rendront compte au prochain Synode, défend en outre et à peyne de déposition à tous pasteurs et anciens de porter aucune proposition aux synodes suivans pour ébranler les arretés précédens; ordonne encore que Messieurs le prince de Tarante, le marquis de Malauze et le marquis de Ruvigny seront très humblement remerciés par lettres qui leur seront écriptes par la Compagnie par lesquelles ils seront aussi suppliés de s'employer envers les pasteurs des autres provinces pour les obliger à n'écrire plus sur ces matières et pour empêcher qu'aucun ne trouble la paix et le repos que Dieu nous donne par de nouveaux écripts qui pourroient replonger cette province dans les premières dissensions.

Pour l'observation de tout ce que dessus contre les contrevenans ont été nommés, du Colloque de Montpellier, les sieurs Carcenat, Atgier et Angebras, pasteurs, avec un ancien des Eglises de Béziers, Montagnac et Poussant; du colloque de Nismes, les sieurs Berlié, Delare et Serres, pasteurs, avec un ancien des Eglises de Nismes, Aymargues et Marcellargues; du colloque d'Uzès, les sieurs De Cros,

Ravanel et Railly, pasteurs, et un ancien des Eglises de Saint-Ambroix, Bagnol et Vavre.

EUSTACHE, *modérateur*. ROSSELLET, *adjoint*. BOUVIER, *secrétaire*.
SAURIN, *secrétaire*. PAUL, *ancien et secrétaire*.

Les pasteurs du Colloque de Montpellier :

BAUX, CARCENAT, DU BOURDIN, BERTHAUT, ATGIER, [.....], GIBERT,
MAUREL, CHAMBON, COULON, [.....], LABENNE, ROUX, MODENS,
PONGE.

Les pasteurs du Colloque de Nîmes :

BERLIÉ, DE LARE, LICHÈRE, GASAGUE, ALAIGRE, FOURNIER, [.....],
SERRE, ARNAUD, BERTHAUD, GROSOT, VALZ, VIALA, ROUSSELLIER,
NOGUIER, [..... ..], GASAGNE fils, BERLIÉ fils, LICHÈRE
fils, BAUX fils.

Les pasteurs du Colloque d'Uzès :

DECROS, RUDAVEL, PAULET, REBIER, RAVANEL, BRUNIER, RAILLY,
BOURDET, FAUCHER, THOMAS, CASTANIER, ROURRE, CHABAUD,
NOGUIER jeune, CAPIEU, SOUCELIER, JOURDAN, COURONT, SAINT-
VIAT.

Les susnommés ont signé le présent acte et juré de l'observer religieusement, et se sont baillé la main de réconciliation, de quoi toute l'assemblée a été extraordinairement réjouie et consolée.

Ne varietur : RIEUTARD, juge et commissaire.

Du 9 septembre 1654.

A été proposé par Monsieur Valz, nostre pasteur, qu'il seroit nécessaire de députer à monseigneur le comte de Bicoula, lieutenant pour le roy en cette province, pour l'advertir que le Synode tenu à Montpellier le mois de may dernier avoit mandé la tenue du Colloque en cette ville le 28 octobre, et lui demander les commissaires pour y assister de la part de Sa Majesté; sur quoy il a été délibéré d'y députer M. le lieutenant Trosselier.

BOSSUET ET LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

RELATION DE LA CONSTANCE ADMIRABLE DE DEUX PETITES FILLES
DU DIOCÈSE DE MEAUX.

1683-1685.

(Voir *Bulletin*, t. IV, p. 413 et 213; IX, 62 et 350.)

On se rappelle les documents tirés des Archives impériales que nous avons produits à l'appui d'un récit de l'historien Benoît, relatif à deux enfants, Marie et Madeleine Mirat, enlevées à leur famille, en 1683, par le procureur du roi de Meaux que Bossuet mettait en mouvement,

Nous avons trouvé dans un ouvrage assez rare, publié en 1686, la relation détaillée où Benoît avait sans doute puisé ce qu'il a dit de ce fait; et nous croyons qu'on lira avec intérêt cette relation elle-même.

Elle se rencontre à la page 234 d'un livre in-48 qui a pour titre : *Réflexions sur la cruelle persécution que souffre l'Eglise réformée de France, et sur la conduite et les actes de la dernière Assemblée du Clergé de ce royaume, — Avec un examen des prétendues calomnies dont le clergé se plaint au Roy dans la profession de foy à deux colonnes que les réformés ont répandue dans leurs ouvrages contre l'Eglise romaine. — Le tout pour faire voir à ceux qui sont exposés à la tentation de révolte, quelle est la religion qu'on les force ou qu'on les veut forcer d'embrasser. — Seconde édition, corrigée et augmentée de divers faits considérables; du dernier édit pour l'anéantissement des édits de Nantes et de Nîmes, avec quelques remarques, et de quatre lettres à ceux qui ont été forcés d'entrer dans la Communion de Rome.* (Sans lieu.)
L'AN CIO DE LXXXVI (*sic*).

Cet ouvrage est attribué par Barbier au ministre Jurieu; mais il paraît n'avoir pas connu cette édition. Il en mentionne seulement une de 1685, et une seconde, augmentée, de la même année, in-42.

La relation qu'on va lire est le dernier morceau du volume, dont elle occupe les vingt-six dernières pages. Elle est précédée de l'avis qui suit :

Le libraire au lecteur.

Les malheurs des réformez de France sont tombez sur eux dans un temps où ils ne s'y attendoient pas. Je ne sai si l'impuissance de les prévenir les a empêchez de les prévoir, mais quelque injustice qu'on leur fit, ils n'ont jamais cru qu'on dût se porter à ces fâcheuses extrémités dont ils font à

présent une funeste expérience. S'ils eussent bien considéré tout ce qu'on leur faisoit tous les jours, ils eussent bien vu qu'on avoit juré leur perte totale et leur entière ruine, et même qu'elle devoit éclatter bientôt. S'ils eussent pris garde à mille histoires particulières où l'on se faisoit un honneur de violer sa parole hautement et de la manière la plus criante, ils n'eussent pas douté qu'on ne fût prêt à révoquer la parole publique et à renverser par ce coup tout ce qui les faisoit subsister. Cette petite relation que je donne icy est une de celles qui, entre tant d'autres, devoient leur ouvrir les yeux. C'est un tissu d'injustices. On y voit d'un côté mille cruautés exercées, de l'autre une parole donnée plusieurs fois différentes et violée tout autant de fois. Il est vrai que l'on voit des choses si horribles à présent par la violente persécution qui s'exerce avec tant de fureur sur nos frères, que l'on ne voudra peut-être pas s'arrêter à celle-ci, à cause qu'elle n'est pas si nouvelle, ni remplie des dernières barbaries et des plus atroces brutalitez. Mais il y a deux choses qui peuvent y attacher le lecteur : l'une que cela est arrivé il y a trois ans, c'est-à-dire dans un temps où l'on n'avoit pas encore levé le masque et où l'on couvroit encore de quelques prétextes les injustices qu'on faisoit aux réformez ; l'autre que tout ceci s'est fait proche de Paris et dans Paris même, quoique dans les lieux qui sont autour de l'Isle de France on gardât encore alors quelque retenue. Ajoutez à cela que les incidens de cette relation sont assez tragiques pour attirer l'attention et la compassion du lecteur. On y voit des archers, aussi méchants à peu près que les dragons dont on se sert aujourd'hui, piller les parents des personnes qui sont le sujet de cette histoire, se loger chez eux à discrétion pendant quelques semaines et se rendre les maîtres des maisons où ils vivoient. On y voit deux petites filles ravies avec la dernière violence, renfermées dans un lieu où elles sont nourries comme des criminelles dans un cachot, exposées à la terrible persécution des moines, des religieuses et des bigottes, remplies de vermine et de gale ; de là mises sept mois entiers dans un couvent où l'on met leur constance à l'épreuve par le jeûne, le fouet, les coups, le feu, le froid et la gêne. Mais ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est qu'elles ont tenu bon jusques au bout de la carrière, et qu'après avoir souffert pendant deux ans, Dieu les a conduites dans un pais de sûreté et de liberté pour leur conscience. Voilà les raisons qui m'ont obligé de faire part au public de cette relation dont la copie m'est tombée depuis peu entre les mains, dans l'espérance qu'on en sera satisfait. C'est le principal but que je me propose :

Relation de la constance admirable de deux petites filles.

Avant que d'entreprendre cette histoire, précisément au point où elle commence, il ne sera pas inutile de remonter un peu plus haut, pour savoir des choses qui sont nécessaires, pour en bien comprendre la suite. Les personnes qui sont les principaux acteurs de cette tragédie représentée sur le théâtre des persécutions de la France, sont deux petites filles, dont l'aînée avoit dix ans et la plus jeune neuf quand elles ont commencé à soutenir ce rude combat qui les a exposées pendant deux ans à la fureur de leurs ennemis. Elles ont eu pour père un honnête homme nommé Jean Mirat, qui vivoit de ses rentes à la campagne. Il avoit auparavant été de la religion romaine ; mais Dieu luy ayant fait connoître le bon chemin, il ne manqua pas de le suivre. Il fit ce changement dans un temps où l'on n'avoit pas encore songé à donner des arrests pour empêcher les conversions, c'est-à-dire plus de vingt ans avant l'édit, et même quelques années avant que d'être marié. Il épousa, quelques temps après, une fille d'honneste maison de la Ferté-sous-Jouarre, ou autrement de la Ferté-au-Col, nommée Marie Brouart. Après avoir demeuré quelques années avec sa femme, et ayant eu de ce mariage trois filles qui sont encore toutes vivantes, il mourut et laissa à la grâce de Dieu et à la conduite d'une veuve affligée ce précieux déposit dont Dieu ne vouloit plus qu'il eût la direction, puisqu'il l'appeloit à soi. Cette veuve ayant et sa famille et son ménage à conduire, avoit plus de choses à faire qu'elle n'avoit de temps pour y répondre, laissa le plus important, c'est-à-dire l'instruction de ses enfans, et se donna presque toute entière au ménage. Mais comme tout sert à rehausser la gloire de Dieu, ce manquement d'éducation n'y a pas peu contribué, puisque malgré leur ignorance elles n'ont pas laissé de dire des choses qui partent nécessairement de cette source divine, d'où toute bonne donation descend. Quelques années après mourut la mère, laissant l'aînée âgée de seize ans et deux autres, une de dix et l'autre de neuf ans. Ces deux petites filles ayant ainsi malheureusement perdu leur père et leur mère furent remises entre les mains de M. Demonceaux, habile médecin et très honneste homme d'un grand mérite et d'une probité particulière. Comme il avoit épousé leur grand'mère, il les regardoit comme ses propres enfans. Si Dieu les eût voulu laisser

quelque temps dans cette maison, elles eussent bientôt réparé le temps qu'elles avoient perdu dans les premières années de leur jeunesse, puisqu'elles étoient sous la conduite de deux tantes qui avoient des talens très propres pour les rendre bientôt sages à salut. Mais ce Dieu infiniment sage, qui vouloit en avoir tout seul la gloire et qui a mis sa louange dans la bouche des enfans qui allaitent, en disposa autrement et permit qu'elles en fussent bientôt après arrachées, comme nous le verrons dans la suite.

D'abord que leur mère fut morte, on procéda à l'élection d'un tuteur. Les voix étoient partagées entre les parens de l'une et de l'autre religion. Mais enfin, par une grâce de Dieu toute particulière, le choix tomba sur un de leurs oncles de la religion réformée. Il y avoit environ trois mois que l'on vivoit assez tranquillement et que l'on faisoit tous ses efforts pour bien élever ces deux jeunes filles également ignorantes et timides, lorsque les parens de la religion romaine n'étant pas satisfaits de la manière dont les affaires avoient été faites, inventèrent quelque chicane pour troubler le tuteur dans sa tutelle et pour tâcher d'en faire mettre un autre à sa place. Ils s'adressèrent pour exécuter leur dessein au procureur du roy de Meaux, qui, bien qu'il fût persuadé du droit du tuteur, cependant voyant qu'il y avoit quelque argent à gagner, ne voulut pas, à la vérité, empêcher le tuteur d'avoir égard aux biens de ces enfans, mais ordonna qu'elles luy seroient livrées pour les mettre dans le couvent des Ursulines, à quelques lieues de Meaux. Il envoya, pour cet effet, signifier à M. Demonceaux que, dans l'espace de huit jours, il eût à se rendre à Meaux avec ses deux petites filles. Pendant ce peu de temps, les parents firent ce qu'ils purent pour parer un coup si fâcheux. On tâcha d'obtenir un délai de quelques semaines afin que pendant ce temps-là, ils pussent se pourvoir contre cette atteinte. Mais leurs efforts furent inutiles. Quand ils virent donc qu'il n'y avoit pas moyen de s'en défendre, on prépara ces deux petites filles au rude combat qu'elles alloient soutenir. On leur fit voir les tentations auxquelles elles seroient exposées, les artifices dont les séducteurs se servent pour séduire les âmes, les promesses et les menaces, les caresses et les mauvais traitements dont on se serviroit tour à tour pour les gagner et pour les intimider. Elles promettoient plus qu'on se promettoit d'elles, car leur ignorance et leur timidité donnoient lieu de croire qu'elles succomberoient au premier effort de la

tentation. Mais Dieu, qui n'envoie jamais à ses enfans la tentation sans l'issue, résolut de subvenir à leur foiblesse par la force de son Esprit. Enfin ce jour étoit venu où M. Demonceaux, malgré son âge caduc, alloit obéir à l'ordonnance, lorsque le magistrat de la Ferté, trouvant mauvais qu'une justice étrangère empiétât sur ses droits, vint s'emparer des enfans et les donna à garder au procureur fiscal. Messieurs de Meaux, croyant que l'on vouloit contrevenir à leurs ordres, envoyèrent en même temps des archers chez tous les parens de la religion réformée pour y vivre à discrétion. Le bailli de la Ferté dit aux parens de tenir ferme et de ne point ouvrir leur porte sans ordre. Dès que ces archers furent arrivés à la Ferté, ils allèrent à la maison de M. Demonceaux pour prendre ce vénérable vieillard prisonnier. Mais il s'étoit caché, non pas de son bon gré, car il se croyoit bien heureux s'il étoit estimé digne de souffrir opprobre pour le nom de Christ, mais aux instances de ses filles qui, avec la sollicitation de ses amis, l'entraînèrent dans un lieu de retraite, et, après avoir pendant la nuit transporté une partie de ses meubles, il ferma la porte de sa maison. Les archers, voyant qu'il n'y avoit rien à faire chez M. Demonceaux, allèrent fondre chez M. Brouart, marchand et oncle de ces petites filles. M. Brouart, qui ne s'attendoit point à une telle visite, fut assez surpris ; cependant il fallut faire bonne mine et avoir contre fortune bon cœur. Ils firent d'abord un inventaire de toutes les marchandises qu'ils trouvèrent dans la boutique et demandèrent en même temps une caution qu'on n'eût pas de peine à leur trouver. Les meubles eurent le même sort que les marchandises et furent tous écrits par ordre. Le lendemain, les parens furent partagés, et les oncles, les cousins et les alliez se sentirent tous de cette injustice. Ils avoient beau protester que ce n'étoit pas leur faute, qu'ils avoient été prêts de mener les enfans à l'occasion desquels on leur faisoit souffrir cette incommode garnison ; et que si le succès n'avoit pas répondu à leur attente, on devoit s'en prendre au magistrat de la Ferté qui les avoit prévenus. Ils montroient pour justifier ce qu'ils avançoient le proces-verbal qui en avoit été dressé. Mais Messieurs de Meaux, désespérés d'avoir manqué ce coup et ne sachant sur qui s'en venger, firent tomber tout l'orage sur tous les parens de la religion réformée, quelque innocens qu'ils fussent. Se voyant donc réduits à l'extrémité et ne pouvant rien obtenir de la justice de Meaux, ils allèrent à Paris se plaindre à M. le procureur

général qui écouta leurs raisons, mais qui n'y répondit qu'à demi. Des personnes de la première qualité, comme Madame la comtesse de Roye, joignirent leurs prières aux sollicitations de M. de Ruvigny pour obtenir quelque chose. On présenta donc une requête qui contenoit ces deux articles : Que l'on rendit ces enfans aux parens, et qu'on leur donnât main-levée de la garnison qui les incommodoit extrêmement et sans raison. M. le procureur général répondit au premier que Messieurs le lieutenant général et procureur du roy de Meaux se transporteroient à la Ferté le jeudi de la semaine avant celle de Pâques, pour savoir la résolution des enfans sur le choix de leur religion, et, qu'après avoir reçu leur déposition, on les remettrait entre les mains du procureur fiscal jusqu'à ce que la cour en eût ordonné. Pour le second, il ne voulut pas accorder la main-levée que l'on demandoit. Il fit pourtant déloger la garnison, sans assurer les parens qu'ils ne souffriroient plus cette incommodité. Messieurs le lieutenant général et le procureur du roy de Meaux ne manquèrent pas, selon l'ordre qu'ils en avoient, de se rendre à la Ferté; mais, au lieu de venir le jeudi qui étoit le jour qu'on leur avoit marqué, ils ne vinrent que le samedi, et cela pour des raisons que vous verrez dans la suite.

Ils allèrent loger dans une hostellerie, d'où ils envoyèrent bientôt après quérir ces enfans par des archers qui les conduisoient comme des criminels qui vont entendre leur condamnation. Quand elles furent arrivées, ils se renfermèrent dans une chambre avec un greffier qui devoient écrire leurs dépositions. Ils les tinrent une bonne heure, en leur faisant des questions impertinentes comme si elles savoient bien de quelle couleur est le papier, quelle différence il y avoit entre un morceau de pain et un caillou, etc. Mais ces enfans, à qui l'on avoit bien recommandé de ne se point laisser enlasser en paroles, leur dirent en un mot qu'elles ne vouloient répondre à pas une de ces ridicules questions; et que, puisqu'ils étoient venus là pour savoir leurs sentimens sur leur religion, elles déclaroient « qu'elles vouloient vivre et mourir dans la même religion dans laquelle leur père et leur mère étoient morts et dans laquelle elles étoient nées; qu'elles vouloient être de la religion des huguenots; et, qu'en un mot, elles mourroient plutôt à l'heure même que d'avoir la pensée d'aller jamais à la messe. » Une réponse de cette sorte étonna assez ces Messieurs, et, en les traitant d'opiniâtres, ils leur dirent qu'ils les laisseroient

aller et dressèrent en même temps un procez-verbal de tout ce qui s'étoit passé.

Mais remarquons ici que ce que ces Messieurs ne peuvent pas avoir ouvertement, ils tâchent de l'avoir par finesse, et que la ruse fait ordinairement chez eux ce qui n'a pas pu se faire par les procédures ordinaires de la justice. Celui qui leur avoit apporté l'ordre de M. le procureur général brûloit d'impatience de s'en retourner le même jour, afin d'avoir assez de temps pour instruire leurs juges de toute cette affaire. Mais ces Messieurs, se sentant proche des vacances de Pâques, différèrent encore quelque peu, de sorte que tous les efforts que l'on pouvoit faire pour les sauver devinrent tout à fait inutiles. On donna donc enfin à cet agent le procez-verbal qu'il attendoit dès le samedi précédent, mais qui ne lui fut cependant délivré que le lundy suivant. Il s'acquitta de sa commission avec une diligence extraordinaire et vint encore assez à temps, comme il croyoit, pour aller présenter leurs pièces, et partit avec les parens pour se rendre au palais et pour y demander justice. D'abord qu'ils eurent approché cette chambre de justice, ils virent une troupe de conseillers et d'avocats qui descendoient les degrez, et de plus les portes du palais fermées pour quinze jours ou environ. Nous avons remarqué un peu plus haut que Messieurs le lieutenant général et le procureur du roy de Meaux, au lieu de se rendre le jeudi selon leur ordre, ne vinrent que le samedi. En voici présentement la raison. Ils couvoient deux desseins à la fois, afin que si l'un ne réussissoit pas, ils eussent toujours l'autre en main pour s'en servir selon leurs besoins; si les enfans qu'ils devoient interroger leur répondoient selon leurs désirs, ils n'avoient rien à faire, ils gagnoient tout sans peine; mais comme ils se doutoient bien du contraire, ils firent tout cela dans cette circonstance de temps que je marque, afin que l'espace de quinze jours se passant sans que les parens de ces enfans-là pussent recevoir justice, ils eussent de leur côté le temps de creuser une mine dont l'effet éclatât trois ou quatre jours après. Mais les parens se consoloiient facilement d'un délai d'un peu de jours, dans un temps où ils croyoient leurs enfans hors de danger, se promettant que s'il leur étoit impossible pendant ce temps-là de faire quelque chose, leurs adversaires étoient eux-mêmes privez des mêmes moyens de s'opposer à leur poursuite. Mais pendant qu'ils croyoient les choses en repos, on écrivit à M. le premier président pour le prier de vouloir

les autoriser d'une lettre de sa part pour enlever des enfans dont ils n'avoient pas pu venir à bout par voye de justice. Ils n'eurent pas de peine à obtenir cette favorable pièce pour eux, et même, afin de se rendre en quelque fasson excusables, la lettre du premier président étoit couchée, non pas simplement comme une permission d'entreprendre tout ce qu'ils voudroient, mais comme un ordre exprès d'enlever ees petites filles, quelque résistance qu'ils y trouvassent. Ces Messieurs, qui jugèrent bien qu'ils ne pourroient pas se saisir de ces enfans sans rencontrer dans les parens une ferme résolution de les défendre, puisque selon la déclaration même du procureur général, on ne devoit point les inquiéter jusqu'à ce que la cour en eût ordonné, voulant faire cet enlèvement avec moins de peine, envoyèrent par avance chez les parens quelques archers qui devoient aller chez tous l'un après l'autre et leur faire à peu près ce compliment : *Monsieur un tel*, en nommant le parent chez qui ils venoient, *n'est-il point ici ?* Si on leur répondoit *oui*, ils leur conseilloyent en ami de se sauver, parce qu'ils ne venoient là qu'avec ordre de les prendre prisonniers, et que s'ils vouloyent s'échapper, ils leur en donneroient et les moyens et le temps. S'ils n'y étoient pas, ils témoignoyent de la joie de n'avoir pas trouvé des personnes qu'ils auroient incommodées contre leur gré et leur intention. De cette sorte, ils éloignèrent tous ceux des parens qui pouvoient former opposition à leurs desseins. Toutes ces précautions n'empêchèrent pourtant pas ces Messieurs de se couvrir de leur robe de justice, parce que c'étoit un habit sacré qu'on n'oseroit attaquer et contre lequel même on n'a pas toujours la liberté de se défendre. Ils ne mirent pas beaucoup à suivre leurs émissaires et allèrent fondre comme un coup de tonnerre dans la maison du procureur fiscal, d'où ils tirèrent ces pauvres enfans qui firent des résistances incroyables, mais qui pourtant devant céder au plus fort furent enfin jettées dans le carrosse. Sitôt qu'elles y furent, elles ne cherchèrent que les moyens de se jeter en bas et donnoient une extrême peine à des valets de pied qui étoient incessamment aux portières pour les empêcher de se précipiter. On leur ferma ensuite les fenêtres du carrosse qu'elles brisèrent à coups de poing. La plus jeune, qui prévoyoit bien qu'en cassant de grandes glaces de cette sorte elle se feroit infailliblement du mal, mit son mouchoir autour de sa main pour prévenir la douleur que l'ainée ressentit pour ne s'être pas servie de cette précaution et dont elle porte encore quel-

ques marques au bras. Ces Messieurs, qui trouvoient dans ces enfans incomparablement plus de courage et de résistance qu'ils ne se l'étoient imaginé, s'en trouvèrent assez embarrassés. Mais, s'apercevant que la plus jeune étoit la plus courageuse et ne sachant comment réprimer tous les efforts qu'elle faisoit pour se jeter en bas, le procureur du roy lui prit la tête et la lui mit entre ses deux jambes. Cette petite fille, trouvant cette posture fort incommode, eut assez de force pour s'en tirer et s'élancer sur le visage de celui qui la tenoit, de sorte qu'il s'est souvenu longtemps de cette action puisque les marques y sont demeurées beaucoup de temps après. On les mena enfin, malgré leur résistance, leurs cris et leurs sanglots, dans un couvent, à une demi-lieue de la Ferté nommée *Jouarre*. Ces Messieurs voulurent les présenter à Madame l'abbesse; mais cette dame, qui avoit le cœur plus tendre qu'eux, ne put pas voir un objet si pitoyable sans en avoir de la compassion, et dit qu'il lui étoit impossible de voir ces enfans dans cet état et qu'on les transportât ailleurs. Elle leur envoya à dîner qu'elles refusèrent opiniâtrement, et dirent qu'elles ne vouloient plus ni manger ni boire, qu'elles voyoient bien que leurs parens de la religion romaine, en les persécutant de cette sorte n'avoient pas pour but le salut de leurs âmes, mais le plaisir de posséder leur bien; que, puisque c'étoit après cela qu'ils soupieroient, elles leur abandonnoient de bon cœur, pourvu que l'on leur rendit la liberté de vivre chez leurs parens de la Ferté, ou bien qu'ils les jetassent dans la rivière plutôt que de les tourmenter comme des bourreaux font les criminels.

D'abord que ces Messieurs eurent dîné dans ce couvent, sans être touchés de leurs prières, ni de leurs cris, ils les livrèrent entre les mains d'un de leurs parens de la religion romaine, moyennant quelque somme d'argent. On les prit donc et on les lia sur une charette qui les conduisit dans un bourg appelé *Rebais*. Elles furent données en garde à un chirurgien de leurs parens chez qui elles ont demeuré cinq mois. Elles eurent toujours dans cette maison des prêtres et des dévotes sur les bras, qui les pressoient quelquefois si vivement que, pour éviter leur violence, elles ne trouvoient plus d'autre remède que de se jeter par les fenêtres, quoiqu'elles fussent d'un étage de haut. On les a deux fois réduit à cette extrémité et l'on s'est vu deux fois obligé de les retirer de ce pas. On leur avoit ôté toutes les choses dont elles pouvoient se faire du mal, comme des couteaux, des épin-

gles, des cordes et d'autres choses de cette sorte; marque évidente qu'on les persécutoit avec une terrible violence, puisqu'on craignoit qu'elles ne préférassent une mort volontaire aux persécutions qu'on leur faisoit souffrir. Tous les prêtres, les moines, les dévotes et les religieuses du lieu s'étoient épuisez pour trouver quelque moyen de gagner ces deux invincibles confesseurs de notre Seigneur. Mais un père bénédictin, qui avoit prêché cette année le carême à la Ferté, crut que par ruse on pourroit leur faire faire ce qu'on n'avoit pu obtenir ni par les raisons, ni par les mauvais traitements. Il vint donc un jour comme pour leur rendre visite, et, après leur avoir fait des baise-mains de la part de leurs parens de la Ferté, il leur dit qu'il avoit une lettre à leur rendre de leurs tantes qui étoient changées de religion et qui leur écrivoient qu'après avoir examiné les deux religions, elles avoient embrassé la catholique-romaine, et qu'elles leur conseilloyent de suivre leur exemple, étant assurées qu'elles ne pouvoient jamais mieux faire. Mais cette fourbe n'eut pas tout le succès que cet imposteur en attendoit. Car, sans se mettre en peine si ce qu'il racontoit étoit vrai ou non, elles lui répondirent fermement qu'il étoit permis à leurs tantes de se damner, mais que, pour elles, elles avoient une âme à sauver et que rien au monde ne seroit capable de les détourner du chemin où elles étoient, persuadées qu'elles y trouveroient infailliblement leur salut. Pendant le séjour qu'elles ont fait dans cette maison, elles n'ont vécu que de vieux pain noir que l'on accompagnoit quelquefois d'un peu de lard jaune; la plus jeune y a souffert le fouet, et l'une et l'autre ont été exposées aux outrages et aux soufflets de ceux qui les tenoient ainsi dans cette prison. Elles aperçurent qu'on vouloit leur donner des habits neufs. Mais elles formèrent en même temps la résolution de ne les pas recevoir, et, pour n'y être pas obligées, elles délibérèrent entre elles de ne se point déshabiller et de laisser plutôt pourrir leurs habits sur leurs corps que d'en recevoir de nouveaux, de peur que l'on ne regardât cela comme un engagement auquel elles auroient donné les mains. Cette résolution formée, elles ne se déshabillèrent point en effet, et n'ayant pas de quoi se changer ni de linge ni d'habits, elles furent bientôt couvertes de gale et d'autres vilenies dont la plus jeune principalement étoit si pleine quand elles se sont échappées de ce lieu-là, qu'elle ne pouvoit pas remuer ses mains. Leurs parens de la Ferté, pendant ce temps-là, firent tous leurs efforts pour les voir ;

mais ce fut toujours inutilement, jusqu'à ce que par présent on obtint de la servante qu'elle se trouveroit quelquefois avec elles dans les champs, pourvu que l'on voulût les voir en habit déguisé. Il n'y avoit point de déguisement qui ne parût facile pour jouir de la consolation de leur parler, de savoir d'elles en quel état elles étoient, et de les exhorter à la persévérance. Leurs tantes les ont vues plusieurs fois à la faveur de ce déguisement. Tantôt elles y alloient comme des pèlerines qui vouloient se recommander au bon M. saint Edme, tantôt elles paroissoient commé des paysannes qui étoient dans les champs pour ôter les mauvaises herbes. Pendant qu'elles souffroient cette rude captivité, M. de Ménards, intendant de la généralité de Paris, passa par la Ferté, où il resta quelques jours. Le tuteur voulut profiter de cette occasion et dressa une requête, dont j'ay moi-même été le copiste, pour la présenter à M. l'intendant. D'abord qu'il l'eut lue, il dit qu'il feroit tout ce qu'il lui seroit possible pour lui répondre selon ses souhaits. Mais M. l'intendant, voulant entrer dans cette affaire, apprit de M. le premier président qu'il avoit entrepris de la pousser et qu'il lui feroit plaisir de ne s'en pas mêler davantage. M. l'intendant répondit donc au tuteur qu'il étoit dans les dispositions de lui faire du bien, mais qu'il avoit les mains liées et qu'il n'osoit s'ingérer d'une affaire dont M. le premier président avoit entrepris la poursuite. Ces petites filles, qui avoient eu avis qu'on avoit présenté pour elles une requête espéroient d'être bientôt délivrées du joug fâcheux sous lequel elles gémissaient ; mais quand elles apprirent que cela n'avoit rien produit, elles formèrent le dessein de s'échaper elles-mêmes à la première occasion qui s'en présenteroit.

Enfin après avoir longtemps attendu, Dieu leur en fournit un jour les moyens. Elles remarquèrent un certain matin que leur hôte et leur hôtesse dormoient profondément et que la servante étoit allée à la messe de six heures. Elles crurent qu'elles pourroient bien se servir de cette occasion pour se garantir de leur esclavage. Il faut pourtant remarquer qu'elles couchoient avec une des filles du maître du logis, mais que s'étant levées sans faire de bruit, elles n'eurent pas de peine à sortir de leur chambre. Elles firent quelques tours dans la maison pour s'assurer de leur coup, et sortirent enfin à six heures du matin et allèrent se réfugier chez un homme de leur connoissance, à un quart de lieue ou environ de Rebais. Quand le parent qui les avoit en garde s'aperceut qu'elles n'étoient plus chez lui, il fit aussitôt

tous ses efforts pour les retrouver. Il alla les chercher dans le lieu même où elles étoient, et d'abord que ces enfans entendirent sa voix elles allèrent se cacher dans un grenier à foin, dont on reboucha le trou. Il fit donc une exacte recherche de tout le logis et ne songea jamais à les aller chercher dans ce grenier où elles étoient. A la fin, voyant qu'il ne les trouvoit pas, il résolut de les aller chercher ailleurs. Je ne say si le soir il eut quelque soupçon qu'il n'avoit pas assez bien examiné ; mais, quoi qu'il en soit, il revint encore à la charge sur l'heure du souper. Devant qu'il entrât dans le logis, elles entendirent sa voix et se cachèrent tout effrayées sous un lit. Le maître du logis le voulut lui-même mener par toute la maison, et lui en faire voir tous les endroits, afin qu'il n'eût rien à se reprocher, s'il ne les trouvoit pas chez lui. Il le mena pour cet effet dans un autre endroit que celui où elles s'étoient cachées ; et par ce moyen leur donna le temps de sortir et de s'aller cacher dans les blés. Il alla cette fois dans le grenier à foin ; mais il n'étoit plus temps. Il s'en retourna donc fort chagrin chez lui, résolu, à quelque prix que ce fût, de les retrouver. Quand elles se virent échappées de dangereux pas, elles prirent le chemin de la Ferté, et, malgré la foiblesse de leur âge, l'obscurité de la nuit, le peu de connoissance qu'elles avoient des chemins et la contrainte où elles se voyoient de marcher sans bas et sans souliers au travers des épines, des ronces et des cailloux, elles ne laissèrent pas d'arriver à trois heures après minuit à la Ferté, éloignée du lieu d'où elles étoient parties de trois grandes lieues. Par bonheur pour elles, la Ferté est un lieu qui, quoiqu'il porte le nom de ville, n'a cependant ni portes, ni remparts, ni murailles, et reçoit tout le monde à quelque heure qu'on vienne. D'abord qu'elles furent arrivées, elles allèrent devant la porte de leur tuteur qu'elles réveillèrent à force de cris. Mais ces cris éveillèrent aussi le voisin de leur tuteur qui étoit le procureur fiscal, chez qui elles avoient demeuré quinze jours avant que d'aller à Rebaix. Il ne reconnut pas plutôt ces petites filles qu'il voulut s'en emparer ; mais le tuteur s'y opposa, et les parents de la Ferté résolurent de les aller présenter eux-mêmes au roy pour terminer tout d'un coup. Elles furent environ quatre ou cinq heures à la Ferté où je les vis dans un état qui faisoit pitié. Leurs corps étoient pleins de gale et leurs pieds déchirez du chemin. Mais quand on leur en parloit, elles disoient qu'elles ne ressentoient pas un si petit mal

en comparaison du plaisir qu'elles goûtoient de s'être affranchies d'une si ennuyeuse servitude. Et que, d'ailleurs, quand on souffroit pour la querelle de son Sauveur, les plus rudes tourmens devoient être des sujets de joye. Elles partirent environ sur les huit heures du matin de la Ferté et arrivèrent le jour même à Paris. Sur le soir, leurs parens de la religion romaine vinrent les chercher à la Ferté, et quoiqu'ils sussent qu'elles étoient allées à Paris, ils ne laissèrent pas de les faire crier à son de tambour; et après avoir bien mené du bruit dans la ville, ils s'en retournèrent sans avoir fait autre chose. Comme le procureur général, à la requête que l'on lui présenta, n'avoit pas voulu donner main-levée de la garnison qui tourmentoit les parens, on appréhenda fort qu'il ne leur prît encore une fois envie de venir logez chez eux, et dans cette crainte transportèrent encore de nouveau ce qu'ils avoient de plus précieux pour ne pas l'exposer à l'avidité des archers. Mais ils n'eurent cette fois-cy que la peur. Retournons à nos petites filles, et voyons ce qui leur arriva.

Leur tuteur les mena tout droit à Versailles pour les présenter au roy; mais comme la reine venoit d'expirer, ils rencontrèrent toute la cour à cheval et prête à s'éloigner du lieu où la reine étoit morte. Il résolut donc de les aller présenter à M. le premier président. Quand il les vit, il ne voulut pas se donner la peine de les interroger lui-même; mais il envoya quérir un docteur de Sorbonne pour les examiner sur le choix de leur religion. Elles répondirent qu'elles avoient déjà subi un examen sur cette matière, et que M. le premier président étoit assez informé de leur réponse; mais comme il y avoit de la gloire à confesser souvent une vérité si sainte et si pure, elles ne feroient point de difficulté de leur dire qu'elles vouloient vivre et mourir dans la religion dans laquelle leur père et leur mère étoient morts et dans laquelle elles étoient nées; que quelque autre question qu'on pût leur faire, elles ne vouloient rien répondre autre chose et que c'étoit la seule déclaration qu'elles avoient à faire. M. le premier président dit au tuteur que ces enfans persistant toujours dans les mêmes sentimens, il étoit juste de les lui rendre; mais que comme leurs parens catholiques accusoient leurs parens huguenots de les avoir vues quelquefois en particulier, il vouloit éprouver si quand elles seroient seules, elles seroient toujours aussi fortes; et qu'il ne demandoit pour cette épreuve que huit jours ou quinze jours tout au plus, au bout desquels il ne manqueroit pas de les rendre si elles ne

changeoient pas de sentimens; que d'ailleurs il ne devoit rien craindre pour elles, qu'il ne leur seroit fait aucun mal et qu'on employeroit pour les convertir que la douceur et les raisons. Le tuteur, satisfait de cette promesse, dit qu'il ne manqueroit pas de suivre ses ordres et qu'il lui donnoit un mois pour satisfaire sa curiosité. En suite on parla de mener ces petites filles au couvent de Charonne qu'on appelle des Nouvelles-Converties. Elles ne pouvoient pas se résoudre à monter dans le carrosse; et quand M. le premier président vit leur résistance, il commanda au tuteur d'entrer dedans et de les conduire là lui-même dans la compagnie de ce même docteur qui étoit venu exprès pour les examiner. Dieu se servit de la constance qu'elles témoignèrent en cette occasion pour empêcher de tomber un malheureux qui avoit déjà donné sa parole à M. le premier président de changer dans trois ou quatre jours, moyennant quoi il le recevoit au nombre de ses domestiques. La persévérance de ces petites filles, qui avoient déjà beaucoup souffert et qui étoient prêtes à souffrir encore beaucoup, le toucha si vivement que, se repentant d'avoir eu la pensée d'abandonner malheureusement une si sainte religion, il alla déclarer à M. le premier président qu'il ne devoit rien attendre de lui à cause de la parole qu'il lui avoit donnée, et que bien loin de sacrifier sa religion à ses intérêts, il étoit près de répandre son sang pour la défense de la même cause pour laquelle ces deux courageuses athlètes de notre Seigneur souffroient si constamment. M. le premier président le priva des avantages qu'il lui avoit déjà faits et le chassa de sa maison.

Depuis ce temps-là, le tuteur laissa écouler un mois entier avant que de redemander ses enfans; mais quoiqu'il eût prolongé le terme qu'on lui avoit prescrit, il n'en trouva pas M. le premier président dans des dispositions plus favorables. Il dit au tuteur qu'il lui avoit à la vérité promis de les lui rendre après les quinze jours expirez, mais qu'ayant depuis peu parlé à Madame l'abbesse, elle lui avoit fait connoître qu'elle commençoit à avoir de bonnes espérances de leur conversion et qu'elle s'assuroit que si l'on lui laissoit encore un mois, elle en viendrait infailliblement à bout; qu'ainsi il falloit qu'il prit patience et qu'il attendît encore un mois. Le tuteur, fort mal satisfait de ce voyage, n'osoit pourtant contredire et s'estimoit assez heureux s'il les pouvoit avoir au bout de ce terme. Il ne manqua pas d'y retourner quand il fut expiré; mais il reçut encore la même réponse.

Pendant ce temps-là, le roy revenant du voyage de Stratsbourg devoit passer par la Ferté. Le tuteur résolut de lui présenter un placet et tâcha d'obtenir du roy ce qu'il ne pouvoit gagner sur le premier président. Comme je fus le copiste du placet, je me souviens à peu près que le contenu étoit que les enfans dont il étoit question ayant été soumis à de beaucoup plus rudes épreuves que celles que S. M. avoit ordonnées par les édits, puisqu'elles souffroient depuis près d'un an sans aucun fondement; et que, selon l'édit, il suffit de répondre de quelle religion l'on veut être, après laquelle déclaration, S. M. n'exige plus rien, il plut à S. M. d'ordonner que l'on les remit entre les mains de ceux à qui elles appartenoient, et que si S. M. vouloit en être instruite par elle-même, elles viendroient réitérer à ses pieds une confession qu'elles avoient déjà faite plusieurs fois ailleurs. Le placet ne fut pas répondu aussitôt qu'il fut présenté; mais au bout de quelques temps, le roy dit à M. de Ruigny que si les choses alloient comme on lui rapportoit, il étoit juste que le premier président les rendit. On ne manqua pas de faire savoir à M. le premier président les dispositions du roy touchant cette affaire; mais il répondit fièrement que S. M. n'étoit assurément pas bien informée de l'état de la chose, et que quand il l'en auroit entretenue, elle changeroit sans doute de sentimens. Ainsi le terme de huit ou quinze jours qu'il avoit prescrit s'étendoit à un temps perpétuel, et la douceur avec laquelle on devoit les traiter se changea en une cruauté barbare. Car quand l'abesse vit que les caresses, les promesses et les présens d'un côté et les menaces de l'autre ne pouvoient rien gagner sur elles, elle se servit des coups, des soufflets, de la rigueur du froid, de la violence du feu, du jeûne et d'autres tourmens pour tâcher de les obliger à démordre. Mais jamais rien de tout cela n'a fait aucun effet sur leurs esprits; et, supportant patiemment leurs maux, elles se consoloiént l'une et l'autre de ce qu'elles étoient trouvées dignes de souffrir opprobre pour le nom de Christ. Chacun sait combien rude a été l'hiver qui finissoit l'année 1683 et qui commençoit l'année 1684. Pendant tout ce temps-là, on les a laissées sans feu, exposées à toutes les rigueurs que peut causer un froid excessif. Elles se sont laissé passer plusieurs fois sur le feu plutôt que de vouloir aller à leurs prières. On les a garrotées quelquefois fort étroitement, on leur a serré les doigts avec des cordes, et, à tous ces tourmens, on ajoutoit des paroles pleines de fureur et de malédiction.

Quand elles refusoient de se laisser mettre l'image de quelque saint ou de quelque sainte sur la tête, on les appeloit sorcières et possédées du diable. En un mot, toutes les religieuses n'épargnoient rien de ce que leur suggéroit leur malice pour abattre la fermeté de ces petites filles.

De tels traitemens leur mirent dans l'esprit la résolution de sortir, si elles en trouvoient l'occasion. Etant donc un jour entrées dans le jardin, elles tâchèrent, avec des clefs qu'elles avoient trouvées dans le logis, d'en ouvrir les portes. Mais comme cela ne leur réussit pas, elles remirent à une autre fois de faire une nouvelle tentative. Elles prirent sur elles des couteaux et coupèrent des branches d'un berceau qui s'élevoit jusqu'au haut du mur, et, après y avoir fait d'assez grands trous pour y passer la tête, elles montèrent dessus. L'ainée sauta la première, sans se faire de mal, cette muraille qui avoit environ douze ou quatorze pieds de hauteur, et se mettant auprès du mur en tendant ses bras, elle reçut sa sœur qui n'en fut pas plus incommodée qu'elle.

Dès qu'elles se virent en liberté, elles ne surent où aller parce qu'elles ne connoissoient pas les chemins de Paris. Mais à tout hasard, elles demandèrent le logis de M. Sire, dont elles avoient appris dans le couvent qu'on devoit enlever la fille. Elles le trouvèrent et il les reçut. Mais de peur qu'on ne les vint chercher chez lui, il les mena dans une autre maison et ne manqua pas en même temps de profiter de l'avis qu'il venoit de recevoir en pourvoyant à la sûreté de sa fille.

Le premier président ayant appris leur évasion envoya à la Ferté pour les chercher. Les parens là-dessus prirent l'alarme et crurent qu'après avoir fait mourir ces deux enfans dans le couvent, on vouloit cacher ce crime sous l'apparence d'une fuite. Mais étant allés à Paris pour s'en informer, on leur apprit en secret qu'elles s'étoient heureusement échappées. Elles sont demeurées près d'un an depuis dans Paris même, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, afin de ne pas retomber dans le triste esclavage d'où elles ne faisoient que de sortir. Mais enfin un de leurs amis les ayant averties de venir dans ce pays pendant qu'elles le pouvoient encor, Dieu, par sa providence, les a tirées de cette cruelle Egypte où elles avoient tant souffert, et les a conduites dans ce pays où elles arrivèrent au commencement du mois d'avril de cette année 1685. Elles y ressentent l'effet des divines promesses de notre Seigneur Jésus-Christ qui promet à ceux

qui auront tout quitté pour le suivre qu'ils en recevront cent fois autant. Car aux tourmens qu'elles enduroient a succédé un repos entier; et, par la grâce de Dieu, elles goûtent ici une infinité de biens que leur refusoit le lieu de leur naissance. J'ajouterai pour finir que Dieu semble prendre en sa protection les membres qui composent cette famille. Leurs tantes sont ici avec elles et partagent la douceur de la liberté qui s'y trouve. Et lorsqu'elles remercient Dieu dans ce pays des grâces infinies qu'elles ont reçues de lui, nous apprenons que M. Demonceaux souffre pour la défense de la vérité qu'il professe; et que non-seulement il fait paroître dans ces fâcheux temps sa constance chrétienne, mais même que dans toute la province il la fait paroître seul. Il est comme celui dont parle David au pseume XCI. Il en voit tomber mille à sa droite et mille à sa gauche et demeure toujours ferme. Il étoit malade et dans son lit quand on vint pour le prendre. Son grand âge et sa foiblesse ne lui permettoient pas de se lever. Mais ceux qui avoient ordre de l'emmener à Meaux, sans considérer qu'un homme âgé de 77 ans, accablé de foiblesse et de maladie, ne pouvoit supporter cette fatigue, ne lui donnèrent qu'autant de temps qu'il en falloit pour le mettre sur son cheval. A peine fut-il au milieu du chemin qu'une foiblesse survenant, on fut contraint de le descendre de son cheval et de l'étendre sur la boue, exposé à la pluie et à toutes les injures du mauvais temps. Ceux qui le menoient, voyant qu'il ne pouvoit rester là que peu de temps sans mourir, ne cherchant pas sa mort mais sa conversion, le conduisirent à Meaux où il subit une interrogation de huit heures entières. Sa foiblesse, qui le reprenoit souvent, ne lui permit pas de dire tout ce que sa foy l'obligeoit à publier. On le retint trois jours de suite pour l'éprouver. En attendant, on écrivit en cour pour savoir si le roy approuveroit le dessein qu'ils avoient de le reléguer dans un couvent, en cas qu'il persistât. Le roy l'approuva, il a toujours persisté, et, par conséquent, on l'a mis dans un monastère d'où il ne peut jamais sortir et où personne n'a la liberté de le visiter. Il se recommande aux prières de tous ceux qui aiment la vérité de l'Evangile.

UNE LETTRE DE LORD GALLWAY (RUVIGNY)

AU SUJET DE L'ÉTABLISSEMENT DES RÉFUGIÉS EN IRLANDE.

1693.

M. Ath. Coquerel fils a inséré dans le journal *le Lien* (30 juin, 21 juillet, 4 août 1860 et 12 janvier 1861) de remarquables extraits de papiers de famille recueillis par lui dans le midi de la France, extraits qui montrent une fois de plus, fait-il observer avec raison, combien les possesseurs de semblables documents ont tort de ne pas les exhumer, et quel fruit on pourrait tirer de leur publication. Ce sont surtout des lettres écrites, entre 1688 et 1700, de Middelbourg, de Berne, de Berlin, par d'obscurs réfugiés à des membres de leur famille demeurés en France, à Bédarieux, à Lunel, lettres dans lesquelles ils racontent les péripéties de leur fuite à l'étranger, et exhortent ceux qui leur sont chers à imiter néanmoins leur exemple. On y rencontre des passages comme celui-ci, tiré d'une lettre de David Barbut, simple bourgeois de Lunel, datée de Berne le 8/18 novembre 1688 : « Au reste, « je me trouve si heureux de cette douce liberté dont Dieu me fait la grâce « de jouir, et de pouvoir servir Dieu selon sa volonté dans ce bienheureux « pays, que je préfère ma condition, quand même je mendierais mon pain, « à celle des personnes qui ont tout en abondance et qui ne peuvent pas « faire profession ouverte de notre sainte religion. Mais je bénis Dieu de « tout mon cœur de ce que je n'ay faite de rien et de ce qu'il a toujours « pourvu à mes besoins d'une manière admirable. Il ne manquera pas de le « faire à votre égard, si vous voulez suivre la vocation céleste... »

Le même David Barbut s'était procuré la copie d'une lettre de lord Gallway, qu'il voulait communiquer à son fils cadet, Isaac, resté à Lunel. C'est un document fort intéressant, que nous croyons devoir reproduire ici pour l'histoire du refuge en Irlande, et comme se rattachant à ceux que nous avons publiés sur les éminents services rendus aux réfugiés par M. de Mirmand (IV, 160; VII, 45, 188, et IX, 149), d'après les précieuses communications de M. le professeur Guillebert. On aime à voir lord Gallway lui décerner ce beau témoignage : « Je n'ay jamais vu un homme plus zélé pour « le bien public et de meilleur sens. Je voudrais bien qu'il y eût plusieurs « personnes à peu près comme lui parmi les réfugiés. »

Cette lettre de lord Gallway, datée de janvier 1693, est relative au projet d'établir les réfugiés en Irlande, projet sur lequel M. de Mirmand donne des détails intéressants dans le Mémoire que nous avons publié ci-dessus (VII, 192 et suiv.), et auquel nous renvoyons. Il en est aussi question au tome VII, p. 482.

Lettre de Milord Galloway.

De Londres, ce 20/30 janvier 1693.

J'ay reçu deux de vos lettres. Pour y répondre, je vous diray que depuis l'arrivée de M. de Mirmand, nous avons un peu avancé nos affaires que nous avions fait auparavant. Le Roy a nommé un Committé pour les examiner, qui juge à propos que nous commançons par l'établissement d'un nombre de familles avant que d'appeler par délibération toutes celles qui pourroient avoir envie d'y venir, de peur que dans le grand nombre ils ne se nuisent les uns aux autres; et, parce que les plus pressés des Réfugiés sont ceux de Suisse, nous sommes convenus qu'on songeroit incessamment à l'établissement de 600 familles de ce pays-là. Nous espérons les pouvoir conduire par le secours des Suisses jusqu'à Francfort. Le Roy les recommandera aux Princes protestants et aux Etats-Généraux pour avoir leur subsistance jusqu'au bord de la mer où le Roy fournira l'embarquement jusqu'en Irlande. Et affin que ces familles n'y arrivent pas sans avoir un établissement, le Roy enverra un ordre à milord Sidney d'establir un autre Committé en Irlande des seigneurs du pays les plus riches et les plus en estat d'establir ces familles dans leurs terres, afin d'y régler toutes choses. Je seray sur les lieux, car je pars dans peu de jours pour y aller. Nous nommerons aussy trois ou quatre de nos Réfugiés des plus capables, afin d'assister aux délibérations de ces seigneurs et de reigler avec eux ce qui est nécessaire et ce qui convient pour l'establissement de ces familles. Le Roy est si touché de la misère dont ces familles sont menacées, comprend si bien l'utilité dont cet establissement sera pour son royaume d'Irlande, qu'il est résolu d'y employer tout l'argent qu'on jugera nécessaire. Nous ne perdrons point de temps pour cela, et j'espère que dans le mois d'avril ou de may, pour le plus tard, ces familles seront en marche pour nous venir trouver. M. de Mirmand est absolument nécessaire dans cette

affaire ; sans luy nous ne serions pas si avancés, et sans luy elle pourroit bien demeurer où elle est. Je n'ay jamais vu un homme plus zélé pour le bien publicq et de meilleur sens. Je voudrois bien qu'il y eût plusieurs personnes à peu près comme luy parmi les Réfugiés. M. de Sailly est allé devant moy en Irlande, et comme je vous ay mandé, nous pensons à establir 600. familles de celles qui sont obligées de sortir de la Suisse préférablement à tous autres. Il pressera là la collecte nécessaire pour la conduite de nos gens, et puis il réglera leur embarquement. Je crois que c'est l'emploi le plus difficile et le plus important. Je tâcherai à avoir M. de Virasel avec M. de Sailly en Irlande pour y régler les affaires que nous y trouverons.

CONDAMNATION D'UN GENTILHOMME (CLAUDE D'AZÉMAR)

POUR AVOIR FAIT BAPTISER SES ENFANTS AU DÉSERT.

1751.

Les pièces qu'on va lire ont été extraites des Archives du département de l'Hérault (intendance de Languedoc, 2^e division, n^o 34), par M. le comte d'Adhémar, de Montpellier, qui a bien voulu nous en donner communication. La correspondance de ce gentilhomme huguenot du Désert, est vraiment caractéristique, et l'on remarquera surtout les paroles qui terminent sa dernière lettre, du 4 janvier 1752.

La descendance de Claude d'Azémar n'a pas varié ; elle se continue de nos jours, dans l'Hérault et dans le Gard, avec le nom d'Adhémar qu'elle n'a fait que reprendre, après avoir établi judiciairement son identité avec cette ancienne maison, originaire de Provence.

I. A M. le vicomte de Saint-Priest, intendant du Languedoc.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous écrire pour avoir l'honneur de vous représenter que depuis vingt ans que je commande dans quelques arrondissements du diocèse d'Uzès, et à Saint-Maurice même, où l'on

a arrêté M. d'Azémar, il ne m'est jamais revenu aucune plainte contre ce gentilhomme par rapport aux ordonnances du roy. Il m'a paru s'être toujours comporté en honnête homme, et il y a apparence que M. Le Brun le regardoit comme tel, puisqu'il l'honorait de son amitié. Il a eu véritablement la faiblesse de faire baptiser au Désert deux enfans, pour complaire aux insinuations de sa femme, mais je vous prie d'observer, Monsieur, qu'il a commis cette faute longtems auparavant l'ordonnance de 1750, et qu'il vient de la réparer nouvellement en faisant baptiser ses deux enfans par le curé à l'église ; ainsi, agréez qu'en sa faveur je rende témoignage à la vérité, on ne sauroit s'y refuser.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur, votre très humble, etc.

A Alais, ce 31 août 1751.

DE CLAPIER.

II. A M. de Clapier, ancien officier à Alais.

(Minute de la main de M. Vernier, secrétaire de l'intendant.)

12 septembre 1751.

Le sieur d'Azémar, Monsieur, en faveur duquel vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, est plus coupable qu'un autre d'avoir entrepris de faire baptiser ses enfans au Désert. Le rang qu'il tient dans son canton et la connaissance parfaite qu'il a des ordonnances qui défendent ces entreprises, le rendent d'autant moins excusable, qu'au lieu de tenir la main à l'observation de ces deffenses il a donné l'exemple d'y contrevenir, ainsi je n'ay pas pu me dispenser de le condamner à les 1,000 livres d'amende, pour le baptême de ces deux enfans, et je suis fâché qu'il m'ait mis dans la nécessité de rendre ce jugement par rapport à l'intérêt que vous prenez à ce qui le regarde.

J'ay l'honneur d'être avec un dévouement parfait, Monsieur, etc.

III. A M. le vicomte de Saint-Priest.

Monsieur,

Il est bien mortifiant à un pauvre gentilhomme qui n'a point contrevenu aux dernières déclarations de se voir, sans autre formalité, brusquement aresté au milieu de la nuit par un huissier, secondé de

trente soldats, baïonnette au bout du fusil, menacé d'être turré et des menotes, sans avoir fait la moindre résistance : car sachant que le premier devoir d'un bon sujet c'est l'obéissance, quoiqu'averti le même soir que le détachement n'étoit qu'à demi-lieue, et qu'on en vouloit à moy, au lieu de m'évader j'attendis paisiblement et me laissai conduire de même, sans m'informer pourquoy, dans les prisons de cette ville, où j'ay resté bouche close, jusqu'à ce qu'il a plu à votre subdélégué de m'interroger. Vous verrez, Monsieur, par mes réponses et par ma promptitude à satisfaire, la droiture de mes intentions, qui ont toujours été et se rapporteront toujours à celles d'un zélé et fidelle sujet, ayant agi en conséquence dans plusieurs occasions, que je serais trop long à déduire. Tout cela me donne lieu d'espérer de votre équité, Monsieur, qu'ayant égard à mes très humbles remontrances, il vous plaira de permettre que j'aille secourir un père et une mère presque octogénaires, très incommodés, l'un de la vue et l'autre de douleurs, qui sont éperdus et pleurent nuit et jour mon absence, n'ayant personne pour régir une pleine maison de jeunes enfans et de domestiques.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur, votre très humble, etc.

Des prisons d'Uzès, le 6 septembre 1751.

D'AZÉMAR.

IV. A *M. Chambon.*

Le 12 septembre 1751.

Sur les informations que vous avez faites, Monsieur, contre le sieur d'Azémar, j'ay rendu le jugement dont vous trouverez ci-joint une expédition, par lequel je l'ay condamné à 1,000 livres d'amende, pour avoir fait baptiser deux de ses enfans au Désert, et aux frais des procédures. Je vous prie de le lui faire signifier et de tenir la main à son exécution.

(Minute.)

DE PAR LE ROY.

JUGEMENT du 11 septembre 1751, qui condamne le sieur Claude d'Azémar, de Saint-Maurice de Casevieilles, diocèse d'Uzès, en 1,000 livres d'amende, pour avoir fait baptiser deux de ses enfants par des ministres de la R. P. R.

Jean-Emmanuel de Guignard, vicomte de Saint-Priest, chevalier, conseiller du roy en ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, intendant de justice, police et finances en la province de Languedoc,

Veu l'ordonnance du roy du 17 janvier 1750, portant que lorsqu'aucuns enfants de ceux qui ont fait ci-devant profession de la R. P. R., ou qui sont nés de parents anciennement religieux en la province de Languedoc, auront été portés à des assemblées, ou présentés à des ministres ou prédicants pour recevoir le baptême, il sera procédé contre les pères, mères ou autres qui auront présenté ou porté lesdits enfants, et les délinquants condamnés définitivement et en dernier ressort par le commandant en chef, et en son absence par l'intendant de ladite province, aux peines portées par les ordonnances, édits et déclarations de Sa Majesté, autre ordonnance du roy, du 6 novembre dernier, par laquelle Sa Majesté, interprétant autant que de besoin celle du 17 janvier précédent, veut et entend que, par ledit sieur commandant en chef, et en son absence par l'intendant de Languedoc, il soit procédé sans forme ni figure de procès contre les coupables du crime ci-dessus, soit qu'ils l'ayent commis depuis la publication de l'ordonnance du 17 janvier, ou avant icelle; l'ordonnance par nous rendue le 14 août dernier, par laquelle nous avons ordonné que le sieur Claude d'Azémar, de Saint-Maurice de Cases-Vieilles, accusé d'avoir fait baptiser plusieurs de ses enfants au Désert, seroit arrêté et conduit dans les prisons d'Uzès, et par le sieur Chambon, notre subdélégué en la même ville, que nous avons commis à cet effet, il seroit informé de ladite accusation, circonstances et dépendances, comme aussi que ledit sieur d'Azémar soit ensuite interrogé par ledit sieur Chambon; exploit d'assignation à témoins, du 27 du même mois, cahier d'information du lendemain 28, contenant les dépositions de trois témoins, les interrogatoires et réponses prêtées par ledit d'Azémar le 31 dudit mois, par-devant ledit sieur Chambon dans les prisons d'Uzès, où il est détenu, desquelles il résulte qu'il n'a pas envoyé ses deux derniers enfants à l'Eglise pour les faire baptiser, et qu'ils ont été baptisés au Désert; vu aussi l'article 8 de l'édit du mois d'octobre 1685, portant injonction à ceux de la R. P. R. d'envoyer leurs enfans à l'église pour y être baptisés par les curés des paroisses, à peine de 500 livres d'amende, et de plus grande s'il échait, et l'article 3 de déclaration du roy, du

14 mai 1724, par lequel Sa Majesté ordonne à tous ses sujets, et notamment à ceux qui ont ci-devant fait profession de la R. P. R. ou qui sont nés de parents qui en font profession, de faire baptiser leurs enfans dans les églises des paroisses où ils demeurent, dans les vingt-quatre heures après leur naissance, à peine d'être punis par des condamnations d'amende, même par des plus grandes peines, suivant l'exigence des cas. Tout considéré,

Nous avons déclaré et déclarons ledit sieur Claude d'Azémar duement atteint et convaincu d'avoir fait baptiser deux de ses enfans par des ministres de la R. P. R., pour réparation de quoi l'avons condamné et condamnons en mille livres d'amende, payables entre les mains du sieur de Larroc, receveur général des amendes prononcées contre les nouveaux convertis de cette province; lui défendons de récidiver sous plus grande peine; condamnons, en outre, ledit sieur d'Azémar aux dépens du procès, que nous avons liquidés à la somme de cent cinquante livres, jusqu'au paiement desquels, et de ladite amende, il tiendra prison. Et sera le présent jugement exécuté, nonobstant oppositions ou autres empêchements quelconques, lu, publié et affiché partout où besoin sera. Fait à Montpellier, le 14 septembre 1751. *Signé : DE SAINT-PRIEST.*

Etat des frais exposés contre le sieur d'Azémar, de Saint-Maurice.

A l'huissier qui a capturé ledit sieur d'Azémar.	6 liv.
Au détachement de 25 hommes qui a servi de main-forte, savoir :	
Deux sergents, 2 livres chacun, cy	4
Vingt-trois soldats, 4 livre chacun, cy	23
A l'huissier qui a assigné les témoins de l'information	3
Au sieur Chambon, subdélégué pour les informations, une journée, cy	20
A son greffier	10
Taxe des témoins.	3
Au sieur Chambon, pour les interrogatoires dudit sieur d'Azémar, cy.	6
Au sieur Rochard, imprimeur à Montpellier, pour l'impression de 600 exemplaires du jugement rendu ce jourd'hui par M. le vicomte de Saint-Priest, contre ledit sieur d'Azémar, cy	72

450 liv.

Arresté le présent état à la somme de cent cinquante livres, à Montpellier, le 14 septembre 1751.

Signé : DE SAINT PRIEST. (De sa main.)

V. A M. le vicomte de Saint-Priest, etc.

A Uzès, le 13 septembre 1751.

Monseigneur,

J'ai reçu l'expédition du jugement que vous avez rendu contre le sieur d'Azémar de Saint-Maurice, convaincu d'avoir fait baptiser deux de ses enfans au Désert, que je luy ay fait signifier et à l'exécution duquel je tiendray la main, de même qu'au paiement des frais, dont vous avez arrêté l'état, que je répartiray aux interressés, ayant l'honneur de vous en faire mon très humble remerciement, et celui d'être avec un profond respect, Monseigneur, etc.

CHAMBON.

(Original.)

VI. Au même.

Monsieur d'Azémar, gentilhomme de ma paroisse, ayant été condamné à une forte amende pour avoir fait baptiser partie de ses enfans hors de l'Eglise, m'a fait prier de vous supplier, Monseigneur, de vouloir bien la modérer, attendu que sitôt qu'il fut fait prisonnier, on fit venir à l'église les deux enfans que j'ay baptisés sous condition, aussi bien que plusieurs autres qui suivirent son exemple. Vous rendrez, Monseigneur, un grand service à la famille de ce Monsieur, qui se trouve désolée depuis son absence, n'étant composée que de vieillards et de jeunes enfans.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble, etc.

A Saint-Maurice, le 16 septembre 1751.

FALLET DE RUEL, *prieur de Saint-Maurice*.VII. A M. Fallet de Ruël, *prieur de Saint-Maurice de Cazevielle*.

24 septembre 1751.

Le sieur d'Azémar, sur le compte duquel vous avez pris, Monsieur, la peine de m'écrire le 16 de ce mois, n'est pas dans le cas de mériter la grâce que vous demandez pour luy; le rang qu'il tient dans le pays le rend plus coupable qu'aucun autre d'avoir contrevenu aux ordres du roy, au lieu de donner l'exemple de l'obéissance, et je ne

vois pas d'ailleurs que la punition qu'il subit ait fait beaucoup d'impression sur les autres religionnaires de votre paroisse, puisque la plus grande partie s'obstinent encore à ne vouloir point envoyer leurs enfans à l'église.

(Minute.)

VIII. *A Monseigneur le vicomte de Saint-Priest, conseiller d'Etat, intendant en Languedoc.*

Supplie humblement noble Claude d'Azémar de Saint-Maurice, au diocèse d'Uzès, et a l'honneur de vous remonter qu'ayant été aresté en vertu de votre ordre, et pour le cas y contenu conduit dans les prisons d'Uzès, où, à peine fut-il entré, que plusieurs de ses amis l'assurèrent de vous avoir rendu bon témoignage de luy, ce qui, joint aux certificats baptistaires de son curé, dattés du jour de son enlèvement, qui vous furent envoyés, luy faisoit espérer son relaxe. Cependant il vient de luy être signifié un jugement rendu par vous, Monseigneur, qui le condamne à une amende de 1,000 livres et 150 livres de frais, ce qui l'a extrêmement surpris; et comme le suppliant ne jouit, sous le bon plaisir de son père, que de mauvais biens ruraux qui, par les mauvaises récoltes suivies depuis plusieurs années, sont à peine suffisans pour le substanter luy et sa famille, qu'il doit actuellement la plus grande partie des charges ordinaires, qu'il lui faut acheter de nouvelles semences, le peu de grain de l'année dernière ne pouvant pas servir, que d'ailleurs *s'il n'a pas satisfait avant son enlèvement, c'était la crainte de la profanation du saint baptême, son curé s'étant tenu ferme à suivre les instructions de son évêque, au lieu de suivre simplement le texte de la lettre circulaire, portant qu'il serait seulement suppléé les cérémonies*; la promptitude de l'exécution, en faisant porter ses enfans à l'église, prouve sensiblement que l'affaire avait été agitée.

A ces causes, le suppliant, appelant de vous à vous-même, Monseigneur, il implore votre clémence afin qu'il vous plaise, vu les raisons susdites et la droiture de ses intentions, ordonner la modération de sa condamnation qui, pour si petite qu'elle soit, sera toujours trop grande eu égard aux facultés, et faire justice.

D'AZÉMAR.

(Original, sans date.)

IX.

Monseigneur,

S'il ne faut être que pauvre pour obtenir grâce, personne n'est mieux dans ce cas que moy. — A quoi me sert le rang que me donne quatre ou cinq cents ans de noblesse, dès qu'il ne me reste de terres et de biens dépensés au service du prince que des patentes inutiles et quelques domaines ruraux, situés dans le plus mauvais terroir, qui depuis longtemps produisent à peine, les charges payées, de quoi se substantier, notamment dans cette dernière récolte, dont les deux tiers ont péri par les pluyes ors de temps et ensuite par la sécheresse; et si je dois la plus grande partie des charges courantes, comment payer une condamnation qui emporteroit quasi deux années de revenu comme celle que nous venons d'essuyer? Y a-t-il, Monseigneur, une situation plus triste et plus misérable que ne pouvoir soutenir son état ni donner l'éducation convenable à ses enfans, surtout aujourd'hui que le luxe est porté au plus haut période? Si quelqu'un me desservant vous a insinué le contraire, je souhaiterois un commissaire pour vérifier le fait.

Considérez, je vous prie, Monseigneur, que ma faute est la moindre de cette espèce; je l'expie assez par l'ignominie d'être traité comme le plus grand rebelle, tandis que je brûle d'amour pour mon Roy et de zèle pour sa gloire, et que je n'ai forfait que par la conviction d'une tolérance qui paraissoit marquée. Laissez-vous toucher, Monseigneur, aux larmes d'une famille désolée, composée de deux vieillards presque octogénaires et quatre jeunes enfans qui gémissent de ma détention, destitués de tout secours.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble, etc.

D'AZÉMAR.

Aux prisons d'Uzès, le 4 octobre 1751.

X. *A M. le vicomte de Saint-Priest.*

Permettez qu'un pauvre gentilhomme aye l'honneur d'implorer votre puissante protection. Ma famille est une des plus anciennes de la province, et, malheureusement pour sa fortune, protestante

de père en fils sans aucune variation, ce qui l'a tenue dans la misère et l'obscurité.

J'ai forfait, Monseigneur, aux ordonnances du Roy, en faisant baptiser des enfans au Désert lorsque ces entreprises avoient le plus de vogue, avant les déclarations de 1750, et que, tant catholiques que protestants, tous croyoient à une tolérance. Il y a quelque temps, Monseigneur, qu'il parut une lettre-circulaire adressée aux consuls, signée du subdélégué de l'intendant, portant injonction aux protestants de faire suppléer aux cérémonies de l'Eglise au baptême de leurs enfans; j'en parlai à mon curé qui me montra une instruction de son évêque de rebaptiser; je lui dis que cela effaroucheroit le peuple, au lieu qu'en suivant le texte de la lettre, en suppléant simplement les cérémonies aux baptêmes déjà reconnus bons, on les attireroit en leur faisant entendre que ce n'étoit qu'un moïen de les enregistrer et de les rendre valides juridiquement. A quoy il répliqua qu'il ne pouvoit éviter d'obéir à son évêque. Cela, Monseigneur, me fit rester dans la sécurité jusqu'au 26 aoust dernier, que je me vis brusquement arrêter au milieu de la nuit par un huissier, secondé de trente grenadiers baïonnette au bout du fusil, menacé d'être tiré et des menottes, sans avoir fait la moindre résistance. Ma mère et ma fille évanouirent de fraïeur et j'eus la douleur, Monseigneur, de les laisser dans un état déplorable; on m'enferma avec deffense que personne ne me parlât; le même jour mes enfans furent portés à l'église et les certificats envoyés à M. l'intendant. Tous mes amis m'assurèrent que je n'avais rien à craindre. En effet, on en élargit plusieurs qui étoient dans le même cas de mariages et de baptêmes faits au Désert, même depuis les dernières ordonnances, sans leur faire payer que les frais de l'enlèvement. Quel fut mon étonnement, Monseigneur, de me voir condamner à une amende de mille livres et à cent cinquante livres de frais. Je ne saurois payer cette somme sans voir mes affaires totalement perdues, n'ayant pour tout bien que quelques domaines ruraux situez dans le plus mauvais terroir, qui depuis longtemps produisent à peine, les charges payées, de quoy se substantier : comment élever une famille nombreuse et soutenir son état ? J'ay, Monseigneur, représenté tout cela à M. l'intendant, tant par requette que par lettres sans aucun succès, ce qui me fait, Monseigneur, recourir à votre extrême charité, vous suppliant très humblement d'obtenir ma grâce. J'expie assez ma faute par l'ignominie d'être traité

de rebelle, tandis que je brûle d'amour pour mon roy et de zèle pour sa gloire.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble, etc.

Aux prisons d'Uzès, le 8 octobre 1751.

D'AZÉMAR.

XI. A M. l'abbé Donnadieu.

12 octobre 1751.

Le sieur d'Azémar, en faveur duquel vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, est détenu aux prisons d'Uzès pour avoir fait baptiser plusieurs de ses enfans au Désert, et son mauvais exemple tiroit si fort à conséquence par rapport au rang qu'il tient dans son canton, que j'ai été obligé de rendre un jugement contre luy pour le condamner aux peines portées par les ordonnances du roy. Cette punition n'a pas cependant produit encore l'effet qu'on en devoit attendre, et nombre de religionnaires, ses compatriotes, coupables des mêmes faits que luy, non-seulement n'ont donné aucune marque de soumission, mais attendent de voir la conduite que je tiendrai à l'égard de ce prisonnier pour prendre leur dernière résolution. Dans ces circonstances, je ne puis point encore rien déterminer sur la grâce que le sieur d'Azémar demande; mais lorsqu'il sera temps je n'oublieray point l'intérêt que vous prenez à ce qui le regarde, et je seray bien charmé si je puis vous donner dans cette occasion des marques du dévouement respectueux avec lequel j'ay l'honneur d'être, Monsieur.

(Minute.)

XII. A M. le vicomte de Saint-Priest.

Uzès, le 26 novembre 1751.

Le sieur d'Azémar de Saint-Maurice s'est enfin mis en état de satisfaire aux peines pécuniaires portées contre luy par votre jugement du 11 septembre dernier : ce n'est qu'avec peine qu'il a trouvé à emprunter la somme qui luy est nécessaire pour obtenir sa liberté, et il souhaiteroit bien, dans la nécessité où il se trouve d'emprunter, que vous voulussiez lui remettre quelque chose de l'amende à la-

quelle vous l'avez condamné. A m'en tenir, Monseigneur, à ce que des personnes non suspectes m'ont rapporté, j'ai tout lieu de croire que ce gentilhomme, qui n'est aisé qu'en biens fonds, devenus ingrats depuis plusieurs années, a effectivement recours aux expédiens pour trouver la somme qui lui est nécessaire dans cette occasion. En attendant vos derniers ordres pour sa liberté il désire, Monseigneur, que le sieur de Larroc, receveur des amendes, indique une personne à qui il puisse compter icy et recevoir sa décharge valable.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, etc.

CHAMBON.

(Original.)

XIII. A M. Chambon.

1^{er} décembre 1751.

Je ne puis point, Monsieur, modérer l'amende que j'ai prononcée contre le sieur d'Azémar, et il n'a point d'autre moyen de se procurer la liberté que de se conformer à ce qui est porté par mon jugement. A l'égard de l'amende, on peut en remettre le montant au sieur Voullant, receveur à Uzès, qui en donnera la décharge et un récépissé du sieur de Larroc.

P....

(Minute.)

XIV. A M. le vicomte de Saint-Priest.

Uzès, le 3 décembre 1751.

Monseigneur,

Le sieur d'Azémar est sorti de prison après avoir satisfait à tout. M. Vouland a reçu les 1,000 liv. de l'amende à laquelle vous l'avez condamné, et il en a fourni son récépissé, pour en compter à M. de Larroc, receveur des amendes.

J'ai l'honneur d'être, avec un très profond respect,

Monseigneur, etc.

CHAMBON.

(Original.)

XV. A M. le vicomte de Saint-Priest.

Un homme charitable de la ville d'Uzès, touché de mon état, m'a

prêté de quoy en sortir; me voici réuni aux deux vieillards et à quatre enfans, sans mère, qui composent ma misérable famille.

Il faut, Monseigneur, que la malice de mes ennemis aye grandement prévalu pour m'exclure de vos faveurs, car je ne puis croire que ce soit un rang qui ne peut m'exempter de l'ignominie d'être traité comme le plus insigne criminel. Muni de l'autorité suprême, un mot de votre part, Monseigneur, m'aurait conduit et me conduirait où vous ordonneriez, sans qu'il fût nécessaire, à une heure induë, d'une compagnie de soldats, qui manquèrent à faire mourir de peur ma mère et ma fille.

J'ay joint la copie de mon jugement avec un privilège très flatteur, accordé par Louis treize à mon bis-aïeul, grand protestant, pour montrer à mes successeurs l'instabilité des choses humaines. Ma sécurité a fait que je n'ay pris aucune précaution; il ne me reste qu'une lettre de feu M. Le Brun, par laquelle il vous plaira de voir, Monseigneur, qu'il m'accordoit quelque part à son estime; auroit-il communiqué si honnêtement avec un chef de rebelles tel qu'on m'a dépeint? Instruit de tout, il savoit que, loin d'inciter les autres, je fus entraîné par la foule, et que la confiance que je m'étois attirée parmi le peuple venoit de ce que, oubliant ma qualité, je me confondois avec luy, persuadé qu'un chrétien, honnête homme, bon citoyen, très zélé et très fidèle sujet, comme je croiois être, n'avoit rien à craindre. Mais puisqu'il en est autrement, malgré le siècle éclairé où nous sommes, je vais m'ensevelir dans ma chaumière, en continuant d'invoquer ardemment le grand Scrutateur des cœurs, afin qu'il touche en faveur des infortunés protestants celui de notre auguste monarque et de son représentant et vous inspire, Monseigneur, le charitable sentiment de me faire restituer une somme dont le payement va me ruiner entièrement.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible,

Monseigneur, etc.

D'AZÉMAR.

De Saint-Maurice de Cazevieille, le 3 décembre 1751.

XVI. A M. d'Azémar, de Saint-Maurice de Cazevieille.

14 décembre 1751.

Je vous renvoie ci-joint, Monsieur, la lettre de feu M. Le Brun,

que vous m'avez adressée, avec celle que vous prîtes la peine de m'envoyer le 3 de ce mois; plus vous avez dans votre famille de témoignages de la bonté et de la protection des roys prédécesseurs de Sa Majesté, et plus vous êtes blâmable d'avoir contrevenu à ses ordres, dans un temps où votre exemple devait si fort influencer sur la conduite de vos compatriotes et vos voisins : vous ne sauriez disconvenir que, autorisez par votre entreprise, ils n'ont pas craint de violer ouvertement les deffenses portées par les ordonnances du roy, et cela avec une obstination dans laquelle vous sçavez bien qu'ils persistent encore. Si vous étiez aussi zélé sujet de Sa Majesté que vous voulez le persuader, vous auriez un moyen bien simple de le prouver, en obligeant ceux qui ont imité votre désobéissance à se soumettre, au lieu de vous expliquer à l'égard des mesures qu'on prend pour les ramener à leur devoir, sur le ton fanatique avec lequel vous annoncez vos sentiments.

Je suis très parfaitement, Monsieur, etc.

(Minute.)

XVII. *A M. le vicomte de Saint-Priest, etc.*

Monseigneur,

J'ai reçu en son temps la réponse dont il vous a plus de m'honorer avec le ressentiment convenable aux reproches et instructions qu'elle contenoit.

J'avoue que j'avois cru les lois pénales tacitement abrogées et que les successeurs de ceux qui les avoient obtenues par leurs ardentes sollicitations, revêtus d'un zèle plus chrétien en demanderoient eux-mêmes la suppression; mais ce seroit en vain qu'on l'entendrait ainsi, étant remises en vigueur par de nouvelles ordonnances, je reconnais qu'on ne sçauroit sévir avec plus de précautions. Il serait à souhaiter pour le bien de l'Etat que MM. les ecclésiastiques eussent autant de modération que les ministres de Sa Majesté, les choses n'auroient jamais été portées où elles sont.

Quand j'étois, Monseigneur, confondu avec le peuple, exposé au même danger, j'en étois écouté : je le serois même encore si j'avois à les exhorter, comme jadis pendant la guerre, à la fidélité due au roy, en rejetant tout propos séditieux de la part de ses ennemis,

et récemment au sujet du vingtième à se prêter joyeusement aux besoins de l'Etat, selon les instructions de Sa Majesté, tout cela étant dans leur sentiment religieux. Mais la rigueur de MM. les curés a mis ces gens au désespoir ; surtout voyant qu'on rebaptisoit leurs enfants, titrant de bâtards ceux nés d'un mariage fait au Désert, supposant malicieusement les ministres assez ignorants pour ne pas savoir ondoier selon l'institution. Tout cela a si fort aliéné les esprits qu'il n'est pas possible de les ramener, préférant (disent-ils) de souffrir patiemment toutes les peines qu'il plaira à Sa Majesté de leur infliger, plutôt que de satisfaire les désirs violents de MM. les curés. Voilà, Monseigneur, ce que j'ay cru devoir vous informer.

Il ne me reste qu'à vous assurer que, si porter l'amour du prince et de la patrie au point de préférer le triste état de protestant en France (si j'avois l'alternative) à celui de feld-maréchal dans le pays étranger constitue le fanatisme, j'en suis atteint au suprême degré.

J'ai l'honneur d'être avec toute la déférence possible,
Monseigneur, etc. D'AZÉMAR.

De Saint-Maurice, le 4 janvier 1752.

DEUX INHUMATIONS DE PROTESTANTS DU DÉSERT

DANS LE POITOU.

1750-1782.

Chacun sait que, pendant la période du Désert, les baptêmes et les mariages, dont nous avons encore les registres, étaient célébrés par le ministère des pasteurs. On ne sait pas aussi bien comment on procédait aux sépultures, qui n'étaient pas comprises dans les fonctions pastorales. Il ne sera fait aucune prière, ou prédication, ni aumône publique aux enterrements, pour prévenir toutes superstitions, dit la *Discipline ecclésiastique* ; et le synode de Gap laissait à la discrétion du pasteur de s'y trouver, ou non. Lorsqu'il survenait un décès dans une famille, on s'adressait d'abord au curé de la paroisse, qui refusait son ministère pour cause d'hérésie, et, sur ce refus, on s'adressait à la justice pour obtenir l'autorisation d'inhumer. On ne lira pas sans intérêt les actes qui eurent lieu lors du décès de Pierre Gamain, connu sous le surnom de Lebrun, pasteur fort considéré dans le Poitou, comme l'atteste l'extrait suivant d'une lettre de son col-

pègue Gobinaud, dit Bazel, datée du 7 août 1783. Après avoir parlé de la mort prématurée du pasteur Tranchée, surnommé Fortunière, le pasteur Gobinaud ajoute :

« La seule particularité que la mort du vénérable M. Lebrun offre, est le refus que fit le sénéchal de Pouzauges d'inscrire dans l'enregistrement la qualité du défunt. Il a fait un don de 480 livres aux pauvres, et un autre don de ses livres aux Eglises. Ces deux frères sont sans doute dignes de nos regrets, l'un et l'autre ; la mort qui nous les a enlevés les a produits, et le souvenir que nous leur conservons les renouvelle sans cesse. L'âge, les forces peu communes du frère Fortunière promettaient une plus longue carrière, et son zèle une vaste moisson. Mais le bonhomme Lebrun, ah ! Monsieur, c'est une perte irréparable ; quelque mérite qu'on doive leur reconnaître en commun, la justice exige qu'on les place sous un point de vue différent. Vous les connaissiez, et l'intimité dans laquelle vous avez vécu avec M. Lebrun, vous a mis dans le cas d'apprécier son mérite, et de reconnaître sa supériorité ; nous avons perdu en lui notre mentor, le pacificateur de tous les différends, le boulevard de la province, celui qui, par une prudence consommée, par un zèle aussi éclairé qu'actif et soutenu, par un ascendant aussi général que bien mérité, conjurait l'orage, balançait tout, mettait l'ordre et la subordination partout, guidait et dirigeait tout ; une conception aisée, un discernement juste, une grande pénétration, un jugement sain, des connaissances étendues, beaucoup d'habileté dans les affaires, le faisaient rechercher de tous, et même des jaloux. Pardonnez-moi cette digression, Monsieur ; je la dois à la vérité, et à la mémoire d'un pasteur vertueux, d'un collègue dont le souvenir sera toujours cher à mon cœur. Son âge, ses grands travaux, les infirmités auxquelles il était sujet dans les dernières années de sa vie, n'avaient point ralenti son zèle, ni diminué l'ardeur qu'il a toujours eue pour le travail ; il avait obtenu une retraite honorable, dont tout autre aurait profité pour finir ses jours d'une manière douce et tranquille ; mais une vie privée lui paraissait contraire à ses engagements ; il ne pouvait se résoudre à quitter des Eglises pour lesquelles il avait tant de fois exposé sa vie, et qui, dans une occasion toute récente, venaient de lui donner des marques du plus grand attachement ; son désir était de terminer sa carrière avec la même gloire

qu'il l'avait parcourue. Dieu l'a exaucé, et il jouit maintenant de ses longs et pénibles travaux. »

Après ce témoignage, je transcris les pièces originales dont je dois la communication à l'obligeance de M. le pasteur Lièvre.

A Monsieur le sénéchal de la ville et marquisat de Pouzauges;

Supplie humblement Marie Devannes, fille majeure, demeurant en cette ville, paroisse de Saint-Jacques;

Disant que le sieur Pierre Gamain, natif de la Barre-Sevret (1), Haut-Poitou, étant tombé malade chez la suppliante, il y est décédé le jour d'hier, sur les cinq heures du matin, la suppliante a requis le sieur Roussereau, curé de cette ville et paroisse de Saint-Jacques de Pouzauges, d'inhumer le cadavre dudit sieur Gamain; mais ledit sieur curé ayant refusé d'inhumer ledit cadavre sous prétexte que ledit sieur Gamain n'avait point fréquenté, pendant son séjour en cette ville et pendant sa maladie, les sacrements de pénitence et d'eucharistie; et que, par cette raison, il ne pouvait lui accorder la sépulture ecclésiastique; vu lequel refus, la suppliante a été conseillée de vous donner la présente requête, et de requérir que,

Ce considéré, Monsieur, il vous plaise permettre à la suppliante de faire inhumer le cadavre dudit sieur Gamain dans le domaine de la suppliante, et vous ferez justice. Signé : FABRE DE LAGRANGE, *procureur*.

Soit communiqué au procureur fiscal de cette cour, pour ses conclusions à nous rapportées, être ordonné ce qu'il appartiendra. A Pouzauges, ce 11 novembre 1782. Signé : HOUDET DU GRAVIER, *sénéchal*.

Vu la présente requête et ordonnance de Monsieur le sénéchal de soit à nous communiqué, en date de ce jour, nous déclarons n'avoir moyen d'empêcher le cadavre dudit sieur Gamain être inhumé où bon semblera à la suppliante, le procès-verbal de la reconnaissance dudit cadavre préalablement fait par un notaire, en présence de témoins. Donné et fait par nous, procureur fiscal de la ville et mar-

(1) La Barre-Clairain, jadis chef-lieu de commune, réunie maintenant à la commune de Sepvret.

quisat de Pouzauges soussigné. Audit Pouzauges, ce 11 novembre 1782. Signé : DE LAVAUD, *procureur fiscal*.

Vu la présente requête, notre ordonnance de soit communiqué au procureur fiscal, et les conclusions dudit procureur fiscal, en date de ce jour, signées De Lavaud, procureur fiscal, nous avons permis à la suppliante de faire inhumer ledit sieur Pierre Gamain où bon lui semblera, le procès-verbal de la reconnaissance de son cadavre préalablement faite par maître Fabre de Lagrange, notaire de cette cour, en présence de deux témoins, duquel il sera délaissé copie à notre greffier, en mandant etc. (*sic*). Donné et fait par nous, juge sénéchal soussigné, à Pouzauges, ce 11 novembre 1782. Signé : HOUDET DU GRAVIER, *sénéchal*.

Aujourd'hui, onzième jour du mois de novembre 1782, sur les huit heures du matin, nous, Jean Fabre de Lagrange, notaire de la ville et marquizat de Pouzauges, commissaire en cette partie de Monsieur le sénéchal dudit marquizat de Pouzauges, suivant son ordonnance de ce jour, signée Houdet du Gravier, sénéchal, et appo-sée au bas de la requête de demoiselle Marie Devannes, fille majeure, demeurant en cette ville de Pouzauges, paroisse de Saint-Jacques, transportés en présence de Mathurin Ménard, journalier, demeurant à la Faucherie, paroisse du Vieux-Pouzauges, et Pierre Chapron, tisserand, demeurant en cette dite ville et paroisse de Saint-Jacques de Pouzauges, nos témoins, dans le domicile de ladite demoiselle Devannes, où étant, et entrés dans une chambre haute dudit domicile, qui a son aspect sur la cour d'icelui, nous avons vu, étendu sur la paille d'un lit entouré de draps blancs, un cadavre que nos dits témoins nous ont déclaré reconnaître pour être celui du sieur Pierre Gamain, natif de la paroisse de la Barre-Sevret, Haut-Poitou, décédé le jour d'hier dans la susdite chambre, sur les cinq heures du matin, lequel était âgé de soixante-sept ans ou environ, dont de tout ce que dessus, nous avons fait et rédigé le présent procès-verbal, pour servir et valoir ainsi que de raison, les jour, mois et an que dessus, et se sont nos susdits témoins avec nous soussignés. La minute des présentes est signée : PIERRE CHAPRON, M. MÉNARD et du notaire soussigné. Contrôlé à Pouzauges, le 16 novembre 1782. Reçu quinze sols. Signé : GENTILZ.

FABRE DE LAGRANGE, notaire, pour expédition. — J'ai les originaux.

Reçu pour tous droits de Mademoiselle Devannes, six livres.

Les sépultures n'entraînaient pas toujours d'aussi nombreuses formalités. J'en trouve un exemple moins compliqué et plus ancien dans mes papiers de famille. Il s'agit d'un de mes ancêtres, qui avait vu les dragonnades dans sa jeunesse :

« Aujourd'hui, vendredi 9 janvier 1750, ce requérant Pierre Bourchenin, laboureur, demeurant au village de la Cléolière, paroisse de Lezay, nous, Pierre Favier et Jean-Pierre Marsault, notaires royaux en la sénéchaussée de Poitiers, résidans au bourg dudit Lezay, sommes transportés audit lieu de la Cléolière, demeure dudit Bourchenin, où étant, sur les neuf heures du matin, sommes entrés en une chambre basse, qui a une porte qui sort du côté du midi, où étant, a comparu ledit Bourchenin, lequel nous a dit que depuis longtemps Pierre Bourchenin, son père, était détenu au lit de maladie corporelle, sans presque être en état de vaquer à ses affaires, ni pouvoir se transporter en sa paroisse pour y faire son devoir pascal; que le décès dudit Bourchenin, son père, serait arrivé la nuit dernière, sur les onze heures du soir. Comme il était âgé de quatre-vingts ans ou environ, il n'a pu, par la faiblesse de son âge, mettre ordre à sa conscience, ce qui fait que le requérant s'est ce jour transporté par-devers le sieur prieur de Lezay; il l'aurait prié et requis de vouloir accorder les sépultures ecclésiastiques au cadavre dudit feu Bourchenin, son père, ce qu'il aurait refusé, sous prétexte que depuis longtemps il ne l'a vu assister au service divin, ni faire son devoir pascal. En conséquence de quoi, et comme il n'est pas juste que ce cadavre reste sans être inhumé, il nous a requis d'en constater le décès, à l'effet de quoi nous nous sommes approchés d'un lit, qui est proche la cheminée de ladite chambre, ayant fait ouvrir les rideaux, en présence de Jeanne Marbeuf, veuve dudit feu Bourchenin, demeurant en ce lieu, Jacques Pineau, maréchal, demeurant à la Varennerie, et François Lemberthon, journalier, demeurant à la Verthonnière de Bois, le tout paroisse de Leray, nous y aurions trouvé un cadavre, duquel ladite Marbeuf a découvert le visage, que nous aurions tous reconnu être celui dudit feu Bourchenin, lequel lesdits Pineau et Lemberthon ont dit et déclaré l'avoir vu malade en ledit lit, et décéder la nuit dernière, sur les onze heures du soir, dont et de ce que dessus, nous dits notaires avons octroyé le présent acte audit Bourchenin requérant, pour valoir et servir ce qu'il appartiendra. Fait et passé audit lieu de la Cléolière, les jour et an susdits. Lu et ont lesdits Bourchenin et Pineau signé, ladite veuve et Lemberthon déclaré ne le savoir, de ce enquis suivant l'ordonnance. La minute des présentes est signée P. Bourchenin, Jacques Pineau, Favier et Marsault, notaires royaux. Contrôlé à Saint-Sauvant, le quatorze janvier 1750, par Faisolle, qui a reçu les droits.

« FAVIER, notaire royal. MARSALT, notaire royal. — J'ai la minute. »

O. BOURCHENIN.

Lezay (Deux-Sèvres), 20 janvier 1861.

MÉLANGES.

QUELQUES PENSÉES DE M. LE PROFESS. F. ROGET.

Renaissance et Réforme — Calvin et le calvinisme. — Œuvre trompeuse du siècle de Louis XIV. — Corneille non catholique. — Fraude pieuse et échec de Bossuet.

Genève a perdu naguère un de ses hommes d'élite, dans la personne de M. le professeur Fr. Roget, qui nous avait plus d'une fois témoigné le vif intérêt qu'il portait à nos travaux.

Sous le titre de *Pensées genevoises, Aperçus sur l'âme, la vie et la société*, des mains filiales ont réuni de remarquables fragments tirés de ses papiers et dans lesquels on le retrouve tel qu'on l'a connu et apprécié. Ces pensées ne sont *genevoises* que parce qu'elles ont été conçues à Genève et par un Genevois, car elles sont bien *françaises* par la forme, et d'une philosophie qui s'étend à tous les grands intérêts de l'humanité. On lira avec fruit les extraits qui suivent, se rapportant à quelques points de l'histoire du protestantisme.

« M. A. de Broglie, dans son *Correspondant*, cherche à amoindrir la part de la Renaissance dans l'éclosion et le développement de la Réforme. Dans ce but, il ne signale guère dans la Renaissance que son côté le plus brillant, le côté de l'art, et ce n'est pas là, en effet, que la Renaissance a tant contribué à l'avènement de la Réforme. C'est l'étude des anciens qu'il fallait surtout signaler pour être exact. Il est de toute évidence que la manière dont les anciens comprenaient et pratiquaient la vie était dans l'opposition la plus complète avec la vie du moyen âge. Que devait paraître le monachisme aux yeux de gens qui lisaient Démosthène, Tite-Live, Plutarque et Cicéron? Aussi voit-on que c'est par le mépris des moines que s'est d'abord manifesté ce dégoût du passé qui s'étendit bientôt à toutes les superstitions et les tyrannies de l'Eglise.

« L'étude des anciens offrait aux savants l'image d'une vie qu'ils ne pouvaient admirer sans mépriser leur siècle, sans prendre en pitié les mœurs, les institutions au milieu desquelles ils avaient grandi. Si l'étude des Livres saints n'était venue à la traverse avec la recrudescence de foi qui en résulta, le XVI^e siècle aurait déjà revêtu la plupart des caractères du XVIII^e avec plus d'énergie et de décision. Ce qu'on appelle le venin de la Renaissance n'a été neutralisé que

par la Bible. Sans la Bible et l'*Institution chrétienne* de Calvin, le *Contre un* de la Boétie fût devenu le *Credo* des seigneurs les plus distingués. Aussi les peuples devenus étrangers à la Bible ont-ils pompé le poison antique jusqu'à la lie, en dépit de l'Eglise et des sacrements; et les Brutus et le Forum ont effacé le purgatoire et les saints. Le XVII^e siècle, comme on l'a dit, n'a été qu'une halte, et cette halte, on la doit tout entière à l'influence de la Réforme sur le catholicisme. La révocation de l'Edit de Nantes est peut-être l'événement qui a le plus contribué à la révolution française.

« Calvin est un des exemples les plus frappants de ce que peut la vie personnelle mise au service de la vie impersonnelle. Le *moi* chez ce grand homme paraît absolument absorbé dans sa vie impersonnelle; il n'en est rien, mais l'association est entière et d'une solidité à toute épreuve; la volonté accepte, embrasse les inspirations de la vie supérieure, se les assimile, et déploie, pour les réaliser, une énergie, une persévérance surhumaine; c'est l'homme élevé à sa plus haute puissance par l'unité des deux vies. »

« Ce qui a fait la force du calvinisme, c'est la puissance de renoncement et d'abnégation de ses premiers sectateurs. L'histoire ne présente pas d'âmes plus fortement trempées. Aussi a-t-il lassé les attaques les plus formidables et l'énergie des plus violents persécuteurs. La consécration de tout son être à Dieu, accompagnée de la certitude d'être sauvé, d'être du nombre des élus, peut seule expliquer ces miracles de constance. »

« Voyez le siècle de Louis XIV. La vie de la Réforme l'avait d'abord pénétré, et tout semblait promettre en France une magnifique rénovation religieuse. Le catholicisme se dépossédait de ses superstitions, les consciences étaient remuées, la Parole sainte étudiée, et l'on cherchait ce point de rencontre où l'âme et la croyance s'embrassent réciproquement et constituent ce nouvel être, l'*homme nouveau*. Mais tout ce mouvement se faisait aux dépens de l'uniformité, et hors de l'uniformité on ne savait pas voir l'unité. Il fallut donc écraser les jansénistes, puis les protestants, puis les mystiques, et tout réduire à la religion du roi et des jésuites. On réussit, et l'uniformité parut sortir radieuse des ruines qu'on avait faites. Mais on vit bientôt qu'il ne sortait qu'une pâle et fumeuse lumière de ce pré-

tendu flambeau, incapable désormais de dissiper l'ombre et les ténèbres qui s'élevaient croissantes et enhardies par l'effacement des célestes clartés. »

« On n'a pas remarqué que dans le *Cid* il n'y a pas la moindre invocation à la Vierge ni aux saints. L'héroïsme dans Corneille est toujours séparé de la religion; c'était la perte du siècle, c'était l'idéal que Balzac et les adorateurs de l'antiquité avaient mis en vogue. On oubliait que la scène se passait en Espagne; le *Cid* était un héros; il devait donc se conformer à l'idée qu'on avait de l'héroïsme. On peut se demander si, dès ce temps-là, la société française était encore catholique; elle l'était *in forma*, comme disent les scolastiques, non *in materia*, et le XVIII^e siècle l'a bien fait voir. »

« On a beaucoup vanté l'*Exposition de la foi catholique*. Ce n'est pourtant qu'une fraude pieuse du grand Bossuet, comme l'a admirablement démontré l'auteur de l'excellent pamphlet intitulé *le Janséniste convaincu de vaine sophistiquerie* (Amsterdam, 1783). Il s'agissait d'avoir l'air de faire un pas du côté des protestants pour les engager à sauter le fossé; Bossuet avait espéré qu'ils donneraient dans le piège; ils n'y donnèrent pas, et l'aigle de Meaux en conçut un vif dépit qu'on pourrait appeler du ressentiment, et dont on trouve des traces dans sa correspondance. Bossuet avait dû compter d'autant plus sur le succès, que Turenne y employait toute son influence; un agent à lui parcourait les provinces, visitait les ministres qui passaient pour modérés, et les pressait de donner leur adhésion à ce qu'on appelait la réunion des religions. La fraude pieuse n'ayant pas réussi, il fallait se résoudre à la violence, et des mains de Bossuet l'entreprise passa à celles de Le Tellier et de Louvois, et Bossuet applaudit, et eut encore la sottise de croire au succès par la voie des dragonnades, et l'hypocrisie de feindre une attitude de modération au milieu de ces violences, afin de conserver ce rôle de médiateur qu'il avait d'abord revêtu, et dont on espérait se servir avec avantage auprès des protestants mal affermis ou découragés, et abattus par la persécution. Bossuet a eu la plus grande part dans les deux grandes affaires de son siècle, la question du gallicanisme et celle du calvinisme, et il n'a pas mieux réussi dans l'une que dans l'autre. »

LE REFUGE DANS LE PAYS DE NEUCHÂTEL.

1685.

(Suite.)

Le 5 janvier 1687 il fut arrêté « que l'on ferait une collecte dans la ville pour soulager les pauvres vaudois de la religion, et que si ladite collecte ne peut pas se monter jusqu'à la somme de quatre cents écus blancs (de trois livres) pour y parfaire, il sera pris dans la bourse de la ville ce qu'il faudra encore. »

L'argent de la collecte fut bientôt épuisé, ainsi que le complément ajouté par MM. les quatre ministres ; ce qui résulte de ce que nous lisons dans le registre du 28 décembre 1687 : « Sur la représentation faite par M. le maître bourgeois (bourgmestre), que le grand nombre des réfugiés français qui ont dès longtemps passé, ont presque tout à fait épuisé l'argent du garde-robe, n'y en ayant presque plus rien, d'autant plus qu'il en a passé encore tous les jours grand nombre, et que l'argent manque, et qu'on se voit dans l'impuissance de les pouvoir rafraîchir et soulager, si on ne trouve quelque moyen pour ce pouvoir faire. Il a été arrêté que d'autant que le garde-robe est épuisé d'argent, que Messieurs (1) tireront hors du trésor jusqu'à la somme de quinze cents livres pour continuer à contribuer au soulagement et rafraîchissement des pauvres réfugiés français qui passeront à l'avenir. »

Il faut que le pays en général, et MM. les quatre ministres en particulier, fussent bien à bout de ressources à l'endroit des réfugiés, pour que cette autorité se trouvât réduite à la pénible extrémité de demander au gouverneur catholique d'un prince catholique et français, de bien vouloir soulager une misère résultant en partie de *la quantité de réfugiés qui se sont jetés en ce pays*. Le paragraphe suivant, extrait du registre de MM. les quatre ministres, 6 août 1689, mérite une attention toute particulière : « M. le maître bourgeois ayant représenté que la grande nécessité qui a régné dans ce pays, causée tant par la grêle que par la quantité de réfugiés qui se sont jetés en ce pays, avaient obligé MM. les quatre ministres d'aller à M. le gouverneur pour lui remonter la grande misère du pays, et en même temps le supplier de se vouloir employer à faire distribuer quelque somme de deniers en ce pays, de celle que la maison de Longueville fait distribuer toutes les années..... ils ont appris que M. le gouverneur avait fait distribuer quelques deniers dans la campagne etc. » Dans la même séance, 6 avril 1687, l'on arrête « que MM. les quatre ministres pourront

(1) Expression très souvent employée, pour dire MM. les quatre ministres.

distribuer aux pauvres réfugiés pour la religion jusqu'à cent écus blancs de l'argent de la ville, et qu'on logera et fera subsister dans la ville M. Arinold (Arnaud), un capitaine, un chirurgien et d'autres vaudois, mais que, pour les autres, on priera Monseigneur le gouverneur de les faire loger sur le pays, ou on les enverra ailleurs. » Après ce mot ailleurs, sont trois pages entièrement blanches. Qu'est-ce que le secrétaire n'avait pas voulu écrire?..... Cela nous donne lieu d'observer que, dans les registres, les articles relatifs aux réfugiés sont fréquemment annulés ou raturés.

Les registres, et de la compagnie des pasteurs, et des quatre ministres, sont remplis des efforts faits en faveur des *pauvres réfugiés*, et des difficultés qu'il y avait à trouver les voies et moyens. Les dons avaient des emplois multiples. Ici, c'est un secours pur et simple accordé à des réfugiés qui arrivent sur la terre de l'exil, là un prêt fait à des réfugiés d'une certaine condition. « 23 février 1691. Accordé à Madame Gabrielle de Conquerrant, veuve de M. Guil. Guy, bourgeois de Neuchâtel et seigneur de ville devant Mézières, une pension de quinze livres par mois, sous offre qu'elle a faite de restituer tout ce qu'elle aura reçu, avec l'intérêt, si Dieu lui fait la grâce de retourner en son pays natal. » « Le 3 août 1687. Il a été arrêté que Jehan Lagacherie-Dubled, apothicaire, Français réfugié, requerrant qu'il plaise à Messieurs de lui accorder quelque somme en prêt pour se tirer de la misère et de la mendicité,... il a été arrêté qu'on lui accorde en prêt cinq cents livres faibles. » Ici, ce sont des secours temporaires et peu considérables, pour chacun des assistés, étant très subdivisés. « M. le maître bourgeois propose, si MM. du conseil ne trouvaient pas à propos de faire encore une collecte pour subvenir les réfugiés. Remis à une autre assemblée, et cependant MM. les quatre ministres pourront distribuer de l'argent de la ville, jusqu'à cent écus blancs. Décembre 1686. » Là ce sont des pensions régulières et assez considérables. « La ville fera subsister M. Icard, ministre ci-devant à Nîmes, et il lui sera fait pension de deux cent cinquante francs par année. » (Mai 1688.) Aujourd'hui ce sont des réfugiés qui passent, qui sont assistés; demain ce sont des domiciliés et des malades. « M. Clusel, ministre réfugié, malade depuis environ une année, requerrant de lui vouloir accorder quelque rafraîchissement pour se pouvoir subvenir, puisqu'il est entièrement desnué des biens de ce monde. On lui accorde dix écus blancs. » Aujourd'hui, ce sont des secours à donner à des Eglises du Refuge, établies en pays étranger. « Johannes Sigfried Moër étant comparu (chez MM. les quatre) pour lever une collecte pour la construction de deux temples pour les Français réfugiés de la religion, qui ont été reçus à Mæhlbach et Steinführt, dans la comté de Sœlms, priant MM. du conseil de lui départir quelques deniers pour ce fait. Il a été là-dessus arrêté qu'on le défraiera de ses dépenses faites en cette ville, et qu'on lui

délivrera dix écus blancs. » « M. de la Rochette, pasteur de l'Eglise réformée, qui se recueille depuis peu dans la ville capitale de Bareit, a souhaité d'avoir entrée en conseil, ce qui lui a été accordé; où il a représenté que l'Eglise dont il a l'honneur d'être pasteur, l'avait député aux louables cantons suisses protestants et à leurs alliés de Genève, Neuchâtel et Saint-Gall, pour le très humblement supplier de vouloir avoir quelque charité pour leur Eglise naissante, qu'il avait soutenu le ministère depuis deux ans, sans incommoder personne, mais qu'il était impossible qu'ils se pussent soutenir; que c'est un grand bien pour notre religion, de voir une Eglise s'établir au milieu des luthériens rigides, ce qui pourra contribuer à leur faire connaître notre sainte religion, etc. Accordé la somme de vingt écus blancs; et on le défraiera de la dépense qu'il aura faite dans cette ville. » Demain ce seront des secours envoyés jusqu'en France, à l'adresse des protestants privés de moyens de subsistance, prisonniers et persécutés. « 4 mars 1685. Accordé à MM. Guillaume Morand, ministre, Daniel Jonne (Jouve?) et Estienne Isnel, tant à leurs noms que des autres du lieu de Saint-Véran, en Dauphiné, la somme de cinquante écus blancs pour subvenir de pauvres gens de la religion prisonniers rière (district de) Briençon. » — « Il a été accordé aux habitants de l'église de Chalançon en Dauphiné, cinquante écus blancs, pour leur aider à subsister. »

Mais c'est surtout en faveur des vaudois des vallées du Piémont que s'exerça la charité des habitants de ce pays et du magistrat de la ville. On donnait des pensions aux chefs, et la charge était si lourde pour les particuliers, par la continuité, qu'on ne trouva pas d'autre expédient que de la répartir mieux. « 1687. Jean Robert et Laurent Trom, capitaines réfugiés des vallées, exposant que la pension à eux décernée pour six mois est présentement écoulée, requièrent qu'il plaise à MM. du conseil d'avoir la bonté de la leur vouloir continuer pour autres six mois, et augmenter celle dudit Trom, à cause de la venue de sa femme et de sa fille. — Il a été arrêté que l'on ne peut leur continuer leur pension; ains que MM. les quatre ministres leur donneront à chacun d'iceux six écus blancs, et on les renverra à trouver moyen de subsister ailleurs; et qu'à l'égard des autres vaudois qui sont sur les bras des bourgeois depuis longtemps, Messieurs bailleront ordre qu'on les rechange et en donnera à ceux qui n'en ont point eu. » — Dès l'assemblée suivante, MM. les quatre ministres se ravisent sur la pension des deux capitaines, et décident « qu'on continuera de les subvenir jusqu'au mois de mars prochain... » Attendu l'importance de cette partie du Refuge, nous placerons dans un cadre à part ce que nous avons à dire des rapports des vaudois avec notre pays.

Des réfugiés vaudois.

Jamais ils n'ont inspiré autant d'intérêt que de nos jours; leurs historiens se sont multipliés en proportion de l'importance de leur histoire.

L'histoire de leur rentrée par Henri Arnaud a été réimprimée récemment dans notre pays même. M. le pasteur Monastier, originaire des vallées du Piémont, a publié une *Histoire des Vaudois* en deux volumes. M. Muston en a donné une en quatre volumes, que nous appellerions complète si le séjour des Vaudois dans ce pays-ci et leurs rapports avec les Neuchâtelois n'y étaient pas à peu près passé sous silence. En 1845, M. le professeur Hagenbach a publié à Bâle en allemand : *La Suisse évangélique et la persécution des Vaudois au XVII^e siècle; traduit du français, de Jean Léger*; et sa première phrase est celle-ci : « L'intérêt que l'on prend généralement de nos jours aux épreuves par lesquelles ont passé les Vaudois, justifie la publication de cet écrit. » M. Th. Muret a publié, en 1853, une *Histoire de Henri Arnaud, pasteur et chef militaire des Vaudois du Piémont*, avec un résumé de leur histoire. Ce n'est assurément pas sans motif qu'un intérêt tout particulier s'attache, dans l'époque actuelle, à l'histoire merveilleuse de ce petit peuple protestant et non réformé, qui, dépositaire béni de la tradition évangélique, a rencontré les pionniers du XVI^e siècle et les mineurs intrépides sur le chemin de la lumière. Ils pouvaient prendre pour devise, *Ante tenebras lux*, comme Genève et la Réforme, *Post tenebras lux*.

Il y avait eu précédemment des rapports entre les Neuchâtelois et les Vaudois : « C'est à l'existence des anciens manuscrits vaudois, les premiers qui eussent reproduit la Bible en langue vulgaire, que le monde chrétien a dû plus tard la première traduction complète de la Bible, imprimée en français » (1).

La préface, qui porte le nom d'Olivétan, est datée *des Alpes* ce 7 de février 1536.

Cette Bible fut imprimée à Serrières (à vingt minutes de la ville de Neuchâtel). Elle coûta aux Vaudois quinze cents écus d'or. « Olivétan trouva cette somme chez le peuple le plus pauvre et le plus persécuté de l'Europe, mais le plus riche et le plus béni quant aux biens spirituels » (2).

(1) *L'Israël des Alpes*. Histoire complète des Vaudois du Piémont, par Alexis Muston.

(2) F. Godet. *Hist. de la Réform. et du Refuge dans le pays de Neuchâtel*. — Nous nous joignons à cette réflexion de M. le pasteur Godet : « Le temps ne serait-il point venu pour les Eglises de langue française de chercher à acquitter de quelque manière cette vieille dette envers l'Eglise vaudoise d'Italie? » Ces pauvres Vaudois, dont les ancêtres s'étaient en quelque sorte réservé pour leur

Les Vaudois paraissaient se plaisir davantage dans le pays de Neuchâtel, plus rapproché du leur par sa position et ayant avec le leur plus de rapports de ressemblance, sans parler de la communauté de langue. Aussi était-il difficile de les engager à quitter le pays de Neuchâtel, quand une fois ils y étaient. Une des grandes raisons pour lesquelles les réfugiés se trouvaient bien à Neuchâtel, est indiquée par M. de Mirmand en ces termes : « Je reste à Neuchâtel ; j'ai eu l'occasion de connaître les avantages dont on peut jouir dans cette ville, tant par rapport à la société des gens de bien qui y sont en grand nombre que par ce qui regarde la piété et le grand zèle qui s'y trouve, par les excellentes prédications qu'on y entend, etc. » J.-F. Osterwald y exerçait alors son ministère. Plus d'une fois Messieurs les quatre ministres reçurent l'ordre de faire sortir de la ville les Pragellas (de la vallée de Pragelas, qui appartenait alors à la France) ; mais cet ordre ne paraît pas avoir eu jamais même un commencement d'exécution (1), soit parce qu'on ne jugeait pas que les motifs de l'expulsion fussent suffisants, soit parce qu'on ne désapprouvait pas au fond leur entreprise, qui sans doute n'était plus guère un secret. « Le 6 mars 1688 il a été passé (arrêté) que Messieurs continueront à distribuer et exercer la charité aux pauvres Français réfugiés, encore quelque temps, sur le pied de quatre batz (un peu plus de demi-franc) et ainsi que Messieurs le trouveront à propos, et qu'on donnera ordre de faire sortir les Pragellas. » Le 13 juillet 1688, « il a été arrêté que l'on fera advertir les Pragellas, qui sont déjà dès longtemps habitués ici et qui sont en surcharge à la Bourgeoisie, qu'ils aient à décamper d'ici aux premiers jours et qu'on fera faire défense à tous les bourgeois et habitants, qu'ils n'aient en recevoir ni retirer aucuns, sous peine de chastoy (d'amende), hors que ceux qui seront désormais reçus habitants par Messieurs les quatre ministres, et que l'on écrira à LL. Exc. de Berne, pour les prier de les comprendre avec les Piémontais, pour les envoyer à Brandebourg. Il a été dit que l'on fera commandement à des Français, bouches inutiles, qui s'émancipent d'aller ordinairement dans les bois de chesne, lequel ils vendent en ville, qu'ils aient à n'y plus aller, sous peine de chastoy et d'être chassés hors de cet Etat, et qu'on les enverra avec les Pragellas ; et pour leur donner quelque

lot dans les fonctions de l'Eglise, le martyre : il n'est pas de ville en Piémont, disait un Barba (pasteur vaudois), où n'ait été mis à mort quelqu'un de nos frères, pas un village dans les vallées vaudoises qui n'ait eu des martyrs ; ces pauvres Vaudois, par suite des mauvaises années de vins et de cocons, en sont maintenant à leur troisième émigration récente, en Amérique, eux qui aimaient tant leur patrie, qui aimaient mieux quitter leur vie que leur patrie !

(1) C'est ainsi que sur les représentations et les menaces du Résident français à Genève, le magistrat de Genève fit publier, à son de trompe, un ordre formel à tous les Français expatriés depuis un an, de sortir immédiatement du territoire genevois. Mais le Résident s'aperçut bientôt, dit M. Weiss, qu'on éludait l'exécution de l'ordre donné.

chose, cela a été remis à la prudence de Messieurs les quatre ministres. — Il a été dit qu'on fera commandement aux Vaudois qui restent encore ici de sortir et de suivre ceux qui ont passé par ici, et de même qu'on fera faire aux Pragellais. Il a été dit qu'on fera faire commandement au sieur ministre Arnaud et capitaine Robert, avec leurs femmes et enfants, de vider promptement la ville, et s'en aller d'ici, et en cas qu'ils y rentrent, qu'il y sera avisé plus outre. » Il y avait évidemment un trompe-l'œil dans ces arrêts; la preuve en est dans celui-ci du 2 mai 1692, qui trouve encore bien établies à Neuchâtel la femme du chef de la Rentrée et une trentaine de Vaudois : « Madame Arnaud, qui est sur son départ pour les vallées, demande que Messieurs les quatre ministres lui accordent, et à une trentaine tant de Dauphinoises, Pragellais que Vaudoises qui veulent s'en aller avec elle, quelque subsistance pour leur aider à faire leur voyage. — Il eust arrêté que Messieurs leur fournissent un bateau jusqu'à Morat, et qu'ils leur délivrent à un chacun vingt-cinq batz (près de 4 francs), ainsi qu'ils en ont baillé aux Vaudois qui s'en sont allés. »

D'après les registres que j'ai compulsés et les rapprochements que j'ai faits, je puis inférer qu'Henri Arnaud, le chef de la *glorieuse rentrée*, est demeuré, la plus grande partie des trois années et demie de l'exil, à Neuchâtel, et que quand il était appelé à faire des voyages en divers pays, il y laissait sa femme, qui y a demeuré bien au delà de ce temps-là. La phrase suivante de M. Th. Muret est tout à fait d'accord avec les documents que nous avons eu sous les yeux : « De Neuchâtel, où il résidait avec sa femme, il étendait partout ses correspondances, il avait l'œil à toutes choses. »

Dès le mois d'avril 1787, M. Arnaud était habitant de Neuchâtel, et peut-être plus tôt encore. Nous lisons, à la date du 6 avril, dans les registres de Messieurs les quatre ministres : « M. le Maître-Bourgeois ayant représenté qu'il y avait au Singe (hôtellerie de Neuchâtel), M. Arinold, ministre vaudois et sa famille, un capitaine, un chirurgien et d'autres Vaudois qui sont nouvellement arrivés, requérant qu'il plaise à Messieurs du Conseil de trouver le moyen de les loger et entretenir suivant leurs prières. — Il a été arrêté qu'on retiendra le dit sieur Arinold et sa famille, et qu'on les logera à la Mense (table où l'on mangeait) que tient M. Le Fèvre, et qu'on trouvera le moyen de les faire subsister, comme aussi on logera dans la ville le dit capitaine et chirurgien... »

Il n'y a pas de doute sur l'identité de la personne, quand bien même M. Henri Arnaud (le seul Vaudois de ce nom dont il soit fait mention dans leur histoire et dans nos registres) est ici appelé Arinold, et le sera ailleurs Harenoud et Harnoud. Cette altération de nom pouvait assez bien servir sa cause, en lui ménageant un demi-incognito. C'est ainsi qu'il s'appela quelquefois M. de la Tour, du nom de la paroisse dont il avait été pasteur

dans les Vallées; donnée nécessaire à connoître, pour s'orienter dans les registres où il est question de M. Arnaud. « 5 mai 1687. Il a été arrêté qu'on accorde à M. Harenoud, ministre vaudois, outre son logement, pour aider à sa subsistance et à celle de sa famille, quatre écus blancs pour chaque mois. » (R. du C.)

Le mois de septembre de la même année trouve encore M. Arnaud à Neuchâtel. « On continuera de donner les quatre écus blancs, qu'on a donnés ci-devant à M. Harnoud encore pour six mois. » (Registres du Conseil, septembre 1687.) Ce *ci-devant* et ces *pour six mois* supposent une certaine durée et permanence de séjour.

Les registres de la Compagnie des pasteurs constatent aussi la présence de M. Arnaud à Neuchâtel pendant ce mois de mai. « 5 mai 1687. La Compagnie a doné en charité de l'argent de la collecte à M. Arnaud, pasteur réfugié des vallées du Piémont, douze écus blancs. » On lit un peu plus loin : « La vénérable Compagnie a mis sur l'estat M. Arnaud, pasteur réfugié des vallées du Piémont, à raison de quatre écus blancs par mois, Messieurs de la ville de Neuchâtel lui donnant quatre écus blancs par mois, et s'étant engagés de le faire l'espace de six mois durant. » Deux dons faits dans la même assemblée au même personnage, l'un temporaire, l'autre permanent.

« Le 7 juillet 1687, le sieur Jean Robert, capitaine des Vallées, ayant demandé quelque charité pour pouvoir subsister, on lui a accordé quatre écus blancs, et deux écus blancs à un autre capitaine qui était avec lui. » (R. du C.)

« Le 3 mai 1688. On a accordé en charités aux deux capitaines des Vallées, à savoir à chacun quinze batz, et ce de l'argent de la Compagnie. » Registres de la Classe (1). Un de ces capitaines était-il Henri Arnaud? Par le rapprochement de quelques passages de nos registres, nous sommes portés à ne pas le croire; mais des deux dernières citations, nous devons inférer qu'il avait à Neuchâtel une partie de son état-major.

(Suite au prochain Cahier.)

(1) D'après les recherches et les comparaisons que j'ai faites, je crois pouvoir dire que les charités aux réfugiés étaient diminuées dans les registres, plutôt qu'enflées. On dissimulait officiellement la sympathie pour eux, plus qu'on ne l'exagérerait. Les dons faits par mois étaient, par exemple, souvent inscrits comme faits une fois pour toutes.

EN VENTE

Histoire de la Réformation française, par F. PUAUX.

(Les quatre premiers volumes (format Charpentier) contenant le vingt-huit premiers livres depuis l'introduction de l'Évangile en France jusqu'à la mort de Henri IV.)

Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XII^e siècle, par NAPOLEON PAVIAT. 1 vol. in-12 de 420 pages.

Chronique protestante de l'Armoirais, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, par VICTOR BUJEAUD, 1 vol. in-8^o de 394 pages.

Histoire de la Prédication pendant les réformations de France au XVII^e siècle, par A. VINET. 1 vol. in-8^o.

Les Suisses romands et les réfugiés de l'édit de Nantes, par J. GABEREL. (Mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques, le 16 juin 1860.) Broch. in-8^o.

Les Parpaillots. Recherches sur l'origine de ce sobriquet donné aux réformés de France, aux XVI^e et XVII^e siècles, par CAZALIS DE FONDOUCE, ingénieur, membre de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. Broch. in-8^o.

La Chemise sanglante de Henri le Grand. Nouvelle édition d'un pamphlet célèbre, attribué au ministre huguenot PÉRISSE. Paris, 1860, chez Aug. Aubry. Broch. in-12, tirée à très petit nombre sur papier de choix.

Le Livre du recteur. Catalogue des étudiants de l'Académie de Genève de 1559 à 1859. Publication très curieuse de MM. CH. LE FORT, GUST. REVILLIOD et ED. FICK. 1 vol. in-8^o de 392 pages, imprimé à Genève, chez J.-G. Fick. Paris, chez Aug. Aubry, libraire-éditeur, 46, rue Dauphine.

Epistre de Jaques Sadolet, cardinal, envoyée au sénat et peuple de Genève; par laquelle il tâche les réduire sous la puis-

sance de l'évesque de Rome. Avec la responsabilité de Jehan Calvin, traduite de latin en français (Genève 1540). Réimpression faite à Genève, par les soins de M. GUST. REVILLIOD, chez J.-G. Fick, 1860. In-12. Paris, chez M. Aubry.

La Suède au XVI^e siècle. Histoire de la Suède pendant la vie et sous le règne de Gustave 1^{er}, par A. DE FLAUX. Paris, 1861, chez F. Didot. In-8° de 460 pages.

PRIX DES 9 PREMIERS VOLUMES DU BULLETIN :

Pour les nouveaux membres, chaque volume, 7 fr., et pour les nouveaux abonnés, 10 fr.

Voir les Statuts de la Société, page 6 du tome I.

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les sociétaires et les abonnés :

N. B. Aux Sociétaires. Le taux de la cotisation n'est point un maximum. Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	16 fr.	6 fr.	13 fr.
DEPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MODE DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. — Les paiements doivent être adressés *franco* à l'Agence de la Société, 174, rue de Rivoli, à Paris, en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à l'ordre de MM. Ch. Meyrueis et Ce, ainsi que les changements de domicile et les réclamations. (Ecrire lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

L'AGENCE est ouverte chaque jour de la semaine de 3 à 5 heures 1/2.

RECouvreMENTS COLLECTIFS. — Dans certaines localités, les membres et abonnés pourront s'entendre pour une transmission collective. — A Strasbourg, le Directoire du Consistoire supérieur a bien voulu autoriser spontanément M. Ph. Lauth, chef de ses bureaux, à centraliser les souscriptions.

ENVOI DE DOCUMENTS. — Ils doivent être adressés *franco* au Président de la Société. — On peut les déposer : A Lyon, chez M. Denis, lib., rue Impériale, 42; — A Bordeaux, chez H. Muller, libr., rue Sainte-Catherine, 43; — A Montpellier, chez F. Poujol, libr., rue Argenterie, 22; — A Genève, chez J. Cherbuliez, libr.; qui ont offert de les faire parvenir, sans frais, à Paris.

10^E ANNÉE

1861

MARS ET AVRIL

N^{OS} 3, 4.

1872

1872

1872, 1873, 1874

1872, 1873

1872, 1873

1872

Bulletin de la Société

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay delibéré continuer par la grâce de Dieu...., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Je ne l'ay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouverois bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes deputées pour escrire fidelement les actes qui ont esté fait durant ces troubles, et par tel moyen, la verité pourroit estre reduite en un volume, et pour ceste cause, le m'en vray commencer à l'en faire un bien petit narre, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise reformer. »

Bernard Palissy.

Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Ecrire franco.)

PARIS. Ch. Meyrueis et C^e. — GENEVE. — Cherbuliez.

LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — F.-A. Brockhaus

AMSTERDAM. — Van Bakkenès et C^{ie}. — BRUXELLES. — Mouron.

1861

SOMMAIRE

	Pages.
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des documents publiés. Avis, etc.	97
Juste hommage rendu à la <i>France protestante</i> de MM. Haag. . . .	<i>ibid.</i>
Comment on écrit l'histoire dans un certain <i>Monde</i>	<i>ibid.</i>
Une histoire de l'Eglise réformée de Montpellier, d'après les documents authentiques. — Pierre Dortial, le pasteur martyr du Désert.	102
Questions et réponses.	105
Charles IX a-t-il tiré sur les huguenots, lors du massacre de la Saint-Barthélemy?	<i>ibid.</i>
Livres et manuscrits de la bibliothèque de Du Plessis-Mornay. Que sont-ils devenus?	107
Véritable origine et signification du sobriquet de « <i>Parpaillot</i> ». . .	109
Quelle est la véritable étymologie du mot « <i>Mouchard</i> »? Est-ce le nom d'un persécuteur des huguenots?	111
Demande de renseignements dans l'intérêt de descendants de réfugiés. — Famille Chambaud de Charrier.	112
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	113
Inscriptions protestantes à Marsilly, près la Rochelle (1566). Comm. par M. L. de Richemond fils.	<i>ibid.</i>
Dépêche inédite d'Henri de Béarn, roi de Navarre, à M. de Bajoran, gouverneur d'Issigeac (1577). Comm. par M. E. Robin.	115
Lettre inédite du duc de Bouillon à lord Burghley, grand chancelier d'Angleterre (1593). Comm. par M. G. Masson.	116
Le Marquis de Ruigny, député général des Eglises réformées en cour. Lettres patentes de nomination, et lettre de notification à l'Eglise de Lyon (1653). Comm. par M. Puyroche.	117
La Révocation de l'Edit de Nantes à Abbeville (1686).	121
Le Proposant Fulcran Rey, de Nîmes, premier martyr des Eglises réformées, après la Révocation de l'Edit de Nantes (1686). . . .	<i>ibid.</i>
Une dépêche du ministre de la guerre de Louis XIV sur la conduite à tenir à l'égard des soldats protestants servant dans les armées du roi (1687). Comm. par M. Huter.	136
Lettre des ministres réfugiés en Hollande aux réformés de Marennes, la Tremblade, etc. (1688). Comm. par M. Vaurigaud.	137
Arrêt de la cour de parlement, aydes et finances de Dauphiné, du 10 ^e may 1746, qui condamne plusieurs particuliers y dénommés, du lieu de Mens, à des aumônes et amendes envers le roy; tous accusés pour fait de religion, etc. Comm. par M. P. Cadoret. . . .	146
Jugement de l'intendant de Languedoc, qui condamne Gabriel Bourrel, fabricant de bas, demeurant à Largentière, aux galères perpétuelles (1754). Comm. par M. P. Daures (?). . . .	149
Arrêt de la cour de parlement, aydes et finances du Dauphiné, du 7 ^e septembre 1759, qui condamne plusieurs particuliers y dénommés, du lieu de Mens et des environs, à des peines afflictives, à des amendes envers le roi et à des aumônes; tous accusés d'assemblées illicites et troubles excités par les ministres de la R. P. R. Comm. par M. P. Cadoret.	152
MÉLANGES.	155
Les livres prêcheurs, devanciers de Luther et de Rabelais, par M. Ant. Meray. Art. de M. A. B.	<i>ibid.</i>
Le Refuge à Neuchâtel (suite), par M. Guillebert.	158

Supplément au BULLETIN de mars et avril 1861.

Neuvième assemblée générale de la Société.	169
Allocution de M. Ch. Read, président.	<i>ibid.</i>
Un grand peintre protestant sous Louis XIV. — Jean Petitot (1607-1691), par M. Henri Bordier.	175
Pierre Davantes, dit <i>Antesignanus</i> , auteur d'un nouveau système de musique notée en chiffres (1560), par M. A.-L. Montandon. . . .	185

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS. —

AVIS DIVERS, ETC.

Juste hommage rendu à la « France protestante. »

Dans l'*Annuaire* historique, anecdotique et critique du *Bibliophile*, du *Bibliothécaire* et de l'*Archiviste* pour l'année 1861, publié par M. Louis Lacour (2^e année), nous trouvons la mention suivante classée parmi les *souvenirs de l'année* 1859-1860 (page 197) :

« La FRANCE PROTESTANTE vient de s'achever ; le neuvième et dernier volume est paru. C'est assurément, avec l'ouvrage de M. Barthélemy Haug (continuation du *Gallia Christiana*) et après les grands travaux de l'Académie des inscriptions, le seul livre de notre époque appelé à prendre place à côté des admirables travaux des bénédictins. MM Haag ont cherché à réaliser un vœu exprimé par l'auteur de la *Bibliothèque historique de la France*, et à présenter en même temps sous un jour favorable une des faces de nos annales nationales les plus obscurcies par la passion. Ont-ils réussi ? Qui pourrait en douter, en ouvrant au hasard un de leurs neuf volumes, et en s'assurant dans quelle masse de documents imprimés et manuscrits ils ont dû porter le flambeau de leur sévère critique, pour constituer ce vaste ensemble historique, auquel ils ont donné le nom de FRANCE PROTESTANTE, et que les érudits, dans leur gratitude, appelleront, sans lui donner un titre trop prétentieux, le *Gallia Christiana* du protestantisme. »

Comme on écrit l'histoire dans un certain « Monde. »

Nos bons amis, l'*Univers* et le père Loriquet, ne sont pas morts (voir *Bull.* III, 223 et IV, 540) : ils revivent dans le *Monde* et dans M. Coquille, l'un de ses savants rédacteurs ; redisons donc, comme par le passé : *Ecce*

iterum Crispinus! Voici, en effet, que M. Coquille vient de professer *ex cathedra* une longue leçon (en sept colonnes, n° du 49 février), sur l'histoire de la Réforme, à propos d'un livre récemment publié chez Gaume : SIXTE-QUINT ET HENRI IV, *introduction du protestantisme en France*, par E.-A. Segretain, ancien député. Comme nous soupçonnons nos lecteurs de n'être pas abonnés au *Monde*, et que ce serait vraiment dommage qu'une telle leçon fût perdue pour eux, nous allons la mettre en raccourci sous leurs yeux.

L'ouvrage de M. Segretain est, déclare d'abord M. Coquille, « l'étude historique la plus convaincante et la plus catholique. » Nous verrons bien. A ceux qui se poseraient la question : « Y a-t-il donc quelque chose à apprendre sur Henri IV ? » il répond : « Oui, il y a tout à apprendre. » Selon lui « le long et lourd travail de M. Poirson a complètement altéré le sens des événements. » C'est que « la science du droit et de la théologie » a manqué jusqu'ici aux historiens, et que « même les catholiques ont biaisé sur la doctrine. » Mais « M. Segretain a osé dire la vérité tout entière. »

Quelle est-elle donc ? Écoutons M. Coquille et tâchons de le suivre et de le comprendre. « La lutte de la Bible et du *Corpus juris* constitue l'histoire de l'Europe chrétienne..... Lorsque l'influence de l'Eglise s'affaiblit, c'est que le droit romain prévaut; lorsque la papauté combat Frédéric II, c'est qu'elle résiste au droit romain. Mais il s'insinue par les écoles et les universités, par l'esprit d'astuce et de servilité qui le met à la solde et à la disposition des princes. Par la Renaissance, le panthéisme, le paganisme fait irruption en Europe; et bientôt les théories du droit civil sont en honneur et s'imposent aux nations. La Réforme n'est qu'une évolution dans le même sens... » — Ainsi, la Réforme, c'est le droit romain qui triomphe : théorie assurément fort neuve, mais assez peu intelligible. On a appelé le droit romain « la raison écrite » : est-ce pour cela que M. Coquille y voit l'image de la Réforme ? A la bonne heure.

M. Coquille daigne reconnaître que « la moitié de l'Europe se détache de l'Eglise. » Mais il ajoute aussitôt à cet aveu, qui lui coûte, une observation non moins curieuse que sa théorie du droit romain et qu'il paraît emprunter à M. Segretain. « Une grande vérité ressort, dit-il, de ce livre : tous les peuples ont repoussé la Réforme; ils l'ont repoussée avec ardeur et persévérance... C'est la volonté des princes, alléchés par les biens d'Eglise et nourris les doctrines des légistes, qui courbe les peuples sous le joug après une longue résistance... » — Ainsi, en France, par exemple, ce ne sont pas les Louis de Berquin, les Anne Dubourg, et tant d'autres martyrs tirés du sein de la foule, qui embrassent la réformation de Luther, ce n'est pas Calvin et tant d'autres obscurs adeptes qui fondent la réformation française. Pure illusion ! C'est François I^{er}, c'est Henri II, c'est Catherine de Médicis et sans

Toute aussi Charles IX, se déclarant pour le droit romain, c'est-à-dire pour le protestantisme et persécutant le peuple pour le contraindre à s'y convertir. « Le sang des martyrs » repoussant la Réforme « a inondé l'Europe, comme aux jours de l'empire romain. » Voilà la vérité *nouvelle* qui ressort du livre de M. Segretain.

Sautons une ou deux colonnes consacrées à la démonstration de cette autre vérité, que « Césarisme, Renaissance, Réforme, Révolution française, Révolution italienne enfin, ne sont qu'une seule et même chose sous des noms divers. » Parmi les vérités de détail dont ce morceau est émaillé, citons seulement ce petit axiome de circonstance : « Un roi hérétique ou païen sera nécessairement persécuteur ; il en a toujours été ainsi, et la logique ne saurait mentir. » Elle ment bien quelquefois..., à moins pourtant que ce ne soit pas la logique. On sait du reste qu'un roi orthodoxe et catholique ne saurait jamais être persécuteur !

Continuons. « La Réforme a été vaincue en France. Que serions-nous si elle avait triomphé ? une annexe de l'Angleterre, un peuple sans nom ! Cette triste maison de Valois, race de beaux esprits, poètes et orateurs, renaissance du Bas-Empire, penchait vers l'hérésie. C'est le peuple qui s'inquiète, s'irrite, prend les armes ; la bourgeoisie des villes et les corporations des métiers déploient une invincible énergie. La connivence de la royauté, l'aide de l'étranger soutenaient, encourageaient les sectaires. On n'a jamais su le nombre exact des protestants. Un renseignement puisé à une source contemporaine permet de croire qu'il était considérable, beaucoup plus considérable que de nos jours. Dans un *Dialogue sur les causes des misères de la France*, Guy Coquille prête ces paroles à un *catholique zélé* : « La cause des catholiques est juste ; ils sont en nombre plus grand, au quadruple que ne sont ceux du parti contraire, etc. » (T. I, p. 257.) Ils ne sont pas huit cent mille aujourd'hui, et ils tiennent en échec trente-quatre millions de catholiques. C'est à cause d'eux ou à leur occasion que la France a perdu sa religion d'Etat, qu'elle a cessé d'être une nation catholique, qu'elle a subi une législation athée. On peut affirmer que s'il y avait en France un quart de protestants, nous n'aurions que des administrations protestantes, tant l'instinct d'envahissement est naturel à la secte. Toute la richesse publique serait en leurs mains, et la population catholique végéterait comme en Irlande. La Ligue a sauvé la nationalité française ; la *patrie* et la *religion* étaient indissolublement unies. Le protestantisme était l'ennemi de la foi et de l'ordre social. Son action équivalait à celle des socialistes actuels. Et il n'y a pas plus à s'étonner du degré de réprobation qu'il excita « qu'il n'y a à s'étonner des ruines et des désastres qu'il accumula sur la France. »

Ce dont, certes, il y a à s'étonner, c'est des vieilles et mensongères re-

dites qui sont accumulées dans ces lignes et qui nous sont données là pour du neuf. Mais continuons :

« L'hypocrisie est le caractère général de la Réforme; les catholiques du temps ne s'y sont pas trompés. Bossuet dit de Cromwell : Hypocrite raffiné autant qu'habile politique. On a essayé de renverser ce jugement, qui est la vérité même. M. Carlyle, en Angleterre, nous a présenté un Cromwell fanatique, convaincu; et il n'a manqué pour cela ni de lettres privées, ni de documents de toute sorte. Tous les puritains en ont autant à leur service pour plaider leur bonne foi. La bonne foi dans l'erreur et dans le crime est déjà un phénomène assez difficile à comprendre. Il y a maintenant des protestants de bonne foi. Le livre *Sixte-Quint et Henri IV* explique pourquoi, aux débuts de la Réforme, aucun des meneurs n'a été ni pu être de bonne foi. Les peuples étaient catholiques et ne voulaient pas changer de religion. On les trompe avec impudence, on invente une Eglise primitive, etc. Luther, si scandalisé de la cour de Rome, épouse une religieuse et permet la polygamie aux princes allemands. Les mœurs de Henri VIII étaient au même niveau. Si les princes et les grands seigneurs réformés avaient perdu leur pouvoir ou leurs richesses, on pourrait arguer de leur sincérité. Mais la Réforme leur procurait de belles confiscations. Le jargon religieux était exigé pour séduire le peuple; les manifestes des réformés sont farcis de citations de la Bible et de l'Evangile... Le grand historien des sectes protestantes a donné leur signalement indélébile : hypocrites raffinés. Les actes de tous les chefs de la Réforme sont marqués à ce caractère. »

En face d'Henri IV, « homme moderne (beaucoup d'esprit, peu de scrupules), Sixte-Quint est l'homme du droit chrétien... En se réconciliant avec le saint-siège, Henri IV tint mal ses promesses. L'Edit de Nantes donnait au protestantisme une nationalité à part. Il rouvrait la plaie à peine fermée, et laissait inutile le sang versé pour la défense de la foi. A cette époque, aucun pays protestant n'accordait la liberté au culte catholique. Ce fut donc une trahison envers l'Eglise et envers la France. Les conséquences n'ont pas tardé à se manifester. Et jusqu'au siège de La Rochelle, par Richelieu, les écrits et les journaux du temps nous offrent les preuves multipliées d'un complot qui se développait sous l'instigation et avec le secours de l'étranger pour renverser le catholicisme en France. Les protestants s'étaient divisé la France; leur organisation occulte s'étendait sur tout le territoire. On trouve dans le *Mercure de France* la trace des plans élaborés dans leurs conciliabules, après la prise de La Rochelle. Privés de l'autonomie politique, ils gardaient leurs relations avec l'Angleterre; là était leur affection; ils servaient en France de point d'appui à l'Angleterre, ils

étaient son avant-garde. C'est *dans ces circonstances* que, *cédant au vœu public*, Louis XIV révoqua l'Edit de Nantes. »

En vérité la plume nous tombe des mains en reproduisant un pareil galimatias étalé avec une telle outrecuidance ! Achéons cependant :

« Que cette mesure ait été efficace, il n'est pas permis d'en douter, et cela est démontré par la haine même qu'elle inspire à nos philosophes et libres penseurs. Louis XIV *rentrait dans le droit public de France*. Les têtes du parti émigrèrent ; le reste se convertit ou à peu près, et au bout de quelque temps le protestantisme *n'exista plus que pour mémoire*. La royauté était aussi forte pour réprimer le schisme que pour le susciter. Quand on voit l'Espagne se préserver entièrement de l'hérésie, par la volonté de ses souverains, on reste convaincu que les rois ont eu partout la puissance de sauvegarder la foi de leurs peuples. L'histoire moderne est pleine d'exemples de peuples inclinant à la volonté des souverains en matière de religion. La révocation de l'édit de Nantes *n'a pas créé d'ennemis à la France*, et elle ne nous a enlevé qu'un nombre insignifiant d'habitants. Si vous en comptez *cent mille*, ce sera beaucoup, et en réalité *ce n'est rien*. On a *prétendu* que notre industrie en avait reçu un coup mortel. L'appauvrissement de la France est dû à d'autres causes, aux guerres continuelles qui ont ruiné la noblesse, à *l'affaiblissement de la propriété ecclésiastique*. Les capitaux protestants s'exerçaient sur l'industrie ; fondées sur l'observance de la religion catholique, les corporations d'arts et métiers repoussaient les protestants. Les protestants n'étant pas astreints *aux principes d'humanité, de modération, de bonne foi*, exigés par les statuts des métiers, faisaient, par leurs capitaux, *par le jeu de l'usure*, par le mépris des fêtes catholiques, une concurrence désastreuse aux travailleurs catholiques. Ils *désorganisaient* l'industrie française. Une grave question d'intérêt se joignait ainsi à l'antipathie religieuse, et corroborait la haine des classes laborieuses contre le protestantisme.

« Ce point de vue a échappé aux historiens. La plupart même ont été conduits à faire dater de la révocation de l'Edit de Nantes la puissance industrielle de l'Angleterre.....

« Dans toute cette histoire, les historiens prodiguent le mot de persécution. Il n'y a que la vérité de persécutée. *Les catholiques seuls ont été persécutés par les protestants*, parce qu'ils ont été attaqués sans droit, avec une fureur inouïe. Les malheurs amenés par leur résistance ne leur sont pas imputables....

« Notre siècle, dit en terminant M. Coquille, croit sérieusement avoir inventé l'histoire. Cette *prétention* est aussi ridicule que bien d'autres. *La postérité placera très-bas* les œuvres historiques de notre époque ; les

plus célèbres ne sont que des *romans* ou des *systèmes de philosophie*. Il leur manque le sentiment sincère, profond, des temps écoulés, et ce sentiment, *c'est le catholicisme* professé dans toute l'amplitude de ses *dogmes*, de sa morale, de sa *politique sociale*.... »

Ouf ! arrêtons-nous enfin et appliquons tout bonnement à M. Coquille le jugement qu'il porte sur les meilleurs travaux de notre temps. Devançons la postérité, et plaçons-le « très-bas, » parmi les « systèmes de philosophie » ou de « politique sociale » plus ou moins catholique. C'est encore faire bien de l'honneur à un pédagogue qui prend gravement ses impudents non-sens ou contre-sens pour des inventions nouvelles, et tranche du docteur et du juge, sans s'apercevoir qu'il donne sottement ses qualités aux autres.

Et maintenant, veut-on savoir comment pense et comment écrit effectivement l'auteur de ce fameux ouvrage, dont M. Coquille se fait ainsi le *grandi promissor hiatus*? Voici quelques lignes que nous tirons des « Réflexions préliminaires » mises par M. Segretain en tête de son livre : « Quand on mutilé les vérités, leurs tronçons épars se corrompent et « portent la peste dans le corps politique.... Une pulvérisation active « émiette tout ce qui constitue les organes matériels de l'indépendance humaine... Un prodigieux abâtissement s'étend sur l'humanité, au moment « où elle crève d'une admiration pléthorique de sa propre grandeur. »

On conviendra que si le mot de Buffon est vrai, si le style est l'homme même, voilà un écrivain bien malade et digne d'une grande pitié ! Heureusement qu'il a trouvé M. Coquille qui le proclame digne d'une grande admiration !

Une histoire de l'Eglise réformée de Montpellier, d'après les documents authentiques. — Pierre Dortial, le pasteur martyr du Désert.

Encore une bonne nouvelle à donner à nos lecteurs, c'est, à savoir, la très-prochaine publication d'une *Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier*, avec une ample collection de documents inédits sur le Languedoc, les Cévennes et le Vivarais, puisés aux Archives de l'intendance du Languedoc, par M. le pasteur Ph. Corbière, qui s'est appliqué depuis plusieurs années à cet excellent travail. Ainsi se poursuit, çà et là, grâce au zèle de quelques pionniers, l'heureuse exploitation des matériaux authentiques de nos annales ; ainsi aux ténèbres succède la vérité. Pour la première fois, M. Corbière aura vérifié aux sources mêmes de nombreux faits de notre histoire si dramatique des protestants du Désert, à commencer par le procès de Brousson, qu'il a pu étudier dans les pièces de la procédure. Il en résulte que son récit, d'une vérité incontestable, différera sen-

siblement de ceux qui ont prévalu jusqu'ici. Les inexactitudes de Brueys et son ignorance des faits, ou plutôt sa mauvaise foi et ses mensonges seront désormais évidents à tous les yeux.

En attendant que son livre ait paru, M. Corbière nous a fait connaître que les deux articles insérés naguère dans le *Bulletin* (IX, 288 et 341) sur Pierre Dortial, étaient venus fort à propos compléter les renseignements qu'il avait lui-même rencontrés sur ce martyr inconnu, et il a bien voulu nous communiquer le fragment de son travail dans lequel il a eu occasion d'en faire usage. Voici cet extrait :

« Jean-Pierre Dortial, soupçonné d'avoir rempli les fonctions de prédicateur de l'Evangile, fut arrêté chez le sieur Louis Souchon, dans les îles de la Voulte, avec sa femme Magdelaine Chausson et ses deux fils Pierre et Jacques, ainsi que deux autres personnages, dont l'un était le sieur Souchon et l'autre Alexandre Chambon. Cette arrestation eut lieu le 4 juin 1741, ainsi que cela résulte des lettres du sieur Dumolard, subdélégué à Tournon, et par les soins du commandant Perret. Les prisonniers furent enfermés dans le château de Beauregard, d'où le jeune Pierre Dortial s'évada après son interrogatoire. En vertu d'une ordonnance de M. de Bernage, du 24 octobre, les autres furent transférés au fort de Nîmes, et M. de Larroc, receveur général des amendes prononcées contre les nouveaux catholiques, paya la somme de 313 livres 40 sols pour frais de conduite et d'escorte. Les ordonnances en vertu desquelles ces paiements furent effectués sont des 15 novembre, 24 et 28 décembre de la même année. Perret, commandant à la Voulte, par les soins de qui les arrestations avaient été faites, reçut les 3,000 livres de récompense promises à celui qui procurerait la capture d'un prédicant. Il faut dire, toutefois, pour être d'une exactitude rigoureuse, qu'on défalqua de cette somme, nous ne savons pourquoi, celle de 313 livres 40 sols, déjà payée pour frais de conduite, et le commandant délivra un reçu qui nous est passé entre les mains. Dortial, déclaré atteint et convaincu d'avoir fait les fonctions de prédicant, fut condamné à mort le 31 juillet 1742, par jugement de M. de Bernage. Des pièces qui ne peuvent pas se trouver au procès, mais qui ont été simultanément communiquées au *Bulletin de l'Histoire du protestantisme français* (3^e année, pag. 288 et 341), par MM. F.-E. Teissier et Borrel, nous apprennent que sa mort eut lieu sur l'Esplanade de Nîmes, qu'elle fut des plus édifiantes, qu'il fit plusieurs fois, en présence de ses juges, des prières touchantes, et qu'il repoussa les prêtres qui venaient l'exhorter, en leur disant : « Messieurs, vous prenez de la peine inutilement..... Je suis resté neuf mois dans les prisons du fort ; « si vous étiez venus m'y trouver, nous aurions pu, pendant ce temps-là, « conférer ensemble ; mais à présent que je suis à ma dernière heure, je « veux l'employer à faire ma paix avec Dieu. » Et il rendit le dernier

soupir en prononçant ces paroles : « Seigneur ! Je remets mon esprit entre « tes mains. »

« Des deux communications faites au *Bulletin*, celle de M. le pasteur Borrel est la plus exacte, elle nous apprend que Dortial était du lieu de Chalançon, et que son âge approchait de soixante-dix ans ; celle de M. F.-E. Teissier (d'Aulas) est évidemment erronée, quant au lieu de l'arrestation, qu'elle dit être Saint-Césaire, près de Nîmes ; elle l'est encore sur le jugement de Jacques Dortial, qui fut acquitté, et n'est exacte que pour Magdelaine Chausson, qui dut faire, en effet, trois mois de captivité. La cause de la femme et du fils de Dortial avait été disjointe de la sienne et renvoyée à un plus ample informé ; elle fut jugée un mois plus tard. Quant aux sieurs Louis Souchon et Alexandre Chambon, ils durent passer le reste de leurs jours aux galères.

« Dortial avait subi sa peine, la vie lui avait été arrachée : son crime était d'avoir prêché l'Evangile. Mais tout n'était pas encore terminé ; s'il avait payé sa dette, le Vivarais n'était pas libéré. En vertu de l'article 8 de l'ordonnance du 9 novembre 1728, portant que les nouveaux convertis des arrondissements dans l'étendue desquels un prédicant aura pu être arrêté, seront condamnés à 3,000 livres d'amende, indépendamment du procès qui sera fait et parfait à celui dans la maison duquel le prédicant aura été arrêté, deux arrondissements du Vivarais avaient été condamnés, par jugement du 31 juillet, à l'amende susmentionnée de 3,000 livres.

« Toutefois, l'exécution du jugement donna lieu à quelques difficultés. La maison du sieur Louis Souchon était-elle du Vivarais ou du Dauphiné ? La question paraissait douteuse, car le Rhône, qui se porte tantôt vers une de ses rives et tantôt vers l'autre, avait obliqué vers la rive droite, et c'était, en réalité, dans le Dauphiné que se trouvait la maison du sieur Souchon. Le jugement aura son cours, et les protestants du Dauphiné payeront l'amende. Mais voici une difficulté nouvelle. L'ordonnance dont il s'agit, provoquée pour le Languedoc, n'avait pas été rendue exécutoire dans le Dauphiné. La question fut débattue ; le cas paraissait embarrassant ; une ordonnance royale trancha la difficulté. Il fut décidé que l'arrondissement qui payerait l'amende serait celui dont faisait partie la maison du sieur Souchon. L'affaire dut donc se terminer par une expertise.

« Que devint la femme de Dortial ? que devint son fils Jacques ? Jeune encore et très-maladif, il fut réclamé par sa mère, qui avait été élargie en novembre, après trois mois de captivité. Il n'avait été l'objet d'aucune condamnation, et il aurait dû être élargi au mois d'août, immédiatement après le jugement de sa mère, mais il était encore retenu en novembre, comme cela résulte d'une requête que Magdelaine Chausson adresse à

l'intendant à ce sujet. Pour quel motif Jacques Dortial, acquitté, n'était-il pas mis en liberté ?

« Une lettre de M. de St-Florentin à M. de Bernage nous l'apprendra.

« A Versailles, le 16 avril 1743.

« Il est toujours fort avantageux, Monsieur, d'avoir pu disposer le nommé Dortial fils à se faire instruire; et je ne peux qu'approuver les mesures que vous avez prises à ce sujet avec M. l'évêque de Nîmes. Le zèle de M. Dubousquet est bien louable, et il est juste de le seconder en prenant sur le fonds des amendes les 8 livres qui sont nécessaires, par mois, pour faire le supplément de ce qu'il donne pour la pension de ce nouveau converti.

« Je suis toujours parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

SAINT-FLORENTIN. »

« Dans un état, du 16 décembre 1743, des pensions et gratifications annuelles assignées sur le produit des amendes, le nom de Jacques Dortial se trouve accompagné de cette note : « C'est le fils d'un prédicant de ce nom qui a été exécuté à Nîmes. Cette gratification (96 livres) lui a été accordée pour le supplément de sa subsistance chez un maître d'école, à Montpellier, où il a été mis pour être élevé dans la religion catholique. » On lit à la marge : « On ne lui a jamais rien payé, il n'a resté que huit jours à Montpellier. » Nous perdons ici la trace de Jacques Dortial; nos pièces ne nous permettent pas de le suivre plus loin. »

Questions et Réponses.

Charles IX a-t-il tiré sur les Huguenots lors du massacre de la Saint-Barthélemy ?

(Voir t. V, p. 332; VI, 118; VII, 182, et ci-dessus, p. 5.)

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Paris, 10 mars 1861.

Je vous félicite, mon cher président, d'avoir inséré tout au long, dans notre dernier *Bulletin*, la réponse faite par M. Ed. Fournier aux témoi-

gnages si précis qui accusent Charles IX d'avoir, comme dit l'illustre d'Aubigné, « giboyé sur ses sujets huguenots. »

Voilà donc aujourd'hui Brantôme récusé (1), parce qu'il n'était pas sur le lieu même quand les massacres se commirent ; et d'Aubigné, parce que l'un des ouvrages dans lesquels il en parle ne fut publié que longtemps après les événements. La tâche de l'historien devient fort compliquée, s'il lui faut, pour obtenir créance, avoir été témoin de tous les faits qu'il rapporte, et les faire connaître à bref délai.

Vous saurez certainement répondre à cet argument, ainsi que peser la valeur de la phrase empruntée au *Tocsin contre les Massacreurs* ; en attendant, je vous demande à dire un mot de cette fameuse fenêtre de Charles IX, alternativement ouverte, abattue, reconstruite ou murée, et non moins travaillée par les écrivains que par les maçons.

Après les preuves matérielles apportées par MM. Aug. Bernard, Lud. Lallanne et Ad. Berty, pour démontrer l'existence de cette baie, il semblait que M. Ed. Fournier dût avoir bonne grâce à se rendre. Mais plutôt mourir ! M. Fournier a découvert un tableau postérieur à la Saint-Barthélemy d'un siècle environ, et dans lequel la fenêtre est murée. Il en conclut, de sa propre autorité, qu'elle était déjà bouchée en 1572. Libre à lui ; seulement puisqu'on va chercher les vieux tableaux, permettez-moi de vous signaler une vieille gravure, ce qui vaut tout autant. Si vous me permettez de citer l'*Histoire de France par les monuments*, que j'ai publiée l'année dernière avec M. Edouard Charton, je vous prie d'y examiner, à la page 78 du second volume, une gravure qui n'est que la reproduction réduite d'une grande et curieuse estampe représentant la mort de l'amiral Coligny et les principales scènes de la Saint-Barthélemy, gravées par un artiste du temps.

Notre dessinateur n'a pu reproduire tous les détails de l'original, que vous pouvez voir dans le cabinet de M. Hennin ; cependant l'on peut très-bien suivre encore avec lui les détails du drame que l'artiste a reproduit. Charles IX jouait à la paume, nous disent les mémoires d'alors, quand on vint lui annoncer l'attentat commis par Maurevel contre l'amiral ; vous voyez dans le fond de notre planche le jeu de paume, où la présence du roi est indiquée par celle de ses hallebardiers ; sur le devant de la scène, Coligny s'avance à cheval, entouré de ses gentilshommes, lisant un placet, et recevant au bras gauche les deux balles que lui envoie l'assassin caché dans une maison ; plus loin se trouve la demeure de Coligny qu'on égorge dans sa chambre, qu'on jette par la fenêtre, qu'on outrage dans le ruisseau ; puis les rues, les quais, les ponts, les places, les maisons, Paris tout entier rempli de carnages, la rivière charriant une foule de cadavres, et

(1) On a imprimé ci-dessus, à la page 7, note 2, *répéter* au lieu de *récuser*.

dans le fond les fossoyeurs creusant de vastes fosses pour les ensevelir au pied des hauteurs de Chaillot. Mais ce qui est caractéristique dans cette curieuse image, c'est le Louvre qu'on voit s'élever non loin des berges de la Seine, et où Charles IX apparaît à une fenêtre en balcon, surmontée de trois fleurs de lis. Derrière lui se tiennent deux halbardiers et plusieurs seigneurs qui parlent entre eux, tandis que le roi regarde ce qui se passe dans l'attitude d'un homme vivement agité. Regarde-t-il seulement ? ou ne regarde-t-il pas plutôt, le corps penché, la main droite en avant, l'effet d'un coup qui vient d'être tiré dans la direction de la Seine ? Je ne saurais le décider. Il n'a pas son arquebuse entre les mains. Peut-être les courtisans placés derrière lui sont-ils en train de la charger. Toujours est-il que l'homme et le balcon sont là, gravés par un burin du XVI^e siècle, et qu'il est impossible de les nier.

Tout à vous.

H. BORDIER.

Livres et manuscrits de la bibliothèque de Du Plessis-Mornay.
— **Que sont-ils devenus ?**

(Voir t. IX, p. 22, 204, 281, 377, et ci-dessus, p. 17.)

M. Champollion-Figeac, bibliothécaire du château de Fontainebleau, nous fait connaître qu'il existe dans la bibliothèque confiée à sa garde un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *De la religion chrestienne, contre les athées, épicuriens, payens, juifs, mahumédistes, et autres infidèles*, par PHILIPPES DE MORNAY, sieur du Plessis-Marly. A Anvers, de l'imprimerie de Christophe Plantin, MDLXXXI. Ce volume (coté A. 230.), de format in-4^o, est richement relié en maroquin rouge du Levant, doré sur les plats (en compartiments fleurons à petits fers) ainsi que sur les tranches, et l'on y remarque, au milieu et aux coins des plats, ainsi qu'au dos, les deux *phi* grecs (Φ Φ) qui formaient le chiffre de Du Plessis-Mornay. Il y a trois feuillets de garde au commencement et à la fin.

Au recto du second feuillet, avant le titre, Du Plessis-Mornay a tracé d'une écriture très-irrégulière et qui indique sans doute le déclin de l'âge et l'affaiblissement de la vue, les sept lignes que voici :

*Ce livre fut par moi commencé
l'an 1579, âgé de trente ans, et
achevé l'an 1580 : savoir com-
mencé à Anvers et achevé à Gand,
estant ambassadeur du roi de
Navarre, qui fut depuis Henry qua-
triesme, roy de France.*

Au verso du troisième feuillet se lisent les trois mentions suivantes, d'une très-belle écriture qui paraît bien être celle de Du Plessis-Mornay, dans la force de l'âge :

« L'an mil cinq cens soixante et huit, à un mescredy vint-neufviesme de « décembre, entre onze et douze heures du matin, nasquit Suzanne de Pas. « Et fut baptisée à Sedan. Et fut son parrain Monsieur Doncher, et sa ma- « raine Madamoyselle sa femme. »

« L'an mil cinq cens septante et six, à un lundy dix-septiesme de décem- « bre entre quatre et cinq heures du soir, nasquit Marthe de Mornay. Et « fut baptisée au Plessis, par Monsieur Du Val, ministre lors du Parc. Et « fut son parrain Monsieur de Sauseuse. »

« L'an mil cinq cens septante et huit, à un dimanche premier jour de jung, « entre une et deux heures après minuist, nasquit Elizabeth de Mornay. Et « fut baptisée à Londres en Angleterre. Et fut son parrain Monsieur de Si- « denay, et ses maraines Madame de Stafford et Madamoyselle de Kille- « gray. »

La première de ces trois mentions concerne une fille du premier mariage de Charlotte Arbaleste, qui avait épousé Jean de Pas, puîné de Feuquières, dont elle resta veuve, à l'âge de dix-neuf ans, en cette même année 1568. Cette fille paraît avoir été posthume. Charlotte Arbaleste se remaria à Du Plessis-Mornay en 1575.

La deuxième mention est relative à leur premier enfant, Marthe, qui épousa, en 1599, Jean de Jaucourt, seigneur de Villarnoul ; et la troisième se rapporte à Elisabeth, leur seconde fille, qui devint, en 1604, la femme de Jacques de Saint-Germain, sieur de Fontenay-le-Husson, en Normandie.

Au verso du deuxième feuillet, à la fin du volume on trouve, ces quatre vers, qui semblent écrits d'une main juvénile :

Craindre Dieu, vous servir, ma mère, c'est mon tout.
Vous voulez qu'au seul Dieu je consacre ma vie,
Vostre désir m'y pousse, et le mien m'y convie :
Dieu me doint d'en venir heureusement à bout.

Ce quatrain est suivi de deux *phi* entrelacés, au milieu de quatre *S* bar-rées. Ce chiffre, joint au sens que présente le premier vers, porterait à croire que la main qui a tracé ces lignes est celle de Philippes, ce fils chéri de Charlotte Arbaleste et de Du Plessis-Mornay, qui naquit à Anvers en 1579, et dont la mort prématurée, en 1605, brisa le cœur de ses parents et ne laissa pas à sa mère la force de lui survivre longtemps.

Enfin, au verso du feuillet final, Du Plessis-Mornay a écrit un *errata* de dix-huit lignes. Il a aussi fait dans le livre même diverses corrections, dont

il aura été tenu compte pour les réimpressions de Paris, 1582 ; de Leyde, 1583 ; et de Lyon, 1597.

Le titre du volume est souillé de boue, ce qui fait présumer qu'il a eu sa petite part des outrages que subit en 1621 la bibliothèque de son illustre auteur et possesseur. En outre on voit que, devant ce titre et après la dernière page, il a été coupé au canif deux feuillets de parchemin, sur lesquels se trouvaient sans doute des armoiries dorées et coloriées, comme dans l'exemplaire du *Mystère d'iniquité* conservé à la bibliothèque Mazarine.

Le catalogue de la belle bibliothèque de feu M. de Monmerqué, dont la vente a commencé le 11 mars 1861, porte sous le numéro 3974.

Mémoires de Charlotte Arbaleste : Manuscrit sur papier de 274 feuillets, in-fol., veau fauve, armoiries, XVII^e siècle. — Ce manuscrit contient les mémoires de Charlotte Arbaleste, protestante de Saumur. Ils sont intéressants pour l'histoire du protestantisme de 1595 à 1606.

Ce beau volume, relié aux armes de Mornay, a évidemment fait partie de sa petite bibliothèque. Nous avons été heureux d'apprendre que c'est la Bibliothèque impériale qui en a fait l'acquisition au prix de 173 francs.

Véritable origine et signification du sobriquet de « Parpaillot. »

(Voir t. VIII, p. 120, 275, 380 ; IX, 20, 119, 209, 284, et ci-dessus, p. 11.)

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Nantes, 28 février 1861.

Voici encore quelques mots au sujet du sobriquet de *Parpaillot* appliqué aux réformés. Je ne prétends point résoudre la question si difficile, de savoir à quelle époque ce mot a commencé à être appliqué à nos frères, mais il me semble qu'à l'époque de la défaite de Soubise il était déjà populaire. Preuve en soit, la chanson poitevine dont je vais citer quelques couplets, et qui fut composée peu de temps après cette défaite. L'auteur de la chanson semble avoir pris lui-même part à la bataille. Cette pièce est extraite du recueil : *la Gente poitevine*, etc., page 35. En voici le titre : *Chanson poitevine sur la resjouissance de la dérouté du sieur Soubise et de ses gens, dans l'isle de Rié, par nostre roy Louis XIII, d'heureuse mémoire sur le chant : Y quiou grand ribaud de moine neigre, igl*

a mon devantau, etc. (*Ce grand ribaud de moine noir, il a mon tablier, etc.* — Ce titre est de l'auteur du recueil (1660), et n'est pas contemporain de la chanson.)

I

Vive le ré, nêtre bon sire,
O n'en fut jamez un itau!

Vive le roi, notre bon sire,
Il n'en fut jamais un pareil!

Y quiou bea Monsieur de Soubize,
Qui se dit le ré des Parpaillaux,
Tot enbuffy do vent de bize,
A monty su ses gron chevaux.
Vive le ré, etc.

Ce beau Monsieur de Soubize,
Qui se dit roi des Parpaillaux,
Tout gonflé par le vent de bise,
Est monté sur ses grands chevaux.
Vive le roi, etc.

II

Nêtre bon ré vinguit à Nante,
Pre buttre fin à nous travaux,
Et d'ine façon bain gallante,
Douni la chasse aux Parpaillaux.
Vive le ré, etc.

Notre bon roi vint à Nantes,
Pour mettre fin à nos maux,
Et d'une façon bien galante,
Donna la chasse aux Parpaillaux.
Vive le roi, etc.

III

Gle fet si ben, pre sa finesse,
Qu'en ine net, tot d'in plain sault,
Avecque sa brave noblesse,
Gle surpringuit les Parpaillaux.
Vive le ré, etc.

Il fit si bien, par sa finesse,
Qu'en une nuit, et de plein saut,
Avec sa brave noblesse,
Il surprit les Parpaillaux.
Vive le roi, etc.

IV

Quand j'ontondy la huée
Et la chasse des Parpaillaux,
Y ve pris ma gronde cougnée,
Et les fandez quem' naveaux.
Vive le ré, etc.

Quand j'entendis les huées
Et la chasse des Parpaillaux,
Je vous pris ma grande coignée,
Et les fendit comme navets.
Vive le roi, etc.

V

Gle étiant chargy de pistoles,
Qui fit grand bain à nou royaux.
O sont pardy de braves drolles,
Iglz n'aymant grain les Parpaillaux.
Vive le ré, etc.

Ils étaient chargés de pistoles,
Qui firent grand bien à nos royaux.
Ce sont pardieu de braves garçons:
Ils n'aiment point les Parpaillaux.
Vive le roi, etc.

VI

Quo sont geons de poay de servelle,
Qualles malotrus de Parpaillaux,
De si brusly à la chandelle,
 Aprez que glont fat ton de maux.
 Vive le ré, etc.

Qu'ils sont gens de peu de cervelle,
 Ces malotrus de Parpaillaux,
De se brûler à la chandelle,
 Après qu'ils ont fait tant de maux.
 Vive le roi, etc.

VII

Chanton tretou à plaine teste,
 La deffète des Parpaillaux!
 Pre nestre ré fasons grond feste,
 Priant Dé qu'il garde maux.
 Vive le ré, etc.

Chantons tous à pleine tête
 La défaite des Parpaillaux!
 Pour notre roi faisons grand'fête!
 Prions Dieu qu'il le garde de maux!
 Vive le roi, etc.

Dans cette chanson, où respire un sentiment de haine si énergique contre les réformés, et qui est si caractéristique de l'esprit du paysan poitevin, il y a un trait surtout qui peut aider à découvrir le sens du mot *parpaillot*. C'est celui qu'indique le troisième vers de l'avant-dernier des couplets que je viens de citer :

Qu'ils sont gens de peu de cervelle,
 Ces malotrus de Parpaillots,
De se brûler à la chandelle!...

D'après ces vers, il faudrait donner au mot de *parpaillot* le sens de *pillon*, gens imprudents qui viennent se brûler à la chandelle. Il paraît du moins hors de doute que c'est dans ce sens que le peuple le prenait en Poitou. A plus d'un égard, il y aurait dans ces lignes une confirmation des conjectures de M. Bourel.

Agrérez, etc.

P. VAURIGAUD.

**Quelle est la véritable étymologie du mot « mouchard ? » —
 Dérive-t-il du nom d'un persécuteur des huguenots ?**

On nous pose la question suivante :

« Les rigueurs suscitées contre les protestants par un certain Mouchy, théologien de Paris et inquisiteur de la foi, enrichirent, vers 1560, la langue française du mot nouveau *Mouchard*.

« C'est Mézeray qui avance le fait, disant que les nombreux espions de Mouchy furent bientôt qualifiés de l'odieux surnom. Mais Ménage conteste cette étymologie ; il croit que les espions ont été ainsi appelés parce que, semblables aux mouches, ils vont partout chercher pâture.

« Sait-on à quelles sources a pu puiser Mézeray ? En connaît-on qui lui donnent avec vraisemblance raison contre Ménage ? »

—

Demande de renseignements dans l'intérêt de descendants de réfugiés. — Famille Chambaud de Charrier.

(Voir t. IX, p. 29, 119, et ci-dessus, p. 20.)

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Saint-Gall, 14 mars 1861.

Il ne serait pas difficile de donner des renseignements sur la famille *Chambaud* qui, pendant quarante années, a joué un rôle important dans les guerres civiles religieuses, et dont l'un des membres était, en 1587, chef des protestants du Vivarais ; mais je dois me borner ici à répondre à la question qui a été posée.

Le *Saint-Alban* recherché est situé dans le département de l'Ardèche (ancienne province du Vivarais), entre le Pouzin (1) et Privas, à 40 kilom. sud-est de cette dernière ville, et à 4 kilom. nord-ouest de la première. Voici ce qu'en dit *Dourille* (p. 239 et 256) dans son *Histoire des guerres civiles du Vivarais* (Valence, 1846) : « Saint-Alban ayant été enlevé au duc de Ventadour par les calvinistes, le maréchal-de-camp Montréal envoya (1627) un fort détachement pour reprendre cette position. Ce château, assis sur un rocher qui domine une assez vaste plaine, était entouré de profonds abîmes ; des fortifications bien ordonnées le rendaient inaccessible, excepté du côté de la montagne, où se trouvait une porte ouvrant sur un précipice, avec un bon ravelin, duquel partait une courtine aboutissant à l'autre bord du précipice, où s'élevait une tour, ayant pour base une terrasse en forme de donjon, flanquée de deux bonnes guérites et dominant la porte dont il s'agit. On comprend, d'après cette description, que la prise du château de Saint-Alban, défendu par cinquante hommes déterminés, ne devait pas être facile. On en vint cependant à bout. De Vinezac, chef de l'expédition ; de *Charrier*, qui venait d'abjurer le calvinisme ; de la Beaume et autres se distinguèrent dans cette affaire. De Nivelines, brave officier qui commandait la garnison du château, fut tué en combattant le dernier. Tous ses soldats, moins cinq ou six qui parvinrent à s'échapper, furent passés au fil de l'épée. La place, ayant été bien approvisionnée, fut remise par Mont-

(1) A 23 kilom. sud de Valence, sur le bord du Rhône. Le soussigné a été douze ans pasteur dans cette ville.

réel à de Charrier, dont l'habitation en était peu éloignée et qui fit bonne garde jusqu'au moment où le duc de Rohan vint en faire le siège.

« L'année suivante, en effet, le duc de Rohan (p. 256), maître du Pouzin, envoya Chabreilles investir le fort de Saint-Alban, que Montréal avait confié à Charrier, *fils du sieur de Chambaud*. Charrier, à l'approche de Chabreilles, pensa que la résistance serait inutile, et offrit de sortir avec ses gens, à condition que le fort serait démoli, ce qui fut accepté et immédiatement exécuté. »

Il me paraît évident, d'après cela, que le Saint-Alban recherché par la famille Chambaud est celui dont nous venons de parler; car de Charrier put fort bien demeurer propriétaire des pans de murs encore debout du château et de ses dépendances.

Le *Saint-Lager*, dont le capitaine châtelain du Pouzin, Claude de Chambaud, était le seigneur, se trouve au sud et à 15 kilomètres de Privas, et à 8 kilomètres du Pouzin. Le beau château de Saint-Lager est aujourd'hui occupé par M. le marquis de Joviac.

D'après l'historien que j'ai sous les yeux, j'ai tout lieu de penser que la famille de Chambaud de Charrier trouverait des renseignements sur ce qui la concerne dans *l'Histoire générale du Languedoc*, dans *l'Histoire générale de la rébellion de France*, dans *l'Histoire de Lesdiguières*, par Videl, peut-être aussi dans les mémoires de Rohan et *l'Histoire de Grammont*, mais surtout dans les *Commentaires du soldat du Vivarais*, par Pierre Marcha, seigneur de Prat, intendant de l'armée catholique en Vivarais.

Veuillez agréer, etc.

E. DE MAGNIN, pasteur.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

INSCRIPTIONS PROTESTANTES A MARSILLY, PRÈS LA ROCHELLE

1566

A quelques lieues de la Rochelle, dans le village de Marsilly, existe une petite communauté protestante, desservie par les pasteurs de la Rochelle, et dernier vestige de l'Eglise qui y florissait avant la Révocation, lorsque tout l'Aunis était peuplé de réformés. Au milieu des constructions modernes, l'on retrouve des pierres contenant de nombreuses inscriptions, qui

paraissent remonter au XVI^e siècle, et qui pour la plupart rappellent la versification de Marot et de Théodore de Bèze. Notamment, à l'entrée du village s'élève une porte d'une architecture élégante, portant la date de 1566, et sur laquelle on parvient à déchiffrer trois inscriptions.

Au fronton se lit :

SOLI DEO

Au-dessous, un cartouche contient le quatrain suivant :

ICI BAS N'AVONS UN
MANOIR ÉTERNEL
MAIS EN CERCIONS
UN TOUT PERPÉTUEL.

La troisième inscription se compose de ces dix vers :

BIEN ASSIS SUIS ET EN BEAU LIEU,
MAIS QU'Y PASSENS NE SUIS-JE LIEU
PASSANT SUBJET A FEU, VENT ET TONNERRE,
TOMBANT ENFIN EN RUINE ET PAR TERRE,
PARQUOY DONC SE FAULT BIEN DONNER GARDE
DE METTRE TANT SON CŒUR ET AFFECTION
ÈS LOGIS QUI NE SONT DE GRAND GARDE,
LAISSANT ARRIÈRE LA CÉLESTE MAISON
QUI LASSUS EST AU HAUT DU CIEL ÉTERNELLE,
TOUJOURS DURANT AUSSI PERPÉTUELLE.

On trouve à la Rochelle des inscriptions analogues, qui ont été recueillies. C'est ainsi qu'un porche de la rue du Minage est décoré de cartouches contenant les devises suivantes :

*Vaincre le mal en bien faisant
Est à notre Dieu fort plaisant.*

*A parler tardif,
A ouïr hâtif.*

*Vaut mieux sagesse
Que posséder richesse.*

Quelquefois ces inscriptions ont de la grandeur dans leur concision. Ainsi, une maison porte au-dessus de la date de sa construction :

En attendant une meilleure.

Enfin, elles sont simplement parfois la reproduction des plus beaux textes de l'Écriture.

L. DE RICHEMOND fils.

DÉPÊCHE INÉDITE D'HENRI DE BÉARN

ROI DE NAVARRE

A M. DE BAJORAN, GOUVERNEUR D'ISSIGNAC.

1577.

On trouve dans le *Recueil des Lettres missives de Henri IV*, publié par M. Berger de Xivrey, une lettre datée d'Agen, le 6 janvier 1577, et adressée à M. de Larmavaille, dans le but de « donner promptement ordre aux volles ryes qui se commettent en plusieurs lieux de son gouvernement, et y « maintenir les subjects du roy son seigneur en bonne paix, » et pour lui enjoindre de prêter main-forte à cet effet aux sieurs de Duras, de Montferrant et Genissac (Bertrand de Pierre-Buffière), à qui il venait d'expédier des lettres de commission. La dépêche suivante, qui est datée du lendemain 7 janvier, se rapporte aux mêmes circonstances. Elle nous est communiquée par M. le pasteur E. Robin.

A Monsieur de Bajoran.

Monsieur de Bajoran, j'ai esté adverty que sur des bruits de remuemans et esmotions, il y en a eu qui se sont licenciés à faire plusieurs désordres, aux villes et places qui ont esté saisies pour la seureté et conservation de ceux de la religion, jusques à prandre les biens des catholiques, les constituer prisonniers et rançonner, piller les temples, tenir les champs et commettre plusieurs pareils actes à la foule, ruine et oppression du peuple... Et parce que je n'ai rien en plus grande détestation que tels désordres que pour rien je ne voudroye voir et souffrir entre nous, je vous prie, Monsieur de Bajoran, suivant la confiance que j'ai de votre vertu et intégrité, et que je m'assure qu'autre chose ne vous meut que le fait de la religion et seureté commune contre les passions, pernicieux desseins et machinations de nos ennemis, tenir la main à faire cesser tels dégâts, confusions et violances, courir sus à ceux qui en useront et y continueront; et par un bon ordre et règlement conduire si bien toutes choses au lieu où vous estes, que le peuple soit soulagé, que chacun vive en repos, union et concorde, soubz l'observation de l'édit de pacification, suivant l'intantion que j'ay envoyé à Messieurs de Saint-B[.....], de Campagnac et Benac, afin de mettre Dieu, les hommes

et les veues en affections des gens de bien et paisibles de notre côté, à la confusion de ceux qui sont auteurs de ces misères, n'ayant jamais voulu qu'il ayt estably et entretenu la paix sy solennellement fayte et quy estoit tant désirée et nécessaire à ce royaume. M'assurant que vous en userés en tout devoir je ne m'étandray à vous en dire davantage, sy ce n'est pour prier Dieu, Monsieur de Bajoran, vous avoir en sa sainte garde. D'Agen, ce VII janvier 1577. Votre bien asseuré amy.

HENRY.

Cette lettre est extraite d'un Recueil de lettres du roi Henri IV, appartenant à l'un des descendants du gouverneur d'Issigeac, M. de Bajouran, copiées sur les originaux par deux notaires royaux, le 28 septembre 1712. Ce Recueil de lettres se termine ainsi : « Par nous, notaires royaux soubzignés, « extraction et vidimation a esté faite de la coppie des six lettres sus, et « des autres parts escrites pris sur leurs originaux, à nous exhibés par noble « Charles de Bérail, escuyer, sieur de Bajuran, sans y avoir rien adjouté « ny diminué, sinon comme ausdits originaux est contenu. Après quoy ledit « sieur de Bajuran a retiré le tout devers lui, et a signé. A Monflanquin, « ce 28 septembre 1712. Et nous.

« Signé : BAJURAN, CAPDEVILLE, not. royal. J. GARDÉS, not. royal. »

LETTRE INÉDITE DU DUC DE BOUILLON A LORD BURGHLEY

GRAND CHANCELIER D'ANGLETERRE.

1593.

La lettre suivante nous est communiquée par M. Gust. Masson, qui l'a transcrite sur l'original autographe, conservé au British Museum (Fonds Cotton, Caligula F. IX). Elle n'est point datée, mais une ancienne note indique qu'elle est d'octobre 1593. Elle porte pour suscription :

A Monsieur de Burghley, grand trésorier d'Angleterre.

Monsieur, nous sommes sur le point d'estre ouïs du roy aux justes demandes que luy font ceux de la Religion pour leur exercice, et pour jouir des honneurs et dignités comme ses autres subjects, où nous aurons opposés ceux qui ont essayé qu'ils ne pourroient ruiner la France que par la ruine de ceux de la Religion, mal où ceux qui

font profession de mesme religion ont intérêt. C'est pourquoy nous vous demandons vos sages conseils pour sçavoir les choses que nous devons demander et vos communes prières vers le Roy pour les obtenir. Les ennemis sont en tout autre dessin divisés, fors à celuy de la ruine de la Religion, où chascun frappe son coup, et nous n'en ferons pas de mesme, cuidant que Dieu ne le permet afin que son Eglise regarde à luy et non aux moyens humains, quy, portés avec communs conseils et moyens, seroyent si puissans que nous attacherions la nostre liberté. Je vous parle, Monsieur, comme à celuy que l'age et l'expérience me fait honorer par-dessus tous ceux qui ont en leur main la volonté et les affaires de leurs mestres, et qui juge mieux que nul autre les inconvénians qui s'offrent au cas que nous fussions refusez. Je vous supplie m'aimer et me donner vos prudans conseils comme à vostre propre fils. Vous baisant humblement les mains, c'est

Vostre humble et affectionné à vous faire servisse,

HENRY DE LA TOUR.

LE MARQUIS DE RUVIGNY

DÉPUTÉ GÉNÉRAL DES ÉGLISES RÉFORMÉES EN COUR.

LETTRES PATENTES DE NOMINATION, ET LETTRE DE NOTIFICATION

A L'ÉGLISE DE LYON.

1653.

On sait que la nomination des députés généraux des Eglises réformées appartient d'abord aux Assemblées politiques, puis, à leur défaut, aux synodes nationaux. Mais sous le règne de Louis XIII, les synodes, dit Benoît, «avoient aussi perdu ce droit insensiblement, et les derniers qui avoient continué la députation au marquis de Clermont, n'avoient pas eu le crédit de faire agréer à la cour la nomination des députés du tiers état, qu'ils avoient voulu joindre à ce gentilhomme, suivant l'usage, de sorte qu'il demeura dix-sept ans en charge et qu'il en exerça seul les fonctions depuis le synode national de 1631. Ses services, ou par le malheur des temps qui ne permettoient pas de mieux faire, ou par le peu de zèle que sa famille avoit pour la religion qu'elle abandonna entièrement, furent peu utiles aux Eglises. Il demanda sa décharge vers la fin de cette année (1644), soit

que l'âge le fit penser à la retraite, soit qu'il craignît que le synode qui devoit s'assembler à Charenton ne le mit dans la nécessité de quitter cet emploi par quelques plaintes de sa conduite. Il devoit régulièrement demander sa décharge au synode, puisqu'il n'y avoit plus d'autre compagnie qui représentât le général (l'ensemble) des réformés ; mais il aima mieux la demander au roi, et le roi la lui ayant accordée, mit en sa place le baron d'Arzilliers, sans attendre la nomination qui auroit dû en être faite par le synode prochain. De sorte que les Eglises perdirent un droit fort naturel, qui ne peut être ôté à personne sans injustice, de choisir à leur gré celui à qui elles trouveroient bon de commettre leurs intérêts, et qu'elles furent même réduites à recevoir un député choisi et commis par leurs parties. »

On peut voir dans l'ouvrage d'Aymon (II, 646) comment le Synode national de Charenton « ayant une entière déférence et une profonde sou-
« mission au bon plaisir du roi qu'il avoit déclaré, requit néanmoins très
« humblement Sa Majesté de nous accorder le rétablissement de notre an-
« cienne pratique, approuvée par les rois ses illustres prédécesseurs,
« qu'aucune autre personne, à moins qu'elle ne fût choisie d'entre les
« communautés, ne pût être constituée en la place de M. le baron d'Arzil-
« liers, au cas que ledit sieur député tombât malade, ou qu'il survint quel-
« ques autres empêchemens qui le rendissent incapable de vaquer à son
« office et de prendre soin des affaires de nos Eglises. »

Le cas se présenta en 1653. « Le marquis d'Arzilliers, qui venoit d'obtenir des arrêts et une déclaration utiles aux Eglises, n'exerça pas longtemps la députation, dit Benoît, après ces glorieux succès de ses diligences. Il mourut cette année, et le roi étant déjà en possession de nommer les députés généraux sans la participation des Eglises, donna cet emploi au marquis de Ruvigny, et fit savoir au consistoire de l'Eglise de Paris, par une lettre de cachet du quinzième d'août, qu'il avoit choisi ce seigneur. Ce n'étoit pas un commandement formel de l'accepter, mais il étoit aisé de comprendre qu'on auroit offensé le roi si on en avoit demandé un autre. Le cardinal lui avoit donné cette charge comme une récompense de ses services..... »

Nous avons exposé ailleurs (*Bull.*, VIII, 146) comment, en dépit des réclamations des Eglises, le synode national, qui eût dû être réuni en 1647, ne fut autorisé à s'assembler qu'au bout de quinze années, en 1659, et pour la dernière fois. C'est donc ce synode tenu à Loudun, qui eut à connaître de la nomination du marquis de Ruvigny, en qualité de député général, après qu'il en exerçait déjà depuis six années les fonctions, et, il faut le dire, à la satisfaction de tous. On a vu (*ibid.*, 158, 164) ce que rapporte à ce sujet le procès-verbal officiel du commissaire du roi, et l'on peut conférer avec les actes publiés par Aymon, qui donne le texte même du brevet (II, 732).

Mais des lettres patentes avaient été tout d'abord adressées aux Eglises pour leur annoncer le choix fait par le roi d'un nouveau député général. M. le pasteur Fuyroche a trouvé, à la bibliothèque de Lyon, l'exemplaire sur parchemin et scellé du sceau royal, qui fut envoyé à l'Eglise de Lyon, ainsi que la lettre autographe écrite par Ruvigny en cette occasion à la même Eglise. Il a bien voulu nous communiquer ces deux pièces, que voici :

I. LETTRES PATENTES DU ROI, QUI NOMMENT LE SIEUR DE RUVIGNY DÉPUTÉ
DE CEUX DE LA RELIGION RÉFORMÉE.

A nos chers et bien amés les pasteurs et anciens de nos subjects faisant profession de la religion prétendue réformée de notre province de Bourgogne en l'Eglise de Lyon.

DE PAR LE ROY.

Chers et bien amés, la charge de député général de nos subjects de la religion prétendue réformée que tenait le feu sieur marquis d'Arzilliers étant venue à vacquer par son décès depuis naguères, nous avons estimé ne la pouvoir remplir de personne qui vous soit plus agréable que le sieur de Ruvigny, lieutenant général en nos armées, tant pour la capacité et les bonnes qualités qui se trouvent en sa personne que pour les tesmoignages qu'il nous a donnés de sa fidélité et de son affection à notre service. Et lui ayant fait expédier le brevet de nomination de ladite charge, nous vous en avons bien voulu donner avis par cette lettre, et vous dire que vous ayez à le reconnoître en cette qualité et vous adresser à lui pour nous présenter les requestes, remonstrances et supplications que vous aurez à nous faire pour les choses que vous aurez à désirer, afin d'y pourvoir selon que nous le jugerons à propos. A quoi nous promettant que vous ne manquerez de vous conformer, nous ne vous en ferons la présente plus expresse.

Donnée à Paris, le 16 aoust 1653.

LOUIS.

PHILIPPEAUX.

II. LETTRE DE RUVIGNY AUX PASTEURS DE BOURGOGNE ET A TOUS LES RÉFORMÉS QUI HABITENT LYON, POUR LEUR ANNONCER QU'IL FAIT PARTIE DE LA DÉPUTATION GÉNÉRALE DES ÉGLISES RÉFORMÉES DU ROYAUME.

A Messieurs les pasteurs et anciens des Eglises réformées de Bourgogne, et pour tous à ceux qui résident à Lyon.

Messieurs,

Le roy m'ayant honoré de la députation générale des Eglises réformées de son royaume, a trouvé bon de vous en donner avis par sa lettre que je vous envoie. Elle vous fera connoître ses intentions, et par celle que je vous écris, vous apprendrez mes sentimens, dont le temps vous donnera une plus ample connoissance. Sa Majesté m'a choisi pour me donner un employ qui regarde son service et le vôtre. Je crois qu'il ne me sera pas difficile de me bien acquitter de ces deux devoirs, à quoi je me sens obligé par ma conscience. Je connois par épreuve la bonté que le roy a pour vous, et la fidélité que vous avez pour son service. Je tascheray, par mes soins, que vous receviez les effets de son affection, et qu'il soit persuadé que vous êtes incapables de manquer à l'obéissance que vous lui devez. Sur cela j'establi ray toute ma conduite, vous assurant que je donneray tout mon temps pour faire réussir votre juste dessein, et que je le tiendray bien employé si je puis vous faire connoître que je suis,

Messieurs,

Votre très humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 22 aoust 1653.

RUVIGNY.

Ces deux pièces ont été achetées par la bibliothèque de la ville de Lyon, à la vente Coste, il y a quelques années. (Voir *Bull.*, III, 646, n^{os} 3524, 3522.)

LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES A ABBEVILLE

1686.

On nous communique l'extrait suivant du tome V, page 94, des manuscrits de Jean Boitel, plus connus sous le nom de manuscrits Siffait, et rapportant les principaux événements survenus à Abbeville de 1657 à 1780. Ces manuscrits, curieux pour l'histoire locale, appartiennent à un particulier d'Abbeville.

1686. La révocation de l'Edit de Nantes du 22 octobre 1685 reçoit son exécution à Abbeville l'année suivante, en 1686. Le roi y envoya un régiment de dragons ; ils vivaient à discrétion chez les huguenots ; ensuite ils vendaient les meubles de leurs hôtes. On avait établi des conférences dans l'église Sainte-Catherine ; les huguenots pouvaient venir proposer leurs objections ; on les résolvait aussitôt. Mais malheur à eux s'ils ne se rendaient pas à ces preuves et s'ils n'abjuraient ; ils étaient obligés de prendre la fuite et de sortir d'Abbeville.

Ils avaient un temple au village d'Oneux, près Saint-Riquier, où ils se réunissaient le dimanche. On les voyait partir en chaise, conduits par des camions, et lorsqu'ils passaient par la porte du Bois, il y avait une cinquantaine d'enfants qui criaient de toutes leurs forces : « Huguenot, *parpajo*, t'es bien misérable d'avoir quitté Dieu pour servir le diable ! »

LE PROPOSANT FULCRAN REY, DE NÎMES

PREMIER MARTYR DES ÉGLISES RÉFORMÉES, APRÈS LA RÉVOCATION
DE L'ÉDIT DE NANTES.

1686.

« Les prédicants, dit Benoit en terminant son *Histoire de l'Edit de Nantes*, étaient traités sans miséricorde. Fulcran Rey fut le premier qu'on fit mourir, après qu'il eut consolé quelque temps les Eglises de la province... Il souffrit la mort d'une manière si édifiante qu'on ne peut s'imaginer rien de plus. » Ce martyr, qui fut pendu à Beaucaire le 7 février 1686, est le pre-

mier dont on jugea prudent d'étouffer les derniers accents par des roulements de tambours, dans la crainte qu'ils ne fissent trop d'impression sur l'esprit des assistants, barbare précaution qui, par un mystérieux retour des choses d'ici-bas, devait être également employée un siècle plus tard par les bourreaux du petit-fils de Louis XIV !

Le fragment de volume d'où nous avons tiré le récit de la mort d'Isaac Homel, déjà publié (IX, 312), contenait également une relation de celle de Fulcran Rey, que nous avons annoncé l'intention de reproduire (1). On ne peut manquer de la lire avec un vif intérêt. La voici :

LETTRE

D'un ami à un protestant réfugié sur le sujet de la personne et de la mort du sieur Fulcran Rey, proposant.

Le désir que vous avez, mon cher Monsieur, de savoir qui étoit M. Rey, et quelle a été sa mort en France, est une passion légitime que je ne saurois refuser de satisfaire ; celui que vous désirez de connaître est digne d'être connu de tout le monde, et sa mort, que vous voulez apprendre, mérite que tous les chrétiens la sachent. C'étoit un proposant natif de Nîmes, âgé de vingt-quatre ans, qui avant que de naître sçut quel seroit son sort après être né : lorsque sa mère le portoit dans son sein, elle fit un songe qui lui révéla quelle seroit la vie et quelle seroit la mort de son fils. Elle vit en songeant un aigle qui vola près d'elle et qui s'arrêta au pied de son lit, portant deux plumes en son bec, et elle n'eut pas plutôt vu cet objet qu'elle ouït une voix qui lui dit : « Regarde, une de ces deux plumes que cet aigle porte à son bec, signifie que l'enfant qui naîtra de toi annoncera l'Evangile, et l'autre signifie que cet enfant séclera de son sang l'Evangile qu'il annoncera. » Quoique cette mère fût du nombre de ces chrétiens qui ne s'arrêtent pas scrupuleusement aux songes, et qu'elle sçeut que ce n'est plus par cette manière de révélation que Dieu se manifeste aux hommes, elle fut si frappée de ce qu'elle avoit songé, qu'elle ne put s'empêcher d'en faire part à son mari. Tous deux trouvèrent que le songe étoit très important par les deux plumes de l'aigle arrachées de leur place naturelle, et par la voix

(1) M. le pasteur A. Pelet, de Nieuille (Charente-Inférieure), nous avait aussi annoncé l'envoi de quelques pages d'un livre arraché du feu, et contenant des détails sur la mort de Fulcran Rey. Si cette relation n'est pas celle qu'on va lire, nous le prions de vouloir bien nous en faire communication.

qui leur disoit ce qu'elles représentoient; l'une semblant leur désigner que le fils qui devoit naître seroit séparé de ceux desquels il naîtroit, et qu'il auroit la rapidité de l'aigle pour aller porter l'Evangile là où il devoit être annoncé; et l'autre plume semblant leur signifier que ce fils seroit arraché du monde, en y sélant de son propre sang l'Evangile qu'il auroit publié. Après ces réflexions, ils conclurent tous ensemble qu'il falloit écrire le songe dans un registre, où le père écrivoit ce qui se passoit de considérable dans sa famille, et ce fut pour s'en souvenir mieux dans toutes les circonstances, et pour voir dans la suite s'il seroit accompli en toutes ses parties.

La chose fut faite avant que l'enfant naquît, et il ne fut pas plutôt né, que le père et la mère, se souvenant du songe et de ce qu'ils en avoient écrit, ils destinèrent cet enfant aux belles-lettres, et suivant la destination qu'ils en avoient faite, ils le firent étudier dès son enfance. Cet enfant s'étant avancé dans ses études, en celle des langues et en la philosophie, il entra dans l'étude de la théologie, où ayant fait beaucoup de progrès pendant quelques années, après les essais suffisants de ses lumières et de ses dons, en diverses propositions et en plusieurs prières, en quoi il faisoit paroître un zèle extraordinaire, propre à échauffer les cœurs les plus froids et à animer les plus languissans, il se résolut de se présenter au synode de la province, et pour laquelle le Seigneur l'avoit préparé; mais il en fut empêché par la persécution qui y fut livrée à nos Eglises, car alors il n'y eut plus de liberté de s'assembler en synode, et la persécution allant toujours en augmentant, et se répandant tous les jours comme un torrent, les temples furent démolis, les exercices interdits, tous les pasteurs bannis, et les édits des libertez chrétiennes abolis. Tout cela ne fut pas pourtant capable de le rebuter. Dieu et sa conscience suppléant au défaut du synode, l'appelèrent aux fonctions du ministère, il suivit cette vocation, et sa résolution fut, en la suivant, de ne quitter point la France, lorsque tous les pasteurs que le roi en avoit bannis, en sortoient; il forma le dessein d'y demeurer pour prêcher l'Evangile à ceux qui l'avoient connu, et qui en avoient fait profession, afin d'affermir parmi eux ceux qui étoient debout au milieu des grands efforts de la persécution, et de relever ceux qui étoient tombez par la violence de la tentation. Dans ce dessein il alla à Montauban, croyant qu'il y auroit là quelque grande moisson à

faire; mais ayant trouvé la ville adonnée du tout à l'idolâtrie, à l'exemple de saint Paul, il s'aigrit en son esprit, et en secoua la poudre, il en sortit pour aller à Milhau de Rouergue; mais ayant vu que cette ville avoit suivi l'exemple de celle de Montauban, il en partit pour aller à Saint-Affrique, où il avoit quelques parens, parmi lesquels il espéroit de trouver quelque azile, pour pouvoir s'acquitter du devoir qui l'y appelloit; mais ses parens ayant écouté la voix de l'étranger, ne voulurent point écouter la sienne, ni lui donner aucun azile, ce qui l'obligea d'en aller chercher quelqu'un au Pont de Camarès, où il fut quelques jours, mais d'où il fut contraint bientôt de sortir par le défaut des auditeurs et par la nécessité où il s'y vit réduit. Etant sorti de ce lieu, il ne savoit où aller porter son pied et où faire reposer sa tête; il trouvoit partout des embûches, et ne voyoit nulle part de refuge; il ne faut pas douter qu'alors, ne sachant que faire, il n'élevât ses yeux vers Dieu et ne lui fit cette prière :

Quoi qu'en moi de douleur épris,
S'enveloppent tous mes esprits,
Tu sais l'endroit par où je doi
Sortir des lieux où je me voi.

Ce fut la prière que fit David (Ps. CXLII), lorsqu'il étoit réduit dans une caverne, poursuivi par la rage de Saül, et ce fut celle que fit un saint homme de notre siècle, tremblant pour les intérêts de notre religion, et se trouvant environné de tous côtes des ennemis qui le poursuivoient sans apercevoir nulle part d'azile.

Ce fidèle imitateur de la fidélité du prophète et de la résignation de ce confesseur de Jésus-Christ, étant réduit dans leur état, ne manqua pas d'avoir les mêmes dispositions, il s'abandonna comme eux à la providence de Dieu, s'assurant qu'elle lui ouvriroit quelque passage et lui feroit trouver une retraite. Elle répondit d'abord à son désir et à son espérance, car aussitôt elle les conduisit vers deux gentilshommes, qui ayant su le sujet de ses courses, lui promirent tout leur secours pour défendre sa personne et pour fournir aux nécessitez de sa vie; ces gentilshommes étoient deux chrétiens réformez, qui étoient entrez dans la tribulation, et qui couroient d'un lieu en un autre, pour n'être point arrêtés par les pièges que la persécution leur tendoit; ils cherchoient un consolateur comme celui-ci,

pour leur aider à soutenir le combat où ils se trouvoient; ils se joignirent à lui pour profiter de ses instructions et de ses exhortations, et pour l'accompagner partout où il iroit les faire entendre; ils le suivirent en plusieurs maisons de campagne et dans des bois où, parmi la stérilité des arbres et des rochers, Dieu lui fit trouver quelque moisson à faire; là on fit plusieurs assemblées, là il porta plusieurs propositions et fit plusieurs prières, y étant toujours en action, et de jour et de nuit, pour fortifier ses frères. Après avoir là fortifié beaucoup de cœurs, voulant savoir dans quel état étoit Monsieur son père, tant pour ce qui regarde l'âme que ce qui regarde le corps, il prit le chemin de Nîmes, et passant par Montpellier, il y trouva quelques ministres qui y étoient encore pour demander leur passeport à M. l'intendant, et avec les quels il eut divers entretiens pour les obliger à rester dans le royaume, que le roi leur commandoit de quitter, les assurant que quelque défense qu'il y eût d'y demeurer et d'y prêcher, il y demeureroit et y prêcheroit pour s'acquitter de sa vocation.

Le désir qu'il avoit de voir sa patrie ne lui permit point de faire un long séjour dans Montpellier : il fut à Nîmes, où il fit tout ce que le devoir de fils, celui de chrétien et celui de pasteur pouvoient exiger de lui. De là il fut porter la parole dans un lieu qui est au voisinage de Nîmes, où on s'assembla plusieurs fois, et où il parla et pria toujours avec beaucoup de zèle et de succès, sans craindre jamais les embûches qu'on lui dressoit et les dangers dont on le menaçoit; mais l'ennemi du nom de Christ et de ceux qui en défendent les intérêts, excita là de si fortes tempêtes, qu'on n'y put plus faire d'assemblée; il sépara et dissipa ceux dont elle étoit ordinairement composée; on y fit divers prisonniers, dont les uns furent condamnés aux galères et les autres, après une dure prison, furent élargis, leurs ennemis ne trouvant point de témoins qui voulussent déposer contre eux dans le temps de ces captures et de ces emprisonnements. M. Rey fut déferé par un nommé Audoyer, qui faisoit profession d'amitié avec lui, mais qui lui fut infidèle après l'avoir été à Dieu; il le dénonça à la justice, qui fit ses grands efforts pour le prendre et pour le perdre; mais il échappa à son bras et à son glaive en fuyant la persécution. Cette fuite le mena jusques à Castres, où il continua sa charge en instruisant ses frères, en les exhortant à souffrir tout pour la cause de Dieu qu'ils défendoient, et en les fortifiant pour soutenir

tous les combats où ils étoient appelés pour cette sainte cause. Ses instructions, ses exhortations et ses prières firent là quelque effet sur quelques bonnes âmes qui l'ont depuis fait paroître. L'orage de la persécution ayant été excité là contre lui aussi fortement qu'ailleurs il se transporta de nouveau du côté de Nîmes, là où il fut quelque temps, pendant lequel tous ses soins furent d'écrire plusieurs lettres à divers prisonniers qui souffroient dans les prisons, non pas pour avoir été meurtriers ni larrons, mais seulement serviteurs fidèles de Jésus-Christ, ne voulant jamais renoncer sa vérité ni laisser sa livrée. Il les exhortoit par ses lettres à souffrir patiemment toutes leurs épreuves, à porter constamment toutes leurs chaînes, leur représentant que leurs chaînes étoient glorieuses, puisqu'ils ne les portoient que pour l'intérêt de Jésus-Christ.

Après que cet excellent ouvrier eut ainsi travaillé à son œuvre du côté de Nîmes, il fut appelé dans les Cévennes pour y travailler ; il ne résista point à ceux qui l'appelèrent, il fut d'abord prêt à marcher et à se rendre là où on le souhaitoit et où on soupiroit après la pâture qu'il distribuoit. Avant son départ il crut qu'il étoit obligé à dire à son père, et à le préparer pour tous les liens et pour toutes les tribulations qui l'attendoient, et ne pouvant ou n'osant pas le faire de vive voix, dans la crainte d'exposer ce père près de son fils ou dans l'appréhension d'exposer ce fils près de son père, et l'arrêter dans sa carrière par les tendresses et les efforts de la nature, il lui fit son adieu par une lettre dont voici la teneur :

« Mon très cher et très honoré père,

« Lorsque Abraham voulut monter sur la montagne de Morija pour aller offrir son fils Isaac en holocauste, suivant le commandement qu'il en avoit reçu de son Dieu, il ne consulta point avec la chair, mais il s'approcha hardiment de cette montagne, où il s'écria : « En la montagne de l'Eternel il y sera pourvu. » En effet, il y fut pourvu, puisque Dieu se contenta de son obéissance. Dieu n'a point parlé à moi bouche à bouche, comme il parla à ce patriarche, mais ma conscience m'inspire de m'aller sacrifier pour lui et pour l'intérêt de son Eglise. Je ne sais si Dieu se contentera du désir que j'ai de faire sa volonté sans m'exposer à la mort, mais, quoi qu'il en soit, sa volonté soit faite, si je suis pris, ne murmurez pas contre lui, souffrez patiemment tout ce qu'il lui plaira m'envoyer pour l'intérêt de mon

Dieu et pour l'avancement de son Eglise. « Oh ! quel bonheur me seroit-ce, si je pouvois être du nombre de ceux que le Seigneur a réservés pour annoncer ses louanges et pour mourir pour sa cause ! »

Comme si par cette lettre il eût dit adieu à la chair et au sang, il fut détaché de tout ce que le sang et la chair pouvoient sur lui pour l'arrêter. Il partit aussitôt après et s'avança vers les Cévennes, où il étoit attendu avec impatience et où il lui tardoit d'être. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y reprit ses exercices ; il y publia les secrets du ciel, il y consola les affligés, et y fortifia généralement tous les fidèles qui formoient les assemblées où il se trouvoit, leur disant que la vérité qu'ils trouvoient étoit la seule qu'il falloit croire, qu'ils en devoient garder la pureté pour ne souffrir jamais que l'homme y mêlât ses inventions, et son mensonge ; que c'étoit un dépôt qu'il falloit conserver comme on l'avoit reçu, pour le rendre à Dieu tel qu'il le leur avoit confié ; que c'étoit la perle de grand prix, pour laquelle il falloit laisser toute autre chose ; que c'étoit un trésor qu'il falloit préférer à toutes les choses du monde, non-seulement à celles qui sont séparées d'avec nous-mêmes, comme à nos maisons et à nos possessions, mais encore à notre propre vie ; que leur profession étoit la seule voie qu'il falloit suivre pour se sauver, pour aller à Dieu et pour parvenir à son ciel, qu'ils la devoient sécler de leur propre sang si Dieu les y appeloit. « Athlètes de Jésus-Christ, leur disoit-il, vous qui vous êtes relâchez dans le combat et qui revenez pour combattre, et vous fidèles combattants qui jusques ici n'avez point lâché le pied dans le combat, essuyez, essuyez toutes les attaques de Satan et de ses émissaires, soutenez contre tous les coups de ses troupes de dragons qu'il a armez contre vous ; fortifiez-vous au Seigneur et en la puissance de sa force ; soyez revêtus de toutes les armures de Dieu pour résister à toutes les embûches du diable et pour soutenir tous les combats où vous allez entrer ; je connois quelle est la rage de vos ennemis, elle n'est pas assez satisfaite des maux qu'elle vous a faits, elle veut vous en faire encore de plus grands, il lui tarde de se souler de votre sang comme de vos biens, il n'y a rien qu'elle ne fasse pour venir à bout de vous ; si elle vous ferme les passages pour vous empêcher de fuir, ce n'est peut-être que pour dégainer enfin son glaive contre vous et pour employer contre vous les gibets et les flammes ; tenez ferme contre tous ceux qui voudroient vous ravir votre couronne, car ils sont obstinez

dans le furieux dessein de vous la ravir; ayez plus de constance pour leur résister qu'ils n'ont de force et de furie pour vous tourmenter. »

C'est par de semblables discours qu'il excitoit une forte repentance en ceux que la tentation avoit ébranlez et avoit fait tomber, et une inébranlable fermeté en ceux que rien n'avoit pu ébranler et faire tomber encore, avec une forte résolution en tous d'être fidèles à Dieu, quoi qu'il leur pût arriver; une forte résolution de lui garder inviolablement, dans toutes leurs pertes et au milieu de toute sorte de supplices et de tourmens, la fidélité qu'ils lui avoient tant de fois vouée et qu'ils lui promettoient encore solennellement. C'est ainsi qu'il les fortifia l'espace de six semaines, après lesquelles, pour se délasser un peu de ses veilles et de ses fatigues continuelles, il se retira à Anduze, à dessein de continuer là et ailleurs son ministère, mais ce fut là où on en arrêta les fonctions, car il y fut trahi par un certain Almeras qui étoit habitant d'Anduze, et qui l'y avoit conduit, après l'avoir accompagné dans les Cévennes, et lui avoir promis de lui tenir fidèlement compagnie dans toutes ses courses. Comme la charité de ce bon serviteur de Dieu n'étoit point soupçonneuse, il ne se défia jamais de celui qui l'avoit si bien accompagné et qui lui avoit promis tant de fidélité, il lui fit part de ses secrets; il savoit où il mangeoit et où il couchoit; mais comme un perfide Achitophel et un traître Judas, il leva le talon contre lui, il le trahit, et le vendit et le livra entre les mains des dragons rouges, lesquels, n'oubliant rien de la cruauté de leur maître, exercèrent toute sorte d'inhumanité contre lui : ils le prirent de nuit, et ce fut la nuit du samedi au dimanche, dans une maison hors la ville, où il étoit dans une profonde méditation; ils ne s'en furent pas plutôt saisis, qu'ils le menèrent avec violence dans la maison de ville; quelqu'un d'entre eux, plus furieux et plus animé que les autres, le prit à ses cheveux, et le traînant de cette manière dans la prison, il se tourna vers lui, et se contenta de lui dire : « Souviens-toi que Dieu te punira selon tes œuvres. » Ce qu'il lui prédisoit eut bientôt son accomplissement, car ce cruel satellite ne l'eut pas plutôt lié et serré dans la prison que, le même jour, un autre dragon lui ayant voulu reprocher l'inhumanité qu'il avoit exercée contre celui qu'il avoit capturé et qu'il avoit fait prisonnier, il s'emporta et tira l'épée contre lui en vomissant divers blasphèmes, ce qui obligea celui qui lui faisoit des reproches à tirer l'épée pour se défendre, et Dieu s'en servit pour venger l'innocence

et sa gloire, car du premier coup qu'il porta sur ce cruel licteur et sur cet infâme blasphémateur, il lui coupa la main dont ce malheureux s'étoit servi pour lier et pour déchirer cet innocent, et le second coup qui fut frappé sur lui, lui coupa le gosier avec lequel il blasphémoit contre Dieu. De ces deux coups il mourut sur l'heure, et fut noyé dans son sang. Ce fut ainsi que Dieu lui rendit bientôt selon ses œuvres, suivant la parole de son serviteur. Après avoir fourragé, il fut fourragé à son tour, après avoir cruellement traité, on le traita cruellement.

Cela n'arrêta pas pourtant le cours des injustices et des cruautés qu'on exerça contre l'innocent. Pendant sa prison d'Anduze, il fut chargé de fers et gardé à vue par six dragons, sans avoir la consolation de voir aucun ami et de recevoir aucun secours de personne. Il fut défendu à tout le monde de le voir et de lui porter à manger. Il n'y eut que celui que le juge lui avoit commis pour cela, qui pût s'approcher de lui. Ce traitement ne lui fit point perdre courage ; cette ressemblance, au contraire, avec son Sauveur abandonné de tous dans le temps de ses souffrances, ne servit qu'à fortifier son cœur ; il l'avoit préparé à toutes sortes d'événemens, celui-ci le trouva tout disposé à le souffrir sans murmure. Il fut visité par le juge qui lui fit divers interrogats, dont voici les principaux.

Il lui demanda s'il avoit prêché ; il lui répondit que oui, que c'étoit le devoir que Dieu lui avoit prescrit et sa tâche ordinaire. Il lui dit après de lui dire dans quels lieux il avoit prêché : « Partout, lui dit-il où j'ai trouvé des fidèles assemblez. » Il lui demanda après quelles étoient les personnes devant lesquelles il avoit prêché, à quoi il répondit qu'il ne s'étoit point étudié à les connoître, mais à leur apprendre leur devoir. Il lui fit enfin cette demande : Quelle fin il se proposoit en leur prêchant ? — J'avois en vue, répondit-il, de les consoler, de les affermir à craindre Dieu, et de se repentir de leurs péchez. » Après ces réponses le juge le livra à trente dragons pour le mener à Allez. Lorsqu'il sortit de la prison et des portes d'Anduze, plusieurs femmes le suivoient en soupirant et en versant un torrent de larmes, ce qu'ayant vu, il se tourna vers elles et leur dit : « Pourquoi pleurez-vous et pourquoi affligez-vous ainsi vos cœurs ? Ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos péchez, pour trouver grâce devant Dieu et pour obtenir miséricorde, ce qui vous est très nécessaire et après quoi vous devez toujours soupirer. »

Etant arrivé à Allez, il fut conduit aux prisons et fut derechef ouï par M. Le Fevre, lieutenant criminel de Nîmes, auquel il répondit comme au premier, sans jamais varier. Les juges ne pouvant jamais troubler son esprit et gagner rien sur lui, il fut visité à Allez, aussi bien qu'à Anduze, des moines de divers ordres qui firent tous leurs efforts pour l'étonner et pour l'obliger à changer de religion ; mais tous leurs efforts furent inutiles, ils trouvèrent toujours en lui un même cœur, la même résolution et la même constance ; ce qu'il leur dit de la religion et de son devoir à la prêcher et à la garder jusques à son dernier soupir, et à souffrir tout pour elle, les toucha si fort, qu'en sortant de la prison ils ne purent s'empêcher de verser beaucoup de larmes et de protester que jamais ils n'avoient ouï si bien parler, que ce jeune homme rendoit compte de sa créance d'une façon merveilleuse. Ce témoignage qu'ils lui rendirent fit qu'on défendit l'entrée des prisons à toute autre personne, et qu'il fut étroitement gardé et chargé de nouvelles chaînes. On commit des personnes pour le nourrir, de la fidélité et de la sévérité desquelles on étoit fort assuré, et cela en prétextant la crainte qu'on l'empoisonnât.

En sortant d'Allez, beaucoup de personnes des deux sexes et de diverses conditions accoururent de tous les endroits de la ville pour le voir avant son départ, et toutes en larmes jettoient sur lui mille regards de compassion, et poussaient pour lui mille et mille vœux de bénédiction ; il les regarda lui-même avec les yeux de sa charité et de sa tendresse, il les bénit à son tour et leur souhaita avec ardeur la bénédiction du ciel, les exhortant fortement à demander pardon à Dieu de leurs péchez, et à faire comme saint Pierre, à sortir promptement comme lui pour pleurer amèrement le crime de leur infidélité. Pendant son séjour à Allez, et durant tout son chemin après qu'il en fut sorti, il fut exhorté diverses fois par M. le juge criminel de changer de religion, lui promettant que s'il le faisoit, on ne lui feroit aucun mal. Il lui répondit : « Mais pourquoi m'exhortez-vous à changer de religion, moi qui suis entièrement assuré de la pureté de la mienne ? J'aime mieux mourir mille fois que de la quitter ; ne m'en parlez plus, je vous en prie. » Après qu'il eut parlé ainsi à son juge, il le pria de lui accorder une grâce, qui étoit la seule qu'il avoit à lui demander ; le juge lui ayant dit qu'il la lui accorderoit, s'il le pouvoit faire : « La grâce, lui dit-il, que j'ai à vous demander, c'est que vous ne laissiez point entrer mon père ni aucun de mes parens

dans les prisons de Nîmes, où vous me conduisez. » C'est ce qu'il lui demanda pour n'exciter point les tendresses de la nature, et pour n'en être pas lui-même attendri, pour ne s'exposer plus à ses efforts, et pour n'ouïr plus les cris, à quoi il avoit dit entièrement adieu. Il le supplia ensuite de faire savoir à son père, et à ses plus proches, qu'il étoit si bien résigné entre les mains de Dieu, que le plus rude supplice et la plus cruelle mort ne lui faisoient nulle peine. C'est en entretenant ainsi son juge qu'il arriva à Nîmes, et ce fut de nuit, le juge n'ayant point voulu qu'il fût vu de personne; il fut mus d'abord dans un cachot, où il passa la nuit. Le lendemain on le mit dans la Conciergerie, lié de fortes chaînes, gardé à vue, et n'étant visité que des moines, qui ne manquèrent pas de le visiter souvent et de le presser dans toutes leurs visites de changer de religion; mais ils le trouvèrent toujours constant et si bien résolu à souffrir tout pour la gloire de Dieu et pour sa vérité qu'il avoit prêchée et qu'il défendoit, que ravis de la fermeté de son cœur, de la tranquillité de son esprit et de la sérénité de son visage avec laquelle il leur parloit, ils furent obligés de dire, en s'en retournant, qu'ils n'avoient rien pu gagner sur lui, quelques belles promesses qu'ils lui eussent faites. Enfin l'ayant fait sortir de Nîmes de nuit, il fut mené à Beaucaire et mis dans la maison de ville, gardé toujours à vue, chargé de chaînes et privé de voir qui que ce soit de ceux qui prenoient part à ses maux. Il y eut un concours de moines pour le voir et pour lui parler; plusieurs le virent et lui parlèrent, mais quelques efforts qu'ils fissent pour déconcerter son esprit et pour changer son cœur, il leur rendit toujours si bien raison de sa foi et ils trouvèrent toujours en lui tant de résolution de souffrir tout pour elle, qu'ils ne purent dire autre chose en le quittant, sinon que ce jeune homme étoit si fort résolu à souffrir toutes choses pour sa religion, que la mort lui étoit meilleure que la vie.

M. l'intendant vint faire près de lui ses derniers efforts; il lui parla en particulier, espérant de gagner par là quelque chose, mais il trouva en lui le même esprit que les autres y avoient trouvé, car l'Esprit de Dieu ne le quittoit jamais; il l'exhorta, il le pria et le pressa à changer de religion; il se servit pour cela de tout ce que l'horreur de la mort, que le plaisir de la vie, et que tous les avantages du monde ont de plus fort sur l'esprit humain, mais tout cela ne fit aucune impression en lui; tantôt il lui disoit: « Monseigneur, je n'aime

point le monde ni les choses qui sont du monde, je répute tous les avantages dont vous me parlez comme de l'ordure, je foule tout cela à mes pieds ; » tantôt il lui répondoit : « La vie ne m'est point chère, pourvu que je gagne Christ ; quelle que soit la mort que j'endure pour lui, elle me sera très glorieuse, trop heureux si je meurs pour lui, et pour la cause pour laquelle il est mort. » Après avoir parlé comme saint Paul, il parloit comme Polycarpe, célèbre évêque de Smyrne, lorsque le proconsul lui demandoit la même chose dans sa prison. « Ne m'exhortez point, disoit-il, à laisser le Maître que je sers, c'est un si bon Maître, il ne m'a jamais fait que du bien depuis que je suis à son service ; le quitterois-je ? Je n'ai garde de le faire ; ne me sollicitez plus à l'abandonner : quelque mort qu'il me faille souffrir pour lui, je ne l'abandonnerai jamais. »

M. l'intendant voyant qu'il lui étoit impossible de rien gagner sur lui, le fit venir sur la sellette, où, étant assis, il lui adressa encore cette voix, touché du discours qu'il lui avoit tenu : « Monsieur Rey, il y a encore du temps pour vous sauver. — Oui, Monseigneur, lui dit-il, et c'est ce temps que je veux encore employer à mon salut. » M. l'intendant ayant repris la parole pour lui dire : « Monsieur Rey, il faut changer, et vous aurez la vie, » il reprit la sienne pour lui répondre : « Oui, Monseigneur, il faut changer, mais c'est pour aller de cette terre de misère au royaume des cieux, où une heureuse vie m'attend, que j'aurai et que je posséderai bientôt. » M. l'intendant lui disant qu'il ne doutât point qu'on ne lui tint la parole qu'on lui donnoit de lui conserver la vie : « Ne me promettez plus, lui dit-il, cette vie, j'en suis du tout détaché, je n'ai plus d'espérance en elle, je cherche et j'attends tout autre chose, la mort m'est meilleure que la vie, » ajoutant avec le célèbre martyr de Constance : « Ne pensez plus de m'épouvanter par la mort ; si je l'avois appréhendée je ne serois pas ici ; Dieu m'a fait la grâce de connoître ma religion, Dieu me fera la grâce de mourir pour elle ; ne m'entretenez plus des biens du monde, ils n'ont plus de saveur pour moi, j'en suis tout dégoûté ; pour tous les trésors de la terre, je ne laisserai point ceux du ciel. » Cette constance si égale et si inébranlable obligea M. l'intendant à ne lui parler plus de religion, mais à l'interroger seulement sur le fait pour lequel il étoit sur la sellette.

Il lui demanda s'il avoit prêché ; il lui répondit oui ; et ayant demandé où, il lui dit : « Partout où j'ai trouvé des fidèles assem-

blez. » M. l'intendant luy ayant dit que c'étoit contre la volonté du roi, il lui répondit : Le Roi des rois me l'avoit ainsi ordonné, et il est juste d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes. » Il répondit à toutes les demandes qui lui furent faites avec un même ton de voix, avec beaucoup de respect, de douceur et de modération, en donnant toujours des marques d'une entière résignation à la volonté de Dieu, et faisant voir dans tous ses discours et dans tous ses gestes que le Saint-Esprit s'étoit répandu sur lui avec toute abondance, et qu'il étoit secouru du ciel d'une façon extraordinaire. C'est ce qu'il fit paroître, lorsqu'étant de nouveau sollicité à penser à lui, il dit : « Je n'ai plus à voir ce que je dois faire, j'ai pris parti ; ma résolution est toute prise, il n'est plus ici question de marchander, je suis tout prêt à mourir si Dieu l'a ainsi ordonné, toutes les promesses qu'on me pourroit faire ne sauroient jamais m'ébranler et m'empêcher de rendre à mon Dieu ce que je lui dois. » Après ce discours on lui fit la lecture de son jugement, qui portoit qu'il seroit pendu, et qu'avant que d'être conduit à la potence, on lui appliqueroit la question. Il écouta ce jugement sans perdre la tranquillité de son esprit et sans changer jamais de couleur sur son visage, après l'avoir ouï sans se troubler et sans pâlir. « On me traite, dit-il, plus doucement qu'on n'a traité mon Sauveur, en me donnant une mort si douce ; je m'étois préparé à être rompu ou à être brûlé. Je te rends grâces, s'écria-t-il d'abord, Seigneur du ciel et de la terre, de tant de biens que tu me fais ; je te rends grâces de m'avoir trouvé digne de souffrir pour ton Evangile et de mourir pour toi ; je te rends grâces de m'appeler à souffrir pour toi une mort si douce après avoir préparé mon cœur à souffrir la plus cruelle mort pour l'amour de toi. » Après avoir fait cette prière à Dieu, il fut mis à la question, et quelques maux qu'on lui fit alors, il ne se plaignit jamais, il les souffrit tous avec une extrême patience, ne disant autre chose à ceux qui l'interrogeoient dans le temps de ce supplice, sinon : « J'ai tout dit, je n'ai plus rien à répondre. » Les juges n'ayant pu rien plus tirer de sa bouche, le firent détacher ; alors jetant les yeux sur eux, il leur dit : « Vous venez de m'infliger une peine que je n'ai guère sentie ; je crois que vous avez plus souffert que moi que vous faites souffrir ; je puis vous protester que dans le fort de la peine que vous avez voulu que j'endurasse, je n'ai point senti de douleur. » La grâce triomphoit si fort en lui de la nature, qu'il sembloit que la nature fût dépouillée de

ses propres sentimens, pour n'avoir que ceux de la grâce. On voulut le fortifier pour le mettre en état de soutenir le dernier combat, où ce digne patient devoit bientôt entrer ; pour cet effet on le pria de diner ; il ne résista point à cela, il fit ce qu'on désiroit de lui : il mangea ce qui lui fut présenté, et dit à ceux qui lui donnoient à manger : « Les uns mangent pour vivre, et moi je mange pour mourir. Voici le dernier repas que je prendrai sur la terre, il se prépare dès ce soir un banquet dans les cieux où je suis invité et où je serai conduit par les anges ; ces esprits m'enlèveront bientôt pour me rendre participant avec eux des délices du paradis. »

Depuis ce moment il n'eut son esprit qu'en prières, en chant de psaumes, en élévation et en transports d'âme, qui charmèrent tous ceux qui l'écoutoient et qui percèrent le cœur de tous ceux qui le considéroient ; il combattit alors contre divers moines qu'il désarma si fort par ses divers discours, qu'ils se retirèrent sans avoir parole en bouche pour lui répondre, et sans faire autre chose en se retirant que verser un torrent de larmes. On le fit enfin sortir de la prison pour aller au lieu du dernier supplice ; deux moines s'étant alors approchés de lui et lui ayant dit : « Nous sommes ici pour vous consoler, » il leur répondit : « Je n'ai pas besoin de vous, j'ai un Consolateur qui m'est plus fidèle, et qui est au dedans de moi pour me consoler. » Ces moines, ayant fait quelque instance pour demeurer près de lui, lui dirent : « Ne voulez-vous pas que nous vous accompagnions ? — Non, leur dit-il ; j'ai une compagnie d'anges qui sont autour de ma personne, et qui m'ont assuré qu'ils seront avec moi jusques à mon dernier soupir. » Il marcha dans les rues d'un pas égal et avec un visage si content et si assuré, qu'il sembloit qu'il allât à quelque festin. Allant au supplice, ayant aperçu quelques frères en marchant, il les salua, et ayant vu qu'ils répondoient à cette salutation par des larmes qui arrosoient leurs joues : « Pourquoi, leur dit-il, pleurez-vous pour moi ? Pleurez pour vous seulement ; pour moi, je serai bientôt hors de souffrances et loin de cette vallée de larmes, mais je vous y vois et je vous y laisse ; relevez-vous et vous repentez, et Dieu aura pitié de vous. » Les moines persistant à le vouloir accompagner, il les pria de se retirer, en leur disant : « Vous êtes des consolateurs ennuyeux, il n'y a rien ici à faire pour vous. » En sortant par une porte nommée la porte de Beauregard, il vit la potence qui avoit été dressée pour

lui; il ne l'eut pas plutôt vue, que sentant de nouveaux transports de courage et de piété, il s'écria : « Courage, courage ! c'est ici le lieu que je m'étois il y a longtemps proposé, et pour lequel Dieu lui-même m'a préparé. Que ce lieu me paroît agréable ! J'y vois les cieux ouverts pour me recevoir, et les saints anges qui me tiennent compagnie, tous prêts à m'y enlever. » Son zèle embrasant son cœur et sa langue, il commença à chanter un psaume ; mais les officiers de la justice s'apercevant que tout le monde étoit pénétré de ce qu'il disoit, et que ses ardents et pénétrants discours pouvoient ouvrir les cœurs à la religion, ils lui défendirent de chanter haut ; il eut de la peine à retenir son feu pour obéir à cet ordre.

Ce feu qui l'animoit et qui l'enflammoit le fit approcher avec ardeur de l'échelle ; aussitôt qu'il fut près d'elle, il s'écria : « Oh ! que cette échelle m'est favorable ! puisqu'elle doit me servir de degré pour achever ma course et pour monter dans le ciel. » Il fit sa prière au pied de cette échelle, il en monta tous les échelons si gayement et si ardemment, qu'il paroissoit sensiblement qu'il lui tardoit d'avoir atteint le dernier. Il vit en y montant que les moines montoient après lui, ce qui l'obligea à avancer son pied, ne pouvant point avancer la main, et à leur dire : « Retirez-vous, je vous l'ai déjà dit, je vous le dis encore, je n'ai pas besoin de votre secours, j'en reçois assez de mon Dieu pour faire le dernier pas qui me reste à faire, afin de remplir toute ma carrière. » A ce discours il voulut faire succéder celui de la victoire qu'il avoit déjà en sa main, et du triomphe dont il voyoit déjà la gloire ; mais les ennemis de sa victoire et de son triomphe n'en voulurent point ouïr la voix, et ne permirent à personne de l'entendre. Comme fidèles imitateurs de la cruauté des Egyptiens les plus cruels et les plus idolâtres, je veux dire des anciens sacrificateurs de l'idole Moloch ; pour rendre le lieu où ils immoloient cette innocente victime la véritable vallée de Hynnom et de Tophet, ils empêchèrent sa voix d'être entendue par le bruit des tambours qu'on avoit mis tout autour du poteau, et qu'on fit battre tous à la fois, afin que leur son étouffant le sien, il n'y eût point d'oreille qui en fût frappée, ni de cœur qui en dût être attendri. Ses spectateurs ne pouvant plus profiter des oracles qu'il prononçoit, ils fixèrent si fort leurs regards sur lui, qu'à travers l'ouverture de sa bouche et la grande élévation de ses yeux vers le ciel, ils découvrirent les mouvements de son zèle, ceux de son courage et de sa

victorieuse constance ; de telle manière que ceux-là même de contraire religion qui le virent mourir, ont avoué qu'il étoit mort en véritable martyr. Je somme toutes les consciences de ses spectateurs de rendre témoignage à la vérité pour autoriser ce que j'écris et pour rendre à la mémoire de cet illustre martyr la gloire de son martyre, et à Dieu celle qui est due à sa grâce qui l'a si bien fait triompher, et qui l'a parfaitement couronné. Dieu veuille, mon cher Monsieur, nous mettre en état de pouvoir imiter le zèle et la fidélité de ce digne martyr de nos jours, pour le suivre jusque dans son repos et dans son triomphe. C'est ce vœu que je pousse de bon cœur vers le ciel pour vous et pour tous ceux qui vous ressemblent. Je suis à vous avec toute la tendresse et la sincérité qui est en moi.

UNE DÉPÊCHE DU MINISTRE DE LA GUERRE DE LOUIS XIV

SUR LA CONDUITE A TENIR A L'ÉGARD DES SOLDATS PROTESTANTS
SERVANT DANS LES ARMÉES DU ROI.

1687.

Après s'être privé, par une persécution insensée, des services de milliers de ses sujets, qui s'étaient expatriés pour cause de religion, Louis XIV tolérait la présence de soldats protestants dans les régiments étrangers de ses armées. Il s'appliquait même, en matière de discipline, à être plus conséquent dans son inconséquence, que d'autres potentats ne l'ont été parfois avec leurs propres principes. C'est ce que montre la dépêche suivante, due à une communication de M. le pasteur Huter, président du Consistoire de Phalsbourg, entre les mains duquel un heureux hasard l'a fait tomber.

Copie d'une lettre du ministre touchant la religion.

Versailles, le 12 février 1687.

Monsieur,

Le roy jugeant de son service de vous faire informer de ses intentions sur les difficultés que les calvinistes ou luthériens qui servent dans les troupes suisses et étrangères, qui sont à sa solde, pourroient faire de se mettre à genou, lorsque le saint sacrement passe, Sa Majesté m'a commandé de vous faire savoir qu'elle aura bien agréable que vous observiez

de ne point mettre desdites troupes suisses ou étrangers, dans lesquels il y aura des hérétiques, sur le chemin par où la procession ou le saint sacrement devra passer, observant s'il étoit échu la veille aux escouades de cette nation d'être en gardes dans des postes qui fussent sur le chemin de ladite procession, de les faire changer de poste le jour qu'elle devra passer aussitôt après les portes ouvertes, et de les envoyer dans d'autres postes où elle ne doit point passer; que si dans les corps étrangers où se trouveroient plusieurs catholiques, il y avoit quelques hérétiques, officiers ou soldats mêlés, Sa Majesté trouvera bon que vous dissimuliez que les officiers ou soldats hérétiques se retirent auparavant que la procession passe.

Il reste à vous informer de l'intention du roy à l'égard des postes devant lesquels le saint sacrement passera lorsqu'on le portera aux malades. Sa Majesté trouvera bon qu'en ce cas il n'y ait que les catholiques qui sortent pour prendre les armes et se mettent à genoux; que si tout ce qui sera dans un corps de garde se trouvait hérétique, l'intention de Sa Majesté est que ledit corps de garde ne prenne pas les armes, et que tout ce qu'il y aura des officiers ou soldats hérétiques sur le chemin du saint sacrement, qui ne pourroient point l'éviter sans scandale, s'arrêtent, lorsqu'il passera, et demeurent en posture de respect, c'est-à-dire debout et le chapeau bas.

Je suis, Monsieur, votre très humble serviteur.

Signé : DE LOUVOIS.

LETTRE DES MINISTRES RÉFUGIÉS EN HOLLANDE

AUX RÉFORMÉS DE MARENNES, LA TREMBLADE, ETC.

1688.

« Voici, nous écrit M. B. Vaurigaud, une curieuse lettre adressée par les pasteurs réfugiés en Hollande, aux réformés de Marennes, la Tremblade, etc., composant sans doute leurs anciens troupeaux. J'ai trouvé

cette lettre dans une des plus anciennes familles des environs de la Tremblade, attachée fermement aujourd'hui encore à notre foi. Cette lettre était inscrite dans un vieux cahier contenant toutes sortes d'extraits de catéchismes, d'histoire ecclésiastique, etc., au point de vue de la controverse. »

Cette lettre, qui porte bien le cachet de l'époque, est en effet fort intéressante par sa date et par les détails qu'elle contient sur la situation des victimes de la révocation de l'Edit de Nantes, trois ans après ce fait accompli. C'est justement le point où s'arrête l'histoire d'Elie Benoît. Presque tous les protestants que le gouvernement de Louis XIV ne voulait pas garder en France, et qu'il faisait embarquer, avaient été conduits en Angleterre « comme pour les faire tomber d'une persécution dans une autre, » en les adressant au gouvernement jésuitique de Jacques II. Mais le mois de mars 1688 avait vu débarquer à son tour Guillaume III, escorté, entre autres, de réfugiés libérateurs, et la miraculeuse révolution, ainsi opérée avec leur concours, « donna d'autres affaires à la France, et lui fit « sentir une des plus dangereuses suites de la persécution dont elle s'était « fait un exercice depuis trente ans. » La lettre des ministres réfugiés en Hollande qu'on va lire, est du 20 juillet 1688, c'est-à-dire postérieure d'environ trois mois à la chute de Jacques II. Cette coïncidence explique sans doute l'adoucissement des persécutions qui commence à se manifester en France à cette date.

*A nos très-chers frères, serviteurs de Jésus-Christ, à Marennes,
la Tremblade, etc., etc.*

Nos très chers frères en Christ,

Vous ne sauriez croire la joie qu'ont tous les véritables serviteurs de l'Eternel, et tous ceux qui font profession de suivre la loi de Christ selon la pureté des saintes Ecritures, lorsque nous apprenons que la persécution a un peu cessé à votre égard, c'est-à-dire lorsque nous apprenons que l'on ne vous oblige plus d'aller dans le lieu où l'on voit l'abomination de la désolation, ni d'aller entendre les sifflements des serpents. Nous voulons dire qu'on ne vous fait plus de violence pour vous faire aller idolâtrer à la messe, ni entendre les sermons de ceux qui sont envoyés par l'Antechrist, non plus que pour envoyer vos enfants aux catéchismes et aux écoles de perdition. La chose la plus importante de celles que vous pouvez maintenant faire pour la conservation de la religion, est de maintenir les choses dans l'état où elles sont ; mais pour cela il faut faire agir

nos amis, et il est nécessaire de les y engager efficacement. C'est pourquoi il faudrait leur donner quelques pensions ou des présents considérables, ou continuer à leur en donner si on a déjà commencé. Quoiqu'on ne doute point que plusieurs ne fassent un effort pour cela, on appréhende néanmoins que quelques-uns ne s'excusent trop facilement de contribuer à ce qui est nécessaire, sous prétexte de pauvreté, et qu'on demande trop souvent des sommes considérables. A Dieu ne plaise que personne refuse ce qu'il pourra donner dans une occasion aussi importante que l'est celle-ci. Pour vous encourager néanmoins à ne rien épargner en ce point, considérez, nos chers frères en Christ, les choses suivantes : Considérez donc le mal que la violence peut produire lorsque par elle on oblige les véritables serviteurs de Dieu et les enfants de faire les choses auxquelles on les obligeait il y a quelque temps. Le mal est si grand, qu'il y va de la ruine de notre religion en notre pays, sans une protection particulière du Seigneur. Pour en être convaincus, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur l'état où les choses se trouvaient lorsqu'on contraignait les gens d'aller dans le lieu où idolâtraient les papistes. On crut au commencement que cela ne produirait aucun effet, que tout le monde y allant contre son gré cela ferait davantage haïr la messe et les aspics enchanteurs qui sifflaient aux oreilles. Nous vîmes néanmoins avec une extrême douleur que plusieurs perdaient peu à peu l'horreur qu'ils avaient de la messe, des cérémonies des papistes et des loups revêtus des peaux de brebis : on s'accommodait à tout cela. Si vous vous en souvenez, on vit de véritables perversions ; les aspics enchanteurs firent ce que les soldats et les dragons n'avaient pu faire.

Plusieurs de ceux que nous pensions les plus inébranlables changeaient de sentiment et tâchaient d'inspirer aux autres ceux qu'on leur avait inspirés à eux-mêmes. O Dieu ! quel sujet de larmes ! Ils se déclaraient sans que ni les promesses, ni les menaces pussent les en empêcher. Quel fut pour lors notre étonnement ! Un grand nombre chancelaient et étaient sur le point de suivre un si pernicieux exemple, si Dieu n'y eût mis ordre. Les faux prophètes leur disaient tant de choses, ils donnaient tant d'explications à ce qui faisait haïr l'infâme Babylone, qu'on commençait en plusieurs endroits à ne la plus haïr et même à l'aimer. On commençait à avaler avec plaisir un poison dont peu de temps auparavant on avait eu une extrême

horreur, et à regarder le chemin de perdition comme le chemin du ciel. Les faibles se laissèrent persuader que la religion qui était abandonnée par tant de personnes, l'était aussi de Dieu. Si les choses eussent demeuré plus longtemps dans ce funeste état, la faiblesse humaine, commune à tous les mortels, se fût trouvée dans une tentation bien dangereuse, et peut-être eût été portée à obéir aux hommes, s'imaginant que c'était obéir à Dieu. Où en étions-nous donc si cela eût duré plus longtemps, et quelle main pouvait apporter remède à nos maux que celle du Tout-Puissant, en qui nous avons mis toute notre confiance? O Dieu de Jacob! ô protecteur d'Israël! tu voulus que les choses allassent jusqu'à l'extrémité, afin de mieux faire sentir ta protection! Si tu n'avais laissé agir les loups ravissants pendant quelque temps, tes brebis n'auraient pas si bien goûté le plaisir qu'il y a de paître à l'ombre de ta houlette.

3^o Les enfants qui allaient aux écoles et aux catéchismes des papistes, étaient presque tous infectés de leurs erreurs. Ces cires molles prenaient de si fortes impressions, que tout ce qu'on disait n'était pas capable de les effacer, et les châtimens même ne produisaient d'autre effet que de leur faire dissimuler pour quelque temps leurs sentimens dont ils donnaient bientôt des marques par l'envie qu'ils avaient d'aller au catéchisme et même à la messe. Les choses allèrent si loin, qu'on vit des pères et des mères portés jusqu'à cet excès de folie que de se laisser persuader par leurs enfans et de les imiter dans leur idolâtrie.

4^o On vit que ce qui devait donner un désir extrême de quitter Babylone, empêchait plusieurs de le faire. Ceux qui étaient pervertis détournaient les autres, et leur ôtaient la pensée d'aller chercher un lieu où ils pussent adorer en esprit et en vérité. Vous savez ce que nous fîmes inutilement pour obliger nos ennemis à nous traiter avec plus d'humanité. Nous nous plaignions de leur brutale violence, mais ce fut en vain; on leur représentait les édits qui nous étaient favorables, mais on n'y avait plus d'égard; on leur disait tout ce que le bon droit et la plus grande affliction pouvaient suggérer de plus fort; cela ne produisait aucun effet; on voyait continuer la cruauté de nos ennemis, et la perversion et le danger de la perversion de nos meilleurs amis.

5^o Enfin l'Eternel, dont le bras n'est point raccourci et dont les yeux sont ouverts pour regarder les besoins de ceux qui sont oppri-

més injustement, les jeta sur nous et nous inspira un moyen pour empêcher la continuation d'un si grand mal. Ce moyen fut de dire que, si on tourmentait ainsi les gens, on ferait désertier tout le monde ; qu'on achèverait de ruiner le commerce ; qu'on perdrait les marchands, les soldats et surtout les matelots, et que les uns et les autres emporteraient leurs biens et l'argent dans les pays étrangers. Nous le dîmes et nos meilleurs amis le publièrent avec tant de succès, que tout d'un coup les choses changèrent de face. Les gens du roi, les pasteurs de Babylone et les prédicateurs ne parlèrent plus que de douceur. On nous promit qu'on nous laisserait vivre en paix. Et l'Éternel, qui avait si bien commencé, délivra en effet par là son peuple de ce qu'il y avait de plus dangereux pour sa perversion. On ne contraignit plus personne d'aller à l'église des papistes ni aux instructions de perdition. Ce fut pour lors qu'on commença à respirer et à espérer qu'on verrait bientôt la religion sur un meilleur pied.

6^o En effet, cette violence ayant cessé, nos espérances ne furent pas vaines, car nous eûmes le temps de faire rentrer les gens en eux-mêmes. Sitôt que nous pûmes gagner sur eux de n'aller plus boire le venin que les maîtres et les prédicateurs papistes avaient commencé de faire glisser dans leurs cœurs, nous eûmes le temps de leur représenter qu'ils s'étaient pervertis, de leur inspirer l'amour de leur religion et l'horreur de l'idolâtrie, et ces idées n'étant plus combattues par des idées contraires, vous avez vu vous-mêmes l'effet que cela a produit dans leurs âmes. Vous avouez que jamais la religion de Christ n'a été si bien imprimée dans leur cœur qu'elle l'a été depuis qu'on a cessé d'écouter les prédicateurs, les maîtres et les maîtresses de Babylone, et que tous les jours cet amour devient plus grand, aussi bien que l'horreur qu'on a soin de donner de la religion idolâtre et de ceux qui la prêchent et l'enseignent. Jamais on n'eût pu mettre les choses dans l'état où elles sont si la grande persécution eût continué, et si on eût obligé les gens d'écouter ceux qui savent si bien empoisonner les esprits. Ce fut aussi après que Dieu eut un peu calmé l'orage que le troupeau, qui s'était dispersé et divisé, se rassembla, et que presque tout le monde était réuni dans les mêmes sentiments, on eut le temps et l'occasion d'inspirer à un grand nombre le dessein de sortir de Babylone. Plusieurs eurent le temps de se préparer, d'amasser de l'argent et tou-

tes les choses nécessaires pour leur voyage, qu'ils ont presque tous fait heureusement, comme nous l'apprenons par leur arrivée qui nous donne bien de la consolation. On craignait que cette paix apparente n'assoupit les gens, mais, par la grâce du Seigneur et par le zèle de ceux qui ont eu lieu de se servir de cette trêve, on n'a jamais vu tant d'ardeur pour sortir du danger où ils étaient de perdre leur âme, qu'ils le furent bientôt après et qu'ils le sont encore à présent, comme nous l'apprenons par nos frères qui sont venus depuis peu de temps. Que l'Éternel bénisse ceux qui ont su faire un si bon usage de ce peu de douceur qu'il nous a accordé, et qui ont eu le zèle de se servir de cette occasion pour inspirer de si bons sentiments, non-seulement aux personnes qui sont sur les côtes, mais encore à ceux qui sont dans la grande terre ! Voilà le grand bien que nous retirons de ce peu de tranquillité que nous procure Celui qui tient en sa main le cœur des rois.

7^o Mais le point est de faire en sorte, autant qu'il sera possible, que cette espèce de douceur continue pour quelque temps. C'est ce que nous n'avons pas lieu d'espérer. Le point donc est que cela dure encore quelque temps, afin qu'on achève ce qu'on a projeté, et il est facile de voir ce que nous pouvons faire de notre côté afin que cela continue. Il ne faut pour cela que jeter les yeux sur les moyens dont on s'est servi pour remettre les affaires dans l'état où elles sont. Le principal moyen a été de dire que la rigueur dont on usait à notre égard faisait désertier tout le monde, les marchands, les matelots et les soldats ; que cela achevait de ruiner le commerce et faisait passer l'argent dans les pays étrangers, puisque c'est par là que nous avons réussi et que nous avons fait peur à nos ennemis. Il faut, autant qu'on pourra, se servir du même moyen.

8^o Vous savez que pour cela il est absolument nécessaire d'avoir des amis puissants et zélés pour notre parti, qui puissent parler et écrire à la cour en notre faveur. Vous savez aussi, et c'est à quoi vous devez faire une réflexion bien particulière, que pour reconnaître leurs services et les obliger à nous continuer leur protection, il est raisonnable et nécessaire de leur faire voir que nous ne sommes pas des ingrats. C'est pourquoi il est de la dernière conséquence de leur faire des pensions ou des présents considérables, ou de continuer de leur en faire si on a déjà commencé, et il ne faut pas que l'avarice de quelques-uns serve d'un pernicieux exemple aux autres,

ni de prétexte de les empêcher de donner ce qui sera jugé nécessaire pour cela. Mais oserait-on le croire, qu'il y aurait parmi vous des gens qui aimassent plus leur bien que leur religion ! On aurait de la peine à se le persuader. Cependant, s'il y en a quelqu'un, jetez tous les yeux sur cette religion qui s'était vue sur le bord du précipice, et qui, se voyant maintenant sur un autre pied, vous tend les bras, vous présente la main pour vous prier de vouloir bien la secourir par vos libéralités et par vos reconnaissances à l'égard de ses protecteurs. Car enfin, il faut le reconnaître, les hommes se lassent bientôt de servir des ingrats. Mais comme *nos meilleurs amis sont parmi les officiers de la marine*, il faudra, dans la distribution qu'on fera, avoir grand égard à leur service, et les prier d'avoir la bonté de continuer leurs bons et charitables offices, leur promettre qu'on ne manquera jamais, à l'avenir, de reconnaissance. Il faut tâcher de reconnaître aussi le service de tous ceux qui nous sont favorables, même parmi les papistes, dont plusieurs, se souvenant des petits présents qu'on leur a faits ou des avantages qu'ils retirent parce qu'ils contribuent à nous obtenir un peu de repos, agiront encore avec plus d'empressement pour le faire continuer s'ils ressentent les effets de votre libéralité. *N'oubliez pas même les gens d'Eglise, s'il y en avait quelqu'un que vous crussiez avoir été sensible à vos bienfaits.* Pour ce qui est des évêques, si vous n'osez leur offrir des pensions, non plus qu'à certains moines qui travaillent toujours avec le démon à détruire notre religion, tâchez de gagner par des présents ceux qui sont leurs amis, afin qu'ils les portent à dire quelque chose en notre faveur, ou au moins qu'ils les empêchent de rien dire qui puisse porter la cour à troubler le peu de repos que nous avons. Mais tout cela, comme vous voyez, doit se faire avec beaucoup de précaution et de discernement, de peur d'être surpris. Il faut ensuite que tout le monde joigne sa voix à celle de nos amis, et que tous disent que la contrainte fera abandonner tout le monde, que la sévérité achèvera de tout perdre, et qu'on gagnera beaucoup plus par la douceur que par la rigueur.

9^e Lorsque pendant le temps qu'on ne maltraite pas les gens pour les faire idolâtres, il y en a qui se retirent du royaume, il faut dire qu'il y en aurait bien davantage si on les traitait avec plus de rigueur. Il faut même attribuer leur retraite à quelque sévérité ou à quelques menaces ; il faut dire que quelque papiste leur avait fait

peur, que quelque officier ou quelque missionnaire les avait menacés; que sans cela ils ne s'en seraient jamais allés. Cela fera blâmer nos ennemis, et intimidera ceux qui voudraient nous faire des menaces. Il faut prier nos amis de dire que s'il y a des gens qui quittent le royaume, c'est parce qu'il y a des zélés indiscrets qui font des menaces. Nos ennemis, voyant qu'ils tombent dans la fosse qu'ils avaient préparée pour nous y précipiter, nous laisseront vivre en paix, surtout si on leur peut attirer quelque réprimande et leur faire craindre de se faire des affaires à la cour. Les aspics cependant se retireront et perdront l'envie de siffler, n'ayant personne ou que fort peu de monde pour écouter leur sifflement pernicieux.

10° Durant ce temps un peu plus tranquille, les vrais serviteurs de l'Eternel doivent continuer leurs assemblées en plusieurs endroits plutôt que de s'assembler en grande multitude dans un même lieu, lire les livres qu'ils ont ou qu'on leur envoie, se fortifier les uns les autres par de mutuelles exhortations, rendre odieux les dogmes des papistes et leurs prédicateurs, et dire des choses qui en puissent donner de l'horreur, empêcher qu'on ne les écoute et les rebuter.

11° Il faut, tandis que nos amis nous procurent un peu d'adoucisement dans nos persécutions, se disposer sur toutes choses à quitter un pays dans lequel on est en danger de perdre son âme. Il faut que les marchands et les autres continuent à n'employer au travail et à ne faire gagner de l'argent qu'à nos amis et à ceux qui sont dans notre parti, afin que cela oblige les autres à rentrer en eux-mêmes, à suivre la bonne religion et à empêcher que ceux qui seraient tentés de la quitter ne le fassent.

12° Si de temps en temps nos ennemis font exercer contre vous quelque sévérité pour vous obliger d'assister à leurs discours, il faut faire en sorte que la jeunesse et le peuple n'y assistent pas, mais seulement quelques-uns des autres. Encore ne faut-il pas qu'ils y aillent constamment, mais autant qu'il sera absolument nécessaire pour ne pas aigrir les choses.

13° Si néanmoins on obligeait le peuple et la jeunesse d'y assister, comme ce serait le plus grand malheur qui pût nous arriver et le plus grand danger de voir des perversions, il faudrait, avec plus de soin que jamais, se servir du seul moyen qui nous reste de dire et faire dire par nos amis, que si on continue, tout le monde va désertter, que le pays est perdu, et cependant assurer le peuple que la

persécution ne durera pas. Il faut leur faire remarquer que ces contraintes n'étant point uniformes et ne durant pour l'ordinaire que peu de temps, cela ne vient pas de la part du roi, mais de quelques ennemis qui voudraient nous faire peur. Cependant il faudra faire ce qu'on pourra pour décréditer à la cour ceux qui sont les auteurs de nos persécutions, qui nous font contraindre d'assister dans des lieux et à des discours qui sont plus dangereux que nous ne saurions jamais le dire.

14° Il faut aussi prendre garde de ne vous laisser pas endormir par une paix trompeuse, et que vous devez vous servir de ce temps-là pour faire avec ardeur tout ce que nous vous avons représenté ci-dessus. Car, après tout, vous devez être assurés qu'aussitôt qu'on connaîtra que cette diminution de rigueur est favorable à notre religion, que vous vous servez avantageusement de ce temps pour vous y affermir de plus en plus, pour y appeler ceux qui s'en étaient éloignés, et pour aller chercher un asile où vous puissiez, dans la possession d'une véritable paix, servir le Dieu de la paix, la persécution sera plus cruelle que jamais ; car il est certain qu'on ne nous traite avec cette douceur apparente que pour vous tendre des pièges et vous surprendre. Ainsi ne vous endormez pas, ne perdez pas le temps précieux, et soyez bien persuadés qu'il est fort court, comme dit l'Apôtre, que la tempête s'élèvera tout d'un coup et que les négligents seront surpris par l'orage. C'est vous et vos amis qui avez inspiré du courage à un grand nombre de ceux des grandes terres, qui, suivant vos bons exemples et vos bons avis, ont repris cœur pour ne pas se soumettre à la volonté des hommes, comme plusieurs avaient déjà commencé de le faire. Ne manquez pas vous-mêmes de cœur maintenant, et encore une fois ne vous laissez pas tromper par un calme trompeur qui sera bientôt suivi d'une furieuse tempête.

15° Ne vous pressez pas tant de venir, néanmoins, que vous ne preniez le temps de vous pourvoir de tout ce que vous pourrez pour subsister en ce pays. Car autrement ce serait tenter Dieu. Si vous ne pouvez venir tous à la fois, que ceux qui ne peuvent pourvoir aux choses nécessaires demeurent jusqu'à ce qu'ils aient mis ordre à tout autant qu'ils le pourront, sans pourtant s'exposer à perdre leurs âmes en demeurant trop longtemps là où ils sont. Continuez à envoyer ici ce qui est nécessaire à vos enfants et à vos parents que vous

avez envoyés devant vous. Les enfants étant plus en danger que les autres, il est bon de les faire sortir le plus tôt qu'on pourra.

16^e Vous ayant dit toutes ces choses et surtout vous ayant fait voir l'importance qu'il y a d'empêcher qu'on ne contraigne le monde d'aller entendre les émissaires de l'Antechrist, soit dans les églises, soit dans les écoles des papistes, et vous ayant exhortés à n'épargner pas vos biens pour faire en sorte qu'on ne continue à ne forcer personne à le faire, nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est que vous devez garder le secret d'une manière inviolable et ne déclarer sur ce sujet vos sentiments ni les nôtres à qui que ce soit tant soit peu suspect. Ne permettez pas qu'on fasse beaucoup de copies de ceci, de peur qu'il n'en tombe quelques-unes entre les mains de nos ennemis. Car si cela arrivait, vous voyez bien quelles en pourraient être les suites et les conséquences. Il faut pourtant avertir les frères de ce qui est en cet écrit, même ceux qui sont éloignés de vous, mais que cela se fasse par des voies sûres; il faut pour cela avoir éprouvé les esprits avant que de s'y fier.

En attendant l'honneur et le plaisir de vous voir les uns et les autres, voilà les sentiments de vos très humbles et obéissants serveurs et frères en Christ, qui servent Dieu selon la pureté des saintes Ecritures.

Dans la Hollande, le 20 juillet 1688.

Nous ne mettons pas le lieu précisément où est écrite la lettre, ni l'inscription tout entière, par les raisons qu'on vous dira en vous la donnant.

ARREST DE LA COUR DE PARLEMENT,

AYDES ET FINANCES DE DAUPHINÉ, DU 10^e MAY

1746,

QUI CONDAMNE PLUSIEURS PARTICULIERS Y DÉNOMMÉS, DU LIEU DE MENS, A DES
AUMONES ET AMENDES ENVERS LE ROY, TOUS ACCUSÉS POUR FAIT
DE RELIGION, ETC.

[Communiqué par M. Paul Cadoret, de Mens, Isère.]

*Extrait des registres de la cour du parlement, aydes et finances
de Dauphiné.*

ENTRE le procureur général du roy, demandeur en cas de contravention aux édits et déclarations de Sa Majesté, concernant la reli-

gion, et en exécution de l'arrêt d'ajournement personnel du 15 mars dernier, d'une part; et Jacques Granet, peigneur de chanvre, de Saint-Jean d'Herans, et Marie Peyraud, sa prétendue femme; Joseph Paturel, charpentier, du lieu de Mens; Françoise Girard, du lieu de Tremini, sa prétendue femme; Jean Bonnet, maréchal, dudit Mens; Marguerite Payan, sa prétendue femme; Jean Boniot, tisserand, habitant à Mens; Marie Fazende, sa prétendue femme; Pierre Jamiel, maréchal, dudit Mens; Françoise Freau, sa prétendue femme; Alexandre Guichard, tisserand, dudit Mens, et Elizabet Raillane, sa prétendue femme; Achille Luya, maçon, dudit Mens; Elizabet Mathieu, sa prétendue femme; Jean Bachasse, serrurier, dudit Mens, et Elizabet Raillane, sa prétendue femme; Antoine Magnan, voiturier, dudit Mens; Louise Bonet, sa prétendue femme; Pierre Gastou, cloutrier, dudit Mens; Suzanne, sa prétendue femme; Jean Poucet, laboureur, de la paroisse de Saint-Sébastien; Jeanne Roland, sa prétendue femme; Paul Boniot, de Tremini, tisserand, habitant à Mens; Marie Richard, sa prétendue femme; Pierre Allouard, tisserand, du Perier, paroisse de Saint-Baudize; Marie Malvezin, sa prétendue femme; Pierre de Bourdeaux, du lieu des Goirans, paroisse de Saint-Sébastien, tisserand, habitant à Saint-Baudize; Suzanne Miard, sa prétendue femme; Louis Pugnet, voiturier, de Tremini; Marguerite Besson, sa prétendue femme; Jean Béranger, de Saint-Pancrace, tailleur, habitant à Mens; François Baup, voiturier, habitant dudit Mens, et Claudine Silvestre, prétendue femme de Pierre Oddoz, tisserand, de Saint-Jean d'Herans, accusés, deffendeurs, d'autre.

VEU l'extrait de l'arrêt de la Cour, rendu sur la requête du procureur général du roy, le quinze mars dernier; l'exploit d'assignation aux décrétés des premier, second et troisième avril suivant; les réponses personnelles desdits Joseph Paturel et Françoise Girard, pardevant Monsieur Maître de Saurin, conseiller à la cour, le quatorze dudit mois d'avril, et encore les réponses personnelles de tous les susdits accusés par devant Monsieur Maître Josèph de Corbeau, conseiller en la cour; comme aussi les conclusions du procureur général du roy, du neuvième du présent mois de may. Ouï, sur ce, le rapport dudit Joseph de Corbeau, conseiller en la cour.

LA COUR, jugeant le procès en l'état, faisant droit à la réquisition dudit procureur général du roy, et pour les causes résultantes des procédures, a condamné lesdits Jacques Granet et Marie Peyraud,

Joseph Paturel et Françoise Girard, Jean Bonet et Marguerite Payan, Jean Boniot et Marie Fazande, Pierre Jamiel et Françoise Freaud, Achille Luya et Elisabet Raillane, Alexandre Guichard et Elisabet Matthieu, Jean Bachasse et Elisabet Raillane, Antoine Magnan et Louise Bonet, Pierre Gastou et Suzane Martin, Jean Poncet et Jeane Roland, Paul Boniot et Marie Richard, Pierre Allouard et Marie Malvezin, Pierre de Bourdeaux et Suzanne Miard, Louis Pugnet et Marguerite Bettou, chacun en une amende de cinq livres envers le roy, et de vingt livres d'aumône applicables à l'instruction des enfants des nouveaux convertis du diocèse de Die, suivant la disposition qu'en fera le sieur évêque de ladite ville. Fait inhibitions et deffenses aux ci-dessus dénommés de cohabiter ensemble, et de se hanter et fréquenter. A condamné pareillement lesdits Jean Béranger, François Baup et Claudine Silvestre, chacun en une amende de cinq livres envers le roy et de vingt livres d'aumônes applicables comme dessus, laquelle condamnation desdites amendes et aumônes sera déclarée solidaire entre tous les susdits accusés et contraignables par corps. Fait inhibitions et deffenses auxdits Béranger et Baup, de cohabiter avec Marguerite Brun, Marie Borel, leurs prétendues femmes, et à ladite Silvestre de cohabiter avec ledit Pierre Oddoz, son prétendu mari, à peine contre les cy-dessus dénommés d'être poursuivis et punis comme concubinaires publics. A déclaré les enfants nés et à naître de leur cohabitation illégitimes, incapables de leur succéder, sauf à eux de se présenter par-devant leurs curés pour faire réhabiliter leurs prétendus mariages aux formes ordinaires. A condamné tous lesdits accusés et nommés cy-dessus aux dépens et frais des procédures, pour lesquels, ensemble pour tous ceux faits contre les contrevenants aux édits et déclarations de Sa Majesté sur le fait de la religion, est décerné contrainte solidaire sur les biens desdits cy-dessus nommés. Ordonne qu'à la diligence du procureur général du roy le présent arrêt sera affiché et publié sur les lieux et encore dans tout le ressort de la judicature-mage de la ville de Die, et partout où besoin sera, et exécuté sans lettres ni sceau. Fait en parlement, le dixième may 1746. *Signé* : MASSERON.

L'AN 1748 et le vingtième janvier, je, huissier au parlement du Dauphiné, soussigné, à la requête de Monsieur le procureur général du roy au parlement de cette province de Dauphiné, je me suis expès transporté de mon domicile au lieu de Mens et en celui de

Françoise Freau, où étant, je lui ay bien et duement intimé et signifié l'arrêt rendu par la cour de parlement, aydes et finances de Dauphiné le dixième may 1746. A la requête de mondit seigneur le procureur général, contre lui et autres y dénommés, afin qu'il n'en ignore, avec commandement que je lui ai fait de par le roy et justice, de satisfaire au susdit arrêt; ce faisant, de payer les amandes et aumônes auxquelles il se trouve condamné par ledit arrêt entre les mains du sieur Barthélemy Moran, habitant audit Grenoble, rue Che-noise, paroisse de Saint-Hugues, commis à la recette desdites amandes et aumônes; autrement et à ce deffaut, j'ai déclaré à ladite Freau qu'il y sera contraint par plus amples exécutions à la forme dudit arrêt, le tout sans préjudice des dépens adjugés par icelui et de la clause solidaire qu'il prononce, de même que par tous ceux qui ont été rendus, et qui pourront l'être contre les contrevenants aux édits et déclarations de Sa Majesté concernant la religion, ayant à ces fins laissé copie à ladite Freau, tant dudit arrêt que du présent exploit, parlant à elle.

BOUNIER.

JUGEMENT DE L'INTENDANT DE LANGUEDOC

QUI CONDAMNE GABRIEL BOURREL, FABRICANT DE BAS, DEMEURANT
A LARGENTIÈRE, AUX GALÈRES PERPÉTUELLES.

1754.

Le document qu'on va lire est une expédition (sur timbre à 8 sols) délivrée, comme on le verra ci-après, en 1797, à des ayants droit qui l'avaient sans doute requise, d'un jugement de 1754, condamnant un protestant du Désert aux galères perpétuelles. Cette pièce nous a été adressée, si nous ne nous trompons, par M. P. Daures, qui devait, nous a-t-on dit, l'accompagner d'explications intéressantes sur les descendants du galérien Gabriel Bourrel. La condamnation portée contre leur auteur, en 1754, aurait été pour la famille une source de prospérité, si nous avons bien compris ce qui nous a été dit. En l'absence des éclaircissements qui nous étaient annoncés, et ne connaissant pas l'adresse de M. Daures, nous ne pouvons que publier tel que ce document, en nous réservant de faire connaître plus tard les informations qui nous seraient transmises.

JUGEMENT.

Jean Emmanuel de Guignard, chevalier, vicomte de Saint-Priest, conseiller du roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, intendant de justice, police et finances en la province de Languedoc;

Vu l'édit du mois d'octobre 1685, la déclaration du roi du 1^{er} juillet 1686, l'ordonnance du 12 mars 1689, la déclaration du 13 décembre 1698, celle du 14 mai 1724, par lesquelles Sa Majesté fait défenses à tous ses sujets N. C. de s'assembler pour faire aucun exercice de la R. P. R.; l'ordonnance du roi du 11 septembre 1726, portant entre autres dispositions que les N. C. de la province de Languedoc qui auront assisté auxdites assemblées seront envoyés, par les ordres du commandant pour Sa Majesté en ladite province, et en son absence par ceux de l'intendant et commissaires de parti, sans aucune forme ni figure de procès, savoir: les hommes sur les galères de Sa Majesté, pour y servir comme forçats pendant leur vie, et les femmes et filles recluses à perpétuité dans les lieux qui seront ordonnés; autre ordonnance du 9 novembre 1728, portant que les N. C. des arrondissements, dans l'étendue desquels il sera constaté qu'il s'est tenu quelque assemblée, seront condamnés en une amende arbitraire dont la répartition sera par nous faite sur tous les N. C. qui se trouveront compris au rôle de la capitation des communautés des arrondissements; notre ordonnance du 3 juin dernier, par laquelle nous avons commis le sieur Voisins de la Vernière, notre subdélégué à Lavour, pour se transporter sur les lieux de son département où il se tiendrait des assemblées illicites, dresser procès-verbal de l'état de ceux où elles se seront tenues, constater les taillables dont ils dépendent, informer desdites assemblées, circonstances et dépendances; le procès-verbal dressé en conséquence par ledit sieur de la Vernière, les 23, 24 et 25 dudit mois de juin, contenant son transport avec son greffier dans le terroir de la ville de Revel, au bois appelé Despérquiers, par lequel il paroît qu'il s'est tenu une assemblée dans ledit bois et qu'il y en a trouvé plusieurs traces et vestiges, exploit d'assignations à témoins dudit jour 24 juin, contenant les dépositions de douze témoins, de laquelle il résulte qu'il s'est tenu une assemblée de N. C. la nuit du 8 au 9 dudit mois de juin,

dans le terroir de la ville de Revel et au bois Desperquiers, désigné par le procès-verbal dudit sieur des Voisins, l'ordre par nous expédié le 3 juillet suivant, portant que le nommé Gabriel Bourrel, fabricant de bas, propriétaire du domaine de Largentière, paroisse de Saint-Pierre de Calveirac, consulat de Revel, à cause d'avoir assisté à ladite assemblée, serait arrêté et conduit au château de Ferrières; les procès-verbaux des perquisitions faites dudit Bourrel, les 10 et 30 dudit mois de juillet par le sieur Darennes, brigadier de la maréchaussée à Lavaur et trois cavaliers de la même brigade; autre exploit d'assignation à témoins pour être recolés en leur déposition du 22 même mois; cahier de recollement du même jour et du lendemain 23; tout considéré :

Nous ordonnons que lesdits édits, déclarations et ordonnances du roi, seront exécutés selon leur forme et teneur, et en conséquence faisons défense à toutes personnes, de quelque état et qualité qu'elles soient, de la province de Languedoc, de s'assembler pour faire aucuns exercices de la R. P. R. sous les peines portées par lesdites ordonnances, et pour les cas résultans de la procédure, avons condamné et condamnons le nommé Gabriel Bourrel, fabricant de bas, propriétaire du domaine de Largentière, paroisse de Saint-Pierre de Calveirac, consulat de Revel, défaillant et contumace, à servir pendant sa vie en qualité de forçat sur les galères de Sa Majesté, déclarons tous et chacun des biens dudit Gabriel Bourrel acquis et confisqués au profit de Sa Majesté, distraction préalablement faite du tiers en faveur de sa femme et enfants, s'il en a; le condamnons en outre aux frais qui seront exposés pour le conduire sur les galères de Sa Majesté, suivant l'état qui en sera par nous arrêté; avons pareillement condamné et condamnons les habitants N. C. de l'arrondissement de Revel, dans le taillable duquel est situé le bois où ladite assemblée s'est tenue, en mille livres d'amende au profit de Sa Majesté, ensemble au paiement des frais, des procédures et transport dudit sieur de la Vernière, et autres frais faits à l'occasion de ladite assemblée liquidés à sept cent dix livres un sol, suivant l'état qui en a été par nous arrêté cejourd'hui; la répartition desquelles deux sommes montant ensemble à celle de dix-sept cent dix livres un sol sera faite sur les N. C. de l'arrondissement de Revel, conformément à ce qui est prescrit par l'art. 2 de l'ordonnance du 9 novembre 1728, et sera le présent jugement exécuté nonobstant op-

position ou autres empêchements quelconques, lu, publié et affiché partout où besoin sera. Fait à Montpellier, le dixième octobre 1754. Signé : DE SAINT-PRIEST. Par monseigneur, Signé : SOEFVE.

Collationné sur l'original déposé aux archives de l'administration du département de l'Hérault (2^e division. Religion, Jugements. Paquet 34), par moi, secrétaire en chef de l'administration. Signé : BONGETTE.

Vu par nous, administrateurs du département de l'Hérault, à Montpellier, ce 26 nivôse an V de la République française une et indivisible.

TESSES fils. COLARD. BRUN. MARC-ANTOINE BAZELLE.

ARREST DE LA COUR DE PARLEMENT,

AYDES ET FINANCES, DU DAUPHINÉ, DU 7^e SEPTEMBRE

1759,

QUI CONDAMNE PLUSIEURS PARTICULIERS Y DÉNOMMÉS DU LIEU DE MENS ET DES ENVIRONS, A DES PEYNES AFFLICTIVES, A DES AMENDES ENVERS LE ROY ET A DES AUMONES, TOUS ACCUSÉS D'ASSEMBLÉES ILLICITES ET TROUBLES EXCITÉS PAR LES MINISTRES DE LA R. P. R.

[Communiqué par M. Paul Cadoret, de Mens, Isère.]

Extrait des registres de la cour du parlement du Dauphiné.

ENTRE le procureur général du roy, demandeur en cas de contravention aux édits et déclarations concernant la religion prétendue réformée, d'une part; les nommés Henry Luya, César Chevallier, Jean Figard, Jean Peyrol, André et François Bermond, Jean Luya, Marguerite, Angélique et Madeleine Allouard; Elisabeth et Louise Demaffé, accusés et détenus, d'autre; les nommés Colomb, prédisant; Pierre Segond, La Roche, Gaston Dupont, Jean Figard de Baumel, Louise Malvesin, François et Alexandre Demaffé, Guillaume le boucher, Achille Luya, Luya le terrassier, Alexandre Peyrol, Geneviève Marié, Pierre Bachasse, Mathieu, orfèvre; Jean Bachasse, Jean Bermond contumaces, d'autres.

Vu, etc.

La COUR, pour les causes résultantes des procédures, a condamné ledit Henry Luya avec banissement hors de Mens et son mandement

pendant l'espace de dix ans, à trente livres d'amende envers le roy et à une somme de cinquante livre d'aumône et aux dépens; ledit Jean Peyrol à un banissement de dix ans hors des mandemens de Mens et de la communauté de Morges, à une somme de cinquante livres d'amende, envers le roy et à cent francs d'aumône et aux dépens; ledit Jean Figard, à un banissement d'un an hors de Mens et son mandement, à trente livres d'amende envers le roy et cinquante livres d'aumône et aux dépens; lesdits François et André Bermond, le chacun en une amende de dix livres envers le roy et le chacun en une aumône de trente livres et aux dépens; lesdites Henriette, Angélique et Madeleine Allouard, la chacune en une amende de vingt livres envers le roy et en une aumône, la chacune, de cinquante livres et aux dépens; lesdites amendes et aumônes payables solidaiement par les susnommés et avant aucun élargissement, et les banissements ci-dessus proposés ne seront exécutés que du jour que lesdites amendes et aumônes auront été payées, et lesdites aumônes applicables aux soulagemens et habillemens des prisonniers des basses fosses, et au surplus, dit la contumace instruite à la forme de l'ordonnance, et, en conséquence, a condamné le nommé Colomb, prédicant, à être livré entre les mains de l'exécuteur de la haute justice, pour être par luy pandu et étranglé, jusqu'à ce que mort *naturelle* s'ensuive, à une potance qui sera à ces fins dressée sur la place du marché du bourg de Mens, et attendu la contumace, il sera exécuté par effigie sur ladite place, et le condamne à une amende de dix livres envers le roy et à une aumône de cinquante livres et aux dépens et frais de justice; et a condamné ledit Pierre Segond Le Roche, à un banissement de Mens et son mandement pendant l'espace de dix années et à une amende de quarante livres envers le roy et à soixante livres d'aumône et aux dépens; ledit Achille Luya, à un banissement de dix ans hors de Mens et son mandement et à une amende de trente livres envers le roy et une aumône de cinquante livres et aux dépens; ledit Guillaume, boucher, Pierre Bachasse et Gaston Dupont, chacun en une amende de trente livres envers le roy et le chacun en une aumône de cinquante livres et aux dépens; lesdits Mathieu, orfèvre, Alexandre et François Demaffey, Louis Malvesin, Jean Bermond, Figard de Baumel, Luya, le terrassier, à un banissement d'un an hors de Mens et son territoire, et le chacun, en une amende de trente livres envers le roy, et le chacun en une

aumône de cinquante livres et aux dépens; ledit Alexandre Peyrol, à une aumône de dix livres et aux dépens; ladite Geneviève Marié, à une amende de trente livres envers le roy et à une aumône de soixante livres et aux dépens. Toutes lesdites amendes et aumônes payables solidairement par lesdits contumaces, desquelles aumônes il en sera appliqué cent livres envers la maison de la Propagation de cette ville (Grenoble), et le surplus aux soulagemens et habillemens desdits prisonniers des basses fosses. Et attendu la contumace, le présent arrest sera transcrit sur un tableau et affiché dans la place de Mens et a condamné tant lesdites contumaces que lesdits détenus cy-dessus nommés, solidairement à tous les dépens et a mis lesdits Jean Bachasse, Jean Luya et ledit Chevallier, hors de cause et de procès, sans dépens, et néanmoins ordonne que ledit Chevallier sera enfermé pendant un an dans la maison de la Propagation de cette ville; enjoint à son père d'y payer sa pension, à défaut de quoi il y sera contraint, même par corps, à la requête du procureur général du roy et de faire telles réquisitions qu'il avisera contre les autres accusés non decrettés. Au surplus, ordonne que les livres de la religion prétendue réformée et prohibés, trouvés lors de la perquisition faite chez ledit Henry Luya, et dont il est fait mention dans ladite procédure, seront brûlés par l'exécuteur de la haute justice, au devant de la porte du palais à (Mens); et faisant droit à la réquisition dudit procureur général du roy, ordonne que la requête desdits Allouard et Demaffé, du 1^{er} juin dernier, sera supprimée, quant à ce et qu'elle sera rayée depuis l'alinéa de la page 18^e, commençant par ces mots : *D'abord me choin*, jusqu'à l'alinéa de la page 26^e, commençant par ces mots : *A ces causes*, par la main d'un huissier qui en dressera procès-verbal; ordonne que le présent arrest sera imprimé, lu, publié et affiché dans les lieux de Mens et communautés circonvoisines.

Fait en parlement le 7 septembre 1759.

Signé : LAFORTE.

MÉLANGES.

LES LIBRES PRÊCHEURS

DEVANCIERS DE LUTHER ET DE RABELAIS (1).

Un des contrastes les plus frappants que présente le moyen âge consiste dans la surprenante liberté de langage opposée par les prédicateurs aux abus de puissance de toute sorte. M. Antony Méray, dans l'excellente étude qu'il vient de publier sous le titre ci-dessus énoncé, nous montre les moines tonnait du haut de la chaire, non pas seulement contre les seigneurs laïques, mais même contre les indignités des princes de l'Eglise. Ces indignités, le bas clergé et les réguliers particulièrement, les flétrissaient à la fois avec une verve toute gauloise et une énergie toute démocratique qui inspirent à M. Méray les réflexions suivantes : « L'élément actif de la démocratie, le ferment vivace et permanent des réformes, pendant la longue période féodale qu'a traversée l'Europe, se trouvait en grande partie dans l'enceinte des monastères. En France surtout, où le pouvoir temporel ne se joignit jamais comme en Allemagne et en Italie au pouvoir spirituel, où le terrorisme de l'inquisition ne fonctionna jamais régulièrement aux dépens de la vie morale, comme en Portugal et en Espagne, certains ordres monastiques, les mendiants et les prêcheurs, furent une sorte de milice populaire organisée naturellement pour plaider la cause du faible et surveiller les excès des puissants. » En parlant ainsi, M. Méray ne commet point d'ailleurs la faute de croire qu'au fond les propensions des moines étaient vraiment libérales : il sait à merveille que leur véhémence n'avait ordinairement d'autre mobile que le culte bien entendu de leurs intérêts ; mais il est dans le vrai en soutenant que, lorsqu'ils arrachaient les masques et signalaient hardiment de monstrueux abus, les prédicateurs disposaient les populations à secouer le joug de la superstition, et frayaient la voie aux doctrines rationnelles dont, plus tard, ils s'efforcèrent en vain d'arrêter le développement. « Parvenus, dit-il, à une instruction et à une indépendance relative, ces orateurs sortis du peuple cherchèrent à lui faire profiter ; ils veillèrent pour lui et éclairèrent des lueurs éclatantes de leurs colères les abus dont il était victime. Ils stigmatisèrent, avec Maillard, les vendeurs d'indulgences et de reliques envoyés en recettes par la cour de Rome ; ils s'indignèrent, avec Menot, contre les excommunications lancées

(1) *Etude historique, critique et anecdotique sur les XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, par Antony Méray. 1 vol. in-12. Paris, 1860. A Claudin, édit.

à propos des plus minimes délits, sur les pauvres gens, par les prélats de l'ordinaire; avec Guillaume Sépin, ils signalèrent les largesses faites aux chiens par les grands dignitaires de l'Eglise, aux dépens de leurs semblables; avec Vincent Fenier, ils raillèrent les mille superstitions mesquines dont se trouvaient encombrés les devoirs de la vie, les devoirs entre époux par exemple..... Leur commisération s'étendit sur les agriculteurs pillés par la soldatesque, sur les victimes du fisc, sur les malheureux que dévorait l'usure; elle releva même les pauvres filles forcées à la prostitution par la brutalité et l'arbitraire. »

Les passages que nous venons de transcrire sont extraits de la préface de M. Méray; dans le corps de l'ouvrage il examine successivement les moines comme frondeurs des princes temporels ou spirituels, comme précurseurs de la Réforme, que l'un d'eux devait inaugurer définitivement, comme mystiques et légendaires; il nous expose leurs opinions sur la vie future, nous rapporte les contes et les apologues dans lesquels ils se complaisaient; nous les peint fantaisistes et rabelaisiens, et termine en recueillant les détails de mœurs dont abondent les vieux sermonnaires. Ce que le livre de M. Méray révèle d'excentricités, de folies et de pratiques scandaleuses, on ne saurait l'exprimer pleinement sans réimprimer la moitié de son ouvrage. Afin, toutefois, de donner une idée de l'intérêt qu'il présente, nous reproduirons ici quelques fragments qui seront plus éloquentes pour édifier le lecteur que tous les détails dans lesquels nous pourrions entrer :

« Sous le règne lamentable de Charles VI, les orgies de la cour et des princes apanagés, qui déchiraient le royaume à leur profit, furent souvent interrompues par ces terribles improbations dont les plus humbles diminutifs eussent coûté la vie à des personnages que le froc n'eût pas sauvés. En 1405, le célèbre moine augustin Jacques Legrand ose stigmatiser publiquement la reine Isabeau. Charles VI, qui se trouvait momentanément en raison, eut la curiosité de juger par lui-même de la témérité de Jacques Legrand : il le fit prêcher devant lui dans la chapelle du palais le jour de la Pentecôte. Celui-ci, sans se laisser intimider par l'entourage qui lui était hostile, accusa hautement de la misère publique le duc d'Orléans, qu'il nomma *le maudit des peuples*; il insista sur sa complicité avec la reine, sur *ses déportements qui attiraient la publique clameur*, sur la ruine des finances, et termina en prédisant qu'à moins d'une complète et prompt réparation, le royaume épuisé tomberait entre les mains d'une race étrangère..... »

« Jean Bricot, reprochant un jour à François I^{er} la dilapidation des finances, ajouta cet ironique sarcasme : « Sire, si vous continuez à avoir

« les mains percées comme le grand saint dont vous portez le nom, vous
 « ferez autant de pauvres forcés que saint François a fait de pauvres vo-
 « lontaires. »

« Le grand, le perpétuel reproche adressé aux ecclésiastiques par les moines prêcheurs, c'est l'abus des richesses et leur emploi scandaleux. Cette considération les amène à regarder l'Eglise primitive et à regretter les temps où les apôtres n'avaient ni domaine, ni soie, ni pourpre, ni velours, ni meutes, ni attelages aux freins dorés; ils comprennent fort bien que les richesses sont des tentations irrésistibles, « c'est un venin répandu dans l'Eglise, » dit Menot avec tous ses confrères. Et remontant à la source, ils attaquent le pouvoir temporel du pape soit directement, soit sur le dos des princes-évêques d'Allemagne..... Longtemps après les premiers coups portés par la Réforme, nous trouvons encore cette irrespectueuse appréciation dans la bouche du père Christophe Aubry, l'un des prédicateurs de la Ligue; en annonçant au peuple réuni dans l'église de Saint-André-des-Arts la mort de Sixte-Quint, il dit : « Dieu vient de nous délivrer d'un méchant pape et politique; s'il eût vécu plus longtemps, on eût été étonné de voir « prêcher dans Paris contre le pape et il eût fallu le faire..... »

« Pierre Rebuffe, énumérant les inconvénients des désordres des abbés commendataires, s'exprime ainsi : « Ces étrangers qui tiennent les abbayes « n'en veulent que le lait et la laine. Ils ruinent, pillent et consomment tous « les biens des monastères. Voilà les services que rendent à l'Eglise les « abbés et les prélats de ce genre. Ils bouchent les fenêtres des édifices et « les murs pour s'exempter d'y mettre et d'y entretenir des vitres; ce qui « a donné lieu à cette manière de dire : C'est une vitre d'abbé. »

« Jésus-Christ lui-même n'était pas à l'abri de l'insatiable curiosité des prêcheurs; on a fait des conjectures de toute sorte sur sa personne sacrée, les théologiens et les moines se sont livrés à d'interminables commentaires sur sa figure, sur ses habitudes privées et sur sa manière de se vêtir.

Olivier Maillard nous le dépeint ainsi : « Homme voirement assez de « haulte taille, moyen, entre gras et maigre, beau à voir. Ayant les cheveux « de la couleur d'une aveline, pendans et couchés jusques aux oreilles, et « au-dessous des oreilles un peu crespus et ondoyans ou regrillez, tyrants « sur le roux et comme reluysants, volletants dessus les espauls mypartis « au-dessus du front, à la manière des Nazariens. Le front et le visage très « clair et serain, sans aucune ride ou tasche. La barbe bien fournie, comme « qui commence aux jeunes hommes de la couleur même des cheveux, non « pas trop longue, etc., etc. »

« Menot nous assure qu'il avait le pied si tendre que la rencontre d'une pierre ou d'une épine lui était plus douloureuse dans cette partie du corps qu'elle eût pu l'être dans l'œil d'un autre homme. Barelète met une certaine

chaleur à affirmer, contre l'opinion de plusieurs, que le fils de Marie portait des souliers, etc., etc. »

On vient de voir que M. Méray cite constamment les textes originaux sur lesquels il s'appuie; ce n'est pas là, tant s'en faut, le seul mérite de son travail. Conçue avec intelligence, traitée avec esprit, et empreinte d'une réserve de bon goût, son œuvre est encore et avant tout remarquable par la quantité de renseignements nouveaux et authentiques qu'elle renferme. C'est en même temps un livre sérieux et piquant, curieux et instructif, auquel nous souhaitons sincèrement, et nous prédisons à coup sûr un succès du meilleur aloi. A. B.

LE REFUGE DANS LE PAYS DE NEUCHÂTEL.

1685.

(Suite.)

A la demande de la veuve du capitaine Turel, Arnaud donne à cet officier un témoignage qui montre par la date, qu'il était à Neuchâtel en 1690. Cette pièce se termine ainsi : « Fait à Neuchâtel en Suisse, le 11 octobre 1690. HENRI ARNAUD, ministre vaudois. »

« Le 13 octobre 1690. Accordé (par Messieurs les quatre ministres) à M. Arnaud, ministre vaudois, en charité, tant pour lui que pour l'entretien de sa famille, la somme de cinquante écus petits. »

Un passage des registres du Conseil d'Etat suppose également qu'Arnaud avait fait élection de domicile à Neuchâtel.

Ce passage est à la date du 31 janvier 1688. « Lecture d'une lettre que Messieurs de Berne ont écrite, aux fins d'exhorter fortement le sieur Arnaud, ministre, et Pelin, des Vallées du Piémont, de s'abstenir de séduire leurs compatriotes pour les empêcher d'aller en Brandebourg. Sur quoi il a été dit qu'après que le dit sieur Arnaud *sera revenu en ce pays*, on communiquera cette affaire aux sieurs ministres de cette ville pour le détourner de continuer ses pratiques. » Outre que ce passage indique bien le domicile *habituel* d'Arnaud, il permet d'inférer *des exhortations* recommandées *fortement* par Berne, qu'Arnaud, dès cette époque, avait son projet arrêté, pour l'exécution duquel il lui importait que ses gens ne s'éloignassent pas trop de la Suisse.

De divers côtés vinrent aux autorités neuchâteloises des plaintes sur les Vaudois et sur leur chef Arnaud; et ces autorités ne purent pas les

tenir pour nulles et non avenues. On affecta contre eux une attitude sévère qui était bien plus apparente que réelle. Du reste, quand il s'agit d'entreprises aussi téméraires que celles des Vaudois, tous les membres d'une autorité n'ont pas la tête sous le même bonnet : *tot capita, tot sensus*. On pouvait craindre de se brouiller et avec la Savoie et avec la France; enfin on pouvait regarder comme bienveillants et charitables tous les obstacles que l'on suscitait à la réalisation d'un projet aussi insensé en perspective, que la rentrée à main armée des Vaudois dans leurs Vallées. Mais, encore un coup, les avis étaient bien partagés sur l'entreprise, et devaient l'être. Quoi qu'il en soit, voici les communications qui parvinrent de Berne et de Zurich à Messieurs les quatre ministres et la délibération qui en fut la conséquence : « 28 janvier 1688. Lecture ayant été faite d'une lettre de Leurs Excellences de Berne qui porte, qu'ayant reçu avis de Leurs Excellences de Zurich, que les sieurs Arnaud et Pelling tâchent d'empêcher que les Piémontais ne prennent leur route en Brandebourg, où S. A. E. du dit lieu se propose de les recevoir; que si on souffrait telles mauvaises et méchantes menées, cela pourrait causer de fâcheuses suites, désirant qu'il y soit pourvu..... Messieurs les quatre ministres feront convenir par-devant eux le dit sieur Arnaud, et lui présenteront l'avis que Messieurs de Berne ont reçu de Messieurs de Zurich et les plaintes qu'ils font de lui, pour les démarches et menées qu'il tient pour empêcher que les Piémontais ne s'en aillent en Brandebourg, et qu'il ait à se déporter de telles méchantes menées; et que mes dits sieurs lui déclareront qu'on ne peut continuer de lui donner pension que jusqu'au premier jour du mois d'avril prochain, auquel temps il devra trouver moyen de se pouvoir établir ailleurs, aussi bien que les Vaudois. »

Il est à présumer que l'idée de rentrer dans leur pays ne sortit pas de l'esprit et du cœur des Vaudois, dès le moment qu'ils l'eurent quitté. Le retour, le retour, c'était là leur seule pensée; là le but de tous leurs efforts; ils pouvaient dire avec les Troyens :

*Per parios casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus in Latium.*

De là leur extrême répugnance à s'éloigner trop du Piémont. Ils voulaient bien rester dans la Suisse, en particulier dans la Suisse occidentale ou française, où un certain nombre revinrent, l'année de la rentrée, sans nul doute pour être plus à portée de joindre le gros de la troupe. Au moins à la fin de l'exil, Arnaud voulait à tout prix l'entreprise. Tout fait voir que pour lui *alea jacta erat*. Et avec un caractère de la trempe du sien, une fois le parti pris, il n'était plus question de reculer. Nous avons vu précédemment qu'Arnaud était Français. Il nous semble que quiconque a lu ses

exploits, doit le deviner ; il avait les plus beaux côtés du caractère français : un Roland ou un Bayard ! Jusqu'à quel point fut-il entraîné par sa troupe ? C'est ce qu'il est impossible de dire. Comme dans la plupart des entreprises, il y'eut ici sans doute bien des influences réciproques, causes et effets tour à tour, action et réaction.

Quant à la sympathie des simples particuliers d'entre les Neuchâtelois, évidemment elle était acquise à la cause des Vaudois et même à leur entreprise : on se disait qu'il allait se passer parmi eux quelque chose de considérable ; ce quelque chose était, pour ainsi dire, dans l'air. La preuve en est que c'était un Neuchâtelois, un bourgeois de Neuchâtel, ancien capitaine en France, homme capable et d'une certaine expérience, qui devait être le chef de l'expédition ; les deux principaux officiers, Arnaud et Turel, tous deux de Die en Dauphiné, devaient être sous ses ordres. Je veux parler du capitaine Jean-Jacques Bourgeois, qui n'arriva pas assez tôt au rendez-vous, on ignore par quelle raison, ce dont il fut si honteux et si désespéré qu'un peu plus tard il se mit en mouvement avec sa troupe (1) pour rallier la petite armée d'Arnaud ; mais il n'y parvint pas, et n'eut rien autre chose à faire qu'à revenir avec sa troupe débandée ; mais Leurs Excellences de Berne, qui avaient fait faire défense à sa troupe, par un courrier, de s'embarquer, n'ayant pas été obéies, et s'étant au retour emparées de sa personne, à Copet, au moyen de leurs agents, lui firent faire son procès, comme ayant violé les territoires de Berne et de Savoie ; elles tenaient à prouver au duc de Savoie qu'elles n'étaient pour rien dans cette échauffourée ; elles ne reculèrent pas devant une condamnation à mort qui fut exécutée, au mois de mars 1690, à Nyon, malgré le témoignage très-honorable que lui avaient rendu *les capitaines, officiers et chefs des maisons des Vallées du Piémont*. Le témoignage portant la date : *A Neuchâtel, le troisième jour d'octobre 1689*, est signé par Jean Robert, capitaine ; Jean Renaud, capitaine. Bourgeois eut la tête tranchée ; il mourut, il paraît, avec beaucoup de courage. « Il n'y avait dans la foule des spectateurs que deux yeux secs, dit un récit du temps, c'étaient les siens. » Cette exécution fit une grande sensation à cette époque ; il est d'autant plus incroyable qu'elle ait laissé aussi peu de traces à Neuchâtel ; il n'est peut-être pas dix Neuchâtelois qui en aient connaissance, ou du moins qui sachent que le capitaine Bourgeois était Neuchâtelois. La plupart des historiens ne savent pas s'il était Neuchâtelois ou Vaudois. Mais les documents les plus authentiques constatent sa qualité de bourgeois de Neuchâtel.

(1) Il y avait treize compagnies de Français réfugiés, trois de Suisses, deux de Vaudois (ou Luzernois) et une de grenadiers (ceux-ci presque tous du canton de Neuchâtel). Peut-être aux yeux d'Arnaud cette troupe était-elle trop nombreuse sous le rapport des vivres à lui procurer et de la discipline à y entretenir.

Voici ce que nous trouvons sur le capitaine Bourgeois dans les registres du conseil de la ville de Neuchâtel : « 13 septembre 1689, Messieurs les quatre ministres s'étant transportés auprès de M. le gouverneur, il leur aurait dit que l'affaire des Vaudois faisait partout bien du bruit ; qu'il venait de recevoir une lettre de Monseigneur le prince, qui la lui avait envoyée par un exprès, laquelle il leur communiqua, et qui contenait en substance, que quantité de Français rebelles s'étaient ici attroupés et s'étaient pourvus d'armes ; mais encore que le capitaine Bourgeois de cette ville était leur conducteur ; qu'il lui ordonnait d'empêcher cela, et même arrêter le capitaine Bourgeois, s'il était possible, jusqu'à nouvel ordre. — Il a été arrêté que l'on écrirait à S. A. S. Monseigneur le prince pour lui faire connaître que nous n'avons eu aucune part dans l'entreprise des Vaudois, et que nous sommes entièrement innocents de ce qu'on nous accuse, et qu'on n'a nulle part à ce que fait le capitaine Bourgeois, étant une affaire de particulier. — M. le maire a représenté que chacun savait de quelle manière les Vaudois et autres réfugiés français avaient passé à mains armées dans les terres de Savoie ; qu'après y avoir séjourné quelques jours, et fait quantité de dommages, ils se voyaient revenus, que comme nous avions reçu des reproches de différents endroits, à cause de cette affaire, comme si nous avions eu quelque part à leur entreprise ; qu'il importait extrêmement de désabuser le monde et de faire voir que nous n'avons aucune part à leurs desseins ; que pour cet effet Sa Seigneurie avait ordonné à M. le châtelain de Vauxmarcus d'établir des gardes, afin d'empêcher que ces Vaudois et Français n'entrassent dans ce pays ; qu'ainsi il importait aussi que la ville fit en cette occasion quelque démarche d'éclat, en établissant des gardes, pour empêcher qu'ils n'entrassent dans la ville, soit par les portes, soit par le lac ; que par là nous ferions connaître à toute la terre que nous n'avons aucune part dans cette affaire, et que nous suivrions en cela l'exemple de Sa Seigneurie. — Il a été arrêté qu'on mettrait des gardes aux portes et sur le bord du lac pour empêcher que ces gens n'entrent dans cette ville ; de plus que l'on ordonne aux dixeniers de visiter exactement leurs dixaines ; et que s'ils trouvent qu'il y ait des bourgeois ou autres habitants de cette ville qui aient logé des étrangers, sans qu'ils aient été reçus habitants, ils les pourront châtier jusqu'à cinq livres, et que de plus on fera faire toutes les nuits la patrouille par la ville pendant les vendanges ; que de plus lesdits dixeniers auront le pouvoir de chasser lesdits étrangers hors de la ville....., et qu'on fera publier le tout à son de tambour. De plus, que M. le capitaine Bourgeois s'étant mis à la tête de ces Vaudois et Français qui sont entrés en Savoie, où ils ont commis des dommages si considérables, tant par les incendies de plusieurs villages et châteaux, pillé plusieurs églises et tué des personnes de qualité ; que tous

ces excès se sont commis sous son autorité, puisqu'il était le commandant de ces gens; que pour notre décharge et pour les considérations rapportées cy-devant, comme aussi pour agréer en cette occasion à Monseigneur le prince, que l'on devrait, dès à présent, décerner un châtiment contre lui, que par là nous désavouons entièrement sa conduite, et nous nous disculperons envers tout le monde. — Il a été arrêté que pour punir le capitaine Bourgeois de son entreprise téméraire, laquelle il a entreprise, sans être avoué de personne et pour les excès qu'il a commis, qu'on le trace et raye, dès à présent, de la bourgeoisie, et qu'en cas qu'il revienne en ce pays, on consent, dès à présent, que la Seigneurie le puisse faire saisir. »

Le récit qui précède offre plus d'un côté remarquable : on y voit les exagérations des bruits populaires, accueillis par les autorités neuchâteloises, pour motiver des mesures plus ou moins sévères, dans un moment où la Rentrée des Vaudois attirait l'attention de toute l'Europe, et pouvait susciter à la Suisse, en particulier au canton de Berne et aux Neuchâtelois, des affaires sérieuses. Les particuliers, moins soucieux à l'endroit des dangers que les autorités, continuaient à sympathiser avec les réfugiés, même en apparence mis en déroute. Il paraîtrait que des bourgeois de la ville logeaient clandestinement des Vaudois ou consorts, et étaient pour ce fait menacés de châtiments. Il fallait, pour en venir là, que les quatre ministres fussent bien persuadés de la gravité des circonstances; car toutes les pages de leurs registres témoignent de leur active sympathie pour les réfugiés; voici, par exemple, ceux que nous trouvons dans ceux de février et mars 1687, par rapport aux Vaudois : « Leurs Excellences de Berne, ayant envoyé avis, par une lettre missive, que bientôt il arrivait un bon nombre de pauvres Vaudois déchassés pour la religion : — Il a été arrêté que Messieurs les quatre ministres feraient faire la collecte au plus tôt, et qu'ensuite ils s'informeront combien la ville en pourra recevoir, afin d'en donner avis à Leurs dites Excellences. — On fera connaître à Leurs Excellences de Berne, que, nonobstant que la ville soit déjà beaucoup peuplée, et qu'elle ait déjà largement contribué dans la collecte qui a été faite pour les réfugiés, l'on se chargera de soixante de ces pauvres réfugiés des Vallées du Piémont, la moitié d'hommes, et l'autre moitié de femmes. » — Peu après, Leurs Excellences de Berne prient que la ville se charge de soixante-six de ces réfugiés, au lieu de soixante qu'on leur avait marqué. Il a été arrêté qu'on ne fera aucune difficulté de se charger de ce nombre. « On les logea chez les particuliers dans tout l'Etat. » (Boyve.)

La sympathie des Neuchâtelois pour les Vaudois ne se montrait pas seulement par l'hospitalité qui leur était accordée, mais encore par des écrits, et surtout par une participation active à leur entreprise, par les armes qu'on

leur fournissait, et par les dangers qu'on était heureux de partager avec eux. Les mémoires du temps nous apprennent que dans ces siècles-là les Neuchâtelois ne désobéissaient à leurs princes, que quand on voulait les empêcher d'aller guerroyer au dehors. Un grand nombre de ceux qui suivirent le capitaine Bourgeois ne demandaient sans doute pas mieux que de courir jusqu'au bout les chances de cette chevaleresque entreprise; mais la fortune trahit leur courage. On conçoit que, n'étant pas arrivés à temps au rendez-vous, le fatal *trop tard* leur ait ôté les bras et les jambes et fait tomber les armes de leurs mains.

Le registre du 6 septembre 1689 renferme ce qui suit : « Messieurs les quatre ayant été hier appelés auprès de M. le gouverneur, lequel leur ayant représenté que quoiqu'il eût déjà par ci-devant donné avis que le sieur Pistorius imprimait des choses trop fortes, et qui pourraient avoir suites, et que nonobstant qu'on l'eût déjà averti, il n'avait pas laissé d'imprimer de nouveau un petit livre qui contenait des choses extrêmement choquantes contre les cantons catholiques qui en sont sensiblement touchés, et qui disent hautement qu'ils ne veulent pas laisser cette affaire en arrière, mais menacent de la porter à Baden; et aussi que les Vaudois, non-seulement passaient par ici armés, mais encore qu'il y avait des bourgeois de cette ville qui achetaient des armes publiquement pour eux; que plusieurs bourgeois de cette ville se joignaient à eux, qu'ils enrôlaient beaucoup de gens de ce pays, et disaient encore que M. le capitaine Bourgeois de cette ville était leur capitaine général, et qu'ainsi il lui semblait qu'on devait promptement remédier à l'une et à l'autre de ces choses, afin d'éviter les mauvaises affaires qu'elles nous pourraient attirer : — Il a été arrêté qu'à l'égard du sieur Pistorius, on lui fera commandement de ne plus imprimer de semblables choses, sous peine d'être chassé hors d'ici, et qu'à l'égard de ceux qui ont joint les Vaudois et de ceux qui ont fourni des armes, cela a été fait à l'insçu et sans aveu du magistrat, et qu'il sera publié, à son de tambour, que personne n'ait à enrôler sans due permission, et que Messieurs les quatre l'iront déclarer à M. le gouverneur. »

Un fait cité par Arnaud, dans *la Glorieuse Rentrée*, est une preuve de l'intérêt actif pris par les Neuchâtelois à la cause des Vaudois. « A la sanglante journée de la Balsile, un soldat de Neuchâtel, nommé Lorange, dit l'historien, se rendit aux Vaudois, les assurant qu'il y avait longtemps qu'il avait conçu le dessein de les rejoindre, et que c'était à cet effet qu'il s'était rangé dans la troupe du capitaine Bourgeois..... dont il raconta toutes les circonstances. »

Un autre document constate le malheur arrivé à un Neuchâtelois appartenant à une famille de la magistrature qui avait fait partie de l'expédition,

et bien d'autres, auxquels on prenait moins d'intérêt, ont eu sans doute une pareille mésaventure.

Nous lisons, dans le registre du conseil de la ville, de novembre 1689 : « à MM. les maîtres bourgeois Henri et Christophe Purry ont représenté : que chacun savait le malheur qui était arrivé au sieur J. P. Purry leur fils et beau-fils qui avait été pris prisonnier dans l'expédition dernière des Vaudois en Savoie, et conduit aux prisons de Chambéry, où il serait détenu fort étroitement, suppliant mesdits sieurs du conseil de vouloir avoir quelque charité pour lui. — Il est arrêté qu'on fera tenir audit Purry la somme de soixante-quinze livres. »

Dans des moments d'agitation extrême, telle que celle où étaient les Neuchâtelois de cette époque, on ne pouvait compter sur une constance à toute épreuve et sans déviation quelconque dans les sentiments de ceux qui tenaient en main les rênes des affaires. Des nouvelles différentes amenaient des sentiments différents.

Cependant la sympathie pour les réfugiés était très généralement dominante. Une des preuves les plus fortes que nous en ayons, c'est que les autorités de la ville, qui étaient dans de si bons termes avec Louis XIV, jusque-là qu'il leur accordait un don annuel, n'aient pas craint de s'aliéner ses bonnes grâces, en se montrant touchées des malheurs des protestants, sujets du prince encore si puissant qui était la cause principale de ces malheurs. Il y avait certainement une sorte d'héroïsme dans une sympathie quelquefois hautement avouée, soit pour les Vaudois, soit pour les réfugiés français; ce qui était tout un à la cour de France : « 9 septembre 1689. M. le maître bourgeois a représenté que plusieurs officiers suisses qui sont au service du Roy, seraient arrivés, prétendant enrôler et faire des recrues ici... il a été arrêté que l'on fera derechef publier à son de tambour que personne, de quelque qualité qu'elle soit, n'ait à enrôler, sans permission de MM. les quatre ministreaux, sous peine..... M. le gouverneur les aurait fait appeler au château et nous aurait dit qu'il était surpris que nous eussions pris la résolution de faire défense à son de tambour, que cela allait contre les droits de la Seigneurie, etc. » « Novembre 1689 (au retour du voyage des députés engagés à Berne, pour avoir les avis de Leurs Excellences). Arrêté que MM. les quatre ministreaux iront présentement auprès de M. le gouverneur pour lui représenter que constamment ils ont été en droit de faire ces défenses et ces cris, que par ainsi on le prie de nous maintenir auprès de cette franchise. » « Ces défenses avaient lieu, en même temps qu'on fermait les yeux sur les enrôlements qui étaient faits en faveur des Vaudois. » « 20 février 1689. Sur l'avis que MM. les quatre ministreaux ont reçu que M. l'ambassadeur Amelot voulait distribuer la paye que Sa Majesté a la bonté d'accorder à la ville, annuel-

lement, sur le pied de quatre cents francs. Pour cet effet, ont été nommés Messieurs, etc. » La protection accordée aux Français et aux Vaudois par les autorités de la ville et bourgeoisie de Neuchâtel pouvait faire cesser ce don annuel de Louis XIV; et il nous paraît même étonnant que ce don ait été fait encore cette année 1689, qui fut celle de la *glorieuse rentrée* des Vaudois dans leur pays.

Des hommes comme le pasteur Arnaud étaient bien propres à disposer favorablement pour le Refuge, et les autorités civiles et ecclésiastiques et les populations. Il paraît qu'il forma à Neuchâtel des liaisons d'amitié avec plusieurs personnes, en particulier avec les pasteurs de la ville Perrot et Girard. Il écrit des Vallées au baillif Thormann : « Ayez la bonté d'embrasser pour moi M. Perrot le pasteur, M. Sandoz le conseiller. »

Nous avons tenu à honneur à constater le séjour d'Arnaud à Neuchâtel, qui a donné une hospitalité plus ou moins longue à cet homme de paix et de guerre si éminemment distingué sous l'un et l'autre rapport. C'est là une gloire pour notre ville et notre pays d'avoir possédé ce héros chrétien, dont la renommée a bien augmenté de nos jours, et augmentera encore davantage; ce héros qui portait également la cuirasse du guerrier et la robe du pasteur, comme le représente son portrait; dont le ton était bref et ferme, quand il commandait la marche ou la bataille, et la parole onctueuse et fervente quand il prêchait et priait; qui, le jour même d'une victoire, faisait fondre en larmes son troupeau, c'est-à-dire ses soldats, qui était ponctuellement obéi et par les fidèles de son Eglise et par les guerriers de son armée. Nul chef n'a eu plus que lui de mépris pour la mort, à laquelle il a échappé cent fois comme par miracle, de sang-froid dans les périls, de présence d'esprit dans les positions difficiles, de facilité à prendre un parti, de résolution pour l'exécuter et pour se charger d'une responsabilité redoutable. Sa foi en la sainteté et en la justice de la cause qu'il défendait, au triomphe définitif de cette cause, *transportait des montagnes*. Le vainqueur de Salabertrand et de la Balsile peut être mis au nombre des Gédéon, des David, des Samuel et des prophètes « qui, par la foi, dit saint Paul, ont conquis des royaumes, ont exercé la justice, ont obtenu ce qui leur avait été promis, ont fermé la gueule des lions, ont échappé au tranchant de l'épée, sont sortis de leurs infirmités pleins de force, ont été vaillants à la guerre, ont mis en fuite des armées. »

Et les neuf cents hommes à la tête desquels il exécuta son expédition, qui ne nous paraît au-dessous d'aucun autre exploit pareil raconté par l'histoire, pas même de la retraite des Dix Mille, n'étaient-ils pas eux aussi des héros? Leurs noms, s'ils eussent été Grecs, eussent été transmis sur l'airain à la postérité.

Faisons connaître au moins ici leurs capitaines, Martin, Privat, Lucas.

Turel, Fonfrède et Chien, sous lesquels servaient les neuf cents hommes d'Arnaud ; il les avait divisés en vingt compagnies, dont six étaient composées de Dauphinois et de Languedociens.

Dans plusieurs des escarmouches engagées par les Vaudois en marche pour leurs vallées, ils ne firent *aucune perte* !

Au combat de la Balsile, où les ennemis des Vaudois étaient au nombre de vingt-deux mille hommes, commandés par un des guerriers les plus renommés de l'époque, le vainqueur de Staffarde et de la Marasille, Catinat, les Vaudois n'eurent ni mort ni blessé. Dans les quatorze combats que les Vaudois eurent à livrer depuis leur rentrée dans leurs vallées, et où ils avaient eu presque toujours l'avantage, ils ne perdirent pas même vingt des leurs !

Ce fait semble appartenir plutôt à la fable qu'à l'histoire. Arnaud le confirme pourtant dans une lettre au baillif Thormann : « Nous n'avons perdu, dit-il, que trente hommes dans ces combats, quoique nos ennemis en aient bien perdu dix mille ! »

Deux tentatives faites précédemment de rentrer dans leurs vallées avaient complètement échoué, la seconde en 1688 ; mais la troisième, celle de 1689, avait au contraire réussi si complètement et si promptement, que dans la nuit du 15 au 16 août 1689, Arnaud implora sur leur entreprise la bénédiction du ciel, et le 25 du même mois ils revirent déjà, de la hauteur de Séi, la terre de leurs pères !

La piété occupait assez de place dans les sentiments des soldats d'Arnaud, pour qu'ils pussent dire comme le disait David au géant qu'il avait à combattre : « Tu viens contre moi avec l'épée, la hallebarde et le bouclier ; mais moi, je viens contre toi au nom de l'Eternel des armées, du Dieu des batailles rangées d'Israël. » Ils ne comptaient jamais leurs ennemis. L'influence du pasteur Arnaud et sa prédication contribuaient beaucoup à entretenir le feu de la piété chez ses soldats. Il faisait deux prédications le dimanche, une le jeudi, et la prière soir et matin, toute la troupe, officiers et soldats, à genoux et la face en terre. En se relevant ne devaient-ils pas être invincibles ? et quand ils avaient été vainqueurs, ils attribuaient leur victoire à Dieu seul. Nous en trouvons la preuve dans maints passages de l'ouvrage d'Arnaud, et voici ce que nous lisons dans une lettre d'Arnaud au baillif Thormann (immédiatement après la rentrée) : « J'ai passé pour un téméraire et un imprudent ; cependant l'événement fait voir que c'est Dieu qui fait toutes nos affaires ! »

Le capitaine Josué Janavel, qui s'était distingué précédemment par des exploits merveilleux dans les Vallées, était, en 1689, retenu à Genève par la maladie ; mais il donna ses instructions aux chefs de la petite armée, et elles furent exécutées de point en point. Le plus important, suivant lui, était

la foi et la piété. « Très chers frères en Jésus-Christ, écrit-il aux Vaudois, si notre Eglise a été réduite en aussi grande extrémité, c'est nos péchés qui en sont la cause. Il faut donc s'humilier tous les jours de plus en plus devant Dieu..... de telle manière qu'il n'y ait rien de plus ferme que votre foi. »

Ils avaient souvent gravi, et de nuit comme de jour, des montagnes escarpées, franchi d'affreux précipices : rien ne les arrêtait.

En 1690, les Vaudois s'accommodèrent avec leur prince, à telles enseignes que Victor-Amédée II les admit au nombre des défenseurs de son pays et des gardiens des frontières du Piémont ! C'est que sa politique avait changé : d'allié et de très-humble serviteur du roi, il en était devenu l'ennemi. La valeur héroïque des Vaudois avait sans doute beaucoup contribué à leur procurer cette nouvelle position.

Le duc de Savoie comprit que les hommes qui avaient étonné et ravi d'admiration l'Europe, étaient des hommes avec lesquels il s'agissait de compter.

C'est de juin 1690 que date cette nouvelle position des Vaudois. Ce fut comme une résurrection opérée dans les Vallées. L'ordre y était rétabli. Chacun avait changé l'épée et le mousquet contre la bêche et le soc de la charrue. Les pasteurs avaient repris leurs postes. Arnaud, qui avait repris lui-même sa cure de la Tour, présidait à cette renaissance : c'était un de ces hommes propres à tout. Vers la fin de l'année 1691, il s'était rendu en Suisse pour revoir sa famille..... organiser le retour dans la patrie des exilés qui étaient demeurés à l'étranger. Il ne se doutait pas que, peu d'années après, il serait de nouveau proscrit, et qu'il reconduirait lui-même dans un lointain exil tous ces réfugiés auxquels il croyait donner alors une patrie ! Louis XIV, de nouveau réconcilié avec le duc de Savoie, avait obtenu de lui qu'il ferait sortir de ses Etats les Français qui y avaient cherché un asile contre les *missions bottées* et les *dragonnades*.

C'est peut-être ici le plus beau moment de la vie glorieuse d'Arnaud. Il résiste aux invitations pressantes de Guillaume III, roi d'Angleterre, qui lui avait envoyé un brevet de colonel et offert un régiment. Il avait reconquis le sol vaudois à la tête de neuf cents vaillants hommes ; maintenant il va se mettre à la tête de trois mille Français (1), non plus pour combattre, mais pour profiter de l'hospitalité qui leur est offerte par le prince de Wurtemberg. Il sera là simplement leur pasteur et finira ses jours au milieu d'eux, dans l'accomplissement de ses devoirs d'homme, de chrétien et de pasteur. Il

(1) C'était par déférence pour Louis XIV, dont il était redevenu l'allié, que le duc de Savoie ordonna aux protestants français de vider ses Etats. Par suite de ce décret sept pasteurs d'origine étrangère furent obligés de quitter les Vallées et les Eglises vaudoises.

mourut pauvre, lui qui avait eu entre ses mains tant d'argent destiné à la cause qu'il servait. Il s'était longtemps flatté de l'espérance de terminer ses jours dans ses chères Vallées adoptives, pour la possession desquelles il avait voulu vaincre ou mourir, et de

Mêler sa cendre aux cendres de ses pères,

et il mourra dans la terre étrangère,

Et dulcis moriens reminiscitur Argos.

Son nom avait retenti d'un bout du monde à l'autre ; il avait conquis la gloire ; mais il n'aspire plus qu'à la gloire des cieux : son nom en doit être d'autant plus glorieux pour nous. Je serai heureux, si ces pages contribuent à rehausser son mérite et sa gloire aux yeux de ceux qui les liront. C'est dans le sentiment d'une profonde admiration que je les ai écrites. Peut-être feront-elles éprouver le même sentiment à quelques-uns de mes lecteurs.

Si Arnaud eût été catholique, sans doute le lieu où reposent ses cendres serait devenu un pèlerinage. Qui sait si quelqu'un de ses admirateurs n'aurait pas l'idée de visiter un tel lieu ? Nous croyons devoir en donner ici la désignation. C'est dans une des colonies vaudoises du Wurtemberg, à Schœnberg, près de Dürmenz, que le héros des Vaudois termina sa carrière. Une inscription latine porte ce qui suit : « Sous cette pierre repose le vénérable et vaillant Arnaud, pasteur des Vaudois du Piémont, aussi bien que colonel. Qui pourra jamais dépeindre ses hauts faits, ses luttes et son courage inébranlable ? Seul, le fils de Jessé combat contre des milliers de Philistins, et seul il tient en échec et leur camp et leur chef. »

Assurément les réfugiés qui étaient dans le pays de Neuchâtel, n'étaient pas tous des hommes aussi distingués qu'Arnaud. Nous parlerons ici des ecclésiastiques réfugiés qui ont été en rapport avec la compagnie des pasteurs de Neuchâtel (de 1683 à 1695).

Si les frères de France ont à exposer leur misère aux frères de Neuchâtel, certes ils n'ont pas à en rougir ; elle est d'autant plus honorable qu'ils ont tout sacrifié à leur devoir : *ils se sont fait des bourses qui ne s'usent point.*

(Suite et fin au prochain cahier.)

SUPPLÉMENT
AU *BULLETIN* DE MARS ET AVRIL 1861.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ

tenue le 16 avril 1861

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. CHARLES READ, PRÉSIDENT.

La neuvième assemblée générale de la Société a eu lieu à l'Oratoire, le 16 avril 1861, à trois heures.

Après une prière de M. le pasteur Petit, M. Charles Read, président, a pris la parole en ces termes :

Messieurs,

Dans l'impossibilité où nous étions l'an dernier de présider cette réunion, nous nous sommes estimé heureux de voir à cette place notre excellent confrère, M. Ch. Waddington, et d'entendre tout ce qu'il nous a si bien dit à son tour sur le but élevé que poursuit notre Société, sur l'incontestable utilité de ses travaux, sur la valeur de quelques résultats obtenus jusqu'ici, — hélas ! aussi sur le concours trop peu intelligent, trop peu généreux, qui nous est prêté par la masse de notre public. Ces plaintes, ces exhortations périodiques, dont nous devrions craindre de vous fatiguer, il était bon qu'une nouvelle voix amie vous les fit entendre. Que ceux à qui elle s'adressait se demandent s'ils y ont répondu autrement que par une oisive adhésion, qu'ils se demandent s'ils ont fait ce qui dépendait d'eux pour avancer les intérêts de notre Société, pour nous aider à répandre de plus en plus la lumière sur l'histoire obscurcie de nos ancêtres. Quant à nous, nous pouvons nous rendre ce témoignage, que les bonnes paroles de notre ami auraient réchauffé notre zèle, s'il avait eu besoin de l'être, et que, présentes à notre esprit durant le cours de l'année qui vient de s'écouler, elles nous ont fortifié dans l'accomplissement d'une tâche que nous avons à cœur de remplir aussi longtemps qu'elle ne nous sera pas devenue impossible.

Serions-nous d'ailleurs pardonnables de céder à la lassitude, lorsque nous considérons le peu que nous avons encore fait et tout ce qui reste à faire? Non, nous saurons résister jusqu'au bout aux atteintes du découragement. Nous combattrons l'indifférence et l'inertie du grand nombre, tant que nous nous sentirons suivis et soutenus dans notre voie par un petit nombre de coouvriers de bonne volonté, et cette année encore nous avons, Dieu merci, à nous féliciter d'en avoir vu surgir quelques-uns.

L'impulsion que les travaux de notre Société ont donnée depuis neuf ans aux études historiques parmi nos coreligionnaires et qui s'est manifestée par des essais dont nous vous avons successivement entretenus en leur temps, tels que ceux de MM. Gaitte (1852), Møder (1853), Bourchenin (1853), Michel Nicolas, Ch. Frossard (1855 et 1857), Claparède (1856), Drion (1858), Clément de Faye (1859), O. Cuvier (1860); cette impulsion, que le troisième anniversaire séculaire du premier synode des Eglises réformées de France est venu heureusement activer en 1859, continue à produire de temps à autre les fruits qu'on en pouvait espérer. D'importants ouvrages, qui exigeaient une longue élaboration, se terminent et voient enfin le jour.

C'est ainsi que les lecteurs du *Bulletin* ont pu apprécier les premiers le substantiel *Essai* de M. Douen sur les *Eglises réformées du département de l'Aisne*.

C'est ainsi que l'excellente *Histoire des Protestants et des Eglises réformées du Poitou*, par M. Auguste Lièvre, a été naguère complétée par un troisième volume consacré aux martyrs ou confesseurs de cette province, aux savants, théologiens, littérateurs, guerriers, hommes de foi, de pensée ou d'action, qui ont tant de titres à notre souvenir. Ce n'est pas une galerie de grands hommes, ce n'est pas un tableau généalogique que l'auteur a voulu faire. A côté de noms célèbres, se trouvent, nous dit-il, ceux d'humbles chrétiens qui n'ont pas songé à la postérité, mais dont la vie renferme des enseignements qu'il est bon de recueillir, ou se trouve mêlée à des faits peu connus et qui cependant méritent de l'être. On ne saurait trop approuver l'esprit qui a dirigé M. Lièvre dans la rédaction de ces biographies, digne couronnement de son remarquable ouvrage.

L'histoire de nos Eglises du Nord était à peu près inconnue il y a quelques années, et, dans cette région, les plus ignorées étaient celles qui embrassent le département de la Somme. Le livre de Théodore

de Bèze ne leur avait consacré que deux pages. Crespin s'était borné à mentionner quelques-uns de leurs martyrs. La *France protestante*, le *Bulletin* de notre Société ont bien fait connaître divers documents inédits ; mais ces documents épars ne projetaient pas leur lumière sur l'ensemble de la situation du protestantisme dans cette contrée. Aujourd'hui ces Eglises ont une véritable histoire qui se développe sans interruption depuis l'origine de la Réforme jusqu'à nos jours : c'est vous dire que M. Rossier vient de publier son *Histoire des Protestants de Picardie, particulièrement de ceux du département de la Somme, d'après des documents pour la plupart inédits* (1861). On y voit les Eglises naître par le courageux témoignage de Louis de Berquin ; s'accroître rapidement, lors du mouvement religieux qui marque les règnes de Henri II, François II, Charles IX ; perdre une partie de leur importance pendant les troubles de la Ligue, troubles si funestes, surtout en Picardie où cette association avait pris naissance ; se relever ensuite sous Henri IV, et se maintenir sous son successeur et pendant la minorité de Louis XIV, puis disparaître presque totalement par l'émigration et les violences sous le règne de ce monarque. Enfin, quand tout paraissait perdu, comme le cep de la vigne qui semble desséché par les longues glaces de l'hiver et qu'on voit bientôt reverdir, les Eglises renaissent de leurs cendres, se soutiennent pendant la période du Désert, au milieu d'incessantes persécutions, et se trouvent debout pour profiter des édits de tolérance qu'amène le règne de Louis XVI. Cette *Histoire des protestants de Picardie* est un ouvrage vraiment neuf par ses sources comme par son sujet, et qui mérite toute l'attention des historiens ; car les quelques faits que l'auteur a puisés dans les livres catholiques, au sujet de diverses localités, ayant été le plus souvent travestis, il a eu à rétablir leur véritable caractère, et les chroniques locales devront par conséquent en être sérieusement modifiées sur plusieurs points.

Ajoutons que les recherches de M. Rossier nous ont ouvert à nous-mêmes une mine féconde. Le greffe, les archives et la bibliothèque de la ville d'Amiens, les archives départementales de la Somme et la bibliothèque d'Abbeville, renferment quantité de pièces sur lesquelles notre attention est appelée. Nous pouvons citer, entre autres, des registres d'Eglises, des actes de synodes provinciaux qui jusqu'ici n'ont pas été signalés ailleurs (par exemple celui de Clermont de 1677), une partie inédite de la correspondance de Henri III, de celle de

Colbert et d'autres ministres de Louis XIV avec les intendants de Picardie, et de nombreux papiers relatifs au protestantisme dans cette province depuis la Révocation.

Bien que les annales des protestants du midi de la France ne soient pas demeurées aussi obscures que celles du nord, M. Corbière, en composant son *Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier, depuis son origine jusqu'à nos jours, avec de nombreuses pièces inédites sur le Languedoc, les Cévennes et le Vivarais*, qui vient de paraître (1861), n'en a pas moins écrit un ouvrage d'un grand intérêt et, on peut le dire aussi, d'une grande nouveauté à beaucoup d'égards. En puisant à des sources non encore entièrement explorées, comme les riches Archives de l'ancienne intendance de Languedoc, il en a fait jaillir des lumières inattendues et bien précieuses sur de nombreux épisodes, parmi lesquels il nous suffira de citer le procès de Claude Brousson, ce sublime confesseur dont le bourreau ne put s'empêcher de dire : « Certainement, il est mort comme un saint, » et dont un célèbre apostat, Brueys, s'était attaché à ternir la mémoire. Déjà l'examen minutieux des contradictions de ce méprisable écrivain, et l'étude de quelques faits que l'on connaissait, avaient permis à quelques auteurs, notamment à MM. Borrel et Haag, de repousser le récit de Brueys et de venger, par de chaleureuses protestations, le martyr de Montpellier. M. Corbière a eu le bonheur de pouvoir faire plus et mieux encore. Ce que ses devanciers avaient démontré par la puissance de l'argumentation, il le démontre par la puissance des faits consignés dans les documents authentiques, dans le dossier même du procès, pour la première fois mis au jour. Aux imputations d'orgueil, de fureur, de folie, de fanatisme, il oppose les interrogatoires de Brousson, qui font ressortir sa douceur inaltérable, son calme bon sens, sa dignité, sa fidélité pastorale. A l'accusation de mensonge, il répond en retrouvant et en publiant la lettre même écrite au roi par Brousson pour lui exposer ingénument toute sa conduite, coupable ou non, lettre qui demeura comme interceptée par les juges, — et il renvoie ainsi cette accusation de mensonge à l'écrivain gagé qui avait dû « savoir ce qui s'était passé, » et qui ne « s'est pas fait scrupule de « mettre au rang des criminels convaincus » ce martyr avéré. On comprend qu'après cela M. Corbière se demande avec indignation quel jugement il convient de porter d'un écrivain si bien placé pour connaître la vérité et qui l'ignore ou la travestit ainsi ; on comprend

qu'il flétrisse cette comédie, basée sur un fondement dont toutes les pièces démontrent l'entière fausseté, et qu'il s'écrie : « Oui, historien, la Providence, qui déjoue le mensonge, nous a conservé le dossier du procès de Brousson, et ce dossier, contraire à la fiction que la passion vous a inspirée, nous le présentons devant votre œuvre mensongère, et il retombe sur votre mémoire comme une accusation indélébile d'imposture ! En votre personne cette sentence de l'Écriture s'accomplit : Vous êtes traité comme vous avez voulu traiter les autres »

Une impartialité, qui n'est pas de la froideur, distingue ces deux excellents ouvrages de MM. Rossier et Corbière. Tous deux, à l'insu l'un de l'autre, mus par un même esprit de justice, ont pris une épigraphe semblable. Celle du premier est : *Suum cuique* ; celle du second : « J'ai vu le bien, j'ai vu le mal ; je ne pouvais écrire avec indifférence, j'ai voulu écrire avec impartialité. » — « Les longues souffrances de nos pères (ajoute-t-il dans son introduction) et les nombreuses horreurs que nous avons eues à raconter ne nous ont point aigri. Elles se sont présentées à nous comme les conséquences tristement logiques d'un faux système, et non comme les conséquences froidement calculées d'une malice invétérée. Pour le catholique convaincu, le protestant qui réclame la liberté de conscience est ce que serait, dans une monarchie, le citoyen qui proclamerait la république, c'est-à-dire un perturbateur, un révolutionnaire qui trouble l'ordre du pays et qu'il faut offrir en holocauste pour le salut de tous. — Aux yeux des catholiques, l'Évangile s'est uni pour toujours à une forme invariable ; il a même fait alliance avec un pouvoir humain ou temporel, et cette union est indissoluble : qui s'attaque à ce gouvernement s'attaque à Jésus-Christ ; on ne peut pas plus les séparer que le corps et l'âme. C'est là ce qui explique cette opiniâtreté dans la persécution, et cette absence de repentir après des atrocités révoltantes. La conséquence naturelle du catholicisme, c'est l'inquisition... — Mais, de jour en jour, l'expérience des siècles fait mieux ressortir l'excellence des enseignements du Sauveur ; on comprend aujourd'hui que, pour régénérer les individus et transformer les sociétés, il faut que le royaume de Jésus-Christ ne soit pas de ce monde, et qu'il demeure ce que son fondateur a voulu qu'il fût, savoir : un règne spirituel et moral. »

Le mouvement général auquel sont dus les travaux que nous ve-

nous de vous signaler, et qui ne peuvent manquer de servir d'exemples, en a suscité d'autres encore qui se préparent en silence et dont nous espérons avoir occasion de vous entretenir plus tard. Et ce ne sont pas seulement des récits de nos annales ; ce sont aussi les monuments gravés de notre biographie et de notre histoire que l'art contemporain s'attache à faire revivre et à populariser. C'est ainsi qu'un de nos coreligionnaires, M. Ferdinand Rossignol, a eu l'idée (fructueuse, nous le souhaitons et l'espérons) de publier une *Galerie de protestants illustres*, de reproduire, par la photographie, « des portraits anciens des réformateurs, martyrs, pasteurs, et des protestants célèbres dans les arts, les sciences et les lettres. » M. Rossignol se propose d'y joindre « les portraits de ces Français qui ont, par leur foi et leurs vertus chrétiennes, fait vénérer chez nos frères de l'Europe le nom de Réfugiés, et que la France protestante réclame à leurs patries adoptives. » Il a inauguré cette œuvre par la publication d'un beau *Portrait de l'amiral Coligny* d'après une estampe allemande de l'époque, et de la célèbre gravure représentant *l'Assemblée des protestants au Désert*.

Faisons des vœux, Messieurs, pour que les efforts de ceux qui cherchent ainsi, parmi nous, à répandre, de manière ou d'autre, la connaissance de nos annales, se voient de plus en plus compris, soutenus, encouragés.

Le dernier exercice, clos au 31 décembre 1859, avait accusé 7,283 fr. 45 c. de recettes, et 8,890 fr. 30 c. de dépenses, c'est-à-dire un déficit de 1,606 fr. 85 c. de restes à payer, à couvrir par l'arriéré que notre agence s'est appliquée cette année à faire rentrer, non sans y rencontrer trop fréquemment, soit dans certaines habitudes prises de nos débiteurs, soit dans certains caprices individuels, d'étranges et bien regrettables difficultés. Aussi notre arriéré n'était-il pas encore totalement recouvré au 31 décembre dernier, mais les recettes opérées ont suffi à combler le déficit de l'année 1859 et à solder en équilibre les dépenses de l'exercice 1860.

Nous allons maintenant, Messieurs, laisser la parole à M. Henri Bordier, qui veut bien nous donner communication d'un mémoire intitulé : *Un grand artiste huguenot sous Louis XIV*. Le grand ar-

tiste dont il s'agit, c'est Jean Petitot, le célèbre peintre en émail avec qui notre *Bulletin* vous inspirait récemment le désir de faire plus ample connaissance; Jean Petitot, non moins grand par le caractère que par le talent, et qu'il appartenait tout particulièrement à M. Bordier de vous présenter.

Une deuxième lecture devait nous être faite par M. Coquerel fils, sur la réorganisation de l'Eglise réformée de Paris en 1787 et en 1802, d'après des documents la plupart inédits. Nous avons à exprimer le vif regret qu'un surcroît imprévu de fonctions pastorales ne lui ait pas laissé le temps nécessaire pour préparer son travail, et l'ait forcé de l'ajourner à l'an prochain. Nous remercions M. Montandon qui, pris au dépourvu, veut bien, sur notre demande, suppléer son collègue absent, en improvisant ici une communication qui ne peut manquer d'être intéressante, sur un vieux livre huguenot, un ancien Psautier, digne, à plusieurs égards, de marquer dans l'histoire de notre protestantisme français.

UN GRAND PEINTRE PROTESTANT SOUS LOUIS XIV

(JEAN PETITOT)

1607-1691.

On a souvent fait au protestantisme le reproche de répandre la froideur dans les œuvres d'art. Il semblerait que la Réforme, en éloignant du culte religieux les images et la somptuosité mondaines, ait proscrit la grâce et le sentiment du beau. Nous pouvons affirmer au contraire, nous tous qui sommes ici, que Raphaël même ou Michel-Ange, jusque dans leurs élans les plus sublimes, nous paraissent seulement trop humains, et n'ont jamais pu rien produire qui ne soit infiniment indigne de représenter à nos yeux la majesté divine; mais nous ne retranchons rien pour cela de notre admiration pour ces grands artistes. C'est même ici, dans notre modeste *Bulletin du protestantisme*, dans cette *France protestante* de MM. Haag, que nous connaissons tous et que nous aimons pour l'honneur qu'elle a répandu sur la mémoire de nos prédécesseurs, qu'ont été faites de ré-

centes études par suite desquelles le lecteur a pu découvrir, avec quelque étonnement, qu'un bon nombre des artistes français de la Renaissance et du XVII^e siècle étaient de simples et fidèles huguenots. Tels ont été le grand peintre Jean Cousin ; le grand sculpteur du Louvre, Jean Goujon ; les Androuet du Cerceau, architectes de Catherine de Médicis et de Henri IV ; Salomon de Brosse, le constructeur du portail de Saint-Gervais et du palais du Luxembourg ; le graveur Abraham Bosse, l'illustre potier Bernard Palissy, les tapissiers célèbres qui fondèrent l'établissement des Gobelins ; Claude Goudimel, le musicien le plus renommé du XVI^e siècle, et une foule d'autres qui ont honoré l'art dans ses branches les plus diverses (1).

Nous avons été invité à dire, aux amis de l'œuvre qui nous réunit en ce moment, quelques mots de l'un de ces artistes protestants qui mit dans ses ouvrages la plus exquise délicatesse, en même temps que dans sa vie la plus exacte et la plus chrétienne austérité, Jean Petitot, émailleur orfèvre, joaillier et peintre inimitable, dont une trouvaille récente vient de nous compléter la physionomie.

Petitot naquit à Genève, le 12 juillet 1607. Il était fils d'un Français, architecte et sculpteur sur bois, qui avait étudié en Italie et vécu longtemps à Rome, mais à qui « Dieu toucha le cœur et ouvrit les yeux, nous dit son fils, en lui faisant apercevoir l'idolâtrie des peuples qui se prosternoient devant les œuvres de ses mains sitost qu'elles en estoient sorties, ce qui, finalement, lui fit concevoir de la haine pour cette terrestre et superstitieuse religion. » Il vint donc s'établir à Genève, en 1597. Dans cette patrie nouvelle, où il était venu chercher la paix religieuse en lui sacrifiant ses rêves de gloire, il avait gagné l'amitié de Théodore de Bèze, et travaillait modestement aux menuiseries des bâtiments de la ville, qui lui délivra, en remerciement, des lettres de bourgeoisie gratuites. Le jeune Petitot trouva, dans la joaillerie et la bijouterie genevoise, un métier lucratif et un aliment aux penchants d'artiste qu'il tenait de sa naissance. Il se livra très-heureusement à l'ornementation et l'émail des bijoux, avec les conseils et sous la direction d'un autre émailleur, nommé Pierre Bordier, plus âgé que lui, plus expérimenté alors et doué aussi de talent pour sa profession. Leur genre de travail ne consistait alors qu'à ciseler et à colorer sur le métal des fleurons, des rinceaux,

(1) Voir le *Bulletin*, t. IV, p. 629.

« des gentilleses, » comme on les appelait ; mais la chimie, encore peu avancée, ne fournissait aux conceptions de l'artiste que des ressources très-insuffisantes. Les deux amis résolurent de voyager pour chercher, dans les laboratoires de l'étranger, des procédés nouveaux et se perfectionner la main. Ils parcoururent l'Italie, la France, où Petitot travailla, dit-on, chez les Toutins, fameux orfèvres de Châteaudun et de Blois ; puis ils se rendirent en Angleterre, où régnait un prince passionné pour le luxe et les belles choses, Charles I^{er}. Arrivé à Londres, Petitot courut offrir ses services à l'orfèvre du roi, et lui rapporta bientôt des bagues et d'autres bijoux émaillés avec tant de finesse et d'éclat que, lorsqu'on les eut présentés au roi, celui-ci voulut voir l'ouvrier qui les avait faits. Il s'entretint avec lui de son art, joignit à ses encouragements de judicieux conseils, enfin donna des ordres pour que son premier médecin et son premier peintre aidassent Petitot, l'un en se livrant à des expériences de chimie pour lui trouver de nouvelles couleurs, les tons de chair surtout qui manquaient ; l'autre en le dirigeant pour la peinture des figures et des portraits. Le médecin était en effet un grand chimiste, et de plus un Genevois, Turquet, de Mayerne ; le peintre était un maître illustre, Van Dyck.

Tous ces efforts unis produisirent des merveilles. Les couleurs qui manquaient et dont l'absence avait toujours laissé une certaine grossièreté dans les émaux de Limoges et de Blois furent bientôt découvertes, et Petitot, docile aux conseils de Van Dyck, devint un portraitiste parfait. La première figure qu'il peignit fut un saint Georges, que Charles I^{er} lui demanda pour une plaque de l'ordre de la Jarretière ; puis il fit, d'après les tableaux à l'huile de Van Dyck, les portraits du roi, des membres de sa famille et des personnages principaux de sa cour ; portraits qui, sur un petit espace de 20 à 30 millimètres, reproduisaient tous les détails, toutes les nuances, tout l'esprit des grandes peintures en offrant l'avantage d'être inaltérables. Les Anglais citent comme admirable celui de la comtesse de Southampton, Rachel de Ruvigny, qui, par exception, compte près de 10 pouces anglais de hauteur. George Vertue et sir Horace Walpole, dans leurs *Anecdotes of painting*, l'appellent « l'ouvrage d'émail le plus capital qu'il y ait au monde. »

Les malheurs et la triste fin de Charles I^{er}, en 1649, chassèrent Petitot de l'Angleterre. Il dit adieu pour toujours au pays où son

protecteur avait été mis à mort et suivit Charles II à Paris. Son ancien collaborateur, Pierre Bordier, qui n'avait sans doute pas à tenir compte des mêmes scrupules, demeura à Londres et se chargea d'un ouvrage que Petitot n'aurait pas accepté. Ce sont deux plaques d'or émaillées représentant, l'une le Parlement anglais en séance, l'autre la bataille de Naseby, où Charles avait été défait par le général Fairfax, bijou commandé par la chambre des communes pour être offert au vainqueur. « Chacune de ces peintures est large d'un pouce et demi, dit Walpole, et l'on ne sauroit rien imaginer de plus par fait que ces petites figures. Sur la bataille, on voit les troupes engagées dans le lointain et, au premier plan, Fairfax lui-même monté sur un cheval bai. L'homme et le cheval sont copiés d'après Van Dyck, mais avec une indépendance et une richesse de tons qui peut-être surpassent l'œuvre de ce grand maître. Au-dessous du cheval on lit : *P. B. fecit.* » C'est là le seul ouvrage que l'on connaisse comme étant uniquement dû au premier collaborateur de Petitot.

Un de ses jeunes parents, nommé Jacques, avait aussi assisté Petitot, comme élève probablement, car il était de neuf ans plus jeune, dans ses travaux mi-partis d'orfèvrerie et de peinture, de commerce et d'art. Il avait eu, lui aussi, l'honneur de travailler sous les yeux de Charles Ier, et avait également fait son voyage d'Italie, comme le montre cette lettre écrite, le 12 août 1640, par Turquet, de Mayerne :

« *A M. Reade, mon noble et respectable ami, à Otelonds.*

« Monsieur, j'ai reçu votre lettre dont je vous remercie. Ce sera une grande œuvre de charité de tirer hors de peine deux enfans de Genève, mes compatriotes, qui ont esté arrestés à Milan et sont prisonniers dans l'Inquisition. Le nom de l'un est Jacques Bordier, que le roy cognoist fort bien, ayant travaillé en esmail pour Sa Majesté. L'autre est son cousin, nommé aussi Bordier, dont je ne sais pas le nom de baptisme. Ils sont allés en Italie pour traficquer et se rendre plus capables en leur profession d'orfèvrerie, et sans doute ont porté quelque marchandize avec eux, que je croy estre la principale cause de leur malheur. Nous implorons la bonté de

« Sa Majesté (catholique) pour leur délivrance, que nous aimons
 « mieux obtenir par des termes d'honneur et de faveur que par des
 « voyes plus rudes, comme de représaille qui nous est aisée en nostre
 « ville, en ce temps icy auquel le roy d'Espagne a plusieurs de ses
 « sujets de la Franche-Comté réfugiés avec leurs biens pour se ga-
 « rantir de l'invasion des François..... Vos peines seront recogñues
 « par ledit présent porteur comme vous désirerés, et je vous en au-
 « rai une particulière obligation. »

Jacques accompagna Petitot à Paris, en 1649; ils devinrent beaux-frères peu après en épousant (en 1651) les deux sœurs, et, par une harmonie peu fréquente dans l'histoire des arts, ils ne cessèrent, jusqu'à ce que la mort vint les séparer, de peindre en commun : Petitot faisait les chairs et les visages; son ami les cheveux, les vêtements et les fonds. Les succès qu'ils avaient eus à la cour d'Angleterre grandirent encore à Paris lorsqu'on eut vu le roi tout-puissant, Louis XIV, leur accorder sa bienveillance. Tout en conservant la partie mercantile de leur profession, l'orfèvrerie et la joaillerie, ils peignaient d'après Mignard, Lebrun, Champagne, quelquefois d'après leurs propres dessins, la plupart des seigneurs et des grandes dames de la cour de France. Leurs noms devinrent des favoris de la mode, mais non d'une mode passagère. Richelet, dans les remarques préliminaires de son fameux *Dictionnaire françois* (publié d'abord en 1680), les citait, de leur vivant, en ces termes : « M. Bordier et M. Petitot sont des plus fameux peintres en émail de Paris, et les premiers qui ont fait des portraits en émail. On ne faisoit, avant eux, que des fleurs et autres petites gentillesses. Un portrait en émail grand comme la paume de la main vaut 40 ou 50 pistoles, quand il est fait par un habile peintre, et les plus petits 15 et 20 pistoles. » Et, après quelques détails techniques (1), il ajoute : « Les honnêtes gens qui en voudront savoir davantage sur ce sujet, n'ont qu'à consulter ces messieurs. Ce sont eux qui m'en ont instruit avec la plus grande honnêteté du monde (2). »

(1) Celui-ci, notamment, que Petitot soumettait ses émaux à sept ou huit feux consécutifs. Nous croyons que le peu de peintures de ce genre qu'on fait aujourd'hui ne supportent pas plus de trois feux.

(2) M. Ed. Fournier dit dans son *Paris démoli* (1855), p. 30 : « Petitot, qui peint la *mignature en émail*, demeure rue de l'Université, dans ce logis modeste où Richelet alla si utilement le consulter pour les termes de peinture de

Environ un siècle après, d'Argenville, l'auteur de l'*Histoire des plus fameux peintres* (1762), décerne à Petitot le titre de « Raphaël de la peinture en émail, » et lui dédie des vers :

.
Telle est de son talent la force et l'art suprême,
Que de l'absence il charme les regrets,
Et qu'il nous fait, par ses vivants portraits,
Jouir à chaque instant de la douceur extrême
De voir entre ses mains respirer ce qu'on aime.

Et le judicieux Mariette, juge plus sérieux que d'Argenville, dit à deux reprises, en comparant la peinture à l'huile et les émaux dont nous parlons : « Le plus beau morceau de peinture en émail qui fut jamais est le portrait du cardinal Mazarin, qui appartient à M. l'abbé de Breteuil. Il a certainement été fait pour capter la bienveillance de ce ministre, à qui, plus il avoit de crédit, plus le peintre paroît avoir pris soin de lui plaire. Il vient d'après un très beau tableau de Philippe de Champagne ; mais je suis assuré que si l'on comparoit aujourd'hui la copie avec l'original, l'ouvrage du peintre en émail effaceroit celui du peintre à huile, tant il est finement touché et tant les couleurs en sont brillantes. — Je n'entreprendrai pas, continue-t-il, de faire passer en revue tous les chefs-d'œuvre de Petitot, mais il en est un que je me reprocherois de passer sous silence. Il s'agit du portrait d'Hugue de Lyonne, ministre et secrétaire d'Etat, qui, dans un très petit espace, car c'est un rond qui n'a pas plus de huit lignes de diamètre, est d'une telle précision qu'aucun de ces traits vifs et spirituels qui caractérisent la physionomie de ce grand homme d'Etat n'a été oublié. Ils sont si parfaitement saisis, qu'il eût été difficile au peintre le plus habile de les exprimer avec autant de force dans un tableau de grandeur naturelle. J'ai eu l'occasion de voir et d'examiner l'original de Champagne, qui a servi de modèle à Petitot, et qui est excellent dans ce qu'il est ; il n'a pas été capable de me faire changer d'opinion. »

« son Dictionnaire. » C'est dans l'*Almanach* d'Abraham du Pradel, le premier des livres d'adresses, publié en 1691, que M. Ed. Fournier a puisé cette indication ; mais comme Jean Petitot est mort cette année-là même à Vevey, et qu'il était réfugié en Suisse depuis quatre ans, du Pradel a voulu sans nul doute désigner Petitot le fils, et il est possible que les visites de Richelet à Petitot, évidemment antérieures à 1680, aient eu lieu ailleurs que dans la rue de l'Université, par exemple aux galeries du Louvre, où la tradition veut que le roi ait logé Petitot parmi les autres artistes qu'il favorisait.

Cette supériorité de talent a été louée de même en tout temps, avec une chaleur qu'on ne peut s'empêcher de partager lorsqu'une fois on a jeté les yeux sur les soixante émaux de nos deux artistes, qui sont exposés aujourd'hui dans les galeries du Louvre. Petitot et son collaborateur y joignaient l'élévation du caractère. Ce dernier, qui paraît avoir été l'homme actif de la maison, fut pendant les quinze dernières années de sa vie (1669-1684) le chargé d'affaires de la République de Genève à Paris (1). Par leur crédit auprès des courtisans de Louis XIV, les deux amis avaient rendu à leurs concitoyens divers services qui leur avaient été payés par une grâce, à laquelle ils répondirent en écrivant aux syndics de la République, le 1^{er} janvier 1669, la lettre suivante :

« Magnifiques et très honorés Seigneurs,

« Vous ayant pleu nous donner une marque singulière de votre
 « bonté et de l'honneur de votre bienveillance par l'arrest que
 « Monsieur l'ancien syndic Lullin nous a envoyé en votre nom, en
 « datte du 16 may dernier, qui accorde à nos enfans à naistre le
 « droit et les privilèges de citoyens, comme s'ils étoient nés dans
 « votre ville, nous en remercions très humblement Vos Seigneuries
 « et ne scaurions assez leur témoigner la recognoissance que nous en
 « avons. Mais s'il plaist à Dieu nous donner des fils qui puissent
 « jouir de ce privilège, nous les assurons de prendre soing de les
 « eslever et instruire à leur rendre leurs respects, et leurs services
 « à leur patrie avec tout le zèle auquel cette grâce les oblige. Et si
 « Vos Seigneuries ont fait quelque considération de la dévotion et af-
 « fection avec laquelle nous avons tâché d'exécuter leurs ordres et
 « leurs commandemens dont ils nous ont honorez, pour leurs affaires,
 « nous rechercherons de plus fort les occasions de leur en donner à
 « l'advenir de plus grandes preuves et leur témoigner que nous
 « sommes avec beaucoup de respect, de Leurs Seigneuries, les tres
 « humbles, tres obéissans et tres fidelles serviteurs et citoyens.

« J. PETITOT, J. BORDIER. »

Petitot eut de plus que son beau-frère, lequel mourut dix-huit

(1) On conserve aux archives de Genève (sous la cote *Portefeuilles historiq.*, n° 3501) sa correspondance avec le conseil de la République.

mois avant la révocation de l'Edit de Nantes, à traverser cette lamentable crise de la religion à laquelle tous deux étaient profondément attachés. Lorsqu'on vit les mesures oppressives ordonnées par Louis XIV se multiplier, et le cercle de la violence se resserrer peu à peu jusqu'à ce qu'éclatât le funeste édit de révocation (17 octobre 1685), qui supprimait d'un coup cette liberté de conscience, si cruellement achetée et si chèrement maintenue, Petitot, presque octogénaire, chargé d'une famille qui avait compté jusqu'à dix-sept enfants et pourvu d'une fortune médiocre, malgré l'assiduité de ses travaux, voulut regagner Genève. Mais il était bourgeois de Paris et attaché au service de la cour; il lui fallait pour se retirer une permission du roi qui ne s'accordait à personne et qui lui fut refusée. Il renouvela plusieurs fois sa demande et n'obtint par sa persistance qu'un ordre d'emprisonnement. On l'enferma dans les geôles du For-l'Evêque, et le grand prédicateur Bossuet lui fit l'honneur d'employer sa parole et son autorité pour le convertir. Il y perdit vainement sa peine. Mais vinrent la maladie, le désespoir, la frayeur des galères et de la torture, convertisseurs pleins d'éloquence, qui arrachèrent de Petitot sa signature au bas d'un acte d'abjuration. Ce fut durant ces angoisses du vieillard, auxquelles s'ajoutèrent immédiatement la honte et la désolation d'avoir eu cette faiblesse, que sa femme et lui adressèrent au Conseil de Genève les deux touchantes lettres que voici. La première est de Madame Petitot :

« Messieurs,

« Quoique jusqu'à présent la demande que vous (nous) avez fait
« l'honneur de faire à M. de Croissy (1) de M. Petitot comme vous
« appartenant n'ait encore rien servi, et qu'il a fallu qu'il ait signé
« comme les autres pour sortir de l'affreux lieu où il a été un mois
« sans voir personne de sa famille, il ne laisse pas, ni moi non plus,
« de vous en avoir à tous toute la reconnaissance possible, espérant
« qu'avec le temps le roi voyant l'obéissance qu'il a eue pour ses
« ordres, il fera quelque considération de la demande que vous avez
« eu la bonté de lui faire d'un pauvre homme qui ne se consolera
« jamais d'avoir été contraint par les accès de fièvre qu'il a eus dans
« le couvent (appréhendant d'y demeurer), d'y faire ce qu'il a fait

(1) Frère de Colbert.

« en déclarant que ce n'étoit que par force. Nous nous flattons en-
« core qu'après tout ce chaos passé, notre bon roi vous accordera,
« Messeigneurs, la prière que vous lui faites avec tout l'empresse-
« ment possible, dont nous vous serons toute notre vie obligés les uns
« et les autres, et particulièrement cette chère personne qui est si
« accablée qu'elle n'a pas encore la force de vous faire elle-même
« ses compliments. Vous les recevrez, s'il vous plaist, Messeigneurs,
« de lui et de moi, puisque nous vous prions avec tout le respect que
« nous vous devons, de nous tenir pour vos plus acquis serviteur et
« servante, Messeigneurs.

« 31 mai 1686. »

Petitot écrivit deux ou trois jours plus tard :

« Messeigneurs,

« Les disgrâces qui me sont arrivées dès quelque temps me seroient
« moins sensibles qu'elles ne sont, si je pouvois avoir assez de recon-
« noissance et de remerciement à vous rendre, Messeigneurs, des
« grâces et des bontés dont il vous a plu m'honorer, n'ayant rien
« omis en tout ce qui pouvoit me procurer du repos et la joie d'al-
« ler finir mes jours en ma patrie. La lettre qu'il vous a plu, Messei-
« gneurs, d'écrire par une grâce singulière à M. de Croissy-Colbert
« en ma faveur n'ayant rien pu obtenir près de Sa Majesté, laquelle
« a témoigné que je voulois être le seul en son royaume qui fût
« exempté, et dit que les longues années de mon séjour en France ne
« le pouvoient permettre, j'avoue que cela m'a mis dans une sensible
« affliction et porté à la résolution de sortir d'entre les mains des
« personnes chez lesquelles on m'avoit relégué pour revenir en ma
« famille et avec elle chercher le pardon d'en haut et les consolations
« et le moyen d'y vivre éloigné de tout ce qui s'oppose à la pureté
« du christianisme. La Providence nous a voulu rendre participants
« avec nos frères de la dernière désolation, en la perte de toutes les
« Eglises de ce royaume. Il faut avoir une grande soumission pour
« ses châtiments, étant l'œuvre d'en haut. Je prie le Seigneur de
« toute la force de mon âme de vouloir être le protecteur de votre
« République. Je ne cesserai jamais de faire des vœux et des prières
« ardentes pour sa conservation et pour sa prospérité, comme aussi,
« Messeigneurs, pour celle de vos personnes, mes souverains, des-

« quels, avec un profond respect, j'ai l'honneur de me pouvoir dire,
« Messieurs, le très humble et très obéissant et fort obligé subject,
« J. PETITOT. »

Petitot ne parvint à s'enfuir que l'année suivante. On lit dans les registres du Consistoire de Genève, à la date du 22 mars 1687, que cet austère tribunal des mœurs, averti de l'arrivée de Petitot, qui se trouvait dans la ville depuis quelques jours avec une partie de sa famille, discuta la question de savoir s'il ne le citerait pas à comparaître pour recevoir le blâme dû à la signature qu'il avait donnée ; mais, considérant qu'il n'avait du moins pas été à la messe, l'assemblée jugea devoir user à son égard de la voie particulière et se contenter de la réparation que lui et les siens firent entre les mains d'un pasteur.

On comprend mieux la douleur de ces fugitifs lorsqu'on connaît le volume de prières, entièrement composé de la main de Petitot, qui existe aujourd'hui à Brest, en la possession d'un de ses descendants par alliance. Ce précieux livre a été décrit avec assez de détails dans les derniers cahiers du *Bulletin du protestantisme*, pour que nous soyons dispensé ici de nous étendre sur les sentiments qu'il respire, et sur le respect qu'on éprouve en présence d'une de ces modestes maisons sincèrement chrétiennes, auxquelles le père de famille disait, comme le fait Petitot, dans ses instructions suprêmes : « Je ne
« puis vraiment vous laisser que peu de biens selon le monde ; mais
« je vous laisse pour héritage l'alliance de Dieu et sa bénédiction.
« — ... Il vaut mieux vivre d'aumosne que de rapine et perdre plus
« tost que de gagner injustement. — ... Il faut que vos familles
« soient de petites Eglises, et vos maisons comme de petits temples
« où Dieu soit soigneusement servi. »

Petitot avait achevé d'écrire ces phrases le 12 juillet 1674, juste un mois après la naissance de son dix-septième et dernier enfant, à une époque où, bien loin de prévoir les maux dont il devait être témoin plus tard, il était encore à Paris dans tout le lustre de ses travaux. Les huit dessins à l'encre de Chine dont il a décoré ce volume sont la preuve fort intéressante de ce qu'il pouvait exécuter d'autres ouvrages que des copies de peintures de Mignard ou de Philippe de Champagne. Peut-être ses images de la vie de Jésus, qu'il s'excuse en termes touchants d'avoir osé faire, ont-elles été encore

empruntées par lui ou ne sont-elles que des réminiscences. Du moins un de nos excellents critiques (M. Charles Blanc) nous a-t-il assuré reconnaître une toile de Van Dyck dans le Christ ressuscité; mais personne ne doutera que le portrait de Petitot lui-même, qui se trouve à la tête du livre, et celui de Marguerite Cuper, sa femme, ne soient exclusivement son ouvrage.

Retiré à Genève, Petitot y fit encore quelques émaux importants, notamment un portrait du roi et de la reine de Pologne réunis; mais on dit qu'il fut assailli dans cette retraite par un tel concours de demandes et de visites, qu'il la quitta pour aller ailleurs chercher le repos de ses derniers jours; il se retira dans la petite ville de Vevey et y mourut en 1691, pendant qu'il s'occupait encore, dans sa quatre-vingt-quatrième année, de peindre un portrait de sa femme. Il avait bien dit dans son livre de prières, mais en parlant seulement de ses pieuses exhortations à ses enfants, tandis qu'il eût pu le dire aussi de ses peintures : « Ce m'est une joye.... de parler encore à vous après ma mort. »

HENRI BORDIER.

PIERRE DAVANTES, DIT ANTESIGNANUS.

AUTEUR D'UN NOUVEAU SYSTÈME DE MUSIQUE NOTÉE EN CHIFFRES.

1560.

M. Montandon, invité *ex abrupto*, au début même de la séance, par M. le président de la Société à faire quelque communication à l'assemblée, s'est proposé de l'entretenir d'un ouvrage digne de remarque, publié à Genève en 1560, par PIERRE DAVANTES. Il fait observer d'abord que ce sujet ne s'éloigne pas de celui qui vient d'être traité par M. Bordier, puisqu'il s'agit d'un psautier, c'est-à-dire de beaux-arts encore, de poésie, de musique; en outre que ce sujet rentre bien dans le cadre des occupations de la Société, puisqu'il s'agit d'un vieux livre huguenot, curieux tout à la fois par son exécution et par ses accessoires, et surtout important par son contenu.

PIERRE DAVANTES, désigné plus fréquemment sous le nom de convention *Antesignanus*, était un homme savant qui ne dédaignait pas de redescendre des hautes régions de l'étude pour enseigner à la

jeunesse les éléments des connaissances humaines. Il ne prenait que le modeste titre de grammairien, et paraît avoir résidé particulièrement à Lyon (1).

Diverses publications émanées de lui ont donné lieu de penser qu'il se livrait aussi à l'industrie et au commerce de la librairie, comme faisaient à la même époque les savants et laborieux Estienne. Le volume sur lequel on appelle l'attention de l'assemblée, et dont un exemplaire est placé sous ses yeux, renferme un certain nombre de psaumes mis en vers par Clément Marot et Théodore de Bèze, et en musique par Claude Goudimel et autres compositeurs. L'œuvre n'est pas complète; elle était sans doute encore en formation à l'époque où Davantes publia ce recueil. On n'y trouve que 89 psaumes; plus les Commandements, Prière avant le repas, Prière après le repas en vers et en musique; le Symbole et l'Oraison dominicale en vers, et sans musique.

L'impression de ce livre est magnifique.

En tête de l'ouvrage est une préface de Davantes (2), où le savant écrivain appelle l'attention publique sur un procédé qu'il a imaginé pour rendre l'écriture musicale à la fois plus concise, plus claire, moins coûteuse, et qu'il a appliqué précisément à cette édition du Psautier. On entendra sans doute avec intérêt quelques détails sur cette découverte. L'exposé que Davantes en fait dans son introduction est empreint de beaucoup de candeur et de joie. Il se persuade qu'il aura rendu un grand service aux chrétiens qui chantent les psaumes, en leur donnant ce moyen bien plus simple que l'écriture musicale sur portée, de noter et de suivre l'air à tous les versets.

A la suite de cette préface de dix-sept pages, est contenue en dix

(1) On trouve dans la *France protestante* de MM. Haag un article intéressant sur Davantes. Le *Bulletin* avait déjà, grâce à une communication de M. le pasteur Corbière, de Montpellier, fait connaître l'ouvrage dont il est ici question. (Voir t. II, p. 11.) Il est à remarquer seulement que le titre de l'exemplaire appartenant à M. Corbière différerait de celui que nous avons sous les yeux, en ce que le premier portait, après les mots *Avec privilège*, cette rubrique *Par Pierre Davantes*, tandis que le second porte *Par Michel du Boys*. Il y a une vignette, représentant un livre entr'ouvert, mais vu de dos, et duquel sortent comme des jets de flammes; il est placé au milieu d'une couronne de lauriers et de lierres entrelacés, et sur les deux plats se lisent ces deux mots grecs *πρίθανον ἐργάσα*, tandis que cette autre devise latine encadre le tout: *Almus inest ardor, flammam experire terendo*.

Ce volume appartient à la bibliothèque de la Sorbonne (T. L. 48). Il porte les anciens timbres de la bibliothèque de l'Université de France, du collège Louis-le-Grand, et la marque manuscrite: *Coll. Paris. Soc. Jesu*.

(2) Datée de Genève ce xviii de septembre 1560.

pages l'*Épître de Calvin à tous chrétiens amateurs de la Parole de Dieu*, datée de Genève, 10 juin 1543 (1).

Puis en six pages, l'*Épître en vers*, de Théodore de Bèze, au *Petit Troupeau* (2), le tout en caractères civilité d'une grande élégance.

Deux tables des Psaumes contenus dans le volume, l'une selon l'ordre alphabétique, l'autre les distribuant en deux séries, pour le service du dimanche et pour celui du mercredi.

Et au verso de la seconde table, cette épitaphe de Clément Marot pour Estienne du Modilin :

Quercy, la Cour, le Piémont, l'Univers
Me fit, me teint, m'enterra, me cognut ;
Quercy mon los, la Cour tout mon temps eut ;
Piémont mes os, et l'Univers mes vers.

A la fin du volume, les Prières liturgiques, sous ce titre : *la Forme des prières ecclésiastiques*, avec la manière d'administrer les sacrements et de célébrer le mariage, et la visitation des malades ; un Catéchisme par demandes et réponses ; les Prières journalières du matin et du soir, celles qui se disent avant et après le repas ; une Manière d'interroger les catéchumènes avant de les recevoir à la sainte cène ; enfin, un *Recueil de passages de la sainte Ecriture*.

Le Psautier, qui fait le corps du volume, est particulièrement remarquable sous le rapport musical. La musique ordinaire y est donnée sur de larges portées de cinq lignes, clef d'*ut* sur la quatrième ligne, au moyen de deux sortes de notes, la ronde et la blanche, mais l'une et l'autre en forme de losange, et sans barres de mesure, comme on le voit encore dans la plupart des éditions de notre psautier usuel. En cela, rien de nouveau.

Mais voici une particularité fort intéressante : les noms des notes sont écrits en toutes lettres dans les intervalles ou sur les lignes, à côté des notes mêmes ; de sorte que nous y pouvons suivre la manière dont on *solfait* les psaumes, et nous découvrons là l'emploi de ce qu'on appelait les *Muances*, c'est-à-dire les changements de noms qu'on imposait aux notes toutes les fois qu'on arrivait à *si*, *ut*, pour exprimer sans le secours de ce nom de *si* qui n'existait pas encore, la seconde mineure *si ut*, pareille à la seconde mineure *mi fa*. L'expédient consistait à redire *mi fa* là où l'on chantait véritable-

(1 et 2) Voir *Bulletin*, II, 143 et 96.

ment les deux derniers sons de l'octave *si ut*. Ces substitutions ou *Muances*, qui ramenaient à deux hauteurs de la gamme, dans le champ d'une octave, les mêmes noms de notes, se compliquaient encore du soin que l'on prenait de préparer ce changement en devançant le moment même où il devenait absolument nécessaire. Par exemple, en prévision de cette seconde mineure à faire pour terminer l'octave, le musicien, dans le courant de l'air, pouvait opérer le changement de nom dès le *sol*, qu'il aurait alors appelé *ut*, et il aurait dit *ut mi ré fa*, au lieu de dire comme nous *sol si la ut*. Conçoit-on les embarras, les équivoques perpétuelles que devait entraîner cet artifice trop indigne de l'art?... Peut-être toutefois, les musiciens d'alors y tenaient-ils beaucoup précisément parce que c'était difficile, et qu'ils trouvaient du plaisir à se jouer, après longue expérience acquise, des difficultés qui entravaient la marche des novices. Nous ne serions pas surpris d'apprendre, par quelques témoignages positifs, que telle fut la manière de voir des musiciens d'alors sur ces *Muances*, dont nous avons été heureusement affranchis par la simple invention d'une syllabe *si*, pour ajouter à six autres syllabes, *ut, ré, mi, fa, sol, la*, déjà empruntées auparavant par Gui d'Arezzo à l'hymne de saint Jean-Baptiste :

UT queant laxis
REsonare fibris, etc.

Quoi qu'il en soit, ces complications spéciales de l'ancienne langue musicale, au temps de Davantes, devaient lui faire d'autant plus éprouver le besoin de toute espèce de simplification pour les signes de la musique. L'idée lui vint d'employer les chiffres à la place des notes. Et voilà ce qu'il proposait et vantait comme moyen d'écarter la plupart des difficultés qu'on rencontrait dans l'impression et dans la lecture de la musique.

La musique est en effet notée en chiffres, dans le livre de Davantes, au premier verset, au-dessous de la musique sur portée; et elle est répétée ensuite en chiffres seulement à chaque verset, et sans que le volume soit sensiblement grossi par cette addition.

On aurait tort de considérer l'idée de Davantes comme renfermant en elle tout le système de notation de la musique en chiffres dont il est tant parlé aujourd'hui. Non, Davantes s'était borné à ce premier aperçu. Il y a dans les airs écrits pour une voix, tout au plus onze degrés conjoints de la gamme ou échelle musicale. C'est sans doute

pour écrire ces onze degrés qu'on a imaginé une portée de cinq lignes, qui donne dans leurs quatre intervalles, et dans les deux situations extérieures, dessus et dessous, précisément les onze degrés dont il y a besoin. Davantes, lui, destine à représenter ces onze degrés les onze premiers nombres dont neuf sont écrits chacun en un seul chiffre et les deux autres représentés par les lettres *a* et *b*. Quant aux durées inégales et aux prolongations des sons, Davantes y pourvoyait par de *petites barres* et des *points* placés de diverses manières.

Cela pouvait suffire à Davantes, pour l'usage qu'il en voulait faire ; et en effet, c'était un avantage immense offert aux chanteurs des psaumes. Il valait bien la peine de prendre garde à une telle invention. Pourquoi n'a-t-elle pas eu de suite et est-elle tombée dans l'oubli, tellement que de nos jours, on a eu lieu de regarder comme une découverte la première mention que M. Charles Read, président de notre Société, a pu faire de ce projet de Davantes, grâce à la communication qu'il avait reçue de M. le pasteur Corbière, de Montpellier, d'un exemplaire de ce précieux ouvrage ? D'où vient que les inventeurs postérieurs d'un système d'écriture analogue, le père Souhaitty, Jean-Jacques Rousseau, Pierre Galin et ses contemporains, n'ont pas eu même la pensée que quelqu'un, dans ces temps reculés, ait entrepris de rendre aux amateurs du chant l'immense service que ces derniers ont travaillé avec plus de succès à procurer à nos contemporains ?

Le manque de succès d'une entreprise excellente en elle-même ne doit pas nous étonner : c'est la marche ordinaire des choses ; et il faut communément passer par des échecs qui deviennent même une ruine avant de pouvoir remporter la victoire. N'a-t-il pas fallu s'y prendre à plus d'une fois pour nous donner les moyens de locomotion les plus indispensables, les fiacres d'abord, puis les omnibus, puis la vapeur.... ?

Revenons à l'ouvrage de Davantes. S'il faut l'admirer comme invention et comme idée, il faut aussi lui accorder le plus grand éloge comme œuvre de typographie. Le caractère dans lequel sont imprimées les paroles des psaumes est cette ronde cursive, délicate, qu'on appelle *civilité* en langue d'imprimerie. Les majuscules y sont jetées avec une grâce et une hardiesse qui étonnent. On se demande comment des lettres mobiles ont pu se prêter à ces entrelacements et à ces fantaisies. Les pages de notre exemplaire sont encadrées dans de

doubles lignes à l'encre rouge. La marge porte, en caractère romain, la prose du texte des psaumes. La reliure même de l'exemplaire est d'une richesse et d'un travail tout à fait dignes d'un tel volume. Elle est en veau brun clair, à petits fers et compartiments, avec tranche dorée et à dessins pointillés. Elle offre cette particularité : les deux plats ne sont pas *reliés* entre eux par un dos ; la couture, qui d'ailleurs est remarquable de solidité, est simplement couverte d'un papier doré et pointillé imitant la tranche, et les extrémités des deux plats se rejoignent jusqu'à se toucher presque lorsque le volume est entièrement ouvert. Des lacets de soie rose servaient autrefois de fermoir et se trouvaient symétriquement répétés au dos.

Nous aimons à retrouver des traces et des monuments de ce soin industriel, consciencieux, religieux, apporté par nos aïeux, les protestants de France et des contrées voisines, à leur tâche, sous le rapport matériel comme sous le rapport spirituel. Ce volume est un recueil de psaumes ; c'est pour la louange et la gloire de Dieu que Pierre Davantes a étudié, a publié des moyens nouveaux de répandre le chant sacré ; et que d'autres serviteurs de Dieu ont mis après lui la main à l'œuvre qu'il avait commencée. Cet exemplaire porte encore un vestige de l'humble et profonde piété qui accueillait, dans les familles, des ouvrages de cette nature : sur les feuillets servant de garde à la reliure, au commencement et à la fin du livre, sont écrites à la main des prières, datées de 1621 et 1622 (1).

Voilà, Messieurs, ce que j'ai cru à propos de vous dire du volume édité par le savant et pieux Pierre Davantes. L'occasion tout à fait imprévue qui vient de m'en être donnée, et que j'ai saisie volontiers et sur l'heure même, concordait d'ailleurs avec un des soins qui (plusieurs d'entre vous le savent) m'ont occupé depuis quelque temps et m'occupent encore ; tellement qu'on aurait pu regarder comme préparée cette rencontre qui n'est pourtant que le pur effet de ce que nous appelons le hasard. J'y vois, moi, et j'aime à y voir une direction de la Providence. J'aurais eu tort peut-être de chercher, mais j'aurais plus grand tort de refuser cet à-propos pour vous dire que j'attache à l'adoption d'une notation musicale analogue à celle de Pierre Davantes l'espoir d'une amélioration, d'un progrès immense dans le chant religieux parmi nous. La réforme est sérieusement en-

(1) Voir la note qui suit ci-après.

treprise sur ce point. Il est des personnes qui s'en inquiètent et qui nous accusent même de vouloir ramener l'art à la barbarie ; ces reproches ne nous effrayent point. Nous disons, avec la même joie que Davantes, et avec un espoir mieux fondé, ce nous semble, d'un succès prochain et décisif, que notre but est de mettre tout fidèle en état de lire et de chanter l'air de son psaume ou de son cantique, aussi facilement et aussi bien qu'il en lit les paroles et à première vue.

Nous nous appuierons, au besoin, de l'exemple du docte et pieux Pierre Davantes. La meilleure manière de rendre hommage à son zèle, c'est de l'imiter, c'est de nous dévouer comme lui.

A.-L. M.

NOTE. Le volume porte au titre des mots écrits à la main : *Grande estime*, 1558. *Jacquelot*. Au-dessus plusieurs mots d'une encre très-pâle et à demi couverts par d'anciens timbres ; les seuls lisibles sont : 1611. *Saint Remy*. Les pièces sont au nombre de trois, dont une datée de septembre 1622, placée au feuillet de garde qui précède le titre, et les deux autres (la première datée de 1621) aux feuillets de garde à la fin du livre. Les voici :

Oraison après lecture de l'Esriture sainte.

Seigneur Dieu, Père céleste, nous te rendons grâces éternelles de nostre salut, que tu nous as manifesté en nostre Seigneur Jésus-Christ, ton Fils, par le moyen de très sainte Parole en la vertu de son Esprit. Fais-nous la grâce, ô Dieu, que nous n'oublions point ung si grand bénéfice, mais que l'ayant tousjours imprimé en nos cœurs nous t'en louyons perpétuellement. Et d'autant, Seigneur, qu'il y a tant de pauvres peuples sur la terre qui sont encores ignorans, aye par ta grâce une telle compassion d'eux, que tu as eue de nous par ta miséricorde, te manifestant ainsy à eux par ta bonté à ce que tous ensemble te puissions magnifier et glorifier à jamais, par Jésus-Christ, nostre Seigneur. Amen. *Ce septembre 1622.*

Oraison pour la paix de l'Eglise.

Seigneur Dieu, puisqu'en ta Parole tu declares bienheureux ceux qui cherchent la paix et la poursuivent, nous la désirons aussy, ô Père céleste, et ce d'autant plus ardemment que tu es un Dieu de paix, remply d'une parfaite et éternelle charité. Mais c'est en toy, Seigneur, que nous la cherchons ; et à toy que nous la demandons, d'autant, hélas ! que celui qui a esté homicide dès le commencement possède aujourd'hui tellement le pauvre monde que toute la terre habitable est agitée d'horribles tempestes et confusions, les hommes se despeçans par mil divisions estranges. Or sus donc, ô grand Dieu, au lieu de ce vent tempestueux des concupiscences humaines qui trouble maintenant la terre, sinement (*sic*) cette nostre France, inspire, ô Dieu, au cœur des hommes son sacré Esprit, singulièrement à nostre roy et à tous ses peuples de ces royaumes, Esprit de douceur et de mansuë-

tude, afin, Seigneur, que considérans l'extresme charité et affectueuse amitié que tu leur portes en ton Fils Jésus-Christ nostre Sauveur, que la mesme desbonnarité descoule aussy en leurs âmes et entendement, et qu'ainsy, Seigneur, estans réunis et ralliés ensemble en la cognoissance et amour de ton saint Evangile, l'estat du monde soit estably en toute piété et justice. Toutefois, ô nostre bon Dieu, si tu as résolu de punir le monde pour ses ingratitude et desloyautés, si ton dessain est d'esbranler cest univers et le dissoudre par le dernier advènement de son Fils, ah! Seigneur, aye donc à tout le moins souvenance et pytié de ta pauvre Eglise, garde-la comme tu as gardé l'arche du bon Noé au milieu des flots escumeux, garde-la, Seigneur, et la marque de quelque bonne marque comme les enfans d'Israël quand l'ange en Egypte frappa les premiers-nés. S'il te plaît, ô Dieu, que nos corps terrestres passent par le fil des espées, par la flamme des feux et par la mort; environne-nous, Seigneur, et assiste de tes grâces, que dès maintenant et alors nostre conversation soit au ciel, et qu'à toutes heures de notre vie ton sacré Esprit nous console, que la voix de ta Parole nous assure, que tes anges nous fassent perpétuelle escorte, et qu'estant ainsy ravis au ciel nous supportions patiemment d'une constance invincible toutes afflictions, que nous nous exercions en foy et pénitence, attendant des hauts cieulx nostre seul et vray garant, nostre doux rédempteur Jésus-Christ nostre Seigneur, pour sortir de la maison ruineuse et caducque de ce monde, voire pour aller en nostre vraye patrie et en cette demeure éternelle de ton royaume, par Jésus-Christ nostre Seigneur et Sauveur. Amen.... 1621.

Autre plus brefve sur le mesme sujet.

O Seigneur, aye pitié de ta pauvre Eglise, ainsy de toutes parts et en tous lieux agités par ces vents de troubles, vagues et tempestes. Réveille toi, Seigneur, bras de l'Eternel, réveille-toy, tant pour garder la nacelle d'aller au fonds que pour assurer, maintenir et deffendre ceux qui sont dedans. Ouvre les yeux, Seigneur, à tes royes et princes de la terre, singulièrement à nostre roy souverain seigneur, les princes de son sang, seigneurs de son conseil, afin, Seigneur, qu'ils voyent la lumière de ton Evangile et qu'ils puissent juger entre la vérité et le mensonge et cognoistre la vraye religion d'avec la fausse; fléchis leurs cœurs, ô Dieu, et les incline à une paix et repos perdurable à la gloire de ton nom, à cet effect qu'ils prennent quelque compassion de leurs pauvres subjects qui ne leur demandent autre chose qu'une liberté de pouvoir te servir purement selon ta sainte Parole, et extermines, ô grand Dieu, les flatteurs et hypocrites et les réduis; fortifie les pasteurs de ton troupeau, et finalement, Seigneur, accrois le zèle, foy, piété et charité à tous tes élus par ton Fils Jésus-Christ, nostre Seigneur. Amen.

EN VENTE :

CARTE HISTORIQUE

DU

THÉÂTRE DE LA GUERRE DES CAMISARDS

PAR CAMILLE CHANTE

PROFESSEUR AU VIGAN

Cette carte, indispensable pour l'étude des ouvrages d'Antoine Ceurt, de Napoléon Peyrat et d'Ernest Alby, sur les camisards, est accompagnée de notes explicatives très détaillées. Faite avec un très grand soin, elle se recommande tout particulièrement à nos lecteurs.

L'EXEMPLAIRE COLORIÉ : 3 FR.

— NON COLORIÉ : 2 FR.

LE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

A L'ÉTRANGER

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS LES DIVERS PAYS DE L'EUROPE

DEPUIS LA MORT DE LOUIS XIV JUSQU'À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR A. SAYOUS

2 volumes in-8°. — Amyot, éditeur

LES GUERRES DE RELIGION

ET

LA SOCIÉTÉ PROTESTANTE

DANS LES HAUTES-ALPES

(1560-1789)

PAR M. CH. CHARRONNET

ARCHIVISTE DE LA PRÉFECTURE DES HAUTES-ALPES

(Mention très honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres
au concours des antiquités nationales en 1859)

1861. — 1 VOL. IN-8° DE 528 PAGES

Histoire de la Réformation française, par F. PEAUX.

(Les quatre premiers volumes (format Charpentier) contenant les vingt-huit premiers livres depuis l'introduction de la Réforme en France jusqu'à la mort de Henri IV.)

Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XII^e siècle, par NAPOLEON PEYRAT. 1 vol. in-12 de 420 pages.

Chronique protestante de l'Angoumois, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, par VICTOR BUJEAUD, 1 vol. in-8° de 394 pages.



Histoire de la Prédication parmi les réformés de France au XVII^e siècle, par A. VINET. 4 vol. in-8°.

Le Livre du recteur. Catalogue des étudiants de l'Académie de Genève de 1559 à 1859. Publication très curieuse de MM. CH. LE FORT, GUST. REVILLIOD et ED. FICK. 1 vol. in-8° de 392 pages, imprimé à Genève, chez J.-G. Fick. Paris, chez Aug. Aubry, libraire-éditeur, 46, rue Dauphine.

PRIX DES 9 PREMIERS VOLUMES DU BULLETIN :

Pour les *nouveaux membres*, chaque volume, 7 fr., et pour les *nouveaux abonnés*, 10 fr.

Voir les Statuts de la Société, page 6 du tome I.

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les *sociétaires* et les *abonnés* :

N. B. Aux Sociétaires. Le taux de la cotisation n'est point un <i>maximum</i> . Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	16 fr.	6 fr.	13 fr.
DÉPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MODE DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. — Les paiements doivent être adressés *franco* à l'Agence de la Société, 174, rue de Rivoli, à Paris, en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à l'ordre de MM. Ch. Meyrueis et Ce, ainsi que les changements de domicile et les réclamations. (Ecrire lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

L'AGENCE est ouverte chaque jour de la semaine de 3 à 5 heures 1/2.

RECouvreMENTS COLLECTIFS. — Dans certaines localités, les membres et abonnés pourront s'entendre pour une transmission collective. — A Strasbourg, le Directoire du Consistoire supérieur a bien voulu autoriser spontanément M. Ph. Lauth, chef de ses bureaux, à centraliser les souscriptions.

ENVOI DE DOCUMENTS. — Ils doivent être adressés *franco* au Président de la Société. — On peut les déposer : A Lyon, chez M. Denis, lib., rue Impériale, 42; — A Bordeaux, chez H. Muller, libr., rue Sainte-Catherine, 43; — A Montpellier, chez F. Poujol, libr., rue Argenterie, 22; — A Genève, chez J. Cherbuliez, libr.; qui ont offert de les faire parvenir, sans frais, à Paris.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1877.

Bulletin de la Société

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES



« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu... ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs... et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Je ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouveroie bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles et par tel moyen, la verité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narre, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Ecrire franco.)

PARIS. Ch. Meyrueis et C^e. — GENÈVE. — Cherbuliez.

LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — F.-A. Brockhaus

AMSTERDAM. — Van Bakkenès et C^{ie}. — BRUXELLES. — Mouron.

1861

SOMMAIRE

	Pages.
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des	
documents publiés. Avis, etc.	193
Les premiers frais de fondation de l'église d'Aulas (Gard) en 1560. .	<i>ibid.</i>
Les dépêches de Salviati, nonce du pape à Paris, à l'époque de la Saint-Barthélemy (1572).. . . .	194
Détention des demoiselles Ribaut au couvent de la Rochelle en 1692.	196
Les archives communales de Montagnac (Hérault) 1568-1792. . . .	197
Questions et réponses.	199
Charles IX a-t-il tiré sur les huguenots, lors du massacre de la Saint- Barthélemy?	<i>ibid.</i>
Qu'est-ce que « la Boîte à Perrette », appliquée à l'Eglise réformée?	204
Origine et signification du sobriquet de « Parpaillot »	206
Quels sont les trois personnages à qui Robert Olivétan adresse l'Apo- logie mise en tête de sa traduction de la Bible?	211
Renseignements biographiques et bibliographiques sur Pierre Davantes dit <i>Antesignanus</i>	215
Demandes de renseignements dans l'intérêt de descendants de réfu- giés. — Familles Houssemayne Du Boulay.	217
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	219
Gérard Roussel, inculpé d'hérésie à Meaux (1525). Comm. par M. Ch. Schmidt.	<i>ibid.</i>
Le pape à la question. Chanson du XVI ^e siècle. (1540?).	221
L'Eglise réformée d'Arnay-le-Duc en Bourgogne (1561-1685). . . .	224
Supplique de réfugiés de France au gouvernement de Berne, à la Saint-Barthélemy (1572).	231
Genève et Constantinople (1592-1732). Comm. par MM. Archinard et Heyer	233
Lettres de consolation à Madame de la Trémouille sur la mort de Mademoiselle sa fille (1640) Comm. par M. J. Andrieux.	259
Le Martyr de la prière. Papus dit <i>La Rouvière</i> , dit <i>Olivier</i> , exécuté à Montpellier en 1695. Comm. par M. Ch.-L. Frossard.	269
La Société des Enfants de Nîmes renouvelée en 1702. Comm. par M. Fuzier.	278
Une dépêche de l'intendant d'Alsace Le Pelletier de la Houssaye (1712). Comm. par M. Schæffer.	283
Mémoire d'Etat pour rétablir l'ordre dans les matières de religion (1753).	284
NOTICES BIOGRAPHIQUES.	306
Les Collot d'Escury, réfugiés en Hollande et en Angleterre (1685). .	<i>ibid.</i>
MÉLANGES.	319
Le Refuge à Neuchâtel (fin), par M. Guillebert.	<i>ibid.</i>

AVIS. — Nos souscripteurs sont instamment priés d'informer
l'Agence de leurs changements d'adresse.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS.—
AVIS DIVERS, ETC.

Les premiers frais de fondation de l'Eglise d'Aulas (Gard), en 1560.

M. Teissier, d'Aulas (Gard), nous adresse la communication suivante :

« M. Ch. Pradel a, dans un des derniers cahiers du *Bulletin* (IX, 293), publié une liste des pasteurs de France du XVI^e siècle, mais dont la date est incertaine. La pièce dont vous trouverez ci-joint la copie, peut jusqu'à un certain point fixer l'époque précise et qui se trouve antérieure à celle supposée par M. Ch. Pradel. J'ai cru qu'à ce titre et comme offrant aussi quelques particularités sur le traitement des pasteurs à cette époque et le nom de *mestres* ou *pasteurs d'Eglises*, elle pourrait intéresser. C'est dans ce but que je vous l'envoie. Elle est tirée des archives du Consistoire d'Aulas, 3^e liasse, n^o 4 bis :

S'ensuivent les despences faictes par l'Eglise d'Aulas à l'entretienement de leur pasteur depuis le 6^e septembre 1560 et en ça que ladite Eglise feust fondée.

Et premièrement pour ung mestre (1) passant qui fonda ladite Eglise en laquelle demeura quinze jours, pour les despans duquel quatre livres, icy. III l.

Item. Pour unes chausses que ladite Eglise lui achepta trois livres, icy. III l.

Item. A depuis ledit temps auroit entretenu ladite Eglise, M. Bolet, mestre de Calvisson, durant le temps ou espace de deux moys environ, pour sa despance seize livres, icy. XVI l.

Item. Pour avoir entretenu M. Raymond Delenne, mestre, durant quatre

(1) Nous nous demandons si ce mot, que notre correspondant a lu ainsi, ne serait pas simplement l'abréviation de *ministre*.

moys, pour sa despance à raison de huict livres le moys, trente-deux livres, icy. XXXII l.

Item. Aurions employé en accoustremens audit mestre, tant en unes chausses solides que autres, cinq livres, icy. V l.

Pour aultant que lesdits mestres sen allarent en leurs Esglises n'estans mandés pour la nostre, nous auroit convenu envoyer missive par exprès à Genève pour en recouvrer ung, et le messenger nous auroit envoyé M. Guilhaumes Hayraud, mestre, pour lequel voyage aurions despendu quarante livres parce que ledit messenger demeura moins à Genève à la sollicitation dudit faict, icy. XL l.

Item. Pour l'entretènement dudit mestre, sa femme et deux enfans durant dix moys, estant sa dite femme et enfans audit Geneve, nouris aux despans de ladite Eglise à raison de vingt livres le moys, monte deux cens livres, icy. II c. l.

Item. Parce que le sieur mestre s'en est allé, en sa place nous a esté baillé M. Michel Beraud que nous aurions entretenu troys mois ou environ. Pour sa despance, tous les moys vingt livres, icy. XX l.

CORBETES, *scindic*.

Les dépêches de Salviati, nonce du pape à Paris, à l'époque de la Saint-Barthélemy (1572).

Dans la partie de l'*Annuaire du Bibliophile* de 1864 qui est intitulée *Bibliophiliana*, nous rencontrons (page 164) des détails tirés d'un article de M. Ed. Boutaric (*Bibliothèque de l'école des Chartes*, t. V de la 4^e série, p. 526), sur les *Annales ecclesiastici quos.... continuat Aug. Theiner* (Romæ, 1846. 3 vol. in-fol.), autrement dit sur la continuation de Baronius, publié par le savant père Theiner. Ces détails sont de nature à compléter la note que nous avons donnée (*Bulletin*, IX, 35) au sujet des dépêches du nonce Salviati sur la Saint-Barthélemy, que M. de Chateaubriand s'était proposé de publier.

« Le frère Theiner, est-il dit, fait bien remarquer que quelques-unes de ces pièces ne sont pas inédites, et que, plus heureux que lui, Mackintosh a pu les donner dans les preuves de son *Histoire d'Angleterre* (*History of England*, Lond., 1831, III, p. 354, et App., I, 6, H et J); mais le savant oratorien se trompe en prétendant qu'une copie en fut levée à Rome par M. de Chateaubriand pendant qu'il était accrédité en qualité de ministre auprès du saint siège : « On sait, dit M. Boutaric, que, sous le règne de « Napoléon I^{er}, après la réunion de Rome à la France, les archives du Vatican furent enlevées et portées à Paris, au dépôt général des archives

« de l'empire, où elles restèrent jusqu'en 1845. Les études historiques n'é-
 « taient pas en honneur à cette époque. On ne songea pas à tirer parti des
 « événements qui ouvraient ainsi les trésors du Vatican. Seul, M. de Cha-
 « teaubriand comprit la valeur de ces papiers, que la conquête du pays
 « mettait momentanément à notre disposition, et en profita pour faire co-
 « pier des fragments de la correspondance de Salviati avec le cardinal de
 « Como, secrétaire d'Etat des affaires étrangères sous Grégoire XIII. Après
 « la révolution de 1830, il se dessaisit, à la prière de M. de Sismondi, en
 « faveur de Mackintosh, de ces copies dont il avait longtemps espéré se
 « servir pour un travail historique sur la Saint-Barthélemy, projet qu'il
 « finit par abandonner. Ces dépêches, peu connues en France, permettent
 « d'asseoir une opinion définitive sur le drame sanglant qui coûta la vie à
 « Coligny et à plusieurs milliers de protestants. »

**Détention des demoiselles Ribaut au couvent de la Rochelle,
 en 1692.**

Monsieur,

Nimègue, ce 12 mars.

Parmi mes recherches continuelles sur les réfugiés, je crois avoir trouvé quelque chose qui intéresse le *Bulletin* protestant, ou bien la *France protestante*; c'est la détention des deux demoiselles *Ribaut*, au couvent de la Rochelle en 1692. Voici l'indication de ces pièces :

1. Placet présenté à S. M. Louis XIV, en avril 1693, par la veuve de *Jean Ribaut*, cy-devant consul de la nation hollandaise à la Rochelle, pour la délivrance de ses deux filles, enfermées au couvent de la Rochelle en 1692 (l'une à l'âge de quatre ans et l'autre à sept ans.)

2. Mémoire à M. Heemskerk, ambassadeur à la cour de France, par Françoise Lévêque, veuve de Jean Ribaut, en 1692, au sujet de ses deux filles enfermées au couvent de la Rochelle.

3. Lettre authentique de M. Lescot, secrétaire de l'ambassade à Paris, datée du 26 juin 1699, en réponse à Madame Ribaut, concernant les démarches faites par l'ambassadeur, pour la délivrance des deux filles de la dite dame Ribaut; ce qui est refusé deux fois par la cour.

4. Copie de mémoire présenté à S. M. Britannique le 1^{er} janvier 1703, par M. de Vrijberge, employé extraordinaire des Etats généraux des Provinces-Unies à Londres au sujet du sieur de la *Gallissonnière*, qui a été fait prisonnier en Espagne par les troupes anglaises, à Vigo, et dont on désire l'arrestation jusqu'à ce que l'intendant de la Rochelle, Begon, beau-père au sieur de la *Gallissonnière*, ait relâché les deux filles de feu Jean Ribaut, qu'il a tenues enfermées depuis dix ans dans un couvent de ladite

ville avec une opiniâtreté sans exemple, quoique le susdit Jean Ribaut fût consul de LL. HH. PP.

5. Réponse de M. le chevalier de Hedges qui renferme le consentement de S. M. la reine britannique Anne, pour ledit échange, datée de Whitehall le 29/30 janvier 1703.

6. Copie d'un procès-verbal fait à la Rochelle en 1704 par M. V.-M. Bonnemor, conseiller du roi et son lieutenant général au siège présidial de la Rochelle et F. Moriset, son greffier. Cette pièce est pleine de mensonges et de perfidies dans laquelle on veut faire accroire à sa mère que sa fille ne désire pas de se rendre en Hollande, crainte de devoir laisser la possession de la religion catholique, à laquelle elle est entièrement dévouée. (L'aînée est morte en 1703.)

7. Une lettre de Madame Ribaut à sa fille, où elle s'exprime d'une manière vraiment attendrissante, comme aussi la réponse de sa fille, pleine de nobles sentiments.

8. Lettre de M. Begon, intendant, datée de Rochefort le 17 mars 1703; lettre remplie d'hypocrisie, ainsi que la lettre de Madame la marquise de la Gallissonnière, fille de M. Begon, et femme du prisonnier de la Gallissonnière, datée de Paris le 26 mars 1703, aussi à Madame Ribaut.

C'est dommage que le transport à Paris est si coûteux; sans cela je vous enverrais toutes ces paperasses avec la permission du propriétaire, M. Masman, receveur de l'enregistrement ici à qui elles appartiennent, et qui sont trouvées dans sa famille, aussi réfugiée en 1685.

Descendant de réfugié, je suis extrêmement porté pour tout ce qui les regarde, et je me donne toutes les peines possibles pour découvrir ce qui s'y rapporte.

Veillez agréer, etc.

GUILL. DE PETIT.

**Les archives communales de Montagnac (Hérault)
1568-1792.**

*A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme
français.*

Monsieur le président,

Un travail utile pour le *Bulletin* de notre Société serait une sorte d'inventaire des archives publiques ou privées de chaque contrée. L'exemple a déjà été donné pour celles de La Rochelle, du consistoire de Nîmes, de la préfecture, de la mairie et du consistoire de Montpellier; mais il ne faut pas s'en tenir aux grandes villes, aux grandes sources. On est revenu au-

jourd'hui de la méthode qui consistait à n'étudier l'histoire que dans la vie des grands seigneurs. L'histoire n'est point vraie, si l'on'y fait abstraction de l'histoire du peuple.

Ce que l'on a commencé à faire pour les grandes villes, il faudrait donc le faire aussi pour les petites localités. De bonnes monographies sont nécessaires pour l'histoire générale. Compulser les archives communales ou privées et en donner dans le *Bulletin* une sorte d'inventaire, me semble donc être un travail qui ne peut qu'aider ceux qui voudront s'occuper de l'histoire particulière des localités. J'entends que, pour notre société, ce travail doit être fait à un point de vue spécial.

Ayant eu l'occasion de passer, ces jours-ci, une journée à Montagnac, j'en ai profité pour compulser les archives communales de cette ville, qui a joué un certain rôle dans notre Réformation. Voici les résultats de mes recherches.

I. Registre des délibérations de la communauté de Montagnac. —

1^o Un acte de 1568, où il est question de la Religion réformée, sans autre intérêt que sa date. — 2^o Un « arrêt du conseil d'Etat du roi, portant règlement des enterrements de ceux de la R. P. R., du 3 novembre 1662. » — 3^o Une ordonnance de M. de La Fare, qui nomme le capitaine Biennier pour commander dans l'arrondissement de Montagnac, Valmagne et Saint-Pargoire, avec des instructions sur le port des armes, les prédicants, les femmes qui fanatisent, les assemblées, etc., du 27 mars 1730.

II. Registres de l'état civil. — 1^o La mention suivante que nous croyons devoir transcrire tout au long : « L'an 1629 il y a à noter et sera en mémoire qu'en cette année le presche a esté fermé et les ministres interdits et chassés de la présente ville par ordonnance et convertys à la foy et religion catholique, apostolique et romaine environ cent quarante huguenots, tant familles entières que hommes et fames, ayant renoncé et abjuré la religion préthandue et leur hérésie par les prédications et exortations du révérand père Malpois, jésuite, et du révérand père prieur du couvent de l'ordre Saint-Dominique réformés de la ville de Béziers, et de M^e Guilho^e Delsol, prebtre théologien, et de moy qui pour conclusion de ce ay escript et signé le présent come ayant résigné mon vicariat. Faict à Montagnac ce 12 février au susdit. D'ALMÉRAS, vicaire. » — 2^o Quatre rôles des hommes et femmes qui ont été confirmés à Montagnac, par Monseigneur l'évesque d'Alet le 9 janvier 1656, par Messire Jean de Meaupou, évesque de Châlons-sur-Saône, les 19 et 20 novembre 1674 et Messieurs de Pas-Feuquières, évesque et comte d'Agde, le 22 mai 1703. — 3^o Différents actes d'abjurations reçus séparément par J. André, prêtre et curé, de 1692 à 1698, parmi lesquels celui de noble Saviniac de Cla-

piers. — 4^e Le « catalogue des nouveaux convertis qui sont morts relaps et qui sont enterrés en terre prophane par leurs parents : Durand, dit le Gros-Col, le. . . . ; Barthélemy le père, dit Madelon, le. . . . 1703; Jean Traves, âgé d'environ 60 ans, le 8 juin 1704; Jeanne Casse, veuve de Jean Fizes, marchand gissier (plâtrier) est décédée relapse, ayant dit à M. Aubin, prestre secondaire, qu'elle ne vouloit point de sacrement et vouloit mourir huguenote et ensevelie en terre prophane le xi juin 1704. » — 5^e Deux registres d'état civil des pasteurs de Montagnac de 1740-1780 et 1781-1792. Mais en réalité le premier acte ne date que du 5 janvier 1768. Ce registre, vu et légalisé en colloque tous les ans, porte les signatures des pasteurs suivants qui ont exercé leur ministère à Montagnac :

Fromental,	1768	F. Ducros,	1772
Maurice Bouët,	1768-1770	Ricour,	1772-1774
Ricour,	1770	Saint-Guérin,	1774-1776
Raoux,	1770-1772	Genoliac,	1776-1777
F. Ducros,	1772	Julien,	1777
Bétrine,	1772	P. Ribe,	1777-1780
A. Bouët,	1772	Paul Gachon,	1780-1792

Paul Gachon, frère de Jean Gachon, pasteur de l'Eglise de Nîmes, était fils d'André Gachon, bourgeois de Marsillargues et de Marie Bourelly, de Montpellier; il épousa, à Montagnac, le 22 novembre 1780, Rose-Françoise-Jeanne Viguiier, veuve d'Antoine Faucil, fille de Catherine Aubrespy et de François Viguiier. Son mariage fut béni par Julien, qui desservait alors l'Eglise voisine de Valmagne ou Villeveyrac. Il eut de ce mariage trois enfants : 1^o Paul, baptisé le 5 septembre 1782, mort le 17 juin 1783; 2^o Joachim-François, baptisé le 19 juillet 1784; 3^o Jean-Paul-Justin, baptisé le 19 octobre 1786.

III. *Personnel*. — 1^o « Rolle des familles qui habitent dans la ville et fauxbourgs de Montagnac, faisant profession de la R. P. R. » Ce rôle contient 217 noms. — 2^o « Etat des N. C. qui ont promis d'aller à l'église avec leur famille. » — Ces deux pièces, attribuées à l'année 1698, ont été, de la part de M. le pasteur Algans, l'objet d'une communication particulière qui a été insérée dans le *Bulletin*.

Veuillez agréer, etc.

P. CASALIS DE FONDOUCE.

Château de Fondouce, 9 mai 1861.

Questions et Réponses.

Charles IX a-t-il tiré sur les Huguenots lors du massacre de la Saint-Barthélemy ?

(Voir t. V, p. 332, VI, 418; VII, 182, et ci-dessus, p. 5 et 105.)

Notre confrère et ami M. Henri Bordier a accompli d'une manière qui ne laisse rien à désirer la première partie de la tâche dont nous avons à nous acquitter en répondant à M. Edouard Fournier.

Au tableau de Zeemann, *postérieur* d'un siècle environ à la Saint-Barthélemy, invoqué par M. Fournier, il a opposé une estampe bien *antérieure* à ce tableau, et qui montre tout au moins, que la fameuse fenêtre, murée, d'après le peintre, au XVII^e siècle, était, d'après le graveur, ouverte au XVI^e. Ainsi M. Fournier s'est évidemment fourvoyé, en concluant, de ce qu'il la voyait bouchée au temps de la Fronde, qu'elle l'était déjà sous Charles IX. Mais il y a plus. On ne fait pas une fenêtre pour la condamner. Si donc, après avoir été *ouverte* en 1572, on voit la fameuse fenêtre du Louvre *murée* en 1650, ne pourrait-on pas en chercher la cause dans les souvenirs mêmes qu'elle rappelait ? Ce n'est qu'une conjecture : mais, conjecture pour conjecture, celle-ci, portant sur deux faits connus, et concluant de l'un à l'autre, n'offrirait-elle pas plus de vraisemblance, ne serait-elle pas plus plausible que l'argumentation de M. Edouard Fournier, s'écriant, en présence du tableau de Zeemann : « Qui nous dit qu'il n'en « était pas de même sous Charles IX ? » — Nous opposons donc à cette question, qui ne résout rien, cette autre question qui pourrait avoir plus de portée : « Qui nous dit que cette fenêtre, qui a existé et que nous voyons ouverte d'abord, puis murée plus tard, ne l'a pas été justement à cause du crime royal dont elle avait été le théâtre ? Qui nous dit qu'elle n'a pas été condamnée afin d'en abolir la mémoire et d'en effacer la tradition, si faire se pouvait ? *Excidat illa dies ævo, nec postera credant sæcula!...* »

Cela dit, nous allons tâcher de répondre, ainsi que nous y convie M. Bordier, aux deux autres arguments contenus dans la réplique de M. Fournier.

Et d'abord M. Fournier voudrait un témoin oculaire. Sully, par exemple, quoique huguenot, serait pour lui une autorité irrécusable. C'est fort bien ; mais Sully avait autre chose à faire que de rester aux environs du Louvre pour y voir le roi Charles tirer aux hérétiques, et son témoignage nous fait défaut, comme celui de beaucoup d'autres notables huguenots. Au lieu de regretter ici les témoignages absents, au lieu d'en souhaiter à sa guise,

pourquoi donc ne pas accepter ceux que l'histoire nous fournit, et tels qu'ils se comportent, s'ils sont d'ailleurs consistants et dignes de foi? Un fait n'est-il admissible que si celui qui le rapporte l'a vu, de ses yeux vu, et s'il l'a couché par écrit au moment même ou immédiatement après? A ce compte, — M. Bordier l'a déjà remarqué, — le domaine de l'historien serait singulièrement rétréci, ou plutôt le métier deviendrait tout bonnement impossible.

Il s'est pourtant rencontré quelqu'un qui a voulu faire ainsi de l'histoire par procès-verbaux. C'est l'auteur de *La Bastille dévoilée*, ou *Recueil de pièces authentiques*, etc., ouvrage publié par livraisons en 1789, aussitôt après le 14 juillet et pendant qu'on démolissait « l'affreux palais de la vengeance. » L'exemple est assez curieux pour que nous le citions. Voici ce que disait l'auteur dans sa première livraison : « Notre principal but est « de constater l'*authenticité* de tous les faits relatifs à la prise de la Bastille. Nous n'avons épargné aucunes *recherches* pour parvenir à la vérité. « Tout a été scrupuleusement examiné et consulté. Garnison du château, « invalides, porte-clefs, prisonniers, assiégeants, assiégés, tous ont été « questionnés, et nous n'avons jamais déposé un fait dans cet ouvrage que « lorsqu'il a été suffisamment éclairci. Nous nous sommes livrés à ce travail avec d'autant plus de zèle que nous ne doutons pas qu'il ne puisse « servir un jour à ceux qui écriront les mémoires du temps. » Et dans sa deuxième livraison, le même auteur dit encore : « Si l'on ne s'empresse « pas de constater de la manière la plus authentique et de rendre publics « tous les faits qui ont pu parvenir à chacun de nous, il en sera de cet « événement comme de beaucoup d'autres sur lesquels l'on n'a que des notions vagues et qui sont incertaines par l'espèce de contradiction que « l'on rencontre dans les auteurs contemporains qui en ont parlé. » Et là-dessus il procède à une enquête minutieuse sur la prise, ou plutôt la *reddition* de la Bastille; il entend et confronte les témoins, auteurs, héros du 14 juillet, et verbalise sur le tout. — Voilà certes un homme rare qui, pour le coup, a pris souci de la vérité historique et qui a cru bien mériter de la postérité. Comment la postérité le traite-t-elle? A peine sait-elle son nom et la bibliographie de son livre : Barbier appelle l'auteur *Charpentier*, Quérard et autres l'appellent *Manuel*; on ne s'accorde pas sur le nombre de livraisons qui ont paru de son ouvrage; et, pour comble, ce recueil de documents destiné par son auteur à fournir à l'histoire des bases incontestables, Brunet, le savant Brunet, nous dit que ce sont des pièces *authentiques*... ou *supposées*! (Edit. de 1844, t. V, p. 515.)

Or, nous croyons que la *Bastille dévoilée* ne mérite point cette suspicion; mais ce cas singulier est bon à citer pour montrer que les précautions les mieux prises, les témoignages les plus diligemment recueillis par un

contemporain, ne mettent pas à l'abri du doute; que la crédibilité ne s'impose pas, ne se commande pas, comme on le croirait; et, par conséquent, que c'est à la critique historique de dégager la vérité, comme l'a fait Bayle, comme l'a voulu faire M. Fournier, et comme nous le faisons après lui. Mais il ne faut pas pour cela que la critique outre-passe ses droits, exigeant à tout propos des certificats en règle, des procès-verbaux en forme, puisque là même où par hasard il en a été dressé, tout n'est pas dit.

Pour en revenir à notre sujet, nous tenons donc l'allégation de Brantôme et celle de d'Aubigné pour sérieuse et acceptable, en tant qu'elle rapporte le dire des témoins oculaires et qu'elle ne paraît pas entachée de passion. Deux écrivains du XVII^e siècle, deux historiens, ont été de notre avis; et il faut que M. Fournier soit bien difficile, en vérité, s'il persiste à repousser ce qu'ont admis avant lui les deux écrivains dont nous parlons, qui sont : Mézeray et Bossuet.

Voici ce que dit Mézeray dans son *Abrégé chronologique*, publié en 1665 :

« Le comte de Montgomery et une centaine de gentilshommes, qui, plus
« défilants ou plus heureux que les autres, s'étoient logés dans le faubourg
« Saint-Germain, ayant entendu le grand bruit qui s'élevoit par tout Paris,
« et reçu avis secret de ce qui se passoit, ne le purent pas croire. Ils s'imagi-
« nèrent que les Guises avec le peuple avoient attaqué le Louvre, et plu-
« sieurs accoururent sur le bord de la rivière pour y passer en bateau;
« mais comme ils virent des nacelles pleines de soldats qui venoient à eux,
« car on ne trouva pas assez tôt les clefs de la porte de Bussy, que le roi
« même paroissoit de l'autre côté de la rivière et *tâchoit de les canarder*
« *avec sa grande arquebuse à giboyer*, ils s'enfuirent à leurs logis, et
« montant à cheval, la plupart sans bottes, quelques-uns même en cale-
« çons, se sauvèrent à toute bride en Normandie. »

Passons à Bossuet.

On sait que lorsque l'évêque de Meaux s'occupait de l'éducation du Dauphin, fils de Louis XIV, il prit soin de lui faire écrire l'histoire d'un pays qu'il devait être appelé à gouverner, et l'on peut voir, dans sa lettre au pape Innocent XI et dans sa *Vie* par le cardinal de Beausset, à quel travail préparatoire le prélat se livrait avant de donner ses leçons à son auguste élève, quelle attention il mettait à réviser et corriger ses rédactions. Le manuscrit original qu'on a conservé prouve qu'il y faisait plus que de simples retouches; un grand nombre de pages sont entièrement écrites de sa main. Or, voici ce que nous y lisons :

« Pour le vidame (de Chartres) et Mongommeri, quand ils ouïrent le bruit
« de la ville, ils voulurent passer la rivière avec ceux qui les avoient suivis
« dans le faubourg Saint-Germain pour voir ce que c'étoit; chose étrange,

« *ils aperçurent le Roi qui les tiroit par les fenêtres du Louvre : ils se sauvèrent en diligence.* »

Un de nos amis, M. Ed. Meaume, de Nancy, possède une vingtaine de pages ayant appartenu au cahier dans lequel Bossuet jetait au courant de la plume, en lisant ses auteurs, les notes dont il se servait pour faire sa leçon. Parmi ces notes se trouvent justement celles qui se rapportent à ce passage. M. Meaume a bien voulu nous les communiquer; les voici telles quelles :

« ... Le comte de Montgomery et une centaine de gentilshommes au faubourg Saint-Germain entendu le bruit et avis secret, pas croire, mais que les Guises attaquent le Louvre; accourent sur le bord pour y passer en bateau, voyent des nacelles à eux et le roy même de l'autre costé avec sa grande harquebuzé à giboyer; se sauvent en Normandie, la plupart sans bottes. »

En comparant ces notes à l'extrait ci-dessus de Mézeray, on reconnaît que c'est là le texte suivi par Bossuet, et en rapprochant Mézeray de Brantôme et de d'Aubigné, on y retrouve les sources où cet auteur a puisé. Mézeray était-il un de ces historiens dénués de critique qui acceptent tout les yeux fermés? Bossuet, précepteur de l'héritier présomptif du roi de France, n'aurait-il pas été tout disposé à écarter une circonstance aggravante, un trait injurieux pour le trône, si ce trait lui eût semblé douteux, s'il ne lui eût pas paru acquis à l'histoire?

Venons-en maintenant au dernier argument produit par M. Fournier. C'est un témoignage négatif, qui lui paraît d'autant plus probant, qu'il émane d'un huguenot, d'un pamphlétaire, d'un contemporain, écrivant en 1579, quinze ans environ avant Brantôme et d'Aubigné (1). Il s'agit du *Tocsin contre les massacreurs*, où il est dit au sujet des massacres, auxquels le roi « ne s'espargnoit point » : *non pas qu'il y mist les mains*. C'est dans ce membre de phrase que M. Fournier voit une justification de Charles IX. Mais qu'est-ce à dire? Qu'il *ne mettait pas les mains au carnage qui se faisait dans les rues*, « parce qu'estant au Louvre, à mesure qu'on massacroit par la ville, il commandoit qu'on lui apportast les noms des occis ou des prisonniers... » L'intention de l'auteur nous semble clairement indiquée. Il parle de la cruauté de ce jeune roi, laquelle va croissant et s'exaltant à mesure qu'on massacre davantage par la ville, et il ajoute : Non pas qu'il fit partie des massacreurs, non pas qu'il mît lui-même la main à

(1) Si l'*Histoire universelle* de d'Aubigné ne parut qu'en 1616, les *Tragiques*, où il parle pour la première fois de ce roi *arquebusier, giboyant aux passans*, furent commencées dès 1577, lorsque l'auteur était à Casteljaloux, retenu au lit par ses blessures.

cette boucherie des rues... Mais veut-il dire par là que, dans son exaltation, à une certaine heure, ce roi n'a point pris son arquebuse et n'en a point tiré aux passants? Y a-t-il dans ce membre de phrase, *non pas qu'il y mit les mains*, une intention d'apologie? C'est ce que nous ne voyons, nous ne sentons, ni dans cette partie du récit, ni dans le récit pris en son entier. L'intention de l'auteur nous paraît être de déclarer que le roi faisait tout, hormis de poignarder, d'égorger de sa propre main, en un mot, de répandre le sang *de près*, comme fit son frère le duc d'Anjou qui « se trouva » parmi les rues les armes sur le dos, mesmes se plaça sur le pont Notre-Dame (1). » Mais de canarder de loin ceux qui se sauvaient de l'autre côté de la Seine, comme un chasseur tenté par le gibier, c'était une autre affaire.

Au surplus, ce pamphlet huguenot n'est pas le seul de son espèce. Il en existe un autre, *le Réveille-matin des François et de leurs voisins*, qui a l'avantage d'être de 1574, c'est-à-dire antérieur de cinq ans au *Tocsin contre les massacreurs*, et dans lequel on lit ce qui suit :

« ... Un certain homme qui estoit passé dans une nacelle de la ville aux faubourgs Saint-Germain, ayant vu tout ce qui avoit esté fait toute la nuit sur ceux de la religion en la ville, avertit, environ les cinq heures du dimanche matin, le comte de Montgomery de ce qu'il en savoit. Le comte de Montgomery en bailla avertissement au vidame de Chartres et aux autres seigneurs et gentilshommes de la religion logés aux faubourgs : plusieurs desquels ne se pouvant persuader que le roy fust (je ne dis pas auteur, mais seulement consentant de la tuerie), se résolurent de passer avec barques la rivière et aller trouver le roy, aimant beaucoup mieux se fier en lui, qu'en fuyant montrer d'en avoir quelque défiance. D'autres y en avoit, lesquels cuidant que la partie fust dressée contre la personne du roy même, se vouloient aller rendre près de sa personne pour luy faire très humble service, et mourir si besoin estoit à ses pieds, et ne tarda guères qu'ils virent sur la rivière et venir droit à ceux qui estoient encores es faubourgs jusqu'à deux cents soldats armés de la garde du roy, crians : *Tue, tue*, et leur tirans harquebousades à la vue du roy qui estoit aux fenêtres de sa chambre. Et pouvoit être alors environ sept heures du dimanche matin. Encores dit-on que le roy prenant une harquebouse de chasse entre ses mains, en dépitant Dieu, dit : *Tirons, mort Dieu, ils s'enfuyent.....* »

(1) Le marquis Du Roure a donné un compte rendu du *Tocsin contre les massacreurs* dans son *Analectabliblion* (Paris, 1837, t. II, p. 40). Voici comment il y interprète, en l'analysant, la phrase dont il s'agit ici : « Une fois sa décision arrêtée, le jeune roi fut passé maître en fait de dissimulation et de férocité ; toutefois, il ne mit pas les mains au massacre, se contentant, du fond de son Louvre, de se faire donner, au fur et à mesure, les noms des victimes et ceux des prisonniers, dont il ordonnait tantôt la mort, tantôt la captivité. »

Voilà certes un récit détaillé, un récit contemporain, comme les aime M. Fournier, et qui porte les caractères de l'authenticité (1). Dira-t-il que, si le fait de la présence du roi aux fenêtres de sa chambre y est bien précisé, celui des arquebusades tirées par lui n'est articulé que comme un *on dit* : « Encores dit-on que, etc. » — Mais n'est-ce pas là ce qui prouve la bonne foi du narrateur, n'affirmant pas ce qu'il n'a pas vu lui-même, et le donnant simplement comme un fait de notoriété? M. Fournier ne reconnaîtra-t-il pas là cette honnêteté naïve qu'il cherchait et qui force la conviction? Et en effet, Charles IX a pu être vu à sa fenêtre par les huguenots, et ce point là est affirmé. Mais les paroles qu'il a prononcées : *Tirons, mort Dieu, ils s'enfuyent!* ces paroles n'ont pu être entendues que de ceux qui étaient près de lui; ce sont ceux-là qui ont pu dire ce qui s'était passé, et c'est *d'après leur dire* que Brantôme, d'Aubigné et autres ont pu le répéter. De même, le maréchal de Tessé n'a pu raconter, dans sa vieillesse, que ce qu'il avait entendu, dans son enfance, de la bouche du vieux gentilhomme centenaire, jadis témoin et acteur en cette occurrence, et c'est Voltaire qui, à son tour, tenait le récit de la bouche du vieux maréchal. Oui, Voltaire, — et l'abbé Nonotte, Nonotte lui-même, l'illustre Nonotte n'y a rien trouvé à redire.

En résumé, la fenêtre du Louvre existait en 1572, et si elle a été murée à une époque postérieure, c'est peut-être par cela même qu'elle rappelait d'exécrables souvenirs; — Brantôme et d'Aubigné méritent d'obtenir de nous la créance que leur ont accordée Mézeray et Bossuet; — un pamphlet huguenot de 1574, et qui en vaut bien un autre, parle, pour la première fois peut-être, du fait imputé à Charles IX, et il en parle comme d'un fait de notoriété publique. Beaucoup de faits historiques, dont on ne s'avise guère de douter, sont assurément moins bien établis.

Qu'est-ce que « la Boîte à Perrette, » appliquée à l'Eglise réformée?

(Voir t. VII, p. 219; VIII, 11, 271, 384.)

Voilà plus de deux ans que nous avons pour la première fois posé cette question de la *Boîte à Perrette*, et elle n'est pas encore entièrement résolue. La réponse est-elle donc impossible à trouver? Le secret de cette boîte célèbre est-il donc perdu pour les protestants, depuis qu'il a passé aux jansénistes?

Le fait est que l'application de ce mot proverbial à l'Eglise réformée est

(1) Simon Goulard l'a reproduit textuellement dans ses *Mémoires de l'Etat de France sous Charles IX*. 30

tellement tombée en oubli, que depuis longtemps on n'en fait pas remonter l'origine plus haut que Nicole et sa gouvernante, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà dit en rapportant cette historiette, plus haut que la fin du XVII^e siècle.

A propos de Nicole et de cette *Boîte à Perrette* janséniste, disons qu'elle a toujours existé et existe, assure-t-on, encore. Elle fit beaucoup parler d'elle lors d'un procès célèbre, dans lequel débuta avec talent, le 3 août 1827, un ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris dont le barreau regrette la mort récente, M^e Liouville. Il s'agissait d'une action intentée par les héritiers d'un sieur Jacquinot, ancien avoué au tribunal de la Seine, contre MM. Chabaud, vice-président au même tribunal, Gravier, docteur en droit, et Garilland, agent d'affaires, légataires universels au profit de ladite *Boîte à Perrette* (1). M^e Liouville, empruntant ses renseignements à un mémoire de 1781, relatif à une question semblable, exposa que les fonds transmis par Nicole à ses légataires, avec des instructions secrètes, passèrent de ses mains en celles de l'abbé Fouquet, de celui-ci à l'abbé d'Eaubonne, de cet abbé à l'abbé des Filletières, puis à l'abbé de Majainville, et ainsi jusqu'à la révolution française, en s'accroissant dans une telle proportion qu'en 1781 déjà la somme s'était élevée de 40,000 fr. à 4,400,000 fr. (2). « Ainsi, disait M^e Liouville, s'était établie cette caisse fameuse connue sous le nom de *Boîte à Perrette*, caisse qui solda les journaux du parti, les livres de la secte, les convulsions et les miracles de saint Médard ; caisse qui a joué dans la destruction de l'ordre des jésuites un plus grand rôle qu'on ne pense. » Or, le sieur Jacquinot avait appartenu à cette association. Parmi ses témoins du testament attaqué figuraient le libraire Brajeux, éditeur depuis quarante ans des livres jansénistes ; M^e Angelot, qui figurait aussi dans les inscriptions de rentes avec les Agier, les Lesdeguives, les Bourgoin, les Gravier, les Garillant ; enfin un sieur Benoît, pharmacien rue Saint-Séverin, qui avait déjà recueilli de semblables legs. L'église Saint-Séverin était signalée comme le rendez-vous des jansénistes de Paris.

Mais revenons de cette *Boîte à la nôtre*, et tâchons de remonter du jansénisme à l'Eglise réformée.

On a vu que le *Dictionnaire de Furetière* revu par Basnage de Beauval (1701) (copié par le *Dictionnaire de Trévoux*), dit que le peuple appela par dérision *Boîte à Perrette* la boîte des aumônes dans les temples des réformés, explication que le *Dictionnaire des proverbes* de La Mésangère (1823) a reproduite. On a vu par un curieux passage de Mézeray, indiqué par M. Ed. Saigey, que dès le milieu du XVI^e siècle, suivant l'historien, la locu-

(1) Voir la *Gazette des Tribunaux* des 4, 11 et 25 août, et 1^{er} septembre 1827.

(2) Voir l'extrait du *Journal de Barbier*, cité dans le *Bulletin*, VIII, 271.

tion de *Botte à Perrette* aurait été usitée pour désigner la bourse destinée à venir en aide aux pauvres, ou bien (ajoutait-on malignement) à acheter des conversions.

Ce passage de Mézeray nous fait passer d'un extrême à un autre. Mais l'emploi de cette locution est-il réellement aussi ancien? Mézeray n'en aurait-il pas fait un usage un peu rétrospectif? Nous éprouvons quelque doute à cet égard. Quoi qu'il en soit, nous allons produire un texte du milieu du XVII^e siècle qui confirme les définitions qui viennent d'être rappelées. Il est tiré du *Paris ridicule*, poème satirique, ou plutôt burlesque, de Claude Le Petit (voir les *Mémoires de Jean Rou*, II, 315, 406), qui fut publié vers 1661. — C'est le passage où l'auteur se moque de *Charenton* :

Puisqu'il fait si mauvais sur terre,
Cherchons fortune sur les eaux.
Où vont tous ces petits bateaux?
Font-ils voile pour l'Angleterre?
En veulent-ils aux Dunkerquois?
Ou, sur le lac genevois,
Vont-ils à la pêche aux macreuses?
Ou ne sont-ce point, que sçait-on?
La flotte des brebis galeuses
Qui vont au presche à Charenton?
Nous avons trouvé la cachette!
Elles sont en habit décent.
Hé, de grâce, un mot en passant :
Comment va la boëtte à Perrette?...

Origine et signification du sobriquet de « Parpaillots. »

(Voir t. VIII, pages 120, 275, 380; IX, 20, 119, 209, 284, et ci-dessus, pages 11 et 109.)

Le Confîteur des Parpaillaux rebelles.

Parmi les papiers se rapportant au calvinisme que renferme la salle des manuscrits à la bibliothèque d'Angers, nous avons trouvé la pièce suivante, qui a un certain intérêt de curiosité pour ceux qui se sont occupés de l'origine du mot *parpaillot* appliqué aux huguenots. Ce factum poétique a vraisemblablement appartenu au ligueur Louvet, qui, comme nous l'avons dit ailleurs (*Bullet.*, IX, 297), nourrissait une haine implacable contre les hérétiques. Ce qui confirme notre supposition, c'est que, sur le dernier feuillet, il écrit quelques lignes de sa propre main par lesquelles il cherche à expliquer l'origine du mot *huguenot*, qu'il dérive de *huc nos* plusieurs fois

prononcé par les réformés en commençant leur discours au colloque de Poissy. Nous ne serions même pas étonné que le digne clerc n'eût un moment enfourché Pégase pour faire une charge poétique contre les « Parpailaux déconfits, » comme il les appelle quelque part. Il est certain que cette pièce où brille un esprit dévotieux, saturé d'une forte dose de fanatisme et de méchanceté, pourrait sans inconvénient lui être attribuée.

L'auteur noircit évidemment les réformés quand il semble croire que si lui ou tout autre venait leur prêcher la pénitence, on lui ferait ce qu'Hérode fit à Jean-Baptiste (7). Connaissait-il un seul prédicateur de la pénitence à qui, pour ce seul fait, on aurait coupé le cou ? Il exagère énormément quand il dit (9) que les réformés préférèrent les apostats à Pierre et à Paul. Quelque digne d'estime et d'intérêt que fussent les prêtres qui quittaient Rome (et c'étaient les meilleurs), ils n'étaient jamais mis sur le même plan que les apôtres. Il ment impudemment quand il affirme (12) que les calvinistes sont de cruels ennemis de la croix. Eh ! non, digne ligueur, ils ne sont pas les ennemis de cette croix auguste qui fut plantée sur le Calvaire et qui est le signe de la rédemption du monde ; mais il leur est arrivé, un peu à tort sans doute, de faire une grande razzia de toutes ces croix de bois, d'argent ou d'or dont vous aviez peuplé les églises, les places publiques et les carrefours, et qui étaient devenues des fétiches pour le pauvre peuple. Après cela, qu'il les accuse de ne point comprendre les sacrements et d'appliquer le *sens commun* à saisir la signification de la cène, c'est une simple peccadille. Aussi ne faut-il pas trop les plaindre s'ils aiment à voir un peu clair dans leurs croyances et si le premier article de leur foi n'est pas « *Credo quia absurdum est.* » Pourquoi l'auteur les engage-t-il à sortir de Gomorrhe (16) ? Ne s'expose-t-il pas à ce qu'on lui réponde que Babylone est aussi dépravée, et que ce n'est certes pas la peine de changer ? Il est vrai que s'ils s'obstinent dans leur rébellion contre le roi et contre la justice, ils sont dignes du dernier supplice (18). Dès lors qu'ils s'attendent à voir le roi les foudroyer avec ses canons et que les Rochelais eux-mêmes s'apprentent à dire leur *meâ culpa* (19). Heureux roi ! mais plus heureuse mère ! C'est bien cette chaste et vertueuse femme qu'il faut appeler *beatam Mariam* ! heureuse Marie (21) ! Quel dommage qu'elle fût restée *semper virginem* ! toujours vierge (22) ! Gloire à Florence qui l'a vue naître ! L'auteur est tenté de répéter pour elle les paroles de l'ange à la vierge Marie : « Tu es bénie entre toutes les femmes. » Cette véritable matrone, c'était Marie de Médicis, la chaste épouse de Henri IV, la vertueuse mère de Louis XIII, ce bon et digne prince qui la laissa mourir de misère dans l'exil, et sans doute il avait bien quelque bonne raison. O détestables Parpailaux, disciples du sceptique Rabelais, le licencié curé de Meudon, et de ce frivole Marot (26). Vous ne méritez certainement pas de vivre sous le règne d'une si sainte femme et d'un roi si

dévoit. Aussi, tandis que vous méprisez saint Pierre et saint Paul, vous, *apostats sans nom et sans Dieu*, vous allez vous réfugier à Genève, cette cité immonde et cent fois pire que Sodome, où l'on considère comme des saints le plus méchant enfant de Dieu (27).... Mais jusqu'où le zèle vous emporte, ô pieux poète ! Ne voyez-vous pas qu'on ne peut pas être à la fois très méchant et enfant de Dieu ? N'avez-vous point honte de dire que les pères des pasteurs protestants sont sortis des égouts des monastères (25) et que pour être bien venu à Genève il suffit d'être un misérable moine fort charnel qui, pour toute recommandation, ne sait que médire du pape (28) ? Si Genève avait dû recueillir tous les moines adonnés au péché de fainéantise, de gourmandise et de luxure qui peuplaient alors les monastères, et qu'elle eût aussi dû nourrir tous les prêtres qui menaient joyeuse vie ayant femme et enfants, certes, la pauvrette n'aurait été ni assez grande, ni surtout assez riche. Je crains bien, ô très digne ligueur, que votre prédication en vers ait été peu goûtée de MM. les Parpaillaux rebelles et qu'ils auront continué à dire leur *Confiteor* à Dieu au lieu d'aller le marmotter aux pieds d'un prêtre comme vous le leur conseillez (35). Toutefois il leur aura été facile de reconnaître que vous avez fait un tour de force en éparpillant votre *Confiteor* à la fin de chacune de vos strophes, et si ce talent de gymnastique poétique n'a pu leur être d'un grand secours, il leur aura prouvé que, dans votre ardent désir de leur être utile, vous vous êtes ingénié à leur communiquer vos idées et à leur témoigner votre affection sous les formes les plus gracieuses. Vous n'avez certainement pas réussi à les ramener dans le giron de l'Eglise, mais probablement vous n'en avez pas été surpris et vous vous êtes facilement consolé, ô très pieux ligueur, en songeant que ces hérétiques obstinés étaient devenus la proie de l'enfer. S'il vous était donné de réparaître au milieu de nous, vous rencontreriez encore quelques fils des anciens ligueurs, et un nombre respectable de parpaillaux qui ne sont plus déconfits. Les premiers n'osent même plus murmurer qu'il faut brûler les hérétiques, et les seconds, qui sont convaincus plus que jamais que l'avenir leur appartient, vous tendraient la main en vous disant : « Soyons frères. » — Voici le *Confiteor* tel que nous l'avons copié d'une toute petite brochure imprimée.

ANTONIN BOUREL.

LE « CONFITEOR » DES PARPAILLAUX REBELLES.

1.

Parpaillaux, si l'Esprit divin
 Vous enseigne tout le contraire
 Des choses que nous devons faire,
 Tous seuls tenez le droit chemin.
Confiteor.

2.

Car pendant que vous résistez
 A votre prince légitime,
 L'on voit en l'excès de ce crime
 Le peu d'honneur que vous portez
Deo omnipotenti.

3.

Ingrats toujours et en tout lieu,
 Vous blasémez contre l'Eglise;
 Par charité je vous advise
 De demander pardon à Dieu,

Et beatæ Mariæ.

4.

Peuples follement mutinez,
 Ferez-vous tomber sur vos testes
 Les fléaux du ciel et tempestes,
 Et quoy, serez-vous obstinez

Semper?

5.

Vous ingérez le temps perdu,
 Et sans effect votre prière,
 L'priens à votre manière
 Quelque honneur avez rendu

Virgini.

6.

Vos esprits, fidelles témoins
 De votre commune arrogance,
 Font, n'oubliant votre insolence,
 Un ministre égal pour le moins

Beato Michaeli archangelo.

7.

Que ferez-vous si je vous dis :
 La pénitence est nécessaire?
 Volontiers, si le pouvez faire,
 Ce que fist Hérode jadis

Beato Johanni Baptistæ.

8.

Moqueurs d'un prestre couronné
 Des clefs de pardons et censures,
 Voyez-vous pas aux Escriptions
 Le pouvoir que Dieu a donné

Sanctis apostolis?

9.

L'honneur que faisons aux prélats
 Vous semble chose reprochable :
 Cependant il est véritable
 Que préférez les apostats

Petro et Paulo.

10.

Quand j'aperçoy quelque saint lieu
 Prophané par les hérétiques,
 Ce sont des marques et reliques
 De l'honneur qu' portez à Dieu

Et omnibus sanctis.

11.

Craignez le jugement divin,
 Messieurs, pendant qu'il est loisible;
 Le châtimet sera terrible
 A Luther, Bèze et Calvin

Et vobis.

12.

Cruels ennemis de la croix,
 Avez-vous Dieu pour votre père
 Si n'avez l'Eglise pour mère,
 En laquelle étions autrefois

Fratres?

13.

Vous ignorez le sacrement,
 C'est de quoy vous êtes en peine :
 Demandez qu'est-ce que la Cène?
 Son auteur vous dit clairement :

Quia ego.

14.

Mesurant la vostre au compas
 Du sens commun et ordinaire,
 La vérité est toute claire
 Et qui en doute n'est-il pas

Miser peccator?

15.

Sus donc, Messieurs, il est saison
 De croire en matière si haute,
 Manquer de foy est une faute;
 Dites donc pour avoir pardon :

Peccavi.

16.

Si du grand bien qu'avez perdu
 Quelque désir vous reste encore,
 Hâtez-vous, sortez de Gomorre;
 Déjà vous avez attendu

Nimis.

17.

J'excuse plus facilement
Vos frères censez les plus saiges
Qui n'ont point causé ces oraiges,
Et s'ils pêchent est seulement

Cogitatione.

18.

Contre vous l'on est courroucé.
Rebelles au roy et à justice,
Vous méritez bien le supplice
Puisque vous avez offensé

Verbo et opere.

19.

Enfin le monarque français
De ses canons comme d'un foudre
Réduira vos villes en poudre
Et fera dire aux Rochelais :

Med culpâ.

20.

Les forces ne vous manquent pas;
Oh! tout leur sert contre l'Eglise :
Mais sachans que Dieu favorise
Nos desseins et justes combats,

Ideo precor.

21.

Le zèle et la foy qui reluist
Parmy les vertus de ce prince
Faict dire à toute la province :
La mère qui nous l'a produit

Beatam Mariam.

22.

Puisqu'il vous devait arriver
Un si grand bonheur de Florence,
S'eust été pour toute la France
Grand dommage de la laisser

Semper virginem.

23.

Depuis les assauts et combats
Où l'ancien dragon et sa suite
Fut contrainct de prendre la fuite,
Dites-moi, ne craignez-vous pas

Beatum Michaëlem archangelum?

24.

Pour réformer le calendrier
A vostre usage et ordinaire,
N'aimans les jeunes ni les hères,
Effacez de votre papier

Beatum Johannem Baptistam.

25.

En ces temps par vous diffamez,
Dans l'esgout de nos monastères
Vos pasteurs ont trouvé leurs pères,
Cependant vous les surnommez

Beatos apostolos.

26.

Parmy vous l'on faict tant de cas
De Rabelais et tant d'estime
De Marot avecque sa rime,
Qu'auprès d'eux l'on ne cognoist pas

Petrum et Paulum.

27.

Apostats sans nom et sans Dieu,
A Genève est vostre refuge
Où l'on répute, où l'on juge
Les plus méchants enfans de Dieu

Omnes sanctos.

28.

Moynes charnels bien que tous nus
Sans habit, sans froc et sans cape,
Si sçavez médire du pape
Vous y serez les bien venus,

Et vos fratres.

29.

Ministres, les mots qu'avez
Forgez dedans votre boutique,
Au lieu que pour la paix publique,
Comme vous pasteurs vous devez

Arare.

30.

Vous avez tort si vous posez
Sur l'estranger quelque espérance;
Genève vous dict d'assurance :
Frères, j'ai de la peine assez

Pro me.

31.

Pourriez-vous ne pas confesser
Que c'est un prodigue à nature
Que pour nuire et faire une injure
Le sujet se veuille adresser
Ad dominum?

32.

Sur exemple soit proposé
Le malheur et le cas estrange
De Lucifer et de ses anges
Qui par orgueil ont méprisé
Deum nostrum omnipotentem.

33.

Changez d'avis et croyez-moy,
Et faictes tant que l'on accorde
A vos excès miséricorde;
A cet effect priez le roy
Ut ipse misereatur.

34.

Ainsi vivans en amitié
Et prenans pour votre devise
Dieu, un roy et une Eglise,
Le Tout-Puissant aura pitié
Vestri.

35.

Pour revivre et rentrer encor
En grace et faveur, il faut estre
Contricts et dire aux pieds du prestre
Desvotement *Confiteor.*
Amen.

**Quels sont les trois personnages à qui Robert Olivetan adresse
l'Apologie mise en tête de sa traduction de la Bible ?**

Dans un article sur la première édition protestante de la Bible traduite en français (*Bullet.*, I, 79), il a été parlé des circonstances par lesquelles Robert Olivetan, l'*humble et petit translateur*, comme il s'appelle lui-même, fut amené à faire cette version que Pierre de Wingle imprima à Neuchâtel en 1535 (1). « *Hilmerme Eusemeth, Céphas Chlorotes et Antoine Almeutes, des Vallées du Piémont*, avaient visité (est-il dit), quelques années auparavant les Eglises chrétiennes de France... » — « *Trois chrétiens des vallées vaudoises du Piémont, Hilmerme Eusemeth, Céphas Chlorotes et Antoine Almeutes*, » écrivit à son tour, il y a deux ans (et sans doute d'après ce même article du *Bulletin*), notre ami M. H. de Triqueti, dans ses *Premiers jours du Protestantisme en France*, page 405.

Or, ces trois personnages, dont les noms paraissent si singuliers, sont-ils bien en effet « trois chrétiens des vallées du Piémont ? » Telle est la question posée, pour la première fois peut-être, par M. Gagnebin, pasteur de l'Eglise wallonne d'Amsterdam, et qu'il nous paraît avoir résolue d'une manière aussi heureuse que probante, dans une lettre écrite à M. H. de

(1) Voir, sur Pierre de Wingle et sur Guillaume Farel, l'Avant-propos de M. J.-G. Baum, en tête de *La Manière et Fasson*, etc. (*Cité Bull.*, IX, 27).

Triqueti. C'est avec une grande satisfaction que nous communiquons cette lettre à nos lecteurs, ainsi qu'une seconde qui la complète :

I. — *A M. H. de Triqueti.*

Amsterdam, le 16 mai 1861.

Monsieur,

Permettez-moi, bien que je vous sois inconnu, de vous communiquer une découverte que je viens de faire et qui, si elle n'a pas une grande importance en soi, offrira cependant quelque intérêt à ceux qui, comme vous, s'occupent de l'histoire de la Réformation, et pourra servir à modifier et à rectifier ce que vous dites, à la page 105 de votre excellent ouvrage sur *Les premiers jours du protestantisme en France*, au sujet des trois person-nages auxquels P.-R. Olivétan adresse son Apologie, en tête de sa traduction de la Bible (et dont votre typographe nomme le premier *Eusemeth*, au lieu de *Cusemeth*).

Pour prouver la vérité de la conclusion à laquelle je suis arrivé, j'ai besoin de vous rappeler ce que nous racontent Froment (*Les Actes et gestes merveilleux de la cité de Genève*, pages 1-3), Monastier (*Histoire de l'Eglise vaudoise*, tome I, pages 201 et 212), Ruchat, Vulliemin (*Le Chroniqueur*) et d'autres, au sujet d'un synode général des Eglise vaudoises, tenu le 12 septembre 1532 dans la bourgade des Chanforans, au milieu de la vallée d'Angrogne.

A ce synode les Eglises de la Suisse se firent représenter par *G. Farel* et *Antoine Saunier*; Olivétan les y accompagna. L'assemblée s'occupa des meilleurs moyens à employer pour répandre l'Evangile et « avancer la doctrine de la Parolle de Dieu, » et décida qu'une traduction de la Bible entière serait faite, par les soins d'Olivétan. — Celui-ci revint, avec ses deux amis, à Genève, où il entra comme précepteur dans la famille de Jean Chautemps; mais, à la suite d'une scène tumultueuse, dont j'omets les détails, il dut quitter Genève, et se retira à Neuchâtel, où il continua paisiblement et termina son travail, « achevé d'imprimer l'an 1535, le 4^e jour de juin. »

Après ces détails, que j'abrège autant que possible, permettez-moi de vous transcrire quelques lignes de l'Apologie d'Olivétan, dont j'ai parlé en commençant :

« *Le translateur à ses frères fidèles en notre Seigneur,*

HILERME CUSEMETH, CÉPHAS CHLOROTES ET ANTOINE ALMEUTES.

« Je suis assez records que toy *Cusemeth* et toy *Almeutes* menez de l'es-perit de Dieu, pour les grâces qui luy a pleu vous donner (quant à l'intelli-

gence de l'Escripture) allastes *troys ans y a* visiter les Eglises chrestiennes noz bons frères. Et vous estans assemblez (comme est de coustume) pour conférer et traicter de l'Escripture sainte, pour et affin que le peuple soit toujours sainctement instruit et enseigné, entre plusieurs bons propos et saintes conférences, advisastes que tant de sectes et hérésies, tant de troubles et tumultes sordoyent en ce temps au monde, et que tout cela venoit pour l'ignorance de la Parolle de Dieu : Voyans aussi les exemplaires du Vieil et Nouveau Testament en langue vulgaire qui estoient entre nous escritz à la main depuis si longtems, qu'on n'en a point de souvenance, ne pouvoir servir sinon à peu de gens, admonnestates tous les autres frères pour l'honneur de Dieu et bien de tous les chrestiens ayans congnoissance de la langue françoise, et pour la ruine de toute faulse doctrine répugnante à vérité : qu'il seroit grandement expédient et nécessaire de repurger la Bible selon les langues ébraïques et grecques en languaige françoys. A quoy iceulx noz frères se sont joyeusement et de bon cœur accordez, eulx employans et evertuans à ce que ceste entreprise vinst à effect.

« Or pour ce faire, ayans quelque estime de moy, autre que ne pensoye vous m'avez tant prié, sollicité, importuné, et quasi adjuré, qu'ay esté contreint à entreprendre cette si grande charge : laquelle certes toy *Cusemeth* et *Chlorotes* eussiez peu faire trop mieulx que moy, si Dieu vous eust voulu permettre et donner le loysir, et qu'il ne vous eust appelé à plus grand chose : asçavoir pour le *pur grain* de sa Parolle en son champ fructueux, et arroser et faire *verdoyer* son délicieux verger de Eden. »

Je m'arrête là. En comparant ces lignes avec les courts détails historiques que je vous ai rappelés en commençant, vous voyez que les mots *troys ans y a* que je souligne, nous reportent bien à l'année 1532, et qu'Olivétan n'a pas autre chose dans l'esprit que le synode tenu alors à Angrogne. — Bien plus, lorsqu'on se souvient que c'était assez l'usage des réformateurs de traduire leur nom en grec, en latin ou en hébreu et qu'on sait que *Guillaume* est en latin *Guilermus*, d'où *Hilorme*, — et que le mot hébreu כֹּסֶמֶת (*Cusémeth*), en latin *far*, signifie toute espèce de *graine*, froment, épeautre (Comp. Exod. IX, 32; Esaïe XXVIII, 25), — n'arrive-t-on pas à la conclusion que *Hilorme Cusémeth* n'est autre que *Guillaume Farel*?

Puis *Céphas* (Pierre) *Chlorotes* (en grec χλωρότης, verdure), *Petrus Viretus*, soit *Pierre Viret*, d'Orbe; l'ami de Farel et d'Olivétan.

Et enfin *Antoine Almeutes* (ἀλμειτης, signifie un *saunier*, celui qui prépare et vend le sel), n'est autre qu'*Antoine Saunier*, leur ami commun et leur compagnon à Angrogne et à Genève.

Cette conjecture est encore confirmée par la fin de la citation ci-dessus, où Olivétan dit que *Cusemeth* et *Chlorotes* (Farel et Viret) seraient mieux en

état que lui, de faire ce travail, mais que Dieu les a appelés, l'un, à semer le *pur grain* de sa parole; l'autre, à faire *verdoyer* son délicieux verger.

Pardonnez-moi, Monsieur, la liberté que je prends de vous faire cette communication; mais le plaisir que j'ai éprouvé à lire et à répandre autour de moi votre excellent ouvrage, m'a fait espérer que vous ne dédaigneriez pas une donnée qui peut contribuer à y rectifier ce que je crois être une erreur. Peut-être trouverez-vous intéressant de faire part de cette communication aux lecteurs du *Bulletin*, car je ne crois pas que personne jusqu'à présent ait recherché la signification de ces trois noms si étranges.

Cette explication donne en même temps la clef des trois lettres qui sont en tête de l'adresse qui suit l'Apologie d'Olivétan, et qui commence ainsi :

V. F. C. à notre allié et confédéré le peuple de l'alliance de Sinaï, salut. Ce doivent être : *Viret, Farel, Calvin*.

Agréez, Monsieur, etc.

GAGNEBIN, pasteur de l'Eglise wallonne.

II. — *Au même.*

Amsterdam, le 29 mai 1861.

En vous adressant, il y a quelques jours, le résultat de mes recherches au sujet des trois personnages auxquels Olivétan adresse son Apologie, j'ai dû me borner, pour ainsi dire, à vous indiquer la conclusion à laquelle je suis arrivé. J'aurais dû peut-être vous rappeler quelques détails historiques de plus, qui expliquent la réunion du Synode tenu à Chanforans, Val d'Angrogne, en 1532, et qui rendent plus intéressante encore cette Eglise vaudoise, à laquelle nous devons (semble-t-il, d'après les paroles d'Olivétan que je vous ai transcrites) la première version *complète* de la Bible en français. Pardonnez-moi si je reviens à la charge et si je me permets de vous rappeler ici brièvement ces détails, tels que je les trouve dans Monastier, Kirckhofer (*Vie de Farel*) et Ruchat.

L'Eglise vaudoise avait perdu sa pureté primitive; des erreurs et des abus s'y étaient introduits, et, si les doctrines vitales de l'Evangile y avaient conservé toute leur force, la foi y avait subi quelques altérations, par l'introduction de certaines cérémonies et de certaines croyances papistiques, que la crainte des persécutions lui faisait tolérer. Mais le bruit de la Réforme qui agitait l'Allemagne, la Suisse et la France, pénétra aussi dans les vallées vaudoises du Piémont, du Dauphiné et de la Provence, et, en 1526, le barbe Martin (Gonin), qui avait visité l'Allemagne, en rapporta dans son pays (le Val Luserne) les écrits des réformateurs. Quelques années après (en 1530), les Eglises vaudoises de la Provence et du Dauphiné députèrent les barbes Georges Morel, de Mérindol, et Pierre Masson, origi-

naire de Bourgogne, auprès des réformateurs de la Suisse et de l'Allemagne, pour conférer avec eux au sujet de leur foi. Ils virent Farel à Neuchâtel, Haller à Berne, OEcolampade à Bâle, et Bucer à Strasbourg. OEcolampade surtout les reçut avec une affection toute particulière (V. *Monastier*, t. I, p. 198); c'est lui, paraît-il, qui les engagea à réunir un synode de leurs Eglises, afin d'y réformer les usages et les abus qui s'y étaient glissés. En retournant dans leur pays, P. Masson fut arrêté à Dijon et condamné à mort; G. Morel échappa et arriva sain et sauf en Provence, avec ses lettres et ses papiers. Après examen des lettres d'OEcolampade et de Bucer, on décida que le synode aurait lieu; et c'est alors, en 1532, qu'on députa en Suisse George de Calabre et Martin Gonin, pour demander aux Eglises de la Suisse de s'y faire représenter. Celles-ci y déléguèrent G. Farel et Ant. Saunier, ainsi que je vous l'ai rappelé dans ma précédente lettre. Le synode se tint à Chanforans, dans le Val d'Angrogne, le 12 septembre 1532. *Monastier*, page 202, nous donne le résumé des points qui y furent arrêtés.

Voilà, Monsieur, les quelques faits que je tenais à vous rappeler, pour rectifier le passage de votre excellent livre où se trouve rapportée l'histoire si touchante, ainsi que vous le dites, de cette première impression de la Bible traduite en français.

Agréez, etc.

GAGNEBIN, pasteur.

Renseignements biographiques et bibliographiques sur Pierre Davantes, dit Antesignanus.

Pierre Davantes, dont il a été question ci-dessus (p. 185-191) était, comme on l'a vu, presque inconnu quand nous avons pour la première fois signalé son Psautier et sa méthode d'écriture musicale (*Bull.* II, 11). On est tout surpris de constater que Bayle, cet infatigable chercheur, n'a même pas su que son véritable nom était *Davantes*, et qu'il lui consacre un court article sous son pseudonyme latin qu'il traduit en français : ANTESIGNAN (*Pierre*). Il le suppose natif de Rabasteins (au diocèse d'Alby) d'après l'épithète de *Rapistagnensis* qu'il se donnait. D'ailleurs, il ne parle que de son édition de *Térence* (avec l'épître dédicatoire datée de Lyon, août 1536), de sa *Grammaire de langue grecque*, et d'une lettre écrite en hébreu, qui avait dû lui valoir, dit-il, une place dans la *Gallia orientalis* de Colomiès, de qui il paraît être demeuré inconnu. Bayle résume son éloge en ces termes : « Il prit tellement à cœur son métier de grammairien « qu'il aimait mieux se rendre utile à la jeunesse en s'attachant à l'explication des choses qui embarrassent la première entrée des études, que de

« chercher la gloire par l'explication des grandes difficultés. » Il n'en avait pas moins été « l'un des meilleurs grammairiens du seizième siècle. »

C'est grâce surtout à ce Psautier, communiqué par M. Corbière, que MM. Haag ont donné dans la *France protestante* une place à *Davantes*, en rétablissant son véritable nom et en l'appréciant un peu plus longuement. Mais faute d'autres documents, ils n'ont pas pu ajouter beaucoup à l'article de Bayle. Admettant qu'il vécut à Lyon, ils concluent de la préface des Psaumes, qu'au 18 septembre 1560, il habitait Genève. « On ignore, disent-ils, l'époque de sa mort. »

Sur ce point important de la biographie de Davantes, notre ami M. Jules Bonnet, dont l'attention a été éveillée par la communication de M. Montandon, nous fait connaître un passage d'autant plus pertinent et intéressant dans cette question qu'il est tiré de la correspondance même de Calvin. C'est à Théodore de Bèze que le réformateur écrit le 1561 : « ... Et pour que je fusse doublement atteint dans mes affections, « trois jours après la mort de Varennes, Davantes m'était enlevé ! *Ne me unius tantum hominis mors simplici luctu affligeret, Varennium meum biduo post sequutus est Antesignanus !* » (3 nonas septembris 1561.) Guillaume de Trie, seigneur de Varennes, l'un des meilleurs amis de Calvin, était mort le 26 août 1561, en lui léguant la tutelle de ses enfants pour lesquels il fut un second père ; « et Davantes mourut le 29 du même mois, » moins d'un an après la publication de ses Psaumes, honoré, nous l'apprenons ainsi, de l'affection toute particulière du grand réformateur.

MM. Haag rapportent que Maittaire, dans ses *Annales*, place Antesignanus au nombre des typographes du seizième siècle, *quod ipse suum nomen in eâ subscripserit tituli parte ubi solent librarii* (comme on le voit dans son édition des *Institutions grecques* de Clénard, de 1557) ; mais il ajoute : *An vero hujusmodi artem exercuerit, aut mercaturam fecerit, adhuc dubito*. La question est donc de savoir si le nom de Davantes, ou Antesignanus, mis au bas du titre de ses ouvrages, doit donner à penser qu'il a été soit *imprimeur*, soit *libraire*.

MM. Haag font remarquer que le nom de l'imprimeur Mathias Bonhomme se lit à la fin des *Institutions* de Clénard : *Lugduni, per Petrum Antesignanum*, 1557, in-4° ; — *ad calcem : Lugduni excudebat Mathias Bonhomme*, 1556. Cette remarque semblerait trancher la question.

Le Tércence (éditions de 1556 et de 1560) est également imprimé à Lyon par Mathias Bonhomme. L'exemplaire des Psaumes appartenant à M. Corbière porte, il est vrai, *Par Pierre Davantes*, sans autre indication ; mais celui de la Bibliothèque de la Sorbonne, porte *Par Michel du Boys*. Le premier a, en outre, avec le nom de Davantes, la même marque que l'on voit dans les *Institutions* de Clénard (*virgula divina*), marque qui ne paraît

pas avoir été celle de Mathias Bonhomme ni d'aucun autre libraire. Mais pourrait-on conclure de ce fait, comme paraissent le penser MM. Haag, qu'en 1560, année de cette publication, Davantes était réellement typographe? Nous ne le croyons pas. Si la *virgula divina* est une marque particulière à Davantes, elle nous semble signifier (le nom de l'imprimeur étant mentionné ou non) que le livre a été imprimé pour le compte de Davantes; et c'est ce qu'indiquerait en même temps la rubrique *Per Petrum Antesignanum*, et celle *Par Pierre Davantes*, qui se trouvent aux titres des *Institutions* de Clénard, éd. de 1557, et des *Pseaumes* de 1560. A l'appui de cette interprétation, il faut observer que l'autre exemplaire des *Pseaumes*, celui de la Sorbonne, qui porte la rubrique *Par Michel du Boys*, présente une autre marque ou vignette que nous avons décrite (ci-dessus, p. 186, *note*) et qui semblerait ici, non plus une marque typographique, mais bien un signe distinctif (une sorte de cachet d'éditeur) appliqué à un certain nombre d'exemplaires du même ouvrage, suivant qu'ils étaient tirés pour le compte de telle ou telle personne. Aussi irions-nous jusqu'à dire que la rubrique *PAR Pierre Davantes* ou *PAR Michel du Boys* (équivalent littéral du *PER Petrum Antesignanum*), doit avoir le sens de *POUR Pierre Davantes*, etc., formule qui se rencontre aussi très fréquemment, et dont nous avons d'ailleurs à produire un exemple frappant, au sujet duquel va surgir une nouvelle question.

En effet, une des premières éditions de l'ouvrage de l'historien La Popelinière (*La Vraye et entière histoire des troubles et choses mémorables avenues en France*, etc., etc.) porte au bas du titre : *A Basle, Pour Pierre Davantes*, 1572.

Ainsi, voilà la rubrique même dont nous parlions : *Pour Pierre Davantes*.

Mais notre Davantes, nous le savons aujourd'hui, était mort à Genève en 1561. Avait-il donc laissé un fils ayant le même nom de baptême que lui, et pour qui aurait été imprimée en 1572 cette édition de l'*Histoire* de La Popelinière?

Demande de renseignements dans l'intérêt de descendants de réfugiés. — Familles Houssemayne Du Boulay.

Nous avons reçu, il y a déjà assez longtemps, d'Angleterre et d'Allemagne, de deux descendants de réfugiés, des demandes de renseignements ayant entre elles une grande analogie, qui, en pareil cas, lorsqu'elle n'éclaircit point les questions, les obscurcit singulièrement, les complique et rend les recherches infiniment plus difficiles. Voici la substance de ces deux demandes :

I. M. Francis *Du Boulay*, résidant à Lawhitton-Restory, près Launceston (Cornwall), nous a prié de lui donner des informations sur sa famille, réfugiée, à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, d'abord en Hollande, puis en Angleterre. Une tradition veut, nous écrivait-il, que parmi ses ancêtres il compte un « marquis d'Argent, ou d'Argentan; » il ne peut dire si ceux-ci ont quelque rapport avec la ville de ce nom, mais il croit que le nom particulier de la famille est *Houssemayne*, et son père et sa sœur l'ont porté. Un cachet, dont l'empreinte est jointe à la lettre de M. Du Boulay, montre que sa famille portait « d'argent à la fasce onnée de gueules. »

II. Madame H. A., baronne de Wolzogen, nous a écrit de Berlin, qu'elle est née *Houssemayne Du Boulay*, et elle nous a demandé de la renseigner sur l'origine de la famille *Du Boulay*, qui quitta la France vers 1685 pour se réfugier en Hollande, et plus tard en Angleterre, où ses descendants résident encore actuellement. Voici les indications que cette dame possède et nous a transmises :

« *François Houssemayne Du Boulay* (ou du Boulaye), marié avec Mademoiselle de Vysme, se réfugia, vers 1685, dans les Pays-Bas. On a des preuves, cependant, que plus tard, il est revenu à Paris, où il est décédé. Il a laissé un fils, nommé *Benjamin-François Houssemayne Du Boulay* (1765), lequel, né à Paris, épousa une demoiselle Louise La Motte, et se transporta, on ne sait en quelle année, à Londres, où il devint ministre du temple de l'Eglise française réformée en Threadneedle street. Depuis lors, la famille a continuellement habité l'Angleterre. Sans en avoir des preuves bien certaines, la tradition a toujours existé dans la famille, que notre trisaïeul, ledit *François Houssemayne du Boulay*, a été le fils d'un marquis d'*Argenson* ou d'*Argentan*, à La Boulay, en France. Le chiffre d'un vieux sceau de la famille ajoute à la véracité de cette tradition, car on y lit clairement le mot *Argentan*... Il serait donc important de savoir si, 1^o, une ville « Le Boulay » existe encore en France et dans quel département; 2^o si l'on y trouve encore une famille d'*Argentan* (cette version, d'après le sceau, semble plus probable qu'*Argenson*) et où elle réside actuellement; 3^o si l'on pourrait constater que ledit *François Houssemayne Du Boulay* descend de cette famille.

« Un autre indice pour acquérir peut-être des lumières sur l'origine des Du Boulay se trouve dans Bayle. Cet auteur fait mention d'un certain *César Egasse Du Boulay*, recteur de l'Université à Paris, né à Saint-Ellier, dans la province du Bas-Maine, et mort le 16 octobre 1678, lequel publia un *Speculum eloquentiæ*, un *Trésor des antiquités romaines*, et une *Histoire de l'Université de Paris*. Celui-ci serait-il le père de *François Houssemayne Du Boulay* qui quitta la France vers 1685? Les dates se pré-

teraient à cette conjecture. On a cherché en vain, sur la carte de France, les endroits Saint-Ellier et Le Boulay, mais la ville d'Argentan se trouve dans le département de l'Orne qui forme la partie basse de l'ancienne province du Maine. De plus, la ville d'Argentan est située près de la source de la Mayenne, qui se jette dans la Loire à Angers. Le nom de *Housse-mayne*, qui a toujours précédé le nom de Du Boulay, aussi longtemps que nous possédons l'arbre généalogique de notre famille, serait-il une abréviation de *Haute-Mayenne*? Cela donnerait du fondement à la présomption que ledit César Egasse Du Boulay est un aïeul de la famille.

« Serait-il possible de faire constater par les registres de baptême à Paris ou par ceux à Argentan, Saint-Ellier et La Boulay : 1^o l'époque de la naissance de César Egasse Du Boulay ; 2^o les noms de ses père et mère, et quels furent ses enfants ; 3^o à qui il fut marié ; 4^o s'il fut en parenté avec une famille d'Argentan (Argenson?) ; 5^o l'origine étymologique du nom Housse-mayne? »

Nos lecteurs sont priés de nous adresser les renseignements qu'ils pourraient fournir sur l'objet de ces deux communications. Nous ferons nous-même connaître ceux que nous avons recueillis.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

GÉRARD ROUSSEL, INCULPÉ D'HÉRÉSIE A MEAUX.

1525.

On nous communique une note, tirée des archives du séminaire de Meaux, et concernant les poursuites dirigées en 1525 contre Gérard Roussel, à cause de ses prédications anticatholiques. Cette note, qui est évidemment traduite et extraite de l'original latin des actes du procès, confirme et complète ce que, dans notre Mémoire sur Roussel (Strasbourg et Paris, 1845), nous avons dit sur le séjour et l'activité du prédicateur dans le diocèse de Meaux. Malheureusement elle ne va pas au delà de la première instruction du procès ; mais elle fait connaître quelques détails assez curieux. Le procès, intenté à Roussel et à ses compagnons, qui avaient joui, pendant quelque temps, de la protection du mystique mais faible évêque Guillaume Briçonnet, dura plusieurs mois ; les condamnations qui s'en suivirent, le supplice de Jacques Pavannes, la fuite de Roussel, de Lefèvre d'Étaples et d'autres,

eurent pour résultat la dispersion momentanée de l'Eglise de Meaux. L'histoire, très intéressante et très instructive de cette Eglise, reste encore à faire.

C. SCHMIDT.

CONTRE GÉRARD ROUSSEL, TRÉSORIER

AU SUJET DE L'*Ave Maria*, *Pater*.

Le 11 janvier 1524 (1525 nouveau style), Pierre Lorseau, grand chapelain de l'église, en vertu d'une monition qu'on avait mis à l'aigle, dit, devant le promoteur, que depuis Noël dernier il a appris et entendu dire par honorable homme Hugues Tiersault, marchand à Meaux, de ce qui a été contenu dans le monitoire que le serviteur de M. Gérard Roussel, prêtre *preasumptæ Ecclesiæ*, chanoine et trésorier de l'église de Meaux, avait porté plusieurs chartes et papiers qu'il avait donnés à un certain prestre de Saint-Christophe, dans lesquels il y avait quelques diffamations touchant le pape, comme disait ledit Tiersault qu'il criait et qu'il paraissait que les livres diffamatoires contre le pape, affichés à la porte de l'église et autres lieux, avaient été tirés desdites chartes, que ledit Tiersault avait vu dans les mains dudit prêtre de Saint-Christophe, affirmant qu'il avait entendu dire ces choses, en présence d'Adam de Saint-Prix, Denis Roussot et Pierre Verdelot, prêtres.

Lundi 6 février 1524 (1525), le promoteur représenta que tous les dimanches et fêtes après le sermon que M. Gérard Roussel, trésorier et chanoine, avait fait, que plusieurs peigneurs, cardeurs et autres gens de même trempe, non lettrés, avaient des livres des épîtres de saint Paul, des évangiles, des psaumes, en langues maternelles, qu'ils portaient avec eux, quoiqu'il leur fût défendu de disputer sur la religion, sur la foi, les sacrements, privilèges de Rome, et des peintures et images qu'ils voulaient oster, et qu'ils font des conventicules et *monopolia* dans l'église, et notamment le jour de la Purification de la Vierge, et le dimanche dernier ayant menacé de frapper ceux qui leur représentaient : il exposa aussi que plusieurs lettrés pontifes de l'église de Meaux, professeurs en théologie, spécialement Jean Luillier, Louis Pinelle et plusieurs notables prédi-

teurs, exhortaient et prêchaient de dire la salutation angélique de *Ave Maria*, ce qu'il ne faisait point, au grand scandale du peuple ; lui étant au chapitre, on dit qu'on fairait une information par le promoteur, et de ce qu'on avait mis de la boue et du charbon aux chartes des indulgences, au déshonneur du pape et de l'Eglise, on l'exhorta charitablement, comme justiciable au chapitre qu'il eust à exhorter le peuple pour la salutation angélique de *Ave Maria* : à quoi il dit que c'était à l'évêque à le reprendre, que s'il avait exhorté le peuple à dire le *Pater*, qu'il contait que la salutation dominicale était aussi efficace que la salutation angélique, *Ave Maria* ; il promit cependant de dire l'*Ave Maria*, ce qu'il ne fit point, car le vendredi 17 du même mois on conclut de faire une information contre lui et de lui signifier la conclusion.

LE PAPE A LA QUESTION.

CHANSON DU XVI^e SIÈCLE.

1540 (?)

C'est en 1561, — il y a justement trois cents ans, — que Théodore de Bèze, sous le pseudonyme de Thrasibule Phénice, fit paraître sa célèbre *Comédie du Pape malade et tirant à sa fin, où ses regrets et complaints sont au vif exprimées, et les entreprises et machinations qu'il fait avec Satan et ses suppôts pour maintenir son siège apostolique et empescher le cours de l'Evangile, sont cathégoriquement découvertes : traduite de vulgaire arabe en bon romman et intelligible*.

Mais avant que Bèze en fit une comédie, cette maladie du pape avait défrayé bien des chansons. En voici une fort piquante que nous empruntons au recueil de *Chansons spirituelles* publié en 1569. On y parle du feu de Martin (Luther) qui brûle et éclaire de plus en plus, tandis que celui du pape ne fait que fumer et aveugler les gens, ce qui semble indiquer que cette chanson a été composée et s'est chantée du vivant du père de la Réforme. Luther est mort, comme chacun sait, en février 1546. Nous assignons donc à cette chanson la date approximative de 1540, mais elle est peut-être d'une époque antérieure encore. Ce n'est pas d'hier que l'on demande compte au Pape des droits temporels qu'il prétend avoir hérités de saint Pierre, et de l'artillerie qu'il emploie pour les soutenir.

CHANSON

Sur le chant : *Dis-moy, More, par ta foy, etc.*

Or, dis, pape, sur ta loy
Si tu ne vis pas en crainte
De te faire prester foy
Comme à Dieu et chose sainte ?
Tu sçais bien que tout est faux,
Tant toy que tes cardinaux,
Tes évesques, archevesques,
Dont sortent infinis maux.

Respons-moy, si tu as lu
De la primitive Eglise
Comme l'évesque estoit eslu
D'un chacun par bonne guise,
Non pas ainsi par support.
Maint un en souffre la mort,
Le Saint-Esprit n'y est mie,
Mais Satan puant et ord.

Que sera-t-il de toy fait ?
Il est temps que tu y penses :
Autrement tu es desfaict
Sans rompre ne froisser lances.
Car Jean, Luc, Marc et Matthieu
Portent le glaive de Dieu,
Et Paul aussi qui ne cesse
De mettre partout le feu.

Tu veux grand mal à Martin
Qui son feu toujours allume,
Feu plus clair que cristallin,
Quand le tien sans cesse fume,
Si que goutte l'on n'y voit ;
La fumée tout déçoit
Ou bien toy qui es aveugle
Et ne sçais tirer le droit.

Tu voulois le temps passé
Donner grand pardon et grâce ;
A présent ce est passé,
Tout le monde te déchasse,
Il n'y a petit ni grand,
Gentilhomme ni marchand,
Qui ne die vilenie
Au faux Antechrist meschant.

Mais te faict-il tant de peur ?
N'as-tu pas assez quoy vivre ?
Tu sçais bien, il est trop seur
Que de trop avoir es ivre.
Et de quoy te servira
Ton bien, quand il périra
Et toy ? c'est chose trop seure :
Car Dieu point ne mentira.

L'on t'a appelé souvent
Pour nous donner un concile,
Qui bon fust et consonnant
A Dieu et son Evangile.
Mais Satan t'a empesché,
Qui te tient en ton péché,
Duquel ne seras délivré
Qu'il ne t'aist tost dépesché.

D'où prens-tu l'autorité
De te faire Dieu en terre ?
Ce n'est pas d'antiquité,
Car, certes, jamais saint Pierre
Serpentine, ni faucon,
Bombarde, ni gros canon
Ne fist fondre, pour abattre
Boulevard ni bastillon.

L'ÉGLISE RÉFORMÉE D'ARNAY-LE-DUC, EN BOURGOGNE.

1561-1685.

Exécution de l'Edit de Nantes (1600). Arrêt du parlement de Dijon (1658). Rapt d'enfants protestants (1671). L'avertissement pastoral du clergé (1683). Révocation de l'Edit de Nantes et démolition du temple (1685). Une dépêche de Louvois (1689).

Arnay-le-Duc, petite ville bourguignonne qui fut jusqu'en 1789 le siège d'un bailliage, n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Beaune (Côte-d'Or). Une Eglise réformée s'y était fondée sans trouble et y était établie dès l'année 1566 (1); elle s'y maintint jusqu'à la révocation de l'Edit de Nantes. Nous trouvons quelques notes intéressantes sur son histoire dans les *Annales d'Arnay-le-Duc en Bourgogne*, publiées en 1837 (gr. in-8° de 390 pages), publiées par J.-P.-C. La Virotte, ancien officier d'état-major et inspecteur des finances.

Pendant leur séjour à Arnay, en 1569, les troupes allemandes de Jean Casimir, duc de Deux-Ponts, reçurent en grande cérémonie des cornettes nouvelles brodées des mains de la reine de Navarre Jeanne d'Albret et des dames de sa cour. On y lisait cette devise : *Paix assurée, Victoire entière ou Mort glorieuse*. On se rappelle que cette même devise a été signalée sur une médaille destinée par Jeanne d'Albret aux reîtres, dont le comte de Mansfeld prit le commandement après la mort du duc de Deux-Ponts, mort le 11 juin 1568 (V. *Bull.*, VII, 514). Les étendards des gens d'armes français avaient pour emblème un pot à soupe ayant la gueule en bas, et à l'entour ces mots : *La marmite du pape renversée*. Tous étaient vêtus de casaques blanches avec des écharpes mi-partie jaune et noir.

Malgré les défenses d'un arrêt du parlement de Dijon du 12 juin 1570, qui interdisait sous peine de la harte l'élection des protestants aux « offices de maires, viers et eschevins, » le protestant Jacob Bornou, notaire, occupait alors l'emploi d'échevin, et d'autres réformés furent plus tard aussi appelés à l'échevinage.

La bataille d'Arnay-le-Duc (27 juin 1570) est le premier combat où se soit trouvé le prince de Navarre (Henri IV).

Les horreurs de la Saint-Barthélemy furent épargnées à la ville d'Arnay-le-Duc, comme au reste de la province, par le seigneur d'Arnay, Léonor Chabot, comte de Charny, lieutenant général au gouvernement de Bour-

(1) Elle figure déjà dans la liste des Eglises comme existant en 1561 (*France protestante*, Pièces justif., p. 5). Jean-Bonaventure Desperriers, le célèbre valet de chambre lecteur de la reine Marguerite de Navarre, mort en 1554, était Arnétois et protestant.

gogne, qui, d'accord avec le président Jeannin, prit la sage et noble résolution de suspendre l'exécution des ordres que lui apportait le comte de Commarain, écrits *de la propre main du roi*.

La pièce suivante constate l'établissement régulier, en vertu de l'Edit de Nantes, de l'Eglise réformée d'Arnay :

« Les commissaires ordonnés par le Roy pour l'exécution en la province de Bourgogne de son édit de pacification donné à Nantes, au mois d'avril 1598, à tous ceux qui ces présentes, etc., savoir faisons que, vu par nous la requête présentée par les députés de ceux faisant profession de la religion réformée au bailliage d'Auxois, tendant à ce qu'il nous plust, conformément audit Edit, leur accorder les fauxbourgs de la ville d'Arnay-le-Duc, pour, par iceux, faire le presche et profession publique de leur religion, nous avons ordonné et ordonnons qu'il sera procédé à l'establissement du presche au faubourg Saint-Honoré de la ville d'Arnay-le-Duc, pour y demeurer et y estre fait l'exercice public de la religion réformée, faisant inhibitions et défenses à toutes personnes de troubler et empêcher lesdits de la religion en la jouissance dudit lieu et profession, et seront les portes de la ville, par lesquelles ceux de la religion doivent passer pour entrer ou sortir de leurs presches ou assemblées permises, ouvertes aux temps et heures convenables.

« Enjoignons aux officiers du bailliage d'Arnay-le-Duc de faire prêter le serment présent à tous les principaux habitans d'icelle ville et fauxbourgs, tant d'une que de l'autre religion, pour l'observation du contenu à l'Edit de pacification.

« Fait et arrêté par nous commissaires soussignés, audit Arnay, le 17^e jour de may 1600.

« Signé : VIART DU VOLAY, *président*.

Comte de JAUCOURT-VILLARNOUL. »

Le lieutenant criminel Voisenet dressa ensuite le procès-verbal de l'ouverture du temple en présence de *Pierre Helyotte*, docteur en théologie, pasteur et ministre de la Parole de Dieu, et des diacres *Pierre Bernard*, avocat, et *Jean Blancey*, bailli de la prévôté.

Arnay comptait alors plus de soixante familles protestantes vivant dans une parfaite intelligence avec les catholiques.

Daniel de Bellujon, baron de Villeneuve, château voisin qu'il habitait, donna par testament 425 livres de rentes pour l'entretien du saint minis-

rière. Les sieurs Rey de Morante, avocat, Rousselot, Gogot, Jean Raudot et autres, firent aussi des donations pour former à l'Eglise un revenu qui s'augmenta bientôt par l'acquisition d'un petit domaine à Beuret-Beau-Guay.

En 1619, le 9 août, un synode provincial se réunit à Arnay-le-Duc, auquel assistèrent en qualité de commissaires du roi, MM. de Conforgien et de Jaucourt-Villarnoul, tous deux de la religion réformée.

Le 15 mars 1658, fut publié à Arnay-le-Duc un rigoureux arrêt du parlement de Dijon contre les protestants :

« La Cour ordonne à tous ceux qui font profession de la religion P. R. de porter honneur et révérence au saint sacrement de l'autel, lorsqu'il sera porté aux processions et aux malades par les villes, bourgs et villages; de s'arrêter et lever leurs chapeaux, ou se retirer dans les maisons voisines, en sorte que leur présence n'apporte aucun scandale; — d'orner, de décorer le devant de leurs maisons, dans les rues où passeront lesdites processions, tout ainsi que font ceux de la religion C. A. R., sinon leur souffrir de pouvoir orner et décorer le devant desdites maisons, sans y apporter aucun empêchement. — Leur enjoint en outre de garder et observer les fêtes commandées par l'Eglise romaine, sans que les jours d'icelles ils puissent travailler en leurs boutiques, chambres et maisons, en aucun métier dont le bruit puisse être entendu des voisins ou passans, ni aussi au labourage, culture des herbages et levée des fruits, étaler et vendre des denrées à boutiques ouvertes, à peine de 30 livres d'amende, et en cas de contravention, permet aux curés des paroisses de se saisir des outils et bestiaux. A cet effet, lesdits curés délivreront aux ministres de la religion P. R. un rôle desdites festes, pour les publier en leurs prêches. — Leur fait inhibitions et défenses de s'assembler proche les églises paroissiales et autres, s'y promener, jouer à quelques jeux et exercices, ni faire du bruit pendant le service divin. — Leur défend encore de tuer et débiter publiquement des chairs au temps de carême et autres jours défendus par l'Eglise romaine, et en manger avec scandale. — Et enjoint aux ministres de suivre leurs textes en leurs prêches, sans user d'aucun propos injurieux et invectives contre la religion C. A. R. et l'honneur qui est dû au pape et au saint-siège apostolique, à peine d'être poursuivis comme perturbateurs du repos public, etc., etc. »

En 1668, le sieur Jordan, pasteur de l'Eglise d'Arnay, qui venait d'épouser la veuve du sieur de Labergerie, ancien ministre de la religion réformée, l'ayant amenée d'Avallon, avec ses sept enfants, les magistrats, en vertu d'une ordonnance du prince gouverneur, s'opposèrent durement à ce que cette jeune famille d'orphelins prît son domicile en la ville.

Quoique protégés par l'Edit de Nantes, les protestants étaient continuellement exposés aux obsessions des prêtres et des religieux, pour séduire leurs enfants et les amener forcément à embrasser le catholicisme. Témoin cette lettre de famille, dont l'original était entre les mains de M. La Virotte :

« D'Arnay-le-Duc, le 29 août 1671.

« Monsieur mon frère, je vous écris la larme à l'œil, pour vous mander ce qui s'est passé ces jours-cy en ceste ville contre nous, les persécutions que l'on nous a faites, et comme l'on nous a ravi nos enfans par grande violence, à cause de la trahison d'une méchante femme, la veuve Geoffroy, qui a entrepris de nous faire ruiner. Mais Dieu qui est en aide à ceux qui l'invoquent ne nous abandonnera pas.

« Je vous dirai qu'il y a bien quinze jours que vostre fille aînée s'est mise au couvent de sa propre volonté, ce qui nous a grandement affligé et sera pour vous un vrai sujet de deuil; du depuis ils nous ont encore enlevé les trois petites; mais Jeanneton, qui est âgée de quinze ans, a fait de grandes résistances sur la place, au milieu de tout le peuple. Il n'y avoit que M. Rey de Morande et moy avec elle; aussy elle pousoit de grands cris, en disant qu'elle ne vouloit point aller aux religieuses. Alors malgré nos efforts ils se sont jetés dessus et l'ont trainée en une maison papiste, chez une femme veuve où elle a couché une nuit. Le lendemain la tante Madelon la découvrit et l'emmena chez M. le lieutenant civil Languet, faire sa déclaration; puis elles s'en vindrent chez nous où la femme papiste eut l'audace de venir la réclamer pour la ramener chez elle. Nous ne la voulûmes point laisser aller, et nous la tinsmes cachée et renfermée. Mais je crois que nous n'oserons point la mener au presche.

« Le soir qu'elle coucha chez cette femme, les capucins y furent aussitôt qu'elle et se mirent à la persécuter. La pauvre enfant leur parla fort hardiment, et ne purent rien gagner sur elle. Ces vilaines gens-là lui promettoient de lui faire mettre en mains tout ce que nous possédons.

« Il ne s'est trouvé personne pour nous aider que M. Languet, qui a bien pris fait et cause pour nous. La méchante veuve qui a esté occasion de tout cela, a esté abandonnée de tous ses parents, ce qui l'a contrainte de se jeter tout à fait dans les bras des papistes qui luy font mille caresses.

« Je vous prie, mon frère, au nom de Dieu, d'avoir pitié de nous et de revenir pour nous protéger. Je finiray ainsi ceste lettre, priant toujours Dieu pour la conservation de vostre santé et de ma sœur, sans oublier Elizabeth qui doit estre bien obéissante, sans quoy ne lui épargnez pas le fouet quand elle ne sera pas sage, et je seray toujours vostre affectionnée sœur,

« DIANE BERNARD. »

Le 31 octobre 1683, fut faite au consistoire d'Arnay-le-Duc la signification de l'écrit intitulé : *Avertissement pastoral*, publié par le clergé de France pour sommer les protestants de rentrer dans le giron de l'Eglise romaine. L'évêque d'Autun, assisté du curé d'Arnay, fut chargé de cette lecture et signification, à laquelle assistait, comme commissaire délégué, Philippe Languet, conseiller du roi, lieutenant civil du bailliage. Voici un extrait de son procès-verbal :

« Et estant arrivés à la porte dudit temple, faubourg Saint-Honoré, les sieurs Pierre Bernard et Blaise Rey de Morande, anciens du consistoire, nous ont introduits en une grande chambre nue, sans images, ni aucun ornement, où nous trouvâmes assis autour d'une table couverte d'un tapis, les sieurs Louis Delord, Abraham Garnier, Estienne Masson, André Deroye et Jacques Dufoing, anciens et diacres de l'Eglise réformée d'Arnay-le-Duc, lesquels se sont levés à nostre approche, aussi bien que tous ceux qui estoient dans le temple, au nombre d'environ 250, tant hommes que femmes, et ayant pris place au-dessus de la table, sur des fauteuils qui nous estoient destinés, toute l'assistance estant également assise, mais découverte, nous avons pris la parole pour annoncer que d'après les ordres de Sa Majesté, nous venions pour estre présents à la signification qui devoit estre faite de l'*Advertissement pastoral* que MM. les députés de l'assemblée du clergé de France adressoient paternellement à ceux de la religion P. R. et dont la lecture et l'explication alloient estre faites à ceux de l'Eglise d'Arnay. Alors M. le chanoine, député par

le révérendissime évêque d'Autun, a prononcé un discours qui a été écouté avec silence et avec la plus grande attention par tout l'auditoire, et a donné lecture dudit *Advertissement* de MM. du clergé, et en a distribué des imprimés, en latin et en français, à tous les anciens et à tous ceux de la R. P. R. qui estoient présens. Ensuite M. Terrasson, ministre de la Parole de Dieu à Arnay, s'estant levé, a fait une réplique dans laquelle « au nom de ses coreligionnaires, il a protesté de leur profond respect et de leur soumission à l'autorité du Roy, espérant toutefois, qu'usant de sa royale bonté envers eux, il daigneroit continuer à les laisser vivre paisiblement dans la liberté de leur conscience, sans quoy la vie leur seroit à charge et la mort préférable. Qu'estant, comme ils sont, sans reproche comme sans crainte, ils n'acceptoient pas les accusations injustement portées contre eux et leurs frères de France, et s'en remettoient humblement à la haute et sage raison du Roy, et à la miséricorde de Dieu si magnifique en ses jugemens et si puissant en ses moyens, pour espérer que leur conduite seroit sainement appréciée; mais qu'ils estoient résolus de mourir en leur foi, etc.

« De tout quoy, nous avons donné le présent acte verbal pour estre soumis à Sa Majesté, et nous nous sommes soussignés avec M^e François Testot, nostre greffier en chef, estant avec nous. »

Enfin viennent les jours néfastes de la révocation de l'Edit de Nantes. « Cette terrible mesure frappa de douleur et de tristesse les habitants d'Arnay qui, catholiques et protestants, vivaient dans la meilleure intelligence, mêlés d'ailleurs chez eux par de fréquentes alliances. L'édit admis et enregistré par le parlement de Bourgogne, on voit arriver avec grand bruit à Arnay, sous l'escorte du prévôt de la maréchaussée et de ses archers, le comte de Roussillon, lieutenant général commandant la province, chargé de diriger l'exécution matérielle de cet édit. » Voici le procès-verbal, en date du 3 novembre 1685, constatant le résultat de ses brutales opérations :

« Nous, lieutenant général pour le Roy, avons mandé le sieur Boullon, prévôt de la maréchaussée d'Autun, auquel ayant fait lire les édits et lettres de Sa Majesté, nous lui avons ordonné d'y tenir la main, d'y donner toute l'application nécessaire et de nous suivre avec la maréchaussée partout où il appartiendra, pour l'exécution du tout.

« A quoi ayant obéi, nous sommes arrivés en la ville d'Arnay-le-Duc, heure de midy, où estant, ayant mandé le maire, échevin et sindic, le sieur maire (Antoine Hernoux, avocat) estant absent, seroient venus à nous les sieurs Bouillotte et Beaupère, l'un échevin et l'autre sindic. Nous leur avons mis ès mains les édits et lettres du Roy, et à eux ordonné de les faire registrer, lire et publier, en audience extraordinaire et aux places publiques et carrefours, par le trompette ou tambour, et de nous fournir présentement des ouvriers pour, en exécution des ordres de Sa Majesté, démolir le temple ou presche de ceux de la religion P. R. de ceste ville. A quoy ayant obéi, ils nous ont conduit, et, à notre suite, la maréchaussée d'Autun, au faubourg Saint-Honoré dudit Arnay, où nous ayant fait voir le temple de ceux de la R. P. R., nous l'avons, sur-le-champ et en notre présence, fait entièrement démolir à rez de terre, aussi bien que les murs et portes du cimetière qu'ils nous ont aussy fait voir au même faubourg.

« De tout quoy, nous avons dressé ce procès-verbal, et ordonné auxdits échevin et sindic, de tenir la main au surplus de l'exécution de l'Edit, à peine d'en répondre en leurs noms, et nous nous sommes soussignés avec eux. »

Le temple d'Arnay avait été construit à neuf en 1657. Les matériaux provenant de sa destruction furent délaissés, par M. de Roussillon, aux pères capucins.

« Le lundi suivant (5 novembre), le sieur Beaupère, syndic, remontra qu'il avait appris que M. Jean Terrasson, ministre de l'Eglise de la religion P. R., s'était retiré aujourd'hui de la ville. Il demanda que les maire et échevin aient à se transporter en sa maison, pour dresser procès-verbal de sa sortie, afin de se mettre à couvert pour l'exécution de l'Edit enjoignant aux ministres qui ne voudroient se convertir, de sortir du royaume quinze jours après sa publication. »

M. Terrasson possédait et habitait la maison de la grande rue d'Arnay, appartenant aux Rogier, serruriers, à côté de la maison La Virotte.

« Le 22 novembre, MM. de Harlay de Bonneuil, intendant de la province, Gabriel de Roquette, évêque d'Autun, et l'abbé de Maulevrier, élu du clergé, vinrent s'établir à Arnay, pour y recevoir les abjurations du petit nombre de protestants qui n'eurent pas le courage de demeurer fermes en leur croyance. Ces actes se firent à la cure, en présence des magistrats, mais il n'en est resté aucune écriture. On sait seulement que MM. Blet,

seigneur de Villeneuve, et de Jaucourt, abjurèrent. On voit aussi par les dépenses de la ville, à ce sujet, que l'évêque séjourna trois semaines à Arnay pour chercher à augmenter le nombre des conversions. Mais ni les Delor, ni les Rey de Morande, non plus qu'une partie des Bernard-Lavirrotte et nombre d'autres, ne voulurent se soumettre, et préférèrent accompagner dans leur exil leur digne ministre Terrasson, qui emporta les regrets des honnêtes habitants. Ce ne fut que longtemps après, et commandés par des intérêts de famille, qu'ils rentrèrent en France, et se firent catholiques bon gré mal gré. »

M. La Virotte donne les noms de cinquante-cinq familles protestantes qui existaient alors à Arnay-le-Duc et aux environs.

16 octobre 1688. Une ordonnance du roi contraint, sous des peines très sévères, les protestants, nommés *nouveaux convertis*, à déposer à l'hôtel de ville les armes qui pouvaient se trouver entre leurs mains. D'après les registres, quinze habitants se présentèrent avec leurs armes, et en tête Alexandre de Saint-Quintin, comte de Blet, seigneur de Villeneuve, et le chevalier de Blet, son frère, capitaine au régiment de cavalerie de Vaubecourt, qui déposèrent vingt mousquets et une hallebarde.

12 mai 1689. Une ordonnance prescrit de nouvelles rigueurs contre ceux de la religion, soupçonnés de se réunir aux champs pour prier en commun. La lettre d'envoi du ministre Louvois, sévère exécuter des ordres de Louis XIV, se terminait ainsi : « A quoi j'ajouterai, Messieurs, par ordre de S. M., qu'il conviendra de tomber sur toutes les assemblées de nouveaux convertis qui oseroient les tenter, et que si on peut joindre ceux qui les composent, on fasse sur eux main basse, sans distinction d'âge ni de sexe, et que si, après en avoir tué un grand nombre, on prend quelques prisonniers, on fasse faire diligemment leur procès, etc. »

SUPPLIQUE DE RÉFUGIÉS DE FRANCE AU GOUVERNEMENT DE BERNE

A LA SAINT-BARTHELEMY.

1572.

La pièce qu'on va lire est tirée des archives de la ville de Berne (*Frankreich Buch*, II, 49). Elle porte au dos la date de 1572, et cette mention en allemand : « Les réfugiés de France informent le gouvernement de Berne qu'ils se voient forcés de quitter le royaume pour mettre en sûreté leurs vies, et qu'eux et plusieurs autres ont été arrêtés en Savoie et privés

de leurs effets. Ils demandent des lettres de recommandation pour le duc de Savoie et des secours. »

*A magnifiques et très redoutables seigneurs nos seigneurs
de Berne.*

Supplient très humblement ceulx de la religion réformée de France qui se sont miraculeusement soulevés et retirés en vos terres et seigneuries, des seigneurs de Genève et aultres lieux circonvoisins, disant que, pour la seureté de leurs personnes, voyant les cruels et plus que barbares massacres, forces et violences commencés audit pays de France depuys le vingt-quatriesme d'aoust dernier passé et qui continuent encore, estant eschappés des mains de tels inhumains, se voulant retirer en lesdites terres, celles desdits seigneurs de Genève et autres lieux circonvoisins, passans par les terres de Monseigneur le duc de Savoye, aucuns desdits de la religion avoient esté arrestés prisonniers, leurs biens prins, vollés et. . . . tant par ceux dudit pays de France que des sujets de Son Altesse, aux grandes injures et menasses, chose fort pitoyable et de grande commisération. . . tiendroît lesdits supplians qui ont esté contraints d'abandonner leurs femmes, enfans et biens, n'ayant retiré aultre que leurs personnes, dénués de toute ayde, si Dieu par sa grâce ne leur donne quelque allégement.

Ce considéré, très honorés seigneurs, qu'il appert de partie de ce que dessus par les pièces cy-attachées, et comme il se pourra montrer plus à plain par tesmoings si besoing est, que veue la calamité du temps, forces et violances commises envers lesdits supplians, qui sont dénués de tous moyens, il vous plaise, de vos benignes grâces pour le bien, soulagement et seureté de ceux de ladite religion de leurs familles et biens... moyenner envers Sadite Altesse à ce que par cy-après ils puissent aller... venir et retourner pour leurs affaires et négoes entre les terres et seigneuries de Sadite Altesse, et de pouvoir habiter ès terres des bailliages de Gex, terres de Chablays, sous l'observation de ses Edits, sans que aucuns troubles, molestes ni empeschemens leur soit fait ne à leurs biens, soit par ceulx de France que ceux de l'obéissance de Sadite Altesse aux commandemens et injonction de sesdits sujets d'y tenir la main et leur prester

hayde et faveur. Et lesdits pauvres supplians prieront Dieu pour vostre grandeur et augmentation de vostre généreux Estat en toute prospérité.

MATHIEU SÈVE (1), PIERRE SÈVE, GAZZON, ROBERT MORDESTI,
C. THELLUSSON, ANTH. THOMAS, M. B., DESGOUTTES,
ANYSSON. ANTONIO PINELLO, DESBIGNÉ-BONNE, ESTYENNE
ANCHON, RICAUD DE L'ONDE, ESPERIT BOLAN, LASMER,
JUGE, CLAUDE DE LA PORTE.

Dans le même recueil on trouve, p. 83, signé des mêmes noms, un *Mémoire des troubles et empeschemens faits à ceulx de l'Eglise réformée de France passans en les terres de monseigneur le duc de Savoye, et qui se sont retirés hors dudit pays de France pour la crainte de perdre leurs vies, ocasion des milliers de massacres qui se sont commis et commencés le 24 du mois d'aoust 1572.*

GENÈVE ET CONSTANTINOPLE.

1592-1732.

Nous avons publié, il y a plusieurs années (*Bullet.* IV, 384 et 482; VI, 415), des renseignements sur les protestants français et genevois établis à Constantinople. Cette publication a donné à MM. Archinard et Heyer, de Genève, la bonne pensée de recueillir dans les archives de la Compagnie des pasteurs et dans celles du Conseil d'Etat tout ce qu'ils ont pu trouver de relatif à la congrégation genevoise de Constantinople. Il en résulte une longue série de documents, fort curieux dès à présent, et qui pourraient avoir quelque jour un grand intérêt pour la nouvelle Eglise réformée de Bysance, dont les antécédents se trouveront ainsi établis.

Extraits des registres de la Compagnie des pasteurs de Genève.

[Communiqué par M. Archinard.]

I

Le 9 juillet 1592. — Fut parlé en la Compagnie du moyen de pourvoir à ce qui avoit esté requis par l'ambassadeur d'Angleterre

(1) On voit par des requêtes annexées que Math. Sève était marchand de Lyon, habitant à Genève.

en Constantinople, de lui envoyer quelqu'un qui peust exercer le ministère et qui peust prescher en italien, et y ayant ici quelque comte des Grisons, et ayant dit qu'on pourroit adviser d'envoyer un personnage nommé M. César, pourveu qu'en sa place on y envoyast M. David Cella, régent de la 2^e classe, fut advisé qu'on communiqueroit avec ledit Cella pour avoir son consentement, et au reste quant à l'examen, que puisque les Italiens le demandoient sans nous en demander advis, on les laisseroit faire en leur ottroyant ledit Cella simplement pourcequ'ils l'avoient demandé, ce qui fust respondu au dit seigneur. (B. 188, v^o.)

II

1^{er} juin 1627. — Notre frère M. Diodati a proposé qu'il avoit receu une lettre de M. de Broderode, par laquelle il lui donnoit advis que M. le président pour MM. les Estats auprès le Grand-Turc à Constantinople avoit escrit que Dieu donnoit maintenant de grandes ouvertures à l'Evangile par le grand nombre de ceux de la religion qui sont là, et nommément du patriarche qui de nouveau a esté appellé à ceste dignité et estoit de la religion réformée, dont il y a toute apparence que s'il y avoit des ouvriers on pourroit espérer un grand advancement de l'Evangile, partant prioit celui auquel il en escrivoit de travailler à avoir quelque personnage qui fût bien entendu en langues grecque et hébraïque et qui peut prescher en la langue italienne, laquelle est la plus connue des langues occidentales en Orient, partant prioit M. Diodati de proposer l'affaire en notre Compagnie, et adviser s'il y auroit quelcun parmi nous qui eût les qualités requises et qui voulût entreprendre ce voyage. Sur quoi advisé qu'ici nous n'aurions personne qui peut embrasser cette vocation, mais qu'on pourroit escrire à M. Léger, personnage qui a les dons requis pour satisfaire à une telle vocation, pour le prier de faire entendre son désir et volonté, et en outre qu'il falloit jeter les yeux de tous costés pour nous assurer d'autres instruments propres à cet œuvre-là. Sur quoy ont été nommés M. Colvius, ministre de l'ambassadeur des Estats à Venise; *item* M. Guillaume, ministre anglois; qui tous deux possèdent la langue italienne, outre la grande érudition et suffisante pour fournir à une telle vocation. M. Diodati, chargé de rescrire à M. de Broderode que la Compagnie embrasse cest af-

faire, s'y employera de son possible et lui indique ceux qui ont esté nommés. (G. 59.)

III

3 décembre 1652. — Représenté par notre frère (M. Léger) que dans Constantinople se sont retirés, dès quelque temps, plusieurs horlogieux de ce lieu, où estant arrivez ils vivent avec toute licence, sans piété, et retenue aucune, en quoy ils donnent de grands scandales, s'il seroit point à propos d'establir, comme ci-devant, un pasteur en ce lieu-là en la maison du résident de MM. les Etats de Hollande, pour retenir en bride cette jeunesse si effrénée et qui se porte à de si grands excès. Advisé de donner charge à nos frères, MM. Gérard et Léger, d'escire à ceux de notre religion qui demeurent en ce lieu-là, avec qui ils ont des habitudes, pour trouver les moyens les plus propres et convenables à l'établissement du pasteur audit lieu, et interposer l'autorité de cette Compagnie. (I. 54.)

IV

19 mars 1666. — Sur ce que on a veu ci-devant, tant par quelque lettre escrite que par divers rapports touchant l'estat de ceux de notre religion qui sont à Constantinople, tant de cette ville que d'ailleurs, lesquels estans destituez de pasteurs, font quelques actes de dévotion en lisant quelques chapitres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et quelques pseumes avec les prières de notre liturgie, comme appert par une lettre escrite à M. Sartoris et que ils sont attirés par les offres de l'ambassadeur d'Angleterre, qui dit leur permettre l'entrée de sa maison et chapelle en cas qu'ils se servent de la liturgie d'Angleterre. A esté advisé de tirer l'esclaircissement au net de leur estat afin de leur donner de plus seurs avis. (L. 69.)

V

18 octobre 1667. — A esté leue une lettre en date du 27 d'avril dernier de Péra en Constantinople, adressée par le sieur Henry Denton, ministre et chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre en Turquie, adressée à cette Compagnie en recommandation du sieur Monet, horlogeur de cette ville, qui a séjourné environ deux ans à Constan-

tinople, et demandant notre avis pour trouver moyen d'obliger les François de notre communion qui sont par delà à observer quelque discipline ecclésiastique entr'eux. A esté avisé de renvoyer la délibération sur cette affaire, et que le sieur Monet sera ouï dans la quinzaine. (L. 195.)

VI

8 novembre 1667. — Le sieur Jean Monet estant arrivé dès quelque temps ici de Constantinople et ayant esté introduit selon son désir en la Compagnie, y a représenté que n'y ayant point de pasteur audit lieu, ne pouvans entendre l'anglois, ceux de notre religion vont chez M. l'ambassadeur d'Angleterre, où ils lisent un sermon et les prières publiques, y ayant eu un certain François qui vaquoit à cela qui ayant esté offensé se despita, et ledit Monet l'a fait en après jusqu'à son départ. A dit qu'ils sont en ces assemblées de 30 à 40, que par les mœurs il y a de la corruption n'y ayant personne d'autorité pour porter parole de répréhension. Ils font aussi au mesme pour les pauvres, et cest argent est mis à intérêt pour avoir dequoy subvenir aux nécessiteux, et ont establi quelques-uns pour cette direction par l'advis de l'assemblée, que pour les sacrements ils sont administrez par le ministre de l'ambassadeur d'Angleterre à la façon de leurs Eglises. A rapporté touchant le sieur Barrisson que il a eu dès longtemps bonne opinion de notre religion, à laquelle il s'est rangé dès sa détention, ne l'ayant pu faire pendant qu'il estoit à la guerre.

A esté leue de plus une recommandation en faveur dudit sieur Monet de la part du susdit ambassadeur, le comte de Winchelsea, dont sera pris copie.

Pour le fait de la protection de l'ambassadeur de France, elle est accordée à ceux de Geneve; cependant, à cause des sollicitations des jésuites, on ne trouve pas justice vers luy, sinon qu'on soit soutenu de l'ambassadeur d'Angleterre.

Sur l'advis qui nous a esté donné par le sieur Dentand, en recommandant ledit Monet et voyant qu'il seroit plus expédient d'avoir là un pasteur pour ceux de France et d'ici qui sont de notre communion, il faudroit travailler à en trouver un pour l'entretien duquel ils pourroyent fonder avec quelques autres moyens que notre Seigneurie pourroit faire naître, comme notamment seroit advisé à MM. les

Estats envoyassent un pasteur qui pust servir à ceux de notre langue parlant françois ou au moins italien. A esté advisé d'attendre qu'on soit mieux informé pour en délibérer plus mûrement. (L. 197).

VII

15 novembre 1667. — M. Viollier a rapporté que un certain sieur Debrosses luy a escrit en recommandant le sieur Monet, disant de plus en avoir receu ci-devant du sieur son oncle, désirant qu'on pust leur envoyer un pasteur ou au moins un estudiant auquel il donneroit gage avec sa table. A esté remis à parler de cet affaire à la huitaine. (L. 199).

VIII

29 novembre 1667. — Sur le fait de Constantinople a esté trouvé bon d'attendre la response qu'aura M. Turretin à la lettre qu'il a escrit en Hollande pour délibérer puis après plus mûrement. (L. 204.)

IX

21 février 1668. — M. Turretin, notre frère, a rapporté qu'il a reçu lettre de Hollande par laquelle on luy fait entendre que M. l'ambassadeur de MM. les Estats à la Porte entend bien la langue françoise, et le pasteur qu'il y a mené pareillement, ce qui pourra beaucoup servir à ceux de notre communion qui sont à Constantinople, comme précédemment ils avoyent esté sous la protection de ceux qui y avoyent esté envoyez avant luy et en sa maison fait les exercices de notre religion. Advisé sur cet avis d'escire selon qu'il a esté ci-devant résolu à nos frères de par delà. Et particulièrement au sieur Denton, pasteur anglois, et au sieur Barrisson, détenu prisonnier dès longtemps, en response des lettres que nous en avons receu. Ce dequoi M. Mestrezat le jeune a esté ci-devant chargé. (L. 238.)

X

28 février 1668. — Comme il fut résolu, il y a quelque temps, d'escire à Constantinople par la première comodité après avoir eu advis de Hollande, a esté trouvé bon que M. Mestrezat le jeune qui

en fut chargé escrire : 1° au sieur Barrisson, pour luy tesmoigner que cette Compagnie compatit à la misère de sa détention, priant Dieu pour sa délivrance, et l'exhortant à patience chrestienne aussi bien qu'à constance et persévérance en la profession de la vérité à la cognoissance de laquelle Dieu l'a appelé ; 2° aux frères de par delà, tant à ceux de ce lieu qu'aux autres de notre communion, pour les exhorter de joindre à la pureté de la doctrine la sainteté de la vie, continuants à vaquer au service du Seigneur et qu'ils se servent tellement de la comodité qui se pourra présenter par le pasteur de l'ambassadeur de MM. les Estats, qu'ils ne laissent pas de penser à faire un fonds entre eux pour l'entretien d'un pasteur qui ait inspection sur eux et les instruisse. Et, finalement, au sieur Denton, pour le remercier du soin qu'il a pris des nôtres, et luy tesmoigner que nous luy en avons de l'obligation, particulièrement à l'égard du sieur Monet. (L. 240.)

XI

6 mars 1668. — A esté leue la lettre faite par M. Mestrezat le jeune, pour estre envoyée aux frères de notre communion qui sont à Constantinople, laquelle a esté approuvée ; toutesfois on pourra encore communiquer avec le sieur Monet pour estre informé plus amplement de l'estat desdits frères, afin de la faire tenir par la première et meilleure comodité. (L. 241.)

XII

21 avril 1671. — Le sieur Sébastien Chappuys de cette ville estant de retour de Constantinople, a apporté une response de nos frères qui y sont, sur la lettre que la Compagnie leur escrivit, il y a environ trois ans, par le mesme pasteur. Ladite response est en date du 7 décembre 1670, contenant des remerciements de nos soins et des protestations de profiter des remontrances. (L. 606.)

XIII

10 mai 1709. — M. Pictet a rapporté que l'Eglise réformée de Constantinople, qu'on appelle l'Eglise des Genevois, a trouvé le moyen, par la protection de M. l'ambassadeur de Hollande à la

Porte, de faire les exercices dans la maison dudit seigneur, qui est présentement à deux lieues de Constantinople, et que, si la Compagnie ou le Magnifique Conseil vouloit bien lui écrire une lettre de remerciement, on espère que cela pourroit procurer à cette Eglise une plus ample protection qui lui seroit très utile. Elle a fait ajouter, par le sieur Marchand, qui en est venu nouvellement, que, si M. Pictet vouloit bien escrire au ministre de l'ambassadeur de Hollande pour lui proposer de procurer à cette Eglise-là un pasteur, ce qui se pourroit faire si MM. les Estats vouloyent y envoyer un des ministres qui ont pension chez eux, en lui conservant sa pension, et les réformés de Constantinople se chargeant de lui faire un supplément de gage suffisant, cela seroit d'un grand fruit dans ce troupeau. Avisé que M. Pictet écrira, de la part de la Compagnie, à M. Colliet, ambassadeur de Hollande, pour le remercier, et à son ministre, pour lui faire les propositions ci-dessus, et enfin qu'on prie le Conseil de donner aussi à cette Eglise quelque marque de sa bienveillance et quelque lettre de recommandation pour ledit ambassadeur. (R. 353.)

XIV

2 octobre 1711. — M. le professeur Pictet a remis à la Compagnie une lettre qui vient de Constantinople, signée Pierre Harenc, ministre, datée du 8 juin 1711, adressée aux pasteurs et professeurs de l'Eglise de Genève; dans cette lettre il fait sçavoir à la Compagnie que, sur les sollicitations qui ont été faites auprès des Estats-Généraux, il a été envoyé pour pasteur au troupeau réformé flamand et françois qu'il y a à Constantinople, et il nous apprend qu'il fait beaucoup plus de fonctions en françois qu'en allemand, et que les Genevois et autres François l'ont prié de se charger de leur conduite; avisé de prier M. le professeur Pictet d'écrire à M. Harenc pour le remercier, et que sa lettre sera montrée à M. le premier syndic. (R. 548.)

XV

Juillet 1718. — M. Bordier a dit que M. Harang l'avoit prié d'avertir MM. nos frères que l'Eglise de Constantinople souhaite d'avoir un lecteur qui puisse instruire les enfants, et qui ait du goût pour les langues orientales, s'il se peut, et qu'ils luy donneront deux cents écus de gages. (S.)

XVI. *Chapelain de l'ambassadeur des Hautes Provinces-Unies.*

1627. M. Anthoine Léger, envoyé par la Compagnie.

1636. M. Sartoris, ministre de M. Cornélius Haga, ambassadeur des Etats-Généraux à la Porte.

.

1711-1717. M. Harenc, pasteur de l'Eglise flamande et de l'Eglise genevoise à Constantinople, prêchoit en flamand et en françois.

En 1732, on décida que les Hautes Puissances-Unies seront priées de donner à leur ambassadeur à la Porte une chapelain qui prêche en françois, et qui prenne soin de la congrégation genevoise pour tout ce qui regarde le spirituel.

S'il ne se trouve point en Hollande de ministre qui veuille accepter cet emploi, on pourroit en envoyer un d'ici. Pour témoigner à celui qui aura cette charge, d'où qu'il soit envoyé, quelque reconnaissance des soins qu'il prendroit pour les Genevois, le Conseil a résolu de lui donner deux cents livres argent courant de cette ville par an, et s'il est envoyé de Genève, on se chargera de le récompenser au bout de quelques années de service par quelque avancement ici.

Extraits des registres des conseils de l'ancienne république de Genève.

[Communiqué par M. Heyer.]

Séance du 26 juin 1709. (Petit Conseil.) — MM. les syndics ont représenté que le sieur Marchand, originaire de Dijon, qui a demeuré quelques années à Constantinople et qui en est de retour depuis quelques jours, leur auroit représenté qu'il y avoit plusieurs Genevois dans cette ville-là, avec quelques personnes du païs de Gex et quelques François réfugiés qui tous ensemble composoient une Eglise nombreuse d'environ cinquante personnes, qui ci-devant avant la révocation de l'Edit de Nantes, se gouvernoit sous la protection de l'ambassadeur de France, et dès lors se retira sous celle du résident

de Leurs Hautes Puissances; qu'on l'appeloit l'Eglise des Genevois, parce qu'ils faisoient le plus grand nombre; que ledit seigneur ambassadeur leur témoignoit beaucoup de bonté; qu'ils avoient prié la vénérable Compagnie des pasteurs de cette ville de leur octroier une lettre de recommandation pour ledit seigneur résident, et que s'il plaisoit au conseil de leur en octroier aussi une et les recommander, cette Eglise en retireroit un grand avantage. A été dit qu'il y a lieu de leur donner une lettre pour remercier ledit seigneur ambassadeur de Leurs Hautes Puissances de la protection dont il les a honoré et le prier de la leur continuer dans la suite. (Page 259, vol. de 1709 et 1710.)

17 juin 1724. — M. le premier syndic a fait lire une lettre écrite de Péra-lès-Constantinople à spectable Gallatin, pasteur et professeur, du 2 mai, signée par les sieurs Jacob Marchand, Fr. Dunant et Pierre Arlaud, procureurs de l'assemblée de Genève à Constantinople, qui porte..... (*suit l'analyse de la lettre*). Dont opiné, arrêté d'attendre le sieur Chevrier pour en conférer avec lui, pour prendre ensuite plus sûrement les mesures convenables. (Page 268).

Lettre annexée au registre (ibidem).

De Péra-lès-Constantinople, ce 2 may 1724.

Monsieur,

Nous receumes le 2 du mois passé votre lettre avec une joye sensible. Nous voyons que Dieu seconde nos pieux desseins en mettant dans l'esprit de ses ministres le désir de nous secourir dans nos nécessités à salut. Nous avons une parfaite volonté de nous y acheminer de plus en plus, car plus nous vieillissons plus la nécessité nous en devient pressante par l'augmentation de nos familles. Mais par un malheur très grand la possibilité d'entretenir par nous-mêmes un ministre selon son caractère et ses bonnes qualités, ne se peut rencontrer parmy nous, c'est ce que nous avons eu précédemment l'honneur de représenter à votre vénérable assemblée du Consistoire, de même qu'à la Compagnie de nos pasteurs et professeurs; tout notre pouvoir se borne à l'entretien d'un maître d'école qui nous coutte deux cents piastres par an; quand nous offrons cent quatre-vingts pour un ministre, ce n'est pas que nous ne reconnoissons parfaitement qu'il n'en

faillie au moins au double sans sa nourriture et logement, mais nous n'oserions en offrir pour sûr plus de cent par an et sa table. Cela, Monsieur, vous doit inspirer double pitié, puisque par les biens du monde nous n'avons pas de quoy nous procurer les spirituels. M. Chevrier, notre compatriotte, qui a fait quelque séjour parmy nous, doit partir dans peu de jours pour sa patrie par voye d'Italie. Etant arrivé, il vous instruira de vive voix beaucoup mieux de notre état et de nos forces que nous ne le pouvons faire par écrit. C'est un très honnête homme, lequel s'est comporté comme un bon chrétien pendant cinq ans qu'il a resté ici; nous avons tous beaucoup de confiance en luy, c'est pourquoy nous l'avons prié de travailler auprès des âmes pieuses pour que, s'il se peut, nous en puissions tirer le secours nécessaire pour l'édification commune. Nous vous supplions, Monsieur, de vouloir redoubler vos prières et vos soins pour nous, et d'intéresser par vos pressantes sollicitations MM. les pasteurs et professeurs de votre Compagnie, de même que notre magistrat pour notre salut, par leur secours, soit en argent ou par quelque autre moyen, comme en autorisant qu'il se fasse quelque colecte. Ce sont des grâces que s'il leur plaît de nous accorder, leur rendront Dieu propice et nous procureront, à nous pauvres pécheurs, les moyens d'élever avec plus de zèle nos cœurs à Dieu, pour qu'il fasse sans cesse briller le flambeau de sa justice sur notre patrye, et qu'il la comble toujours de ses plus précieuses bénédictions. Ce sont les vœux que nous faisons aussi pour vous en particulier en vous assurant que nous sommes avec un profond respect vos très humbles et très obéissants serviteurs, les procureurs de l'assemblée de Genève à Constantinople (*signé*): *Jacob Marchand, François Dunant, Pierre Arlaud.*

Du 22 juin 1725. (*Petit Conseil*).— Etat annexé au procès-verbal, page 209 :

Etat où sont les Genevois établis à Constantinople, où l'on voit comment ils sont protégés des puissances étrangères : pour le civil, de l'ambassadeur de France, et pour le spirituel des ambassadeurs d'Angleterre et d'Hollande.

Lorsqu'un Genevois arrive à Constantinople, il va se présenter à l'ambassadeur de France pour luy demander sa protection qu'il ne refuse à aucuns, ayant ordre du roy son maître, à cause du titre

qu'il porte de Protecteur des Eglisès du Levant, de recevoir sous sa bannière tous ceux qui se disent à juste droit chrétiens, quoyque réformés, pourveu qu'ils ne soyent pas nez sujets du roy. Les Genevois sont donc en liste des protégés étrangers; si nécessité se présente de passer entre eux quelques actes, ils s'adressent au chancelier dudit ambassadeur, qui les dicte à leur volonté, et en fait exécuter la teneur conformément aux coutumes de Paris; leurs héritiers, en quelques lieux qu'ils soyent, peuvent tirer coppie des actes que les deffincts ont faits, et exiger leurs droits avec ordre et justice comme chez eux.

L'ambassadeur de France prend aussy connoissance de leur vie et mœurs, juge des difficultés qui surviennent entre eux, fait punir ceux qui se gouvernent mal, empêche qu'une opinion assez commune sans fondement ait lieu, qu'il est permis à qui veut d'acheter une esclave: nul ne le peut, sinon que ce ne soit pour l'employer à des usages permis, ainsy que l'on fait en chrétienté d'une domestique; un homme qui a un chez soy sans être marié, ne peut en avoir la permission sinon qu'il ne luy veuille donner sa liberté, sans la garder chez luy. C'est une chose très seure que tout ce qui peut causer scandale n'y est nullement permis; il faut qu'un étranger chrétien s'y conforme au nom qu'il porte, s'il veut avoir la protection des représentants qui y résident, preuve qu'il faut y vivre en bon ordre.

Comme la plus part de ceux avec qui on a commerce sont Turcs, Grecs, Arméniens et juifs, tous originaires du lieu, leur justice est la turque; l'on s'adresse à ceux qui l'administrent pour avoir raison dans les différends qui surviennent, et alors avec le protégé, soit Genevois ou autre, l'ambassadeur envoie, pour comparaître avec luy devant le juge, un de ses interprettes, lequel débat les droits du demandeur en insinuant que celui pour qui il parle est sujet de son maître. Le même se pratique sy c'est pour quelques insultes reçues.

Sy quelqu'un des naturels du lieu veut demander justice envers un protégé, il s'adresse à l'ambassadeur de qui il dépend, lequel la rend selon les reigles de l'équité.

A ce qui regarde la conscience chez les Turcs, chacun est libre; ils n'empêchent à personne de prier à sa manière, il suffit de ne point s'ériger en missionnaire. Le mépris qu'ils font des mœurs étrangères n'empêche pas qu'ils n'usent de charité envers tous les humains. Les Genevois ont un temple bâty à leurs dépends, qui est au cartier de

Péra, dans l'enclos ou dépendance du comte Collier, ambassadeur des Etats-Généraux ; ils s'y assemblent tous les dimanches pour entendre la lecture d'un sermon et des prières ordinaires aux réformez, avec le chant des psaumes. C'est un maître d'école entretenu à leurs fraix qui en est le lecteur.

Pour l'admission des sacremens et autres fonctions propres à un ministre, ils ont le chappelin du comte Collier qui en prend soin ; il ne peut leur prêcher, ne sachant pas le françois. Ils sont gouvernés en tout sy ce n'est de la même prudence que dans leur patrie, c'est avec la même douceur, exempts de tous impôts, libres dans leur commerce, jouissans des droits conformes aux capitulations faites avec celui qui le protège et la Porte, dont en voicy un article essentiel, qui est de ne payer que le 3 pour 100 d'entrée des marchandises, au préjudice des autres nations, même des Turcs, qui en payent le cinq pour cent.

Leur commerce consiste en horlogerie et joaillerie. Ils ne font apprendre à leurs enfans d'autres professions que celles qui en dépendent. Cy-joint est une liste de ceux qu'on peut dire être de Genève. La plus part y sont nez et bourgeois, les autres issus de pères et mères qui en étoient ou qui y ont fait long séjour ; les nombres qui sont icy après chaque nom désignent la famille ainsi nommée, y compris pères, mères et enfans, comme :

Dunant,	18	Duc,	4
Dumontal,	2	Isnel,	1
Moëllex,	2	Favre,	2
Cassin,	1	Chavanne,	2
Gentil,	1	Souchet,	2
Gouay,	3	Arlaud,	13
Dephinauel,	12	Marchand,	6
Wolf,	2	Jercelat,	9
Capitel,	1	Jaquet,	1
Duteil,	2	Viollier,	1

Le total vient à quatre-vingt et cinq personnes ausquelles se joignent plusieurs familles réfugiées de divers lieux qui ne font qu'une même congrégation, ce qui compose dans des jours solennels une assemblée assez considérable, où parfois il se trouve jusques à près de deux cents communians.

Leur ardent désir pour un pasteur n'est pas sans fondement ; ils en ont une pressante nécessité au pays qu'ils habitent. On ne connoît nulle université ny académie pour aider les hommes à la vertu. Il est vray qu'ils y suppléent par une assiduité à s'instruire dans les préceptes de l'Evangile, mais la foiblesse humaine ainsy que chacun sait leur empêche de faire des progres sur leurs ennemis ; une armée sans généraux est bientôt en déroute. Chacun d'entre eux voit le pressant besoin d'être bien dirigé pour la conscience.

La mollesse du Turc, la fierté du Grec, l'avarice de l'Arménien et la fourbe du juif, sont quatre ennemis au milieu desquels ils vivent ; les plus avisez craignent que sy jusqu'à présent ils n'ont pas esté pris par les appas trompeurs de tous ces vices, il est à appréhender que dans la suite ce venin s'insinue avec l'accroissement des familles. Un prédicateur sage et avisé, chéry de son troupeau, leur seroit un grand préservatif.

Il y a quelques années qu'ils demandent à ce sujet le secours du sage magistrat de leur chère patrie. Ils continuent humblement à le prier de leur être favorable et de vouloir contribuer à les satisfaire dans leurs pieux désirs. Leurs facultez ne permettent pas de donner un subside conforme à la charge d'un ministre qui se destineroit à les aller évangéliser ; leur pouvoir ne peut atteindre plus haut de quatre cents livres par année ; ils tâcheront d'y joindre la table, non par eux-mêmes, mais sur ce que leur a insinué l'ambassadeur d'Angleterre qu'il accorderoit la sienne avec plaisir ; ils attendent de la piété et charité de ceux qui gouvernent leur patrie le reste nécessaire à son entretien.

Les preuves fréquentes que Leurs Seigneurs ont donnés de leur zèle pour la religion, les persuade qu'ils ne laisseront pas échapper l'occasion de secourir des membres de leur patrie qui ont formé une colonnie dans un pays éloigné, avantageuse, on peut le dire, à l'Etat, parce qu'il ne perdent point de vue le lieu de leur origine, en font venir les choses nécessaires à leur commerce, considération assez faible en comparaison de celle que leur République regardée de toute la terre comme le centre du protestantisme, par conséquent un lieu où se professe avec le plus de pureté la vraie religion, ne laisse échapper en rien l'occasion d'accroître la gloire de Dieu et le salut des fidèles.

Ce seroit en quelque façon une autre Genève dans l'Orient, con-

forme aux mœurs, aux maximes et aux dogmes de celle d'Occident. Les habitans des deux parts pourroient par une mutuelle union se procurer un bien réciproque. La chose n'est pas sans exemple sy l'on jette les yeux sur les communions opposées, et sans aller sy loin, le corps de l'horlogerie sçait combien il luy est utile en divers rencontres; cette espèce de fabrique qui fait dans Genève subsister quelques milles âmes a fait de grands débits de ses marchandises par le moyen des mêmes Genevois établis à Constantinople; aujourd'huy l'on en voit qui continuent à y faire de gros envoys.

Le secours qu'ils demandent pour un ministre ne seroit pas chose perdue et ne subsistera qu'en attendant que par eux-mêmes ils y puissent fournir. Leur accorder cette grâce est un moyen assuré à tous égards de procurer du bien à la République; ses enfans, voyans qu'on les assiste en tous lieux, s'efforceront à reconnaître les bontés de leur mère, en s'appliquant de plus en plus à luy être utile par leur commerce.

Ils n'ont intention de recevoir le ministre qui ira à eux que selon l'ordre qu'il plaira au magistrat de leur prescrire, étans très dévoués à se conformer en tout à sa volonté, de s'instruire et pratiquer autant qu'il leur sera possible les maximes évangéliques ainsy que dans leur patrie; le nom de Genevois et de Congrégation de Genève qu'on leur donne à Constantinople, joint à l'amour de leurs frères, les y engage.

Une colonnie sy bien établie peut porter une quantité de personnes à s'aller joindre à eux, tant pour la facilité du commerce que par celle d'y exercer sa religion en liberté; ce qui augmenteroit les aumônes et faciliteroit les moyens de subvenir aux besoins de plusieurs pauvres chrétiens protestants sur les gallères turques. La même congrégation, en divers rencontres, a donné des marques de sa charité, quoyque peu opulante, en rachettans de ses deniers des esclaves et facilitans le retour dans leur patrie à d'autres déjà libres, entre lesquels il s'est trouvé des Genevois et des Suisses; même aujourd'huy elle donne secours à plusieurs pauvres Hongrois, François et Allemands protestans, qui, devenus libres par le grand âge ou par quelques autres moyens, sont hors d'état de s'en retourner et de gagner leur vie.

Un ministre, dira-t-on, peut appréhender n'avoir pas chez eux les agrémens requis, par l'idée que des gens qui fournissent de leurs

deniers à son entretien, sont capables de s'en prévaloir et de n'être pas assez soumis à ses préceptes. Cette crainte se dissipera si l'on considère qu'encore que la plus part soient artisans, ils n'ont rien de cette dureté trop commune aux gens de métiers : la fréquentation qu'ils ont chez les représentans où ils sont receus avec plaisir en est cause; plusieurs d'entre eux ayant l'honneur d'être admis à leurs tables. Ce n'est pas en imposer de dire que ceux des autres communions conviennent que les Genevois sont en bon exemple à tous.

Assez facilement il vient en pensée qu'une Eglise établie chez des peuples fiers et ennemis du nom chrétien, n'a pas aparence de durée; on se persuadera du contraire, sy l'on étudie le génie et les mœurs des Turcs; accoutumés aux conquêtes, ayman la molesse dans la paix, infatués de leurs préjugés, ils méprisent tout autre religion; selon eux, la leur seule a le don de pureté; ils permettent l'usage des autres et ne répandent point de sang pour faire des prosélittes, ny ne souffrent de disputes en matière de controverse; ils sentent parfaitement que la liberté de conscience attire la multitude d'habitans et facilite le commerce et la richesse à un Etat.

Dans les dernières années, quantité d'églises grèques et arméniennes qui tombaient en ruine, ont été réédifiées par permission de la Porte; il n'y a pas encore trois ans que l'Empereur d'Allemagne a fait construire un nouveau couvent où des pères de la mission habitent; dire que c'est pour prier le Souverain en faveur de leur sultan, donne beaucoup de facilité d'y réussir en pareil cas, ainsy qu'il est arrivé à un couvent de cordeliers sur la fin de l'année dernière, qu'il leur a été permis de réédifier entièrement.

De plus, tant qu'il y aura des représentans protestans, on peut assurer qu'ils auront à cœur de maintenir l'exercice de leur religion; ceux d'Angleterre et d'Hollande en donnent tous les jours des preuves. Ce sera pour la Congrégation de Genève une charité très grande si on luy donne quelques petits secours annuels. Ils attendent constamment de leur chère patrie ce qu'il luy plaira leurs accorder. Ils sont très persuadés qu'elle ne les abandonnera point dans un besoin sy pressant; ils redoubleront sans cesse leurs vœux au ciel pour sa prospérité.

Du 22 juin 1725. (*Petit Conseil.*) — M. le Premier a fait lecture d'une longue requête à lui remise par le sieur Jean Chevrier, citoyen,

pour et au nom de la Congrégation, soit de l'Eglise de Genève qui est à Constantinople, sollicitée il y a quelque temps par la vénérable Compagnie, à qui ladite Eglise s'étoit adressée ci-devant ; ladite requête représentant respectueusement : Que ladite Congrégation composée de 85 personnes, Genevois, et d'autant d'étrangers qui s'y joignent, et qui n'a jusques ici qu'un maître d'école à qui ils donnent 200 écus pour lire la Parole de Dieu, un sermon, le chant des pseumes et les prières les jours de dimanche dans un temple qu'ils ont bâti dans le bourg de Péra, dans l'enceinte de l'ambassadeur de Hollande, auroit un très grand besoin d'un pasteur pour les instruire et corriger les mœurs ; mais qu'ils ne sont en état de lui donner que 400 francs outre sa table que M. l'ambassadeur d'Angleterre a eu la générosité d'offrir ; supplians le conseil de les prendre en sa protection charitable et de vouloir bien leur fournir encor pour quelques années jusques à ce qu'ils puissent y fournir eux-mêmes, la somme de 200 livres par an, afin de pouvoir avoir un pasteur et d'entretenir la religion réformée au Levant, comme dans plusieurs autres endroits du monde, et qu'il se trouvera un jeune homme prêt à se faire recevoir ministre, qui pourra accepter cette vocation. Dont opiné, les uns ont dit qu'il y va de l'intérêt de la religion, de l'honneur de cet Etat et de l'intérêt des particuliers de se porter à faire cette libéralité pieuse, puisqu'on en fait plusieurs autres, pour contribuer à un établissement autant nécessaire ; considération faite encor du grand débit de l'horlogerie et de la joaillerie de cette ville qui va en ce pays-là. D'autres ont allégué qu'il faudroit, par un préalable, tâcher de s'assurer des conditions offertes, soit à la part de ladite Congrégation, soit de MM. les ambassadeurs pour la protection et la table.

L'avis a été d'ottroyer ladite somme de 200 livres par an pour toutes choses, au ministre qui ira desservir ladite Eglise, et ce pendant le bon plaisir de la Seigneurie, renvoyant par-devant les nobles de Chapeaurouge et Tronchin, anciens syndics, pour, avec quelques membres de la vénérable Compagnie, pourvoir à la sûreté et aux moyens d'exécuter cet établissement.

Ledit sieur Chevrier a joint à ladite requête un mémoire, soit état sur la manière de l'établissement des Genevois audit lieu, sous la protection des ministres des puissances, lequel reste joint à ce registre.

28 septembre 1725 (*Ibidem*, page 312). — Les nobles de Chapeau-rouge et Tronchin, commis pour l'exécution de la délibération prise ceans le 22 juin dernier, en faveur de l'Eglise genevoise de Constantinople, ont dit que le sieur Chevrier leur a montré une lettre de ladite Eglise, contenant des remerciemens pour le Conseil sur sa protection et charité, de laquelle ils ne peuvent pas se prévaloir pour le présent, mais prient qu'on leur conserve ces mêmes dispositions.

9 mars 1728 (p. 108). — On a leu une requête des citoyens, bourgeois et natifs de cette ville qui sont établis à Constantinople, dattée du 23^e du mois de décembre dernier, remise par le sieur Chapuys, confisiseur, à qui elle a été envoyée, contre le sieur Abraham, fils de feu Pierre Dunant, citoyen, qui a parlé injurieusement et calomnié les Genevois sans respect pour le magistrat, comme est contenu dans ladite requête qui conclut à ce qu'il plaise au Conseil par sa recommandation auprès de Monsieur l'ambassadeur de France le faire exclure de la protection et du nom Genevois, et que luy ni ses adhérens ne puissent plus jouir des bénéfices de ladite protection sous ledit nom, et en conséquence ordonner à l'assemblée de le casser de la charge de procureur pour toujours, et qu'il soit puni selon que le cas le mérite. Ladite requête signée de quatorze particuliers. — Noble Jaquet conseiller a aussi remis une lettre du sieur Jean Gaudy, procureur de l'assemblée, écrite de Péra-lès-Constantinople, dudit jour 23^e décembre dernier, qui luy marque les sujets de plaintes qu'ils ont contre ledit Dunant et le prie d'agir en faveur de leur assemblée auprès du Conseil. Sur quoy il a été opiné et arrêté d'écrire à MM. les ambassadeurs de France et de Hollande, soit à ceux qui en leur absence sont chargés des affaires, pour les prier d'interposer leur autorité au sujet du différent cy-dessus; ce que l'on fera sçavoir au dit sieur Chapuys, confisiseur, qui a été chargé de présenter la requête, et que le noble Jaquet, conseiller, écrira aussi en réponse au sieur Gaudy.

26 septembre 1731 (p. 337). — M. le Premier a fait lire une lettre du sieur Jean Gaudy, datée de Galata-lès-Constantinople, le 22^e juin 1731, adressée au sieur Ami Caille, laquelle lui a été remise par le spectable modérateur, dans laquelle il fait des plaintes contre des particuliers établis dans ce pays-là, sur la manière dont ils élisent les

procureurs de la communauté et dont ils gouvernent et distribuent les deniers des pauvres. Veu le registre du 9^e mars 1728 et en étant opiné, l'avis a été d'écrire à MM. les ambassadeurs de France et d'Hollande, soit à ceux qui sont chargés des affaires en leur absence pour les prier d'interposer leur autorité au sujet des différens qui sont entre les Genevois.

2 août 1732 (p. 219). — M. le Premier a fait lire la lettre écrite par les procureurs de la Congrégation genevoise établie à Constantinople, le 15 may de cette année, laquelle est adressée à MM. les syndics et conseil par laquelle ils prient qu'on leur permette de faire une collecte dans les Eglises françoises d'Angleterre, d'Hollande et de Prusse, dont le provenu seroit envoyé icy pour fournir à l'entretien d'un ministre et d'un maître d'école dont ils disent avoir besoin pour leur instruction. On a ensuite lu la lettre qu'ils ont écrit au vénérable Consistoire sur le même sujet, et celle qu'ils ont écrit à M. le Premier, et à spect. Turretin, professeur. Ces lectures finies, M. le Premier a rapporté que spect. Vautier, modérateur, en luy apportant la lettre adressée au vénérable Consistoire, luy auroit dit qu'il avoit été chargé de la part du vénérable Consistoire, d'intercéder en faveur des dits habitans, et lui avoit marqué le désir qu'on auroit qu'on leur pût pourvoir d'un pasteur.

M. le Premier et les nobles Grenut et Turretin ont ensuite rapporté que laditte Congrégation est composée de 24 familles genevoises lesquelles ont cinquante-trois enfans, qu'ils ont estably un maître d'école qui leur lit le service et un sermon le dimanche, et qui tient une école pour leur instruction à Galata et à Péra, auquel ils donnent 250 piastres d'appointemens, que M. de Coliers, ambassadeur de Hollande, leur a donné une chapelle dans laquelle ils font leur service, qu'ils avoient précédemment un fonds de 2,500 piastres, lequel a été réduit à 7 ou 800 piastres par les pertes qu'ils ont supporté. M. le Premier a ensuite dit que peut-être on pourroit engager M. l'ambassadeur de Hollande à consentir qu'on lui envoia un ministre auquel on pouroit donner les 200 livres d'appointemens que le Conseil avoit résolu cy-devant de donner et qui leur serviroit également de pasteur, et auquel ils ne seroient pas obligés de donner un si gros gage à cause qu'il demeureroit chez M. l'ambassadeur auquel il serviroit de chapelain; mais que ces arrangements ne peuvent se prendre

que par des voies particulières; et étant opiné, l'avis a esté de décerner une commission pour examiner plus particulièrement cette affaire et rapporter, et que cette commission devra estre mi-partie, et qu'on fera dire à la vénérable Compagnie de nommer quelques-uns de ses membres pour y assister, et M. le Premier s'est chargé de cette commission, et a nommés les nobles M. C. Trembley et Grenut, anciens syndics, et Turretin, conseiller, pour cette commission.

PIÈCES ANNEXÉES AU REGISTRE (*ibidem*) :

I. *Aux magnifiques et très honorés seigneurs, syndics
et conseil de Genève.*

Magnifiques et très honorés seigneurs,

Nous les procureurs de la Congrégation genevoise à Constantinople, vos très humbles et très obéissants serviteurs, supplions Vos Seigneuries de nous permettre d'exposer à leurs yeux l'état triste de notre assemblée. Nous aurions besoin icy de toutes les forces de l'esprit et de l'éloquence pour vous persuader à nous aider à acquérir le plus précieux de tous les biens que nous demandons depuis si longtemps, c'est la prédication de l'Evangile et les secours nécessaires pour nous instruire au salut. La piété, la charité et la justice qui président dans vos assemblées et guident aussi chacune de Vos Seigneuries en particulier, agiront pour nous et détermineront Vos Seigneuries à nous secourir, sans avoir égard à la faiblesse de nos expressions ny à nos autres deffauts.

Vos Seigneuries nous firent la grâce, il y a sept années, d'aquiescer à une requête qui leur fut présentée pour nous par Jean Chevrier, dont voici la copie du décret (*suit l'extrait de registre du 22 juin 1725 arrêté du conseil, transcrit ci-dessus à sa date*).

Nous nous étions toujours flattés qu'il nous seroit possible de fournir au surplus nécessaire pour entretenir honorablement un ministre; nos mettiers et notre commerce alors avoyent un cours avantageux, mais à présent il est moralement impossible que nous y puissions réussir. Tout a changé de face, nous gagnons à peine pour la subsistance de nos familles et plusieurs de nous n'y peuvent suffire: les grandes révolutions arrivées dans ce país ont beaucoup influés

sur nous, tous les principaux de l'Etat y ont péri; en perdant leur vie, ils nous ont fait perdre nos biens, nous ne pouvons plus réclamer les sommes qu'ils nous devoient, et la dernière incendie de Galata a mise le comble à notre misère. Nous sommes absolument hors d'état de payer les gages promis à un maître d'école, qui ne sont pourtant que de 400 livres. A ces malheurs, nous devons y en joindre qui n'est pas moins considérable, c'est d'avoir parmi nous un compatriote ennemi de la paix qui a semé quelques calomnies contre nous et particulièrement contre M. Payne, chapelin de la nation angloise, lequel est homme de bien, pieux et très charitable, chéri de tous, menant une vie digne de son caractère. Nous avouons, magnifiques et très honorés seigneurs, que les deniers des pauvres que nous possédions il y a quelques années, sont absolument évanouis, sans qu'aucun de nous se les soit appropriés, ainsi qu'on l'a voulu insinuer à Vos Seigneuries, mais par l'imprudence de nos administrateurs alors en charge, qui les ont prêtés à des gens qu'ils croyoient solides, lesquels sont aujourd'hui absolument insolvables; ils sont membres de notre assemblée. A tant de maux nous savons un remède, il peut être regardé comme infallible si Vos Seigneuries veulent l'honorer de leur approbation et nous accorder le secours pour le mettre en pratique : nous avons des connoissances certaines qu'en demandant une collecte en faveur de notre assemblée chez les Eglises protestantes françoises d'Angleterre, d'Hollande et de Prusse, nous y trouverions facilement un capital dont les intérêts suffiroient pour payer un ministre et un maître d'école. Nous supplions humblement Vos Seigneuries qu'elles nous permettent d'employer nos soins et nos amis à ce sujet et de nous y favoriser de leurs ordres, de leurs conseils et de leur appui. Si Vos Seigneuries y consentoyent, voicy comment nous penserions d'agir : elles nous nommeroyent quelqu'un de confiance auxdits lieux qui seroient chargés de solliciter les dites collectes conjointement avec nos amis, recevroient les sommes qui en pourroyent provenir et les feroient parvenir à Vos Seigneuries pour en disposer à toujours selon leur prudence et sagesse ordinaire au plus grand avantage de notre congrégation et ce pour l'entretien d'un ministre et maître d'école; nos fautes passées ne nous permettent pas de souhaiter qu'on nous envoie aucun capital. Nous ne doutons nullement de réussir par ce moyen, et nous n'attendons que le consentement de Vos Seigneuries pour y travailler; notre patrie en re-

cevrait un bien, parce que l'on choisiroit chés elle les ministres et maîtres d'école qui nous seroient destinés.

On s'écrie contre nous que nous sommes ignorants, vains, sans zèle et sans amour pour la piété; peut-être sommes-nous pire, nous n'osons ni ne devons nous justifier en rien contre de tels reproches; c'est ce qui sollicite davantage pour nous, ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, et si nous sommes dans le précipice, c'est parce que nous avons marchés comme des aveugles sans guides; nous connoissons nos maux, notre chère patrie peut nous soulager, nulle au monde n'a jamais donné des preuves d'un zèle plus fervent pour tous les devoirs de la religion, les secours spirituels et temporels qu'elle a accordés et accorde sans cesse à ceux que l'erreur persécute sont sans nombre; nous sommes ses enfants, nous pouvons tout espérer d'elle, surtout, magnifiques seigneurs, sous un gouvernement aussi sage que celui de Vos Seigneuries régnantes. L'essentiel de notre demande est un consentement. Nos desirs buttent à la propagation de la foy, à chasser l'ignorance et le vice d'entre nous, à nous rendre sages et vertueux; nous indiquons seulement le moyen que nous croyons le meilleur pour y réussir, en même temps nous sommes très persuadés que nos lumières sont très faibles et que Vos Seigneuries aux pénétrations desquelles rien échape, feront toujours ce qui est de meilleur pour l'honneur de la patrie et la gloire de la religion; de là nous osons comter sur l'accomplissement de nos souhaits, et que nous aurons dans peu des nouvelles occasions de redoubler nos vœux au ciel pour la prospérité de l'Etat, du magnifique Conseil et de chacune de Vos Seigneuries en particulier. (*Signé*)

Pierre de Latour. Pierre Alary. Pierre Marchant. Pierre Arlaud.

A Galata-lès-Constantinople, ce 15^e may 1732.

II. *Très humble requête des sousnommés citoyens, bourgeois et natifs de la république de Genève, qui sont présentement à Constantinople.*

Le 23 décembre 1727.

Magnifiques et très honorés Seigneurs, c'est avec regret que nous sommes obligés d'informer Vos Seigneuries du maltraitement que la Seigneurie a reçu icy et les sousnommés en général par la calomnie atroce du sieur Abraham Dunant, fils de feu Pierre Dunant, citoyen de Genève, lequel a dit au sieur François Gentil et en pré-

sence d'un nommé Jean Nourrisson, catholique-romain, que tous les Genevois étoient des canailles et des bougres d'ivrognes et qu'il n'étoit pas sorti un honneste homme de Genève, et plusieurs autres injures. Cela ayant été dit le lendemain que l'on eut fait les procureurs de l'assemblée genevoise qui est une charge que l'on établit pour avoir le soing des affaires de l'assemblée et de l'Eglise, pour l'administration des deniers des pauvres et pour répondre et se présenter aux occasions aux ambassadeurs pour l'assemblée, la ditte assemblée ayant été convoquée pour le 12^e novembre de la présente année pour élire deux procureurs à la pluralité des voix selon la coutume, la plus part des Genevois ou Suisses qui sont icy dirent que si le sieur Jean-Louis Goy qui avoit été nommé cy-devant pour la même charge, que s'il étoit nommé, qu'il falloit demander nouvelle élection, attendu qu'il y avoit eu des actes à la chancellerie de France pour envoyer à Genève, par lesquels le dit Goy avoit été déclaré bastard, et que l'on y avoit fait venir des anciens du pays qui l'ont vu naître, et qui ont affirmé que le sieur Goy étoit né d'une esclave de religion grecque, qui est encor vivante, avant le mariage du sieur Goy, son père, avec Mademoiselle Definod; ledit acte a été confirmé en chancellerie par les quatre procureurs qui l'ont signé. Tous ceux qui furent de cette opinion prièrent le sieur Jean Gaudy de porter la parole dans l'assemblée au nom de tous : étans entré dans l'église, la prière et exhortation fut faite par M. le ministre de monseigneur l'ambassadeur de Hollande, et l'on proposa à l'assemblée les sieurs Jean Gaudy, Guillaume Westerlin, Pierre Arlaud et Jean-Louis Goy. Le sieur Gaudy se leva et demanda nouvelle élection. Les procureurs en charge luy demandèrent le sujet; il répondit que puisqu'on suivait les loix de Genève, que le sieur Goy ne pouvoit être mis en élection pour une telle charge, attendu que sa naissance l'en écartoit; il luy fut répondu de la part des procureurs qu'il en nomma un autre; ledit Gaudy leur répliqua par deux fois que cela ne luy appartenoit pas ni même à l'assemblée, et l'on nomma le sieur Pierre Alari. Le silence régna pendant tout le temps que l'on passa aux voix, dont furent retenus les sieurs Gaudy et Arlaud. L'on fit ensuite les autres affaires qu'il y avoit à régler dans cette assemblée et l'on se sépara assés tranquillement à la satisfaction du public de ce que l'on avoit maintenu l'honneur de l'assemblée.

Le sieur Gaudy ayant été prié de porter la plainte à M. le mi-

nistre de Hollande, au nom de tous, pour avoir la réparation des injures et insultes que le sieur Dunant avoit dit contre la république et les sousnommés, ledit ministre n'ayant pu trouver l'occasion pour le faire, il se fit une assemblée des procureurs anciens et nouveaux; les sousnommés vinrent au lieu de l'assemblée pour demander au dit Dunant s'il avoit dit les calomnies que les témoins avoyent rapporté et pour luy en demander la réparation en présence desdits procureurs, du ministre et du lecteur. Le sieur Dunant les renvoya en disant qu'ils s'adressassent à M. de Fontenu, qui tient la place de l'ambassade de France. Le dimanche suivant, les sousnommés firent dire par le lecteur que l'on rentrât dans l'église après le sermon. Etant donc assemblés, lesdits demandèrent encor au sieur Dunant pourquoy il avoit dit les injures et calomnies contre la république et les sousnommés; ledit Dunant dit qu'il ne l'avoit pas dit. On luy dit que l'on avoit des témoins qu'il l'avoit bien dit; on lui dit que puisqu'il disoit qu'il ne l'avoit pas dit, pour qui il tenoit les Genevois et les sousnommés; il répondit devant toute l'assemblée qu'il ne les connoissoit pas et qu'il ne savoit qui ils étoient, et que pour le sieur Gentil qu'il vouloit savoir si il étoit dans son bon sens lorsqu'il avoit dit lesdites calomnies, ce qui n'est pas difficile de prouver attendu qu'il étoit matin. On luy dit que c'étoit un crime de lèse-majesté et qu'il confirmoit luy même qu'il l'avoit dit, et que l'on ne pouvoit se dispenser d'en écrire à MM. de Genève. Il répondit avec mépris qu'il se soucioit de MM. de Genève et que l'on le fit appeler devant M. de Fontenu, et qu'il nous mangeroit les uns après les autres. Voilà ce qui s'est passé et la conduite que nous avons tenus pour l'union, la paix et l'amitié, sans parler que le sieur Gaudy luy a parlé sur ce sujet et luy a représenté les inconvéniens qu'il en pourroit arriver et le tort qu'il se faisoit en nous obligant de poursuivre, joint à ce que cela cause beaucoup de pertes à la boîte des pauvres, puisque plusieurs ne veulent payer ce qu'ils ont promis par un acte passé cy-devant pour l'entretien des pauvres et de l'Eglise, qu'ils n'ayent la réparation convenable; mais un esprit hautain qui ne veut rien rabatre de sa fierté et qui a eu l'audace de se vanter que par son crédit et par la force il fera en sorte que le sieur Goy son gendre prétendu sera procureur à la première fois; par la force, il entend agir par meurtres comme il a fait cy-devant, ce qui est connu de chacun. Dans une assemblée qui se tint il y a quelques années pour pourvoir à

quelques nécessités, ledit Dunant dit fort injurieusement que l'assemblée n'avoit point d'obligations à MM. de Genève et que si elle avoit ressenti des faveurs c'étoit de MM. de Hollande; ce qui se peut prouver par ceux qui sont encor vivans et par le sieur Jean Chevrier qui le reprit comme un brave citoyen, en luy faisant voir ce que seroit seulement l'assemblée sans la protection de Genève et le nom d'assemblée genevoise. Magnifiques et très honorés seigneurs, nous nous trouvons obligés par tous ces faits et insultes que l'Etat et les sousnommés ont receus dudit Dunant et par son esprit altier qui ne tend qu'à troubler le repos de cette assemblée, à prier Vos Seigneuries, que par vostre recommandation auprès de M. l'ambassadeur de France, que ledit sieur Dunant soit exclus de la protection et du nom genevois, et qu'il ne puisse plus à l'avenir ni luy ni ses adhérens jouir des bénéfices de la protection sous le nom genevois, et qu'il vous plaise ordonner à l'assemblée de le casser de la charge de procureur pour toujours et qu'il soit punis selon que le cas le mérite : c'est à quoy nous concluons tous et prions Dieu avec zèle pour la prospérité de l'Etat et de Vos Seigneuries en particulier. (*Signé*) Jaques Cassin; Jaques Chappuis; Jean Gaudy, procureur; Louis Masseron; Jaques-Samuel Chappuis (1); François Gentil; Amy Wolff; Jean-François Moilliet; Jean-André Jaquet; Louis-Phillipe Jaquet; Pierre de Lattour; Lecteur.

8 août 1732 (p. 229). — M. le Premier et les nobles M. C. Trembley, Grénus, anciens syndics et Turretin, conseiller, ont rapportés que la vénérable Compagnie avoit nommé les spectables Vial, Turretin, Fatio et Mauris pour la commission décernée pour examiner la demande de la Congrégation genevoise établie à Constantinople; que la commission s'étoit assemblée et n'avoit pas trouvé qu'il fût praticable d'y envoyer un pasteur ou de leur permettre de faire des collectes dans les païs étrangers; que la commission s'étoit réduite à croire qu'il convenoit d'insinuer à MM. les Etats généraux d'agréer que leur ambassadeur à la Porte eût un chapelain qui prêcha en françois, qui auroit soin de ladite Congrégation, que l'on pourroit leur insinuer que s'ils manquoient de sujets on pourroit leur en indiquer un, que le conseil lui donneroit les 200 livres par an que l'on avoit promis, et qu'il y avoit lieu de faire pressentir cette affaire à La Haye par les sieurs

(1) Constantin Faure, Jaques Bellamy, Jaques Cartier.

Chaix et Vernet; et en étant opiné l'avis de la commission a été approuvé.

PIÈCE ANNEXÉE (*ibidem*):

Mémoire concernant l'établissement d'un pasteur pour la Congrégation genevoise à Constantinople.

Il y a, depuis plus de cent ans, à Constantinople une congrégation de Genevois qui monte à présent à vingt et quatre familles, dans lesquelles il y a cinquante et trois enfans. Plusieurs familles réformées de divers lieux se joignent à eux pour le service divin, et forment ainsi une assemblée, qui dans les jours solennels va jusqu'à deux cents communians.

Cette congrégation ne s'étant jamais trouvée en état d'entretenir par elle-même un pasteur, LL. HH. PP. ont toujours trouvé bon qu'elle fût pour le spirituel sous la direction du chapelain de leur ambassadeur à la Porte. L'an 1627, elles demandèrent pour cette raison un ministre à la Compagnie des pasteurs et professeurs de Genève, qui y envoya M. Antoine Léger. Avant qu'il quittât ce poste en 1636 sur de semblables lettres de LL. HH. PP., notre Compagnie envoya encore pour chapelain de leur ambassadeur M. David Sartoris (1), et au commencement de ce siècle, environ l'an 1711, sur les très humbles prières de la Congrégation des Genevois qui sont à Constantinople, et sur celles de notre Compagnie, ces mêmes seigneurs les Etats-Généraux y envoyèrent M. Harenc qui est aujourd'hui vivant au Sas de Gard. Il prenoit le tiltre de pasteur de l'Eglise flamande et de l'Eglise genevoise à Constantinople, et il prêchoit en flamand et en françois.

Depuis le retour de M. Harenc en 1717, cette Eglise n'a point eu de pasteur qui prêchât en françois. Tout ce qu'elle a pu faire, c'a été de se procurer un maître d'école qui travaille à l'instruction des enfans, et lit dans l'assemblée quelques sermons tous les dimanches, avec les prières et le reste du service ordinaire.

Comme ce maître d'école ne suffit pas pour donner à cette Eglise les secours dont elle a besoin et pour y entretenir l'ordre et la paix,

(1) Il étoit ministre de M. Cornélius Haga, ambassadeur des Etats généraux à la Porte.

ces fidèles n'ont point cessé de solliciter le magnifique Conseil de Genève et la Compagnie des pasteurs et des professeurs, de leur procurer les moyens d'avoir un pasteur. Ils demandoient en dernier lieu qu'on les autorisât à faire pour cela une collecte dans les Eglises protestantes et qu'on appuyât autant qu'il seroit possible leurs sollicitations. Mais le magnifique Conseil et la Compagnie ont craint qu'une telle collecte ne fit de la peine auxdites Eglises fatiguées depuis quelques années de plusieurs demandes semblables. On a cru que rien n'étoit plus convenable que de s'adresser à LL. HH. PP., et de tâcher d'obtenir de leur zèle pour notre sainte religion, et de leur bonté ordinaire pour la susdite Congrégation et pour notre Eglise en général, qu'il leur plaise de donner à leur ambassadeur à la Porte, comme dans le temps dont on a parlé ci-dessus, un chapelain qui prêche en françois, et qui prenne soin de la Congrégation genevoise pour tout ce qui regarde le spirituel.

S'il ne se trouve point en Hollande de ministre qui veuille accepter cet emploi, on pourroit en envoyer un d'ici. Pour témoigner à celui qui aura cette charge, d'où qu'il soit envoyé, quelque reconnaissance des soins qu'il prendroit pour les Genevois, le magnifique Conseil a résolu de lui donner 200 livres argent courant de cette ville par an. Et s'il est envoyé de Genève, on se chargera de le récompenser au bout de quelques années de service par quelque avancement ici.

MM. Vernet et Chais sont priés de pressentir là-dessus les personnes de qui cela peut dépendre et de solliciter cette affaire en la manière qu'ils jugeront le plus à propos. S'il convient que le magnifique Conseil ou la vénérable Compagnie écrivent pour cela à LL. HH. PP. ou à quelque synode, on sera prêt à le faire.

Par ordre du M. Conseil et de la V. Compagnie (*Signé*).

A. MAURICE.

Envoyé le 10 aoust 1732.

(La suite au prochain cahier.)

LETTRES DE CONSOLATION A MADAME DE LA TRÉMOUILLE

SUR LA MORT DE MADEMOISELLE SA FILLE.

1640.

Le manuscrit d'après lequel nous publions le récit qu'on va lire de la mort d'Elisabeth de la Trémouille et les lettres de condoléance qui le suivent, est un petit volume in-8°. On reconnaît à l'écriture que c'est une copie du milieu du XVII^e siècle. La feuille de garde est en papier marbré et à moitié décollée; on lit ces mots écrits sur le carton du revers de la reliure : « Semé de lerre d'argent et de double yy, et ce je vous prie de le faire présantement. » Cet ordre adressé au relieur fut exécuté, car la reliure en maroquin noir est couverte de larmes et d'y entrelacés; ces ornements, qui étaient d'argent, sont un peu effacés par le frottement. C'est une véritable reliure de deuil.

Le récit que nous donnons d'abord est placé à la fin du volume, à la suite des lettres; il est suivi d'un assez grand nombre de pages blanches, réglées avec soin comme celles du texte. Nous n'avons point retrouvé dans les belles archives de la maison de la Trémouille, dont ce manuscrit fait partie, les originaux de ces lettres : ils suffiraient pour l'ornement d'une collection d'autographes ordinaire; mais dans ce chartrier ils seraient à peine remarqués au milieu des nombreux documents originaux qui en font l'une des sources les plus importantes pour l'étude des guerres de religion dans le Poitou.

M. Paul Marchegay, ancien archiviste de Maine-et-Loire, a été admis avant nous à consulter ce riche dépôt à l'époque où on le conservait au château de Sérant, et il en a fait l'objet de plusieurs publications(1); mais le manuscrit qui nous occupe n'a été retrouvé que plus tard par M. le duc de la Trémouille, au moment où il a fait transporter son chartrier de Sérant à Paris (2).

J. ANDRIEUX.

LA MORT ET LES DERNIÈRES PAROLLES DE MADEMOISELLE ELIZABETH DE LA TRÉMOILLE, AAGÉE DE DOUZE ANS.

Après que Mademoiselle de la Trémoille eut esté malade, l'espace de neuf moys, d'une fièvre lente et continue, on recognut qu'il y

(1) Voir entre autres les communications que ce *Bulletin* a reçues de lui, t. VI, p. 191, et VIII, 136. — Voir aussi sur le chartrier de Thouars, t. IV, p. 106. La lettre d'André Rivet à Madame de la Trémouille (VIII, 511) en provenait aussi.

(2) En insérant cette intéressante communication, dont nous remercions tout à la fois M. le duc de la Trémouille et M. J. Andrieux, nous rappelons à nos lecteurs la série de lettres du même genre, adressées en 1566 à Madame de Soubise, sur la mort de son mari (*Bull.*, II, 423, et III, 36, 265).

avoit de l'augmentation à son mal, le vendredy neufiesme jour de mars mil six cent et quarante, à cinq heures du matin, en ce que voulant, comme à l'ordinaire, l'entretenir de choses qui la pouvoient divertir, et luy demandant de quoy elle vouloit qu'on parlast, elle dit : « Je ne me soucie plus de quoy l'on parle, » et tesmoigna n'avoir plus ses pensées ès choses du monde. Ce qui donna sujet de demander sy elle trouveroit bon qu'on leust quelques chapitres de la Bible. Elle receut cela avec joye et dit qu'ouy, faisant elle-mesme le choix de ceux qu'elle vouloit ouïr. Pendant cette lecture, elle s'endormit jusques à sept heures, et à son resveil, on luy apporta son disner, pour prévenir de quelques heures celle de son redoublement de fièvre, qui estoit incertaine. Elle n'avoit plus son appétit ordinaire et ne mangeoit que peu ou point, sy ce n'estoit quelques cuicillérées de restaurant; et demeura en cet estat jusque sur les deux heures, que sa tranquillité fut troublée par le froid, qui pourtant dura peu, et fut suivy d'une chaleur qui fut bientost changée en froid, et puis la chaleur revint et cessa incontinent. Et ainsy ces changements continuèrent avec des palpitations et oppressions qui luy donnèrent de grandes inquiétudes jusque à cinq heures du matin, que, l'ayant mise sur la chaise, elle parut extrêmement faible, et dit ces mots : « Hélas ! je suis un pauvre corps mort, les forces me manquent; je serois bien heureuse si j'estois avec Dieu. Il y a quatre mois que je languis dans ce lit. » On luy respondit : « Ma bonne maîtresse, Dieu aura pitié de vous, vous n'y serez plus guères. — Hé, que j'en seray aise, » répliqua-t-elle. Estant remise au lit, avec une faiblesse extrême, elle dit encore : « Hélas ! je n'en puis plus. » M. de la Trémoille, qui avoit passé la nuict en sa chambre, approcha d'elle entendant ses plaintes, et luy dit : « Ma chère fille, prenez courage, Dieu aura pitié de vous et de moy, et vous laissera encor au monde. » Elle luy respondit avec une résolution admirable : « Il en faut partir, mon bon papa. » Ceux qui estoient auprès d'elle, reconnoissant l'extrémité de son mal, luy dirent que Madame de la Trémoille, s'estant jettée sur un lit, leur avoit commandé de l'appeler sy le mal augmentoit. Elle dit : « Hélas ! nenny, laissez-la un peu dormir. » Et pria qu'on fist venir M. Chabrol, ministre. On luy demanda encore sy on appelleroit Madame; elle respondit : « Ce sera assez à temps quand M. Chabrol sera venu. » On ne laissa pourtant pas d'appeler Madame, à la-

quelle elle dit d'un visage riant, et sans estre aucunement estonnée : « Bonjour, ma bonne maman. » Madame luy demanda : « Comment te trouves-tu, mon pauvre enfant? — Assez bien, Dieu mercy, respondit-elle; j'avois prié qu'on ne vous appelast point que M. Chabrol ne fust venu. » Madame luy dict : « L'avez-vous demandé, mon pauvre cœur? — Ouy, dit Mademoiselle. — Et pourquoy te sens-tu plus mal, Dieu ne te met-il point au cœur, en le priant, qu'il te veut encore laisser au monde? — Hélas! non, ma bonne maman. — Il n'y a donc guères, reprit Madame, mon cher enfant, qu'il te donne ces sentiments? — Il y a bien longtemps, dit Mademoiselle; mais je ne vous l'ay pas dit, de peur de vous affliger : croyez, ma chère maman, que Dieu faict tout pour le mieux. S'il m'avoit laissé au monde, je l'aurois peut-estre trop aimé. » Sur cela M. Chabrol arriva, et s'estant approché de son lit, Mademoiselle témoigna une grande joye de le voir, et luy fit lire en son visage la forte résolution que Dieu luy avoit donnée de quitter le monde sans regret et d'en destacher ses affections. Ce qui donna lieu au sieur Chabrol de luy dire que Dieu luy ayant desjà départy tant de grâce et de marques de son élection, elle en devoit bien attendre de plus grandes, et qu'elle s'assura en sa miséricorde qu'il auroit pitié d'elle et la délivreroit bientost de ses souffrances pour la rendre jouissante de la gloire du ciel. Mademoiselle luy donna beaucoup d'attention et fit veoir que cet entretien estoit le seul qui luy pouvoit plaire, levant souvent les yeux en haut, et puis, prenant la parole, elle dit avec une constance incroyable : « Je n'apprehende point la mort; je suis preste de recevoir ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer. » Elle désira qu'on fist la prière, pendant laquelle elle demeura fort tranquille; mais incontinant après, son oppression s'augmentant, Madame s'approcha d'elle, et luy dit : « Hélas! mon pauvre enfant, que tu en dures de mal. — Hélas! respondit-elle, ce n'est guères, ma bonne maman, puisque c'est Dieu qui me l'envoie. » L'oppression, qui dura peu, estant finie, elle dit : « Hélas! que j'ay de regret de ne point veoir mon pauvre frère. » Et après, elle dit : « Qu'on fasse venir mon frère de Laval. » Et estant arrivé, elle luy dit : « Bonjour, mon frère, hé que je m'en vay en une belle demeure. » Puis se tournant vers Mademoiselle de Talmond, elle luy donna la main, et luy dit : « Demandez toujours la grâce de Dieu, et vous serez bien heureuse. » Madame dit à Mademoiselle de Talmond : « Demandez

« à vostre pauvre sœur sa bénédiction. » Et elle dit : « Je prie Dieu
« qu'il vous bénie, par son Fils Jésus-Christ. » Peu après, Mademoi-
selle regardant Madame, luy dit : « Mon Dieu, ma chère maman,
« que je regrette une chose. — Et quoy, mon pauvre enfant? » luy
demanda Madame. Et elle luy respondit d'une façon qui faisoit voir
son véritable desplaisir, que c'estoit de n'avoir pas fait la Cène. On
demeura quelque temps en louant Dieu des saints mouvements qu'il
donnoit à ce sien enfant, particulièrement Madame, qui estant re-
venue à elle, et s'approchant de Mademoiselle pour la baiser, luy
dit, avec des tendresses qui ne peuvent s'exprimer : « Ma pauvre en-
« fant, sy tu as quelque chose sur le cœur que tu désires, dy-le-moy,
« je te promets que nous le ferons. » Elle respondit seulement : « Je
« vous prie qu'on donne tout mon argent aux pauvres. » Après cela,
elle demanda les plus belles pièces de son cabinet, et particulière-
ment une coupe d'agate, laquelle luy estant apportée, elle en fit
présent à Madame, et donna une autre pièce à M. le comte de Laval.
Alors ne pouvant parler facilement, elle pria Madame, en général, de
donner les autres pièces, et ne peut autrement l'exprimer qu'en disant,
avec peine : « Donnez, donnez. » En cette extrémité, elle leva les yeux
au ciel et pria Dieu de luy faire la grâce de pouvoir parler jusqu'à la
fin. Sa prière fut exaucée, car à l'heure mesme sa parole luy revint.
Madame luy dit : « Ma pauvre fille, donne-moy ta bénédiction et
« prie Dieu qu'il me la donne. — Hélas! respondit Mademoiselle,
« c'est à moy à vous demander la vostre, et à tous deux, » regardant
Monsieur et Madame, et ajousta, parlant à Monsieur : « Mon bon papa,
« je ne vous demande qu'une chose, que vous laissiez ma sœur et ma
« bonne maman en ma place. » Ce que Monsieur lui accorda; à quoy
elle répliqua : « Mon Dieu que je serois heureuse que ma mort soit
« cause du salut de ma sœur. » Quelque temps après, sa demoiselle
luy dit : « Je vous demande pardon, ma bonne maîtresse. — Hélas!
« respondit Mademoiselle, avec une douceur digne d'elle, et partant
« d'une bonne âme, c'est moy qui vous le demande, et à vous
« toutes, » regardant celles qui estoient autour de son lit. Ensuite
elle recommanda à Madame toutes les personnes qui l'avoient as-
sistée et servie dans sa maladie, les nommant toutes par leur nom,
et la pria de toute son affection d'en prendre soin, et de ses deux
petites filloles. Jusque icy Mademoiselle avoit tousjours pris des res-
taurants et autres choses aux heures que les médecins l'ordonnoient;

mais comme on luy en présenta un, environ sur les dix heures, elle se tourna vers Madame et luy dit : « Ma bonne maman, je vous prie, » « ne me commandez point de le prendre. » Et ne voulant point perdre Madame de veue, elle pria par trois fois une de ses femmes qui la soustenoit, de retirer sa teste; et elle dit qu'elle vouloit voir Madame davantage, et alors elle dit : « Ma bonne maman, je vous » « prie de me vouloir baiser. » Mademoiselle jouissant d'un peu de repos, Madame s'aperceut qu'elle avoit les yeux eslevés en haut; elle lui demanda : « Mon enfant, que regardez-vous sy fixement? » Elle respondit avec un visage plein de joye : « Je voy une grande » « clarté, » et ensuite, regardant Madame, elle luy dit avec une assurance incomparable : « Ma bonne maman, où est-ce qu'on m'en- » « terrera? » Madame luy respondit : « Mon enfant, ne vous en met- » « tez point en peine, la terre est au Seigneur, vous serez dans nostre » « cœur. » Monsieur luy respondit : « Ouy, ma fille, vous serez dans » « nostre cœur, » et ajousta : « Hélas! ma pauvre fille, que n'es-tu » « sans père plustost que moy sans fille; je voudrois de bon cœur » « pouvoir donner ma vie pour la tienne. » Un peu après, regardant Monsieur, elle luy dit : « Je ne veux point de prestre à mon enterre- » « ment, » et ensuite : « Qu'on ne fasse point de cérémonie. » Quelque temps se passa, et puis Madame luy dit : « Mon pauvre enfant, » « n'estes-vous pas bien assurée de la grâce de Dieu, et qu'il vous fera » « miséricorde? — Hélas! ouy, respondit-elle, et que je seray heu- » « reuse avec Dieu. Il y a bien plus de plaisir en paradis que de de- » « meurer icy avec les hommes. » Ensuite elle demanda qu'on la tourna sur son costé droit, et pria Madame d'y passer, afin qu'elle la vist toujours. Ayant esté quelque temps ainsy, et touchant une de ses jambes, elle dit à Madame : « Ma pauvre maman, je me » « meurs, et ne sens plus ma pauvre peau. Quand sera-ce faict de » « moy? » Madame respondit : « Ce sera bientost, ma pauvre enfant. » Alors Mademoiselle reprend et dit : « Hélas! quand sera-ce? » Et en ce moment la veue luy ternissant, elle demanda un flambeau, lequel estant apporté, Madame luy demanda ce qu'elle en vouloit faire; elle respondit : « Pour veoir plus clair. » Ce furent ses dernières parolles, car elle ne peut dire que par signes à Madame qu'elle la baisast encore une fois, et pour cela, luy monstrant sa bouche et sa joue, elle proféroit seulement la première sillabe de baiser. A la mesme heure, M. Chabrol commençant la prière, on luy dit : « Ma

« bonne maîtresse, faites-nous quelque signe sy vous nous entendez; » aussitost, tirant les deux mains de dessous la couverture et les ayant levées et jointes, elles luy tombèrent; en levant les yeux au ciel, elle rendit son âme à Dieu sans aucuns mouvements ny changements de visage, à trois heures après midy. Est à admirer qu'en ses plus grandes extrémités, Monsieur luy parlant de la mort, elle luy respondoit avec un visage riant qu'elle ne la craignoit point. Et voyant tout le monde fondrer en larmes, elle les regardoit avec des yeux secs et sans aucun estonnement. On remarquera aussy, comme une haute vertu, qu'en quatre mois qu'elle fut arrestée au lit et réduite à tel point qu'elle n'avoit que la peau sur les os, elle n'a jamais monsté ny tesmoigné aucun chagrin.

LETTRES DE CONSOLATION ESCRITES A MADAME LA DUCHESSE
DE LA TRÉMOILLE, SUR LA MORT DE MADEMOISELLE SA FILLE.

I. *Lettre de Mademoiselle.*

Ma cousine, j'ay une douleur très grande de la perte de ma cousine, votre fille, que j'aimès chèrement. Je voudrois pouvoir vous consoler et vous tesmoigner mon affection; mais tout ce que je puis est de vous beaucoup plaindre, et vous assurer que je suis et seray toujours, ma cousine, votre bien affectionnée cousine,

ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS.

Dites à mon cousin, votre mary, que je prends grande part à sa perte.

II. *Lettre de Monsieur le prince.*

Madame, c'est avec un extrême desplaisir que je joins mes douleurs aux vôtres, sur la mort de Mademoiselle ma cousine, votre fille; votre sagesse est si grande qu'elle vous servira de consolation; mon desplaisir aproche tant du vostre, que je suis incapable de vous en donner; je fais pourtant cet office, parce que je le dois et que la proximité m'y oblige, et finis par des assurances que je vous donne d'estre toute ma vie, Madame, votre très humble cousin et serviteur,

HENRY DE BOURBON.

A Paris, ce 18 mars 1640.

III. *Lettre de Madame la princesse.*

Madame, je suis si sensiblement touchée de la perte que vous avés faite, qu'en vérité je ne me voy pas capable de vous en tesmoigner ma douleur. Je souhaiterois, de tout mon cœur, d'estre auprès de vous pour mesler mes larmes aux vostres, et pour vous conjurer en mesme temps (comme je fais à cette heure) de modérer vos ressentiments. Je prie Dieu qu'il vous en fasse la grâce, et qu'il vous donne les forces qui vous sont nécessaires pour suporter cette perte. Je vous conjure, au nom de toutes les personnes qui vous honorent, d'avoir un peu soin de vous conserver, et à moy l'honneur de vos bonnes grâces, et de croire que personne ne prend tant de part que moy dans toutes les choses qui vous touchent, ny qui soit plus véritablement que je suis, Madame, vostre très humble cousine et servante,

A Paris, le 17 mars 1640.

CC. DE MONTMORENCY.

IV. *Lettre de Mademoiselle de Bourbon.*

Madame, il m'est impossible de vous représenter l'extrême des-plaisir que j'ay receu en aprenant la perte que vous avés faitte. Je m'estimerois extrêmement heureuse si la part que je prens dans vostre douleur la pouvoit soulager; mais je croy qu'il n'y a que Dieu qui le puisse faire, et c'est aussi à luy à qui je m'adresse pour luy demander de tout mon cœur qu'il vous donne toute la consolation que je vous souhaite, et qu'il me fasse rencontrer les occasions de vous tesmoigner, par mes services, la passion avec laquelle je suis, Madame, vostre très humble cousine et servante,

ANNE DE BOURBON.

Trouvés bon, s'il vous plaît, que j'asseure Monsieur vostre mary, que je prens toute la part que je dois à son affliction.

Ce 16 mars.

V. *Lettre de Monsieur le comte.*

Madame, j'ay apris avec beaucoup de desplaisir celuy que recevés dans la perte que vous avés faite de Mademoiselle vostre fille. Je ne puis assés vous tesmoigner combien je plains vostre juste douleur, que je n'ose renouveler en vous en faisant ressouvenir davantage,

ce qui me fait finir en vous assurant que je suis bien véritablement,
Madame, votre bien humble serviteur, LOUIS DE BOURBON.

A Sedan, ce 30 mars.

VI. *Lettre de Monsieur le cardinal de Richelieu.*

Madame, je ne serois pas serviteur de M. de la Trémoille et le vostre au point que je le suis, si je diférois plus longtemps à vous tesmoigner par ces lignes la part que je prens à la perte que vous avés faite de Mademoiselle vostre fille, et le ressentiment que j'en ay. Je vous supplie de croire qu'il est tel que le doit avoir une personne qui vous honore particulièrement comme moy, qui tiendray à faveur singulière de rencontrer les ocasions de vous donner des preuves de cette vérité, et de celle avec laquelle je suis, Madame, votre très humble serviteur, Le cardinal DE RICHELIEU.

A Ruel, ce 25 mars 1640.

VII. *Lettre de Madame la duchesse de Rohan.*

Madame, j'ay appris avec un extrême desplaisir la perte que vous avés faite de Mademoiselle vostre fille. Ce sont des douleurs que Dieu seul peut adoucir, ne donnant lieu aux personnes qui vous honorent que de compatir avec vous et plaindre véritablement une personne de qui la vertu s'est fait estimer dans la tendresse de l'enfance, et que maintenant Dieu a voulu retirer à soy, l'ayant conservée dans la profession de son Eglise. Je luy fais mes ardesntes prières pour qu'il vous donne ses saintes consolations, et vous assiste pour atirer ce qui vous reste dans la profession de l'Evangile, vous protestant que personne au monde ne le souhaite plus que moy, et n'est plus véritablement, Madame, votre très humble et très affectionnée servante, MARGUERITE DE BÉTHUNE.

VIII. *Lettre de Mademoiselle de Rohan.*

Madame, sachant combien la perte des personnes chères nous est sensible, je plains infiniment celle que vous avés faitte de Mademoiselle vostre fille, et la juste douleur que vous en avés. J'ay cru, Madame, vous devoir tesmoigner le desplaisir que j'en ressens, et combien je participe à tout ce qui vous touche. Je say qu'il n'y a

que Dieu seul qui puisse adoucir ces desplaisirs-là, je le prie de tout mon cœur de vous envoyer ses saintes consolations, vous suppliant très humblement de me conserver l'honneur de vos bonnes grâces en qualité, Madame, de votre très humble et très affectionnée cousine et servante,

MARGUERITE DE ROHAN.

IX. *Lettre de Madame la mareschale de la Meillerays.*

Madame, je prens la liberté de vous escrire, plus pour vous témoigner la part que je prens à vos intérêts et combien m'est sensible la douleur que vous cause la perte que vous avés faite, que pour donner des consolations à votre desplaisir, je suis trop peu capable pour apporter de l'adoucissement à vos regrets; votre esprit excelent n'a besoin que d'une réflexion sur l'instabilité des choses du monde et sur la nécessité inévitable de nous séparer de tout ce qui nous est le plus cher, pour arester le cours de vos larmes. Si votre ressentiment est raisonnable, la sousmission de nos volontés à celles de Dieu est encore plus juste; je supplie sa divine bonté d'augmenter vos forces et votre patience, c'est le vœu que fait pour votre prospérité, avec les offres de son service, Madame, votre très humble et très affectionnée servante,

MARIE DE COSSÉ.

X. *Lettre de Madame la duchesse de Ventadour.*

Madame, la part que je prens en votre juste douleur m'est sy sensible, que je n'ay pas voulu manquer à vous en tesmoigner mes ressentiments et vous assurer que je fais des vœux au ciel pour vous despartir ses grâces pour suporter votre desplaisir patiemment. C'est de Dieu d'où vous devés attendre votre consolation; j'espère par sa bonté, qu'il vous la donnera telle qu'elle vous est nécessaire, c'est le bonheur que je vous souhaite, puisque je suis la personne du monde qui vous honore et ayme avec le plus de passion, et vous demande la conservation de l'honneur de vos bonnes grâces, puisque je seray toute ma vie, Madame, votre très humble tante et servante,

M. DE MONTMORANCY.

XI. *Lettre de Madame la duchesse d'Esquillon.*

Madame, j'ay appris avec une extrême douleur la perte que vous avés faite, sachant combien elle est grande et combien elle vous est

sensible; je vous supplie très humblement de croire, Madame, que de toutes vos servantes, il n'y en a point qui vous plaigne tant que moy, ny qui souhaite plus que Dieu vous donne, dans cette cruelle rencontre, toute la consolation qui vous est nécessaire. Je suis assurée, Madame, que vous n'en voulés recevoir que de luy, c'est ce quy m'oblige à vous conjurer seulement de vous conserver pour les personnes qui ont part en l'honneur de vostre amitié. J'ose me mettre en ce nombre, puisque je suis, autant que je dois, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

DUPONT.

Je vous demande la permission d'asseurer, en ce lieu, Monsieur vostre mary, de la part que je prens à son desplaisir; je n'ay osé luy escrire, craignant de l'importuner; je suis fort véritablement sa très humble servante.

XII. *Lettre de Madame la comtesse d'Alaix.*

Madame, je viens d'apprendre avec beaucoup de desplaisir la perte que vous avés faite, sachant par expérience la douleur que vous en ressentés, à laquelle je ne suis pas capable de vous donner de la consolation, n'en ayant pu trouver pour moy. Il n'y a que Dieu qui puisse adoucir de telles afflictions, je le supplie de vouloir soulager la vostre, et de me faire la grâce de vous pouvoir tesmoigner par mes services qu'il n'y a personne au monde qui vous honore tant que moy, ny qui soit plus véritablement, Madame, vostre très humble et affectionnée servante,

LA GUICHE.

XIII. *Lettre de Mademoiselle de Rambouillet.*

Madame, tout ce que je vous puis dire du ressentiment que me cause vostre perte, est si fort au-dessous de la douleur que j'en sens dans mon cœur que je croirés la diminuer beaucoup en vous la voulant tesmoigner, si je n'estois assurée que vous me fassiez l'honneur de juger de ce que je vous suis, par ce que je vous dois estre. Je n'entreprendray donc point, Madame, de vous consoler d'un mal dont je ne le puis estre moy-mesme qu'en vous en voyant soulagée, et je vous proteste qu'il n'y a point de bonne fortune que je préférasse au plaisir d'estre en estat de l'aler pleurer avec vous. Je demande à Dieu de tout mon cœur qu'il vous donne la vertu nécessaire

à vous conformer à sa volonté. Je suis, Madame, votre très humble et très obéissante servante.

D'ENGENNES.

Madame de Clermont, Mesdemoiselles ses filles, ma mère, et Made-moiselle Paulet n'ont osé prendre la hardiesse de vous écrire; mais je vous assure que personne ne vous sauroit plaindre plus qu'elles; elles sont vos très humbles servantes.

(Suite au prochain cahier.)

LE MARTYR DE LA PRIÈRE

PAPUS, DIT LA ROUVIÈRE, DIT OLIVIER

EXÉCUTÉ A MONTPELLIER, EN

1695.

La révocation de l'Edit de Nantes avait enlevé au pays l'élite des réfor-més; si cette mesure inique n'eût été contrecarrée par une mystérieuse action de l'Esprit de Dieu sur le peuple resté à ses foyers, parfois aussi sur ses persécuteurs, c'en était fait de notre religion en France. Comme l'épreuve, la délivrance vient de notre Dieu. Il est une lumière pour les siens, même dans l'obscurité la plus profonde et il ne se laisse jamais sans témoignage au milieu de ses élus.

Un jeune homme né à Bergerac était passé en Hollande en 1685; deux ans après, enflammé par la parole entraînant de Vivens, il prit le parti coura-geux de rentrer en France avec ce prophète du désert. Animé de l'esprit de prière, il exerça un ministère béni dans le Bas-Languedoc et finit par recevoir la palme du martyre, en 1695, à Montpellier. Il se nommait *Papus* et porta les surnoms de *La Rouvière* et d'*Olivier*.

Nous avons une relation du temps, inédite et probablement inconnue des historiens, qui détaille les faits de la mort de Papus et qui peut alimenter notre piété; en la publiant nous nous contenterons d'en corriger l'orthographe et d'en changer quelques expressions fautives. Il manque à notre manuscrit le commencement et la fin. Ainsi le premier feuillet débute par les der-nières paroles que Papus adresse à son père en lui faisant savoir l'appel qu'il a reçu du Seigneur.

« Mais, puisque l'Ecriture nous apprend qu'Il est riche en
« miséricorde et qu'Il pardonne les plus grands pécheurs, lorsqu'ils

« se repentent de l'avoir offensé; n'est-ce pas sa bonté qui nous
« porte à aller vers ce peuple rebelle pour l'exhorter à la repentance
« et à se convertir au Dieu vivant et vrai? Je vous avoue que s'ils
« abusent de sa patience, il les fera périr comme Sodome et Go-
« morrhe. Mais peut-être ils se convertiront comme les habitants de
« Ninive, peut-être qu'ils reprendront du zèle qui fera honte à leur
« révolte et à leur lâcheté. C'est là où je regarde, mon très honoré
« père, et la fin que je me propose, dans ma route, et Dieu sait s'il
« entre là-dedans de l'amour-propre ou de la vaine gloire. »

L'on vit le visage du père, tout mouillé de larmes, ne pouvant plus
s'exprimer que par des sanglots, en voyant la résolution de son fils.
« Ne pleurez point, lui dit ce cher fils; au contraire faites paroître
« icy une générosité chrestienne, en faisant à Dieu un sacrifice de
« vostre unique, comme Abraham de son Izaac, rien ne lui sera tant
« agréable que cette ofrande volontaire. » A peine le père en l'em-
brassant peut arrester ses soupirs, pour luy souhaitter la béné-
diction en disant : « Que la volonté du Seigneur soit faite et qu'il t'a-
« compagne partout de la vertu de sa grâce, et de la force de son
« bras, afin que tu puisses exploiter heureusement et avec succès le
« glorieux talent que tu viens de recevoir d'en haut. Ainsi soit-il. »

C'est ainsi qu'ils se séparèrent, après plusieurs tesmoignages d'a-
mour. Il est affligeant de se séparer de ce que l'on aime, surtout
d'un père et d'une mère avec qui la nature et le sang nous ont unis
si étroitement. Mais quand je considère qu'il faut aimer Dieu par-
dessus toutes choses l'on a sujet de se consoler dans cette sépara-
tion, parce qu'en Dieu nous trouvons toute sorte de plaisirs et de
douceurs. Notre martyr estoit entré dans cette méditation puisqu'il
aima mieux quitter un père qu'il aimoit tant et duquel il estoit tant
aimé, pour aller exposer la querelle de Jésus-Christ. Il vint, pour cet
effet, dans le Bas-Languedoc où il se fit remarquer d'abord par la
véhémence et la ferveur dont ses prières estoient accompagnées, tous
ceux qui l'entendoient estoient ravis en eux-mêmes et bénissoient
Dieu de ce qu'il donnoit des dons si extraordinaires aux hommes.
A peine pouvoit-il rester dans une ville, qu'on le venoit quérir pour
aller dans une autre, où on l'attendoit avec de grands enpresse-
ments. Je puis dire, sans craindre de me tromper, qu'il excelloit pour
la prière sur tous ceux qui ont pareu en ces derniers temps, soit par
la présence d'esprit, comme par la richesse de l'expression. Il ac

comodoit ses prières selon les temps, les lieux et les personnes auxquelles il parloit, en telle sorte qu'on ne pouvoit qu'être consolé en l'entendant, de quelque affliction que l'on fût accablé; tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre en savent quelque chose, sans qu'il y ait besoin d'insister plus longtemps là-dessus et même plusieurs personnes se firent un plaisir d'avoir de ses prières par escrit qui serviront beaucoup pour prouver ce que j'avance.

Il y en a quelques-uns qui ont voulu dire qu'il se mêloit de prêcher, mais iis se trompent grandement, car jamais il ne l'a voulu entreprendre, encore qu'on l'ait pressé souvent là-dessus. Il l'auroit sans doute fait, mais il ne s'en sentoit pas capable, comme il le disoit souvent : « Chacun a son don, dit saint Paul, l'un d'une manière, l'autre d'une autre, heureux quand on s'aquitte de celui qu'on a reçu. » Ce bienheureux fidelle avoit tousjours les genoux à terre pour contenter tous ceux qui désiroient de l'entendre, et ses prières estoient si fréquentes qu'un rhume le prenoit de temps en temps qui luy ôtoit la parole.

Il exerça cette charge l'espace de quatre ans et demy ou environ, car ce fut vers la fin de l'année 1690 que l'esprit de prière le saisit. On ne sauroit croire le fruit qu'il produisit; partout où il passoit il inspiroit la dévotion, il relevoit les courages abattus, il fortifioit les foibles et il mettoit d'acord ceux que les querelles avoient divisés, de sorte qu'il seroit à souhaitter qu'il feust encore parmi nous, mais Dieu qui conduit tout avec une grande sagesse nous l'a voulu ôter, afin de nous rendre plus sages; mais je crois qu'il arrive, comme du temps du prophète Esaïe, que le juste meurt et que personne n'y prend garde. Ha ! peuple ingrat, l'on ne vous demande qu'un souvenir, et vous nous le refusez ! oui, c'est la récompense que nous souhaitons de vous, après tant de misères et de douleurs que vous nous avez causées, car au moins en vous souvenant de nous, vous vous souviendriez de nos paroles, et en vous souvenant de nos paroles, vous pourriez pratiquer nos enseignements, ce qui est la fin que nous nous sommes tousjours proposée parmi vous. Le sang de nostre martyr qui fume encore vous en conjure pour la dernière fois; mais après tout, quand vous seriez si malheureux que de l'oublier vous ne diminuerez rien de sa gloire au lieu que vostre dureté comblera la mesure de la colère de Dieu, qu'il versera un jour sur vos testes criminelles.

Pour reprendre le fil de nostre histoire, nostre martyr estant arrivé à Montpellier le 24^e jour du mois de décembre 1694, la veille de la Noël, il y célébra le lendemain la bienheureuse naissance de nostre Seigneur Jésus-Christ, et l'on eut le bonheur d'entendre ce jour-là trois prédications et de participer au saint sacrement de la Cène : le zèle commençoit à se rallumer et plusieurs personnes vouloient mourir en confessant la vérité. Tous couroient à la prière et aux exhortations de quelques autres serviteurs de Dieu, et l'on avoit sujet de croire que c'estoit un véritable zèle et une dévotion sincère jusques à ce que l'on eut reconneu l'envie quy se glissa là-dedans et quy porta ce peuple à la division et à la discorde. La Rouvière en aiant eu connoissance gémissoit au dedans de luy-mesme, parce qu'il prévoioit bien que tout cela n'auroit pas de longues suites, desjà quelques-uns se vouloient du mal parce qu'on ne les avoit point appelés aux saintes assemblées; on voïoit sur ce sujet des personnes se quereller, les unes contre les autres, plusieurs autres se disoient des injures et quelques autres méditoient le moïen de se venger des affronts qu'ils avoient receus, enfin on ne pouvoit inférer de là, sinon que Dieu retireroit tout à fait ses grâces du milieu de ce peuple et qu'il n'en auroit plus de soins. Cependant La Rouvière resta dans cette ville tout le mois de janvier, il est vray que son dessein n'estoit pas d'y rester tant, mais le 17^e jour du mesme mois estant prest à partir, aiant desjà dit adieu à plusieurs personnes, il se mit à neiger sur les huit heures du matin, ce qui fut cauze qu'il différa son voïage, parce que les neiges avoient comblé les chemins et il estoit impossible de les tracer.

Pendant ce temps-là il travailloit toujours à l'œuvre, et il faisoit valoir le talent qu'il avoit reçu d'en haut; il consolait les malades, il visitoit les affligés, il donnoit l'aumône aux pauvres, et sa charité estoit si grande qu'on luy a entendu dire souvent qu'il aimoit mieux se priver de beaucoup de choses pour en secourir les misérables et les souffreteux; aussi l'on remarquoit que c'estoit à luy que les frères nécessaires s'adressoient, parce qu'ils savoient bien qu'il pourvoiroit à tous leurs besoins, et qu'il ne les laisseroit pas retourner vuides.

Comme mon dessein n'est pas d'escire tant l'histoire de sa vie que celle de sa mort, je ne passerai pas plus avant, je raconterai sa prise avec toutes ses suites, mais remarquez en passant que la nuit auparavant il avoit fait un songe. Il lui sembloit qu'il estoit dans un

esquif sur la mer agitée des vents et de la tempête, et qu'à tout moment il estoit prest à faire naufrage; d'un autre costé il voïoit son père dans un vaisseau qui venoit pour le secourir, mais jamais le vaisseau ne peut aborder l'esquif. Lui, voïant cela, se mit à crier par diverses reprises : « Secourez-moi, mon père ! secourez-moi, mon père, car je m'en vay néier ! » Tout d'un coup il vit venir une grosse vague qui le jetta sur la rive de la mer, et ainsi il fut sauvé du naufrage. Le lendemain matin, il récita son songe à un de ses amis, qui lui dit en propres termes que cette mer agitée lui prédisoit une violente persécution, et cet esquif exposé à la mercy des vents et de la tempête signifioit qu'il auroit de rudes tentations à combattre, et que, dans ce combat, son père ni aucune autre personne sur la terre ne le pourroit sauver, ni le faire vaincre, qu'il n'y avoit que Dieu seul, qui est le père des esprits, qui le peut faire triompher de tous ses ennemis et le rendre victorieux du monde et de l'enfer. Cette vague, que le vent de la volonté de Dieu pousse là où il veut, fait assez connoître que Dieu seroit avec luy et qu'il le préserveroit de ce grand naufrage d'apostasie. Voilà l'explication qui fust donnée de son songe, et ce fut le mesme jour, septième du mois de février 1695, qu'il fut pris, sur les sept heures du soir, et voici comment :

Il y avoit quelques jours qu'une certaine femme, nommée Martelle, le prioit d'aller voir sa cousine Pauque (1), qui estoit malade, afin qu'elle eût la consolation d'entendre une de ses prières. Il avoit différé quelque temps d'y aller, parce qu'il avoit appris le commerce malséant que ces femmes menoient depuis longtemps. Mais enfin, ce qui le persuada à s'acheminer vers cette maison, ce fut l'espérance que cette Martelle lui donnoit de la conversion de cette famille débauchée. Il ne fut pas plustôt arrivé qu'il commença à prier Dieu pour la convalescence de la malade et pour le salut de ses enfants. Jeanne Pauque, qui est la plus jeune, n'attendit pas que la prière fust achevée, elle se leva et descendit dans la cour, et remonta après pour dire qu'il y avoit des archers en bas pour prendre quelqu'un. La Rouvière ne laissa pas que de finir sa prière, et voulant sortir, François Pauque, qui est l'ainée, le fist passer par la porte où les archers estoient appostés pour le prendre.

Après cela, on n'a pas de peine à croire que les Pauque jouèrent

(1) M. Haag écrit *Paupes*, mais mon manuscrit porte *Pauque*, qui est bien un nom du pays.

ce tour de traître et que ce ne soit elles qui allèrent dénoncer ce jeune homme à M. l'intendant pour attraper cent escus, qu'elles se sont partagés, à ce que l'on dit, avec une certaine Espérandieu qui a trempé dans cette trahison, et à laquelle on a promis de sortir son père de Pierre-Cize si elle livroit encore quelque autre serviteur de Dieu entre leurs mains. Plusieurs croient qu'un certain Balade estoit aussi complice dans cette affaire, parce qu'il se trouva dans le porche quand les quatre archers y estoient, et que, de plus, il se masqua le lendemain pour aller indiquer à l'hoqueton de M. l'intendant une maison dans la ville que l'on visita sur les onze heures du soir, croiant y trouver des ministres cachés, et l'on remarque encore que ce fut ce Balade qui, du temps des jansénistes, se voulut charger de la commission d'aller à Marseille afin d'en découvrir quelques-uns, pour les dénoncer après. Enfin l'on sait que c'est un homme sans aveu et de nul mérite, qui ne se nourrit que des déplaisirs qu'il donne aux uns et aux autres.

On n'eut pas plustôt saisi au collet La Rouvière, qu'on l'emmena en prison dans le palais. En entrant, on le fouilla. Dans ses poches, l'on trouva plusieurs lettres qu'on luy escrivoit du pays estranger touchant les difficultés que quelques personnes faisoient d'entendre ceux que Dieu suscite en ces derniers temps pour consoler ses élus. Nos ennemis ne demandèrent rien de plus pour lui faire vite son procès, afin de le faire mourir. On le transporta le lendemain, avant qu'il fust jour, du palais à la citadelle, où on luy mit les fers aux pieds et l'enserrant estreitement on le gardoit à vue comme un criminel de lèze-majesté.

Tous ceux qui le connoissoient ne pouvoient s'empescher de témoigner la part qu'ils prenoient à la souffrance de ce jeune homme, et il n'y en auroit eu aucun qui n'eust versé la moitié de son sang pour le tirer de là. On sollicita pour luy et l'on demandoit le droit de la justice dans cette rencontre et la vigueur du nom chrestien, que tout cela fust inutile et sans effect, il fallut qu'un homme qui avoit prié Dieu moureut et que son sang expiât ce crime. C'est ainsi qu'ils s'exprimoient. Je sais bien que l'on dit que ce n'est pas pour prier Dieu qu'on fait mourir ces gens-là; s'ils parloient ainsi, il n'y auroit personne qui ne frémit à la vue de ce spectacle; mais afin que l'on ne s'émeuve pas, on couvre finement cela des noms d'assassin et de perturbateur du repos public, calomnie que l'on a

inventée nouvellement pour ôter aux fidèles chrétiens ce beau nom de martyrs de Jésus ; mais, malgré la ruse du démon, ils seront enregistrés dans le catalogue des martyrs et des confesseurs, et toute l'Eglise en conservera chèrement la mémoire.

On ne manqua point d'accuser La Rouvière d'avoir tué un homme ; on mena, pour cet effet, cinq témoins de Saint-Hippolyte, desquels deux déposèrent contre luy, et les trois autres dirent toujours qu'ils ne le connoissoient point. On donna d'abord la liberté à ses accusateurs, et les autres, qui ne vouleurent point rendre un faux témoignage, on les garda en prison. Après cela, je ne m'étonne point si l'on trouva des faux témoins contre La Rouvière, car il se trouve des personnes qui soutiendront que le blanc est noir pourveu qu'ils fussent assurés que cela les sortiroit de prison, et qui doute que nos ennemis ne promettent la liberté à ceux qu'ils font servir de témoins contre les réformés ? L'on remarque encore que Dauphiné, qui fust roué à Marsilargues, fut accusé du mesme crime, comme aussi un jeune homme qui fut roué à l'Esplanade, à Montpellier, en l'année 1691. Il faut bien que quelqu'un de tous ceux-là aient été condamnés à tort selon nos adversaires, ou bien que la préoccupation qu'ils ont contre le parti réformé soit terrible, puisqu'ils les condamnent à la mort avec si peu d'exactitude et de précaution, et sur la moindre preuve qu'ils ont prié Dieu en assemblée. Je renvoie le lecteur, touchant ce meurtre, à l'*Histoire de Paul Coulougnac, surnommé Dauphiné*, imprimée à Amsterdam.

Enfin, le 8^e jour du mois de mars le présidial de la ville se rendit à la citadelle et ils commencèrent à procéder contre luy par la voie de fait. On fit recolement des témoins et l'on emprisonna quelques personnes de la ville, desquelles les noms se trouvoient dans les lettres dont nous avons parlé. On les confronta avec lui, afin de savoir s'il avoit presché. Personne ne le pouvoit soutenir parce qu'il ne l'avoit point fait. Cependant on le jugea et on le condamna à estre roué tout vif à la place de l'Esplanade. On luy lut sa sentence qui portoit qu'au préalable il seroit appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, afin qu'il décelât ses collègues et les personnes qu'il connoissoit dans la ville, mais il avoit déjà protesté qu'il n'avoit rien à dire là-dessus. N'importe, on luy fracassa tous les os par cette géhenne et de là on le conduisit sur l'eschafaut qu'on lui avoit dressé à l'Esplanade. L'on ne sauroit exprimer la constance avec laquelle il

alla à la mort et avec quelle fermeté il envisagea le lieu de son supplice. Ni les soldats campés autour de l'eschafaut, ni la présence d'un bourreau ne furent capable de l'étonner, ni d'ébranler sa foy. Son esprit fut toujours élevé vers le ciel et de temps en temps il répétait ces parolles : « Mon Dieu, mon Sauveur, accomply ta vertu dans ma grande faiblesse, afin que j'achève heureusement ma course. » En sortant de prison il s'aperceut d'un écriteau qu'on luy avoit mis devant et derrière où il y avoit : *Assassin et perturbateur du repos public*, et élevant les yeux au ciel, il cria : « Seigneur, j'avoue que je suis un grand pécheur et par conséquent indigne de l'honneur que tu me fais de m'appeler aujourd'hui à souffrir pour ton saint nom ; mais je puis dire hardiment devant ton trône de grâce où je comparoitrois bientôt que je suis innocent du meurtre dont on m'accuse. Tu le sais, mon Dieu, si jamais j'ai trempé mes mains dans le sang de mon prochain. Aussi, ce n'est qu'à toi seul que je veux exposer la droiture de ma cause, les hommes ne sont remplis que d'injustice et de malice qu'ils exercent tous les jours contre tes enfants. Seigneur, abats leur orgueil, dissipe leurs desseins, protège l'innocence afligée et fais que la calomnie ne prévaille jamais contre elle. » Il arriva en s'entretenant ainsy avec Dieu au lieu de son supplice, et ploïant les genoux à terre, il demanda à Dieu le pardon de tous ses péchés, pour l'amour de Jésus-Christ notre Sauveur, et la grâce de pouvoir supporter constamment les douleurs de son martyre.

L'on vit une résolution tellement chrétienne que cela ôta de l'esprit de plusieurs personnes l'opinion qu'ils avoient conçue, à savoir que La Rouvière n'estoit pas appelé pour souffrir la mort et qu'il faisoit quelques petits désaveux pour l'éviter. Mais quand on le vit monter sur l'eschafaut avec un air libre et sans contrainte, l'on fut persuadé qu'il mouroit comme un véritable martyr de Jésus-Christ. Monsieur Fraisse, prêtre dans l'église de Saint-Pierre, est un tesmoin de cette vérité. Il peut dire, s'il veut parler avec désintéressement, qu'il mourut en véritable chrétien, et en protestant tousjours qu'on le faisoit mourir pour la vérité de la religion refformée. Ce fut lui qui l'accompagna à la mort, encore qu'il ne luy parloit point, parce que ce bienheureux fidèle luy avoit dit qu'il ne le reconnoissoit point pour son pasteur, et finissant sa vie par les parolles de saint Paul, il disoit : « J'ai combattu le bon combat, j'ai parachevé ma course, j'ai gardé la foy, quant au reste, la couronne de justice m'est

réservée, que le Seigneur, juste Juge, me rendra, et non-seulement à moi, mais aussy à tous ceux qui auront aimé son apparition glorieuse. »

Le bourreau estoit prest de le rompre tout vif, mais on vint luy dire de l'étrangler auparavant. La Rouvière remit son âme entre les mains de son Sauveur, et c'est ainsy qu'il expira sous les coups d'une main barbare que l'injustice faisoit agir. On jetta son corps à la voierie, mais trois filles, dont le nom se taira maintenant, prirent son corps, le lavèrent et l'ensevelirent.

C'est ainsi que Pierre Papus, surnommé La Roumière, mourut pour aller régner à jamais dans le ciel avec Jésus-Christ et pour se mettre en possession du royaume céleste qui luy avoit esté préparé avant la fondation du monde.

Cest exemple d'un jeune homme qui aime mieux souffrir la mort plustot que d'estre rebelle à son Dieu devroit au moins exciter l'amour divin dans l'âme de tous ceux qu'il avoit consolés avec tant de charité, et disposer et les jeunes et les vieux à souffrir le martyre quand Dieu les y voudra appeler. Mais, ô douleur ! qui fait gémir tant de bonnes âmes ! depuis si longtemps il n'y a personne qui soit touché de la froissure de Joseph, au contraire, tout dégénère en infidélité et en hypocrisie. Les jeunes suivent le monde avec ses divertissemens criminels, et les autres courent après les richesses et les honneurs de ce siècle. Misérable nation, Dieu est déjà las de vous supporter et il s'en va verser sur vos testes criminelles les phioles de sa colère et de son indignation...

Ainsi finit notre manuscrit anonyme qui pour le papier, l'écriture et le style est bien du temps des camisards et compte seize pages du format d'un in-8° carré, et écrit d'une belle plume. C'est une addition à faire au livre de M. le pasteur Ph. Corbière sur l'Eglise de Montpellier.

En ce temps où un réveil religieux met en évidence la puissance de la prière, il m'a paru utile de faire revivre la mémoire effacée d'un jeune homme qui a exercé, dans une époque périlleuse, le ministère de la prière, et qui peut à bon droit être nommé « le martyr de la prière. »

C.-L. FROSSARD.

LA SOCIÉTÉ DES ENFANTS DE NÎMES

RENOUVELÉE EN

1702.

La pièce qu'on va lire est tirée des papiers de famille d'un descendant de réfugiés, le révérend Charles Vignoles, doyen d'Ossory (Irlande). Elle a été copiée par M. le pasteur Fusier, de Tours, qui a bien voulu nous la communiquer. L'original porte cette mention : N° 176, pour M. Jacques Lauze.

RENOUVELLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DES ENFANS DE NISMES.

Voici, oh ! que c'est une chose bonne, que les frères s'entretiennent même ensemble. (Ps. CXXXIII, 1.)

*La paix de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit,
soit avec nous tous. Amen.*

La grâce que Dieu nous a faite de nous délivrer du feu de la persécution qui a consumé nos Eglises, et qui fait encore parmi nos frères des ravages étranges, jointe au bonheur que nous avons, par un effet singulier de sa bénédiction et de la protection du Père céleste, de trouver dans cette isle *fortunée* une heureuse et agréable retraite a inspiré à vingt-neuf personnes zélées le dessein de renouveler la Société des Enfants de Nismes, établie dès l'année 1683, mais que la négligence de quelques-uns de ceux qui en avaient la direction avait laissé presque éteindre ; car ces personnes ont regardé avec beaucoup de raison le renouvellement de cette aimable et édifiante Société, comme un moyen de conserver parmi nous la reconnaissance que nous devons à la bonté divine pour ces deux bienfaits, que nous regardons tous comme très précieux et dignes, non-seulement que nous en conservions nous-mêmes un éternel sentiment, mais que nous tâchions d'en perpétuer la mémoire parmi ceux qui viendront après nous.

Ce dessein était trop juste et trop beau pour n'être point approuvé. Ceux à qui il fut d'abord communiqué jugèrent à propos de travailler sans délai aux moyens de le faire exécuter. Ils s'assemblèrent, pour cet effet, le jour de la fête de Saint-Michel de la pré-

sente année 1702, jour autrefois destiné à servir comme de fête à notre Société. Là il fut unanimement résolu qu'une assemblée générale serait convoquée le quatorzième jour du mois suivant. L'ancien secrétaire de notre Société fut chargé d'en donner avis à tous ceux qui la composent.

Ensuite de cette délibération, il se forma une nombreuse assemblée qui, n'ayant en vue que la gloire de Dieu et l'utilité publique, donna à cinq personnes la commission de dresser un nouveau règlement, par lequel notre fête anniversaire fut convertie en un jour d'action de grâces pour les deux bienfaits inestimables dont nous venons de parler, et qui tendit aussi à établir parmi nous une sainte et inviolable fraternité, et à émouvoir la charité de chacun d'entre nous en faveur de nos pauvres frères, qui doivent nous être d'autant plus chers, qu'à la qualité de *compatriotes*, que la nature doit nous faire aimer, ils joignent celle de *réfugiés pour l'honneur du Seigneur Jésus-Christ et de son saint Evangile*, ce que la piété nous oblige encore plus de chérir et de considérer. Ces cinq personnes s'étant acquittées de leur commission, ils nous ont rapporté et lu le présent règlement.

I. On recevra dans la Société ceux qui sont nés dans la ville de Nîmes et dans les autres lieux qui dépendent du consulat de ladite ville, comme aussi leurs enfans mâles et descendans, lorsqu'ils auront atteint l'âge de quatorze ans.

II. Nos compatriotes qui se trouvent présentement en cette ville et qui n'ont pas été enregistrés, à cause de l'interruption de nos assemblées, de même que ceux qui arriveront ci-après, seront invités à se faire enregistrer dans les livres de la Société.

III. La réception de chaque membre de la Société se fera en la présence des officiers assemblés en conseil, les derniers mercredis de chaque mois, et après l'examen, leur nom sera enregistré, de quoi leur sera délivré un certificat; et alors chacun d'eux fera un présent à nos pauvres selon son pouvoir.

IV. Les consuls et les officiers en charge s'assembleront tous les ans, quinze jours avant la Saint-Jean-Baptiste, qui sera désormais le jour de la solennité anniversaire, et prendront les mesures nécessaires pour la convocation de l'assemblée générale; ils prépareront

les propositions qu'il y faudra faire ; ils régleront le lieu de l'assemblée pour le sermon et pour le repas ; et ils feront inviter incessamment tous les membres.

V. Ceux qui recevront l'invitation à la solennité, payeront dans huitaine, à notre receveur, ce qu'ils voudront contribuer pour le repas, soit qu'ils y assistent ou non ; les plus pauvres donneront un schelling ; mais les autres au-dessus, selon leur pouvoir.

VI. Ensuite le même conseil s'assemblera pour ordonner le repas à proportion des contributions et des personnes. Ils auront soin que les tables soient également servies, et s'il se peut, ils épargneront quelque chose pour nos pauvres.

VII. Les mêmes officiers pourront établir un membre de la Société pour porter leurs invitations et leurs ordres où besoin sera, s'ils le jugent à propos, et en ce cas, ils lui assigneront un salaire raisonnable, qui sera payé de la bourse des pauvres.

VIII. Le jour de la Société, tous les membres de la Société se trouveront au sermon et se rendront immédiatement au lieu destiné pour l'assemblée générale et pour le repas.

IX. Le ministre qui aura prêché, présidera l'assemblée générale, et en fera l'ouverture en présentant à Dieu nos prières, pour obtenir de sa bonté la grâce de répondre à nos engagements, et de régler nos affaires sans tumulte et avec bienséance.

X. Celui qui devra faire le sermon l'année suivante, sera nommé ce jour-là ; il n'oubliera pas de traiter de la concorde et de la charité, et surtout de la désolation de nos Eglises, qui est le sujet et la cause de notre refuge en ce royaume.

XI. Les consuls se feront tous les ans de cette manière : on choisira entre les membres présents trois personnes, qui tireront au sort, et celui qui aura le billet marqué d'un C, sera reconnu pour le premier consul ; ensuite on choisira trois autres personnes qui tireront au sort, et celui qui aura le billet marqué d'un C, sera le deuxième consul.

XII. Les consuls qui auront servi l'année précédente, serviront encore pendant le consulat des nouveaux consuls, et seront reconnus membres du conseil de la Société de l'année courante, que l'on comptera d'une solennité à l'autre.

XIII. On élira ensuite, à la pluralité des voix, un doyen, un secrétaire et un receveur, qui seront reconnus membres du conseil de la Société. On prendra garde de ne choisir que des personnes qui puissent faire honneur à la Société par leur âge et par leur mérite; et ces officiers, après avoir servi un an, pourront être continués, si l'assemblée générale le trouve ainsi à propos pour le bien de la Société.

XIV. Comme il pourrait arriver des affaires qui ne seraient pas tout à fait de la connaissance du conseil de la Société, ou dans lesquelles quelqu'un d'eux se trouverait partie, on nommera le même jour trois personnes intelligentes et probes pour juger, et en ce cas, ils seront conseillers.

XV. Tous ceux qui entreront en charge, n'auront en vue que l'équité, la concorde et le bon exemple. (Abrégé.)

XVI. Le conseil s'assemblera tous les derniers mercredis de chaque mois, pour juger les procès, secourir les pauvres et examiner les comptes. (*Id.*)

XVII. Si quelque consul ou autre officier meurt, il sera remplacé dans sa charge par celui qui l'aura précédé. (*Id.*)

XVIII. Quand un membre mourra, les consuls s'informeront du jour qu'il doit être enterré, et si les parents y consentent, ils en feront avertir les autres membres, afin que tous puissent assister à l'enterrement.

XIX. Comme nous avons pour but d'empêcher au moins que nos pauvres tombent dans une misère complète, tous les membres de la Société contribueront, pour le moins un schelling par quartier, qu'ils seront obligés de donner d'avance à notre receveur; mais ceux qui peuvent faire plus, devront le faire.

XX. Ceux qui feront leur testament sont priés de se souvenir de nos pauvres, et de leur léguer selon leurs facultés; et comme ce legs doit être enregistré pour faire honneur à la mémoire du défunt, il faut que les donateurs aient soin de délivrer à notre secrétaire une déclaration, sous leur cachet, de la somme léguée, déclaration qui ne sera connue qu'après la mort.

XXI. Ceux qui se marieront feront à nos pauvres un don qui sera enregistré. (Abrégé.)

XXII. Ceux qui auront un héritage, ou qui seront bénis de quelque manière, feront un don aux pauvres. (*Id.*)

XXIII. Ceux qui auront été assistés, devront rendre ce qu'ils ont reçu, s'ils le peuvent plus tard. (*Id.*)

XXIV. Ceux qui enfreindront quelque article de ce règlement, devront payer une amende fixée par l'assemblée générale, qui sera pour les pauvres. (*Id.*)

XXV. On devra tâcher de placer les pauvres et de les recommander à l'assistance publique. (*Id.*)

XXVI. Dans des occasions graves et importantes, on fera des collectes dans la Société. (*Id.*)

XXVII. Après que l'assemblée aura terminé ses fonctions, tous les membres dîneront ensemble pour entretenir l'union et l'amitié. (*Id.*)

XXVIII. Lorsque tous ne pourront être placés à la même table, on en dressera plusieurs. *Les ministres* seront avec les officiers et conseillers au bout des tables; mais tous les autres, sans distinction de rang, pour marquer la fraternité. (*Id.*)

XXIX. On se réjouira *avec crainte*, comme dit l'Écriture, et seulement comme il convient à des chrétiens de se réjouir. Nous nous féliciterons d'être échappés à la persécution, et ferons des vœux pour que nos frères soient délivrés. (*Id.*)

XXX. La première santé qui sera bue, sera celle de notre auguste et pieuse reine Anne. Le premier consul commencera, et chacun la portera à la ronde avec respect et zèle. (*Id.*)

XXXI. Puis ce sera la santé de toute la maison royale. (*Id.*)

XXXII. Puis la nation anglaise et la ville de Londres. (*Id.*)

XXXIII. Enfin la Société des Enfants de Nîmes réfugiés et de nos bienfaiteurs. (*Id.*)

XXXIV. Tous les articles ci-dessus seront approuvés de toute l'assemblée, avec réserve d'y ajouter ou retrancher selon le besoin.

Nous donc, les Enfants de Nîmes, réfugiés en cette ville de Londres et aux environs, après avoir entendu la lecture du susdit règlement, l'avons entièrement approuvé, et voulons qu'il soit imprimé à tous les membres présents et à venir; et en conséquence, nous avons fait

l'élection des consuls et des autres officiers qui s'assembleront la première fois le mercredi 30 du présent mois. (*Id.*)

Dieu veuille nous faire la grâce de nous étudier à rendre notre confession et notre foi honorables par une conduite sage et modeste, par une vie exemplaire, et par un entier dévouement à son service.

Fait à Londres, le 16 décembre, l'an 1^{er} du règne de Sa Majesté Anne, par la grâce de Dieu reine d'Angleterre, qui est celui de notre salut 1702.

UNE DÉPÊCHE DE L'INTENDANT D'ALSACE

LE PELLETIER DE LA HOUSSAYE.

1712.

Cette dépêche, tirée des archives consistoriales de Colmar, nous est communiquée par M. Ad. Schæffer. On remarquera le soin extrême que met l'intendant à se montrer très tolérant, et même vigilant gardien d'une certaine liberté de conscience.

Copie de la lettre écrite par M. Le Pelletier de la Houssaye, intendant en Alsace, à tous les baillifs de la même province.

Strasbourg, le 9 septembre 1712.

« J'ai reçu, Monsieur, les ordres du roy de faire sortir d'Alsace, sans aucune exception, tous les anabaptistes qui s'y sont établis, même le plus anciennement; vous ne manquerez pas, aussitôt ma lettre reçue, d'avertir ceux qui sont dans votre bailliage de se retirer, eux et leurs familles, de cette province, et qu'il ne leur est point permis de passer dans aucune autre de la domination de Sa Majesté : ce serait inutilement qu'ils feraient sur cela des remontrances qui ne seraient pas écoutées, n'étant point compris dans les traités de Munster et d'Osnabrück dont Sa Majesté ordonne à cet égard l'exécution, sans vouloir donner aucune atteinte à tout ce qui y est stipulé par rapport à la religion; et elle me commande même d'expliquer nettement à cette occasion, qu'ayant été convenu par ces traités de Munster et d'Osnabrück, que ceux de la confession d'Augsbourg et de la religion prétendue réformée pourraient librement demeurer en

Alsace, il n'y sera apporté aucun changement, et que tout s'exécutera à l'avenir en cette province comme par le passé.

Je vous prie de m'adresser incessamment un état des anabaptistes qui sont dans votre bailliage, en y marquant le lieu de leur demeure et le tems qu'ils vous auront demandé pour se retirer, qui doit être très court.

Je suis, Monsieur, entièrement à vous.

Signé : DE LA HOUSSAYE. »

MÉMOIRE D'ÉTAT

POUR RÉTABLIR L'ORDRE DANS LES MATIÈRES DE RELIGION.

1753.

Le Mémoire d'Etat que nous donnons ici est tiré du carton K, 1283, des Archives de l'empire. Ecrit pour *rétablir l'ordre* il montre, mieux que tout autre document, et par son intitulé et par son contenu, en quel *désordre* inextricable la législation du grand règne avait jeté les affaires des protestants, décorés du nom de nouveaux convertis. Il comble une lacune de l'*Histoire des Eglises du désert*, où l'on ne trouve aucuns renseignements pour l'année 1753. On le rapprochera de celui que nous avons publié au tome IX, page 442, et l'on peut voir ce que nous avons dit alors des circonstances dans lesquelles s'était produit ce précédent Mémoire qui nous paraissait se rapporter à l'année 1752.

Mémoire sur la manière de se conduire, relativement au rétablissement de l'ordre dans les matières de religion. (10 septembre 1753).

L'arrivée de trente bataillons dans la province prouve suffisamment que l'intention du roy est de réprimer la licence des nouveaux convertis de Languedoc, et d'y rétablir l'ordre qu'ils ont considérablement troublé. On observera cependant que le remède serait pire que le mal, si on ne continuait pas, pendant un certain nombre d'années, d'envoyer une pareille quantité de troupes, parce qu'indépendamment des contraventions passées qu'il est question de réprimer,

en obligeant les nouveaux convertis à se mettre en règle, il faut encore que la présence des troupes qui leur en imposera, leur fasse perdre l'idée et l'habitude de contrevenir de nouveau aux ordres du roy. Il est au surplus probable qu'on recevra bientôt des instructions, pour reprendre les opérations qui avoient été heureusement commencées, et qui n'ont été interrompues que par l'impuissance occasionnée par le défaut de troupes de faire respecter la règle, et de punir ceux qui s'en écartoient; mais comme les régimens sont en marche et qu'ils ne tarderont pas d'être placés dans les quartiers que M. le comte de Moncau leur destine, il est important de se fixer de bonne heure sur ce à quoi on les emploiera et de prévenir autant que faire se pourra les difficultés qui apporteroient des délais à l'exécution des ordres de Sa Majesté.

Pour toucher ce but désirable, il faut convenir du fond et de la forme qui sera observée, et c'est ce qu'on se propose de développer dans le présent mémoire.

On suppose d'abord que MM. les évêques se prêteront à ce que M. de Montpellier a fait espérer qu'il solliciteroit auprès d'eux, savoir :

1^o Qu'ils n'exigeront des nouveaux convertis qui demanderont la bénédiction nuptiale, ni abjuration, ni profession de foi par écrit, et qu'ils se contenteront d'une déclaration verbale, soutenue d'une assistance aux offices de l'Eglise, pendant le temps qu'ils croiront devoir préférer, et même de la confession.

2^o Qu'à l'égard de ceux qui vivent avec des concubines qu'ils regardent comme leurs femmes, ils se relâcheront considérablement sur le temps des épreuves, n'étant pas possible que des gens, surtout de la campagne, qui ont un ménage monté et souvent des enfans, puissent sans leur ruine totale être séparés pendant des mois entiers. Les mariages de la paroisse du Cayla, au nombre de près de trente, ont été faits en quinze jours ou trois semaines.

3^o Enfin, que dans le registre de la paroisse, on ne donnera pas la qualification de *bâtards* aux enfans nés de conjonctions illicites qui seront présentés à l'église pour recevoir le baptême ou le supplément des cérémonies, suivant et conformément à ce que MM. les évêques prescriront à leurs curés; et qu'on exprimera simplement qu'ils sont nés de tel et telle.

Il n'est pas hors de place de prier MM. les évêques de faire attention que de la manière dont le ministre Molines, converti de bonne foi à la religion catholique, a déclaré que le baptême s'administrerait aux enfants dans les assemblées, rien n'est moins équivoque que la validité de ce baptême, puisqu'on met de l'eau dans les mains du ministre qui le répand sur la tête de chaque enfant, et que ce n'est point par aspersion, comme on l'a cru, que ce sacrement est conféré. Dès lors, il semble qu'il ne devrait plus être question que de suppléer les cérémonies de l'Eglise, à quoi les nouveaux convertis se prêteront sans peine, tandis qu'on a éprouvé de leur part une résistance et une répugnance marquées à faire baptiser des enfans qu'ils assurent l'avoir déjà été.

Quoi qu'il en soit, d'après les trois préalables indispensables dont on a parlé et auxquels on a lieu d'espérer que les prélats se rendront, on passe à l'examen du fond de l'affaire et des opérations qu'il conviendra de faire.

Les points sur lesquels les nouveaux convertis sont en contravention et sur lesquels il faut les ramener, sont au nombre de quatre, savoir : le séjour des ministres et prédicans dans le royaume, et ceux qui leur donnent retraite, les assemblées, les prétendus mariages et les baptêmes faits hors de l'église. On va traiter chacun de ces points en autant de chapitres.

Mais il seroit peut-être nécessaire que le roy rendît une déclaration pour renouveler les anciennes ordonnances : le motif qu'on y donneroit seroit que Sa Majesté ayant été informée que des personnes mal intentionnées ont répandu le bruit qu'elle les avoit abrogées, ce qui avoit donné lieu à plusieurs particuliers d'y contrevenir; et désirant faire cesser des abus aussi contraires à ses intentions, elle ordonne que les dites ordonnances (qui seront rappelées par dates) seront exécutées selon leur forme et teneur, avec injonction au commandant en chef, et en son absence à l'intendant de la province d'y tenir la main.

CHAPITRE I^{er}. — *Des ministres et de ceux qui leur donnent retraite.*

Les ministres et prédicans sont des pestes publiques; il faut en prendre autant qu'on pourra et en faire des exemples qui engagent ceux qui ne seront pas arrêtés à sortir du royaume, et ôtent aux

étrangers de cette qualité le désir d'y rentrer. On a le signalement de la plupart d'entre eux, et le nom des particuliers qui les reçoivent dans leurs maisons; ceux-ci seront examinés de plus près que les autres et punis en cas de faute, suivant la rigueur des ordonnances. Il sera nécessaire que l'officier commandant dans chaque poste ait une instruction bien détaillée sur la conduite à tenir quand il prendra un ministre, pour prévenir le trouble et la sédition. On leur donnera une première chasse, en fouillant en même temps tous les endroits où l'on sait qu'ils se retirent : il seroit extrêmement important qu'on fit sentir aux chefs des régimens et même aux subalternes qu'ils doivent exécuter les ordres qu'ils auront pour la capture des ministres et prédicans, avec discrétion et zèle, que ce n'est point un jeu, et qu'on séviroit contre ceux qui ne rempliroient pas leur devoir à cet égard, d'une manière conforme aux intentions du roy. Cette précaution doit être prise pour détruire le préjugé qu'ont les troupes, qu'elles ne sont pas faites pour inquiéter les gens de la religion. Le régiment de la Féronnaye a su très mauvais gré au seigneur chevalier de Pontual, capitaine, d'avoir arrêté le ministre Molines, quoique cet officier n'eût agi que sur les ordres de M. le comte de Moncau.

Il est aussi arrivé que des officiers et des soldats ont laissé pénétrer les opérations pour lesquelles ils étoient commandés. Enfin, il est des officiers et soldats protestans qui, par esprit de religion ou par commisération, ont donné des avis aux nouveaux convertis. Si cet abus subsiste, on ne réussira à rien. Pour le prévenir, il conviendrait que les commandans des corps envoyassent à M. le comte de Moncau un état par compagnie de chaque régiment, contenant les noms des officiers et soldats qui seroient dans ce cas, afin qu'on pût, par des arrangemens particuliers, parer aux inconvénients qui pourroient résulter de leur faux zèle. Ils consisteroient à les écarter des lieux les plus suspects où à leur déclarer que si les ordres venoient à être écartés, on les rendroit responsables de leur inexécution. Il en résulteroit peut-être un grand bien, en ce que ces officiers pourroient devenir de véritables missionnaires auprès de leurs frères, et les porter à l'obéissance qu'ils doivent au roy. Il devoit aussi être défendu aux régimens employés dans la province d'engager des nouveaux convertis, en chargeant les commissaires des guerres d'y tenir la main lors de leurs revues, et des le renvoyer, s'ils en trou-

voient, sans faire restituer à l'officier le prix de l'engagement qu'il auroit donné : mais si cet expédient n'est pas adopté, soit parce que pour remplir pleinement l'objet, il faudroit renvoyer les nouveaux convertis actuellement soldats, ce qui n'est pas praticable, soit par la faveur du service et la nécessité des recrues qu'on doit faciliter, il conviendrait au moins de charger les officiers de les veiller de près et même d'en engager quelques-uns à servir d'espions, à quoi ils réussiroient parfaitement bien, par la confiance que les habitans nouveaux convertis prendroient en eux ; l'argent que le roy leur feroit donner sur le fonds des amendes seroit très bien employé.

En prenant toutes ces mesures, et avec les intelligences secrètes qu'on tâchera d'entretenir, on arrêtera des ministres et on les traduira à Montpellier où leur procès leur sera fait et parfait.

CHAPITRE II. — *Des assemblées.*

La première démarche doit être la publication d'un ban, de par le roy, portant défense à tous ses sujets, de quelque qualité et condition qu'ils puissent être, de s'assembler, sous quelque cause et prétexte que ce soit, à peine d'être punis suivant la rigueur des ordonnances. Les troupes doivent être chargées de cette publication, et la faire un jour de dimanche. Si l'ordonnance qui renouvellera les anciennes, est rendue, elle sera pareillement publiée et affichée avec l'ordonnance d'attache de M. le commandant en chef et de l'intendant, à la diligence des maires et consuls.

Les moyens de surprendre des assemblées ne peuvent qu'être laissés à la prudence de ceux qui commanderont les détachemens qui marcheront pour les dissiper. Ils doivent s'informer d'abord des lieux où l'on est en coutume de les tenir dans leurs arrondissemens, connoître par eux-mêmes les chemins et sentiers qui y aboutissent, et exécuter ensuite les ordres de M. le commandant dans la province.

Si la présence des troupes modère dans les nouveaux convertis cette frénésie de s'assembler, on pourra se contenter de prendre quelques-uns de ceux qui assisteroient aux assemblées qu'on tiendrait moins fréquemment que par le passé ; mais en ce cas, il faudroit qu'on ne s'attachât pas, comme on a fait jusqu'à présent, à n'arrêter que des vieillards et de vieilles femmes sur des grands chemins ; on

devroît être sûr que les prisonniers eussent réellement assisté à l'assemblée, de manière que le détachement pût le déposer, et surtout prendre par préférence les personnes de marque, les gros bourgeois et marchands et les notables artisans. C'est moins du nombre que de la qualité des prisonniers dont on doit s'occuper, parce que les exemples seront plus frappans et que d'ailleurs on ne saurait que faire d'une multitude qu'il n'est ni humain, ni praticable d'envoyer aux galères ou dans des maisons de force.

Si au contraire les assemblées sont plus fréquentes, et que celles qui auront été dissipées soient répétées dans un même arrondissement, le parti à prendre est extrêmement délicat; peut-être pensera-t-on que les troupes doivent avoir ordre de tirer, premièrement sur le ministre seul, si cela se peut, et subsidiairement sur les assistans. Il est certain que cinq ou six personnes tuées ou blessées imprimeront beaucoup plus que ne le feroient vingt condamnations aux galères : mais personne ne peut répondre des suites, il n'est pas probable qu'avec la quantité de troupes qui seront dans la province les nouveaux convertis osent rien entreprendre; cela n'est cependant pas impossible, et il ne seroit même point du tout surprenant qu'il y eût quelques curés assassinés.

Si on remarquoit des armes dans l'assemblée et qu'elle tint ferme à l'arrivée des détachemens, ou enfin qu'elle fit marcher elle-même des détachemens, comme cela est arrivé, dans tous les cas il semble que les troupes doivent faire feu.

Les prisonniers seront mis dans les prisons les plus prochaines jusqu'à nouvel ordre.

On ne parle pas ici du désarmement général et de l'enlèvement qu'on feroit en même temps de tous les livres protestans, cette expédition, peut-être nécessaire, demande des considérations et des combinaisons de la part de M. le commandant. Mais en cas qu'on se détermine pour l'affirmative, il ne faudra l'exécuter, ainsi que la marche contre les assemblées, et les autres opérations, qu'après avoir donné une première chasse aux ministres; le désarmement sera la seconde.

On donne dans la province des motifs de guerre pour raison de l'augmentation des troupes, les prédicans eux-mêmes favorisent ce bruit, et le croiront fondé si on reste quelque temps sans inquiéter les nouveaux convertis; dès lors ils vivront avec aussi peu de ména-

gement qu'ils le font à présent et dans la plus parfaite sécurité; et on n'aura que plus de facilité à s'assurer de leurs personnes.

CHAPITRE III. — *Des concubinages ou prétendus mariages.*

Cet article est extrêmement important : il ne s'agit, en effet, de rien moins que de faire cesser une multitude de concubinages publics et de rendre légitimes des milliers d'enfans bâtarde, qui dans la suite pourroient être tentés de secouer le joug de l'obéissance, pour essayer de se maintenir dans les biens de leurs pères et mères, que les lois civiles leur refusent; mais les nouveaux convertis sont si prévenus, le nombre des contrevenans est si considérable, et il est si désirable que les choses se passent en douceur, qu'on ne sauroit mettre trop de prudence dans la manière de se conduire.

Il faut d'abord poser pour principe que ceux qui contreviendroient sur cet article à la nouvelle ordonnance qui remettrait en vigueur les dispositions des anciennes seroient punis sans miséricorde. Jusqu'ici on s'est contenté d'infliger des amendes pécuniaires en exécution de la déclaration de 1697; cependant celle de 1724 prononçant les galères pour les hommes et la prison perpétuelle pour les femmes qui auroient eu commerce direct ou indirect avec les ministres ou prédicans, et ce commerce ne pouvant être mieux établi que par la bénédiction des mariages, il est évident que ceux qui étoient convaincus de s'être mariés devant les ministres, doivent être condamnés aux peines portées par la déclaration de 1724, et c'est ce qui a été pratiqué par le parlement de Grenoble. La question est de savoir si on reviendra à la règle, ou si on continuera d'user d'indulgence, en s'en tenant aux dispositions de la déclaration de 1697. Il semble que si les mariages sont une fois réhabilités, il n'y aura aucun inconvénient d'appliquer à ceux qui en contracteront ensuite la rigueur des peines de la déclaration de 1724 : quelques jugemens contiendront le reste de la province; et l'expérience a prouvé que les amendes en matière aussi grave que celle-ci ne remédient à rien; mais comme il s'agit de changer en une jurisprudence nouvelle celle qui a été suivie jusqu'à présent, il est nécessaire que S. M. explique ses intentions à cet égard, ou fasse donner par ses ministres les ordres que sa sagesse lui dictera. Il y a lieu d'espérer que, lorsque la volonté du roy sera une fois bien connue, et qu'on verra en Languedoc assez de

troupes pour en imposer, on ne sera pas réduit bien souvent à la fâcheuse nécessité de faire des exemples.

Ce point n'est pas le plus embarrassant. Le difficile consiste à contraindre ceux qui, depuis un certain temps, vivent ensemble comme mari et femme, qui n'ont qu'un même pot et feu et qui ont des enfans, à se mettre en état de recevoir à l'église la bénédiction nuptiale. Le premier pas à faire est de les connoître, et pour y parvenir il ne faut pas compter sur les officiers municipaux des paroisses de la campagne, ils sont ineptes; la plupart craignent d'être brûlés, s'ils révèlent ce qu'ils savent des nouveaux convertis; il en est même qui sont protestans, parce qu'il n'y a point de catholiques dans leur communauté qui soit en état de remplir les fonctions de consul.

On croit qu'il y auroit trois partis à prendre : le premier d'engager les évêques à charger leurs curés de leur envoyer les états des personnes non mariées qui vivent ensemble, avec promesse de ne point les compromettre. L'évêque feroit ensuite passer le tout à l'intendant. Le second, de charger l'officier qui commanderoit dans chaque village de dresser cet état qu'il feroit certifier des maires et consuls, et qu'il feroit voir secrètement au curé, pour savoir s'il est exact. Le troisième enfin seroit que l'intendant envoyât dans chaque diocèse une personne intelligente et sûre qui feroit la tournée dans les paroisses où il y a des nouveaux convertis et qui en rapporteroit l'état en question. Ce dernier parti est préférable aux autres; mais on prévient qu'il exposera à des frais, les journées du commissaire devant lui être payées.

Quand on aura une connaissance parfaite de tous ceux qui seront pour lors en actuelle contravention sur l'article des mariages, il faut les obliger à se séparer, jusqu'à ce que la bénédiction nuptiale leur ait été impartie : mais comme cette séparation leur coûtera infiniment, on aura soin de les prévenir que ce ne sera pas pour longtemps; que les évêques ont abrégé en leur faveur les épreuves, et que pourvu qu'ils remplissent exactement celles qui leur seront prescrites par leurs curés, ils seront bientôt mariés : on leur fera entendre que si, pendant leurs épreuves, ils entreprennent de se voir, ce seroit éloigner le moment de leur réunion. Enfin, on leur fera comprendre, s'il est possible, qu'ils doivent, pour leur tranquillité, pour la légitimité de leurs enfans, et par obéissance aux ordres

du roy, se soumettre à ce qui leur est prescrit de sa part. Il seroit fort important que cette instruction et exhortation précédât de quelques jours la signification de l'ordre qui leur sera donné de se séparer, et comme il faut leur laisser jeter leur premier feu et les ramener ensuite par la douceur et par des réflexions sur leurs véritables intérêts et sur l'inutilité de leur résistance, il seroit à souhaiter que la personne qui sera chargée de cette commission eût toutes les qualités requises pour s'en bien acquitter. C'est pour cette raison qu'on insiste à ce que l'intendant soit autorisé à faire prendre l'état des contrevenans par une personne sûre, qui seroit choisie dans chaque diocèse, et qui s'acquitteroit en même temps du soin de disposer les nouveaux convertis de la manière qui vient d'être dite. On n'aura pas de regret à cette dépense qui peut être prise sur le fonds des amendes, par le succès qu'il est probable qu'elle procurera.

Cette séparation que les évêques exigent avec raison, ne laissera pas d'être cruellement embarrassante en certains cas ; il n'y aura pas de difficulté, lorsque les père et mère de la fille seront dans le lieu d'habitation de son prétendu mari, ou aux environs, d'obliger lesdits père et mère à la reprendre chez eux pendant le temps des épreuves. On peut espérer aussi que celles qui seront originaires d'une paroisse éloignée trouveront dans celle de leur habitation quelque âme charitable qui les recevra et qui les fera vivre en travaillant ; mais comment en usera-t-on avec ces prétendues femmes qui ont plusieurs petits enfans, dont personne ne voudroit se charger par la suite, et les embarras qu'elles entraîneroient avec elles, et que l'humanité ne permet pas de mettre à la rue ? Il semble que le seul expédient seroit de les laisser dans la maison de leurs fiancés, et d'en faire sortir ceux-cy qui vivroient à la vérité hors de chez eux, mais qui seuls seront moins embarrassés à trouver gîte que ne le seroit une femme avec des enfans.

Si, lorsqu'on donnera les ordres, cet article n'est pas arrangé, ces ordres seront imparfaits ; et souvent ne pourront pas être exécutés, au lieu que si un commissaire intelligent va sur les lieux à l'avance, il prendra des notes de tout, disposera les choses avec prudence et mettra ceux qui font exécuter les volontés du roy à portée de prévenir les troubles et la désolation qu'opéreroient presque nécessairement des séparations non prévues. Ce commissaire pourroit aussi,

en passant dans chaque communauté, faire publier la déclaration qu'on a proposé de rendre.

Par l'ordre qui sera signifié aux contrevenans, il leur sera enjoint de se séparer au plus tard dans trois jours et de ne point cohabiter ensemble, à peine de punition exemplaire et de garnison militaire, à moins qu'ils ne commencent par faire bénir leur mariage en face de notre mère sainte Eglise et par le ministère de leur propre curé.

On ne croit pas que l'ordre doive en contenir d'avantage, de peur que MM. les évêques n'imaginent qu'on veut mettre la main à l'encensoir et régler en quelque sorte les épreuves; mais comme la plupart des nouveaux convertis ont une aversion assez grande pour leur propre curé; qu'ils négligeroient peut-être de s'informer de lui-même de ce qu'il exige pour les marier, il sera utile et nécessaire de faire imprimer un avertissement sans tête ni signature, qui contiendra ce dont on sera convenu avec MM. les évêques, et qu'on fera répandre dans les communautés où il y a des nouveaux convertis. Si le clergé vouloit donner lui-même cet avis, il n'y auroit aucun inconvénient; il pourroit être conçu dans les termes suivans ou dans d'autres approchans:

« Le mariage étant un sacrement, les ministres de la sainte Eglise
 « catholique, apostolique et romaine ne peuvent le conférer qu'à
 « ceux qui, après avoir fréquenté l'église et assisté exactement au
 « service divin, demanderont la bénédiction nuptiale à leur propre
 « curé, répondront convenablement aux interrogations verbales qu'il
 « jugera à propos de leur faire, et satisferont d'ailleurs à ce qu'il leur
 « prescrira. Il ne sera point question d'abjuration verbale ni par
 « écrit. »

Si ceux qui ont reçu un ordre de se séparer négligent de s'y conformer les trois jours révolus, il sera mis dans leur maison un soldat en garnison à raison de douze sols par jour. Si au bout de huit jours ils persistent dans leur désobéissance, la garnison sera doublée; enfin, à l'expiration de la huitaine, on arrêtera le fiancé et on le mettra à la prison des troupes du même lieu, jusqu'à ce qu'il ait promis de satisfaire à la séparation requise. Quand on arrêtera quelqu'un, les garnisons seront levées.

Au reste, on propose de s'assurer de l'homme plutôt que de la femme, 1^o parce qu'étant le maître, il est presque sûr que la résis-

tance vient de sa part ; 2^o parce qu'il ne seroit pas en état de soigner les enfans qui peuvent être dans la maison, comme le fera une femme ; enfin, l'on ne s'assurera pas de l'un et de l'autre, pour ne pas laisser la maison et les enfans à l'abandon.

Si le fiancé, après avoir été élargi des prisons du lieu, récidive, habite de nouveau en sa maison, avant d'avoir pris des arrangemens pour placer sa femme ailleurs, ou avant d'avoir reçu la bénédiction nuptiale à l'église, il sera pris une seconde fois, et sur l'avis qui en sera donné, on expédiera des ordres pour le transférer dans des prisons réglées.

Quand les filles fiancées seront du lieu même, qu'elles n'aurent point d'enfans, et qu'elles aurent leurs père et mère vivans, ceux-ci seront obligés de les recevoir et garder jusqu'à la réhabilitation de leur mariage. S'ils en faisoient refus, on les préviendrait qu'on les contraindrait par l'établissement d'une garnison militaire, et cela seroit exécuté en cas qu'ils persistassent.

Il y a lieu de croire qu'en se conformant à ce qui vient d'être dit, les fiancés se détermineront à faire les démarches convenables pour obtenir la bénédiction nuptiale qu'il ne faut pas leur faire attendre trop longtemps. Cependant il est bon de prévoir encore certains cas embarrassans dans lesquels on peut se trouver.

1^o Il se peut faire que les fiancés obéissent quant à la séparation, et ne fassent aucune démarche pour se marier à l'église. On propose une distinction à cet égard : ou ils auront des enfans, ou ils n'en auront point. Dans le dernier cas, on doit, ce semble, les laisser tranquilles, et tenir seulement la main à ce qu'ils ne cohabitent point ensemble. Dans le premier cas, au contraire, s'agissant de légitimer des enfans qu'il est intéressant de rendre capables des effets civils, on ne saurait guère se dispenser d'exiger absolument la réhabilitation du mariage ; et pour y parvenir il faut mettre en usage les exhortations et les représentations pendant un certain temps. Si elles n'opèrent pas, on propose de faire signifier à l'un et l'autre fiancé un ordre portant qu'ils aient à faire réhabiliter leur mariage, et en conséquence de faire exactement et préalablement les épreuves qui leur seront prescrites, à défaut de quoi ils seront punis suivant l'exigence des cas. Cette punition pourroit être, au bout d'un certain tems, d'une amende pécuniaire qu'on répéteroit, si la première n'opéroit

pas. Enfin, après avoir mis en usage toutes les voies de douceur, on leur déclareroit que, puisqu'ils ont la cruauté de ne vouloir pas légitimer leurs enfans, le roy les leur ôtera et pourvoira à leur subsistance et éducation dans des hôpitaux. On ne doute pas que ce dernier expédient, qu'on ne doit mettre en avant qu'à la dernière extrémité, ne produisit un grand effet et ne déterminât les fiancés à faire ce qu'on exigeroit d'eux.

2° Un des fiancés consentira à faire les épreuves, l'autre ne voudra pas s'y soumettre, quel parti prendre? On estime que s'il y a des enfans vivans, il ne peut alors y avoir de difficulté de s'assurer de la personne de celui ou de celle qui seroit refusant et de la mettre en prison seule. Il seroit à souhaiter que MM. les évêques consentissent, à l'égard des prisonniers et prisonnières, que l'assistance à la messe qui se dit dans la chapelle de la prison, tint lieu d'assistance à la paroisse ; cela abrégeroit beaucoup, et il est fort intéressant d'abrégier le plus qu'il sera possible.

3° La signification des ordres portant injonction de se séparer peut opérer la fuite de quelques habitans, comme cela est arrivé dans la paroisse du Cayla à trois particuliers. Pour parer à cet inconvénient, il conviendrait d'ajouter à l'ordre de se séparer, qu'en cas que les fiancés ou l'un d'eux s'absentât de sa maison sans permission pendant plus de trois jours, les biens de l'absent seroient saisis par le régisseur, sur l'ordre qui en seroit donné par l'intendant, sans que le retour dudit absent, s'il est postérieur à la saisie, puisse l'autoriser à rentrer dans ses biens, s'il ne l'a préalablement fait ainsi prononcer.

L'officier ou la personne qui sera préparée pour veiller à l'exécution de cet article, devra donner avec exactitude avis de ceux qui s'absenteront, mais il ne négligera en même tems rien pour persuader aux parens des fugitifs qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de les faire revenir promptement, avant que leurs biens soient saisis ; et au cas qu'ils réussissent, il en écrira sur-le-champ, afin qu'on révoque les ordres qui n'auroient pas encore été exécutés par les régisseurs. Au surplus, quand les biens auront été une fois saisis, on ne les fera restituer qu'après que le mariage aura été réhabilité dans toutes les formes.

Il pourroit aussi être prudent, lors de la publication du ban portant défense de s'assembler, d'y ajouter, pour les nouveaux convertis seulement des paroisses de la campagne, celle de s'absenter sans permission pendant plus de trois jours à peine de saisie. Cela tendroit à instruire plus particulièrement le public des intentions du roy, et seroit une préparation aux ordres particuliers qui seroient ensuite signifiés et qui surprendroient moins.

4^o Enfin on a vu des nouveaux convertis se plaindre que les curés les rançonnoient. MM. les évêques sont seuls en état de parer à cet abus, et on ne doute pas qu'ils ne s'y prêtent volontiers dans une occasion où il faut rendre tout facile.

Avant de finir sur cet article, et pour ne rien omettre de ce qui y est relatif, on doit observer qu'il est possible de se former un doute sur la question de savoir si on doit, pour la réhabilitation des mariages, n'opérer que successivement dans chaque communauté, ou si les ordres doivent être donnés et exécutés partout à la fois.

Les raisons de la première opinion, seroient sans doute dans la crainte de mettre à la fois trop de gens hors de leurs maisons, qu'ils ne se répandissent dans la campagne, n'y commissent des désordres et même n'y prissent les armes.

Les raisons de l'avis contraire sont, qu'en agissant partout à la fois, on ne laisse pas aux nouveaux convertis le temps de se reconnoître ni de rien entreprendre; que si on avoit eu assez de troupes pour faire faire ci-devant tous les batêmes de cette sorte, le complot à Lédignan de se révolter et d'assassiner les curés n'auroit pas eu lieu; qu'avec un aussi grand nombre de contrevenans on ne finiroit jamais, si on alloit pas à pas; qu'il y aura assez de troupes dans la province pour ne craindre aucun mouvement qu'on seroit d'ailleurs en état de réprimer; qu'indépendamment des ordres aux nouveaux convertis de ne pas s'absenter de leurs communautés pendant plus de trois jours, l'instruction qui sera donnée aux officiers contiendra un article par lequel il leur sera enjoint de faire conduire devant eux les étrangers de la communauté qui y paroîtroient trop longtems, de les interroger et de les faire arrêter sur le moindre soupçon, et qu'enfin on a éprouvé que la résistance de quelques habitans du Cayla pour la réhabilitation de leurs mariages étoit principalement

fondée, ainsi qu'ils s'en expliquoient publiquement, sur ce qu'il n'y avoit pas de raisons de les attaquer par préférence à tant d'autres paroisses voisines auxquelles on ne disoit rien.

La dernière opinion paroît devoir être suivie, en observant néanmoins de ne commencer l'article des mariages, qu'après que les assemblées seront à peu près cessées, et que la capture ou la fuite des ministres auront délivré les nouveaux convertis de leur obsession et de leurs mauvais conseils. Mais comme les probabilités sur lesquelles cette opinion est fondée, ne sont pas des démonstrations, et qu'il n'est pas physiquement impossible que les craintes rappelées dans la première ne soient justifiées par l'événement, il est nécessaire que S. M. explique ses intentions à cet égard.

CHAPITRE IV. — *Des batêmes faits hors de l'église.*

Rien n'étant, au dire des évêques, plus incertain que les batêmes faits hors de l'église; et rien n'étant en même tems plus important que d'assurer le sort des enfans qui pourroient n'avoir pas reçu l'eau salulaire, il semble qu'après avoir donné une première chasse aux ministres, l'administration des batêmes ou le suplément des cérémonies, suivant que chaque pasteur croira devoir le décider, est le premier objet dont on doive s'occuper.

Le commissaire qui passeroit dans chaque communauté, prendroit un état du nombre d'enfans vivans que chaque nouveau converti n'auroit pas fait batiser à l'église; l'intendant rendroit une ordonnance générale au bas de cet état, par laquelle il seroit enjoint aux pères et mères y compris de porter leurs enfans à l'église et de les y présenter au curé, sans qu'il puisse leur être permis de le présenter à un autre prêtre ou curé que le leur, et ce dans trois jours, celui de la publication de l'ordonnance non compris.

Pendant ces trois jours on n'omettra rien pour engager les nouveaux convertis à se soumettre par les voies de douceur; au lieu de trois jours, on en laissera passer six ou huit. Ce terme expiré, on pourra mettre en usage les garnisons militaires; mais si rien de tout cela n'opère, on croit que les troupes doivent être autorisées à contraindre de force les parens à porter leurs enfans à l'église. Cet acte d'autorité qui n'auroit lieu qu'après avoir épuisé toutes les voyes de

représentation, est nécessaire en cas de résistance, soit pour le salut des enfans qu'on ne doit jamais exposer, soit pour préparer les nouveaux convertis à plus de soumission sur les mariages qui sont bien d'une autre difficulté; mais il faut des ordres pour pouvoir prendre cette voye, parce que dans l'incertitude des événemens, on ne veut avoir aucun reproche à essayer : après avoir représenté le pour et le contre, c'est au roy à décider. En supposant qu'on adopte cette proposition, on peut se flatter qu'en huit ou quinze jours tous les bâtemes seront faits; et pour le constater, les curés donneront un état de ceux qu'ils auront administrés et leur certificat qu'il n'y a plus d'enfans dans leur paroisse qui n'ait reçu l'eau à l'église.

Cet article une fois mis en règle, les curés ne doivent pas se faire le moindre scrupule de donner des avis des nouvelles contraventions, moins dans l'objet de faire punir les coupables, que dans celui de faire administrer à leurs enfans un sacrement sans lequel il n'y a point de salut. On ne peut être bien averti que de cette manière, et l'on espère que MM. les évêques voudront bien lever les mauvais scrupules que quelques-uns de leurs curés se sont faits sur ce chef.

Au surplus, les nouveaux contrevenans doivent être punis suivant la rigueur des ordonnances.

Autres objets.

Après avoir traité les quatre chapitres principaux qu'on avait annoncés, il reste à dire un mot de trois autres objets qui méritent attention.

Le premier est l'assistance des enfans aux instructions de l'église. M. de Bernage, par son ordonnance du 1^{er} février 1729, a fait une obligation aux pères et mères de les y envoyer, à peine de dix sols d'amende, pour chacun des enfans qui y manqueroient. Ces instructions ont eu quelque fruit; mais les circonstances de la dernière guerre ne permirent pas à M. Lenain de faire exécuter l'ordonnance de M. de Bernage. Il semble qu'il convient d'en reprendre l'exécution. Ces petites amendes n'accablent pas et cependant incommode assez pour qu'on ait attention à ne les pas encourir.

Le deuxième concerne la sépulture, ou pour mieux dire l'extrait mortuaire des enfans des nouveaux convertis, et des nouveaux convertis eux-mêmes. A l'égard des personnes qui décèdent en âge de

raison, sans avoir fait leur devoir, la déclaration du roy prescrit les moyens de constater leur mort, en faisant par les parens la déclaration qu'elle ordonne par-devant les juges royaux, mais elle ne dit pas que l'extrait mortuaire ne sera pas porté sur le registre du curé, et c'est à quoi il seroit bon de soumettre les nouveaux convertis pendant qu'on aura des troupes. Tout consiste à les obliger, quand un particulier sera mort, de venir le déclarer au curé qui en chargera son registre, et qui dira, comme cela se fait dans d'autres provinces, que ce particulier n'ayant pas rempli ses devoirs de catholique, a été enterré dans son champ ou son jardin. Il n'y a là rien de gênant pour les nouveaux convertis, il leur en coûtera moins pour le curé que pour le juge, et on aura des registres en règle qui mettront Sa Majesté à portée de faire, quand elle le trouvera bon, un dénombrement exact.

Cet objet peut néanmoins être renvoyé, si on le juge à propos; mais ce qui ne souffre pas de délais, c'est la sépulture des enfans en terre sainte. On ne doit plus tolérer que les pères et mères les refusent aux curés et les enterrent à leur mode. Comme on ne sait plus qu'il y ait aucune peine prononcée par les ordonnances ci-devant rendues sur les deux cas qu'on vient d'exposer, il faudroit une lettre du ministre qui autorisât à contraindre par la prison les nouveaux convertis à se soumettre à ce qui a été proposé.

Le troisième regarde les apostats, et ils sont en grand nombre. Il semble qu'à l'égard de ceux-là on doit leur enjoindre de fréquenter exactement l'église, à peine d'être poursuivis extraordinairement, et y tenir la main.

Sur la forme.

Après avoir traité le fond des opérations, il faut convenir de la forme, pour prévenir toutes difficultés et empêcher toute interruption dans l'exécution des ordres qui seront donnés conformes aux intentions de Sa Majesté.

Lorsque M. le maréchal de Richelieu est dans la province, il joint aux attributions ordinaires des commandans en chef, celle particulière de tout ce qui a rapport à la religion : il donne tous les ordres et juge les coupables.

Pendant son absence, l'autorité sur cet article est divisée en quelque

sorte entre M. le comte de Moncau, commandant, et l'intendant de la province.

Le premier, qui a la force en main au moyen des troupes qui ne reçoivent des ordres que de lui, est chargé du soin de réprimer tout ce qui trouble l'ordre public extérieur, et conséquemment de faire courir sur les assemblées, d'y faire faire des prisonniers, d'arrêter les ministres et prédicans qui sont déclarés ennemis de l'Etat et de contenir les peuples dans l'obéissance qu'ils doivent au roy, sur le chef dont l'exécution lui est adressée.

L'intendant connoît des contraventions aux ordonnances de Sa Majesté sur tout ce qui regarde l'ordre public intérieur, c'est-à-dire sur les mariages, batêmes et instruction des enfans. Il a le droit de faire arrêter qui bon lui semble, ministres et autres, et de juger les coupables sans forme ni figure de procès. Il a la maréchaussée à ses ordres, et quand elle ne suffit pas pour exécuter ceux qu'il donne en matière de religion, il demande la main-forte à M. le commandant qui l'accorde sans difficulté.

Cette division d'autorité entre le commandant et l'intendant est assez claire dans les affaires ordinaires, mais dans celles dont il s'agit, où il faudra vraisemblablement opérer dans toute la province en même tems, où les délais doivent être abrégés le plus qu'il sera possible, et où les troupes seront nécessairement chargées, dans un grand nombre de communautés, de l'exécution des ordres qui émaneront soit du commandant, soit de l'intendant, il est indispensable d'établir des formes qui conserveront les droits et prérogatives attribués à l'un et à l'autre.

Les troupes ne connoissent que les ordres du commandant; le commandant ne sauroit en donner sur les matières attribuées à l'intendant; comment donc faire exécuter par les troupes ceux de celui-ci sans blesser les droits du premier? c'est là le point de la difficulté qu'on se propose de résoudre.

Sur la capture des ministres.

Après qu'on aura donné la chasse aux ministres, ce ne sera guère ensuite que sur des avis particuliers, par lesquels on indiqueroit leur retraite, en tel endroit et à telle heure, ou sur des connaissances particulières, que les officiers des troupes acquerroient pendant leur

séjour dans les communautés, qu'on peut se flatter d'en arrêter quelques-uns.

Au dernier cas, c'est à l'officier à se conduire avec prudence, suivant les circonstances et relativement aux ordres de M. le commandant.

Au premier, les avis peuvent être donnés directement à l'intendant, et alors il en conférera avec M. de Moncau, et ils se concerteront ensemble, comme ils l'ont toujours fait, sur le parti qu'il conviendra de prendre.

Si les avis sont donnés aux officiers par le subdélégué de l'intendant ou par les personnes qu'il aura commises en certains endroits, il est nécessaire que l'officier y défère et fasse la recherche qu'ils indiqueront, et que les subdélégués ou autres personnes commises ne feroient pas légèrement.

L'intendant pourroit adresser à M. le commandant de la province une liste des personnes en question, et celui-ci pourroit par une lettre circulaire ordonner aux officiers de déférer sur ce chef aux avis qu'ils recevraient d'eux.

Enfin toute personne anonyme ou autre peut donner cet avis, et en ce cas on ne peut s'en remettre qu'à l'officier pour en vérifier la vérité et agir en conséquence.

Quand un ministre ou prédicant aura été arrêté, l'officier en instruira M. le comte de Moncau, qui de son côté en écrira à l'intendant, sur la réponse duquel la traduction du prisonnier sera faite dans les prisons du lieu qu'il indiquera, ou dans tel fort, château ou citadelle dont ils conviendront ensemble.

Au surplus, il sera nécessaire de faire passer aux officiers les signemens des ministres et prédicans, et de les prier de se procurer ceux qu'on n'auroit pas, qu'ils adresseront à M. le commandant qui en donneroit un double à l'intendant.

Des assemblées.

Cet article est presque entièrement du ressort militaire. C'est à M. le commandant à donner tous les ordres jusqu'à la capture des prisonniers inclusivement; il en donnera avis à l'intendant sur la réponse duquel la traduction sera faite ainsy qu'il a été dit cy-devant.

Il est possible aussi que l'officier reçoive des avis qui indiqueroient les lieux où l'on doit tenir l'assemblée; on ne peut relativement à ces avis que répéter ce qui a été dit sur l'article précédent et sur celui dans lequel on a traité le fond des opérations.

Des concubinages ou prétendus mariages.

Il faut encore distinguer les villes où il y aura des subdélégués et les lieux principaux où l'intendant aura des personnes de confiance qu'il fera connoître, d'avec les communautés où il n'y aura que des officiers qu'on puisse charger de la notification des ordres.

Au premier cas, M. le commandant de la province auroit la bonté d'ordonner aux officiers commandans, et ceux-ci à leurs subalternes, d'établir des soldats dans les maisons qui leur seroient indiquées. Il ne peut y avoir à cela aucun inconvénient, ne s'agissant pas d'aucune expédition qui puisse avoir des conséquences, mais seulement d'une garnison, ou d'arrêter un contrevenant qui auroit été comminé de la manière qui a été dite.

Mais au second cas, où on sera dans la nécessité d'adresser les ordres aux officiers commandans dans chaque lieu, il faudra, indépendamment de ces ordres, leur faire passer une instruction bien importante : les uns et les autres ne peuvent émaner que de l'intendant, parce que lui seul a l'attribution de ce qui regarde les mariages, et doit par conséquent diriger les opérations relatives à cet objet. On propose le moyen suivant pour ne pas faire brèche à l'autorité que M. le commandant seul a sur les troupes, et pour mettre les officiers dans l'obligation de se conformer aux ordres et à l'instruction dressée par l'intendant.

« L'intendant intitulerait les ordres de son nom et de ses qualités.

« Les ordres ne seroient adressés qu'aux particuliers nouveaux
« convertis en contravention : il leur seroit enjoint de se séparer, etc.,
« à peine de garnison militaire, etc.

« Ces ordres seroient remis communauté par communauté à M. le
« comte de Moncau qui les enverroit lui-même aux officiers par une
« lettre portant ordre de les faire remettre aux particuliers qu'ils
« concernent et d'en suivre l'exécution. Si on l'aimoit mieux, on
« pourroit faire imprimer sur le revers de la feuille où seroit placé

« l'ordre de l'intendant, les noms, titres et qualités de M. de Moncau, « avec un ordre conçu à peu près en ces termes :

« Il est ordonné à l'officier commandant à de faire notifier « l'ordre cy-dérrière et le présent, de se conformer à ce qui y est « porté et de nous rendre compte de l'exécution d'iceux.

« *Signé* : LE COMTE DE MONCAU. »

Il semble que de cette manière le droit de tout le monde seroit conservé ; les ordres aux troupes émaneroient de M. le commandant, ces ordres ordonneroient l'exécution de ceux de l'intendant de la part des troupes, et ce seroit à M. de Moncau que les officiers rendroient compte ; mais à cet égard il faudroit qu'il eût la bonté de faire remettre exactement à l'intendant toutes les lettres qu'il recevrait, pour que celui-ci pût suivre de concert les opérations dont il seroit chargé, et que ces lettres lui servissent de pièces justificatives de sa conduite.

Quant à l'instruction, elle ne sera point dressée en forme d'ordre, et ne sera adressée à personne nommément. Il y sera dit simplement que celui qui sera chargé de l'exécution des ordres fera telle ou telle chose en telle ou telle circonstance. L'intendant la joindra à une lettre qu'il écrira à M. le commandant, pour le prier de vouloir bien en procurer l'exécution de la part des officiers commandans dans les lieux qu'il désigneroit ; et M. le comte de Moncau l'enverroit ensuite auxdits officiers dans la forme qu'il jugeroit à propos, soit par une lettre simple qui leur prescrirait de s'y conformer, soit par un ordre imprimé portant qu'il est ordonné à M...., capitaine ou lieutenant commandant à..... de se conformer à l'instruction ci-dessus.

Si dans le cours de l'exécution des ordres il y avoit quelque sédition ou attroupement, M. le commandant seul est en droit d'y pourvoir, et il donnera sur cet objet et sur tel autre à lui dévolus les ordres particuliers que sa prudence lui suggérera.

Enfin, si les officiers sont chargés de prendre les états des contrevenans dans chaque communauté, M. le commandant leur en donnera l'ordre sur la prière que lui en fera l'intendant par une lettre, et il lui fera remettre lesdits états à mesure qu'ils lui rentreront.

Au surplus, l'intendant se propose de concerter avec le comte de Moncau la rédaction des ordres et de l'instruction.

Des batêmes.

Il a été dit qu'il seroit fait un état général, communauté par communauté, du nombre des enfans que chaque particulier nouveau converti n'auroit pas fait baptiser à l'église, et qu'au bas de l'état seroit mis un ordre général à chacun d'eux de porter lesdits enfans à leur curé, etc. Cet ordre ne sera adressé qu'aux personnes y dénommées; il sera remis dans cette forme à M. le comte de Moncau; pour les paroisses et villes où l'intendant n'aura ni subdélégué ni homme de confiance, M. de Moncau y joindra une lettre ou son ordre imprimé ou à la main, portant injonction à l'officier de s'y conformer.

Les batêmes formeront un article de l'instruction, et quant à la forme il en sera usé sur ce point comme sur celui des mariages, sauf la contrainte militaire, qui en cas de refus des parens seroit employée pour faire baptiser les enfans.

Autres objets.

1^o L'assistance des enfans aux instructions ne regarde point les troupes. L'ordonnance de M. de Bernage ne condamnant les contrevenans qu'à une peine pécuniaire que l'intendant prononce sur les états de mois que les maires et consuls sont tenus de lui envoyer.

2^o La sépulture des personnes mortes en âge de raison est un article non décidé. A l'égard de celle des enfans, il n'y a pas de difficulté, si les parens les refusoient au curé, de lui donner main-forte pour s'en assurer. Cet objet sera compris dans l'instruction.

3^o La conduite à tenir vis-à-vis des apostats fera aussi un article de l'instruction, mais il sera nécessaire de leur faire signifier des ordres, et ils seront dans la même forme qui a été proposée sur les mariages et batêmes.

4^o L'intendant communiquera très exactement à M. le commandant tous les avis qu'il recevra, et lui remettra en original ceux qui ne concerneront que la partie du militaire. Il demande qu'il en soit usé de même à son égard, et, il a lieu de l'espérer, comme une suite de

l'union qui est entre M. le comte de Moncau et lui, et qui devient plus nécessaire que jamais pour le bien du service.

Projet d'un ban à publier au son du tambour, dans chaque ville ou quartier, quand l'ordre en aura été donné par M. le commandant de la province.

NOTA. — Ce ban, en la partie qui défend aux nouveaux convertis de s'absenter de leurs maisons pendant plus de trois jours, ne seroit publié que dans les paroisses de la campagne. Il paroît qu'il y auroit trop d'inconvénients d'assujettir les habitans des villes à la formalité de prendre des permissions, ce seroit une gêne insupportable pour le commerce.

DE PAR LE ROY,

« Il est défendu à tous les sujets de Sa Majesté nouveaux convertis
 « de s'absenter plus de trois jours du lieu de leur domicile, sans en
 « avoir obtenu préalablement la permission par écrit de l'officier
 « commandant; et à la charge audit cas de se représenter devant
 « ledit officier à l'expiration de ladite permission, le tout à peine
 « d'être traités comme fugitifs et de confiscation de leurs biens, qui
 « seront saisis par le régisseur. Fait au surplus Sa Majesté très ex-
 « presse défense à tous ses sujets de s'assembler armés ou non armés,
 « sous quelque cause ou prétexte que ce puisse être, à peine d'être
 « punis conformément aux ordonnances, suivant l'exigence des cas,
 « et d'être traités comme ennemis de l'Etat. »

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

LES COLLOT D'ESCURY

RÉFUGIÉS EN HOLLANDE ET EN ANGLETERRE

1685-1834.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE COLLOT D'ESCURY

Faite par *Daniel Collot*, écuyer, seigneur d'Escury, réfugié en Hollande, avec sa femme, Anne-Catherine de la Valette.

Premièrement je dirai qu'au-dessus de David Collot, écuyer, seigneur d'Escury, mon grand-père, nous ne pouvons pas bien savoir nos ancêtres, parce que sa seconde femme, par haine pour ses enfans du premier lit, brûla les papiers et les titres de la famille de mon grand-père, comme on le verra dans la suite de cet écrit. Mais David Collot, écuyer, seigneur d'Escury, estoit originaire de Picardie, proche Noyon, comme je l'ay leu plusieurs fois dans son contract de mariage avec Françoise-Philippe de La Villorio, maison de calité en Bretagne, qu'il épousa en 1583 et dont il n'eut point d'enfans : elle mourut en 1601, et quoyqu'elle luy eût donné tout son bien par testament, comme il en avoit de luy-même assé, il rendit aux héritiers de sa femme tout ce qu'elle luy avoit donné. Ledit David se maria en 1606 avec damoiselle Marie Le Noir, dont la mère étoit Coisnon. Il eut trois enfans d'elle, à sçavoir : Philippe, André et Margerite : il ne vécut avec elle que jusqu'en 1612, et mourut laissant ses trois enfans dont le plus vieux n'avoit que quatre ans et demy : mon père, qui se nommoit *André*, n'avoit que deux ans, étant né au mois de may 1610. On leur élut des tuteurs en 1613, qui étoient Messieurs de Beauchans et Le Noir, frère de leur mère. Ces messieurs non plus que la mère ne firent pas le profit des mineurs. Les tuteurs et la tutrisse absorbèrent par les comptes qu'ils firent tout l'argent de la somme que mon grand-père avoit consigné, sans que les enfans en ayent jamais pu revoir un lot, car j'ay ouit

souvent dire à mon père que pour luy il n'en a jamais rien retirez ; il a été fassile à ces messieurs, étant d'intelligence avec la mère, de faire tout ce qu'ils vouloient parce que les enfans n'avoient pas un seul parent, du costé de leur père, pour veiller à leurs intérêts ; tout ce que nous avons pu apprendre de ma grand'mère Marie Le Noir, touchant l'origine de son époux, est que feu son mary David Collot, escuier, seigneur d'Escury, lui avoit dit qu'il avoit environ quinze ans, et son frère un an de moins, lorsque sa mère fut massacrée avec toute l'église de Vassy, petite ville en Champagne sur le Bloise, dans les premières guerres sivilles de religion sous Charles IX. La mère, dis-je, périt dans l'église, par l'armée du duc de Guisse. Pendant qu'on étoit occupé à chanter le psaume LXXXVIII, ces barbares entrèrent dans l'église, l'espée à la main, et massacrèrent tous ceux qui y étoient, que luy et son frère avoient entendu leur mère, qui étoit veuve, demander à Dieu, plusieurs fois, la grâce de sauver ses enfans, et de luy accorder, à elle celle de mourir pour son saint nom ; que luy, David Collot, et son frère, ayant remarqués que les troupes avoient du blanc à leurs chapeaux, ils en mirent aussi aux leurs, et par ce moyen se sauvèrent ; que luy David se retira chez Monsieur l'évêque de Noyon, qui étoit fort ami de sa famille ; il se cacha là pendant trois jours, après ce temps-là l'évêque luy dit de se retirer de chez luy parce que, si on savoit qu'il luy avoit donné asille, on le massacreroit lui-même. Ainsy mon grand-père se retira en Bretagne, chez Monsieur le comte de Fretigny, qui le reçut chez luy fort obligeamment et le garda jusqu'à son mariage avec Françoise-Philippe de La Villorio. Dans ce temps-là, Henry IV monta sur le trône de France, ce qui engagea mon grand-père à aller demeurer à Vitré, petite ville à Messieurs de la Trimouilles, en Bretagne, où il y avoit une grande Eglise soutenue par ces seigneurs-là, enfin d'avoir la consolation des exercices de piété qu'ils n'avoient à la campagne que fort incommodément. Après la mort de mon grand-père, ma grand'mère se remaria en seconde noce à un nommé Demardaux, qui étoit papiste, de qui elle a eu ses enfans, qu'elle aimoit beaucoup plus que ceux du premier lit, qui est la seule chose qu'on luy aye jamais pu reprocher, car c'étoit une personne qui avoit de l'esprit extrêmement, ainsy que du mérite, mais sa haine pour ses enfans du premier lit, et surtout pour mon père, alla sy loin, qu'après avoir eu dissipé leur bien, et l'avoir donné à son mari et ses enfans, elle

brûla tous les titres et papiers de feu son mary, enfin que ses enfans ne pensent pas répéter les biens de leur père ; preuve de cela, c'est ce qu'elle m'a dit à moy, qui écrit ce cy, l'ayant été voir un jour, en passant par Vitré, je pouvois alors avoir environ quatorse à quinze ans. Ah ! me dit-elle en me caressant, si j'avois cru avoir un si joly petit-fils que toy, je ne t'eusse pas fait si grand tort que je t'ay fait, et je t'eusse conservé avec soin tes titres et papiers, par où tu eusses vu qui tu es, puisque tu eusses trouvé encore bien du bien dans le païs de ton grand-père. Ce Demardaux n'exerça pas moins sa persécution contre les enfans du premier lit, pour les faire changer de religion, que contre leur mère, et même il y réussit en partie, car il fit changer mon oncle Philipe et ma tante Margerite, mais pour mon père, Dieu le délivra de ce malheur quoiqu'il n'avoit pas deux ans lorsque son père mourut et qu'il étoit à la mercy du beau-père et d'une mère qui ne l'aimoit pas. Comme son tempérament [étoit fort vif, même un peu violent, ayant beaucoup d'honneur, de courage et de cœur, il commença à résister aux mauvais traitemens de son beau-père, qui ne souhaitoit rien tant que d'en être débarrassé. C'est pourquoi il consentit aisément à la proposition que mon père luy fit, de le faire équiper et qu'il iroit chercher fortune, auprès de Monsieur le marquis d'Antrague, s'étant souvenu que ce marquis étoit un fort bon ami de son père ; mon père partit de son beau-père à l'âge de douze ans, pour aller trouver Monsieur d'Antrague, qui demouroit dans les Sévennes à deux cents lieues de Vitré : il y arriva heureusement, et Monsieur d'Antrague le reçut avec toute l'amitié et la tendresse d'un père, il le fit élever pendant deux ans avec Messieurs ses enfans. Monsieur d'Antrague étoit gouverneur de Barnègues : il donna un enseigne dans Barnègues à mon père, mais les guerres de religion arrivèrent. Louis XIII prit Barnègues et cassa les troupes : alors mon père prit le parti d'aller en Hollande où il fut deux ans dans un régiment à Utrecht ; de retour en France, Monsieur le duc de la Tremouille leva une compagnie de gendarmes et en donna la cornette à mon père, mais cette compagnie ne subsista pas longtemps, car la cour obligea Monsieur le duc à la congédier. Ainsy mon père se trouva sans employ, ce qui le fit aller trouver Mademoiselle de Rohan, pour luy demander une lettre de recommandation pour Monsieur son frère Henry de Rohan, qui commandoit dans la Valteline, il le obtint et s'y en alla. Il fut reçu de Mon-

sieur de Rohan très favorablement et fait gentilhomme de sa chambre et cornette de ses gardes. Après la disgrâce de Monsieur de Rohan, mon père alla au service du duc de Birkenfeld, qui le fit cornette : le roy de France n'ayant plus besoin de ces troupes les cassa, de sorte que mon père se trouva encore sans employ. Monsieur de Turenne lui donna une lieutenance dans Streefs. Mon père fit la campagne et fut grièvement blessé, ayant eu un bras de cassé : il se fit porter à Metz, où on le luy pensa couper, mais il en guérit; il fit une seconde campagne sans pouvoir avoir de compagnie. Comme il avoit le malheur d'être blessé dans toutes les occasions où il se trouvoit, il reçut à Lamort (?) un coup de mousquet quy luy écrasa tout le nez et dont il pensa mourir, ce quy luy procura une compagnie dans la marine en 1639; il fit après encore plusieurs compagnies. Pour le récompenser, le roy le fit en 1653 gentilhomme servant, comme on peut le voir par sa patente que j'en ay dans ma cassette. En 1640, au mois de juillet, mon père épousa ma très chère mère Mademoiselle de La Primaudois, de qui il eut huit enfans, à sçavoir quatre garçons et quatre filles : deux garçons moururent enfans. Je fus le troisième; des quatre filles il n'en vécut qu'une, qui est morte chez moi fille à Dublin, en Irlande. Le quatrième garçon fut tué, lieutenant dans Auvergne, à la bataille de Senef; il portoit le nom de la seigneurie de Landaurant. En 1649, ma très chère mère mourut, j'avois environ six ans. Dans ce temps-là, mon père négligea de faire enregistrer les lettres patentes de confirmation de noblesse qu'il avoit reçu du roy, parce qu'il partit pour l'armée; cela l'obligea, en 1655, de les faire renouveler, et en 1656, il les fit enregistrer à la chambre des comtes de Bretagne, mais ne les fit point vérifier, ne croyant pas la chose nécessaire, ce qui le jeta dans l'embarras et pensa même nous faire grand tort. En 1659, le roy établit une chambre pour examiner, à Rennes, la noblesse; mon père y fut assigné, comme les autres, à qui ses lettres de noblesse ne servirent à rien, parce qu'il ne les avoit pas fait vérifier; ainsy il fallut avoir recours aux titres et en chercher en Picardie, d'où nos ancêtres sont originaires. Pendant le temps que mon père étoit occupé à cette recherche, on le condamna, sans avoir été ouï parce qu'il étoit huguenot, ny sans qu'on eût examiné ses preuves, et la chambre se sépara, ce qui obligea mon père à présenter une requeste au roy, qui, par des lettres patentes de 1675, nous releva de l'injuste arrêt de la chambre

de Bretagne. Le roy aimait mieux les donner que de casser l'arrêt, il a bien fallu ainsi en passer par là, mais on ne sauroit nous disputer une ancienne extraction noble, puisque nous avons retrouvé des titres de plus de 400 ans, que mon père produisit au conseil, mais cela n'a pu faire casser l'injuste arrêt, de sorte qu'il a fallu se contenter de ces lettres patentes, qui furent vérifiées à Rennes en 1675. Quant à tous les titres et preuves, ils sont entre les mains de mon cousin germain, fils de Philippe, qui a toujours porté notre nom de Collot, jusqu'en 1685; mais étant devenu maître de la terre seigneurale de Landaurant, par l'abandon que nous en avons fait, comme de tous nos biens, pour nous sauver, à cause de la religion, il a pris le nom de Landaurant; quoique les titres eussent dû lui appartenir; puisqu'il étoit fils de la branche aînée, ils nous appartenoient, parce que dans l'année 1675 mon père se donna la peine et fit les frais de les aller lever en Picardie, mais ils sont restés entre les mains de mon cousin, qui pria instamment mon père de les lui prêter, pour lui épargner les peines et les frais de les lever lui-même; mon père les lui refusa plusieurs fois, mais ne pouvant plus y résister, à sa persécution, il les lui envoya, et quoique mon cousin lui eût promis de les lui renvoyer, il n'en fit rien. Sur ces entre-faites, la cruelle persécution est survenue, en 1685, qui obligea mon père, comme moy, à abandonner notre patrie, sans avoir pu retirer de Monsieur de Landaurant les titres et preuves de notre naissance, or les actes et les lettres du roy que j'en ai pu sauver comme par miracle. Mon père sortit de France en 1686, ayant 76 ans. Monsieur le prince d'Orange lui donna une pension de capitaine, dont il ne jouit guères, car il mourut la même année de sa sortie de France, à Niémègue, où je m'étois retiré avec toute ma famille en sortant de France : comme je le ferai voir par cet écrit, en faisant mon histoire. J'avois environ six ans lorsque ma très chère mère mourut; après cette mort, mon père me mit à Ladomerie, chez mon oncle et ma tante de Latulerie, où je restai deux ans; après, mon père me retira de là, et me mit en pension à l'école, où je restai aussi deux ans. En 1654, mon père, qui étoit à Paris, m'y fit venir : j'y restai six mois; au bout de ce temps, mon père me renvoya en province avec ma tante de la Primaudois. Quinze jours après, mon père revint en province et me mena à Saumur, où il me laissa pour me faire étudier, mais je n'y restai pas fort longtemps, car

Monsieur le marquis de la Moussaye, beau-père de Monsieur de Turenne, qui m'avoit vu à Paris, écrivit à mon père pour luy prier de me donner à luy pour son page, ce qu'il fit. J'entrai chez Monsieur le marquis en 1655, et j'y restay jusqu'en 1660; j'allai en 1661 à Paris, à l'académie, où je restay quinze mois, et en 1662, j'entray dans les gendarmes de la reine, qui étoit une nouvelle compagnie composée de cent maîtres, tous gentilhommes réformés. En 1665, on me donna une lieutenance d'une compagnie, qui fut cassée en 1668; puis j'allay voir Monsieur le comte de Quentin, quy me retint chez luy près de trois ans, mais la guerre ayant recommencé en 1672, on me donna une lieutenance de cavalerie; et en 1674, mon capitaine ayant été tué à la bataille de Saint-Seim, me fit la grâce de me donner la compagnie.

Continuation faite par HENRY, baron COLLOT D'ESCURY, fils de Daniel.

Comme je trouve qu'il est très nécessaire pour mes enfans de sçavoir par quelle raison ils se trouvent dans ce pays ici, et quel événement nous y a mené, je m'en vais tâcher d'en rapporter en gros ce que j'en sçay, enfin de faire admirer à ma postérité les voies et les moyens admirables dont Dieu se sert pour conserver ceux qui mettent toute leur confiance dans sa grande miséricorde, car si jamais elle s'est manifestée à l'égard de quelqu'un, c'est au nôtre. Ainsi, mes très chers enfans, ne mettez jamais votre confiance dans les biens de ce monde, ny dans les amis que vous pourriez vous faire, puisque tout cela peut vous estre enlevé dans un instant par la volonté de Dieu, mais établissez-vous un trésor au ciel qui ne peut vous estre ravi.

Très peu de temps après la mort de M. de Turenne, mon père eut le malheur d'avoir le bras cassé d'un coup de feu; on fut obligé, pour luy sauver la vie, de le luy couper, deux doigts au-dessous de l'épaule. Le roy adoucit ce malheur par une pension qu'il luy donna de 200 écus par an, sa vie durant, comme on peut le voir par l'acte que j'en ay, et il en a joui pendant tout le temps qu'il est resté en France.

En 1677, le 19^e may, mon père épousa ma chère mère, Anne-Ca-

therine de La Vallette, fille cadette de M. de La Vallette, seigneur de La Touche, qui a été lieutenant du roy à Stenay, ville forte sur la Meuse; mon père eut en France cinq enfans d'elle, à sçavoir quatre garçons et une fille; l'ainé mourut en France, et les quatre autres sont sortis de France avec mon père et ma mère qui, en 1685, abandonnèrent biens, charge, pension et patrie, pour éviter les cruautés qu'on exerçoit contre ceux qui ne vouloient pas changer de religion; comme toutes les histoires de ces temps-là sont remplies de cette terrible persécution, je renvoye ceux de mes enfans qui seront assez curieux, pour en sçavoir les particularités. Mon père et ma mère, dis-je, en 1685 se mirent en chemin avec leurs quatre enfans pour chercher dans les pays étrangers la liberté de pouvoir servir Dieu en sûreté, suivant les préceptes de notre sainte et divine religion; mon père et ma mère étoient à cheval, et les quatre enfans, dont l'ainé avoit six ans, étoient dans des paniers sur un cheval qu'un valet menoit par la bride. Mon père, qui avoit quelques affaires à Tours, entra dans la ville, mais fit prendre une autre route à ma mère et à sa famille; il eut le malheur d'y estre arroité et mis en prison, où il ne resta que quatre jours, car la crainte de faire prendre sa femme et ses enfans quy n'avoient pas été arroité, l'obligea plutôt que les frayeurs de la mort, ou des souffrances qu'on luy avoit fait souffrir à faire une abjuration de sa religion, quy étoit la seule chose qu'on demandoit. Ainsy il fut mis d'abord en liberté; dès ce qu'il fut relâché, tous ses soins furent de rechercher sa femme, ne sachant ce qu'elle étoit devenue; il apprit qu'elle avoit continué sa route vers Orléans, mais elle avoit été obligée de laisser en passant chez une de ses amies un de ses enfans, nommé Siméon, qui étoit le cadet des quatre, parce qu'il étoit trop jeune pour soutenir les fatigues d'un si pénible voyage. Mon père passa heureusement par là pour apprendre des nouvelles de sa femme; il y trouva mon frère qu'il porta avec luy, aimant mieux que Dieu le retira à luy, que de le laisser dans un païs où il auroit été élevé dans une religion si opposée aux commandemens de Dieu; mon père rattrappa ma mère à Orléans, et de là firent le chemin ensemble jusqu'à Bâle en Suisse, sans aucun accident pour eux ny pour leurs quatre enfans. Dès ce que mon père fut arrivé à Bâle, la première chose fut de rendre grâce à Dieu de la faveur qu'il luy avoit accordé, de le tirer et toute sa famille de la Babylone, et de luy demander pardon de la foiblesse qu'il avoit eu

de faire abjuration de sa sainte religion, qu'y est un malheur qu'y luy a toujours tenu fort à cœur. Mais sans cela sa femme et ses enfans n'auroient guère pu éviter d'estre pris ; ainsy c'est un sacrilège qu'il a commis pour l'amour d'eux, dont nous et les nôtres doivent à tout jamais luy en tenir compte, car il n'y a ny tourmens, ny menasses qui l'eût fait succomber, puisqu'il méprisoit trop la vie et aimoit trop la religion pour avoir commis cette lâcheté. Ma mère, en arrivant à Bâle, accoucha d'un garçon, car il faut remarquer, outre l'embarras de ses enfans, elle étoit grosse ; après ses couches, mon père la laissant et toute sa famille à Bâle, vint en Hollande. M. le prince d'Orange luy accorda la pension de capitaine de cavalerie ; après cela il alla chercher sa femme et ses enfans et s'établit à Nimègue, où il resta jusqu'en 1688, que mon père passa en Angleterre pour l'entreprise que le prince d'Orange fit sur ce royaume. Mon père fut fait capitaine de cavalerie dans le régiment de Chambéry, qui depuis a été le régiment de Galwoys, où il a été major ensuite ; après que le prince eut été reconnu roy d'Angleterre, mon père vint chercher ma mère qu'il mena avec toute sa famille dans ce pays-là ; elle avoit augmenté d'une fille, car ma mère accoucha d'une fille à Nimègue ; ainsy nous étions quatre garçons et deux filles. Mon père passa en 1689 en Irlande avec les troupes, où il fit toutes les campagnes avec le régiment jusqu'à ce que ce royaume ait été réduit à l'obéissance du prince d'Orange comme roy d'Angleterre. Lorsque le roy eut soumis tous ces Etats à son obéissance, il songea à soutenir la guerre contre la France, qui étoit vivement allumée partout et qui se pousoit avec beaucoup de vigueur dans les Pays-Bas espagnols ; pour cet effet, il fit passer toutes les troupes dont il n'avoit pas besoin en Angleterre, en Flandres. Le régiment de Galwoys fut du nombre de ceux qui passèrent dans ce pays-là ; mais milord Galwoys, qui étoit fort des amis de mon père, luy conseilla de rester en Angleterre auprès de sa famille, qui étoit fort nombreuse et qui augmentoit presque tous les ans, et s'offrit de luy en faire obtenir l'agrément du roy. Mon père prit ce parti-là pour le bien de sa famille ; car s'il fût venu à manquer, elle auroit été dans un triste et déplorable estat ; elle étoit composée de six enfans, dont le plus âgé avoit dix ans ; ce parti-là a été cause que mon père n'a pas poussé sa fortune plus loin, car par son ancienneté d'officier, il auroit dû estre fort avancé ; mais n'ayant pas servi les dernières campagnes de la guerre,

il n'a pas été avancé, il resta en Angleterre jusqu'à ce que la casse après la paix de Ryswyck fût faite ; alors on envoya en Irlande les officiers qui étoient à la pension dans ce pays-là, où il a fini ses jours ainsi que ma mère, qui y est morte à Dublin en 1699, âgée de 46 ans ; mon père en 1714, âgé de 71 ans. Ils ont eu onze enfans ensemble ; mais il n'en est resté que sept qui soient demeurés en vie jusqu'à un âge un peu avancé, à savoir une fille qui est née en France en 1679 ; elle a épousé un nommé Boisleau de Castelnau, de Nîmes, plus quatre garçons qui se nommoient Daniel, né en France en 1681 ; Henry, né en France en 1682 ; Siméon, né en 1682 ; ces quatre enfans sont nés à la Touche, terre qui nous appartenoit en Touraine, mais qui a été comme le reste de nos biens abandonnée pour la religion. Le cinquième enfant, Abel, a été à Bâle en Suisse en 1686. En 1688, ma mère accoucha à Nimègue de ma sœur Anne ; elle a épousé un nommé Marret de La Rive, capitaine de dragons en Angleterre, qui est établi comme ses deux enfans à Dublin en Irlande ; ma mère est accouchée en 1699 de ma sœur Marie ; elle a épousé un nommé Corneille, capitaine d'infanterie en Angleterre et second ingénieur d'Irlande ; ils ont eu plusieurs enfans, dont sont restés sept en vie ; pour les quatre autres sont morts fort jeunes ; ainsy je n'en parleray pas, mais je dirai que Daniel est mort en 1710, capitaine de dragons dans le régiment de Walef ; Henry, comme c'est moy qui écris ceci, j'en parleray plus au long dans la suite ; Siméon a été colonel d'un régiment au service de l'Angleterre, qui a porté son nom, a épousé une demoiselle Zellard de Leefdoel en premières noces, dont il n'a pas eu d'enfans, et en secondes noces une demoiselle Baron, de laquelle il a eu trois enfans, une fille, morte jeune, et deux garçons, qui sont tous deux capitaines d'infanterie dans les troupes angloises ; Abel a été tué au siège de Bonn, l'an 1703, il étoit cadet au régiment Disselle. Voilà en abrégé ce qui regarde mes frères et sœurs ; je m'en vais entrer dans un détail plus particulier pour ce qu'y me regarde.

J'avois environ huit ans, mon père me plaça près d'un seigneur anglois ; mon père me mit ensuite cadet dans les gardes angloises, j'avois alors environ douze ans ; j'y restay un an sans grande espérance d'avancement, ce qui engagea mon père à me proposer d'aller en Allemagne trouver un M. de La Motte, qui est mon cousin germain, qui est présentement général-major et qui avoit un régiment

à luy au service du duc de Zelle : je crus que ce parti-là seroit le plus propre à me faire avoir de l'employ après que j'aurois porté le mousquet pendant quelque temps. Ainsy mon père m'équipa fort bien et me donna 150 francs pour mon voyage. Je m'embarquay pour la Hollande, pour de là continuer mon voyage pour l'Allemagne. Etant en Hollande, j'allay voir à La Haye une sœur de M. de La Motte, qui avoit épousé un nommé M. de La Vallée, elle étoit ma cousine et me reçut chez elle ; elle me dit qu'elle attendoit son frère incessamment et que je ferois bien de l'attendre ; ce que je fis. Il arriva, et lorsqu'il m'eut vu, il me dit que j'étois trop jeune et trop petit (j'avois alors treize ans), et qu'il ne pouvoit se charger d'un si jeune enfant. Ce refus rompit tout mon dessein et m'embarrassa extrêmement, parce que je ne savois quel parti prendre ; d'ailleurs que je causois beaucoup d'inquiétude à ma cousine que je ne luy restasse sur les bras. Enfin, je pris un parti et j'entray, quoique je n'en avois pas guère envie, chez M. l'ambassadeur de Suède pour page. J'y eus tous les agréments imaginables, même je puis dire que j'aurois été fâché d'en avoir pas pris ce parti-là, car cela me procura l'occasion de voir le plus beau congrès de paix qui ait jamais été. Ayant reçu l'ordre de son retour, il me demanda sy je voulois aller avec luy dans son pays ; j'ay accepté sa proposition et le suivis en Suède, où il m'auroit très certainement rendu service, puisqu'il étoit plein de bonne volonté pour moy, mais il n'y resta que trois mois, après quoy il reçut ordre du roy de retourner en Hollande où il y avoit des affaires de la dernière importance à négocier ; ainsy je fus obligé de revenir avec luy. Au commencement de 1703, j'avois pour lors vingt ans, j'entrai chez M. d'Oumerkerke, veldt-maréchal des troupes de la Hollande, pour son écuyer. Je fis deux campagnes sans avoir pu obtenir d'employ ; mais l'année 1705, je fus fait cornette dans le régiment de Craling Cavalerie, et dix-huit mois après lieutenant. En 1708, comme j'étois toujours resté chez M. d'Oumerkerke, il me dit une grossièreté, chose à quoy je n'étois pas accoutumé et pourquoy je le quittay, quoique M. le duc de Marlborough m'aye fait la grâce de me parler pour tâcher à me persuader que je devois oublier ce qu'y s'étoit passé et y retourner, mais je ne pus m'y résoudre ; depuis j'ay toujours servi dans l'armée, car l'année 1709, je fus fait capitaine lieutenant et major de brigade, ce que je suis resté. L'année 1715, je passay en Angleterre, où j'avois dessein d'acheter de l'employ, afin de quitter celui où on

s'avance si lentement, mais la chose ne réussit pas ; ainsi au bout de quatre mois je revins en Hollande et j'allay à ma garnison, qui étoit à Grave ; j'eus le bonheur de plaire à M. d'Els, qui est général-major et gouverneur de cette place, qui me mena avec lui à Bois-le-Duc, chez Madame Sweerts de Landas d'Oirschot, sa sœur, où il y avoit encore deux filles à marier ; il me fit comprendre que son dessein étoit d'établir ses deux nièces en les mariant ; je lui offris ma personne et mon cœur pour l'ainée des deux, qu'il accepta, et quoique ma femme ne me connoissoit que de sept à huit jours, par déférence de son oncle et l'approbation de Madame sa mère, elle y consentit à m'épouser ; ainsi nous nous mariâmes le 23 octobre 1715, et le 2 août 1716, nous avons eu ensemble une fille qui se nomme Georgette. Voilà où finit pour le présent mon histoire.

Fait à Bois-le-Duc, le 1^{er} juillet 1717, et dans la 34^e année de mon âge.

En 1725, le régiment dans lequel ledit Henry fut capitaine lieutenant, fut envoyé en garnison en Nord-Hollande ; Henry, écuyer, Collot d'Escury, alla demeurer à Alkmaur, où il acheta le droit de la bourgeoisie pour donner plus de droit à ses enfans à entrer dans des emplois politiques. Il mourut en 1733 à Zwolle ; sa femme en 1744, à Bois-le-Duc.

A. *Henry*, écuyer, Collot d'Escury, et *Johanna-Martina-Geertruid Sweerts*, de Landas, eurent huit enfans :

1^o *Georgette*. — 2^o *Arnold-Joost*, mort en 1735 (sans enfans). — 3^o *Siméon-Pierre* (ci-après). — 4^o *Albertine*. — 5^o *Geertruid-Henriette*, — 6^o *Gratiane*. — 7^o *Martha*. — 8^o *Edmond Els*, mort en 1794, capitaine d'infanterie (sans enfans).

A. 3^o *Siméon-Pierre*, écuyer, Collot d'Escury, seigneur de Naaldwyk et Sliedrecht, épousa *Charlotte-Elisabeth van der Burch*, qui lui donna huit enfans :

a. *Hendrik*, membre de la Cour criminelle de Hollande, épousa en 1769, *Catherine van Zanen* ; en 1781, *Fagel* ; eut trois filles et un fils mort très jeune. — b. *Johan Marte*, 1742-1817 (ci-après). — c. *Emelia-Christiana Els*. — d. *Levina-Martha*. — e. *Henriette-*

Jacolina. — *f.* Margaretha-Theodora. — *g.* Robert, 1753-1834 (ci-après). — *h.* Marta-Francina.

A. 3° *b.* Johan Marte, écuyer, Collot d'Escury, écuyer de Guillaume V, prince d'Orange, et Mademoiselle la baronne du Four, eurent plusieurs enfants, dont deux fils :

I. Hendrik (ci-après), 1773-1848, dont en vie : trois fils et trois petits-fils.

II. Carel-Emilius Els, 1779-1828, dont en vie : deux fils et deux petits-fils.

A. 3° *g.* Robert, baron Collot d'Escury, et Cornelia-Maria Backer, eurent quatre enfants, encore en vie :

I. Robert (sans enfants), épousa : 1° Howgenhourk *Fulleken*, et 2° la baronne *Melvil* de Carnbee. — II. Antoine (deux filles, un fils), épousa mademoiselle May. Capitaine de marine. — III. Henrik (deux fils, deux filles de premières; deux filles de secondes noces), épousa : 1° la baronne de *Smeth*, de Deurne, et 2° de *Rappard*, Echevin de La Haye. — IV. Elisabeth-Charlotte, épousa M^r Janszen à Amsterdam.

A. 3° *b.* I. Hendrik, baron Collot d'Escury de Heinenoord, et Ida-Cornelia van Rees, eurent six enfants. — Il s'est signalé par sa carrière politique et littéraire; il a été président de la seconde chambre des Etats-Généraux, et membre du conseil d'Etat. — Son livre intitulé : *Holland's Roem in Kunsten en Vetenschappen*, lui a acquis une grande réputation.

N. B. — Il est digne d'être remarqué que la famille Collot d'Escury, qui est actuellement établie en Hollande et dont la noblesse a été reconnue sous le règne du roi Guillaume I^{er}, tire son origine du seul Henry, écuyer, COLLOT D'ESCURY, qui, à l'âge de treize ans, quitta ses parents, établis en Angleterre, pour chercher fortune sur le continent.

Pour de plus amples détails de l'origine de la famille Collot, on peut encore ajouter cet extrait d'un Journal fait par Daniel :

« Nous avons tous nos titres, mais mon cousin Collot Landauran me
« les retira par finesse, disant qu'il avoit une grande affaire contre ses
« beaux-frères qui luy dispuoient sa noblesse, ce qu'y m'obligea de les
« luy envoyer à Paris et lesquels je ne peux ravoir; mais il m'a envoyé
« un mémoire des titres qu'il a en main et qui est dans mes titres parti-
« culiers dans ma cassette; cela n'empeschera pas que je les mette par
« extrait.

*EXTRAIT des Titres justificatifs de la qualité de la maison de
Collot d'Escury.*

« Un extrait de la chambre des comptes de Paris de Guyon Collot, de 1444.

« Un certificat d'homme d'armes de Jean Collot, de 1530.

« Deux extraits de la cour des aydes de Normandie, de 1554 et 1555.

« Un contrat de mariage, de 1583.

« Une transaction en forme de partage, de 1592.

« Un contrat de mariage, de 1606.

« Un contrat d'acquets de la terre de Landauran, de 1609.

« Un extrait de batesme, de 1610.

« Un acte de tutelle de Philippe, André et Marguerite Collot, de 1613.

« Je suis né à Vitré, ville de Bretagne, sur la frontière d'Anjou, et même
« je n'y ay qu'un seul cousin germain, qui est marié et a quelques en-
« fans. Il a porté jusqu'à son mariage le nom de Collot, qui est nostre
« premier nom avecq celui de Descury, qu'il n'a pas retenu, mais que tous
« les aynés ont porté. Il est vray que c'étoit une ancienne seigneurie de
« Picardie dont nous sommes originaires et qui étoit à mes ancestres, et
« qui fut brûlée et rasée du temps de la Saint-Barthélemy, sous Charles IX,
« et seigneurie dont mes pères et grands-pères ont toujours porté le nom,
« et dont j'ay retenu et porté préférablement à celui de Collot, que mon
« cousin a retenu ; mais depuis estre marié il se fait nommer Monsieur de
« Landauran, notre grand-père ayant porté cette seigneurie, qui est une
« terre à une lieue de Vitré.

« Mes enfans apprendront qu'ils sont nés à la Touche, maison qui est à
« leur mère, auprès de la ville d'Azay-le-Rideau, à cinq lieues de Tours,
« province de Touraine » (1).

(1) Il existe une description de ce château, avec ses dépendances et ses terres.

MELANGES.

LE REFUGE DANS LE PAYS DE NEUCHÂTEL.

1685.

(Fin.)

Liste de pasteurs réfugiés.

Tout ce qui suit est tiré des registres de la Classe :

Février 1684. « M. Séar, pasteur de l'Eglise de Nîmes, ayant eu audience dans notre vénérable Compagnie, a représenté la grandeur de sa misère, sa famille nombreuse et sa conduite en sa qualité de directeur des Eglises du Bas-Languedoc. — Il a aussi présenté une lettre de M. Paulhier (ou Gauthier), par où il demande très humblement à Messieurs de la vénérable Compagnie de pouvoir être sur l'estat des six personnes auxquelles on a destiné l'argent de la collecte, en cas qu'il en eût besoin, et nous ayant aussi parlé d'un excellent serviteur de Dieu, nommé M. Peyrol son cher collègue... On arrête que MM. Séar, pasteur de Nîmes, Gauthier, pasteur de Montpellier, Peyrol (en cas qu'il vienne), Romieu, Cluzel, Morin seraient mis sur l'estat de la collecte. »

Août 1684. « M. de Romieu a paru ce jour en Classe pour représenter à la Compagnie, qu'ayant été à Bienne, et ayant appris qu'il y avait une ouverture dans une petite Eglise française, pour un ou pour deux ans, il prie la vénérable Compagnie de lui continuer la subvention qui lui a été accordée pour une des six places de l'estat de la collecte; sur quoi Messieurs les pères et frères lui ont accordé sa demande. — M. Séard a représenté à Messieurs de la vénérable Compagnie des ressentiments bien tendres de la bonté qu'on lui avait témoignée pour l'avoir mis sur l'estat de la collecte de ce pays; mais que comme Messieurs de Berne l'avaient conservé lui et trois de ses enfants, il remerciait très humblement la Compagnie pour le présent, et se recommandait pourtant si la nécessité l'obligeait à l'avenir. »

Voyez la discrétion de M. Séard, comment il en use avec la Compagnie des pasteurs : il refuse pour le moment le secours qu'elle lui offre, d'autres en ayant plus besoin que lui. Et bienfaiteurs et assistés avaient certainement présentes à l'esprit, ou plutôt au cœur les leçons des admirables chapitres VIII et IX de la 2^e épître aux Corinthiens : « Mes frères, nous voulons que vous sachiez la grâce que Dieu a faite aux Eglises de Macédoine; c'est qu'ayant été éprouvés par plusieurs afflictions, ils ont été remplis de joie, et que dans leur pauvreté, ils ont paru riches par leur

libéralité; car je leur rends ce témoignage, qu'ils ont donné non-seulement selon leur pouvoir, mais au delà de leur pouvoir, etc. »

« Le même jour, M. de la Roquette, ministre dans la province des Cévennes étant condamné au dernier supplice, a représenté que, comme on avait fait un règlement à Berne, que les non-mariés seraient retranchés de l'estat, ce qu'il n'espérait pas, mais que s'il arrivait qu'il en fût retranché, il priait qu'on eût égard à lui, et surtout pour deux neveux qu'il mène avec lui à Bâle, pour les y établir, les enfants d'un célèbre pasteur, nommé M. La Porte, et s'est lui-même recommandé avec larmes et des paroles fort touchantes. — M. de Romieu a représenté que, comme il ne pouvait savoir précisément la subvention qu'on lui ferait à Bienne, il priait Messieurs de la Compagnie de lui accorder une partie de son *état* pour lui aider à recueillir les débris de son orage. »

« M. Cluzel a représenté avec gémissements à la Compagnie, qu'on lui avait témoigné bien de la charité, quoique indigne, à cause de sa chute, d'être ouï, et d'être secouru dans sa misère. »

« M. Morin (ou Moris) a représenté qu'ayant eu quelque retraite au milieu de nous et des subventions, dont il a remercié très humblement de la grâce qu'on lui avait faite de le secourir, et a prié ensuite de lui faire encore quelque bien pour réparer le débris que l'orage lui a laissé (1). »

Voilà deux fois le mot *orage* employé pour désigner les maux qui avaient fondu sur les réfugiés : on ne pouvait guère en trouver un plus propre.

La Compagnie chargea ensuite son doyen des charités qu'elle destinait aux Français réfugiés qui pouvaient avoir d'urgents besoins.

« Le 22 octobre 1684. Les pères et frères assemblés en colloque ont prêté à M. Chaillet, doyen, la somme de huit cents écus, avec offre, après l'année révolue, de rendre l'argent, à proportion des besoins qu'on en pourrait avoir pour les personnes que la Providence pourrait nous présenter, auxquels les deniers de la collecte ont été destinés (2). »

« M. Icard se voyant frustré de ses espérances (à Berne), il a prié d'être de nouveau rétabli sur l'estat de la Compagnie. »

« M. Sagnol a représenté que M. Couteau étant frère d'un martyr très digne de pitié pour ses souffrances, a imploré pour lui la subsistance de la collecte en le mettant sur l'estat. 2^o Il a présenté pour son particulier, qu'ayant fait de grands voyages en Allemagne auprès des princes protestants touchant les intérêts des pauvres persécutés, nos très chers frères,

(1) Suit la liste des dons.

(2) Cet article n'est pas très clair (c'est le cas de plusieurs autres encore), mais ce qui en ressort, c'est que la somme prêtée au doyen Chaillet l'a été en vue des réfugiés.

et qu'étant sur le point d'être établi, il demande quelque subside. 3° Il a demandé quelque subside pour un jeune homme nommé M. Serres (proposant). — On donnera à M. Couteau dix écus blancs, etc. »

« M. Peyrol a représenté à notre vénérable Compagnie, qu'il la remerciait très humblement de ce qu'elle l'avait couché sur l'estat; que pour le présent, il s'en peut passer. »

« M. Presse a représenté à notre vénérable Compagnie qu'il la suppliait d'être couché sur l'estat avec sa famille. — Il a été dit qu'on le reçoit sur l'estat à cinq écus blancs par mois. »

« M. Corrége, pasteur en Dauphiné, enveloppé dans la dispersion, a représenté à notre vénérable Compagnie, qu'étant obligé de faire un grand voyage, il se recommandait à la libéralité que l'on fait à ceux qui sont engagés dans la persécution. » — Accordé.

« M. Duclos, proposant, voulant s'en aller en Allemagne avec M. Saulnier (ou Paulnier), ci-devant pasteur à Montpellier, et ayant demandé quelque argent pour faire son voyage... » — Accordé.

« M. Alix, ministre de Charenton, ayant écrit à M. le Doyen que M. l'Enfant, pasteur, étant privé de son Eglise, souhaiterait de venir en nos quartiers, s'il y trouvait quelque subsistance par les effets de la charité qu'on y a accordée et qu'on y accorde à d'autres pasteurs, qui sont dans la même nécessité. — M. le Doyen répondra à la lettre de M. Alix, et lui marquera qu'on a beaucoup d'estime pour sa personne, et qu'on défère beaucoup à sa recommandation; que M. l'Enfant sera reçu sur cet estat, mais qu'il serait plus avantageux pour lui d'être sur l'Etat de Messieurs de Berne. »

« La Compagnie met sur l'estat la femme de M. Icard, pasteur. »

« M. Paul de la Pise-Morel, ministre cy-devant de l'Eglise de Saint-Pierre au Bas-Vivarez, ayant demandé d'être mis sur l'estat... » — Accordé.

« On donnera à M. Faisan, cy-devant ministre à Besodun, en Dauphiné, six écus blancs. »

« 6 août 1685. M. Gédéon Huet, autrefois pasteur à Belette en Bourbonnais, ayant paru en notre vénérable Compagnie pour demander d'être mis sur l'estat..... — Accordé. En outre, on lui donnera pour un rafraichissement dix écus blancs. »

Ce mot *rafraichissement*, qui paraît un peu étrange, se trouve fréquemment dans les registres de la Compagnie. Il signifie, suivant l'Académie, « recouvrement de forces par le repos et par les bons traitements. » Les réfugiés, arrivés dans le lieu de leur refuge, après mille travaux, mille privations, mille fatigues, étaient bien dans un *quartier de rafraichissement*, comme celui dont auraient besoin des troupes fatiguées.

« M. Gresse, pasteur exilé, ayant paru devant la vénérable Compagnie

pour demander quelque assistance dans sa pressante nécessité..... est mis sur l'estat. »

« 3 septembre 1685. M. Perrot, pasteur à Neuchâtel, ayant demandé si MM. de la vénérable Compagnie ne prétendaient pas que l'argent qu'il avait déboursé en faveur de M. de la Croix, dû à l'hôte des treize cantons, lui fût rendu. — Il a été dit que cet argent lui serait rendu. »

« M. Riboul, pasteur en la vallée de Quins (Dauphiné), ayant paru devant la vénérable Compagnie, a demandé quelque assistance pour le voyage qu'il a dessein de faire. — Accordé. » Suivent des demandes semblables, et semblablement accordées à MM. Icart, Vincent, Clusel, Gresse, Huet, Armand (rhétoricien) et Perrendet, docteur aux lois, persécuté en la terre de Gex.

« Janvier 1686. M. Durand, ci-devant pasteur à Saint-Pargoire en Languedoc, ayant demandé d'être mis sur l'estat, comme les autres pasteurs réfugiés en cette ville..... » Admis. — Don à trois réfugiés et à deux dames réfugiées.

« M. Vigne, pasteur exilé de la France, a demandé d'être mis sur l'estat. — M. d'Apilly, pasteur, et M. Cambolon, avocat, s'étant recommandés à la charité de la Compagnie, on a arrêté, voyant que l'estat était rempli, qu'on leur donnerait à chacun huit écus blancs. » — Suivent quatre autres dons à des réfugiés, dont un proposant et un régent.

« M. Gauttier, avocat, persécuté pour la religion, et M. Vincent, aussi persécuté, demandent (et obtiennent) quelque marque de la charité de la Compagnie. »

L'assemblée de la Classe du 3 juin 1686 est la première, depuis 1683, où il n'y ait point de charité faite à des réfugiés; mais à l'assemblée du 17 juin, on donne à cinq pasteurs réfugiés et à deux dames réfugiées (de l'argent de la collecte).

« Décembre 1686. M. Gédéon Huet, pasteur réfugié, étant de retour d'un voyage en Allemagne, s'est présenté devant MM. de notre Compagnie pour demander la continuation de la charité qu'on avait exercée auparavant en sa faveur en le mettant sur l'estat. — Accordé. »

« Janvier 1687. M. d'Appully, pasteur réfugié de France, ayant fait de grands frais pour faire sortir secrètement sa femme du royaume, et n'ayant pas été assisté pour ce sujet, comme quelques autres pasteurs réfugiés, il a été dit qu'on lui donnerait de l'argent de la collecte. »

En dehors des charités faites aux réfugiés, une seule affaire a été traitée dans cette assemblée. — Dans plusieurs assemblées, des dons sont faits à des réfugiés laïques; ainsi le 3 mars, à un chirurgien, Pierre Grand. Mais depuis le 5 mai 1687 jusqu'au 7 juillet 1688, très peu de charités sont faites à des réfugiés.

« Le 5 mai, on donne en charité de l'argent de la collecte à M. Arnaud, pasteur réfugié des vallées du Piémont, et M. Huet est mis derechef sur l'estat. »

« 2 mai 1689. M. Demoiseau, ministre réfugié, demeurant à Avenches, ayant prié la Compagnie de lui faire quelque charité, on a résolu qu'on lui donnerait deux écus blancs pour les frais de son voyage, et qu'à l'avenir on ne recevrait plus de semblables requêtes. »

« Septembre 1694. M. Quinquy, pasteur français, ayant paru devant la Compagnie pour prendre congé d'elle, s'en allant servir l'Eglise d'Hameln, dans les terres du duc de Hanovre, on lui a fait présent de vingt écus blancs. »

« Février 1695. M. Durand, pasteur réfugié, régent en cette ville, s'étant présenté en Classe pour demander quelque assistance, vu son infirmité et les besoins de sa famille, on lui a accordé vingt écus blancs. »

« Le 1^{er} mars 1688. M. le doyen demande à la Compagnie ce qu'elle trouvait à propos qu'on fit pour continuer à entretenir MM. les réfugiés qui sont sur l'estat, la collecte précédente étant épuisée. Sur quoi il a été dit qu'on tâcherait d'obtenir une collecte de la Seigneurie, et que si elle ne pouvait pas réussir, que les particuliers de cette Compagnie feraient entre eux une collecte et qu'on la distribuerait à ceux qui sont sur l'estat en forme de *viaticum*, et comme une dernière ressource. »

Les extraits précédents des registres de la Compagnie des pasteurs montrent qu'elle ne s'est pas tenue en arrière quand il s'est agi de secourir les réfugiés, avant tout naturellement *les frères*.

Il y a dans les registres de la Compagnie des pages entières de dons faits à des réfugiés. A la fin, n'y pouvant plus suffire, elle eut recours à un moyen, celui de taxer les cures. C'est à la suite d'une de ces listes, dont le dernier destinataire était H. Arnaud, qu'elle arrête « que, dans chaque colloque, MM. les pasteurs s'assembleront pour voir combien chaque cure peut être taxée pour le droit de la Compagnie. » On le voit, la Compagnie en était aux expédients. Elle tenait à honneur d'ouvrir à ces martyrs la porte de ses assemblées, où ils exposaient leurs souffrances et leurs besoins. Ce sont là des traits qui contribuent à faire connaître une des faces douloureuses et réjouissantes tout ensemble du Refuge et à en caractériser, si je puis ainsi dire, la physionomie. Nous avons vu que pendant trois années (de 1683 à 1686), *jamais* la Compagnie ne s'est assemblée sans s'être occupée des réfugiés et sans leur donner des secours, tout particulièrement aux pasteurs et ministres. La liste de ces ecclésiastiques peut fournir, sur plusieurs d'entre eux et sur leur séjour à l'étranger, des renseignements qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour leurs familles et sans utilité pour les futurs historiens des réfugiés.

Difficultés pour la Compagnie.

Nous avons vu précédemment les difficultés de la Compagnie à proportionner les assistances à ses désirs et aux besoins des malheureux que lui envoyait la Providence. Mais ce ne fut ni la seule ni la plus grande difficulté de ses rapports avec le Refuge. Un de ses grands embarras fut de prendre un parti avec les proposants français qui, ne pouvant être consacrés en France, demandaient à l'être par elle. Le cas se présenta plusieurs fois ; par exemple, le 7 octobre 1686, deux proposants français demandent l'imposition des mains. La Compagnie, tout en leur remettant une subvention, croit devoir refuser. On comprend que, sous les princes français et catholiques, la Compagnie ne pouvait guère, en pareil cas, se mettre trop en avant (1). Semblablement elle consent que les pasteurs réfugiés prêchent, mais elle ne les y engage pas. Ainsi, en mai 1687, nous voyons que M. de Buren, baron de Vauxmarcus, ayant un pasteur réfugié dans sa maison, et souhaitant de faire prêcher dans son château en faveur de sa famille, la Compagnie y consent, mais en mettant pourtant une condition à son consentement. *Pourvu*, dit l'arrêt, *que la Seigneurie n'y trouve rien à redire.*

Le gouvernement n'aimait pas, on le comprend, que les pasteurs sortis de France prêchassent dans le pays de Neuchâtel, qu'ils se produisissent au tout grand jour, de manière à attirer extraordinairement l'attention et à fixer trop les regards sur eux. Il craignait surtout que des fonctions publiques, remplies par eux, ne fussent un acheminement à un envahissement des chaires et à un établissement définitif. Ainsi nous trouvons dans les registres de la Compagnie du 3 mai 1688 : « Que M. le gouverneur ayant représenté à M. le doyen que MM. les pasteurs de la ville avaient accordé un jour fixe à M. Icard pour prêcher dans cette ville et demandé si cela s'était fait par le consentement de la Compagnie. Sur quoi l'on a arrêté que M. le doyen répondrait à monseigneur le gouverneur que l'intention de la Compagnie, ni celle de MM. les pasteurs de la ville, n'avait jamais été de donner à M. Icard aucun établissement ni vocation, puisqu'ils ne lui ont donné aucune part à toutes les autres fonctions du ministère. Monseigneur le gouverneur ayant prié MM. les doyens et pasteurs assemblés, il y a huit jours, de convoquer extraordinairement la Compagnie pour aujourd'hui, ayant quelque chose à représenter touchant le jour accordé à M. Icard pour

(1) Cependant, dans des circonstances particulièrement favorables, la Compagnie accorda l'imposition des mains : « 7 août 1684. M. Le Fèvre, ayant été examiné selon les ordres, MM. les pères et frères de cette Compagnie, l'ayant trouvé digne de recevoir l'imposition des mains, pour exercer le saint ministère dans cet Etat, M. le doyen, après une grave exhortation, et avoir invoqué l'Eternel avec MM. les pères et frères, l'a consacré au saint ministère par l'imposition des mains. »

prêcher dans l'église de Neuchâtel, M. le doyen et MM. les pères et frères qui se sont aujourd'hui rencontrés, sont allés en corps auprès de Sa Grandeur, qui a proposé deux choses : 1^o si c'est l'intention de la Compagnie que M. Icard ait un jour fixé au dimanche au soir ; 2^o qu'on ait à donner ordre à tous les pères et frères de ne le point faire prêcher dans cet Etat, ayant allégué pour raison de la première proposition que personne ne pouvait avoir aucun établissement fixe que par l'aveu de la Seigneurie, ensuite de la pratique, et que même on en usait ainsi dans les Etats voisins, où personne ne pouvait prêcher que par la permission du souverain et du baillif ; que M. l'ambassadeur lui avait même écrit sur ce sujet ; et qu'il espérait qu'on aurait autant de déférence pour ce qu'il nous proposait, qu'on en avait eu pour Leurs Excellences de Berne, qui, ayant écrit à MM. les quatre ministres pour leur envoyer M. Arnaud, ci-devant ministre dans les vallées du Piémont, prièrent qu'il ne prêchât point le samedi, qui lui avait été assigné ; ce qu'on leur avait accordé. Qu'il nous voulait maintenir, ensuite du serment qu'il avait prêté, mais que nous ne devons pas commencer d'enfreindre les choses..... Nonobstant la défense que mondit seigneur le gouverneur avait faite audit sieur Icard, de ne point embrasser l'emploi que dessus, il n'a pas laissé que de caballer pour s'y introduire ; et il a encore ajouté qu'il se voyait obligé d'aller au-devant du mécontentement que monseigneur le prince pourrait avoir de cet établissement. — On répondra à monseigneur le gouverneur sur la première chose qu'il nous a représentée, que l'intention de la Compagnie n'a jamais été, et n'est point présentement, de donner un jour fixe à M. Icard, mais que la Compagnie ayant remis à MM. les pasteurs de la ville de disposer de leur chaire, ils avaient traité avec MM. les quatre ministres sans qu'ils aient cru que cela voulût avoir aucune suite ; que M. Icard était encore irrésolu s'il partirait pour Brème, ou non ; qu'en attendant notre première générale (1), on ne le ferait point prêcher. »

Le reproche fait par le gouverneur au pasteur Icard d'être un cabaleur paraît mal fondé, et l'effet de faux rapports ou d'une prévention de parti. A distance, il nous est difficile d'asseoir sur ce point un jugement péremptoire ; car nous sommes loin de prétendre que le refuge fut un préservatif contre toute espèce de faute ; mais le magistrat de la ville et la population ont donné tant de témoignage de leur haute estime à ce pasteur, envisageant même le refus de le laisser prêcher, ainsi que nous allons le rapporter, *comme mettant en péril la religion dans cet Etat*, que nous devons être portés nous-mêmes à le juger un pasteur très recommandable et même distingué. Ce fut au grand mécontentement du Conseil qu'il prit la résolu-

(1) Assemblée générale de la Compagnie.

tion de quitter Neuchâtel. On lui donna pour son voyage cent écus blancs.

« MM. les quatre ministraux, accompagnés de quelques députés du Conseil de ville, sont comparus devant la Compagnie où ils ont lu leur commission à peu près en ces termes : « Nous venons ici pour vous témoigner l'étonnement dans lequel nous sommes de ce qu'on a interrompu une chose bien établie. MM. de la vénérable Classe ayant ci-devant député quelques pasteurs pour représenter à MM. les quatre ministraux que la collecte étant épuisée, on les priait de trouver les moyens de faire subsister quelqu'un de MM. les pasteurs réfugiés dans cette ville. A quoi MM. les quatre ministraux avaient donné les mains et établi un gage à M. Icard qu'ils avaient préféré méritoirement à tous les autres. Mais, comme MM. du Conseil de ville auraient, pour la consolation de cette Eglise, prié MM. de la vénérable Compagnie de vouloir permettre à mondit sieur Icard de prêcher toutes les semaines une fois, dont on serait même convenu avec MM. les pasteurs de la ville, MM. du Conseil sont dans la dernière surprise de ce que dès lors, ainsi que nous l'avons appris par d'autres que par vous, vous avez interdit pour quelque temps le ministère audit sieur Icard, et de ce que des malicieux et calomniateurs avaient travaillé auprès de M. le gouverneur pour le porter à s'opposer à cet établissement. C'est ce qui nous oblige à vous en venir aujourd'hui faire nos plaintes. Et comme nous voyons que par là la religion périclité dans cet Etat, nous vous déclarons que si on ne remédie pas à cette affaire, nous en écrirons à leurs Excellences de Berne, afin que se joignant à nous, nous travaillions au maintien de la religion dans cet Etat. La Compagnie étant allée en corps auprès de M. le gouverneur, il lui a témoigné qu'il ne voulait point que M. Icard prêchât, comme étant un cabaleur; et au cas qu'on crût que la religion y fût intéressée, il nous permettait de consulter MM. de Berne et tous les cantons évangéliques sur cette affaire. »

La Compagnie informa par écrit Leurs Excellences de Berne. L'attitude prise ici par MM. les quatre ministraux avait quelque chose d'assez remarquable : elle était sans doute la conséquence d'une de leurs attributions, celle d'*Eglise représentative* : ils prenaient ce titre dans leurs rapports avec la Classe et les pasteurs.

La difficulté qu'il y avait pour la Compagnie à décider quels pasteurs réfugiés pourraient prêcher, où, quand, et combien de fois ils le pourraient, s'augmentait encore de la circonstance qu'un grand nombre d'entre eux avaient quitté la France sous le poids d'une peine capitale; or à Genève, par mesure de prudence, on avait momentanément éloigné de la chaire ceux qui étaient dans ce cas. Dans une assemblée de 1685, « sur la proposition qu'on a faite, s'il était bien expédient de laisser prescher les pasteurs français condamnés au dernier supplice, MM. de Genève ayant trouvé à propos

de les en exclure pour quelque temps, il a été dit qu'on communiquera la chose à MM. les quatre ministres (le magistrat de la ville). » C'était toujours à eux que s'adressait, en cas pareil, la Compagnie des pasteurs. Quelle fut leur décision dans cette circonstance ? Leurs registres n'en font pas mention. Nous pouvons inférer de leur manière de voir dans l'affaire du pasteur Icard, que leur décision aurait été plutôt favorable ; mais sans doute ils ne voulurent pas poser une règle absolue, et dans tous les cas laissèrent une large part aux exceptions et à l'influence des circonstances particulières.

Une des grandes difficultés qui se présentèrent aux premiers siècles de l'Eglise, se reproduisit à l'époque du Refuge. Aux III^e et IV^e siècles, plusieurs apostats, pour obtenir plus aisément le pardon de leur apostasie, intéressèrent en leur faveur les martyrs et en obtinrent des lettres de réconciliation et de paix, *libelli pacis*, des actes authentiques par lesquels, dans leurs derniers moments, ils les déclaraient dignes de leur communion, et demandaient qu'on les rétablît dans l'Eglise. Quelques évêques et prêtres montrèrent trop de facilité et d'indulgence à l'égard de ceux qui produisaient de pareils témoignages. Mais d'autres exagérèrent la sévérité à l'égard des tombés, particulièrement les *novatiens*, qui s'appelaient par cette raison *cathares* (purs). Selon eux, toute Eglise qui recevait de nouveaux grands pécheurs était indigne d'être appelée une Eglise chrétienne. Cyprien, évêque de Carthage, évita ces deux exagérations opposées ; et il parvint heureusement à faire prévaloir son opinion. C'est cette manière de voir intermédiaire qui prévalut également à l'époque du Refuge, où un si grand nombre de religionnaires firent des actes de catholicisme pour sauver leur fortune et leur vie.

Sous la rubrique *rétablissement d'un pasteur tombé dans la révolte*, il est fait mention très au long, dans les registres de la Compagnie, de la chute de M. Cluzel, pasteur, de son repentir et de sa réintégration. « M. Cluzel, disent les registres, a fait connaître à notre vénérable Compagnie, par un discours touchant et par une lettre imprimée, quelle est la grandeur de sa repentance, et a fait connaître que, s'étant fait une ouverture au Val Saint-Imier, il pria instamment qu'en suite de sa contrition, il pût être rétabli dans le saint ministère, pour être en état de décharger l'état sur lequel il était. — Sur quoi, après avoir reçu les témoignages de l'intention de la plupart des pasteurs de la dispersion du Vivarez, a été connu et arrêté que, moyennant qu'il nous fasse voir quelque vocation, on le consolera. » — On lit plus loin : « M. Cluzel, ci-devant pasteur en France, étant tombé par faiblesse, et reconnaissant sa faute avec une grande repentance, a demandé à la vénérable Compagnie de pouvoir avoir la liberté de prêcher. Elle a trouvé à propos qu'on lui donnât la faculté de pouvoir prêcher comme

auparavant l'Evangile de Jésus-Christ. Ceci doit être inséré dans le livre des arrêts de la vénérable Compagnie, en la générale assemblée du 3 septembre 1685, pour faire voir sur quels fondements on a rétabli dans le saint ministère le sieur Cluzel, autrefois ministre en l'Eglise de Cheylar, en Vivarez, qui, durant le temps de la persécution, avait succombé pour mettre sa vie hors de danger. »

Puis suivent un grand nombre de témoignage, attestations et recommandations en faveur de M. Cluzel :

1^o Des pasteurs de Berne, qui, écrivent-ils, « se sont fait un plaisir singulier de le recevoir à la paix de l'Eglise et de l'embrasser cordialement comme notre cher frère en Jésus-Christ notre Seigneur. Et depuis ce temps, il nous a confirmés de plus dans les sentiments avantageux que nous avions dès lors conçus pour lui, sa conduite ayant été au milieu de nous sans reproche, sa vie fort chrétienne et régulière, sa conversation (conduite) édifiante et pleine de piété, et sa repentance visible. »

2^o De plusieurs pasteurs du Vivarez, réfugiés en Suisse, de la Pise, Morel, Suchier, Reboul, Bermond, Blanc, Romieu, « qui supplient les frères, auxquels la Providence l'adressera, qu'ils ne fassent point de difficulté de l'employer à l'œuvre du saint ministère. Nous aurions bien souhaité, ajoutent-ils, nous pouvoir assembler en un même lieu, afin de lui déclarer tous ensemble la bonne volonté que nous avons pour lui ; mais la dispersion où nous nous trouvons, ne nous permet pas de nous assembler. Nous le recommandons à la grâce de Dieu, priant Dieu qu'il le veuille affermir de plus en plus, afin qu'il puisse aussi affermir ses frères. »

3^o Des ci-devant anciens de l'Eglise réformée du Cheylar, qui, disent-ils, « ayant appris que MM. les ministres de notre dispersion étaient dans le dessein de rétablir le sieur Jean Cluzel dans le ministère, et ayant été requis par notre dit sieur Cluzel d'y donner notre consentement, nous le lui avons très volontiers accordé, sur la connaissance que nous avons de sa repentance et bonne conversation, et supplions MM. nos ministres d'avancer cette bonne œuvre pour sa consolation et le remettre au plus tôt dans la liberté d'exercer toutes les fonctions du saint ministère là où Dieu l'appellera. (*Signé*) De Durand, de Pierregarde, Le Combalu, Luzel, Saurin, Molle. »

4^o De trois pasteurs réfugiés français à Berne, Bermond, ci-devant ministre de Vernoux, en Vivarez ; Blanc, ci-devant ministre de Chalançon ; Borel, ci-devant ministre de Châteauneuf, qui, « ayant vu les authentiques témoignages que nos très honorés frères et les anciens de la dispersion de la province du Vivarez ont rendu au sieur Cluzel, de la sérieuse repentance qu'il a fait paraître de sa chute, et de sa conduite constante ; pendant le terme qu'il a conversé... ensuite du pouvoir que nos très honorés frères

nous donnent de procéder au rétablissement du dit sieur Cluzel, qui nous a demandé pour sa plus grande consolation de le recommander à la vénérable Compagnie de Neuchâtel, afin que son rétablissement fût authentique, et qu'il pût exercer son ministère parmi eux, si Dieu lui en fournissait les occasions; nous, tant en notre nom que de nos dits frères, les ministres et anciens, l'avons jugé digne de rentrer dans l'exercice du saint ministère; et prions, de toutes les puissances de notre âme, MM. nos très chers pères et frères qui composent la vénérable Compagnie de Neuchâtel, de lui tendre la main et de lui accorder la consolation qu'il demande, en le remettant dans tous les honneurs et fonctions du saint ministère, au nom du Seigneur, à la grâce duquel nous le recommandons. » Berne, 19 février 1685.

5^e De-MM. Laurens, Blanc, Labruns et Boyer (Berne, 15 avril 1684): « Que le sieur Cluzel a requis la larme à l'œil de lui accorder un témoignage de sa repentance, comme en ayant une parfaite connaissance, afin qu'il lui serve pour être rétabli au saint ministère... Après y avoir mûrement délibéré, nous lui avons accordé le présent témoignage pour lui servir aux fins de sa demande. Et pour y parvenir, selon les formes de la discipline ecclésiastique des Eglises de France, autant que l'état calamiteux où nous sommes le peut permettre, nous prions tous nos frères auxquels il s'adressera, de lui tendre la main pour sa consolation et pour l'édification de l'Eglise. »

A la suite de ces témoignages transcrits *in extenso* dans nos registres et reproduits ici en abrégé, nous lisons la note suivante: « Il y a plusieurs autres témoignages des pasteurs particuliers, réfugiés en Suisse, qui vont tous à même fin en faveur dudit sieur Cluzel, et qu'on n'a pas voulu copier, ayant jugé que ceux-ci suffisaient. »

On voit quelles précautions furent prises par la Classe de Neuchâtel pour n'accorder qu'à bonnes enseignes le pardon à un pasteur apostat, de la part de qui une telle faiblesse était bien plus condamnable que de la part d'un simple laïque; aussi fut-elle rare parmi le clergé français. Le remords des apostats repentants et leur profonde contrition ont été une des gloires du protestantisme, presque à l'égal du martyre: le pasteur Cluzel eût été homme à s'imposer la pénitence du pasteur français qui, réfugié en Hollande, se tenait toujours debout dans les assemblées publiques de ses coreligionnaires, se jugeant indigne de prendre place à côté d'eux. Chaque récit de la mort d'un martyr, dans un temps où il y en avait un si grand nombre, devait enfoncer comme un poignard dans son cœur. Les larmes du pasteur Cluzel furent certainement sincères, comme celles de l'apôtre Pierre, et elles durent avoir aussi pour récompense la réintégration dans la charge de pasteur des âmes. C'est dans cette terrible année de la Révo-

cation (1685)(1) que la Classe de Neuchâtel délibérât sur la demande en grâce d'un apostat profondément repentant : aurait-elle pu le refuser ? C'était surtout de consolation qu'il avait besoin ; aussi remarquons ces expressions de plusieurs témoignages précités : *Il a été arrêté qu'on le consolera. — Il nous a demandé pour sa plus grande consolation.* C'est parce qu'il se condamne sévèrement lui-même, que ses frères ne le condamneront pas. Pas un mot de sa part pour atténuer sa faute, pour chercher à s'excuser : lui, il n'a qu'à s'humilier et s'abattre devant son Dieu. « Le sieur Cluzel, disent les pasteurs de Berne dans une pièce que transcrivent nos registres, s'étant présenté devant nous, les Ordonnés pour la réception des prosélytes, les larmes aux yeux, pour décharger son cœur en notre présence, et pour nous témoigner sa mortification, sa vive douleur et son déplaisir extrême d'avoir eu assez de faiblesse, lorsqu'il s'agissait de sceller par son sang la divine vérité dont nous faisons profession, pour renier, avec saint Pierre, son Sauveur, et pour tourner honteusement le dos à son Seigneur et à son Maître ; nous, susnommés, attestons que ledit sieur Cluzel nous a donné des marques si convaincantes et si illustres même d'une sincère repentance, qu'il nous a autant édifiés par son relèvement, qu'il peut avoir scandalisé ses frères par sa triste chute, et que nous sommes pleinement persuadés que Dieu l'a regardé, aussi bien que Pierre, des yeux de sa miséricorde ; de sorte que nous ne doutons point de sa paix avec Dieu. »

C'est le seul cas où la Classe de Neuchâtel ait eu à prononcer sur la réintégration d'un pasteur apostat, et la raison pour laquelle nous avons cru devoir nous étendre autant sur ce cas, qui nous a paru présenter plus d'un côté intéressant.

(1) Un signe du temps vraiment remarquable, et que nous tenons à faire remarquer, c'est que le mot, le terrible mot de *révocation de l'Edit de Nantes*, ne se trouve dans les registres de la Classe, ni dans ceux des quatre ministres : c'était comme un mot néfaste que l'on n'osait pas prononcer ! 18 octobre 1685 !... Le silence absolu de ces deux registres sur cette date maudite en dit plus qu'une malédiction qu'ils auraient prononcée. Quatre jours après, le 22 octobre, la Compagnie est assemblée, et le doyen propose de prendre des mesures pour pourvoir à la subsistance de nos frères de France, et d'établir *les sachets* ; mais pas un mot de la Révocation !... qui sans doute cependant motive *in petto* les deux propositions du doyen.

Le 4 novembre 1685, le conseil de la ville s'assemble, quinze jours après la Révocation, qui devait être le sujet de toutes les conversations ; et voici ce que nous lisons dans le registre : « Sur l'avis que LL. EE. de Berne ont donné à MM. les quatre ministres, que les cantons évangéliques ont choisi le 3 décembre prochain pour s'humilier devant Dieu, etc., il a été passé que l'on fera aussi le jeûne ledit jour en cette ville ; et que l'on fera le lendemain une collecte, pour assister les pauvres réfugiés pour la religion. » Evidemment ce jeûne extraordinaire, célébré à une époque inusitée, ce jeûne que décrètent et les cantons évangéliques, et Berne, et Neuchâtel, est en rapport intime avec le terrible arrêt de Louis XIV ; et aussi la collecte ; mais pas un mot dans le registre du conseil sur la Révocation ! pas même une allusion, ni dans l'assemblée du 4 novembre, ni dans aucune autre !

Il est pourtant d'autres cas où la Compagnie de Neuchâtel a eu à s'occuper d'apostats ; mais c'étaient des apostats non ecclésiastiques. Ainsi, nous lisons ce qui suit dans le procès-verbal de l'assemblée du 7 janvier 1686 : « MM. les pasteurs de la ville ayant demandé ce qu'il fallait faire à l'égard de quelques personnes qui, ayant confessé volontairement d'avoir acquiescé à la sollicitation de ceux qui, par la violence de la persécution, les avaient forcés d'aller à la messe, il a été dit qu'on délibérerait là-dessus, quand la Compagnie serait mieux revêtue (1). »

Les registres de la Compagnie ne font pas mention d'une délibération sur cette question peut-être trop épineuse, envisagée d'une manière générale et absolue. Il nous paraît probable qu'on laissa aux pasteurs de la ville le soin de décider pour chaque cas particulier.

Quelquefois de légères différences de doctrine créaient quelques difficultés pour la Classe, dans ses rapports avec les pasteurs réfugiés. Une précaution prise par elle contre quelques-uns d'entre eux, nous paraît maintenant assez étrange : elle le fut contre ceux *qui prêchaient la grâce universelle*. Voici le texte du registre : « 5 août 1686. M. le doyen ayant représenté que MM. les ministres réfugiés qui sont sur l'état, allant prêcher aux Eglises de la campagne, en recevaient souvent de l'argent, ce qui pourrait entraîner des suites fâcheuses ; que d'ailleurs ils ne se conformaient pas entièrement aux pasteurs de cet Etat, et qu'il y en avait parmi eux qui prêchaient la doctrine de la grâce universelle, ce qui nous pourrait causer des difficultés avec nos voisins, il a été arrêté qu'on les avertirait et exhorterait à éviter tous ces abus. »

Il est difficile de se rendre compte du reproche fait ici par la vénérable Compagnie aux pasteurs réfugiés ; on ne peut se l'expliquer qu'en faisant intervenir la prédestination calviniste, d'après laquelle les promesses du salut ne s'adressent qu'aux seuls prédestinés. Assurément de nos jours on ne ferait pas un pareil reproche à des théologiens. La grâce universelle s'est dit, parmi les réformés, à l'époque des controverses des gomaristes et des arminiens, de la grâce répandue sur tous les hommes par le sacrifice de Jésus-Christ.

L'art. 42 de la Confession de foi des Eglises de France disait au contraire : « De cette corruption et condamnation générale, en laquelle tous les hommes sont plongés, Dieu retire ceux lesquels, en son conseil éternel et immuable, il a élus par sa seule bonté et miséricorde en notre Seigneur Jésus-Christ, sans considération de leurs œuvres, laissant les autres en cette même corruption et condamnation pour démontrer en eux sa justice. » Nous n'en dirons pas davantage sur cette difficulté et ce reproche faits à

(1) Expression neuchâteloise ; c'est-à-dire, quand les membres de la Compagnie seraient plus nombreux.

quelques pasteurs français par la Compagnie des pasteurs neuchâtelais.

Mais les deux difficultés permanentes résultant du refuge pour la Compagnie des pasteurs, étaient celles qu'elle trouvait dans ses rapports avec l'autorité du pays, dont le prince et le gouverneur étaient catholiques, et celle de subvenir aux besoins des réfugiés. En 1684, les cantons évangéliques décident la célébration d'un jeûne au sujet du triste état des protestants en France. On lit ce qui suit dans les registres de la Classe : « Messieurs les cantons protestants de Suisse ayant résolu de célébrer un jeûne pour implorer le secours de Dieu pour nos frères fort maltraités en France, en ayant été avertis par MM. les ecclésiastiques de Berne, et par les lettres que Leurs Excellences en ont écrites à la Seigneurie, et que Monseigneur le gouverneur nous a communiquées à l'accoutumée, et par MM. les ecclésiastiques de Berne par ordre de Leurs Excellences, et ayant remarqué que le mandement de la Seigneurie concernant ce jeûne, n'en parlait point du tout, cela a fort surpris la Compagnie. Et là-dessus elle a ordonné que MM. le doyen et jurés (chefs des colloques ou districts ecclésiastiques du pays) aborderont Sa Grandeur, et lui témoigneront qu'on désire que le sujet du jeûne soit clairement exprimé, selon la teneur des lettres venues de Berne, et que Sa Grandeur nous a communiquées, dans les mandements, comme cela s'est fait du passé. — MM. le doyen et jurés ont été à La Grandeur de Monseigneur le gouverneur et rapporté à leur retour que Sa Grandeur n'aurait pas trouvé à propos de rien changer aux mandements ; mais nous laissait la liberté d'exprimer le sujet du jeûne plus précisément, mais avec la modestie convenable, pour ne pas nous attirer sur les bras une puissance redoutable. Sur quoi la Compagnie a trouvé à propos que les pasteurs exprimeront, dans leurs prédications, que l'on jeûne pour les afflictions de nos frères de France, cependant avec la prudence convenable et le respect dû aux puissances souveraines, comme Monseigneur le gouverneur le demande. »

Il n'est pas besoin de faire remarquer dans la citation précédente ces mots très significatifs : *Ne pas nous attirer sur les bras une puissance redoutable*. C'est la crainte de cette puissance qui empêchera, en même temps que l'horreur de la chose, de coucher sur les registres et de la Classe et du Conseil de ville le mot Révocation, comme nous l'avons déjà fait remarquer précédemment. En 1684, on fit donc dans ce pays un jeûne et des prières en faveur des frères de France : allait bientôt venir le moment d'y joindre des actes et des secours. Nous en avons déjà cité quelques-uns, à quoi nous ajouterons ce qui suit : « 22 octobre 1685. M. le doyen ayant proposé qu'il serait à propos de prendre des mesures pour pourvoir à la subsistance de nos frères de France, la collecte faite par ci-devant ne pouvant plus subsister longtemps, il a été dit qu'on ne parlerait pas encore de la

collecte, mais qu'on tâcherait d'établir des *sachets* en chaque église, à l'imitation de ce qui se fait sur ce sujet à Neuchâtel, et que, pour s'y bien prendre, chaque pasteur tâcherait d'en parler aux principaux de ses paroissiens et leur en faire comprendre la nécessité, et dès là qu'il en parlera en consistoire, après en avoir prêché la nécessité sur la chaire. Et, pour la distribution, l'ancien qui aura l'argent entre les mains, n'en distribuera que suivant le billet qu'il en recevra du pasteur, qui, selon sa prudence, verra le besoin et la nécessité; et l'on commencera cette action sainte au jour du jeûne prochain. »

Les Français réfugiés obtinrent l'occasion d'une institution qui couronne très convenablement le culte public dans les Eglises du pays de Neuchâtel. Il a fallu un événement aussi considérable que celui du Refuge pour rendre générale et permanente cette institution. Nous lisons dans les registres de la Compagnie : « Juillet 1690. M. le doyen ayant demandé à tous les pasteurs de cet Etat, si les sachets sont toujours bien établis dans toutes les églises, il a été dit qu'on les continuera partout, et on a ordonné à tous les pasteurs de les rétablir où ils étaient abolis. » On les a heureusement *continués* jusqu'à aujourd'hui.

C'est en 1689 et années suivantes que l'on eut le plus de peine à subvenir aux besoins du Refuge. Ces besoins étaient moindres qu'auparavant, mais les ressources étaient moindres aussi : plus on avait fait, moins on pouvait faire. Ainsi nous lisons dans les registres de 1689 : « La dernière collecte étant entièrement épuisée et distribuée, M. le doyen a demandé comment on pourrait pourvoir à la subsistance des trois pasteurs réfugiés qui restent encore dans ce pays. — On a là-dessus arrêté qu'on en parlerait à ceux que la Seigneurie avait ci-devant nommés pour assister aux conférences qu'on a tenues sur ce sujet, afin qu'ils tâchent de trouver quelques moyens pour pourvoir à ce que dessus. »

Le registre de 1690 contient le compte rendu de la collecte faite dans toutes les églises du pays. — On arrête qu'on distribuerait promptement l'argent ci-dessus, à M. d'Apilly, 304 livres; à M. Gresse, qui a une grande famille, 400 livres : mais en leur déclarant que c'est pour la dernière fois.

Ce *pour la dernière fois* était un mot et rien de plus : il ne devait certainement pas avoir d'application; car en juillet 1691, M. d'Apilly demandant à MM. de la vénérable Classe assistance dans son grand besoin, il a été arrêté « qu'on donnerait avis à chaque juré, aux fins que chaque pasteur tâche d'apporter de son consistoire à la générale prochaine, autant qu'il pourra des *sachets*, et qu'aussi à la générale prochaine on délibérera si chaque particulier (chaque membre de la Compagnie) contribuera volontairement du sien pour la subsistance de M. d'Apilly. »

Depuis le 6 décembre 1683 jusqu'en 1690, les registres de la Compagnie

sont remplis de ce qui a rapport aux collectes faites pour les réfugiés et à la distribution : vingt-deux pages pleines ou à moitié, sans parler des charités plus particulières. A dater de 1690, ces charités aux réfugiés deviennent infiniment plus rares. Elles n'ont plus guère pour objet que ceux qui se sont fixés dans ce pays. Ainsi « le 6 janvier 1697, la Compagnie accorde à Mesdemoiselles Baillods, 4 écu blanc ; à M. d'Apilly, 40 écus blancs ; à Madame Durand, veuve de M. Durand pasteur, 6 écus blancs, etc. 3 mars, à F.-Antoine Rougnon, prosélyte de Morteau, 3 écus blancs. Le 3 octobre 1697, donné en charité à un nommé Follier, prosélyte, un écu blanc. Le 5 janvier 1698, à Mesdemoiselles Baillods, 2 écus blancs ; à M. d'Apilly, ministre réfugié, 40 écus blancs ; à Mesdemoiselles Durand, 2 écus blancs ; à M. Cluzel, ministre, 5 écus blancs, etc. » Mais nous ne tiendrons pas note davantage de ces charités isolés.

Il est dit souvent dans les registres qu'on donnera aux réfugiés du bien de la Compagnie. C'est quand on eut tiré à répétées fois sur la bourse commune, qu'on pensa aux bourses particulières, auxquelles on pourrait s'adresser (à une époque où les prébendes des pasteurs du pays étaient pourtant bien minces).

Conséquences du Refuge pour le pays de Neuchâtel.

Ce pays s'imposa donc de grands sacrifices en faveur des réfugiés ; mais jamais la charité n'a appauvri : « Celui qui a pitié du pauvre, prête à l'Eternel qui lui rendra son bienfait. » L'Eternel semble avoir rendu à ce pays son bienfait, par une prospérité croissante, à la suite de la sentence de 1707, prospérité, remarquez-le-bien, due en partie à des Français réfugiés, aux Pourtalès, aux De Luze, aux Terrisse, aux Coulon, etc. (1). Mais les Français réfugiés rendirent aux Neuchâtelois des services plus grands et d'un autre genre que celui de travailler à l'accroissement de leur prospérité : ils leur donnèrent l'exemple du dévouement religieux et de l'abnégation ; ils leur apprirent, ces martyrs de la foi protestante, comment il faut savoir tout sacrifier à sa religion et au devoir, même ses biens, son pays et sa vie ! « Les protestants, dit le premier historien de notre pays, M. de Chambrrier, fuyaient la France, à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes. D'autres malheureux, émigrant des vallées du Piémont, trouvaient en Suisse un premier lieu de repos. Cinq mille d'entre eux furent répartis dans les cantons évangéliques et à Neuchâtel. La plupart appelés dans le Brandedbourg ou dans quelque terre hospitalière, ne firent que traverser nos

(1) Parmi les vertus qui distinguaient les Français réfugiés, n'oublions pas leur stricte économie, qui fut certainement une des principales sources de leur prospérité.

contrées. Tous y inspirèrent l'effroi de la persécution par le spectacle de leur infortune, en même temps que leur constance et leurs sacrifices exaltaient les sentiments religieux. »

C'était là surtout l'effet et les sentiments que devait produire la vue des pauvres Vaudois qui étaient partis pour la terre étrangère au milieu des rigueurs de l'hiver et malgré les chemins affreux de la montagne qu'il s'agissait de franchir. Ajoutons ici un trait à ceux que nous avons déjà présentés. A Mondovi, l'ordre de laisser passer les Vaudois ne leur fut communiqué que la veille du jour de Noël, à cinq heures du soir ! Malgré la nuit et les neiges, ils firent cinq lieues sans s'arrêter !.... Mais cent cinquante des leurs moururent en route ! Les points d'exclamation sont ici en place à toutes les lignes ; et ils étaient le misérable reste de 45,000 qui vivaient encore un an auparavant !

Ce jugement de M. de Chambrier est bien en rapport avec celui que nous avons cité précédemment de M. L. Vulliémmin, sur l'heureuse influence morale et religieuse exercée en Suisse par l'arrivée des réfugiés et leur bon exemple.

Parmi les conséquences heureuses qu'a eues le Refuge dans le pays de Neuchâtel, n'oublions pas d'en citer une à laquelle peut-être on n'a pas été assez attentif. Il contribua singulièrement à préparer l'exclusion des princes français et l'avènement de la maison protestante de Prusse, lors de la sentence souveraine des trois Etats, en 1707. C'est ainsi que la Providence sait tirer le bien du mal ; car à quelque parti qu'appartiennent les ressortissants actuels du canton de Neuchâtel, ils ne peuvent guère refuser d'admettre que le sort de ce pays a été très heureux sous le sceptre de la Prusse, c'est-à-dire pendant un siècle et demi.

Maintenant il va devenir toujours plus difficile de distinguer les descendants des Français réfugiés des autres citoyens de l'Etat de Neuchâtel, *le très petit nombre* d'entre eux qui n'étaient membres ni d'une commune, ni d'une bourgeoisie, c'est-à-dire dans tout le pays treize familles seulement (recensement de 1857), ce très petit nombre devant être, par un décret de l'assemblée fédérale, incorporé à telle ou telle commune ou à telle ou telle bourgeoisie. Mais comme nous n'avions point dans ce pays de corporation française, telle que celle qui existait au pays de Vaud, jusqu'à cette dernière année, nous n'aurons rien à Neuchâtel de semblable à ce qui s'est passé le 19 février 1860 à Lausanne. « Ce jour-là, le conseil général de la corporation française de Lausanne était réuni pour la dernière fois ; il s'agissait de vérifier les comptes de l'administration pour l'année 1859, opération qui devait nécessairement précéder la remise de la fortune de la corporation à la bourgeoisie de Lausanne, ensuite de la fusion qui a eu lieu dernièrement. Les comptes présentant un actif de 260,000 fr. ont été admis

à l'unanimité, et des remerciements votés non-seulement à l'administration actuelle, mais aussi à celles qui l'ont précédée. A côté de la satisfaction générale causée par l'heureuse solution du *Refuge* de 1685, la cessation de la communauté qui devait son origine aux événements de cette triste époque, et dont les membres se regardaient comme ceux d'une même famille, ne laissait pas que de répandre sur les assistants une impression de tristesse, et cela se comprend : toute existence honorable qui prend fin laisse après elle des regrets.

Le journal *le Neuchâtelois*, à qui nous empruntons ces lignes, appelle *triste* l'époque du *Refuge*; triste sans contredit, mais sous bien des rapports, l'histoire du *Refuge* dans le pays de Neuchâtel, comme en d'autres pays encore, est incontestablement une belle page, et nous nous félicitons d'avoir eu sous la main les moyens de fournir quelques traits à cette histoire.

Le temps des persécutions religieuses paraît être passé : comme les horreurs de 93 ont été le plus grand préservatif contre des horreurs semblables dans les révolutions de ce siècle-ci, les horreurs de la Révocation, ces plaies cruelles dont la France porte encore les cicatrices ineffaçables, feraient sans doute reculer tout souverain devant une mesure semblable qui retrempe les âmes des persécutés, plutôt qu'elle ne les abatît. Le pasteur Léger a placé en tête de son histoire des Eglises évangéliques du Piémont cette sentence : *Tritantur mallei, remanet incus*. C'est la devise de l'Eglise réformée de France.

*Plus à me frapper on s'amuse,
Tant plus de marteaux on use.*

NOTE.

Une cause de difficulté, quand il s'agit de distinguer les familles de Français réfugiés, est qu'il y avait dans ce pays bien des familles du même nom que celles-là, par exemple, les Grandpierre, les Guyot, les Borel, etc.

Nous avons cité précédemment plusieurs familles de réfugiés qui ont été anoblies par le prince de Neuchâtel ; nous ajoutons ici à leurs noms ceux de Jean Scipion et Théophile Peyrol son neveu, anoblis par lettres patentes en 1709 ; de Jean Scipion Paulet-Peyrol, rescrit de janvier 1732 ; de David Magnet de Formond, qui obtint, par rescrit de 1732, le droit de prendre le nom et les armes de Jean de Formond, sieur de la Tour ; de Pierre des Barres, 1723. — M. le président de Sando, L. Rollin, qui possède le portrait de Magnet de Formond, le tient à la disposition d'un membre de cette famille, s'il en existe encore, à qui il pourrait être agréable.

GUILLEBERT.

EN VENTE :

LES

PROTESTANTS ILLUSTRES

PORTRAITS-BIOGRAPHIES

Publiés par M. Ferdinand ROSSIGNOL

I

JEAN CALVIN

26 pages de texte, beau papier glacé, caractères neufs; — dessin d'après les anciens portraits et tiré à part sur papier teinté.

Paris : 50 centimes. — Départements : 60 centimes.

LES DIX PORTRAITS-BIOGRAPHIES DE

Jean CALVIN

Philippe DU PLESSIS-MORNAY

Agrippa D'AUBIGNÉ

Théodore DE BÈZE

Gaspard DE COLIGNY

François DE LA NOUE

Bernard PALISSY

Abraham DUQUESNE

Jacques SAURIN

Paul RABAUT

Formant la PREMIÈRE SÉRIE des Protestants illustres, paraîtront dans le courant de la présente année 1861, et formeront un volume publié en dix livraisons.

Prix de chaque livraison : Paris : 50 centimes. — Départements : 60 centimes.

Le Dix-Huitième Siècle à l'étranger. Histoire de la littérature française dans les divers pays de l'Europe, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la révolution française, par A. SAYOUS. 2 vol. in-8°. — Amyot, éditeur.

Les Guerres de religion et la Société protestante dans les Hautes-Alpes (1560-1789), par M. CH. CHARRONNET, archiviste de la préfecture des Hautes-Alpes. (Mention très honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres au concours des antiquités nationales en 1839). 1861 — 1 vol. in-8° de 528 p.

Carte historique du théâtre de la Guerre des Camisards, par CAMILLE CHANTE, professeur au Vigan.

Cette carte, indispensable pour l'étude des ouvrages d'Antoine Court, de Napoléon Peyrat et d'Ernest Alby, sur les camisards, est accompagnée de notes explicatives très détaillées. Faite avec un très grand soin, elle se recommande tout particulièrement à nos lecteurs.

L'EXEMPLAIRE COLORIÉ : 3 FR. — NON COLORIÉ : 2 FR.

Histoire de la Réformation française, par F. PUAUX.

(Les quatre premiers volumes (format Charpentier) contenant les vingt-huit premiers livres depuis l'introduction de la Réforme en France jusqu'à la mort de Henri IV.)

Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XII^e siècle, par NAPOLEON PEYRAT. 4 vol. in-12 de 420 pages.

Chronique protestante de l'Angoumois, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, par VICTOR BUJEAUD, 1 vol. in-8° de 394 pages.

Histoire de la Prédication parmi les réformés de France au XVII^e siècle, par A. VINET. 1 vol. in-8°.

Le Livre du recteur. Catalogue des étudiants de l'Académie de Genève de 1559 à 1859. Publication très curieuse de MM. CH. LE FORT, GUST. REVILLIOD et ED. FICK. 1 vol. in-8° de 392 pages; imprimé à Genève, chez J.-G. Fick. Paris, chez Aug. Aubry, libraire-éditeur, 46, rue Dauphine.

PRIX DES 9 PREMIERS VOLUMES DU BULLETIN :

Pour les *nouveaux membres*, chaque volume, 7 fr., et pour les *nouveaux abonnés*, 10 fr.

Voir les Statuts de la Société, page 6 du tome I.

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les *sociétaires* et les *abonnés* :

N. B. <i>Aux Sociétaires.</i> Le taux de la cotisation n'est point un <i>maximum</i> . Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	46 fr.	6 fr.	13 fr.
DÉPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MODE DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. —
Les paiements doivent être adressés *franco* à l'Agence de la Société, 174, rue de Rivoli, à Paris, en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à l'ordre de MM. Ch. Meyrueis et C^e, ainsi que les changements de domicile et les réclamations. (Ecrire lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

L'AGENCE est ouverte chaque jour de la semaine de 3 à 5 heures 1/2.

RECouvreMENTS COLLECTIFS. — Dans certaines localités, les membres et abonnés pourront s'entendre pour une transmission collective. — A Strasbourg, le Directoire du Consistoire supérieur a bien voulu autoriser spontanément M. Ph. Lauth, chef de ses bureaux, à centraliser les souscriptions.

ENVOI DE DOCUMENTS. — Ils doivent être adressés *franco* au Président de la Société. — On peut les déposer: A Lyon, chez M. Denis, lib., rue Impériale, 42; — A Bordeaux, chez H. Muller, libr., rue Sainte-Catherine, 43; — A Montpellier, chez F. Poujol, libr., rue Argenterie, 22; — A Genève, chez J. Cherbuliez, libr.; qui ont offert de les faire parvenir, sans frais, à Paris.

Bulletin de la Société

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay delibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Je ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 13 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouverois bon, qu'en chacune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles et par tel moyen, la verité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Écrire franco.)

PARIS. Ch. Meyrueis et C^s. — GENEVE. — Cherbuliez.
LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — F.-A. Brockhaus
AMSTERDAM. — Van Bakkenès et C^{ie}. — BRUXELLES. — Mouron.

1862

SOMMAIRE

	Pages.
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des documents publiés. Avis, etc.	337
L'ancienne Eglise protestante de Saint-Barthoumieu (Saint-Barthélemy) en Agenais (1621-1680), par M. Alph. Lagarde.	<i>ibid.</i>
Annotation d'un vieux registre de famille protestante en Dauphiné.	339
Encore un Dangeau de La Bélye, par M. J. Chavannes.	340
Questions et réponses.	342
Recherche d'un document important relatif à Gérard Roussel.	<i>ibid.</i>
Comment expliquer la présence de fleurs de lis dans le fronton sculpté d'une porte du collége de Genève, avec la date de 1561?	<i>ibid.</i>
Comment s'explique historiquement l'assassinat du baron de Fumel en Agenais, en 1562?	343
Renseignements dans l'intérêt de descendants de réfugiés. — Famille Chambaud de Charrier.	345
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	348
Syndicat du colloque de Castres (1561). Comm. par MM. Petit de Latour et Ch. Pradel.	<i>ibid.</i>
Organisation du parti protestant délibérée à Milhau le 17 décembre (1573). Comm. par M. Ch. Pradel.	351
Lettre inédite de Pierre Du Moulin à André Rivet (1621).	354
Lettre inédite de Balzac à Pierre Du Moulin (1621).	355
Lettres de consolation à Madame de la Trémouille sur la mort de Mademoiselle sa fille (1640). Comm. par M. J. Andrieux.	356
Lettre inédite de David Blondel à Ph. Vincent de La Rochelle (1646). Comm. par M. Vaurigaud.	385
Lettres inédites de Conrart à Mademoiselle Marie Du Moulin et réponse de celle-ci (1647).	388
Lettre inédite de Mademoiselle de Scudéry à Mademoiselle Marie Du Moulin (1647).	390
Advis donnés à Sa Majesté par le sieur Foucault, commissaire départi en la généralité de Montauban en la proposition d'exclure les habitants faisant profession de la R. P. R. des charges politiques de la ville de Montauban (1676).	392
Un prêtre converti par un martyr. Le missionnaire Philippe Aiguissier (1686). Comm. par M. Jules Chavannes.	396
Genève et Constantinople (1732). Comm. par M. Heyer.	399
Sonnet et Stances sur la mort de Fr. Rochette (1762). Comm. par M. Bec.	422
NOTICES BIOGRAPHIQUES.	424
Antoine Tandon, médecin de Montpellier (1717-1806).	<i>ibid.</i>
MÉLANGES.	429
Mensonge et rectification.	<i>ibid.</i>

AVIS. — Des circonstances exceptionnelles ont entraîné un long retard qui ne se reproduira plus. Une fois remis au courant par la publication des cahiers qui vont suivre de près celui-ci, le Bulletin reprendra son cours régulier.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS.—
AVIS DIVERS, ETC.

L'ancienne Eglise protestante de St-Berthoumieu (St-Barthélemy), en Agenais.

Ce serait un sujet d'études à la fois intéressant et utile que de rechercher, dans chaque circonscription consistoriale, les localités d'où l'exercice du culte protestant a complètement disparu depuis la révocation de l'Edit de Nantes. Le cadre de ce travail comprendrait naturellement : 1^o l'époque de l'organisation de ces communautés ou, du moins, l'époque où l'on peut constater que le culte se célébrait; 2^o leur composition (noms des pasteurs, membres de consistoire); 3^o leurs épreuves, les causes de leur disparition.

Il n'est pas une Eglise consistoriale qui ne compte, dans son sein, plusieurs hommes, pasteurs ou laïques parfaitement qualifiés pour de pareilles recherches. En réunissant et coordonnant le résultat de cette statistique rétrospective, notre honorable président qui a si bien réussi à exécuter la *Carte de la France protestante moderne*, pourrait peut-être recomposer une carte de l'*ancienne France protestante* qui serait, pour ces Eglises tombées sous les coups de la persécution, comme un monument à la mémoire de nos pères.

On ne doit pas s'attendre, sans doute, à trouver partout des documents précis, bien que, sous ce rapport même, il y ait encore beaucoup à faire, mais on pourra recueillir des traditions qui vont s'effaçant de jour en jour, des noms de pasteurs, de membres de consistoire, de familles qui ont passé à l'étranger ou qui se sont simplement déplacées sur le sol français.

Ce travail est d'autant plus facile qu'il consiste le plus souvent dans la copie exacte des documents recueillis ou dans le récit fidèle des traditions locales. Il faudrait que chacun se décidât à ne pas garder pour lui seul ou pour les siens sa part de richesses historiques. Loin de moi la prétention de donner ici un modèle de ces communications; je viens seulement,

comme membre de notre excellente Société de l'Histoire du Protestantisme français, faire preuve de bonne volonté en communiquant au *Bulletin* quelques documents sur une communauté protestante qui eut un consistoire, qui compta des pasteurs pleins de zèle, mais qui a complètement disparu.

Saint-Barthélemy, autrefois Saint-Berthoumieu, petite ville de l'arrondissement de Marmande (Lot-et-Garonne), embrassa la Réforme peu de temps après l'organisation des Eglises de Sainte-Foy, Eymet et Duras. Louis XIII coucha à Saint-Barthélemy le 18 juillet 1624, se rendant à Tonneins pour y délibérer sur le siège de Clairac et de Montauban. Le passage du roi et d'un corps de troupes de l'armée royale n'eut aucun résultat fâcheux pour les protestants de Saint-Barthélemy.

Cette Eglise avait, en 1640, un consistoire dont faisaient partie les familles les plus honorables de la contrée. Chaque année, un rôle était dressé pour les contributions des fidèles. Celui de 1640 porte l'intitulé suivant : « Rôle de la cotization qui a été faicte par le consistoire de Saint-Berthoumieu et ses annexes et autres chefs de famille à ce appelés selon la façon uzitée entre nous, le fort supportant le faible, le plus justement et légalement qui nous a été possible, pour l'entretien et gages de M. Salettes, notre pasteur.... » On remarque parmi les noms inscrits sur ce rôle les familles de Costa, de Chadois, Laubie, juge; Teyssonnières, lieutenant du juge; Vèze.

En 1655, un vieillard infirme, appartenant à cette famille de Costa, qui a donné à l'Agenais des pasteurs distingués, se fit transporter de Saint-Barthélemy à Clairac, pour y dicter son testament à un notaire. Il institua pour son légataire universel le consistoire de l'Eglise réformée de *Saint-Berthoumieu*. Les Eglises réformées ne pouvaient pas posséder des biens, aussi le testateur avait-il désiré que ses dispositions fussent tenues secrètes. Le pasteur se mit en possession, mais comme s'il n'eût été que fermier des immeubles légués. On espérait que des temps meilleurs permettraient aux consistoires d'acquérir et de posséder et que, jusque-là, on tiendrait secret le testament. Cette espérance ne se réalisa point. Le seigneur de Saint-Berthoumieu, Bernard de Bourran, fut informé de l'existence de cet acte et s'empressa d'en poursuivre l'annulation, ce qui n'était pas difficile. Parmi les biens légués se trouvait un petit domaine qui porte encore le nom de *Métairie du ministre*.

Le pasteur Salettes fut remplacé par M. Dupon, dont le ministère fut sans cesse inquiété.

Le 3 février 1673, un arrêt du parlement de Bordeaux frappa d'interdiction plusieurs Eglises où le culte était célébré depuis longtemps, notamment celle de Saint-Barthélemy.

Le pasteur Dupon, en prêchant sur la sainte cène, avait combattu le dogme romain de la *transsubstantiation*. Le pasteur fut pris à partie et condamné à faire construire une chapelle latérale à l'église de Saint-Barthélemy, sur le côté gauche du grand autel. Le curé fit bâtir la chapelle; le pasteur, ne pouvant pas payer, allait être emprisonné lorsque quelques personnes lui procurèrent le moyen d'échapper aux poursuites dont il était l'objet.

La confiscation des biens du consistoire, l'exil des pasteurs, l'interdiction du culte par arrêt du parlement, découragèrent le troupeau et furent cause que plusieurs familles s'expatrièrent. On trouve, dans les archives de la commune de Saint-Barthélemy, de 1675 à 1680, plusieurs registres constatant des abjurations. C'était une affaire de forme et plusieurs s'y soumettaient plutôt que de subir des persécutions.

Voici la formule invariablement suivie dans ces déclarations : « Le « vingtième du mois de janvier 1680, Marie Vallet, fille de Jean, habitant « au faubourg de la présente ville de Saint-Barthélemy, âgée de vingt-deux « ans ou environ, s'est présentée dans l'église de Saint-Barthélemy pour « demander l'absolution de son hérésie calvinique, ce que je lui ai accordé « comme en ayant le pouvoir émané de l'autorité de feu monseigneur « l'évêque d'Agen et de MM. les grands vicaires du chapitre, et ce après « que ladite Vallet a eu fait abjuration de ladite hérésie et profession de « la religion catholique, apostolique et romaine, le tout en présence des « soussignés : FRANÇOIS DE CAUMONT, LANQUE, BARTHÉLEMY DE PATEL. »

Les pasteurs qui reconstituèrent les Eglises réformées de l'Agenais, au désert, ne furent pas assez nombreux pour porter leur ministère jusqu'à Saint-Barthélemy. S'ils avaient pu le faire, il est probable que là, comme ailleurs, ils auraient rassemblé ceux qui avaient échappé à la persécution et rétabli cette Eglise. Il ne reste maintenant plus de familles protestantes dans cette contrée.

ALPH. LAGARDE.

Tonneins, 19 juillet 1861.

**Annotations d'un vieux registre de famille protestante
en Dauphiné (1642-1684).**

M. J.-M. Covestant nous écrit de Dieu-le-Fit (Drôme) :

« Dans une petite commune de ce canton et à 40 kilomètres à l'est de Dieu-le-Fit, agréablement située sur le bord d'une jolie petite plaine entourée de montagnes, couvertes de bois et de roches escarpées, j'ai trouvé, sur un vieux registre de famille, quelques notes qui seront peut-être jugées assez intéressantes. Les voici :

« Le 27 mars 1642, on a commencé les fondements de l'église protestante de Vesc.

« Le 22 septembre 1643, David Marcel et Charles Savarid, maître maçon, ont fait l'arc en pierre de taille et mis le couvert dans le mois.

« Le 11 septembre 1644, M. Monical a fait la première assemblée dans le temple de Vesc.

« Le 20 juillet 1650, M. Jourdan, ministre de Vesc, a fait son premier prêche dans le temple.

« Le 26 janvier 1651, on a fait la cloche pour le temple.

« Le 15 août 1657, M. Bourfact, pasteur à Vesc, a prêché la première fois.

« Le 26 mars 1666, M. Maillefaut, ministre à Vesc, épousa Paulle (*sic*) Noyer.

« Le 3 mai 1672, on a refondu la cloche du temple, par Nicolas de Moissat.

« Le 13 mai 1672, on a fini le clocher et monté la cloche.

« Le 16 février 1684, le temple fut démoli. »

« Là finissent les notes, et commencent les funestes persécutions de Louis XIV, qui n'y sont malheureusement point relatées.

« On trouve à Vesc plusieurs inscriptions latines qui témoignent de l'ancienneté de ce village et du caractère de ses habitants. En voici une qui n'est pas des moins intéressantes : INITIUM SAPIENTIE TIMOR DOMINI. BENE VIVERE BIS VIVERE EST. 1559. »

Encore un Dangeau de la Bélye (1705).

Aux indications précédemment données sur une branche de la famille de Dangeau réfugiée à Vevey (voy. *Bulletin*, IX^e année, page 276), nous avons à ajouter quelques renseignements ultérieurs. L'aîné des enfants de M. François Dangeau et de Madame Elisabeth Grammont, né à Vevey, de même que les trois cadets, a joué dans la sphère de l'art un rôle propre à sauver son nom de l'oubli, et à ce titre il ne sera pas sans intérêt de consigner ici les données que nous avons été à même de recueillir sur ce personnage. Le registre des baptêmes porte à son sujet l'inscription suivante : « Baptisé le 12 août 1705. DANJAU, Charles-Paul, fils de M. François Danjau La Bélye et de Madame Elisabeth Grammont, sa femme. Parr. MM. Charles-Philippe et Paul-Esaye de Tavel. Marr. Mesdames Louise-Pauline et Elizabeth de Tavel. »

C'est évidemment à cet enfant, né sur la terre du refuge, que se rapporte la brève notice destinée par le patriote historien suisse Bridel à revendi-

quer pour notre ville l'honneur de l'avoir vu naître. « Tout le monde, dit le spirituel doyen de Montreux, a entendu parler du beau pont de Westminster, long de 1,220 pieds, dont l'arche du milieu a 72 pieds d'ouverture, et qui coûta douze ans de travail et 218,000 livres sterling. Mais on ignore communément que l'architecte qui éleva ce beau monument était Suisse : il s'appelait *Charles l'Abélie*, né à Vevey ; et il est temps de lui rendre la gloire qui lui est due. Comme aucun architecte anglais n'osait se charger de cet ouvrage, il l'entreprit, et réussit contre toute espérance. Il fit aussi, sous les yeux du prince de Galles, les plans du palais de Saint-James. Soit qu'il fût mal payé, soit qu'il manquât d'économie, ses talents ne le conduisirent point à la fortune ; il se retira à Paris, où il mourut octogénaire, pauvre et ignoré, le 17 décembre 1781. Un amateur (feu M. de Hennezel d'Yverdon), qui le vit dans la dernière année de sa vie, nous a conservé les traits de cet estimable compatriote, dans une gravure à l'eau forte devenue rare » (4).

C'est d'après ces renseignements que, dans son *Dictionnaire du canton de Vaud*, M. le docteur Levade mentionne « *Charles Labélye*, célèbre architecte et constructeur du pont de Westminster, à Londres, comme originaire de Vevey » (2).

Il y a, comme on peut aisément le voir, quelques inexactitudes dans les indications que nous venons de transcrire. Charles-Paul Dangeau de La Bélye est bien né dans notre ville et il y a passé sa première enfance ; mais nous n'avons pas droit à le réclamer comme étant proprement d'origine suisse, son père étant formellement désigné comme réfugié à Vevey pour la religion. Mais c'est chez nous que le futur ingénieur a reçu ses premières impressions, que les enseignements élémentaires lui ont été donnés, probablement dans notre collège, et ainsi nous sommes fondé à nous le rattacher par quelque chose de plus que par le simple fait de sa naissance sur les rives de notre beau lac. Participant à l'influence exercée par notre patrie bénie sur tous ses enfants, il nous a sans doute appartenu par le cœur. Et si, après avoir travaillé à l'étranger, s'être acquis par ses talents un nom honorable, et avoir payé à l'hospitnière Angleterre le tribut d'un développement scientifique dont elle lui permit de mettre les fruits au jour, il a pu venir terminer sa carrière dans cette terre de France, d'où son père avait été chassé par la persécution, nous sommes assurés que le souvenir de Vevey est constamment resté gravé au fond de son âme.

Malgré les différences d'orthographe que présentent les actes publics

(1) *Etrennes helvétiques*, pour l'an 1814, et *Conservateur suisse*, tome VIII, p. 298.

(2) Levade, *Dictionnaire géographique, statistique et historique du canton de Vaud*, p. 340.

relatifs à la famille qui nous occupe, et dans lesquels nous lisons également *Dangeau* et *Danjau*, de *la Belye* et de *la Bellie*, tout porte à croire que le véritable nom est *Dangeau de la Belye*, et que nos réfugiés se rattachent à la noble maison de Dangeau, particulièrement connue par le rôle qu'ont joué soit à la cour de Louis XIV, soit dans le sein de l'Académie française, le marquis de Dangeau et l'abbé son frère. Eux aussi étaient nés protestants comme l'étaient tous les membres de leur famille ; mais ils cédèrent l'un et l'autre, dans leur enfance, à l'influence de Bossuet, et purent ainsi devenir les objets des faveurs royales, tandis que leurs collatéraux, demeurés fidèles à la foi de leurs pères, n'eurent de ressources que l'exil pour échapper aux horreurs de la persécution. Nous retrouvons ici dans la position respective des diverses branches de la maison de Dangeau quelque chose d'analogue à ce que nous avons dû signaler déjà au sujet de la famille Tallemant, deux académiciens célébrant par la pompe de leur éloquence cette intolérance royale qui avait privé de leur patrie des hommes de leur nom et de leur sang. (*Bull.* IX, 347, et IV, 606, 614.)

JULES CHAVANNES.

Vevey, septembre 1861.

Questions et Réponses.

Recherche d'un document important relatif à Gérard Roussel.

Dans les archives de la ville de Clairac se trouve une liasse intitulée : *Concernant les titres des pauvres de l'hôpital*. On y lit ce qui suit :

« N° 14. — Testament de feu Messire Gérard Roussel, évêque d'Oléron, « seigneur abbé commandataire de Clairac, par lequel il institue les pauvres ses héritiers généraux et universels. Du 8 juillet 1555. »

Il ne reste que le titre, le testament a disparu.

La découverte de cette pièce servirait utilement à compléter la biographie de Gérard Roussel, l'un des premiers prédicateurs de la Réforme religieuse dans l'Agenais.

A. L.

Tonneins, juillet 1861.

Comment expliquer la présence de fleurs de lis dans le fronton sculpté d'une porte du collège de Genève, avec la date de 1561 ?

Il existe dans la cour du collège de Genève une porte, dite du Principal,

sur laquelle se trouve placé en guise de fronton un bas-relief, consistant en deux figures assises et tenant l'une un glaive et l'autre un livre ouvert; entre elles se voit l'écusson genevois (l'aigle et la clef) que surmonte une couronne dont le faite, vu de face, est composé de quatre *fleurs de lys*, alternant avec cinq fers de lance. Au-dessous se lisent la devise de Genève et la date 1561, ainsi figurées :

POST TENEBRAS

43 LUX 61

Les constructions du collège de Genève ont été exécutées sous la direction des deux fils de Guillaume Budé, reçus bourgeois de Genève en 1555.

M. Pietet de Sergy qui est le premier, croyons-nous, à signaler cette sculpture, s'est demandé à quelle cause peut être attribuée la présence des *fleurs de lys* dans la couronne et avec les circonstances ci-dessus décrites.

Comment s'explique historiquement l'assassinat du baron de Fumel, en Agenais (1562)?

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Saint-Michel de Dèze, par Saint-Germain de Calberte (Lozère),
9 octobre 1861

Mon frère Laurent Combet, pasteur de la Grand'Combe, abonné à votre intéressant et utile recueil depuis qu'il existe, me rend compte de temps à autre des pièces que vous y insérez. Le *Bulletin* a éclairci, rectifié, démontré une foule de faits. Ainsi, par exemple, grâce à la discussion qu'il vient d'épuiser, *l'arquebuse fatale de Charles IX*, comme a dit Mirabeau, me paraît ne plus pouvoir être mise en doute. De cette façon se préparent peu à peu les matériaux d'une histoire complète et impartiale de nos Eglises. Il faut donc rechercher, comme vous l'avez fait plus d'une fois, non-seulement ce qui nous est favorable, mais encore ce qui peut nous être désavantageux et que l'histoire nous reprocherait tôt ou tard.

Or, voici un fait grave et bien déshonorant pour nos pères, que j'ai trouvé entre autres auteurs dans Mézeray, un de ceux que je préfère, car on peut le regarder comme le plus indépendant et le plus impartial des anciens historiens catholiques, et M. Sainte-Beuve lui a consacré avec raison une longue et intéressante étude dans le *Moniteur universel* des 30 mai et 6 juin 1853. Le fait que je vous signale a besoin d'être expliqué pour comprendre

que les réformés aient pu le commettre, et je viens vous prier de provoquer les recherches nécessaires.

Il s'agit de l'assassinat du baron de Fumel, que l'on trouve rapporté dans *l'Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie française suivant l'ordre des temps*, par G. Marcel, t. IV et dernier, p. 405, où on lit :

« François, baron de Fumel en Agenois, chevalier de l'ordre du roi et
« son chambellan, gouverneur de la ville de Mariembourg, acquit une grande
« réputation dans l'ambassade de Constantinople, sous Henri II (1). J'ai vu
« plusieurs lettres et mémoires écrits de sa main touchant ses négociations
« où l'on voit bien que c'était un génie capable des plus grandes affaires. Il
« fut tué dans son château de Fumel par ses propres vassaux, qui avaient,
« pendant son absence, embrassé le calvinisme. Le maréchal de Montluc dit
« qu'il fut massacré d'une infinité de coups l'an 1562, et qu'avant même
« qu'il eût expiré il fut mis contre un carreau sur son lit par les nouveaux
« réformés qui s'étaient assemblés de toutes les Eglises du voisinage, tirè-
« rent à la butte contre son cœur, pillant et saccageant tout, et criant :
« *Vive l'Évangile!* Cette action ne demeura pas impunie, car le maréchal
« de Montluc, qui eut ordre de tenir la main à l'exécution d'un arrêt ful-
« minant qui fut donné par le parlement de Guienne contre ces vassaux,
« en fit pendre ou mettre sur la roue trente ou quarante en un jour. »
(*Comment. de Montluc*, t. V.)

Voici les détails que donne Mézeray dans sa grande *Histoire de France* (édit. de Paris, 1830, t. X, pag. 73 et 74) :

« Ils commençaient donc, là où ils étaient les plus forts, à faire ouverte-
« ment la guerre à la noblesse, dont quelques-uns (des nobles) se laissaient
« aller, entrant en composition avec eux qu'ils ne leur demanderaient rien
« de leurs rentes et fiefs; et s'ils touchaient quelqu'un, incontinent toutes
« les Eglises étaient mandées et les allaient assiéger. Le baron de Fumel,
« qui avait été ambassadeur de Constantinople, ressentit leur fureur des
« premiers. Pour avoir un jour, au retour de la chasse, rencontrant une
« troupe de ses sujets qui venaient du prêche, frappé un surveillant qui lui
« parlait trop audacieusement, ils le poursuivirent et l'assiégèrent dans son
« château, où l'un de ces malheureux l'ayant canardé comme il regardait
« par une échauguette, ils forcèrent les portes, et, le trouvant qui respirait
« encore, le hachèrent de mille coups, même lui arrachèrent le cœur et
« l'attachèrent contre une muraille pour y tirer au blanc. Il était arrivé peu
« auparavant qu'à Cahors le peuple s'était soulevé contre eux et en avait
« fait massacre, comme aussi à Grenade, près de Toulouse, dont ils se ven-
« geaient cruellement partout où ils le pouvaient faire. »

(1) *Fumellius nobilitate præcipuus et Constantinopolitana legatione clarus.*
(Jac. Thuan., *Histor. sui temporis*, l. LXXXIII.)

Lacretelle parle ainsi du massacre de Cahors : « Le peuple, armé au son du tocsin, vint les enfermer dans un prêche où ils étaient assemblés et y mit le feu ; les flammes les forcèrent d'en sortir, et ils tombèrent presque tous sous les piques, les haches et les poignards de la foule inhumaine qui les attendait à la porte. Plus de soixante-dix périrent. »

Il ajoute : « Montluc, envoyé pour punir les auteurs de ce massacre et ceux de l'assassinat de Fumel, ne sévit que contre les derniers. »

Dans le même tome X de sa grande Histoire, p. 506 et 507, Mézeray, au début de la troisième guerre civile de religion, fait connaître une cruelle persécution des protestants de l'Angoumois contre les catholiques, et en donne d'horribles détails. Il rapporte un discours prophétique d'un cordelier sur l'échelle, à Coligny, dans lequel il aurait prédit ce qui arriva à l'amiral.

Je vous indiquerai incidemment, dans l'ouvrage de Marcel dont je vous ai transmis un fragment, une intéressante et assez longue relation du massacre de la Saint-Barthélemy. On y trouve surtout détaillées les mesures prises pour cette horrible boucherie. Elle n'a pas moins de 47 pages d'un caractère très serré (t. IV, pag. 569-586). Cette relation est extraite, est-il dit à la fin, des mémoires qui furent dressés quelques jours après le massacre par un ministre de la R. P. R. Il s'agit probablement de Merlin, le ministre de Coligny. « Celui qui a été témoin et a fait le rapport de ces choses, » dit-on à la page 582, en parlant de quelqu'un qui n'est pas le ministre Merlin : je croirois que c'est Cornaton, l'enseigne de l'amiral, lequel renseigna Merlin.

Veuillez agréer, etc.

SC. COMBET.

Renseignements dans l'intérêt de descendants de réfugiés.

— Famille Chambaud de Charrier.

(Voir t. IX, p. 29, 119, et X, p. 20, 112.)

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Lyon, 12 août 1861.

Vous avez bien voulu recueillir mes deux précédentes communications au sujet de la famille Chambaud de Charrier, quoique faites au courant de la plume, la seconde même contredisant, pour les rectifier, plusieurs des faits énoncés dans la première. En dernier lieu, les renseignements transmis par M. le pasteur du Magnin m'ont paru donner ample satisfaction aux intéressés, en combinant avec la généalogie que j'avais relevée les notes instructives contenues dans sa lettre. Toutefois, je crois devoir vous signaler encore une lettre de Jacob Spon, le célèbre antiquaire lyonnais,

dans laquelle il est fait mention d'un Charrier; lettre qui se trouve insérée en *fac-simile* en tête de l'édition annotée en 1858, par M. Léon Rénier, des *Recherches des antiquités de la ville de Lyon*, l'un des ouvrages de Spon où sa science épigraphique et sa vaste érudition se déploient avec le plus d'autorité. Cette édition, donnée sous les auspices de la ville de Lyon, s'ouvre par une notice très intéressante sur la vie et les ouvrages de Spon, où se rencontrent quelques lettres curieuses de Bossuet et du père Lachaise. Je rappelle à ce propos qu'il a déjà été question dans le *Bulletin* (t. IX, p. 214, et ci-dessus p. 23) des rapports du célèbre jésuite et de l'antiquaire protestant. M. Rattier, l'auteur de cette communication, renvoyait les curieux au livre que je viens de mentionner.

Voici le texte de la lettre de Spon; on en remarquera particulièrement le deuxième alinéa que caractérise un sentiment si élevé :

A Monsieur l'abbé Nicaise, à Dijon.

« 5 avril 1680.

« Monsieur,

« Je n'ay pas pu encore rattraper ma response au P. de la Chaize pour vous l'envoyer. M. Case l'a fait voir à M. l'intendant, à M. Charrier et à tous les autres amis de Bellecour, dont il y en a plusieurs qui en ont pris copie, ce qui est cause qu'elle est encore entre leurs mains. Je n'ay point receu de lettre du P. de la Chaize depuis ce temps-là, bien loin d'en recevoir une abbaye de vingt mille livres, qui me tenteroit autant que les colifichets qu'Ulysse présentoit autrefois à Achille.

« Par la grâce de Dieu, tous les biens du monde ne me touchent point, et je ne crois point que cent millions de rente valent le privilège d'une âme en repos.

« Je ne comprends pas bien ce que vous me dites qu'il ne faut pas prodiguer à tout le monde la vénérable antiquité. Ce seroit en quelque manière redevenir payen, de croire le paganisme si vénérable, que d'en faire des mystères au peuple. Je ne suis pas mesme du sentiment des anciens que ce soit profaner les belles choses de les faire conoistre à tout le monde. Le soleil ne profane point sa lumière en luisant sur les fumiers, et nos moralistes disent que le bien est de soi communicatif. Enfin j'ay l'exemple du *Journal des savants*, qui se fait en françois et qui est approuvé de tout le monde, et au fond on sait bien que ces sortes de livres ne sont guères lus que par des gens de lettres, qui sont bien aises de s'épargner la peine de l'application au sens latin. Enfin c'est une pratique ordinaire que les livres où il y a des planches s'impriment en plusieurs langues, parce qu'elles servent en quelle langue que ce soit.

« On ne trouve pas icy la response de M. de la Bastide à Monseigneur de Condom; M. Graverols, à qui l'auteur l'a envoyée m'a dit qu'il me la presteroit. J'ay envoyé à son frère une dissertation qui est comme un cayer de mes nouvelles découvertes, dans laquelle je montre que la Maison-Carrée de Nîmes n'est point la basilique d'Hadrien ni un Capitole. Poldo, que j'achetay dernièrement, m'en donna sujet. M. Graverols m'a dit qu'il pressoit fort son frère de nous donner un jour un manuscrit qu'il a découvert il y a quelques années, qui est le procès-verbal, interrogatoire et response des Albigeois, en latin de ce temps-là. On dit que le P. Maimbourg escrit l'histoire de cette prétendue hérésie, où il ne manquera pas apparemment de leur imposer, comme d'autres l'ont fait, la sorcellerie et la magie pour les rendre plus odieux.

« Mes Miscellannées seront tout achevés ce mois-cy, ce qui me pourroit bien faire aller à Paris au mois de may, si le roy ne vient pas icy comme on dit. On donna à Paris à M. Mayer pour moy un livre qui est fort ancien, sans luy dire ni de la part de qui, ni pourquoy. Il est intitulé *du Prest gratuit*, par le P. Catherinot de Bourges, où il est imprimé. C'est un auteur comme Montaigne, qui dit tout ce qu'il sait et agréablement. Je suis tout à vous,

SPON. »

Je n'ajouterai que peu de mots à cette lettre, ayant l'intention de vous adresser une notice abrégée sur la vie et les œuvres de son auteur, en insistant sur les marques de fidélité qu'il donna à sa foi et à son Eglise, dans le cours de sa longue et savante carrière. Le Charrier dont parle Spon était Jean Charrier, seigneur de la Barge, ancien prévôt des marchands et trésorier de la généralité du Lyonnais. Jean Graverols était pasteur de l'Eglise de Lyon depuis 1672; il a laissé un nom estimé dans les lettres religieuses, et était frère du fameux jurisconsulte François Graverols, de Nîmes, auteur de nombreux ouvrages de droit et d'érudition, qui, s'occupant des mêmes travaux que Spon, mérita de recevoir de lui la dédicace de la dissertation dont il s'agit. Poldo d'Albenas, savant nimois, est l'auteur d'un livre très connu et très estimé sur les antiquités de sa ville natale.

Veuillez agréer, etc.

R. DE CAZENOVE.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

SYNDICAT DU COLLOQUE DE CASTRES

1561.

Nous devons à M. Petit de Latour, communication de la pièce suivante dont la minute appartient à M. le comte de Bouffard, de Puylaurens. On lit au dos : « *Syndicat du colloque de Castres, pour François Ma-diane, le dernier de novembre 1561. François Bouffard, partit de* « Castres le 1^{er} décembre et demeura en cour jusques au commence-
« ment de febvrier, durant lequel temps obtinct du roy et des Estats, par
« la volonté dudict, l'édict de janvier. » Cette mention va peut-être un peu loin, en attribuant ainsi l'Edit de janvier aux seules postulations de François Bouffard. (Voir son article dans la *France protestante*. M. Haag a aussi publié un document semblable.)

L'an de grâce 1561 et le dernier jour du mois de novembre, très chrétien prince CHARLES, par la grâce de Dieu roi de France régnant, dans la cité de Castres, sénéchaussée de Carcassonne, par-devant vénérable personne, M. Guillaume Albion, licencié ès droits, lieutenant principal pour le roi nostre Seigneur, de M. le juge d'Appeaux, de la dite cité et comté de Castres, ressort et baronnie d'icelle, en présence de nous notaires royaux et des témoins cy-après nommés établis en leurs personnes :

Nobles Jean-Maria Foglarin, sieur du Cavala, et François Bouffard, sieur de Fiac, pour la cité de Castres; noble Charles Dauve, sieur de la Motte et Villebrunie, pour les dittes villes et Carne; noble François d'Artigues, pour Montolieu; noble Pierre de Cornilhan, pour Saint-Paul; noble Jean de Cornilhan, pour Damiate; noble Bertrand du Causse, pour ledit lieu et Espérausses; noble Jean de Bonafous, pour Espérausses; noble Jean sieur de Vessetue, pour ledit lieu; noble Jean de Foglavin, pour Lamouzié de Cavala; noble Vincent Gautran, pour Chasteau-Neuf de Brassac; M^e Dominique de Malavet, licencié ès droits, pour la cité de Lavaur; Pierre Daubevard, bourgeois, pour la cité de Carcassonne; Jean Carrié, pour la cité d'Alby; M^e Pierre Amiel, licencié ès droits, pour la cité de Limoux; Jean de

Isseton , marchand , pour la cité de Saint-Pons; M^e Ramon de La Souche, licencié, pour Chasteau-Neuf d'Arry; Gaillard Gachon, marchand, pour Puy-Laurens; M^e François Dupuy, notaire, pour Revel; Guillaume Lause, pour Saurèze; Jean Falgon, marchand, pour Sais-sac; Bernard Trogan , pour Saint-Denis; M^e Antoine Brath, pour Mazamet; Antoine Benazech, pour Saint-Amans; M^e Jean Barthes, pour Lacaune; Benoist Maurel, marchand, pour Brassac; Barthé-lemi Bafinhac, pour Ferrières; Pierre Canathes, marchand, pour Vabre; Antoine Laroque, bourgeois, pour Roquecourbe; M^e Rancou d'Hérisson, pour Berlas; Jean Mousarrat, marchand, pour Labesso-nié; George Mousarrat, pour Belelau; Rémy Gau, pour Saint-Amans de Nogrin; Jacques Andrieu, pour les Fournials; Jacques Bruniquel, pour Salclas; Antoine Sabatié, pour Réalmont; Antoine Ribailh, pour Lomberg; Lucas Pance, pour Orbanils; Bernard Mandeville, pour Lacrousette; Antoine Gardes, licencié, pour Galhac; M^e Henry Fougrave, pour Rabastens; Antoine de Boisson, pour Arfous; Jean Gouy, pour Viane; M^e André Mauvesin, pour Lautrec; Pierre Canis, pour Villefranche de Lauragois; M^e Antoine Malcave, pour Le Bés; Jean Lagarde, pour Sena; Arnaud Dumas, pour Labruguières; Guil-laume Mage, pour Canques; M^e Bernard Dardepeine, pour Gizonet; Pierre Laurent, pour Lisle; Barthélemi Magni, pour Saint-Gervais;

Lesquels, seachans de leur bon gré à ce admis, congédiés et au-thorisés par mondit sieur le lieutenant, sans révocation de leurs autres sindies et procureurs par eux ci-devant constitués leurs sin-dies, auteurs et procureurs spéciaux et généraux, M^e Guillaume de Sauzet, docteur ès droits, et François Bouffard, seigneur de Damiate, chacun d'eux en seul a pour et au nom desdits constituans et au-tres leurs adhérens et adhérer, voulans supplier la Majesté du roy, notre souverain seigneur, de maintenir aucuns des supplians des-dittes villes et cités et lieux qui désirent vivre selon la pureté du saint Evangile de nostre Seigneur Jésus-Christ, tenir temples dans lesquels ils ont fait depuis trois ou quatre mois pacifiquement et sans contradiction prêcher iceluy Evangile, et aux autres leur per-mettre en avoir, afin d'entendre et obéir à la Parole de Dieu, nostre créateur, et du devoir qu'ils doivent à Sa Majesté royale, et dans iceux faire administrer les saints sacremens selon la pureté de la primitive Eglise, qu'il plaise aussi à Sa Majesté dudit seigneur au-thoriser les cahiers du tiers estat, assemblé à Pontoise, touchant le

fait de la religion mesme, les sixiesme, septiesme, huitiesme, neufviesme, dixiesme et unziesme articles, et pour ce que les constituans sont vexés et molestés pour raison de la religion, et chargés de faux blâmes par tesmoins apportés, plaise à la Majesté du roy casser toutes provisions, d'adjournement personnel et prise de corps, mesme quand il y serait intervenu port d'armes pour la seureté de leurs personnes, et faire eslargir ceux qui souffrent cruelle persécution ès prisons esquelles ils sont détenus, ensemble faire vuidier les garnisons des couvens et autres lieux par lesquels ils endurent infinis dommages et griefves extorsions, et les vouloir préserver, comme leur souverain, de toute oppression autrement généralement requérir, supplier et demander audit seigneur, toutes choses qu'ils verront estre requises et nécessaires pour le profit et utilité de ladite religion, repos et tranquillité publiques, et comme iceux constituans et autres habitans desdites cités et villes cy présens et en personnes, y estoient avec puissance de substituer un ou plusieurs syndics, auteurs et procureurs en leur lieu ou absence, est, sy besoin promettans et jurans iceux constituans des susnommés par la foy et serment de leur corps, avoir et tenir pour agréable, ferme et stable, tout ce que par leursdits syndics, autheurs et procureurs dessus par eux constitués, ou leur substitués, sera fait, dit et requis et procuré en ce que dessus qui en dépend, et les relepver indemnes de tout fait et charge de plaiderie sur obligation de leurs biens quelconques, avec les renonciations de fait et de droit, en tel cas requis et nécessaire en bonne forme.

Lequel acte a esté par mondit sieur le lieutenant, à leur réquisition, autorisé et décrété, sauf en tout le droit du roi, notredit seigneur, le sien et tous autruis, présens en ce dessus, Gabriel Dupont, marchand de Carcassonne, Jean Donadieu, Jean Bordairols, Antoine Burniquel, marchand, et Jean Issart, jeune, maçon de ladite ville de Castres, habitans; et nous Barthélemi Sarrapi et Antoine Bissol, notaires royaux, habitans dudit Castres, qui avons retteneu et expédié le présent acte et instrument de syndicat deuement collationé, tesmoins, notaire, seings publics et authentiques. Cy-mis : Albion, lieutenant susdit; Bissol, notaire; Sarrapi, notaire.

Le présent extraict a esté tiré de l'original du susdit acte, estant dans les archives du consistoire de Castres, par moi, Jacques Raymond, ancien, et secrestaire dudit consistoire, sousigné, expédié à

noble Jean de Bouffard, sieur de Madiane icellui requérant. Faict à Castres, ce 28^e jour du mois de novembre 1667.

RAYMOND, ancien, secretaire.

Par une singulière rencontre, au moment même où nous venions de mettre sous presse ce document que nous gardions depuis assez longtemps en portefeuille, il nous en parvenait une nouvelle communication, d'après une copie retrouvée au milieu de papiers de famille par M. Ch. Pradel-Vernezobre, de Puylaurens. Nous n'y voyons que deux petites différences de forme. Celle que nous adresse M. Pradel est intitulée : *Assemblée des principaux protestants du Haut-Languedoc, 1561* ; et elle ne contient pas les six dernières lignes relatées ci-dessus, et constatant simplement l'extrait fait en 1667.

ORGANISATION DU PARTI PROTESTANT

DÉLIBÉRÉE A MILHAU, LE 17 DÉCEMBRE

1573.

Parmi les mêmes papiers où M. Ch. Pradel a trouvé la pièce qui vient d'être mentionnée, il a rencontré un compte rendu de l'*Assemblée générale des Eglises réformées de France tenue à Milhaud en 1573*. C'est cette fameuse délibération que M. Haag a insérée au nombre des *Pièces justificatives de la France protestante* (n° XXXVIII, p. 121), mais sans donner le protocole, c'est-à-dire les noms des représentants des Eglises qui figurent en tête. C'est pourquoi la communication de M. Pradel nous servira à reproduire ici cette première partie du document. On remarquera qu'il porte la date du 17, non du 16 décembre 1573.

Organisation des protestants. 1573, le dix-septiesme jour de décembre.

L'Assemblée générale des Eglises réformées de France tenue tant par ceux de la noblesse, que d'autre estat, en la ville de Millaud, en Rouergue, par la permission et bon plaisir du roy, sçavoir est : M. le vicomte de Cadars, seigneur et baron de Panat, Pierre-Brune et Castriol, général du pays de Rouergue; M. le vicomte de Paulin,

général du pays d'Albigeois et Castrois; M. le vicomte de Gimoy, seigneur de Terride et de Serinhac, général du pays de Guienne, Quercy, Lauragois et Villelongue; M. le vicomte de Gordon, général du Hault-Quercy, Peyregort, Limosin et Auvergne; M. de la Guimerne, général de la comté de Foix; noble Philibert Roysse, pour la noblesse du Dauphiné; M. le baron de Trevien; M. le baron de Broguies, M. le vicomte de Panat, M. de Ferrières, M. de Montbailhar, les sieurs de l'Hospital et d'Armen, conseillers du roi ès citées de Tolose et Bordeaulx, le sieur de Grenier, M. d'Yolet, M. de Juges, M. de Chaveignac, M. le baron de Feugères, M. de Saint-Léon, M. de Brassac, M. de Viven, M. de Rosel, M. de Lussac, M. de Montseguon, M. de la Gueppie, M. de Castelrauc, M. du Villa, M. de Raissac, M. de St-Marcolin, M. de Sénagas, M. de Malinhac, M. de la Montilherie, M. de Porcayres, M. d'Aleyrac, M. du Ruel, M. de Roquetalhade, le cappitaine le Grand, M. de Borneguel, M. d'Arguelle, M. de Lobeyran; M. de Nogines, M. du Boys, M. de Berthaleuc, M. de la Rive, M. le baron d'Arpajon, M. de Melet, le cappitaine Rosel, M. de Manoblet, M. de Brinhac, M. de Vebron, François du Boys, marchand de Laval, pour la noblesse et autres d'aucuns tiers estats des Esglises des provinces et gouvernement de Normandie, bas pays de Cottentin, duché d'Alençon et pays du Mayne, pays et gouvernement de Chartrain, Bausse, grand et petit Perche; noble Jacques du Ruel, seigneur de Moneville pour la noblesse et tiers estat des pays et gouvernements de l'Isle de France, Picardie, Vexin le Normand et pays de Caux, faisant profession de la dicte religion réformée; maistre Pierre de Causse pour la ville de Montauban, ledict cappitaine Argelle et M. de Noalhac pour les Eglises de Gascogne; ledict sieur d'Allières et maistre Arnaud de Guillot, docteur ez droictz, pour la ville du Mas d'Azile; sire Jehan de Laval et Joseph de Lamer, pour la ville de Masers au comté de Foix; Jehan Grival, consul et Guillaume Tornier, notaire, pour la ville de Saint-Paul de Cap de Joux; ledict sieur de Lussau pour les Eglises de Bergerac et Peiregort; M. Guillaume la Barthe, pour les villes d'Argental, Beaulieu, Thurene, Cardailhac, Fisac et Capdenac; ledict S. de Ferrières et de Brassac, pour les Eglises d'Albigeois; M. de la Guarrigue et de la Batterie, pour les Eglises du Castrois et Jehan de Roullaud, seigneur de Langerie, pour les habitants de Castres réfugiés à Burlats; ledict sieur de Scucyas, gouverneur de Puylaurens, et M. Honoré de Terson,

conseiller et magistrat présidial, pour Puylaurens, Saint-Paul, Cuq, Fourez, Mas-Saintes-Puelles et Viterbe; M^e Paul du Rieux, conseiller et avocat du roi en la cour présidiale de Lauragois, particulièrement pour les consuls et seindies des manants et habitants dudict Mas-Saintes-Puelles; Jehan de la Fon, pour la ville de Réal-mont, au diocèse d'Alby; le cappitaine David, Jehanotel, Nagona, pour la ville de Nérac; Jehan de Vesia pour la ville d'Allet; M. Durand Traconis, consul, pour la ville de Millaud; M. Pierre du Faur, pour la ville de Saint-Anthonin; M. Guillaume de Lect, pour le Pont de Camares; le cappitaine Ferrens, pour l'Eglise de Montlaure; N. Jehan Fabre et Pierre Melhac, pour la ville de Cornuis; M. de la Place, pour les Eglises du diocèse de Montpellier; M. Guillaume Villaris, pour la ville et cité de Nismes; ledict sieur de Montbalhard et du Ranc, avec M. Guillaume Rocques, seigneur de Clausones, pour le conseil du pays de Languedoc; M. de Brinhac, pour la ville de Lodève; M. André Gigort, notaire, pour les Eglises du diocèse de Béziers; M. Bonnier, pour la ville et diocèse d'Uzès; M. Guillaume Gisquet, licencié ez droictz, pour et au nom du hault pays de Gevaudan et corps de l'Eglise de Maruejols; M. Guy de Moranges et le cappitaine Arnould, pour l'Eglise de la ville de Malsieu; M. ***, juge d'Anduze, pour ladicte ville; ledict sieur du Ranc, pour le pays de Vivarois; noble Philibert de Boisse, pour la noblesse du pays du Dauphiné; le cappitaine Archimbault, pour les Eglises du pays de Provence; M. Sébastien Julien, pour les Eglises de la ville et archevesché d'Avignon, comté de Venissi, ville et principauté d'Orange et plusieurs autres; après avoir entendu, tant de la part de Sa Majesté, que par les lettres de Monseigneur de Dampville, mareschal de France, gouverneur et lieutenant général pour sadicte Majesté en Languedoc par la bouche de leurs délégués en cour, leur a esté mandé et signifié pour le traicté, conférence et résolution d'une bonne et ferme paix en ce royaume, a conclu et arresté ce qui s'en suit :

Premièrement, pour l'obéissance et révérence qu'ils portent au commandement de Sa Majesté

(Voir pour la suite aux *Pièces justificatives* de la *France protestante*, au haut de la page 422.)

LETTRE INÉDITE DE PIERRE DU MOULIN

A ANDRÉ RIVET (1).

1621.

Monsieur et très honoré frère ,

Je serois homme destitué de sens si je ne recevois à grand honneur la recherche que vous faites de ma sœur, et recognois en cela la providence de Dieu, lequel en un temps plein de difficulté prépare à cette povre femme un lieu à couvert pour achever ses jours avec honneur et commodité. Vous aussi, en ce choisis, vous comportez comme un homme vertueux, lequel, sans avoir égard aux biens ni à la beauté, avez recherché la vertu, laquelle vous trouverez grande en cette petite femme, et j'ose dire qu'elle surpasse en prudence et en dextérité d'esprit son sexe, à quoi elle adjouste un courage généreux gouverné par la crainte de Dieu. Si Dieu veult que cette affaire s'effectue selon mon désir et le vostre, vous recognoistrez que je ne dis rien par-dessus la vérité. Si tost que j'ai receu vos lettres, j'en ay escrit à ma sœur et l'y ay exhorté de tout mon pouvoir. J'ay receu les feuilles imprimées de mon *Anatomie*, il y défaut encore cinq ou six feuilles sur la fin ; les fautes y sont grandes et fréquentes. Quant à nos Eglises, leur estat est déplorable ; à peine eût-on creu que dix ans nous eussent peu apporter tant de calamité qu'il en est advenu en huit mois ; après Sancerre, Jargeau, Saumur, Xaintonge et Poictou perdues, nous perdons la Guienne ; Monsieur du Maine a pris Nérac et mis garnison papiste dans le chasteau ; Monsieur de Boisse s'est rangé avec nos ennemis ; bref, tout cède, il n'y a plus que le Languedoc, où on s'appreste à faire quelque foible résistance. On se prépare à assiéger Montauban. Quelles doivent être les suites, et quels édicts se feront après, vous le pouvez aisément présumer. La Rochelle tient encore, mais Monsieur d'Espéron a des troupes autour et ferme les passages. Nos voisins nous regardent les bras croisés ; Dieu seul peut nous secourir, et semble qu'il ait entièrement destourné sa face de nous et changé sa faveur en indignation. Je le prie qu'il vous bénisse et conserve.

De Sedan, ce 21 de juillet 1621.

Votre très humble frère et serviteur,

Du MOULIN.

(1) D'après l'original conservé aux archives de l'Etat, à La Haye. (Voir *Bull.*, III, 355.)

LETTRE INÉDITE DE BALZAC

A PIERRE DU MOULIN (1).

1637.

Monsieur,

Les nouvelles marques que vous m'avez données de votre amitié me sont extrêmement chères, et Monsieur Conrart vous peut assurer qu'il n'est point de perte qui me fût plus sensible que celle d'un amy de votre mérite. Il sçait à quel point je vous honore, et qu'un petit mot n'est point capable de me faire changer d'inclination. J'ay l'esprit si peu querelleur, qu'il s'est fait des livres contre moy, que je n'ay point leus, de peur d'estre obligé de les réfuter. Plusieurs satyres sont mortes par mon silence, que j'eusse fait vivre par mes responses, et je n'ay point désiré une victoire qui ne finît point la guerre. Ayant vescu de cette sorte avec des ennemis déclarez, et qui me persécutoient à outrance, je n'aurois garde aujourd'huy, Monsieur, d'estre de plus mauvaise humeur avecque vous, qui me tesmoignez tant d'affection et d'ailleurs qui m'avez touché si légèrement, que je ne m'en apercevois pas, si vous ne m'en eussiez vous-mesme adverti. Je vous confesse franchement que je ne suis point docteur ; aussi je n'en prens point la qualité, ni me mesle de dogmatiser, et il me suffit d'adorer les mystères que je laisse découvrir à de plus hardis que moi. Ce n'est donc point m'offenser que de me reprocher l'ignorance de ce que je fais profession de ne pas sçavoir, et un particulier ne doit pas recevoir à injure quand on ne l'appelle pas magistrat. Je vous ay desjà fait là-dessus ma déclaration, et vous la verrez imprimée dans le recueil que M. Conrart me fera la faveur de vous envoyer. C'est mon dessein (bon ou mauvais, je m'en rapporte à l'opinion d'autrui), mais quoy qu'il en soit, c'est mon dessein de ne pouvoir rien escrire qui ne soit publié. Il y a des imprimeurs si vigilans et qui trouvent de mes amis si faciles, qu'il est impossible d'avoir le secret, et on guette toutes mes paroles pour me les ravir, sitost qu'elles sont sorties de ma chambre. Je ne seauois pourtant estre fâché de cette dernière impression, puisqu'elle tesmoignera de nouveau à toute la France

(1) D'après l'original conservé aux archives de l'Etat, à La Haye. (Voir *Bull.*, III, 355.)

l'estime que je fais de votre doctrine, et à vous, Monsieur, le désir que j'ay de me conserver vos bonnes grâces avec la qualité

De votre très humble et très affectionné serviteur,

BALZAC.

A Balzac, le 30 septembre 1637.

[*En post-scriptum.*]

Vous m'avez trop obligé, Monsieur, de vous estre souvenu de moy en la distribution de vos présens; mais vous ne serez pas fâché, je m'asseure, que je n'en loue ny la matière ny le dessein, et me contente de dire de l'artisan : *Cum tantus sis, utinam noster esses*. Ne verrons-nous point ces excellentes méditations dont on m'a parlé, qui seront à l'usage de tous les chrestiens et que les moines mesme pourront lire et admirer sans scrupule?

LETTRES DE CONSOLATION A MADAME DE LA TRÉMOUILLE

SUR LA MORT DE MADEMOISELLE SA FILLE.

1640.

(Suite et fin.)

XIV. *Lettre de Madame la duchesse douairière de Buillon.*

Ma très chère fille, vous avés bien raison de croire que je prens grande part à vostre douleur, car après vous personne ne peut plus perdre que moy : ce m'estoit un cher enfant (Dieu le sait), et sy fort selon mon cœur qu'elle avoit tout ce que je luy pouvois désirer, esprit, bonté, conduite et surtout la piété qui a triomphé jusques à sa fin, et nous la fait croire jouir de la parfaite gloire et félicité où nous devons tendre; c'est la seule consolation que nous pouvons avoir en cette sensible perte, et si la chair ne convoitoit point contre l'esprit elle devoit essayer toutes nos larmes, tant cette chère petite créature est heureuse d'avoir finy si heureusement ses jours, et qu'elle a fait un heureux eschange de la terre au ciel; ce n'est point elle que nous plaignons, c'est nous qui la survivons, et qui ne pouvons trop regretter la privation de ce bonheur dans nostre maison,

où elle estoit en grande bénédiction, et puis je me représente bien, mon cœur, que c'estoit toute votre joye, et que vous vivés à cette heure en langueur; c'est ce qui m'abat si fort que je suis sans force et que je n'ay peu plustôt vous conjurer d'avoir pitié de vostre pauvre mère et modérer pour l'amour d'elle vostre juste douleur, qu'elle ressent si vivement que sa vieillesse s'en sent acablée; conservés-vous donc, ma très chère fille, pour la soulager, et consolés-vous en la grâce si merveilleuse que Dieu a faite à nostre chère enfant, qui s'est fait voir un exemple de piété et de constance. Nous admirons les choses qu'elle a dittes, c'est une leçon aux plus vieux; dans mon saisissement de tristesse j'ay de la joie de ce que vous m'assurés qu'elle s'est souvenue de sa pauvre grand'maman et a prié Dieu pour elle; car je croys que ses prières seront de grande efficace et me tourneront en grande bénédiction. Je tascherai bien de profiter de ses bons enseignements et liray souvent le discours que l'on nous a envoyé; ce ne sera pas sans larmes bien amères; j'en respens bien en vous escrivant; c'est du lit où je suis il y a plus de six semaines, ou dans une chaire, mes desfluxions se renouvelant fort souvent, c'est ce qui m'a fait demourer si longtemps à vous tesmoigner combien ce dur coup dont Dieu nous a frappés m'a touchée, si faut-il dire avec Job, il nous l'avoit donnée, il nous l'a ostée, son saint nom soit béni; et quand il nous tueroit il faut espérer en luy; elle estoit plus à luy qu'à nous, aussi l'a-t-il ostée des misères de ce monde pour l'introduire dans la béatitude éternelle. Je le supplie de nous faire la grâce que nous puissions sy bien considérer celle qu'il luy a faite, qu'elle aye le pouvoir de nous consoler. C'est luy seul qui le peut; que j'aye celui que pour l'amour de moy vous ne négligiés point vostre santé; l'on m'en met en peine aprenant que vous avés une desfluxion, je prie Dieu que je vous en sache bientôt délivrée. Je n'eusse point manqué d'envoyer un gentilhomme à monsieur vostre mary et à vous, sy j'en eusse eu de propre à vous représenter mon extrême affliction qui me navre jusqu'au plus profond du cœur; c'estoit une chère fille, la plus aimable du monde et ma filleule, qui me donnoit de grandes espérances de contentement, mais non sans de grandes craintes. Dieu fait tout justement et pour le bien de ses enfants, il faut se taire puisque c'est luy qui l'a fait, et le prier de nous assister de son Saint-Esprit, afin que nous luy donnions toujours gloire, et qu'il nous donne joye des enfans qui nous restent. Je l'en suplie et

pour vous et pour moy, qui suis avec de tendres affections, ma très chère fille, votre bien bonne et très affectionnée mère.

ELISABET DE NASSAU.

XV. Lettre de Madame la duchesse de Buillon.

Chère seur, Dieu m'est témoin de la douleur que je ressens de la perte que vous avés faite du plus aymable enfant qui ait jamais esté au monde, et comme je ne suis pas capable de vous donner la moindre consolation, sachant bien aussi que ce n'est que de luy seul que vous en pouvés recevoir dans une si rude espreuve, je le supplie avec ardeur de tout mon cœur de vous la donner entière, chère seur, et à moy les moïens de vous faire connoistre à quel point ce qui vous touche m'est sensible, et comme avec plaisir je donnerois ma vie pour rendre la vostre plus heureuse. Monsieur votre frère ne vous peut tesmoigner son ressentiment sur ce triste sujet, ayant la fièvre tierce qui le tourmente bien fort; il m'a commandé de vous assurer que de toutes les personnes du monde il est celuy qui en est autant touché et qui vous plaint le plus dans une si grande perte. Le Seigneur veuille que sa miséricorde vous regarde en pitié, et nous tous nous faisant supporter patiemment ce qui vient de sa sainte main; ce sont les souhaits de celle qui est plus absolument à vous qu'à elle-même.

A Sedan, le 24 avril 1640.

XVI. Lettre de Mademoiselle de Buillon.

Ma chère seur, en quelque trouble que soit mon esprit vous ne laisserés pas d'en recevoir les plaintes. Dieu ayant changé le sujet de vostre joye en un si douloureux de tristesse, nous en fait ressentir une si sensible que je ne suis capable de la tesmoigner qu'à vous, qui avés toujours agréable les parolles de vostre pauvre seur, sachant qu'en toute ocasion son cœur est touché de mesme émotion que le vostre, qui est navré de celle-cy. Il pleure une sage, chère et admirable fille, et moy je regrette une semblable nièce, et que vos contentements en la terre y sont comme ensevelis avec elle; mais il faut vous souvenir, ma chère seur, qu'elle les a eslevés au ciel, et que pour vostre consolation Dieu a permis qu'elle ait eu un avant-goust de sa félicité, afin que vos pensées ne s'arestent point à la

considérer entre les morts, mais vivante d'une vie glorieuse, et qui vous rend ce témoignage que votre piété a esté approuvée de Dieu puisqu'il a tant bény vos soins; il vous demande encore de la constance en cette dure épreuve, et tant de gens de bien le suplient de vous la donner pour l'amour de nostre maison et la vostre; Madame vous conjure de l'avoir, et elle-mesme en a besoin ressentant cette affliction comme mère de toutes deux; elle en est si abatus qu'elle ne vous le peut encore dire; j'attendray ce temps à tesmoigner la mienne à Monsieur vostre mary, et ne s'en passera point que vous ne me reconnaissiez, plus que tout le monde, vostre très humble et très obéissante servante.

Ce 27 mars 1640.

XVII. *Autre lettre de Mademoiselle de Buillon.*

Ma chère seur, vostre playe est si profonde qu'il ne faut pas craindre de l'augmenter par des regrets, mais on voit bien que vostre sagesse vous y fait chercher tous les adoucissements que la piété vous peut fournir, et que vous ne pleurés pas comme ceux qui n'ont point d'espérance; aussi Dieu vous a-t-il donné trop de preuves de son amour pour murmurer contre les effets de sa providence, si salutaires à ce cher enfant, qu'elle ne s'est jamais emportée à contrarier à vos sentiments que pour les haster par ses souhaits, lesquels il a exaucés, parce qu'il a bien paru que c'était son esprit qui produisait en elle ces soupirs innénarables, et qui vous a adverty qu'il étoit expédient qu'elle s'en alast et que vous demeurassiez; croyés, ma chère seur, un si saint oracle; hélas! la vie vous seroit-elle ennuyeuse pource qu'une partie de vous-mesme en possède déjà une meilleure, et vous a esté une assurance que vostre place y est reservée par le témoignage que vous avés reçu que vostre offrande a esté si agréable à Dieu, il voit que vous luy en consacreriez d'autres. Certes sa bonté est admirable d'avoir amené les personnes contraires à donner gloire à la verité, et reconnoistre que vraiment elle estoit des enfants de Dieu. Je le supplie que tous les vostres puissent obtenir une pareille approbation; Madame luy demande avec grand'ardeur cette bénédiction; elle n'a pas encore eu la force de vous dire elle-mesme sa douleur, que la vostre augmente dans la crainte qu'elle nuise à vostre santé. Je regrette tous les jours mon malheur en un temps où ma présence vous pouroit apporter quelque satisfaction d'estre si esloi-

gnée de vous et inutile à la chose à laquelle je me desdie le plus. Mon cœur est toujours près de vous, à qui je suis très humble et très obéissante servante.

Ce 3 avril 1640.

XVIII. *Lettre de Madame la duchesse de Roanais.*

Madame, je n'ay point de paroles à vous consoler, mais bien un cœur à ressentir vostre douleur, que je plains et regrette au delà de ce que je puis dire. Vous avez un esprit si fort qu'il vous fournira de ce que nulle créature ne peut donner dans une perte pareille à la vostre. Je ne puis donc, Madame, vous offrir que des larmes et mes services très humbles; si j'étois assez heureuse pour vous en rendre, je serois auprès de vous, pour vous tesmoigner que je suis parfaitement, Madame, vostre très humble cousine et affectionnée servante.

ELÉONOR DE LORAINÉ.

XIX. *Lettre de M. le duc de Brissac.*

Madame, si je suis des derniers à rendre ce tesmoignage de devoir dans la perte que vous avez faicte, je parestré toujours le premier parmy ceux qui l'ont ressentie, n'y ayant personne qui en soit si véritablement touché que moy, et si Dieu vous a visitée, faisant disparaître Mademoiselle vostre fille, qui estoit un second vous-mesme, vous devez recognoistre, pour vostre consolation, que ce qui vient de sa main est juste, et qu'il retire toutes les créatures ainsi qu'il les a fait naistre. Elle estoit d'un sang et d'une tige où les plus grandes maisons de ce royaume ont part, et fille de la vertu mesme; c'est ceste mesme vertu, Madame, qui doit aujourd'huy modérer vostre douleur, et soumettre toutes vos volontés à celles du Tout-Puissant, que je prie vous combler de toutes les prospérités que vous souhaitez; Madame, vostre très humble et très obéissant serviteur et cousin,

FRANÇOIS DE COSSÉ.

XX. *Lettre de Madame de Liancourt.*

Madame, un petit voyage que j'ay fait m'a empesché d'apprendre plustost l'affliction que vous avé receue, et cette raison a retardé les tesmoignages que je vous dois rendre de l'extrême part que j'y

prends. L'obligation que j'ay à vous en asseurer, me fait entreprendre de vous escrire en l'estat où vous estes, encore que je connoisse bien que je suis incapable d'ayder à vostre consolation; je suis trop sensible à ce qui vous touche, et trop informée de vostre vertu pour croire qu'une aussi faible assistance que la mienne vous puisse estre utile; aussi me contenteray-je de prier Dieu qu'il vous donne tout le secours dont vous avés besoin, et que je puisse en quelque autre occasion vous faire voir combien je suis, Madame, votre très humble et très obéissante servante,

J. DE SCHOMBERG.

XXI. *Lettre de Madame la princesse de Guimené.*

Madame, si vostre douleur estoit moins juste, je vous aurois plus-tost rendu ce devoir; mais j'ay creu qu'il falloit laisser un peu couler vos larmes devant que vous donner la peine de lire ma lettre, qui ne vous peut assez tesmoigner combien je ressens vostre perte; en vostre considération elle m'est fort sensible, et dans l'inclination naturelle que vous savés, Madame, que j'ay toute ma vie eue pour la personne que vous regrettés avec tant de raison. Je ne crois pas que l'on doive rien dire pour consoler en ces agitations-là, n'y ayant que Dieu seul qui le puisse; je le supplie de tout mon cœur qu'il vous envoie ce qui vous est nécessaire, et vous, Madame, de me croire, autant que je le suis, Madame, votre très humble servante,

ANNE DE ROHAN.

XXII. *Lettre de Madame la conestable de Montmôrancy.*

Madame, comme je me croy capable d'aymer, je pense l'estre aussi de juger du desplaisir que vous donne vostre perte, et vous honorant comme je fais, Madame, ce ne peut estre sans en estre extrêmement touchée. Je vous supplie très humblement de me faire l'honneur de le croire, et que je seray toute ma vie véritablement, Madame, votre très humble et obéissante servante,

DE CLERMONT.

XXIII. *Lettre de M. le prince Palatin.*

Madame, si mes lettres pouvoient apporter autant d'alégement que

les tristes nouvelles de la mort de Mademoiselle vostre fille m'ont causé de douleur, je m'estenderois plus au long à vous exprimer combien cette perte m'est sensible ; mais il ne faut acroistre l'amertume de vos regrets et des miens, et plustost eslever nos pensées plus haut, et nous ramentevoir que Dieu en ayant ainsi disposé, il faut sousmettre nos volontés aux siennes, n'estant point besoin de vous figurer l'excellence du change que Mademoiselle vostre fille a faict d'une vie misérable et transitoire, à une vie bienheureuse et permanente à jamais, à laquelle nous aspirons tous, vue que, vous le savés très bien, tous les meilleurs offices que je puis rendre en ceste triste occasion sont de joindre mes prières avec les vostres, qu'il plaise à Dieu d'adoucir vostre deuil et le récompenser par quelque bon sujet de rejoissance, ce que je souhaite de tout mon cœur, vous assurant que seray toute ma vie, Madame, vostre très humble cousin et serviteur.

LOUIS-PHILIPPE, prince Palatin.

XXIV. *Lettre de Madame la princesse Palatine.*

Madame je participe tellement à l'affliction qu'il a plu à Dieu vous envoyer, par la mort de Mademoiselle vostre fille, qu'il m'est impossible de vous faire ce mot pour vous prier de vous consoler et résoudre à la volonté divine, qui ne dispose de nous que pour nostre bien et salut, vous ressouvenant que non-seulement nous sommes mortels, mais aussi que tout ce qui dépend de la vie humaine n'est que corruption, et ne paroist non plus que la suite d'une ombre. Craignant de vous trop importuner, je finiray vous priant de me faire l'honneur de me croire, Madame, vostre très humble cousine et servante.

MARIE-ELÉONOR, princesse Palatine.

XXV. *Lettre de la reine de Bohême.*

Madame ma cousine, ayant entendu par M. Rivet la perte que vous avés faicte de vostre fille aînée, je participe trop à ce qui vous touche pour ne point ressentir l'affliction que vous en avés reçue, ce que je fais fort, et prie Dieu de vous consoler et de vous conserver le reste de vos enfants pour vostre contentement. Je voudrois estre assez sage pour vous pouvoir consoler ; mais je laisseray faire cet

office à ceux qui s'en sentiront capables, et ne vous en diray davantage que pour vous prier de croire qu'il n'y a personne qui soit plus véritablement que moy, Madame ma cousine, vostre très affectionnée cousine,

ELISABET.

XXVI. *Lettre de Madame la princesse d'Orange.*

Madame, les diverses indispositions que ceste fascheuse et extraordinaire saison m'a causées et à M. le prince, ont retardé l'effet du devoir auquel je me sentis obligée dès que j'ay appris que Dieu vous avoit frappée en une partie si sensible, vous ostant, après la jouissance de peu d'années, une fille si bien née et si bien nourie. Je ne vous saurois exprimer l'émotion que j'en ay sentie, tant pour la compassion que j'ay de vostre douleur que pour la perte qu'a faite avec vous toute vostre maison, et tous ceux qui estiment la vertu, laquelle paroissoit desjà si grande en ce bas age, que nous n'avons pu ouïr la lecture de ses dernières paroles sans admiration de la grâce que Dieu luy a faicte la retirant arière du mal avec tant de tesmoignages de sa faveur. Je say bien que tant plus elle avoit de bonnes qualités, tant plus s'augmente vostre regret ; mais aussi vous avés une grande matière de consolation, en ce qu'en sy peu de temps elle a fait un si grand chemin, et a plus avancé à douze ans que la pluspart ne font jusques à la vieillesse. Il n'y a point de doute qu'elle ne soit très heureuse, et aussi que ce ne vous soit un grand bonheur d'avoir mis au monde une petite créature qui y a laissé un si rare exemple, et fait parestre les fruits de la bonne éducation qu'elle a receue de vous, Madame, qui ne luy auriés pu donner telle, si vous-mesme n'eussiez esté pourveue des qualités que vous aviés imprimées en elle par la grâce de Dieu, l'une desquelles et des principales a esté la patience et acquiescement à la volonté de Dieu. Il la vous avoit prestée, et il l'a voulu reprendre pour la mestre en repos et à couvert des misères et des changements de ce monde. Vous n'avés point besoin, Madame, de mes exhortations pour vous faire prendre en gré cette dispensation divine ; vous m'avés donné les vostres en mon espreuve, et savés bien pratiquer ce que vous connaissés mieux. Si les ressentimens des amis peuvent ayder à vostre soulagement et vous descharger d'une bonne partie de vos tristesses, elles devront

estre diminuées par le nombre des personnes qui y prennent part. Pour moy, je ne veux pas, Madame, entrer au nombre commun, mais me trouver entre celles qui sont plus proches d'intérêt et d'affection. Je vous prie de vous en tenir assurée, et trouver bon qu'en ceste occasion, pour n'user de trop grand retardement, j'aye emprunté une autre main pour m'acquiter de ce que je devois, jusqu'à ce que la santé de M. le prince et la mienne nous donne le moïen de tesmoigner à M. vostre mary et à vous ce que vous croirés assez sous mon sein, et que je suis véritablement, Madame, vostre très humble servante.

AMÉLIE, princesse d'Orange.

XVII. *Lettre de M. S'trange.*

Madame, je croirois manquer à ce que je vous dois si je ne vous disois mes desplaisirs à vostre affliction, qui sont tels que je ne vous les puis tesmoigner qu'avec un ressentiment tres vif de vostre douleur, et sans admirer celle qu'il vous a ostée, dont la fin nous a ravis de voir une si heureuse créature, qui estoit digne d'estre venue de vous, Madame, et comme elle a pris tous ces excellens préceptes de vous, tous ceux qui vous honorent comme je fais joignent leurs très humbles prières avec les miennes, afin qu'il vous plaise de les pratiquer dans vostre conservation si nécessaire pour la gloire de Dieu. Je le supplie qu'il vous départe ses consolations et bénédictions sur vostre maison, de laquelle je suis obligé d'estre à vous, Madame, vostre très humble et très obéissant frère et serviteur.

S'TRANGE.

XXVIII. *Lettre de Madame S'trange.*

Chère seur, si mes larmes pouvoient amoindrir les vostres, je croirois que vous auriez quelque consolation à vostre très grande perte, qui me touche vivement le cœur. J'admire la vie et la fin de cette bienheureuse créature, et voy bien les soins que vous avés pris d'elle par les divines paroles qu'elle a dittes, et sa constance dans ses plus grandes peines. Elle estoit trop bonne pour la terre, et Dieu nous l'a ostée pour admirer ses grâces en elle, c'est de luy, chère seur, que vous astendez vostre consolation, et c'est à luy que je m'adresse pour

qu'il vous la donne; la raison humaine n'en pouvant trouver pour soulager vos peines, c'est l'auteur de toute consolation qui vous départira les siennes, puisque je ne doute point que vous ne vous remettiez à sa volonté, et qu'il ne fait rien que pour le bien des siens. Il faut confesser, chère seur, que vostre espreuve est rude et que je frémis en y pensant; mais je sais aussi que vous adorés la main qui a faict votre mal, et que vous remettés vos afflictions sur sa providence; confiés-vous en luy, chère seur, et songés à vostre santé pour l'amour des vostres, desquels vous estes le soustien, et de tant de gens de bien ausquels vostre exemple est en grande consolation; Dieu fera par vous choses qui seront pour l'augmentation de sa gloire. Je me mets au rang de ceux qui vous croient si utile, que je ne pourois avoir de joye sans vostre conservation. Ce m'en seroit une bien grande dans mon extrême desplaisir d'estre près de vous, pour vous pouvoir tesmoigner que ce qui vous touche m'est sensible comme à moy-mesme, et pour essayer, par mes soins, à soulager vostre douleur; mais puisque je ne puis avoir mon désir, je m'adresse à Dieu pour le supplier qu'il vous console, conserve et soulage, selon que le souhaite, chère seur, vostre très humble et très obéissante seur et servante.

XXIX. *Lettre de Mademoiselle de Hanau.*

Madame, c'est avec un regret extrême que j'apprens que vos appréhensions n'ont esté vaines, et qu'il a pleu à Dieu de vous priver de Mademoiselle vostre fille. Je vous supplie très humblement de crer, Madame, que comme vostre très humble servante, j'y prens plus de part que personne ne peut faire, ayant eu l'honneur de l'avoir veüe et admiré toutes les vertus et grâces dont il sembloit que Dieu l'avoit comblée. Je ne puis qu'accompagner vos larmes des miennes de vous en voir privée, et ne puis rien contribuer pour vostre soulagement qu'en priant Dieu de vous vouloir donner toutes sortes de consolations et que puissiés bien gouter celle qu'il vous a laissée, la voyant finir si chrestienement. Je supplie sa bonté de vous donner le contentement de voir Mademoiselle sa seur douée des mesmes perfections, et que comme elle tiendera la place de Mademoiselle son aînée, elle puisse aussi posséder les mesmes qualités qui l'auroient rendue admirable. Je vous proteste, Madame, que le ressentiment

que j'ay de cette perte, ne me permet pas de vous en rendre les tesmoignages que je désirerois, en estant très sensiblement touchée. Dieu veuille que son Saint-Esprit vous fortifie, en sorte que vous puissiez surmonter cette affliction par vostre constance et me fasse la grâce que par mes très humbles services je vous puisse tesmoigner que je suis véritablement, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

CHARLOTE DE HANAU.

Madame ma mère me commande de vous assurer qu'elle participe très sensiblement à vostre affliction, sachant la douleur que c'est de perdre des enfans sy aymables qu'estoit Mademoiselle vostre fille; elle prie Dieu de tout son cœur de vouloir vous donner ses saintes consolations, et ce tesmoignage à vostre âme que c'est son père céleste qui vous l'a demandée; elle vous supplie de ne trouver mauvais, si elle ne vous rend ce devoir elle-mesme, mais n'ayant point à présent de secrétaire, elle a creu que vous trouveriés bon qu'elle se servist de moy.

XXX. *Lettre de Madame l'abesse de Sainte-Croix.*

Ma très chère Madame, je n'ay appris vostre affliction que par M. Allard; mes filles savoient bien qu'elle me seroit presque insupportable, c'est pourquoy elles me l'avoient celée, mais comme l'on me vient dire que ledit sieur Allard estoit venu au mesme instant, je perdis toutes mes forces, et me sembloit que je perdois la vie, tant je ressentis vivement ce coup d'affliction qui m'est bien redoublé avec une extrême et amère douleur pour celle que vous avés tant de sujet d'avoir et ressentir, ayant perdu la plus accomplie et parfaite fille qui fust au monde. Elle en valoit plus de mille, car je croy qu'elle seule avoit toutes les perfections que les autres pouroient désirer. Elle est regrettée en cette maison tout ainsy qu'en la vostre, toutes la pleurent et en disent des louanges non pareilles; elle gaignoit les cœurs de tous ceux qui avoient l'honneur de la voir; c'est ce qui vous doit consoler, ma très chère Madame, de savoir que tant de personnes vous accompagnent et participent à vos cuisantes douleurs. Si nous pouvions toutes les modérer par le ressentiment que nous en avons, croyez que vous en recevriez un grand soulagement. Je ne

me puis résoudre à cette perte que par une entière résignation à la volonté de Dieu, de qui toutes les œuvres sont si justes et saintes, et la providence si admirable que ce qui nous semble selon la chair et le sang estre ruine nous tourne à grand bien et consolation, nous le devons croire ainsi, et qu'estant ses créatures, c'est à nous à luy obéir, et nous assujettir à tout ce qu'il lui plaist faire de nous. Consolés-vous donc, ma tres chère Madame, et vous conservés pour tous Messieurs vos enfants qui ont tant besoin de vous. Je vous en conjure et de croire que je suis demie morte de vous savoir en cest estat. Je supplie nostre bon Dieu qu'il vous console, et vous donne connoissance de ce qu'il veut de vous; c'est ce que je désire le plus en ce monde, vous honorant avec toute la passion que doit celle qui est, ma très honorée Madame, vostre très humble et très obeissante tante et servante.

FLANDRINE DE NASSAU.

XXXI. *Lettre de Madame l'abesse de Jôüars.*

Madame, permettés-nous, s'il vous plaist, qu'en qualité de vostre très humble servante, nous entreprenions de vous tesmoigner la part que nous avons prise à l'affliction que Dieu vous a envoyée et combien nous souhaiterions de pouvoir apporter quelque soulagement à vostre juste douleur par nos indignes prières. Telles qu'elles sont, Madame, nous les avons souvent offertes pour vous, non-seulement en cette ocasion, mais aussi auparavant, vous assurant, Madame, qu'il n'y a personne au monde qui vous honore plus que nous, et qui souhaite davantage de vous voir remplie des grâces de Dieu, de toutes sortes de prospérités, et des consolations qui vous sont nécessaires à présent. Nous espérons de sa bonté qu'il ne vous les desniera point, et que vous nous ferés tousjours l'honneur de nous croire, et nous permettrés de nous dire en tout respect, Madame, vostre très humble et très obeissante servante en Jésus-Christ.

Sœur MARIE DE JÉSUS, indigne abesse de Jôüars.

XXXII. *Lettre de Madame la coadjutrice de Sainte-Croix.*

Madame, je vous supplie très humblement de me permettre que, comme la plus fidèle servante que vous ayez au monde, j'ose vous

présenter avec mes très humbles devoirs, les assurances que, dans le plus intime de mon cœur, je ressens avec une douleur très sensible l'affliction que nostre bon Dieu vous a envoyée. Si mes ressentiments tels que je les ay pouvoient contribuer à la moindre utilité de vostre service et soulagement, je me satisferois dans la peine que mon cœur porte; mais mon impuissance y estant tout entière, j'en ay un plus pressant desplaisir, et ay en iceluy mon recours en nostre bon Dieu, pour le supplier très instamment qu'il soit, Madame, vostre efficace consolation. C'est une grâce que je souhaite de sa bonté de grande affection, et de la vostre, Madame, qu'il vous plaise m'avoüer tousjours pour estre sacrifiée à vostre très humble service au point que je le suis, et avec tout le vray cœur et respect que je dois, estant, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

CATHERINE DE LA TRÉMOUILLE.

XXXIII. *Lettre de Monsieur de la Vill'auxclers.*

Madame, j'ay appris vostre perte et senty l'exès de vostre douleur par la connaissance que j'ay de celui de vostre bonté, et des qualités qui estoient en la personne de Mademoiselle vostre fille qui la rendoient aymable, de sorte que considérant cet accident en toutes ses circonstances, je le tiens de ceux qui ne peuvent recevoir de consolation, et j'évite avec soin de vous en ouvrir le discours, il me siét mieux compatissant à vostre ennuy de louer vos larmes. Sans néanmoins establir cette maxime qu'il n'y ait d'affliction qui ne s'adoucisse, il vous est défendu, Madame, d'en avoir comme ceux qui n'espèrent rien, de manière qu'il nous est commandé de modérer nos ressentiments et les régler en la submission que nous devons avoir aux décrets de l'immuable Providence qui dispose de toutes choses au bien des créatures, et pour la gloire de Dieu. Ces vérités vous estant connues vous ferés usage de vostre vertu, elle (sans doute) agira puissamment sur vostre esprit, et vous entrerés dans le parti qu'on n'ose pas vous proposer; j'estime pour moy que le temps qu'on nomme pour moïen infalible ne peut estre considéré par ceux qui professent la religion chrestienne, il est faible au lieu que les raisons que j'ay prises dans les vérités nous nécessitent à y déférer. Je m'aperçois, Madame, qu'insensiblement contre mon intention je m'efforce de faire ce dont j'ai protesté ne vouloir me mesler, et je vous en demande par-

don, blessant ce me semble vostre constance, et me restreignant dans mes bornes je demande à l'Esprit auteur de toute consolation, qu'il soit la vostre, et à vous de m'honorer de vos commandemens, et de croire que je seray toute ma vie, avec le respect et la fidélité que je dois, Madame, vostre très humble et très obéissant serviteur.

DE LOMÉNIE.

XXXIV. *Lettre de Madame de la Vill'auxclercs.*

Madame, la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'escire, par mon frère, que je n'ay reçue que depuis deux jours m'avoit donné espérance que vous ne receviés pas le desplaisir que je pleure avec vous, qui m'a surprise à un tel point que je vous confesse, Madame, que je me trouve incapable de vous rien dire sur ce sujet, ressentant vostre douleur d'une manière qui ne se peut exprimer; mon cœur vous parleroit mieux que ma bouche; tout ce que je puis, Madame, c'est de demander à Dieu qu'il se mette luy-mesme en la place de ce qu'il vous a osté; luy seul peut estre vostre consolation et vostre force; s'il vous donne toute celle que je vous souhaite, vous trouverez un très grand gain dans vostre perte, et vous aurés sujet de croire que vous n'avés point de très humble servante, qui puisse prendre une part plus entière à tous vos intérêts ny qui soit avec plus de pation que moy, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

LOUISE DU MASSEY.

XXXV. *Lettre de Madame la marquise douairière de la Moussaye.*

Madame, je puis dire très véritablement qu'entre tous ceux qui plaignent vostre affliction je suis celle qui la ressens aussi vivement, et que je prie Dieu de meilleur cœur qu'il vous donne les saintes consolations de son Esprit, sans lesquelles il n'y a point de raisons humaines qui puissent adoucir vostre mal. Je sçay par expérience quelles sont les tendresses d'une bonne mère (telle que vous estes, Madame, et que vous avés toujours esté), et les pertes que j'ay fraîchement faictes de personnes attachées à mon cœur, me font bien juger quelle est la grandeur de vostre desplaisir, et puis le mérite du sujet de vos plaintes que je me représente toujours, et qui n'estoit pas commun mais tout à fait extraordinaire, un si excellent naturel, et

tant d'amitié pour vous, Madame, me font pleurer avec vous cette extrême perte, et supplier Dieu qu'il vous plaise conserver votre personne parmi ces déluges d'ennuis. Vous estes si utile, Madame, à toute vostre maison, que vous estes obligée d'avoir soin de vostre santé et de donner plutôt des louanges que des larmes à cette âme bienheureuse que Dieu a retirée si visiblement en sa grâce. Vous sâvés, Madame, tout ce qui se peut chrestienement dire là-dessus, c'est pourquoy je finirai cette lettre sans jamais finir le désir d'estre toute ma vie, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

DE CHAMPAGNE.

XXXVI. *Lettre de Monsieur le marquis de la Moussaye.*

Madame, j'ay esté tellement surpris d'estonnement et d'affliction de la nouvelle de la perte que vous avés faite de Mademoiselle vostre fille, qu'il ne m'est pas resté en cet estrange accident aucune raison; la perte d'une personne si aymable qui estoit estimée de tout le monde et qui, avec tant de sujet, vous estoit si chère, jointe à l'état où je me représente que cette affliction vous a mis, me touche si sensiblement que je ne puis trouver aucun alégement qu'en aprenant de vos nouvelles qui m'assurent de l'estat de vostre bonne santé, pour laquelle je vous jure, Madame, que je prie Dieu avec la mesme passion que j'auray toute ma vie pour tout ce qui vous touche. Le sieur de Champeaux vous pourra dire, Madame, que j'ay eu beaucoup de peine à m'empêcher d'aler moy mesme recevoir l'honneur de vous voir, et vous tesmoigner comme je le dois la part que je prens en vostre affliction. Je n'ay point esté aresté par la peine du voyage, mais par la seule crainte de vous donner plus d'importunité que de consolation ou de divertissement à vostre douleur, et sachant que personne (de bouche ou par lettre), ne vous peut rien dire que vous ignoriés, je me joins au souhait que tous ceux qui aiment la conservation de vostre personne doivent faire, qu'il plaise à Dieu vous faire la grâce de vous servir des dons qu'il vous a faits, et que vous puissés considérer que vous ne devés pas avoir seule le privilège d'avoir l'esprit d'une trempe plus forte que les autres, sans en essayer jamais la fermeté contre les malheurs de la vie. Cette piété que vous faites paraître, Madame, en toutes vos actions doit venir à vostre secours en une occasion si rude, pour vous empêcher de vous opposer par une

affliction desmesurée à ce qui vient de la main de Dieu, qui fera que votre patience sera suivie de ses bénédictions, et n'ayant pas exaucé vos prières, ne les mettera pas pourtant en oubly, mais les récompensera de consolations et de joyes que vous n'avez pas attendues. Votre maison, Madame, pour qui vous vous devez conserver vous doit faire souvenir de pratiquer ce que vous conseilleriez aux autres, et par votre exemple diminuer l'affliction de Monsieur votre mary et consoler tous ceux qui vous honorent. Pour moy, Madame, qui depuis quelques temps ay fait un très fâcheux apprentissage de toutes sortes d'afflictions, je n'en ay point reçu de plus grave que cette dernière qui vous afflige, sachant combien elle vous touche, et j'aurois moins de regret aux peines que j'ay souffertes si elles me rendoient plus propre à vous fournir quelque consolation qui peut diminuer votre douleur, puisque le but de toutes mes actions sera toute ma vie de vous tesmoigner combien je suis, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

LA MOUSSAYE.

XXXVII. *Lettre de Madame la marquise de la Moussaye.*

Ma chère sœur, je suis si incapable de vous pouvoir donner aucune consolation que je ne say ce que je vous dois dire, estant tellement abatus de la perte que vous avez faite, que je ne puis qu'en bien considérer la grandeur, et y participer bien vivement, et plutôt à Dieu que ma douleur pût apporter quelque diminution à la vostre; certes, ma chère sœur, vous en recevriez grand soulagement y prenant plus de part que personne du monde, et ne me pouvant représenter votre affliction sans en souffrir une très violente. Dieu veuille en sa miséricorde vous consoler par son esprit parlant au vostre, et luy faisant la grâce de se remettre en sa volonté sans murmurer. C'est à cette heure, ma chère sœur, qu'il faut opposer à votre tristesse, votre piété. Un coup rude, comme celuy-cy, ayant besoin d'en rencontrer une qui ne soit pas commune. Je me promets de votre bonté que vous ne douterés point de la part que je prens à votre perte, et que de toutes celles que j'ay ressenties aucune ne m'a si véritablement touchée. Je vous demande pardon de n'envoyer pas exprès vous le tesmoigner, je sçay que cela se doit et j'y manque avec un extrême regret; mais certes je n'ay personne, pardonnés-le-moy donc, ma chère sœur, et croyés que c'est avec un grand desplaisir que je ne

puis aller moy-mesme vous dire ma douleur, et encore si je croyois pouvoir ayder à soulager la vostre, il n'y a rien au monde qui me peust retenir, faites-moy l'honneur de le croire, et de me pardonner si j'ose vous supplier très humblement de penser à vostre santé, et d'en avoir soin; vous sçavés combien elle est nécessaire à vostre maison et chère à toutes celles qui vous honorent, au nombre desquelles je suis la première, de toutes mes affections. Je suis, ma chère sœur, vostre très humble et très obéissante servante.

XXXVIII. *Lettre de Madame la comtesse de Moret.*

Madame, j'ay assés espruvé quelle douleur c'est que la perte d'un enfant bien cher, pour pleurer avec vous celle de Mademoiselle vostre fille, quand mesme les autres causes qui me peuvent donner ce juste ressentiment n'y seroient pas jointes. Je vous supplie donc, Madame, de croire que je mesle avec beaucoup de tendresse mes larmes aux vostres, mes propres pertes m'ayant appris bien chèrement à plaindre celles des personnes que j'honore autant que vous, et à savoir que Dieu seul peut guérir les playes que nostre cœur reçoit en pareilles rencontres. Je le supplie de vous donner en celle-cy toute la force qui vous est nécessaire, et à moy les ocasions de vous tesmoigner que je suis, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

DE BUEIL.

XXXIX. *Lettre de Madame la comtesse de Maure.*

Madame, après qu'une fièvre double tierce m'a déjà tant fait tarder à vous rendre ce devoir, je voudrois pouvoir tarder encore, ne trouvant point de paroles qui ne soient infiniment au-dessous du sentiment que j'ay de la perte que vous avés faite, dans laquelle il n'est pas mesme besoin de vous honorer passionnément comme je fais, pour se sentir vivement touchée. Je n'ose, Madame en dire davantage craignant de renouveler vostre douleur, que je voudrois de tout mon cœur pouvoir soulager par les miennes propres. Je vous supplieray seulement de me faire l'honneur de croire que, de tant de personnes qui font profession particulière de vous honorer, il n'y en a point qui puisse prendre plus de part à tout ce qui vous touche, ny estre avec plus de passion que moy, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

ATTICHY.

XL. *Lettre de Madame de Saint-George.*

Madame, si vos très humbles servantes pouvoient soulager votre affliction, vous sentiriez en effet combien je compatis à votre perte, vous ayant voué de tout temps mon affection et mon très humble service, mais tout ce que je puis en cette occasion est de prier Dieu qu'il vous console. Mademoiselle vous plaint extrêmement comme elle en a beaucoup de sujet ; elle vous l'a voulu tesmoigner par un mot qu'elle vous escript, dont Madame la princesse a voulu se charger pour vous l'envoyer ; ce sont de foibles soulagemens à votre douleur qui n'en peut recevoir que de Dieu. Je supplie sa bonté de vous donner ceux que je lui demande pour vous, et qu'il me rende assez heureuse pour vous tesmoigner que je suis, Madame, votre très humble et très obéissante servante.

Y. DE SAINT-GEORGE.

XLI. *Lettre de Monsieur le duc de Buillon.*

Ma chère seur, j'ay eu un trop sensible et véritable desplaisir de la perte que vous avés faite de Mademoiselle votre fille pour estre demeuré jusques à cette heure sans vous le tesmoigner. Si je l'eusse appris avant que d'ariver icy (où aussi tost je tombay malade) vous avés assés de bonté pour ne douter que j'eusse manqué à prendre part à une affliction que je connoissois si juste, et que je sçavois vous toucher si vivement ; celle que j'en ay ressentie m'eust esté plus facile à suporter si elle eust peu en partageant votre deuil vous le diminuer, reconnoissant bien toutes les consolations que je vous pouvois donner trop foibles pour la grandeur de votre perte ; votre piété et sagesse vous les fera s'il plaist à Dieu trouver ; de mon costé je le prieray de tout mon cœur de vous vouloir envoyer celles qui vous sont nécessaires, et à moy les moyens de vous faire connoistre que vous avés un pouvoir absolu sur moy qui suis, ma chère seur, votre très humble et très affectionné frère et serviteur.

XLII. *Lettre de Monsieur le vicomte de Turenne.*

Ma chère seur, je ne saurois vous exprimer avec quelle douleur j'ay receu la nouvelle de la perte que vous avés faicte ; outre que

c'est d'une personne si proche, vous savés bien avec quelle tendresse je l'aymois, et sans considérer en cela vostre affliction, quelle peut estre la mienne sur ce sujet. La joye que je prétendois avoir quand j'auray l'honneur de vous voir se devoit beaucoup augmenter en la trouvant auprès de vous, qui je m'assure estes à cette heure sans aucun plaisir. Je prie Dieu d'y vouloir mettre la main, et de vous donner toutes les consolations nécessaires, et que vous souhaite celuy qui y prend autant de part que vous-mesme, et qui est avec toute sorte de passion, ma chère seur, vostre très humble et très obéissant frère et serviteur.

TURENNE.

XLIII. *Lettre de Monsieur le comte de Laval.*

Madame, les parolles me manquent pour exprimer la douleur que je ressens de la perte que vous avés faite de Mademoiselle vostre fille, et j'ay tant de besoin de consolation en une si sensible espreuve, que je ne saurois en despartir à personne, joint que vostre vertu est telle qu'elle vous aura desjà représenté tout ce qui se pouvoit dire sur cette affliction pour l'adoucir, et vous la faire recevoir avec la constance qui est née avec vous, Dieu mesme ayant voulu dans le sujet de vostre desplaisir vous faire rencontrer quelque matière de soulagement par la chrestienne et heureuse fin avec laquelle cette chère âme a couronné le peu de temps que vous l'avés possédée. C'est, Madame, en ce moïen si ample que vous rencontrerés les plus solides consolations, que je prie Dieu vous envoyer abondamment, et demeure pour toute ma vie, Madame, vostre très humble et très obéissant frère et serviteur.

LAVAL.

XLIV. *Lettre de Monsieur du Vigean.*

Madame, je say bien que vostre douleur est trop sensible et trop juste pour croire de la pouvoir adoucir avec des parolles, il faut attendre cela de Dieu et de vostre piété; aussi n'ay-je pas desseïn de chercher ici des termes de consolation, mais j'en désirerois bien avoir d'assez significatifs pour vous exprimer les sentimens que j'ay de vostre desplaisir, et combien je voudrois pouvoir donner de ma vie pour le soulager, vous supliant très humblement de croire, Madame, que de tous ceux qui font profession de vous honorer, il n'y a

personne qui prenne tant d'intérêt que moy à tout ce qui vous touche, ny qui soit avec plus de passion et de respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

LE VIGEAN.

XLV. *Lettre de Madame du Vigean.*

Madame, votre perte est si grande et votre douleur si juste, que vos très humbles servantes doivent prendre à l'une et à l'autre une extrême part; l'honneur que vous m'avez fait, Madame, de m'accorder d'estre de ce nombre, me donne espérance que vous me ferés encore la grâce de croire que je suis plus sensible à votre perte que personne du monde, parce que j'y suis plus obligée. Je souhaite passionnément, Madame, que Dieu vous donne dans cette cruelle affliction toute l'assistance dont votre vertu aura besoin, et de vous pouvoir tesmoigner par mes très humbles services que je suis avec toute sorte de respect, Madame, votre très humble et très obéissante servante.

ANNE DE NEUFBOURG.

XLVI. *Lettre de Madame la marquise de Sablé.*

Madame, bien que j'aye desjà trop tardé à vous tesmoigner l'extrême desplaisir que j'ay de la perte que vous avez faite, je voudrois bien encore m'en pouvoir taire à cette heure, car j'apréhende si fort de parler là-dessus que je n'ose quasy me satisfaire moy-mesme de peur de renouveler votre douleur. Permettez-moy donc s'il vous plaist, Madame, de vous dire seulement que j'ay en ce sujet tous les sentimens que je dois et que je suis vivement touchée par votre affliction, et par la chose mesme, voyant finir avant le temps une personne qui devoit estre, et qui estoit desjà si accomplie, et enfin telle que quand je n'aurois pas tant de raisons particulières de la plaindre, son seul mérite doit obliger tout le monde de la regretter extrêmement. Jugés donc, s'il vous plaist, Madame, de mon sentiment en cette ocasion par les obligations que j'ay à vous honorer très parfaitement et me faites l'honneur de croire qu'il ne vous peut jamais ariver ny peine ny contentement sans que j'y prenne une extrême part, et que je seray toute ma vie plus que personne du monde, Madame, votre très humble et très affectionnée servante.

SOUVRÉ.

XLVII. *Lettre de Madame la marquise de Royan.*

Madame, pour ne manquer au respect que je vous dois, et très humble service que je vous ay voué, j'ay cru estre obligée de vous tesmoigner la part entière que je prens dans la perte que vous avés faite. Je me garderay de vous dire aucune parole de consolation, sachant que quantité de personnes plus habiles que moy s'en seront mieux acquitées et que la force de vostre esprit est au-dessus de tout ce que l'on vous peut dire. Je vous supplie très humblement de croire que je m'estimerois heureuse si je pouvois contribuer en quelque chose au soulagement de vostre juste douleur en qualité, Madame, de vostre très humble et très obéissante servante.

M. DE CHAMPRONT.

XLVIII. *Lettre de Madame de Chavigny.*

Madame, j'ay appris avec un extrême desplaisir la perte que vous avés faite, et je dois au ressentiment que j'ay de tout ce qui vous touche vous assurer que je m'estimerois très heureuse si mes services pouvoient apporter quelque chose à vostre consolation. J'attendray, Madame, que vous me fassiez l'honneur de les employer pour vous donner des marques que c'est avec beaucoup d'estime pour vous et de passion que j'ay d'avoir vos bonnes grâces que je suis véritablement, Madame, vostre très humble et obéissante servante.

A. PHÉLIPEAUX.

XLIX. *Lettre de Monsieur le président de Mesmes.*

Madame, je vous ferois une plus longue lettre si je ne croyois que le temps et encore plus vostre générosité auront diminué la douleur que vous avés soufferte, par le décès de Mademoiselle vostre fille. Il y a tant de temps que vous avés fait cette perte qu'il seroit difficile de vous rien dire qui ne vous ait esté desjà représenté pour vostre consolation; aussi je me contenteray de vous assurer, Madame, que de tous les devoirs qu'on vous a rendus en ce malheureux rencontre, il n'y en a point ny de plus cordial, ny de plus respectueux que celui que je vous rends aujourd'huy, et que les larmes que je verse pour

accompagner les vôtres sont les plus véritables de toutes celles que ceux qui ont pris part en votre douleur en ont respandues. Je prie Dieu, Madame, qu'il efface par ses saintes grâces et consolations ce qui peut rester de douleur en votre cœur, et qu'il me donne moïen de vous tesmoigner avec combien de fidélité, je suis, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur. A. DE MESMES.

L. *Lettre de Madame la présidente de Mesmes.*

Madame, j'ay un extrême regret qu'au lieu de l'honneur que vous m'avez fait ces jours passés de vous resjouir de mon mariage, j'aye une occasion de vous tesmoigner le desplaisir que j'ay de la perte que vous avés faite. Je croy, Madame, qu'il ne me sera pas difficile de vous persuader que j'en suis touchée très sensiblement, puisque vous m'avez tousjours fait l'honneur de me croire, Madame, votre très humble et très affectionnée servante. DE FOSSEZ.

LI. *Lettre de Monsieur le comte de Roucy.*

Madame, j'ay ressenty avec une douleur extrême la perte que vous avés faicte de Mademoiselle votre fille, sachant combien elle vous estoit chère et si j'avois cru, Madame, en allant moy-mesme vous tesmoigner quels en sont mes ressentimens, apporter quelque modération aux vôtres, je n'y aurois non plus manqué, que je feray toute ma vie à vous rendre mes respects et obéissances; c'est ce que je vous supplie très humblement de croire, Madame, et que j'adresse mes prières à Dieu du meilleur de mon cœur, à ce qu'il vous donne les consolations qu'il connaît vous estre nécessaires; c'est de quoi je le prie très ardemment, et vous, Madame, de vous aider à surmonter votre juste douleur, en montrant en cette occasion la continuation de cette prudence et constance qui vous a tousjours accompagnée. Je l'espère de son assistance et de votre générosité et que vous me ferés l'honneur de me croire aussy véritablement que je le suis, Madame, votre très humble et très obéissant frère et serviteur.

H. DE ROUCY.

LII. *Lettre de Madame la marquise de Duras.*

Ma chère seur, c'est avec larmes et soupirs que je vous tesmoigne

l'extrême desplaisir que j'ay de la perte que nous avons faite de Mademoiselle vostre fille. C'estoit un fruit trop avancé pour le pouvoir conserver, elle l'a tesmoigné par sa fin si admirable et si extraordinaire pour son aage. Tous ceux qui en voyent la relation sont dans l'estonnement et versent des larmes avec les vostres. Considérez son bonheur, ma chère seur, et l'estat misérable de ceux qui demeurent, et vous trouverez quelque consolation dans vostre douleur; je le demande à Dieu de tout mon cœur, et qu'il vous donne de ce qui vous reste tout le contentement que je vous souhaite, estant plus véritablement que personne du monde, ma chère seur, vostre très humble et très obéissante servante.

DE LATOUR.

LIII. *Lettre de Madame la marquise de Senecé.*

Madame, si vostre affliction vous permettoit de penser à quelque autre chose, vous me blâmeriez sans doute d'estre des dernières à vous rendre un devoir dont j'estois obligée de m'acquiter plus tost; mais comme après la perte que vous avés faite de Mademoiselle vostre fille, il ne m'estoit pas moins difficile d'exprimer mes sentimens, qu'il m'est naturel d'entrer dans les vôtres, je ne pouvois m'y résoudre. J'estimois par mon silence vous tesmoigner, beaucoup mieux que par une lettre, la part que je prends à vostre douleur, et j'aurois choisy ce party sans la crainte de paroistre, aux yeux de tout le monde, autant indigne de l'honneur de vos bonnes grâces que vous paroissez aux miens digne de compassion. Puisqu'il le faut rompre (ce sera, s'il vous plaît, Madame,) pour vous protester que cette mort m'a touchée très vivement, et pour vous supplier de ne la regarder jamais, s'il vous est possible, que dans la volonté de Dieu toujours adorable. C'est tout ce que je vous diray sur ce sujet, et c'est ce que je ne croy pas, que vostre vertu, toute grande qu'elle est, puisse pratiquer sans l'assistance d'une grâce fort particulière. Je say bien que plusieurs personnes meilleures que moy la demandent en vostre faveur à Celuy qui seul peut la donner, mais si elles ont cet avantage de luy faire pour vostre consolation des prières plus agréables, elles ne m'osteront pas la gloire d'estre plus passionément qu'aucune, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

M. DE LA ROCHEFOUCAUT.

LIV. *Lettre de Madame la comtesse de Fiesque.*

Madame, j'ose espérer que l'honneur que vous m'avez tousjours fait de me croire votre très humble servante, et les protestations qu'il vous a plu recevoir de ma part de vouloir vivre et mourir en ceste qualité, vous auront assés persuadé ma douleur sur la perte que vous avez faite de Mademoiselle votre fille, sans que je m'efforce de vous la faire encore parestre icy; néanmoins ce devoir estant si juste, et ne voulant manquer à nul de ceux que je suis obligée de vous rendre, je vous supplie très humblement de le recevoir et de croire que personne du monde ne prendra jamais plus de part à tous vos ressentimens que moy. L'estime que je fais de votre bonté et vertu, Madame, l'inclination que j'ay à vous honorer, et les preuves qu'il vous a plu me donner que je l'estois de vos bonnes grâces, serviront de confirmation à la vérité de mes paroles, à quoy j'ajoute encore toutes sortes de protestations d'estre vivement touchée de vos desplaisirs, de participer à toutes vos peines, et d'estre sy fort dans vos intérêts, que nul n'est plus véritablement que moy, Madame, votre très humble et très affectionnée cousine et servante.

TILLIÈRE.

LV. *Lettre de Monsieur le marquis de Nermoutier.*

Madame, encore qu'il soit juste que vous demeuriez quelques temps arrêtée sur la considération de votre douleur, je crois néanmoins que ce ne sera point manquer de respect de vous tesmoigner la mienne dans une si funeste rencontre. Je say, Madame, l'amour et la tendresse que vous aviez pour Mademoiselle votre fille, les sujets de satisfaction qu'elle vous a donnés durant sa vie, et le regret qu'elle a eu de vous quitter. Ces pensées véritablement sont tristes, et lorsque j'y atache mon esprit, je ne doute point que le vostre ne soit vivement touché d'un sensible desplaisir; mais d'austre part quand je considère avec quelle force vous pouvés résister aux plus rudes accidens, et les grâces que Dieu fait aux personnes qui recourent à luy (comme vous, Madame,) dans leurs afflictions, je ne doute point que vous ne vous senties soulagée par le soin que vous prendrés de l'estre, auquel vous estes obligée pour vostre propre

considération et par celle de beaucoup de personnes auxquelles vous estes extrêmement nécessaire en ce monde. Ce ne sont pas icy de pareilles consolations à celles que vous trouveriés en vous-mesmes; aussi n'ay-je autre dessein que de vous faire parestre par cette lettre, que jamais personne ne partagera tous les accidens qui vous toucheront, plus sensiblement que moy qui serai toute ma vie, Madame, vostre très humble et très obéissant serviteur.

NERMOUTIER.

LVI. *Lettre de Monsieur le vicomte de Machaut.*

Madame, au retour de quelques petits voyages que j'ay faits, j'ay appris, avec beaucoup de desplaisir la perte qu'il a plu à Dieu que vous ayiés faite de Mademoiselle vostre fille, et d'autant que je sçay que vous l'aimiés tendrement et qu'elle méritait d'estre extrêmement aymée, je juge de là, combien l'affliction que vous en avés reçue doit estre grande, et croy que tout ce qui vous peut estre représenté, pour vostre consolation est moins capable de vous en donner que le ressouvenir de la sagesse et piété avec laquelle on m'a recité que vous l'aviés veue mourir, ce que je ne dis pas, Madame, pour présumer de pouvoir soulager vostre douleur, en vous ramentevant des choses que je sçay que vous n'oubliérés jamais, mais (en m'aquitant en quelque façon de ce que je vous dois) pour vous tesmoigner que l'obligation que j'ay à vous honorer comme je fais, me fera toute ma vie avoir le ressentiment des choses qui vous ariveront, que doit avoir celuy qui est très véritablement, Madame, vostre très humble et très obéissant serviteur.

MACHAUT.

LVII. *Lettre de Madame la comtesse de Gaybriant.*

Madame, je vous ay voué mes services avec trop d'affection pour manquer à vous rendre ce que je vous dois dans une affliction si pressante que celle que vous ressentés maintenant. J'avoue (Madame) que vostre douleur est si juste qu'elle ne peut estre de celles qui s'allégent par les consolations ordinaires et qu'il n'y a que Dieu seul qui vous en peut donner de proportionnées à vostre perte; je l'en supplie de tout mon cœur, et vous de me croire, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

R. DU BEC.

LVIII. *Lettre de Madame de Vigny.*

Madame, j'ay trop de sentiment de vostre perte pour ne vous le tesmoigner pas, et je vous supplie très humblement de croire, Madame, que comme il n'y a personne au monde qui vous honore plus que moy, il n'y en a point aussy qui prenne plus de part à vostre desplaisir; je voudrois estre assez heureuse, Madame, pour le pouvoir soulager et pour vous tesmoigner par mes très humbles services que je suis, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

H. DE BOUCHAVANNES.

LIX. *Lettre de Mademoiselle de Paulian.*

Madame, l'inclination que j'avois à honorer Mademoiselle vostre fille vous persuadera aisément que je la regrette fort; mais quand je regarde le desplaisir que vous donne cette perte, je la ressens plus que vous ne sauriés imaginer. Ce qui augmente ma douleur, Madame, c'est de n'estre pas assés heureuse pour soulager la vostre, mais je prie Dieu qu'il fasse cet effect en vous et je vous supplie très humblement de me faire l'honneur de croire que personne ne peut avoir pour vous plus de passion et de respect que moy qui suis, Madame, vostre très humble et très obéissante servante.

L. DE PAULIAN.

LX. *Lettre de Monsieur de Thou.*

Madame, si je suis des derniers à vous rendre ce devoir, sur le sujet de la perte que vous avés faite, je m'assure que vous aurés assés de bonté pour croire que j'ay esté des premiers à la ressentir, par l'intérêt que je prendray toujours à toutes les choses qui vous regarderont, et par celui de l'honneur que vous m'avés fait depuis si longtemps de me croire vostre très humble serviteur, et de toute vostre maison. J'aurais souhaité, Madame, vous en pouvoir donner d'autres marques et en une occasion plus heureuse que celle qui s'offre maintenant, où je puis vous asseurer que jamais personne n'a esté plainte davantage que vous, et que sy cela peut servir de consolation dans les grandes douleurs, vous la devés avoir toute entière

dans la vostre, Madame. Je prie Dieu qu'il la soulage et que je puisse vous tesmoigner avec combien de respect et de vérité je suis, Madame, vostre très humble et très obéissant serviteur.

DE THOU.

LXI. *Lettre de Monsieur de Chaudebonne.*

Madame, je ne saurois bien dire pourquoy je vous escriis, car de vous asseurer que je prens beaucoup de part à tout ce qui vous touche de desplaisir et de contentement, je croy que vous me faites l'honneur de n'en estre point en doute; de vous consoler aussi sur le fâcheux acident qui vous afflige maintenant, je n'ay garde de l'entreprendre, ne m'en jugeant point capable, et de mesler le compliment d'une lettre avec tant d'autres personnes plus considérables que je ne suis qui vous escrivent, il ne me semble pas qu'il soit à propos. C'est donc, Madame, seulement à la fin que vous ne mettiés pas en oubly qu'en respect et en affection à vostre service, je suis entre ceux qui honorent particulièrement vostre vertu celui qui me sépareray le plus tard de ce devoir. Si sur cette croyance il vous plaist de déférer quelque chose à mon advis, je vous supplerois, Madame, de quitter promptement le lieu où vous estes où plusieurs objets vous peuvent représenter tous les jours des images de la perte que vous y avés faite, et de vous asseurer qu'en celui-ci vous trouverez beaucoup de divertissemens qui occuperont vos pensées à des sujets moins tristes et fâcheux; je compte entre ceux-là vos importantes affaires, et la compagnie de quantité de personnes qui vous honorent et ayment très chèrement. Ces remèdes ne sont pas à la vérité les seuls efficaces, mais ils donnent lieux et temps aux autres de faire leur effet plus sûrement. Je sçay bien par la connoissance qu'il vous a pleu me donner des plus intimes sentimens de vostre âme, que c'est de Dieu seul que vous attendés vostre parfaite consolation; c'est aussi, Madame, d'où elle peut véritablement venir, mais parce qu'il luy plaist souvent d'user de ses grâces selon la capacité de nostre nature en qui de grandes blessures en l'esprit ne se peuvent guérir qu'avec beaucoup de temps et de bon régime, il faut user de diversion comme un des plus salutaires qui se puisse trouver. Venés donc, Madame, où vos affaires et vos parfaites amies vous conjurent de venir, et moy avec elles, qui suis plus véritablement que per-

sonne du monde, Madame, vostre très humble et très obéissant serviteur.

LXII. *Lettre de Monsieur de Voiture.*

Madame, j'ay eu depuis six ou sept mois tant de sortes de des-plaisirs, qu'il me sembloit qu'il ne me restoit plus rien à craindre et que j'estois si acoustumé à estre triste et malheureux qu'il ne me pouvoit plus rien ariver qui me le rendit davantage, mais l'extrême ressentiment que j'ai eu de la perte que vous avés faite, m'a appris que je m'estois trompé, et quelque mal que la fortune m'ait fait jusques icy, je vois bien qu'elle ne m'avoit pas touché par l'endroit le plus sensible tant qu'elle vous avoit espargné. En vérité, Madame, il y a longtemps qu'elle n'a rien fait de si injuste, ny de si digne de pitié que ce qu'elle a fait depuis peu contre vous, et si je ne connois- sois bien vos forces, je craindrois que vous n'en eussiez pas assez pour soutenir le coup qu'elle vient de vous donner, mais quelque grande que puisse estre vostre affliction, je sçais bien que vostre âme l'est encore davantage. Si la fortune a su troubler vostre repos, elle ne troublera point vostre vertu, et puisque sa puissance ne s'estend que sur les choses d'icy-bas, elle n'en sauroit avoir sur un esprit si haut et si relevé que le vostre. Vous ne tromperés pas l'attente où tout le monde est icy de vostre constance, et vos amies auront bien jugé de vous quand elles ont dit que vous recevriés ce malheur très sensiblement et très courageusement tout ensemble. Je n'en connois pas une icy qui ne plaigne vostre perte comme si c'estoit la sienne, et les malheurs publics ne sont pas pleurés davantage que le vostre l'a esté. Pour moy, Madame, comme je participe à vostre douleur, je voudrois la pouvoir prendre toute entière, et toutes les autres que vous sauriés jamais avoir ; aussi bien je connois que je suis destiné d'ailleurs à n'avoir plus de joye et j'aurois au moins cette consolation dans mes desplaisirs de voir heureuse la personne du monde qui mérite le mieux de l'estre, et que je désire plus qui le soit ; je vous supplie très humblement de croire que je dis icy du meilleur de mon cœur, et que je suis toujours avec plus de respect et de passion que je ne saurois dire, Madame, vostre très humble et très obéissant serviteur.

VOITURE.

LXIII. *Lettre de Monsieur Madelène, conseiller au parlement.*

Madame, l'honneur qu'il vous a plu me faire de me tesmoigner votre ressentiment en l'affliction dont Dieu m'a visité, me donne la hardiesse de vous dire comme je compatis grandement à la vostre, selon les circonstances qui vous la doivent rendre plus amère, et selon aussy que je me trouve plus sensible par ma propre disposition à ce qui vous touche, considérant la vanité et vicissitude des choses de ce monde, d'où quoi que ce soit (ayant mesme les plus grands avantages en ce qui est de meilleur et de plus excellent) doit travailler à retirer ses affections pour les apuyer sur les biens permanens que nous atendons hors de nostre condition présente, et commune à tout homme. Je prie le souverain auteur de tous biens qu'il vous assiste de sa grâce en vostre besoin et m'octroye celle de vous pouvoir tesmoigner que je suis à jamais, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

MADELÈNE.

LXIV. *Lettre de Monsieur de Champront, conseiller au parlement.*

Madame, je vous supplie très humblement de me pardonner si je dis que mes services ne peuvent jamais égaler l'affection que je dois à vostre très humble service, ny mon esprit vous tesmoigner mon deuil de l'accident survenu à ce qui vous estoit très cher. Les ressentiments de l'honneur que me faites de prendre part à la douleur que je souffre de la perte de ma femme qui estoit vostre très humble servante, m'y obligent et de demeurer, Madame, votre très humble et obéissant serviteur.

DE CHAMPRONT-HANCHES.

LXV. *Lettre de Madame du Bordage.*

Madame, le Tout-Puissant qui fait toutes choses pour sa gloire et le salut des siens, promet aussy que toutes choses tourneront en bien à ceux qui le craignent. Vous en voyés les effects, Madame, car en ce si sensible et rude coup que vous venés de recevoir de sa main, il vous donne toutesfois des sujets de consolation si puissans qu'il ne se peut faire que l'on n'y admire sa bonté. Je vous demande très humblement pardon, Madame, si j'ay osé prendre la liberté de vous

escrire ces tristes lignes; mais ayant l'honneur de vous estre très humble et très obéissante servante, j'ay creu que vous n'auriés désagréable de savoir quelle part je prens à tout ce qui vous regarde et particulièrement, Madame, en ce si funeste et lamentable sujet, pour lequel je ne puis que redoubler l'ardeur de mes prières à mon Dieu, à ce qu'il vous donne de si fortes assistances de son Saint-Esprit, que doucement et avec patience vous ployiés sous sa volonté et qu'il prolonge vos jours avec tous les honneurs, bonsheurs et contentements que vous sauriés souhaiter et à moy me donner celuy d'estre toujours honorée de vostre bienveillance et de la qualité, Madame, de vostre très humble, très obéissante et plus fidelle servante.

D'EUTOAYS.

LETTRE INÉDITE DE DAVID BLONDEL

A PHILIPPE VINCENT, DE LA ROCHELLE.

1646.

(Communiqué par M. B. Vaurigaud.)

David Blondel fut, comme l'on sait, un des plus savants et des plus habiles critiques de son siècle. Né à Châlons-sur-Marne en 1594, il fut reçu ministre en 1614 et nommé pasteur à Houdan. La province d'Anjou voulut l'avoir pour professeur de théologie à Saumur. Mais en 1644, le synode de l'Ile-de-France l'autorisa à résider à Paris, où il trouvait de plus grandes facilités pour ses études historiques, et le synode national de Charenton joignit à cette faveur un traitement supplémentaire de mille livres.

A Monsieur Vincent, F. M. de S. E.

Monsieur et très honoré frère,

M. Talman du Buisinan m'a fait recevoir, avec celles qu'il vous a plu m'escrire, les 79 livres que Messieurs de vostre synode m'ont destinées selon l'intention du national dernier, et je crois vous avoir et au bon M. Rossel l'obligation entière de ces charitables soins, desquels mon unique pensée sera au plaisir de Dieu de ne vous causer aucun regret, encore que depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, je me suis trouvé extraordinairement diverty, plusieurs

de Messieurs du grand monde m'ayant voulu voir et mesme me donner de la confusion ; je ne laisseray point de me tenir attaché à ma tasche, afin qu'au moins de temps en temps je luy puisse donner quelque petit avancement. J'ai eu du desplaisir de ce que quelques-uns des nostres m'ayant veu chez M. d'Emery qui m'avoit mandé, s'en sont d'autant plus ombragés que, s'adressant à un de ses commis pour savoir qui me menoit là, il leur dit ce que ceux de sa condition ont accoustumé de dire, que l'on *travailloit à me faire catholique*, de quoy cependant jamais personne ne m'a ouvert la bouche : ils ont eu depuis moyen de s'esclaircir pleinement de la vérité, mais je vous avoue que cela est fort affligeant d'estre exposé à de si injustes soupçons, et de la part de personnes qui savent jusqu'où s'estend le pouvoir de ceux qui gouvernent l'Estat, et que l'on n'y peut tenir pied ferme en leur refusant la communication qu'ils demandent ; je croy à ce sujet vous devoir dire qu'il y a environ six semaines, convié à disner par M. de Bausme, je me vis sans y penser dans la compagnie des évesques de Xainte, Sarlat et Montauban et de M. de Bourmont (?), précepteur du roy, qui ne me parlèrent que de civilités sans m'obliger à aucune défense ou attaque concernant la religion. M. le prince a aussy voulu que je le visitasse et j'ay obéy à son commandement, m'étant fait conduire par M. de Cumont (1). J'avois eu quelque espérance pouvoir faire imprimer icy ce que j'avois escrit touchant la prétendue puissance temporelle du pape sur le sujet de la formule *regnante Christo domino nostro* (2), mais enfin il m'a fallu envoyer mon escrit aux Pays-Bas, au Blaw, qui est à la fin de mon traité *De Episcopis* (3), promet de le mettre incontinent sous la presse. J'ai enfin apoint mon traité *De Sibyllis*, par lequel m'étant inscrit en faux contre les oracles qui leur sont attribuées constamment par les Pères, j'ay démontré que cette fausse pièce a été le fonds unique dont a esté dérivée la prière pour les morts, la plus ancienne erreur qui se soit glissée dans le christia-

(1) Abimélech de Cumont, sieur de Bois-Groslier, conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé et en la cour du parlement. Il avait assisté, en qualité de commissaire du roi, au synode national tenu à Charenton en décembre 1644, synode où s'est trouvé David Blondel, comme député de l'Ile-de-France.

(2) *De formulæ REGNANTE CHRISTO in veterum monumentis usu*, etc. Amsterdam, in-4°, 1646. Traité curieux et plein d'érudition sur la puissance des rois.

(3) *Apologia pro sententia Hieronymi de episcopis et presbyteris*. Amsterdam, 1646, in-4°. Blondel y prouve que, dans la primitive Eglise, les mots d'évêque et de prêtre désignaient les mêmes fonctions.

nisme. Je me promets que tout cela pourra paroître dans la fin de cette année.

Quant à ce que vous me marquez de MM. Amyraud et de La Place, je suis bien marry de ce qu'ils sont engagés en une espèce de contestation avec leurs frères, et en un sujet où maintenant plus que jamais le débat en peut porter du préjudice. S'il ne tenoit qu'à moy, on verroit toutes plaintes ensevelies et chacun dans le repos qu'il doit posséder selon Dieu ; mais les intérêts personnels sont si chatouilleux que ceux qui en craignent quelque déchet se monstrent sensibles jusques à l'excès et aiment mieux débattre que relever (ce qui devrait estre en principale considération) la paix de l'Eglise et la concorde fraternelle. M. Amyraud ayant protesté que nul des libraires de Charanton n'avoit exposé son livre en vente, et n'ayant appris qu'aucun en ayt acheté d'eux, je ne say que dire du rapport qui en a esté fait au synode de vostre province. Il est vray que depuis qu'il a seu que M. Spanheim faisoit imprimer contre luy et inséroit tout son traité dans sa réfutation, il a laissé la vente de son dit traité libre, jugeant qu'il n'importoit que l'on le vît à part ou dans un plus grand écrit et contradictoire ; mais cela est un incident que je voudrois n'estre non plus arrivé que ce qui l'a fait naistre.

Il me reste de vous supplier de remercier de ma part tous Messieurs de vostre province qui ont eu agréable de me tesmoigner avec tant de promptitude qu'ils ont de beaucoup devancé les espérances que j'en eusse pu concevoir de leurs bonnes volontés. Dieu, s'il lui plaît, en sera le rénumérateur et me fera la grâce de correspondre avec toute la gratitude à laquelle un si favorable traitement m'oblige. Je me recommande à vos saintes prières et aux leurs. Je supplie nostre Seigneur de verser abondamment ses bénédictions du ciel et de la terre sur vos provinces et sur vos emplois, finissant ce discours qui n'est desjà que trop estendu, par la prière très humble que je vous fay de m'aimer et croire tousjours, Monsieur et très honoré frère, vostre très humble et obéyssant serviteur et frère au Seigneur.

D. BLONDEL.

De Paris, ce 3 septembre, en haste.

LETTRE INÉDITE DE CONRART

A MADEMOISELLE MARIE DU MOULIN, ET RÉPONSE DE CELLE-CI (1).

1647.

I. A *Mademoiselle Marie Du Moulin.*

Le 17 may 1647.

Mademoiselle,

Je ne saurois croire que vous soyez si paresseuse que vous dites, ni que vous aimiez tant à dormir; sans doute vous employez tout votre temps à des choses plus sérieuses qu'à m'escire, et parce que vous faites profession non-seulement de ne vous vanter pas de vos vertus, mais de les cacher, vous avez esté bien aise de me faire accroire que l'envie de vous coucher ne vous permettoit de me faire qu'un billet, et que la paresse vous avoit fait garder longtemps la belle lettre de Mademoiselle de Schurman. C'est encore par la mesme raison que vous m'avez mandé qu'il vous siérait fort mal de faire l'entendue entre M. Rivet et son excellente fille. Quoy que vous fassiez vous serez très entendue, et je veux bien m'en rapporter à eux-mêmes, et passer condamnation, s'ils ne vous condamnent. J'envoye aujourd'hui une lettre de votre incomparable sœur (2), à Mademoiselle de Scudéry, qui la trouvera, sans doute, la plus galante et la plus délicate du monde, aussi bien que moy. Elle m'en a écrit une, dont je vous envoye un extrait, parce qu'elle parle d'affaires particulières, et qu'estant escrite fort large, elle seroit un trop gros paquet. Vous y verrez cette belle manière d'escire que vous avez desjà tant estimée, l'opinion qu'elle a de vous et l'éclaircissement qu'elle vous demande sur certaines choses qu'elle a leues dans la première lettre que vous me fites l'honneur de m'escire sur le sujet de la Pucelle. M. vostre oncle m'a mandé que vous tiendriez sa place dans cette lice; elle est assez considérable pour ne la refuser pas, vous estes très capable de la remplir dignement, et vous aurez en teste un adversaire qui ne seroit pas méprisé des admirateurs mesme de vostre admirable sœur d'alliance, qui ont accoutumé de se faire

(1) D'après les originaux conservés aux archives de l'Etat, à La Haye. (Voir *Bull.*, III, 355.)

(2) Mademoiselle Schurman.

admirer eux-mêmes. Ne pensez pas me payer de votre paresse en cette rencontre. Défendez-vous courageusement, et montrez que vos armes sont également fortes et brillantes. Celles dont vous vous êtes servies dès la première joute, qui ne fut pourtant que comme votre coup d'essay, ont été trouvées merveilleuses par toutes les personnes qui ont accoutumé de n'en voir et de n'en manier que d'extraordinaires. J'attendray donc de vos nouvelles, avec le portrait que vous avez promis à Mademoiselle de Scudéry, et cependant je demeureray, Mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur.

CONRART.

Voici une partie de l'extrait de la lettre de Mademoiselle de Scudéri à laquelle Conrart fait allusion :

Souffrez que je m'arreste et que j'admire en même temps le savoir de M. Rivet, et l'esprit de Mademoiselle sa nièce ; sans mentir, je ne vis jamais rien de plus galamment pensé, ni de plus noblement exprimé, que ce que cette excellente personne vous a écrit, et il y a un caractère si aisé, si aymable et si spirituel en cette lettre, que je ne m'étonne pas si Mademoiselle de Schurman a fait sa sœur d'alliance de l'excellente fille qui l'a écrite. Vous me ferez sans doute bien la grâce de l'assurer que, hors l'intérêt de la Pucelle, je feray toujours gloire de suivre ses sentiments sans consulter les miens, et de soumettre ma raison à la sienne, qui est infiniment plus éclairée ; mais comme il n'y a que des personnes peu généreuses qui cèdent quand on leur résiste, elle me pardonnera, si je tasche de repousser la force par la force, et si après luy avoir rendu louange pour louange et civilité pour civilité, je fais ce que je puis pour répondre à ses objections, car puisqu'elle a pris le party de M. son oncle, contre son propre sexe, ce sera aussy à elle seule que je demanderay raison de ce que luy et elle vous ont escrit. Elle dit que M. Rivet n'a point eu d'intention de rabattre rien de la gloire de cette héroïne, mais de faire voir seulement par cet exemple combien il est difficile à une fille de conserver sa réputation toute pure en allant à la guerre, etc., etc.

II. A Monsieur Conrart.

Monsieur,

Vos lettres du 17^e du courant me font presque croire la conjec-

ture de ma docte sœur, à sçavoir que vous voulez semer de la division entre les filles pour estre spectateur et juger des coups, et vous en divertir d'autant mieux que moins vous avez à craindre que le sang ne sorte d'une telle guerre. Je pense à la vérité que le divertissement ne seroit pas désagréable si vous aviez trouvé des combattantes à peu près de forces égales; mais en me mettant Mademoiselle de Scudéry en teste, vous n'eussiez non plus de plaisir qu'à voir partir un esteu d'un bras robuste et adroit, et renvoyé faiblement et de mauvaise grâce, et je pensois que vous auriez trop de charité pour moy, pour m'engager en une lice ou je demeurerois si loing derrière; vous voulez pourtant que je combate et me criez courage, et refusez de prendre aucune cause en paye, et encore contre qui, contre une personne que je voudrois plustost embrasser, et qui me prouve, par l'extrait que vous m'avez envoyé de sa lettre, que nous avions les mêmes sentiments au principal, avant que nous eussions contesté ensemble. J'acquiesce au reste de bon cœur et veux croire que la Pucelle a esté à bon droict nommée telle, et qu'elle estoit trop généreuse pour tomber en la plus haute lâcheté où une fille puisse arriver : j'ai seulement un petit sujet de me plaindre d'elle, en ce qu'elle m'accuse d'avoir en mespris la valeur et cette vertu héroïque qui emporte à bon droit le prix sur toutes les habitudes de nos âmes, et je ne doute point qu'une fille en puisse estre ornée et qu'elle n'en puisse donner des preuves en la conduite de sa vie sans entrer au champ de Mars; il n'est besoin de longues preuves pour me faire croire que ce n'a pas esté l'exercice de celle dont nous parlons : la solidité et l'élégance de son discours fait assez cognoistre qu'elle a plus demeuré en l'échole de Minerve qu'en celle de Beslone; je ne l'en estime pas moins généreuse; je me figure une idée de sa vertu autant parfaite que mon imagination en est capable; j'honore parfaitement ses rares vertus et chéris au possible la part que vous m'avez acquise en sa bienveillance; conservez-la-moy, je vous en supplie, en l'assurant aux occasions du respect que je porte à son mérite et de la passion que j'ay de la servir où elle m'en jugera capable. Je vous ay envoyé le portraict qu'elle désire par ma nièce, laquelle sera bientôt à Paris, si elle n'a desjà passé : elle vous aura, si elle a suivi mon ordre, assuré de mon entière affection et du dessein que j'ay d'estre toute ma vie, etc., etc.

LETTRE INÉDITE DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRI

A MADEMOISELLE MARIE DU MOULIN.

1647.

Marseille, le 21 août 1647.

Mademoiselle,

Comme la reconnaissance est un pur sentiment du cœur, plustost qu'un raisonnement de l'esprit, j'ay creu, qu'encore que je fusse dans tout l'embarras que peut causer un voyage de deux cents lieues, que j'espère commencer dans une heure, je ne devois pas attendre que j'eusse plus de loisir que je n'en ay à vous rendre grâce de la faveur que vous m'avez faite de m'envoyer le portrait de l'illustre Mademoiselle de Schurman. La diligence, qui donne un si grand prix à toutes sortes de bons offices, doit, ce me semble, en donner aussy à la gratitude, et il vaut beaucoup mieux faire une civilité un peu en tumulte, que donner loisir à une personne généreuse comme vous d'oublier ses propres bienfaits auparavant qu'elle en ait reçu les remerciements. Recevez donc, Mademoiselle, toutes les grâces que je vous rends, mais recevez-les, je vous en conjure, comme venant d'une personne que votre rare vertu vous a absolument acquise et qui met au nombre de ses plus glorieuses aventures celle de vostre connoissance et de vostre affection. Et certes, à dire vray, vous m'en donnez des marques d'une façon si obligeante qu'il faudroit estre également stupide et insensible pour n'en estre pas touchée. Toutes les amitiés commencent d'ordinaire par de simples connoissances, et ce n'est que dans leurs suites et dans leurs progrès qu'il est permis d'espérer de bons offices et d'attendre de grands témoignages de générosité et de tendresse. Mais pour la vostre on peut dire qu'elle tient quelque chose de la nature de l'amour (s'il est tel qu'on nous dépeint), elle n'est pas plustost, qu'elle est officieuse, agissante et libérale jusques à tel point qu'elle donne ce que l'on doit préférer à tous les trésors et à toutes les richesses imaginables; en effect, le portrait d'une personne aussy illustre que Mademoiselle de Schurman, envoyé par une main aussi chère que celle de Mademoiselle du Moulin et receue par un aussy honneste homme que M. Conrart, est une faveur si signalée, que rien ne la sçauroit égaler. Aussy vous puis-je assurer que je la vante comme

je dois, et pour vous tesmoigner le respect que je porte à la merveilleuse fille dont vous m'avez envoyé l'image, je n'ay pas voulu qu'après avoir passé les mers pour venir en France à ma considération, elle eust encore la peine de me venir trouver à Marseille, et j'ay cru que je devois bien aller d'un bout du royaume à l'autre et passer pour le moins plusieurs rivières pour recevoir un si grand honneur et un si grand plaisir; ce n'estoit point sans doute au bord de la mer Méditerranée que je devois attendre le portrait de Mademoiselle de Schurman, et le voisinage d'Alger a rendu Marseille trop barbare pour mériter cette gloire. Véritablement si elle eust encore esté ce qu'elle estoit du temps que Rome mesme, à ce que j'ay ouy dire, s'abaissoit jusques à envoyer quelques-uns de ses citoyens pour apprendre les sciences de ces fameux Grecs dont elle étoit habitée, je vous avoue que je n'en aurois pas usé ainsi; mais comme il ne reste mesme plus nuls vestiges des maisons de ces sçavants hommes qui l'ont rendue si célèbre, et que le temps n'a pas seulement épargné le marbre et le bronze qui en pouvoient perpétuer la mémoire, je pense que Paris est le seul lieu où on luy doit offrir de l'encens. Souffrez donc que je vous quitte pour luy aller rendre ce devoir et que je vous assure en vous quittant que je ne perdray jamais le souvenir de ce que je vous dois ni l'envie de vous tesmoigner, par quelque agréable service, à quel point je suis, Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissante servante,

MADELEINE DE SCUDÉRY.

ADVIS DONNÉ A SA MAJESTÉ PAR LE SIEUR FOUCAULT

COMMISSAIRE DÉPARTI EN LA GÉNÉRALITÉ DE MONTAUBAN

SUR LA PROPOSITION D'EXCLURE LES HABITANS FAISANT PROFESSION DE LA
R. P. R. DES CHARGES POLITIQUES DE LA VILLE DE MONTAUBAN (1).

1676.

L'hérésie de Calvin aiant infecté la plus grande partie des villes de la province de Guyenne, par l'intérêt de ceux qui avoient pris les

(1) D'après l'original conservé aux archives de l'Empire.

armes contre le service du roy, lors des troubles de la religion, la ville de Montauban fut regardée comme l'une des plus propres à servir de siège et de boulevard à la rebellion, et la plupart des habitans s'estant soustraits de l'obéissance due à l'Eglise et à leur prince, l'exercice de la religion catholique en fut entièrement banni jusques en 1629 que la ville fut réduite à l'obéissance de Louis XIII d'heureuse mémoire; car pour lors les habitans catholiques qui en avoient esté chassés y estant retournez, et ceux qui y estoient demeurez et que la crainte de l'oppression et de la perte de leurs biens avoit obligés à suivre le parti des rebelles, s'estant prévalus de la conjoncture de la réduction pour rentrer dans leur devoir, le consulat fut mi-partie entre les catholiques et les prétendus réformés. Il est vray que ce partage des charges entre les habitans des deux religions ne le fut pas en effet de l'autorité, qui demeura toute entière aux religionnaires, dont le nombre se trouvoit beaucoup plus grand que celui des catholiques, et en aiant abusé en plusieurs occasions, S. M., en 1661, les exclut entièrement du consulat, et réduisit le nombre des religionnaires qui doivent entrer dans le conseil de la ville, au quart des catholiques, ce qui s'observe présentement; mais comme la piété de Monseigneur l'évesque de Montauban, et son zèle pour le bien de la religion luy ont fait regarder cet ouvrage comme imparfait, jusques à ce qu'il ait plu à S. M. d'exclure entièrement des charges politiques les religionnaires, et que sur la demande qu'il en a faite, Sa dite Majesté désire avoir nostre avis pour sçavoir s'il n'y a pas d'inconvénient de le faire;

Il est nécessaire que S. M. soit informée que le nombre des catholiques a fort augmenté, depuis que la Cour des Aides qui estoit à Caors a esté transférée à Montauban et que, présentement, il y a presque autant d'habitans catholiques que de ceux de la R. P. R. Il est vray que la plupart des gentilshommes font profession de celle-cy aussy bien que les principaux bourgeois, presque tous les marchands et beaucoup d'artisans, en sorte qu'il n'y a que le Chapitre, la Cour des Aides, les officiers du bureau des finances, du présidial et de l'eslection et le menu peuple qui compose le parti catholique. Il faut encore observer que les religionnaires tiennent presque tous les fonds de terre de la ville et juridiction de Montauban, les catholiques n'en tenant pas un huitième; ce qui paroît par l'imposition de la taille qui est cette année de 69,800 livres sur Montauban, dont

les catholiques ne portent que 8,660 livres. Ainsi il semble que les religionnaires possédant les principaux biens de la communauté, ils ont un intérêt considérable d'estre admis dans le conseil de ville pour veiller aux impositions et empescher que les catholiques ne chargent le fonds des prétendus réformés; d'autant plus qu'ils prétendent, et ce n'est pas sans fondement, que les affaires de la communauté ont esté très mal administrées depuis que le consulat est tout catholique, la plupart des désordres qui se sont glissés dans la communauté aiant esté introduits par la corruption de plusieurs habitans catholiques qui ont esté admis aux charges de consuls, à quoi l'on peut adjouster que s'il a esté jusques à présent trouvé difficile de choisir six habitans catholiques capables de remplir le consulat, il le sera bien plus dans la suite d'en trouver quarante pour composer le conseil de ville, dans lequel il y aura nécessité d'admettre des artisans, ce qui semble n'estre pas convenable dans une ville aussi considérable que Montauban.

Voilà les inconvéniens que l'on peut opposer à la proposition d'exclure entièrement les religionnaires de l'hostel de ville de Montauban, mais il semble facile d'y répondre.

1^o Quoiqu'il soit véritable que la plupart des gentilshommes et principaux bourgeois et marchands fassent profession de la R. P. R., il ne laisse pas d'y en avoir encore assez grand nombre avec les officiers des compagnies qui s'y trouvent pour faire le nombre nécessaire de conseillers politiques, d'autant plus que ce nombre qui est présentement de quarante peut estre réduit à trente; et comme il a déjà esté proposé dans le projet du nouveau règlement, d'obliger le Chapitre, la Cour des Aides, le bureau des finances, le présidial et eslection de députer deux de leurs corps pour entrer chaque année dans le conseil de ville, il ne sera pas difficile de trouver sept bourgeois, advocats, procureurs et marchands qui, avec lesdits huit députtez, fassent le nombre de quinze conseillers qui doivent changer tous les ans; il suffiroit mesme que chaque corps nommât un député, mais il seroit de bienséance et de nécessité d'obliger la Cour des Aides d'en nommer deux chaque année pour assister aux conseils de ville; ils y ont entré à Caors, lorsque cette compagnie y estoit résidente, et leurs députés opinoient les premiers; mais le vicaire de M. l'évesque leur aiant contesté cette prérogative à Montauban, on leur a offert d'opiner les derniers qui est, en matière d'opinions, le

rang des honneurs; la plupart des officiers de cette compagnie y avoient donné les mains; il n'y a eu que quelques-uns d'eux qui aient conservé l'esprit et l'espérance de retour à Caors, qui n'ont point voulu suivre d'autre usage que celui de Caors, où le vicaire de M. l'évesque n'entre point au conseil de ville, et comme tous les usages des villes de cette province sont différens à cet esgard, il ne manque qu'un règlement pour finir ces contestations, et il suffira que le roy ordonne qu'à l'advenir les officiers de la Cour des Aides entreront dans le conseil de ville par députés; s'il survient quelques contestations par le rang des opinions, Sa Majesté les pourra régler après, sur les mémoires des parties, par une lettre de cachet qui déterminera l'ordre que chacun devra suivre, mais il est certain que la présence de ces magistrats ne contribuera pas peu à maintenir le bon ordre dans l'hostel de ville, lorsqu'il y aura esté introduit par le règlement que l'on attend de la justice de Sa Majesté, et d'ailleurs l'entrée des officiers de la Cour des Aides dans les conseils de ville, les engagera à prendre des établissemens fixes dans la ville et d'y faire des acquisitions.

La seconde raison pour empescher l'innovation demandée est que les religionnaires tiennent la plus grande partie des fonds de la communauté et que les catholiques n'en possèdent pas la huitième; mais 1^o les consuls ny les conseillers politiques ne peuvent rien changer au cadastre. Le syndic de la R. P. R. peut estre présent, lorsque les assesseurs font l'assiette; les impositions sont arretées par le commissaire de parti et vérifiées par les Etats; ainsi il est impossible qu'il s'y commette d'abus, et quand il s'en pourroit commettre, il seroit facile de le réparer sur la plainte du syndic de la R. P. R.

A toutes ces considérations on peut adjouter celles de l'exemple de plusieurs autres villes de Languedoc et de Guyenne où les religionnaires ont esté exclus de toutes charges publiques, comme Uzez, Milhault, et nouvellement Sainte-Affrique, où ce changement n'a produit que de bons effets, quoique les religionnaires fussent en grand nombre, puissans en crédits et en biens et qu'à peine y ait-il des catholiques pour remplir les charges. Et il ne s'agit pas ici seulement de l'intérêt particulier d'une ville, mais du bien de la religion dans toute la province, y en aiant encore d'autres où le consulat et le conseil de ville sont mi-parties et où il sera nécessaire de porter le mesme règlement qui aura esté fait à Montauban, qui

estant chef de la généralité, doit par conséquent servir de modèle aux autres villes, lorsqu'il n'y a point de raison de différence.

Fait à Montauban, ce 28 novembre 1676.

FOUCAULT.

UN PRÊTRE CONVERTI PAR UN MARTYR.

LE MISSIONNAIRE PHILIPPE AIGUISIER.

1686.

Le *Bulletin* a reproduit (V, 244). d'après un volume publié à Berlin en 1702, l'intéressant récit du martyre de François Teissier, vignier de Durfort, dans les Cévennes. Les *Archives du Christianisme* avaient déjà donné en 1836 la même relation, d'après un manuscrit de la propre main du missionnaire chargé d'accompagner le martyr au supplice. Nous avons sous les yeux ce précieux document, qui a servi également aux deux publications sus-mentionnées, lesquelles diffèrent entre elles par quelques retranchements ou modifications de peu d'importance, sans doute, quant à l'intérêt historique du grave événement dont elles ont été destinées à conserver le souvenir, mais regrettables toutefois sous le rapport de la couleur locale, et même, ajoutons-le, de la vérité morale telle qu'elle ressort du récit primitif. La reproduction exacte du document avec l'orthographe de l'auteur et l'indication des ratures de sa main, dénotant le travail même de la rédaction première, aurait certainement ajouté quelque chose à l'intérêt de cette narration. M. Teissier, fils cadet du martyr, auquel on doit la publication de Berlin, a eu évidemment entre les mains la pièce même parvenue jusqu'à nous, conservée par les soins de son frère Isaac, pasteur en Suisse, et attestée par sa propre signature. Ce dernier, consacré au saint ministère en 1684 par le synode du Vigan, après avoir fait ses études à l'académie de Puylaurens et à Durfort, avait été nommé pasteur de l'Eglise de Saint-Romans de Codière. Il desservit cette Eglise avec le plus grand zèle pendant plus de deux ans, même au péril de sa vie, et peu s'en fallut qu'il ne fût appelé à devancer son père dans la carrière du martyr, car, avant même la révocation de l'édit de Nantes, il avait été condamné à mort par le présidial de Nîmes, et pendu en effigie pour avoir prêché et administré le sacrement de la sainte Cène sur les ruines du temple de Saint-Hippolyte. Parvenu à s'enfuir, il s'était réfugié dans le pays de Vaud, où il fut successivement pasteur à Saint-Cergues et à Begins. Il mourut dans ce dernier poste en 1749, à l'âge de 94 ans.

Mais revenons au manuscrit, précieuse relique de famille, qu'il nous a

été permis d'examiner, et surtout à l'homme qui en fut l'auteur. Comme il l'atteste lui-même, le souvenir de la piété et de la constance du martyr à l'heure de son supplice, fut le moyen dont Dieu se servit pour l'amener à la vérité de l'Evangile, lui prêtre aux soins duquel les juges avaient remis Teissier après sa condamnation. Quelques détails que nous sommes parvenu à réunir sur ce prosélyte nous paraissent un complément intéressant à joindre au récit de la mort de Teissier.

Philippe AIGUISIER ou *Eguizier*, natif de Marseille, était fils de noble *Nicolas AIGUISIER*, avocat au parlement. Entré dans les ordres et devenu docteur en théologie, il exerça la prêtrise jusqu'au moment où, chargé comme missionnaire à la Salle, d'accompagner au supplice le noble martyr des assemblées du Désert, il se sentit comme frappé au cœur. Profondément ému de la fermeté manifestée jusqu'à son dernier soupir par ce fidèle chrétien, dont il avait troublé les derniers moments par ses instances pour le faire entrer dans l'Eglise romaine, il éprouva lui-même dans sa conscience le besoin de rompre avec cette Eglise persécutrice, et après de douloureux combats intérieurs, il parvint à sortir du royaume et à se retirer à Berne, où il put enfin rendre témoignage à la vérité en confessant sa foi nouvelle auprès de MM. Wyss, professeur en théologie, et Bermond, ministre français réfugié. Après cette abjuration et le sacrifice de toutes ses perspectives d'avenir, dénué de toutes ressources, il se rendit à Lausanne, où les pasteurs français l'accueillirent et s'intéressèrent à lui. Admis à l'essai à Vevey, au mois d'avril 1689, sur leur recommandation, comme régent de la première classe et principal du collège, il fut nommé à cette place d'une manière définitive le 16 mai suivant. Il y succédait à un réfugié nommé *Lantelme*.

Aiguisier ne fut pas oublié de ses amis et protecteurs de Lausanne, car au mois de juin la direction de la Bourse française de cette ville lui fit don d'un habit, sans doute afin qu'il pût se présenter d'une façon convenable dans l'exercice de ses nouvelles fonctions. Malgré la modicité des ressources que pouvait lui procurer son travail, Aiguisier, souffrant de son isolement, songea à se donner une compagne. Il épousa à Vevey, le 17 novembre 1690, une de ses compatriotes, réfugiée comme lui, Judith, fille de feu Pierre Favier, marchand de Montélimart en Dauphiné.

Il remplit ses fonctions avec approbation jusqu'à la fin de sa vie. On trouve dans les Manuels du Conseil de Vevey plusieurs preuves de l'intérêt que le zélé pédagogue portait au collège et au développement de ses écoliers. En novembre 1692, il fit représenter par eux, comme exercice de déclamation, une pièce ayant pour sujet l'*Histoire de Joseph*. On sait combien l'usage des représentations théâtrales était répandu au seizième et au dix-septième siècle dans les institutions scolaires. A Lausanne, les étu-

dians avaient souvent donné, sur la place publique, le spectacle de drames allégoriques ou sacrés, tels que l'*Histoire de Suzanne*, jouée successivement en grec, en latin, en français et même en allemand, en l'honneur de M. le baillif, ou le *Sacrifice d'Abraham* en vers français, composé exprès pour eux par l'illustre Théodore de Bèze. (Olivier, *le Canton de Vaud, sa vie et son histoire*, t. II, p. 989. — Gindroz, *Histoire de l'instruction publique dans le pays de Vaud*, p. 35.) Les régents de Vevey tenaient à honneur de ne pas trop rester en arrière de ce qui se faisait sous l'inspiration des professeurs de Lausanne, et ainsi se conservait cette tradition se rattachant aux anciens *Mystères* du moyen âge. En 1694, pour ne pas citer d'autres exemples, Aiguësier avait entrepris de faire représenter par les enfants l'*Histoire d'Esther*; mais l'absence prolongée de Monseigneur le baillif, qui avait daigné approuver la chose, fit différer l'exécution de ce projet, et le décès du principal survenu sur ces entrefaites, le mit entièrement à néant. Nous n'avons pas pu constater si cette pièce d'*Esther*, qu'il s'agissait de donner au public de Vevey sur la cour du collège, était celle de Racine, que jouaient à Saint-Cyr, cinq ans auparavant, sous la direction de Madame de Maintenon, les demoiselles de la maison royale. En tout cas, le prologue vantant le zèle de Louis XIV contre « l'affreuse hérésie, » et célébrant le glorieux monarque comme le seul soutien de la religion, ne pouvait guère être du goût ni de l'instituteur réfugié ni des assistants, parmi lesquels devaient se trouver nombre de victimes de l'intolérance du roi persécuteur, entourées d'une population sympathique à leurs infortunes. Les allusions aux persécutions des protestants, qu'on a cru voir dans la pièce même, leur auraient plu davantage. Toutefois, il est peu probable qu'Aiguësier ait songé à faire représenter l'œuvre nouvelle du grand tragique; il s'agissait plutôt de quelque antique drame analogue à ceux que les écoliers étaient en usage de réciter devant le public.

Les soins donnés par l'ancien missionnaire à sa classe et à la direction générale du collège furent appréciés, comme le prouvent les témoignages annuels qu'il recevait; et on lit au registre qu'à l'époque de son décès, en novembre 1694, le Conseil, sur la requête de la veuve Aiguësier, accorda à celle-ci le quartier total de la pension du défunt, « vu ses bons services. » Cette veuve, Judith Favier, qui avait vécu quatre ans avec lui, épousa en secondes noces le sieur Marc Doz, de Die en Dauphiné, successeur d'Aiguësier dans la place de principal du collège. Elle eut dans cette dernière union plusieurs enfants qui demeurèrent à Vevey comme bourgeois de la ville. Elle n'en avait point donné à son premier mari.

Le collège de Vevey eut au nombre de ses instituteurs plusieurs réfugiés, et parmi eux quelques prosélytes qui n'ont pas tous laissé un souve-

nir aussi honorable que celui dont nous venons de nous occuper. Pour lui, sa conversion paraît avoir été bien sincère. Ces paroles que le martyr Teissier lui avait adressées : « Vous mourrez de notre religion, » étaient demeurées comme un trait acéré dans son âme, et le Saint-Esprit de Dieu daigna les y bénir en les accomplissant par sa grâce toute-puissante comme des paroles prophétiques.

JULES CHAVANNES.

Vevey, septembre 1861.

GENÈVE ET CONSTANTINOPLE.

1733.

(Suite des extraits communiqués par M. Heyer.)

28 mars 1733 (p. 157). — On a lu une lettre des procureurs de la Congrégation genevoise établie à Constantinople, du 20 janvier dernier, remise à M. le Premier par spectable Lullin, par laquelle ils remercient le conseil de ce qu'il veut bien s'intéresser pour leur procurer un pasteur, et prient que l'on veuille y joindre une seconde grâce en leur fournissant les moiens d'entretenir une eschole.

On a rapporté que l'on avoit eu des avis d'Hollande par lesquels on a appris que la Compagnie du Levant avoit résolu de donner six cents florins par an au chapelain que l'on y enverra, que M. l'ambassadeur lui donnera sa table et deux chambres, que cette résolution doit être portée à MM. les Etats d'Hollande et de Vestfrise pour y être aprouvée. Sur quoi il a été dit qu'il falloit attendre ce que feroient MM. les Etats.

PIÈCE ANNEXÉE (*ibidem*).

A Nos Seigneurs les magistrats de la république de Genève.

Magnifiques et très honorés seigneurs, nous sommes informez par une lettre du spectacle Consistoire et de quelques pasteurs, des soins et de la protection que V. S. nous ont accordés, et qu'elles s'intéressent tout à fait à nous procurer les pressens secours dont nous avons besoin pour le spirituel. Nous vous en rendons nos très humbles remerciements; daignez les accepter, et nous regarder sans cesse

comme des membres de la république qui n'avons rien de plus cher que de prouver à V. S. notre zèle et notre fidélité.

Nous avons appris que ceux qui composent la commission que V. S. ont établie pour veiller à ce qui nous convient, se sont proposés de porter leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux à envoyer un chapelin à leur ambassadeur de cette ville qui fût chargé particulièrement du soin de notre Congrégation. Cet expédient est tout à fait heureux. Si V. S. nous le permettent, nous leur indiquerons qu'ordinairement la pension de ce chapelin se paye deux tiers par l'ambassadeur et le reste par le commerce. Nous craignons à cet égard quelques difficultés pour l'avenir. Un chapelin dépend donc de l'ambassadeur; il est en quelque sorte le maître de s'en passer. Le commerce des Hollandois est ici de médiocre conséquence; il est vrai que nous avons à présent S. E. Calcum qui a de grandes bontés pour nous; c'est un homme charitable et pieux, et nous sommes persuadés que si V. S. jugeoient convenable de lui écrire à cet égard, il n'auroit rien à leur refuser. Pardonnez, magnifiques et très honorés seigneurs, nos réflexions; nous n'avons pas la témérité de les indiquer à V. S., comme si nous pensions qu'il puisse échapper quelque chose à vos lumières et à votre pénétration; nous nous reconnaissons pour artisans très foibles et nous regardons, puisqu'il vous a plu de vous y intéresser, comme assuré d'avoir dans peu un pasteur à notre troupeau. Magnifiques et très honorés Seigneurs, joignez à cette première grâce une seconde, qui n'est pas de moindre conséquence: nous n'avons rien pour entretenir une bonne école; vous avés établi des prix pour les belles-lettres et pour la piété, vous êtes les pères tutélaires des enfans de la patrie; vous n'épargnés rien pour les élever dans la vertu, et par vos soins ils arrivent aux plus hauts degrés de capacité pour le spirituel et pour le politique. Tant de zèle, tant de soins réfléchiront sur nous, magnifiques et très honorés Seigneurs, vous ne nous refuserez pas cette inestimable faveur, nous osons nous le persuader; vous connaisés tout à fait le prix, la force et l'utilité d'une bonne éducation, et par une charité sans borne vous faites tout pour le salut des âmes; assurément vous aurés pitié des nôtres.

Nous avons prié M. Turettin, professeur en théologie; M. Jean Sarasin l'aîné et M. Amy Lullin, pasteurs, pour qu'ils soyent en notre faveur solliciteurs auprès de V. S.; nous nous flattons qu'il vous plaira leur accorder des audiences favorables.

Nous redoublons à jamais nos vœux pour la prospérité, etc. Vos très humbles et très obéissants serviteurs, les procureurs de la Congrégation de Genève. (*Signé*) PIERRE DE LATOUR, PIERRE ALARY, PIERRE MARCHAND, PIERRE ARLAUD.

A Constantinople, ce 20^e janvier 1733.

5 octobre 1733 (p. 396). — On a lu une lettre de M. Cornelis Calcoën, ambassadeur d'Hollande à la Porte ottomane, datée à Péra de Constantinople, du 25 may dernier, dans laquelle.....

On a lu une lettre de la Congrégation genevoise établie à Constantinople, sous la datte du 6 juin, dans laquelle.....

M. Le Premier a dit que ces lettres luy avoient esté remises par le sieur Cassin, qui est revenu depuis quelques jours de Constantinople, et on a renvoïé à un autre jour d'en délibérer.

PIÈCES ANNEXÉES.

I

Messieurs, dans le commencement de l'année passée, je receus la lettre qu'il vous avoit plu de m'écrire le 20 d'octobre 1731, à laquelle je n'eusse pas manqué de répondre déjà, s'il m'eût été possible de mettre plutost en exécution les ordres que j'avois projetés sur votre requisition, tant dans le maniement des deniers des pauvres de votre communauté établie dans cette capitale de l'empire ottoman, qu'à l'égard de quelques autres abus qui s'étoient insensiblement glissez parmi les membres qui la composent.

Les violents ravages que la peste fit icy l'année passée furent trop publiques pour que vous ayez pu, Messieurs, avoir ignoré la triste situation à laquelle nous nous vîmes réduits pendant le cours de plusieurs mois consécutifs, et peut-estre aurez-vous sçu aussi que Dieu me voulut affliger de ce fléau dans mon domestique. Ces contretems, qui avoient obligé toutes les familles à se disperser de côté et d'autre et à renoncer à toute communication, ont été la cause que j'aye dû différer jusques à présent à convoquer les procureurs de la communauté, pour faire des règlements propres à tenir les affaires dans l'ordre. Ces Messieurs, avec l'assistance de M. Payne, ministre anglois, ont conçu quelques règlements que j'ai fait publier le jeudi 14^e de ce mois dans l'église de mon hôtel, en ma présence et avec

l'assistance universelle tant des membres de ma nation que de ceux de la vôtre. Ces ordres m'ont paru aussi à moy propres à remplir nos vœux communes pour le bien stable et solide de votre communauté, dont les intérêts me sont trop à cœur pour négliger dans les occasions rien de tout ce qui y peut contribuer de ma part. Ces mêmes réglemens vous sont envoyés, Messieurs, par cette occasion, afin qu'il vous plaise ou les confirmer ou les changer, selon que vous trouverez convenir aux lois et constitutions tant de votre gouvernement que de votre Eglise.

Quoiqu'il y ait déjà quelque temps que j'ai perdu mon chapelain sans en avoir encore pu trouver un autre, l'assemblée ne peut pas se dire absolument sevrée de nourriture spirituelle, puisque je dois dire, à la louange de mondit sieur Payne, que, quoiqu'il ne possède pas assez à fond la langue françoise pour pouvoir prêcher, il y supplée pourtant avec cette charité toute chrétienne qui fait le vrai caractère d'un digne pasteur. Il me tarde de voir néanmoins derechef mon Eglise desservie par un ministre qui m'appartienne et qui soit comme affecté à la direction spirituelle de la nation genevoise. Ce retardement ne provient que des difficultés qui se rencontrent en Hollande dans le choix d'un sujet propre pour icy, veue la nécessité indispensable d'en avoir icy un qui parle le françois et le hollandois pour la consolation commune de toute l'assemblée composée de ma nation et de la vôtre. Cela m'engagea à en écrire aussi en d'autres endroits, dans la grande envie que j'ai de voir incessamment remplacé mon défunt ministre. Si parmi vous, Messieurs, il se trouve par hasard quelqu'un qui aye quelque teinture de notre langue ou de la disposition à l'apprendre auprès de moy, du moins assez pour pouvoir s'expliquer dans des cas particuliers comme de maladies et autres, cela me sera fort agréable. Un ministre auprès de moy a trois cent cinquante écus d'appointement fixe, outre la nourriture et le logement dans mon hôtel, consistant en deux chambres.

Au reste, Messieurs, comme nous vivons icy dans un païs barbare, où il y a un concours général de toutes sortes de nations de diverses religions et rits, et que des ecclésiastiques trop ardans, inquiets et rigides n'y peuvent causer que des désordres pernicioeux même à la religion, je ne puis me dispenser, Messieurs, de vous recommander duement le choix d'une personne d'une conduite exemplaire et surtout d'un esprit doux et traitable, qui par ses bonnes qualités sache se con-

cilier le respect et la confiance des siens, et l'affection et l'estime des étrangers. Si donc il se présente un tel sujet que vous voudriez favoriser, vous me ferez plaisir, Messieurs, de me l'indiquer, afin que j'aye l'honneur de le soutenir auprès de Leurs Hautes Puissances, en même temps que vous aurez eu soin de le leur faire proposer comme tel par Messieurs du Consistoire en Hollande. Ce sera un avantage pour moy d'agir toujours de concert avec vous, Messieurs, pour procurer à votre nation tous les secours et les consolations spirituelles qu'elle peut désirer dans ces contrées.

Enfin, Messieurs, je vous recommande à la très sainte protection du Très-Haut, et suis très parfaitement, Messieurs, votre très affectonné pour vous servir. (*Signé*) CALCOËN.

A Péra de Constantinople, le 25^e de may 1733.

II

Magnifiques et très honorés seigneurs, Son Excellence Cornelis Calcoën, ambassadeur d'Hollande à la Porte ottomane, nous fit assembler dans son palais au commencement du mois d'avril dernier, pour que nous l'informassions de l'état de notre Congrégation, de ses dépenses et de l'administration des deniers; il nous demanda pourquoy, après avoir eu quelque capital assés considérable, elle se trouvoit aujourd'hui n'avoir plus rien, et si les querelles et les animosités continuoient entre ses membres, qu'il étoit chargé de la part de Vos Seigneuries de s'informer de tout ce qui la concerne et d'en prendre soin quant au spirituel. Nous satisfimes à ses questions et lui donnâmes un état juste de notre troupeau; il en fut touché et souhaitta que nous travaillions à des nouveaux règlements qui fussent plus précis que les précédents, promettant d'interposer son otorité pour les faire observer après que Vos Seigneuries les auroient vus et y auroient retranchés, augmentés, ou selon leur bon vouloir tout changés s'il est nécessaire. Son Excellence souhaitta que nous fissions une collecte générale chés les Hollandois et Genevois, laquelle fut exécutée le 18 may dernier, à quoi nous avons ajoutés le renouvellement d'un acte de souscription pour tous les membres de notre Congrégation. M. Alphonse Turettin, professeur en théologie, M. Jean Sarrazin l'aîné et M. Amy Lullin, pasteurs, produiront à Vos Seigneuries copie de tout ce que nous avons faits et l'état juste

où nous sommes aujourd'hui; elles verront que nos deniers pour les pauvres ne seront plus sujets à être malheureusement dissipés comme ci-devant, ledit ambassadeur nous a assurés qu'il feroit venir incessamment un pasteur et qu'il lui recommanderoit notre Congrégation, en attendant qu'il ait exécuté un plan qu'il s'est proposé, propre, dit-il, pour affermir constamment ici une Eglise protestante sous la protection des Etats-Généraux, laquelle seroit insérée dans leurs capitulations avec la Porte ottomane, et par des moyens surs de la mettre absolument à couvert des mauvais desseins et de l'envie des sectes chrétiennes nos ennemies; alors les Etats entretiendroient un pasteur à leurs dépens pour en avoir soin, et Vos Seigneuries y contribueroient annuellement d'une somme selon qu'elles jugeroient à propos. Son Excellence nous ayant donnés à connoître que jusques à l'accomplissement de ce projet, il n'étoit pas nécessaire que notre patrie fournît rien pour un pasteur à Constantinople, nous pensons que le projet de S. E. peut être possible, et si quel que obstacle se présente à nos foibles lumières, c'est seulement beaucoup de temps et de dépense.

Magnifiques et très honorés Seigneurs, en attendant l'accomplissement d'un si pieux dessin, nous supplions très humblement Vos Seigneuries qu'elles nous fassent la charité de nous accorder pendant trois années seulement pour notre maître d'école et lecteur les 200 livres qu'elles promirent pour un pasteur le 22 juin 1725, à la requête qui leur fut présentée en notre faveur par Jean Chevrier; c'est un besoin si pressent pour nous d'avoir nos familles instruites que nous voyons avec regret l'ignorance si glisser; nous craignons que l'erreur ne devienne sa compagne. En aucun lieu du monde la nécessité n'est si grande d'avoir des écoles bien établies comme dans cette capitale: elle est remplie d'un grand nombre de nations qui toutes mettent en usage librement leur religion, leurs mœurs et leurs coutumes; le commerce et les nécessités de la vie les obligent à se fréquenter, notre Congrégation y est contrainte, que fera-t-elle si, au milieu de cette foule d'erreurs, l'ignorance vient la saisir? Le peu de lumière qui la conduit sera bientôt éteint. Toutes les religions, excepté la nôtre, ont des établissements bien fondés pour l'éducation des enfants. De grâce, magnifiques et très honorés Seigneurs, ne permettez pas que l'erreur montre plus de zèle que la vérité; nous ne demandons qu'un bienfait médiocre pour Vos Sei-

gneuries, considérant la somme qu'il leurs en coutera, mais d'une très grande conséquence pour nous. La guerre cruelle et spendieuse qu'a cet empire avec les Perses, l'instabilité de son gouvernement et les factions secrettes y causent une interruption presque absolue dans le négoce, cela rend le secours que nous demandons à Vos Seigneuries beaucoup plus pressent. Nous indiquons seulement nos nécessités réelles, et nous sommes tout à fait instruits du vray zèle et de l'attachement que Vos Seigneuries ont pour la piété et pour la propagation de la vraye foy, nous osons nous flatter qu'elles consentiront à notre demande, surtout si elles considèrent que leurs bienfaits envers nous seront employés d'une manière seure à leur propre destination. Nous en aurons de nouveaux motifs à redoubler nos vœux pour la prospérité de l'Etat, du Magn. Conseil et de chacune de Vos Seigneuries en particulier. C'est avec le plus profond respect et avec toute la fidélité possible que nous avons l'honneur d'être, magnifiques et très honorés Seigneurs, vos très humbles et très obéissents serviteurs. Les procureurs de la Congrégation genevoise. (*Signé*) PIERRE ALAY, PIERRE MARCHAND, GUILLEAUME WESTERLEN, JEAN CHEVRIER.

A Galata-lès-Constantinople, ce 6^e juin 1733.

III

La Congrégation genevoise, établie à Constantinople, aiant chargé les sieurs Cassin et Chappui de diverses lettres qui ont été présentées icy de sa part, et les ayant prié de solliciter leurs réquisitions, les soussignez ont l'honneur de s'acquitter humblement de ce devoir auprès de la Commission émanée du Magn. Conseil et de la Vén. Compagnie et de lui renouveler les respectueuses demandes de la susdite Congrégation.

I. — Le premier objet que contient sa lettre, du 6 juin 1733, au Magn. Conseil, est celui des nouveaux réglemens publiés dans la Congrégation, par ordre de M. l'ambassadeur d'Hollande; ils ont été composez par l'ordre et les soins des procureurs de la Congrégation, remis à S. E. M. de Calcoën qui les a eu longtemps entre les mains et envoyés ici à la Seigneurie pour en être revus, approuvés et autorisés. On espère que M. l'ambassadeur d'Hollande, qui s'en est expliqué de cette manière plusieurs fois, en aura écrit dans ce sens au

Magn. Conseil en particulier. Toute la Congrégation souhaite ardemment que ces mêmes réglemens soient pris en considérations. Les inconvéniens qu'il y a eu par le passé dans l'administration des deniers de la communauté, les pertes considérables, les divisions, les querelles qui en ont résulté, lui font désirer de voir le bon ordre rétabli d'une manière durable dans son sein, surtout à présent que les collectes et l'acte de souscription qui ont été renouvelés demandent plus que jamais que la prudente administration de deniers soutienne et anime l'esprit de charité. Les soussignez supplient dont la Commission de réfléchir sur les susdits réglemens, et alors qu'on aura trouvé bon de les approuver, la Congrégation demande qu'il plaise à Nos Seigneurs de les revêtir d'une sanction si authentique, qu'ils puissent servir désormais de lois fondamentales et perpétuelles pour laditte Congrégation.

II. — La seconde demande de la Congrégation regarde les L. 200 destinées et promises en 1725 par le Magn. Conseil, pour un ministre et que la Congrégation supplie qui soient attribuées pendant trois ans au lecteur et maître d'école. Elle a eu l'honneur d'exposer les motifs de cette réquisition, soit dans sa lettre au Conseil, soit amplement dans celles de V. S.; à toutes ces raisons essentielles et touchantes, les soussignez prennent la liberté de joindre les considérations ci-après :

1^o Que cette école devient un objet d'autant plus considérable, qu'au mois de juin dernier, la Congrégation comptoit quarante-cinq enfans dans son propre sein, dont le plus âgé n'avoit pas seize ans. On est prêt d'en donner le dénombrement.

2^o Que ces enfans, nourris et élevés parmi des domestiques qui ne savent que le ture, le grec ou l'italien, langues qui sont les plus usitées dans les familles de la Congrégation, n'apprennent de leur père que très mal le françois. Si l'école n'est pas entretenue, ces enfans, qui ne sont déjà que trop accoutumés au langage du païs, seront bientôt hors d'état de pouvoir profiter des prières, des prédications et de la lecture de l'Ecriture sainte qu'ils n'ont que dans nos versions, outre que dès qu'ils ne parleront plus notre langue, les idées et l'amour de la patrie de leurs pères s'affaibliront bientôt chez eux.

3^o Les soussignez ajoutent : Que cette subvention de L. 200 pour le maître d'école devient d'autant plus nécessaire que la bourse des deniers de la Congrégation est très pauvre; malgré les soins que l'on

s'est donné dans ces derniers temps, on n'a pu si bien faire que chaque année elle ne se soit trouvée arriérée de cent trente-quatre piastres.

4^o Qu'il est vray que la voie de collectes qu'on a rétablies est venue au secours, mais on ne doit pas beaucoup compter sur leur provenu. Celle que M. l'ambassadeur fit faire en avril dernier, sous ses yeux, étoit une chose nouvelle, où par les fortes représentations que l'on fit du grand besoin de la Congrégation, chacun, par un zèle soudain, se porta à des efforts dus à la circonstance, mais qu'on ne peut espérer pour la suite.

5^o Au fond, les souscriptions qui furent alors renouvelées et dont V. S. ont l'acte ne se montent qu'à cent septante-neuf piastres, somme considérable si l'on fait attention à l'état et au zèle de ceux qui contribuèrent, mais qui en elle-même est trop petite pour fournir aux gages et assistances dont ladite Congrégation est chargée.

6^o Cette considération deviendra plus pressante, si la Commission veut bien réfléchir que depuis le mois de juin passé la misère et les assistances n'ont fait qu'augmenter, de sorte que les directeurs doivent être actuellement embarrassés à trouver des fonds pour pourvoir aux soulagemens nécessaires. En effet, les procureurs de la Congrégation avoient en caisse, après la première collecte et au mois de juin ci-dessus, quatre cent vingt-huit piastres, dont déduction faite de cent quatre-vingt-dix-neuf piastres, dues aux héritiers d'Isaac Fleschel et de cent vingt-cinq piastres, pour six mois de gage au maître d'école, il ne leur restoit pour lui payer les autres six mois que cent quatre piastres. Et en outre, lesdits procureurs avoient trois familles très misérables de la Congrégation à assister, qui avoient entre elles onze enfans, tous petits, qu'il falloit habiller pour l'hiver où nous sommes, et fournir leurs parents des choses nécessaires à la vie. Et même ces familles n'étoient pas les seules qui avoient besoin de secours, vu que les métiers commençoient de languir et que les denrées renchérissoient ; il est de notoriété publique qu'on a souffert et que l'on souffre encor une fâcheuse disette à Constantinople, de sorte que la gratification de la Seigneurie ne sauroit être mieux appliquée et venir dans un temps où elle fût plus utile et où elle excitât une plus vive reconnaissance.

7^o Mais lors même que les collectes et les souscriptions auroient

tout le succès qu'en peut désirer la Congrégation, il seroit à souhaiter qu'elle pût faire des épargnes pour être en état de former dans la suite un fonds dont les revenus pussent suffire à l'entretien du maître d'école.

8° Après tout, les soussignés osent assurer V. S. que la Congrégation cherche elle-même à n'être à charge à l'Etat que le moins qui lui est possible ; elle le fait paroître en ne demandant la subvention des L. 200 que pour trois ans, qui est un terme assez court.

9° Enfin lesdits soussignés espèrent que lorsque V. S. considéreront qu'il y a près de neuf ans que le Magn. Conseil a résolu de donner chaque année la gratification de L. 200, sans que jusques à présent la Congrégation aie recouru à la Seigneurie pour jouir de cette faveur, V. S. se porteront plus aisément à prendre en bonne part la réquisition présente, qui d'ailleurs sera appuyée, comme les soussignés l'espèrent, de la Vén. Compagnie et du Consistoire.

Sur ces considérations, les soussignés ont confiance que V. S. donneront une nouvelle force auprès du Magn. Conseil à la très humble demande de la Congrégation, et que l'on ne s'arrêtera point, pour le présent, au dessein que l'on a pu manifester dans un temps où les circonstances étoient toutes différentes, d'attribuer ces deux cents livres au ministre qu'il plairoit à leurs HH. PP. d'envoyer pour chapelain à M. l'ambassadeur d'Hollande, comme une reconnaissance des soins qu'il prendroit pour les Genevois.

A ce sujet, les soussignés demandent respectueusement à V. S. :

1° La permission d'observer ici que la disposition que l'on a pu marquer de récompenser ledit chapelain, est moins une résolution nouvelle que la simple notification de l'arrêté du Magn. Conseil du 22 juin 1725, qui a toujours pu changer d'objet, suivant le bon plaisir des donateurs et que les circonstances l'exigeroient.

2° Que ce n'est pas même en considération de cette somme de L. 200 que l'on pourroit s'être déterminé à présent en Hollande d'envoier un chapelain à M. l'ambassadeur des Etats à Constantinople, mais que cette résolution est occasionnée par la réquisition très expresse qu'en a fait, depuis quelque tems, M. de Calcoën à ses Seigneurs commettans pour l'avantage des Hollandois établis près de luy et pour desservir sa chapelle.

3° Que MM. les Etats, la Compagnie du Levant et M. l'ambassa-

deur n'ont point exigé jusques à présent cette gratification pour leur chapelain, et ne sauroient désapprouver, vu l'état et les besoins de la Congrégation genevoise, qu'elle lui soit appliquée pour trois années.

4^o Que les Hollandois profiteront, même à cet égard, de la faveur de la Seigneurie, puisque le maître d'école leur est commun, qu'ils lui envoient leurs enfans, et même que plusieurs d'entre eux ont souscript, ne faisant qu'un corps avec la Congrégation.

5^o On doit dire de plus que le gage de trois cent cinquante piastres, que M. l'ambassadeur offre de donner à son ministre, qui outre cela sera logé, nourri, blanchi, forme un objet assez considérable pour que, quant à présent, il n'y aye pas nécessité pressante d'y ajouter cette gratification.

6^o Que comme la Congrégation ne le demande pour son maître d'école que pour trois ans, l'Etat sera toujours à tems, à la fin de ce terme, de faire telle considération qu'il jugera convenir pour l'attribution desdites deux cents livres et de récompenser le chapelain de M. l'ambassadeur qui pour lors aura rendu des services à la Congrégation.

7^o Enfin, comme c'est ici une affaire de bienveillance et de charité, et que les besoins sont plus grands du côté de la Congrégation que de l'autre, les soussignés espèrent que les soupirs des enfans de la maison qui demandent du pain et l'avantage de toute une communauté obtiendront la préférence sur la récompense due aux soins avenir d'un seul individu qui nous est étranger et qui est avantage d'ailleurs.

III. — Néanmoins, comme l'affection et le zèle du chapelain de M. l'ambassadeur d'Hollande sont très désirables à la Congrégation, les soussignés supplient la Commission d'engager le Vén. Consistoire, soit la Compagnie de MM. les pasteurs, de lui écrire pour luy en recommander l'inspection et les intérêts. Qu'il plaise de plus au Magn. Conseil d'écrire à MM. les Etats et à la Compagnie du Levant en Hollande, aux fins que ledit chapelain soit chargé expressément par ses supérieurs de prendre soin de laditte Congrégation. On espère aussy (que) LL. SS. voudront bien, en réponce à M. l'ambassadeur Calcoën, lui demander de continuer sa protection à la Congrégation genevoise.

Comme les soussignés se proposent de partir pour Constantinople le 15 mars prochain, ils s'estimeroient fort heureux s'ils pouvoient porter à leurs compatriotes la nouvelle de l'heureux succès de leurs demandes, avec les lettres de la Seigneurie et du Consistoire, comme aussy les réglemens prouvés et revêtus des formes requises pour le bien dela Congrégation. (*Signé*) JAQUES CASSIN, JAQUES CHAPPUIS.

19 octobre 1733 (p. 140). — M. Le Premier a rapporté que les spectables Turretin, professeur, Sarrasin et Lullin, pasteurs, étoient allés chez luy et luy avoient portés les lettres que le Vén. Consistoire avoit reçu de la Congrégation genevoise établie à Constantinople et celles qu'ils avoient reçu en particulier, avec le projet des réglemens faits par ladite Congrégation, et en estant opiné, arrêté que la Commission cy-devant établie au sujet de ce qui regarde ladite Congrégation, doit s'assembler et appeller les députés de la Vén. Compagnie, examiner lesdits réglemens et ce qu'il y a à faire à cette occasion, et rapporter.

**Extrait des portefeuilles de pièces historiques,
dossier n° 4608 bis.**

Règlements faits pour la congrégation genevoise à Constantinople, concernant le spirituel pour tous les membres qui la composent et aussi pour l'ordre et la conduite que doivent observer les anciens ou procureurs de ladite Congrégation, sçavoir pour la direction et administration des deniers publics pour visiter et assister les pauvres dans leurs maladies et autres nécessités, tent du corps que de l'esprit, avoir soin que les pères et mères fassent instruire leurs enfants dans la religion et dans la piété, procurer la paix et l'union dans les familles tent en général qu'en particulier, faire pratiquer à chacun les exercices de piété, et ce, par approbation et sous le bon vouloir de Son Excellence Monseigneur Cornelis Calcoën, ambassadeur de Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux des Provinces-Unies à la Porte ottomane, faits à Péra-lès-Constantinople, le 14 avril 1733. Leus le même jour dans l'église assemblée, Son Excellence susditte y étent.

Article 1^{er}. — Il y aura toujours pour la Congrégation quatre procureurs, et selon l'ancien usage on en créera deux nouveaux toutes les années, à quoy l'on procédera de la manière suivante : au commencement du mois de janvier, les quatre procureurs reignents nommeront chacun

un des membres de la Congrégation tel qu'en conscience ils jugeront plus convenable, et de ces quatre nommés, tous les chefs de l'assemblée feront choix de deux qu'ils éliront à la pluralité des voix, lesquels par cette élection seront reconnus de toute la Congrégation munis du plein pouvoir relatif à leur charge.

Art. 2. — Son Excellence l'ambassadeur de Leurs Hautes Puissances choisira à sa volonté une personne dans sa nation qui sera pour adjoint aux quatre procureurs, les aidera de ses lumières et de ses soins, pour le bien et l'utilité commune, lequel adjoint sera changé tous les deux ans, par ledit seigneur ambassadeur ou par celui nommé à son défaut, pour les affaires de la nation hollandaise.

Art. 3. — Au plus trois jours après l'élection des nouveaux procureurs, les quatre anciens et l'adjoint de la nation hollandaise rendront compte de leur administration dans le palais d'Hollande en présence du pasteur et de tous ceux des nations hollandaises et genevoises, qui jugeront à propos de s'y rencontrer, et après laditte reddition de compte vérifiée et juste, on donnera quittance générale à ceux qui sortiront d'emploi, ce qui sera enregistré dans un livre gardé à ce sujet.

Art. 4. — S'il arrive que par négligence ou mauvaise conduite de quelqu'un des quatre procureurs, les deniers qui se reçoivent des aumônes faites à l'Eglise se perdent ou se dissipent par quelque moyen que ce soit, sans avoir été lesdittes aumônes appliquées ou employées au bien et à l'utilité de la communauté, l'adjoint et les quatre procureurs répondront tous cinq solidairement l'un pour l'autre, et payeront par égale portion les sommes qui auront pu se perdre, les pauvres ne doivent souffrir aucun dommage de cette nature; ils pourront choisir entre eux cinq celui qu'il leur plaira pour recevoir lesdittes aumônes desquelles ils tiendront deux registres, un par le receveur, et comme contrôle par un autre procureur, et tous les mois ces aumônes seront mises dans la caisse ou coffre-fort de la communauté pour faire capital avec la somme des deniers publics, ce qui sera enregistré dans un livre exprès, et tous les trois mois l'adjoint et les quatre procureurs régleront leurs comptes au palais d'Hollande, en présence du pasteur et de tous les Hollandais et Genevois qui jugeront à propos de s'y trouver.

Art. 5. — La caisse ou coffre-fort se fermera de deux serrures et clefs différentes; un des quatre procureurs aura une clef, et l'adjoint de la nation hollandaise aura l'autre, et laditte caisse ne se pourra point ouvrir qu'en présence de deux procureurs et de l'adjoint. Pour plus grande seureté et préserver d'incendie les deniers, obligations et autres effets appartenant à la congrégation, et contenus dans la caisse, l'adjoint et les procureurs la

tiendront toujours chés un membre de l'assemblée qui se trouvera avoir un magasin à l'épreuve du feu.

Art. 6. — 1° Les procureurs ne pourront point prêter les deniers publics ny aussi l'adjoint à des particuliers sans des nantissements et des seuretés qui mettent à couvert le bien des pauvres, et si les propriétaires des nantissements souhaittoient les avoir soit pour les vendre ou sous quelque autre prétexte, les procureurs ne les rendront point qu'après avoir receu des effets qui seront au moins égaux en valeur et par lesquels on puisse retirer en tout tems les sommes prêtées. 2° Huit jours après l'année écheue, si celui à qui on aura prêté ne paye pas les intérêts, les procureurs et l'adjoint seront obligés de vendre les effets après en avoir averti le propriétaire, auquel ils rembourseront l'excédent qu'ils auront retirés au-dessus de la vente de la somme prêtée et des intérêts écheus. 3° S'il arrive que les effets ne soyent pas suffisents pour payer le capital et les intérêts, l'adjoint et les quatre procureurs qui auront sur de tels effets livrés quelque somme que ce puisse être, en seront responsables et obligés solidairement l'un pour l'autre, de bonifier, fournir et payer entre eux cinq, ce qu'il y aura de moins tent au capital qu'aux intérêts. 4° Les deniers en être lors de la reddition des comptes, restent en caisse, sens aucun profit pendant une année consécutive; l'adjoint et les quatre procureurs en charge seront obligés d'en payer les intérêts de leur propre argent, chacun par égale part à raison de 5 p. 100 par année.

Art. 7. — Au mois de novembre 1724, fut passé un acte où tous les membres de la Congrégation souscrivirent volontairement pour payer chacun par année certaine somme applicable à l'entretien d'un maître d'école et lecteur; ce même acte devra être renouvelé toutes les années huit jours après l'élection des nouveaux procureurs, et présenté à tous les chefs de l'assemblée pour y souscrire, et promettre de payer chacun selon sa puissance telle somme pour être destinée à la pension et logement d'un maître d'école et lecteur qui coutte chaque année 250 piastres.

Art. 8. — 1° De trois mois en trois mois l'adjoint et deux procureurs iront chez tous les particuliers de la communauté, soit Hollandois et Genevois, collecter pour les pauvres, laquelle collecte sera indépendante de l'acte signé par les chefs de la Congrégation. 2° Les sommes qui proviendront des engagements faits par l'acte et des collectes seront produittes et comptées au palais d'Hollande, en présence du pasteur, de l'adjoint et des quatre procureurs. 3° Lesdittes sommes seront mises en capital destinées pour l'entretien du lecteur et pour le soulagement des pauvres. 4° Elles seront enregistrées avec la datte du jour où on les aura receues.

Art. 9. — 1° Tous les chefs de la Congrégation avec leurs familles seront

tenus et obligés d'assister au service divin dans l'église de la Congrégation les jours de dimanche et fêtes solennelles ; 2° d'envoyer leurs enfans à l'église pour les faire instruire à prier Dieu, lire et écrire et apprendre leur religion ; ce devoir des pères et mères envers leurs enfans est le plus essentiel, c'est pourquoy ils devront destiner quelques heures chaque jour pour ayder eux-mêmes au maître d'école à instruire et former les enfans dans la piété. 3° Le devoir principal des procureurs sera de veiller, de presser et d'engager par toute sorte de moyens raisonnables les pères et mères et le maître d'école à faire tout leur possible pour que les enfans soyent bien instruits. 4° Les procureurs s'appliqueront à faire reigner la paix et l'union dans les familles tant en général qu'en particulier ; 5° réprimeront ceux qui se conduiront mal et qui s'abstiendront d'assister au service divin, et n'épargneront rien de tout ce qui peut contribuer au salut, à la propagation de la foy et au contentement des fidèles. 6° Les procureurs feront toutes les semaines un fidèle rapport et sans partialité au pasteur de la conduite et des mœurs d'un chacun. 7° Ils accompagneront deux fois l'année le pasteur pour visiter les familles et leur faire des exhortations particulières à la piété.

Art. 10. — 1° Le lecteur tiendra une liste exacte de toutes les familles, du nombre des personnes jusques aux plus petits enfans, et tous les noms en général de ceux qui composent la Congrégation, de quelque rang et nation qu'ils soyent, leur nom de bapthême et le lieu de leur naissance. 2° Une liste exacte des mariages, du jour et dattes qu'ils auront été célébrés, les noms des pères et mères de ceux qui auront été mariez, leur pays et leur âge. 3° Il enregistra tous les bapthêmes, le nom du père et de la mère de l'enfant, le jour et le quantième du mois et de l'année auquel on l'aura baptisé, l'âge qu'il aura eu au jour de son bapthême, le nom qu'on lui aura donné, le nom du parrain et de la marraine. 4° Il fera une note exacte de tous ceux qui mourront, écrira leur nom de bapthême, âge et qualité, et le pays de leur naissance. 5° Il enregistra tous les nouveaux venus qui voudront s'incorporer dans notre congrégation, et leur donnera copie des présents réglemens.

Copie de l'acte ou souscription fait et passé en pleine assemblée par tous les membres de la Congrégation genevoise assemblés dans leur église, à Péra-lès-Constantinople, le 14^e may 1733.

A Péra, ce jeudy 14^e may 1733, nous membres de la Congrégation genevoise, étent assemblés dans l'église ou chapelle ordinaire, au palais d'Hollande, par approbation de Son Excellence Monseigneur Cornelis Calcoën, ambassadeur de Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux des Provinces-

Unies, et en présence de M. Payne, pasteur et chapelain de la nation angloise, et des procureurs de la Congrégation, Pierre Alary, Pierre Marchant, Guillaume Westerlen et Jean Chevrier, en conséquence d'un acte du 13^e novembre 1724, auquel chacun souscrivit, et promit de payer telle somme qu'il jugea propre selon son pouvoir et ses facultés pour l'entretien d'un maître d'école et lecteur, lequel couste par année 250 piastres; cet acte n'a contribué qu'à de foibles secours, et les fonds publics se sont depuis fort aliénés, de façon que l'on est ors d'état de suffire sans contribution publique à la pension nécessaire au lecteur et maître d'école. Son Excellence l'ambassadeur d'Hollande, instruit de notre triste état, et souhaittent de nous assister à tous égars pour le spirituel, a communiqué ses intentions au pasteur et aux procureurs susnommés, et de concert avec eux a jugé qu'entre plusieurs moyens praticables pour l'utilité commune, celui de renouveler l'acte et les souscriptions susdittes toutes les années, seroit très essentiel. La forme et teneur dudit acte sera comme cy ensuite:

Nous tous soussignés, membres de la Congrégation genevoise à Constantinople, nous engageons et promettons solennellement sans y être contraints et en pleine liberté selon notre puissance et bonne volonté, assemblés dans l'église ou chapelle ordinaire, située à Péra, dans l'enclos du palais d'Hollande, en présence de M. Thomas Payne, pasteur et chapelain de la nation britannique, et des quatre procureurs de la Congrégation, Pierre Alary, Pierre Marchant, Guillaume Westerlen et Jean Chevrier, de fournir par année en quatre paiements la somme que nous aurons souscrite, et pour cet effet, tous les trois mois à compter du jour du présent acte, deux des procureurs en charge seront obligés d'aller chés tous les particuliers qui auront voulu souscrire, pour se faire payer d'un quart de la somme qu'ils auront promis, dont le provenu en général sera applicable à la pension du lecteur et maître d'école de la Congrégation, laquelle se monte chaque année, tout compris, à 250 piastres, bien entendu que, si pour quelque cause légitime les procureurs ne pouvoient pas au tems fixé exiger les paiements souscrits, nous ne serions pas moins tenus et obligés, tant en général qu'en particulier, de payer dans l'année toute la somme sans exception à laquelle nous nous engageons dans le présent acte. Fait à Péra-lès-Constantinople, ce 14^e may 1733.

Pierre Alary promet payer par année.	6 piastres.
Pierre Marchant.	12
Guillaume Westerlen.	8
Jean Chevrier.	40
Jean Arlaud.	5
Guillaume Jercelat.	2
François Dunant.	4

Jacob Marchand.	8
Alexandre Westerlen.	42
Bastien Suchet.	4
Pierre Arlaud.	8
Jaques Cassin.	6
Jean-François Moilliet.	5
Jean-Louis Goy.	6
Philippe Jaquet, ...	5
Jaques Chappuis.	6
Jaques Cartier.	7
Jacob Goy.	6
Jaques Alary.	2
Abraham Alary.	3
Isaac Alary.	2
François Jercelat.	3
La veuve d'Abraham Dunant.	6
Jean-Michel Hesler.	24
Constance Palmentier.	40
Marguerite, veuve Arlaud.	3
Jacob Arlaud.	6

TOTAL. 179 piastres.

Copie d'une exhortation écrite par le chancellier de Son Excellence Monseigneur Cornelis Calcoën, et donnée au lecteur de la Congrégation pour être lue le 14 may 1733 en public.

Puisque chacun par devoir est obligé de célébrer la gloire et les louanges de notre Seigneur et Dieu, tent pour le remercier de la grâce qu'il nous a fait de nous conserver jusques à présent, que pour aussi le prier et supplier qu'il veuille, par sa miséricorde infinie, détourner de dessus nous et nos familles les effets de sa juste colère que de jour en jour nous nous attirons de plus en plus par notre vie désordonnée et pleine de péchés ; à cet effet, mes frères, de tous tems ont été instituées des assemblées publiques, afin que là sincèrement s'humiliant devant la face de l'Eternel, cherche aussi à édifier son prochain. Ces exemples d'édification, ces exemples d'humiliation, et ces exemples de piété, mes frères, sont encore plus nécessaires dans ce pays-cy, où la véritable Eglise de Dieu se trouve presque ofusquée par le zèle des cultes faux et idolâtres ; c'est pour ces raisons que vous êtes convoquez aujourd'hui, pour après vous avoir tenu devant les yeux ce que vous devez à un Dieu qui a si sensiblement montré sa prédilection envers vous, en vous instruisent dans la pureté de la foy et le vrai

chemin de la vie éternelle, vous représenter que les charges et nécessités de cette maison de Dieu sont montées à un si haut point, qu'il n'y a plus moyen de les soutenir sans avoir recours à votre piété et à votre charité. Ces raisons ont aussi émus le protecteur de cette Eglise, et sous son autorité il a été trouvé bon que pour pourvoir à cette Eglise dans ses urgentes nécessités et la soutenir avec la grace de Dieu, deux des procureurs de cette Eglise, avec le diacre de la nation hollandaise, iront demain faire une collecte de charité à toutes les maisons de ceux qui fréquentent cette maison de l'Eternel, lesquels deniers, sous l'autorité de Son Excellence, seront uniquement employés à soutenir l'exercice de notre sainte religion; ainsi, que chacun de vous s'examine soy-même, et que selon l'état où Dieu l'aura mis fasse éclore sa charité. Donnés libéralement et donnés joyeusement, et soyez sûr que l'Eternel qui sçait tout ne laissera pas vos charités sans récompense ici temporellement, et après cette vie éternellement, quoique tout par sa sainte grâce, qu'il puisse toucher vos cœurs, et que sa paix et sa miséricorde vous accompagnent à jamais. Ainsi soit-il.

18 octobre 1734 (p. 616). — On a lu une lettre de la Congrégation genevoise établie à Constantinople, écrite à Noble Turretin, du 14 août, etc. (*Analyse de cette lettre*). On a lu une lettre du sieur Chevrier, etc., et on a renvoyé à un autre jour de délibérer sur le contenu de cette lettre.

PIÈCES ANNEXÉES (*ibidem*) :

I. *Messieurs de la commission à Genève.*

Messieurs, nous sommes sollicités par les motifs les plus pressants à vous témoigner notre vive et sincère reconnaissance pour les inestimables bienfaits que vous nous avez procurés, tels sont la prédication et la bonne éducation des familles; on est à plaindre quand comme nous on doit tout à des hommes illustres à qui on ne peut rien réciproquer. Nous n'avons point ces talents rares qui donnent à l'expression la force de représenter les mouvements de l'âme; si nous les avions, la passion qui nous domine nous en feroit faire un mauvais usage, nous ne pourrions les employer qu'à louer sans cesse de vous tous, Messieurs, le zèle, la piété, pindre au vray toutes vos belles qualités personnelles, et par là nous vous offenserions; l'approbation et les louanges des hommes n'est point ce qui vous touche.

La gloire du Très-Haut et l'avancement de son règne font seuls votre joye.

Sous votre protection, Messieurs, que de félicité dont nous nous flâtons; vous n'abandonnerés jamais de vœux notre pauvre troupeau; vous arracherés de son sein l'ignorance, monstre affreux, duquel naît la superstition et l'impiété, mères et nourrices de tous les vices. Nous joindrons à vos pieux desseins, nos prières à Dieu qu'il nous accorde sa bénédiction, que cette Congrégation lui soit agréable, et qu'elle vous donne toujours des marques de son respect, ainsi que nous soussignés qui avons l'honneur d'être, avec tout le dévouement et la considération possible, Messieurs, vos très humbles et très obéissents serviteurs, les procureurs de la Congrégation genevoise. (*Signé*) *Guillame Westerlen. Allexandre Westerlen. Jean Chevrier. Jean-Louis Goy.*

A Galata-lès-Constantinople, ce 14 aoust 1734.

II.

Magnifiques et très honorés Seigneurs,

Nos compatriotes Jaques Cassin et Jaques Chappuis nous ont apportés la lettre que M. Turretin, conseiller et secrétaire d'Etat nous a écrite par vos ordres, et nous avons aussi, le 29^e juin dernier, receu les deux cents livres que Vos Seigneuries nous ont accordées pour la première année à l'usage du maître d'école et lecteur de notre Congrégation. Faveur qui, pour nous, est d'un très grand prix, elle devient inestimable considérant les besoins de l'Etat et votre générosité qui veut prolonger ce pieux bienfait pendant trois années consécutives.

Notre débilité nous inquiète, rien en nous ne se présente digne d'être seulement regardé comme partie de reconnaissance.

Nos hommages soumis, respectueux et très sincères vous sont deubs; avec le jour nous avons receus l'ordre de vous chérir et de vous honorer jusques à extinction de vie. Nous appartenons à la patrie, c'est-à-dire à vous, magnifiques et très honorés Seigneurs, qui en êtes les pères tutélaires. Si nous élevons nos esprits et nos mains vers le ciel, pour l'implorer qu'il répande abondamment sur vous ses bénédictions et ses grâces, nous en reconnoissons l'invalidité pour

se rendre favorable le Seigneur des seigneurs; il faut des cœurs purs, en est-il entre nous?

Partout et en tout tems nous serons inébranlables à nos devoirs, c'est vous offrir un athome; daignés l'accepter, nous ne pouvons rien de plus. C'est en vous, magnifiques Seigneurs, que se trouvent les motifs de récompense; vos éminentes vertus, les soins et les charités que vous donnés à notre troupeau, et que vous dispensés si prudemment en tout tems et sur tous les nécessiteux, vous rendront le Très-Haut propice, il bénira notre patrie, vos conseils et chacune de Vos Seigneuries en particulier.

C'est avec tout le respect et la soumission possible que nous avons l'honneur d'être, magnifiques et très honorés Seigneurs, vos très humbles, très obligés et très fidelles serviteurs, les procureurs de la Congrégation genevoise. (*Signé*) *Guillame Westerlen. Jean Chevrier. Alexandre Westerlen. Jean-Louis Goy.*

A Galata-lès-Constantinople, ce 14 aoust 1734.

III. A M. Turretin, conseiller et secrétaire d'Etat à Genève.

Nous avons bien receu, Monsieur, la lettre que vous nous avés fait l'honneur de nous écrire le 19^e avril. Les sieurs Cassin et Chappuis nous ont aussi contés les deux cent livres que le magnifique conseil nous a accordées pour la première année, applicables au payement de notre lecteur et maître d'école.

Nous sommes pénétrés de la reconnoissance la plus vive et la plus sincère, pour toutes les bontés, les soins et les marques d'affection que nos magnifiques seigneurs nous thémoinent, nos vœux et nos applications butteront sans cesse à en mériter la continuation.

Nous n'épargnerons rien pour pratiquer exactement nos règlements, et thémoinerons par là l'estime que nous faisons de l'approbation et sanction que nos magistrats y ont jointe.

Voyez, Monsieur, s'il est possible que nous vous thémoinions par quelque preuve affective combien nous vous sommes obligés par vos soins à notre égard. Nous vous supplions de nous conserver vos bontés et de regarder sans cesse notre Congrégation comme partie de votre patrie, elle se rendra de plus en plus digne de vos soins et de votre estime. C'est avec tout le respect et la considération possible que

nous avons l'honneur d'être, Monsieur, etc. (*Mêmes signatures et même date que ci-dessus.*)

IV. *Mémoire pour la Congrégation des Genevois à Constantinople, envoyé à MM. Vernet et Chais, ministres, par ordre du magnifique Conseil et suivant l'avis du vénérable Consistoire, en septembre 1732. (Voir le texte ci-dessus, p. 257).*

Ce Mémoire, qui est couché mot à mot dans les registres du vénérable Consistoire, sous la date du 14 août 1732, fut approuvé par le magnifique Conseil et envoyé peu de temps après.

En conséquence, M. Chais, pasteur de l'Eglise wallonne de La Haye, conféra là-dessus avec les principaux de l'Etat, et ayant appris que cette affaire dépendoit des directeurs de la Compagnie du Levant, qui payent et nomment ce chapelain, qui est ensuite approuvé par les Etats-Généraux, il remit à M. Buys, secrétaire d'Etat, un Mémoire conforme à celui qui lui avoit été envoyé d'ici; et ce Mémoire fut remis aux députés d'Amsterdam, pour être présenté à l'assemblée des susdits directeurs, vers le 8^e janvier 1733.

Le 5^e février 1733, M. Chais apprit par la même voye que M. l'ambassadeur des Etats-Généraux à la Porte étoit prêt à recevoir un chapelain, à qui il donneroit 600 fl. de Hollande (ne scust-il que le françois), la table et deux chambres dans son hôtel, et que la Compagnie du Levant payeroit les frais de transport.

Depuis ce temps-là il a continué de solliciter qu'on nommast un sujet, ou qu'on en appelast un de Genève, jusqu'à ce qu'enfin, sur l'indication de M. Harenc, M. Gonet, de la vallée de Pragelay, a été nommé.

V. *A M. Turretin, conseiller et secrétaire d'Etat à Genève.*

Je prends la liberté, Monsieur, de mettre celle-cy sous le ply des procureurs de la Congrégation genevoise; le sujet qu'elle contient auroit pu vous être communiqué par eux puisqu'il concerne le bien commun de la patrie, mais j'ay cru qu'il seroit plus prudent de vous consulter en particulier par la raison du secret que le cas exige, et par celles qu'émanent de mon chef il sera susceptible d'idées mal conceues j'en seray pardonnable: je ne pense en cela qu'à l'utilité de mes compatriotes; j'ay cet avantage qu'en m'adressant à vous, je

rencontre un magistrat prudent, docte et bien intentionné, je sçay, Monsieur, que vous êtes un vray père de la patrie, que si je pense juste vous appuierez avec zèle et lorsqu'il le faudrat mon opinion, et que si je me trompe vous me dirés net et vitte votre sentiment. L'établissement des Genevois à Constantinople m'a toujours paru d'une utilité à n'être point méprisée, mais au contraire digne d'être protégé et que l'on prenne des arrangements pour le leur rendre plus utile et cela par les considérations suivantes :

1^o Ils peuvent s'y fixer, y négocier dans les choses de leur ressort comme horlogerie et joaillerie, avec les mêmes libertés, et les mêmes seuretez que les François, le roy veut qu'ils y jouissent de tous les privilèges de ses sujets et recommande particulièrement à ses ambassadeurs de les protéger ;

2^o Pour recevoir et envoyer leurs marchandises, ils peuvent se servir des vaisseaux françois sens être sujets à aucune dépense de plus que les nationaux, ce que les Anglois et les Hollandois ne permettent pas à des étrangers de leur nation, à moins qu'ils ne payent le 20 pour cent au dessus du nolis et autres frais ;

3^o Tous les ports du royaume de France leurs sont libres, ils y jouissent de plus de privilèges que les sujets du roy ;

4^o Ils ont dans Constantinople une liberté entière pour l'exercice de leur religion.

Les privilèges dont ils jouissent en France m'ont souvent fait penser s'il ne seroit pas possible qu'ils commercassent en Levent, particulièrement à Constantinople, en d'autres articles que ceux de joaillerie et d'horlogerie ; il y en a plusieurs bien établis à Marseille qui en pourroient faciliter les moyens, et il me paroît que le roy leur donne partout des marques de son affection, ses sujets n'en souffriroient aucun tort de plus, si des marchandises du crû de son royaume passaient par les mains des Genevois en qualité de commissaires, soit à Constantinople ou à quelque autre échelle du Levent, et y être vendues pour conte du commettant françois ou genevois établi à Marseille, avec ces conditions que le Genevois se conformeroit et seroit soumis aux arrangements quels qu'ils puissent être, que la nation françoise auroit fait ou feroit pour le bien de son commerce ; je crois que si jusques à aujourd'huy cela ne s'est point vu, c'est qu'aucun Genevois ne s'est venu établir capable de diriger des affaires, mais il seroit possible que dans la suite quelqu'un d'intelligent et habile

prît envie d'y venir, et alors il s'agit de sçavoir si il n'auroit point de difficultés à surmonter. La jalousie et l'envie pourroient lui en susciter. Les Provençaux font sonner fort haut leurs privilèges; si quelque Genevois recevoit des drapperies et autres marchandises du ressort de leur négoce, ils crierioient et voudroient peut-être s'en plaindre; selon moy tout cela ne seroit qu'un vain bruit, le long usage où l'on est de voir les Suisses en France, et aussi les Genevois qu'on y regarde comme une même nation, jouir de toutes les libertés de commerce et des droits de franchise contre-balanceroit tout ce qu'on pourroit dire contre eux, mais il faudroit avoir promptement recours au chef de la direction du commerce extérieur maritime qui est aujourd'huy Monsieur le comte de Maurepas; celui ou ceux que cela intéresseroit devroyent lui écrire une lettre avec des remontrances en forme de placet et quelle fût appuyée par quelqu'un en crédit, cela suffiroit pour vincre tous les obstacles; c'est l'opinion d'un très habile homme au fait des affaires du Levant, qui réside à Paris avec pension de la cour sous le tiltre de conseiller du roy.

Je vous supplie, Monsieur, de m'instruire si en pareil cas le magistrat de Genève voudroit interposer son crédit à la cour, et s'il conviendrait à un Genevois qui auroit occasion de faire ses remontrances di insérer les privilèges des Suisses, de ceux contenus dans leur traité d'alliance avec Henri IV et ratifié par Louis XIV en 1663, et aussi de ceux accordez aux Genevois par les lettres de naturalité d'Henri IV, du mois de janvier 1596 et du mois de juin 1608. J'espère que vous m'accorderés promptement tous les éclaircissements nécessaires à cet égard, et je vous promets que j'en useray toujours pour le plus grand avantage de mes compatriotes; vous me donnerez par là de nouvelles preuves de l'attachement et de la protection que vous accordez à notre troupeau, et en particulier vous m'obligerez de redoubler mon respect et mon dévouement pour votre chère personne et tout ce qui la concerne. Vous sçavez qu'on ne doit rien négliger dans un Etat pour l'utilité publique, les établissemens les plus médiocres peuvent devenir très intéressants; on doit toujours mettre en pratique ce qui est juste et possible pour l'augmentation du commerce, ma patrye n'en a que trop besoin, l'industrie de ses citoïens doit être aidée, ils ont peu d'occasion de la faire valloir dans Genève, il faut qu'ils l'aillent chercher chés l'étranger; il est de l'honneur du magistrat, et si je l'ose dire de son devoir, de

leur faciliter les moyens d'aller recueillir le fruit de leurs labeurs dans des climats éloignés pour en venir faire usage dans leur lieu natal; maxime très exactement suivie par les Anglois et par les Hollandois qui sont d'excellents modèles à suivre pour l'utilité du commerce. Honorés-moy d'une réponse par Vienne s'il vous plaît, par le plus prochain courrier; vous adresserés à Jean Chevrier, négociant à Galata-lès-Constantinople, et sous un ply simple à Vienne, à Messieurs les frères Palm, banquiers, qui auront soin de me faire parvenir votre lettre; il ne faut parler par cette voye ny nouvelle, ny politique, éviter même les abréviations en écrivent, autrement la lettre risqueroit de ne m'être point rendue. C'est avec tout le respect et la considération possible que j'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. (*Signé*) *Jean Chevrier*.

A Galata-lès-Constantinople, ce 14 aoust 1734.

(*La suite au prochain cahier.*)

SONNET ET STANCES SUR LA MORT DE FR. ROCHETTE.

1762.

Nous avons publié divers documents sur le procès et le martyre de François Rochette (*Bull.*, II, 181, 362), et entre autres une complainte sur sa mort et celle des trois frères Grenier (III, 114. Voir aussi, II, 356, deux sonnets sur la mort de Claude Brousson).

M. J. Bec, de Meauzac (Tarn-et-Garonne) nous adresse deux pièces sur Rochette qu'il a trouvées parmi de vieux papiers en mauvais état.

Sonnet sur la mort de M. Rochette.

Nous périssons, Seigneur, notre perte est jurée;
Les grands et les petits s'élèvent contre nous;
La bête et ses suppôts vont dominer sur tous,
Et leur pouvoir paraît d'éternelle durée.

La populace ardente, à nous perdre animée,
Enlève nos pasteurs, nous provoque au courroux
Par des cris insultants et par de rudes coups,
Et nous fait entrevoir une mort assurée.

Réveille-toi, Seigneur, viens calmer notre effroi,
Tourne tes yeux vers nous qui n'espérons qu'en toi,
Dissipe les complots de la troupe ennemie.

Mais si [nous éprouvant] tu veux en ces bas lieux
Que nous perdions nos corps, nos biens et notre vie,
Fais que notre âme, ô Dieu, s'envole dans les cieux !

Sur la mort de M. Rochette.

Plein d'amour pour ton roy, plein d'amour pour la France,
Pasteur, tu n'aspirais qu'à graver dans nos cœurs,
Par des traits enflammés d'une vive éloquence,
Les oracles du Christ, la sainteté des mœurs.

En vain la mort jalouse a borné ta carrière;
Ton sublime courage à l'aspect des bourreaux,
Embrase tes enfants, et Rome meurtrière
Ne paroît à nos yeux que le moindre des maux.

Ainsi, dans tes fureurs, insensé paganisme,
L'heureux sang des martyrs enfantait des chrétiens.
Ainsi, sous les [Valois], la rage du papisme
Inspira en héros nos plus fermes soutiens.

O France ! ô de nos aïeux toujours chère patrie,
Rappelle de Henry la prudente équité.
Il bannit des gibets la vaine phrénésie,
Et le maître des roys fit sa félicité.

Un autre sonnet, trouvé par M. Bec, sur la mort de Calas, était tout à fait illisible, sauf ce dernier vers :

Mais Calas était riche et zélé protestant.

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

ANTOINE TANDON

MÉDECIN DE MONTPELLIER.

1717-1806.

La *France protestante* nous apprend que la famille TANDON est originaire de Ganges (Cévennes), et qu'une branche étant venue s'établir à Montpellier, au commencement du XII^e siècle, y prospéra et se divisa en plusieurs rameaux. C'est à l'un de ces rameaux qu'appartenait *Jean Tandon*, ministre de l'Evangile, qui se fit inscrire au nombre des étudiants de l'académie de Genève, en 1678. A la révocation il se réfugia en Suisse, et un de ses fils, *Isaac Etienne*, né à Aubonne en février 1694, passa plus tard à Edimbourg. Ce dernier est auteur d'une *New french Grammar*, Londres, 1735, in-8°. *Isaac Tandon*, probablement frère de *Jean*, demanda à être examiné dans le synode d'Uzès, à une époque où le saint ministère offrait déjà de grands périls. (22 octobre 1781.)

C'est aussi à cette branche de Montpellier qu'appartiennent, 1^o *Barthélemy TANDON*, habile astronome, dont le fils, *Auguste*, compte parmi les poètes languedociens; et 2^o *Antoine TANDON*, docteur en médecine, né à Montpellier, le 5 juin 1717, dont le professeur Baumes a écrit l'éloge, lu en séance publique de la Société de médecine pratique, le 17 mai 1808. (*Mém.* de cette Soc. 1809, in-4°.) Médecin des épidémies de la province de Languedoc, il a publié en cette qualité un *Mémoire sur la maladie épidémique qui a régné à Meyrueis et ses environs*, Montpellier, 1769, in-8°, travail très remarquable, au jugement de son biographe. Il s'était acquis la réputation d'un médecin sage et prudent. Mais il avait le tort d'être d'une religion que nos rois avaient « plus appris à proscrire qu'à protéger » (Baumes); c'est pourquoi, malgré son talent, généralement reconnu, et malgré l'éclat de son enseignement privé, il dut renoncer à occuper une chaire dans l'ancienne université de médecine du Languedoc. Toutefois son protestantisme de l'empêcha pas de devenir le médecin du gouverneur et de l'intendant de la province. Sa renommée s'étant étendue jusque en Prusse, Frédéric le Grand lui fit offrir de l'attacher à sa personne. Il eut la modestie de refuser. Lors de la création de la Société de médecine pratique de Montpellier, on s'empessa de l'admettre au nombre des membres honoraires de cette savante compagnie.

Antoine Tandon était un excellent anatomiste et un physiologiste distingué.

Il a beaucoup aidé son compatriote, le professeur Gouan, dans ses recherches sur la structure des poissons (*Hist. Piscium*, Argentorati, 1770, in-4°). Il avait composé un musée d'anatomie humaine et comparée, assez riche pour l'époque. Il a combattu, dans des leçons publiques, les opinions du célèbre Haller sur la sensibilité et l'irritabilité. Ces leçons étaient accompagnées d'un grand nombre d'expériences sur les animaux vivants ; malheureusement ces expériences sont restées inédites. Le docteur Housset, disciple de Haller, en a publié quelques-unes pour les combattre dans son ouvrage. Il qualifie Tandon de célèbre anatomiste. (*Mém. physiol.* Auxerre, 1787, t. I, p. 91.)

Agé de plus de 80 ans, Antoine Tandon, atteint de la gangrène des vieillards, se cautérisa lui-même les jambes et parvint à se guérir. Mais le 6 novembre 1806, ayant éprouvé une légère indisposition, une anxiété au creux de l'estomac, il finit ses jours sans agonie et sans souffrance. Sa fille, lui présentant de la tisane, remarqua avec étonnement qu'il avait les mains jointes, dans l'attitude de la prière. « *Mon père, qu'avez-vous ?* » s'écria-t-elle. Le vieillard, d'un air calme, fit signe qu'on attendit un moment ; il rejoignit les mains, termina sa prière, puis baissa la tête. Il avait rendu le dernier soupir.

Antoine Tandon a laissé d'excellents travaux manuscrits dont les titres sont trop techniques pour que nous les reproduisions ici. Nous mentionnerons seulement une curieuse *Notice sur les premières années de sa carrière médicale et sur les obstacles de tout genre que lui avait suscités sa religion*. Son arrière-petit-neveu, M. Moquin-Tandon, membre de l'Institut et professeur à la Faculté de médecine de Paris, qui nous a communiqué cet intéressant morceau, a bien voulu nous permettre d'en extraire les passages suivants, relatifs au droit de pratiquer l'art de guérir, avant la révolution. On y apprend par le menu les difficultés et les tracasseries auxquelles étaient en butte ceux des religionnaires qui se vouaient à l'exercice de cet art.

Extrait des Mémoires d'Antoine Tandon.

De retour de Genève où j'avais commencé mes études, je les finis au collège des Jésuites de Montpellier. Reçu maître ès-arts, par un penchant naturel qui ne fut point contredit par mon père, j'étudiai la médecine. M. Rideu, mon allié de parenté, professeur de l'Université de Montpellier, qui, dans le concours de la place vacante par le décès de M. Fonsobre, se distingua si fort, voulut bien me diriger dans mes études et être mon cathédran à mon baccalauréat et à mon doctorat.

Le jour même de ma licence à l'évêché, un étudiant en médecine de la ville força le bedeau de l'Université de médecine à me dénoncer comme protestant et inhabile, d'après la loi, à exercer aucune fonction publique.

Les professeurs, extraordinairement assemblés en conclave, examinèrent cette dénonce, et considérant que j'avais été reçu maître ès-arts et licencié à l'évêché, que j'avais *signé la bulle Unigenitus* (1), et que, par conséquent, j'étais censé catholique apostolique et romain, déclarèrent unanimement ne devoir point y avoir égard; et le 14 août 1741, je fus reçu docteur, au son de la cloche de l'Université, avec toutes les cérémonies ordinaires. Mon discours de réception, dans lequel je m'élevai vigoureusement contre cette inconduite, fut très fort applaudi.

Cette dénonce n'eut pas de suites. Elle avait été suggérée par une personne que je ne dois pas nommer; mon dénonciateur en eut du regret. J'oubliai sa démarche, et, appelé plus tard à son lit de mort, je lui fermai les yeux, lui témoignant la plus grande douleur de le perdre.

Deux ans (ou environ) après cette dénonce, un quidam, se disant prêtre, écrivit à M. le comte de Saint-Florentin, ministre de la religion, que « je ne m'étais point fait recevoir docteur pour exercer la médecine (que j'étais riche et n'avais pas besoin de cette profession); mais uniquement pour me faciliter un libre accès auprès des protestants malades, afin d'en écarter les curés de paroisse et les empêcher de se convertir à la religion catholique, apostolique et romaine. » L'accusation ne pouvait être plus grave, dans un temps de fortes persécutions contre les protestants. M. le comte de Saint-Florentin envoya cette dénonciation à M. Lenain, intendant du Languedoc, résidant à Montpellier, et finit la lettre d'envoi par ces mots remarquables : « Vous sentez, Monsieur, de quelle importance il est d'arrêter les progrès d'un tel homme, après vous être préalablement assuré de la vérité des faits. »

M. Lenain, d'une probité rare, plus homme de lettres qu'intendant de province, et bien différent de ses prédécesseurs et de ses

(1) Avant la Révolution, dans l'Université de Médecine de Montpellier, les jeunes gens subissaient à l'évêché l'examen dit de licence, et signaient ensuite la *bulle UNIGENITUS*. Les étrangers protestants étaient dispensés de cet acte de catholicité, mais ils devaient déclarer par écrit, sur un registre spécial, qu'ils renonçaient à pratiquer la médecine en France.

successeurs, chargea M. Baudouin, son subdélégué général, de faire sur mon compte l'enquête la plus secrète et la plus rigoureuse; il lui enjoignit de ne s'adresser qu'à des personnes non suspectes et d'une honnêteté reconnue, et de ne recevoir de dépositions que signées de la main des déposants. Il le fit surveiller par des agents de confiance.

Le rapport de M. Baudouin fut qu'il avait compulsé avec la plus grande exactitude les registres de la prébende, et qu'il n'y avait pas trouvé le nom de mon dénonciateur; que cette circonstance seule, jointe à la déposition de nos quatre curés de paroisse et de leurs vicaires, aurait suffi pour prouver mon innocence; mais qu'il avait été plus loin; qu'il avait adroitement interrogé toutes les personnes que je fréquentais, mes voisins et mes colocataires, et qu'aucun d'eux ne lui avait paru me suspecter d'une pareille inconduite, et il lui remit toutes les pièces concernant son rapport.

M. Lenain donna ces pièces aux personnes de confiance qu'il avait chargées de surveiller M. Baudouin; elles les lurent et lui assurèrent qu'elles étaient exactement conformes aux renseignements qu'elles avaient pris elles-mêmes. Il les envoya à M. le comte de Saint-Florentin, qui les fit examiner par son conseil, et lui en témoigna toute sa satisfaction, après le rapport de ce dernier. M. de Saint-Florentin recommanda de ne point perdre de vue cette affaire et de ne rien négliger pour découvrir qui était le prétendu prêtre et de l'en informer.

M. Lenain pria M. Haguenot, professeur en médecine, à cette époque son médecin, de m'informer de tout ce qui s'était passé et de m'assurer qu'en me conduisant comme par le passé, je ne courais aucun risque.

M. Haguenot se chargea avec peine de cette commission; il eût désiré que M. Lenain m'eût laissé ignorer cette affaire et qu'il eût ordonné de surveiller ma conduite, persuadé qu'elle serait telle que le portait l'enquête que l'on avait faite contre moi. Il n'avait pas oublié la dénonciation que l'on avait portée à l'université. Il s'acquitta forcément de la mission. Il me rassura du mieux qu'il lui fut possible, me disant que j'étais sous la protection du gouvernement; que M. Lenain surveillait la conduite de mes ennemis, et que je pouvais compter sur tout le crédit qu'il pouvait avoir auprès de lui. Je le remerciai en de très fortes expressions. Il s'attendrit, en me pressant entre ses

bras. J'étais un enfant malheureux de l'Université qui n'avait pas démerité de sa protection.

J'aurais désiré faire une visite à M. Lenain, pour le remercier et lui demander son appui. Il ne fut point de cet avis, prétendant qu'il ne fallait pas trop donner de publicité à ce fâcheux événement, et divulguer les bonnes intentions de M. l'intendant à mon égard. Il se chargea de le faire lui-même et dépeindre à M. Lenain ma triste situation.

Livré à moi-même, je me crus tôt ou tard perdu. J'étais fondé dans ce sentiment. L'on verra, sous peu, par quels événements je ne devins pas la proie de mes ennemis.....

Pour éviter ce malheur, je formai le projet de m'expatrier. Mais comment l'exécuter ? où aller ? et comment me suffire à moi-même ? Mes connaissances en médecine pratique, alors peu étendues, et mon âge, ne me permettaient pas de me présenter quelque part, avec succès, comme médecin de l'école célèbre de médecine de Montpellier. Ma fortune était très modique. Le système avait ruiné mon père et ma mère, de manière à ne pouvoir plus se relever..... Une somme assez forte, que ma grand'mère maternelle m'avait donnée en supplément de légitime, n'avait pas suffi pour acquitter leurs dettes. Mon grand-père maternel, qui aurait pu me soutenir par son crédit, était mort. Mes parents se trouvaient dans la détresse ; ils avaient besoin de moi, et ils étaient précieux à mon cœur !

Je me décidai d'étudier l'anatomie, que j'avais négligée, et la chirurgie que je ne connaissais pas..... et de me faire chirurgien-médecin, persuadé que si je réussissais, je pourrais me présenter partout, comme élève de deux écoles fameuses, et non-seulement me suffire à moi-même, mais encore pourvoir mon père et ma mère de tout ce dont ils auraient besoin. Le succès me parut d'autant plus assuré, que j'étais de bonne volonté, que l'étude ne me coûtait presque rien, que j'étais naturellement assez adroit, que pendant les deux années que j'avais suivi les visites de M. Sérane père, médecin de l'Hôtel-Dieu-Saint-Eloi et celles des quatre chirurgiens-majors de cette maison, j'avais appris à saigner et que je me rasais moi-même des deux mains !

Persistant dans mon projet, il ne s'agissait plus que de trouver un chirurgien instruit et bon démonstrateur qui voulût bien se charger de me donner une excellente et prompte éducation anatomico-chi-

rurgicale. Je connaissais peu nos jeunes chirurgiens capables seuls de me rendre un service aussi important. Je consultai adroitement et par manière de conversation M. Serres, chirurgien démonstrateur et accoucheur très célèbre, et M. Lamourier, d'un âge mûr et très savant en anatomie comparée, membre de notre Académie royale des sciences. Ils me dirent que M. Méjean était un de ceux qui paraissent le plus promettre..... qu'il faisait des cours d'anatomie et de chirurgie très suivis, qu'il était très méthodique, très doux, très honnête, très communicatif..... et que sous peu il ferait honneur à l'école de chirurgie de Montpellier.....

M. Tandon devint un des meilleurs élèves du professeur Méjean. Dès leurs premières relations, ce dernier lui avait dit : « Vous êtes fait pour réussir dans tout ce que vous entreprendrez ; mais j'ai tout lieu d'espérer que vous resterez attaché à votre patrie. » M. Tandon étudia pendant quatre ans sous la direction de ce savant professeur. Au moment où il allait s'expatrier, *plusieurs motifs bien pressants* empêchèrent la réalisation de ce malheureux projet. Il resta en France, et, plus tard, un puissant monarque ayant voulu l'attirer dans le Nord, il refusa les offres bien séduisantes qui lui étaient faites, autant par amour de son pays que par sentiment de modestie.

MÉLANGES.

MENSONGE ET RECTIFICATION.

Une courte brochure apologétique, que nous ne saurions passer sous silence, vient de paraître. Elle est intitulée : *Vain appel à l'impartialité du CONSTITUTIONNEL, par le secrétaire de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, et elle porte cette épigraphe :

Mentir, nous voulons bien : mais *rectifier*... Non !

C'est pour nous un devoir de l'insérer en presque totalité dans nos archives.

« Depuis dix ans que notre Société d'Histoire du Protestantisme français existe et qu'elle publie son *Bulletin*, elle a été plus d'une fois attaquée et calomniée par certain grand journal, aujourd'hui défunt de nom, ou par ses acolytes, sans que nous ayons jugé à propos de leur adresser une seule réponse.

« Le *Constitutionnel* a éprouvé, à ce qu'il paraît, le besoin de se faire leur substitut. Il vient de démontrer que les protestants de la Haute-Vienne ne devaient pas être autorisés à ouvrir une école, jaloux sans doute de résoudre d'une manière affirmative et quasi-officielle cette question spirituellement posée par son confrère le *Journal des Débats* (1) : « Est-ce que M. le ministre de l'instruction publique est institué pour empêcher les Français de s'instruire ? »

« C'est fort bien, et nous aurions assez goûté cette incartade, si l'estimable journal de la rue de Valois (Maison Pape et Co) ne nous avait, fort à l'étourdie, mêlé à sa discussion. Nous avons voulu lui faire l'honneur de relever ses allégations erronées, pour ne pas dire mensongères. C'était compter sans notre hôte. Voyant que nous requérions simplement son *impartialité*, le *Constitutionnel*, dans sa prud'homie, s'est trouvé à l'aise pour ne point publier notre démenti, et il s'en est abstenu.

« La huitaine franche est maintenant expirée ; nous aurions pu envoyer M. Loyal en personne lui porter notre prose sur papier timbré. Nous aimons mieux renoncer à édifier ses lecteurs à nos frais ; mais nous ne renonçons pas à édifier le public extrajudiciairement aux frais du *Constitutionnel* et nous imprimons ici la lettre que nous lui avons écrite

« A Monsieur le Directeur du Constitutionnel,
10, rue de Valois (Palais-Royal).

Paris, 3 septembre 1861.

« Monsieur le Directeur,

« Ne lisant pas habituellement votre estimable journal, j'ai, grâce à un ami, connaissance aujourd'hui seulement d'un article signé « A. Grenier, » contenu dans votre numéro du samedi 31 août. L'importance de votre estimable feuille dans le monde officiel ne nous permet pas de laisser sans rectification les inexactitudes de l'alinéa qui nous concerne. Après avoir fait ressortir tout ce qu'ont d'effrayant les œuvres de trois sociétés protestantes, celle dite *Évangélique*, celle pour l'encouragement de l'instruction primaire et celle des *Écoles du dimanche*, le rédacteur ajoute : « Ce n'est [pas] « tout ; non, en vérité. A côté de cette propagande des écoles, il « en est une autre plus grave et plus sérieuse encore. Elle s'exerce « spécialement à l'aide de publications historiques que l'on ne remet « aux mains des enfants que pour les faire tenir à leurs pères et « mères. Une revue périodique a même été fondée sous le titre de « *Bulletin de l'Histoire du Protestantisme français*, qui réédite tous

(1) Voir les articles de MM. E. Jung et J.-J. Weiss, en août 1861.

« les pamphlets des XVI^e et XVII^e siècles contre les catholiques. En présence de *tendances* aussi graves, etc.!!! »

« Il est clair que M. Grenier a parlé ici d'après des ouï-dire erronés ou mensongers. Car « ce n'est pas tout encore, » et s'il avait su *toute* la vérité, il l'aurait dite, quelque terrible qu'elle soit!... La voici :

« Le *Bulletin* dont il parle est publié par une *quatrième* Société, la *Société de l'Histoire du Protestantisme français*, affiliée à celle de l'Histoire de France et ayant un but semblable, celui de « rechercher, « recueillir et faire connaître tous les documents inédits et imprimés « qui intéressent l'histoire des Eglises protestantes de langue française. Ses recherches portent non-seulement sur les affaires intérieures des Eglises, mais sur les rapports des protestants avec le « gouvernement, sur la vie des hommes célèbres appartenant à la « communion évangélique, sur leurs travaux de littérature, de « science et d'art, en un mot, sur tout ce qui est relatif aux origines « de la Réforme française et à l'état du protestantisme français dans « les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Elle s'occupe aussi de l'histoire « des Eglises d'origine allemande devenues françaises par annexion de territoires, et des tentatives faites pour introduire la Réforme en Italie et en Espagne. » (Art. 1 et 2 des *Statuts*.)

« La Société a été fondée il y a bientôt dix ans, en mars 1852, sous la République, mais lors de la dictature du prince président. M. Guizot en est le président honoraire. Elle a publié, comme la Société d'Histoire de France, des Mémoires inédits dont tous les journaux ont rendu un compte empressé et favorable.

« Quant à notre « *Revue périodique*, » loin de rééditer *tous* les pamphlets des XVI^e et XVII^e siècles, ce qui serait dans son droit, elle en a à peine publié quelques-uns des plus remarquables au point de vue historique et en s'abstenant autant qu'elle peut de tout ce qui touche purement à la controverse. Sous les auspices d'un Comité plein de prudence, elle fait une autre propagande grave et sérieuse en effet, celle de la vérité dans l'histoire. Plus d'un historien de notre temps a déjà profité de ses travaux et loué ses services; bien des catholiques même et des personnages distingués nous ont témoigné leur approbation et leur sympathie. Ce n'est donc pas là cette propagande qui s'adresserait aux enfants pour arriver aux pères et aux mères, et vous reconnaîtrez que M. Grenier s'est complètement mépris sur ce qu'il appelle la fondation de notre *Bulletin* et sur son

objet. Nous ne faisons même point assez de propagande parmi nos coreligionnaires, puisque leur concours un peu tiède ne nous permet pas encore de mettre au jour toutes les utiles publications de documents que nous aurions à faire.

« Feu l'*Univers*, de dévote mémoire, est le seul journal qui nous ait fait l'honneur de nous attaquer ; nous ne lui avons pas fait celui de lui répondre et nous nous sommes bornés à dire chaque fois : *Ecce iterum Crispinus!*... Mais lorsque c'est votre estimable journal qui dénature à son insu le caractère et le but de nos publications, nous ne pouvons nous dispenser de nous en plaindre à vous-même et de requérir de votre impartialité l'insertion de cette lettre dans votre plus prochain numéro.

« Veuillez bien agréer, Monsieur le Directeur, etc.

EUG. HAAG,

Secrétaire de la *Société de l'Histoire du Protestantisme français*,
et l'un des auteurs de la *France protestante*.

« POST-SCRIPTUM. Nous recevons, au moment de mettre sous presse, une *Lettre au Constitutionnel*, par M. Eugène Bersier, qui traite en connaissance de cause l'ensemble de la question si étrangement travestie par ce journal. Elle est datée du 2 septembre : c'est donc encore un déni de justice, suivi d'un refus d'insertion. Nous trouvons dans cette lettre, qui n'a pas été plus heureuse que la nôtre, ces lignes que nous croyons devoir reproduire :

« Vous citez le *Bulletin de l'Histoire du Protestantisme français*... Or, le *Bulletin* en question, revue toute scientifique, tirée à un petit nombre d'exemplaires, et d'un prix d'abonnement assez élevé, n'a jamais été et ne peut pas devenir ce que vous en faites. Reproduction de documents anciens, de travaux que l'Institut a souvent appréciés, il est maintenant cité par presque tous les historiens qui s'occupent du XVI^e siècle. Voilà sa gloire, bien modeste assurément et qui n'est pour personne une insulte ou un danger. »

« Nous remercions M. Bersier de nous avoir compris dans sa juste défense, et d'avoir rétabli en ces termes la vérité pour ce qui nous concerne. Notre *Bulletin* n'est en effet tiré qu'à 1,500 exemplaires, et cela ne fait certes pas honneur au zèle historique de nos coreligionnaires ; le *Constitutionnel* ne devrait-il pas s'en féliciter, alors que la velléité le prend de faire du zèle antiprotestant ? »

EN VENTE :
LES
PROTESTANTS ILLUSTRES
PORTRAITS-BIOGRAPHIES

Publiés par M. Ferdinand ROSSIGNOL

I

JEAN CALVIN

26 pages de texte, beau papier glacé, caractères neufs; — dessin d'après les *anciens* portraits et tiré à part sur papier teinté.

Paris: 50 centimes. — Départements: 60 centimes.

LES DIX PORTRAITS-BIOGRAPHIES DE

Jean CALVIN
Philippe DU PLESSIS-MORNAY
Agrippa D'AUBIGNÉ
Théodore DE BÈZE
Gaspard DE COLIGNY

François DE LA NOUE
Bernard PALISSY
Abraham DUQUESNE
Jacques SAURIN
Paul RABAUT

Formant la PREMIÈRE SÉRIE des Protestants illustres, paraîtront dans le courant de la présente année 1861, et formeront un volume publié en dix livraisons.

Prix de chaque livraison : Paris : 50 centimes. — Départements : 60 centimes.

Le Dix-Huitième Siècle à l'étranger. Histoire de la littérature française dans les divers pays de l'Europe, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la révolution française, par A. SAYOUS. 2 vol. in-8°. — Amyot, éditeur.

Les Guerres de religion et la Société protestante dans les Hautes-Alpes (1560-1789), par M. CH. CHARRONNET, archiviste de la préfecture des Hautes-Alpes. (Mention très honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres au concours des antiquités nationales en 1859). 1861 — 1 vol. in-8° de 528 p.

Carte historique du théâtre de la guerre des Camisards, par CAMILLE CHANTE, professeur au Vigan.

Cette carte, indispensable pour l'étude des ouvrages d'Antoine Court, de Napoléon Peyrat et d'Ernest Alby, sur les camisards, est accompagnée de notes explicatives très détaillées. Faite avec un très grand soin, elle se recommande tout particulièrement à nos lecteurs.

L'EXEMPLAIRE COLORIÉ : 3 FR. — NON COLORIÉ : 2 FR.

Histoire de la Réformation française, par F. PUAUX.

(Les quatre premiers volumes (format Charpentier) contenant les vingt-huit premiers livres, depuis l'introduction de la Réforme en France jusqu'à la mort de Henri IV.)

Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XII^e siècle, par NAPOLEON PEYRAT. 1 vol. in-12 de 420 pages.

Chronique protestante de l'Angoumois, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, par VICTOR BUJEAUD, 1 vol. in-8° de 394 pages.

Histoire de la Prédication parmi les réformés de France au XVII^e siècle, par A. VINET. 4 vol. in-8°.

Le Livre du recteur. Catalogue des étudiants de l'Académie de Genève de 1559 à 1859. Publication très curieuse de MM. CH. LE FORT, GUST. REVILLIOD et ED. FICK. 1 vol. in-8° de 392 pages, imprimé à Genève, chez J.-G. Fick. Paris, chez Aug. Aubry, libraire-éditeur, 16, rue Dauphine.

PRIX DES 9 PREMIERS VOLUMES DU BULLETIN :

Pour les *nouveaux membres*, chaque volume, 7 fr., et pour les *nouveaux abonnés*, 10 fr.

Voir les Statuts de la Société, page 6 du tome I.

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les *sociétaires* et les *abonnés* :

N. B. Aux Sociétaires. Le taux de la cotisation n'est point un <i>maximum</i> . Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	16 fr.	6 fr.	13 fr.
DÉPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MODE DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. —

Les paiements doivent être adressés *franco* à l'Agence de la Société, 174, rue de Rivoli, à Paris, en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à l'ordre de MM. Ch. Meyrueis et C^e, ainsi que les changements de domicile et les réclamations. (Ecrire lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

L'AGENCE est ouverte chaque jour de la semaine de 3 à 5 heures 1/2.

RECouvreMENTS COLLECTIFS. — Dans certaines localités, les membres et abonnés pourront s'entendre pour une transmission collective. — A Strasbourg, le Directoire du Consistoire supérieur a bien voulu autoriser spontanément M. Ph. Lauth, chef de ses bureaux, à centraliser les souscriptions.

ENVOI DE DOCUMENTS. — Ils doivent être adressés *franco* au Président de la Société. — On peut les déposer: A Lyon, chez M. Denis, lib., rue Impériale, 42; — A Bordeaux, chez H. Muller, libr., rue Sainte-Catherine, 43; — A Montpellier, chez F. Poujol, libr., rue Argenterie, 22; — A Genève, chez J. Cherbuliez, libr.; qui ont offert de les faire parvenir, sans frais, à Paris.

Bulletin de la Société

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay delibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay aprins par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Ie ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.
(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouverois bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidelement les actes qui ont esté fait durant ces troubles et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement del'Eglise reformée. »

Bernard Palissy.
Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Ecrire franco.)

PARIS. Ch. Meyrueis et C^o. — GENEVE. — Cherbuliez.
LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — F.-A. Brockhaus
AMSTERDAM. — Van Bakkenès et C^{ie}. — BRUXELLES. — Mouron.

1861

SOMMAIRE

	Pages.
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des documents publiés. Avis, etc.	433
Mais la Saint-Barthélemy?	<i>ibid.</i>
Le ministre Matthieu Virelle. — Son dialogue.	434
Un baptême au désert en 1787.	435
Questions et réponses.	436
Renseignements biographiques et bibliographiques sur Pierre Davantes, dit <i>Antesignanus</i>	<i>ibid.</i>
Quelle est la véritable étymologie du mot <i>mouchard</i> ? Dérive-t-il du nom d'un persécuteur des huguenots?	438
A quelle époque le terme de <i>religionnaires</i> s'est-il introduit?	439
Le mot <i>prêche</i> est-il synonyme de « temple protestant? »	440
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	<i>ibid.</i>
L'Eglise romaine aux abois. Chanson satirique du seizième siècle. (1550?).	<i>ibid.</i>
Récit manuscrit de Jean Nissole , marchand de la ville de Ganges, réfugié en Suisse (1685). Comm. par M. B. de Beausobre.	443
Genève et Constantinople (1734). Comm. par M. Heyer.	458
MÉLANGES.	469
Compte rendu de la souscription en faveur des auteurs de la France protestante.	<i>ibid.</i>
Liste des articles contenus dans les neuf volumes publiés de la <i>France protestante</i>	490
Liste des noms qui entreront dans la composition du <i>Supplément</i> . . .	540

AVIS. — *Des circonstances exceptionnelles ont entraîné un long retard qui ne se reproduira plus. Une fois remis au courant par la publication des cahiers qui vont suivre de près celui-ci, le Bulletin reprendra son cours régulier.*

Les titres et la table des matières du tome X du *Bulletin* sont inclus dans ce cahier.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

PARIS. — TYP. DE CH. MEVRUEIS ET C^e
rue des Grès, 11. — 1861.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

DIXIÈME ANNÉE



« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Je ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?
(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouveroies bon, qu'en chacune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles : et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

(Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS
AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, RUE DE RIVOLI

1861

AMERICAN HISTORY

THE HISTORY OF THE UNITED STATES
FROM THE FIRST SETTLEMENTS TO THE PRESENT TIME

BY J. W. FULTON, M.D., LL.D.,

PROFESSOR OF HISTORY IN THE UNIVERSITY OF CHICAGO

NEW YORK: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

CHICAGO: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

PHILADELPHIA: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

BOSTON: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

SPRINGFIELD: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

ALBANY: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

SARASOTA: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

ST. LOUIS: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

ST. PAUL: PUBLISHED BY THE AMERICAN BOOK COMPANY, 100 NASSAU ST., N.Y.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Amiénois et Picardie. Isaac de Nogentel, pasteur de Compiègne et Montdidier.	2
Annotations d'un vieux registre de famille protestante en Dauphiné.	389
Antoine Tandon, médecin de Montpellier	424
Apologie de Robert Olivétan, en tête de sa traduction de la Bible. — Quels sont les trois personnages à qui il l'adresse	211
Archives (les) communales de Montagnac (1569-1792)	196
Arrest de la cour de parlement, aydes et finances de Dauphiné, du 10 may 1746, qui condamne plusieurs particuliers y dénom- més, du lieu de Mens, à des aumônes et amendes envers le roy; tous accusés pour fait de religion	146
— <i>Idem</i> , du 7 septembre 1759	152
Assemblée générale de la Société.	169
Avis donné à Sa Majesté par le sieur Foucault, sur la proposition d'exclure les habitants faisant profession de la R. P. R. des charges politiques de la ville de Montauban	392
Avis au lecteur.	4
Baptême (Un) au Désert en 1787.	435
Boîte (La) à Perrette. Qu'est-ce que cette locution appliquée à l'Eglise réformée	204
Bossuet et la Révocation de l'Edit de Nantes. Relation de la con- stance admirable de deux petites filles (Marie et Madeleine Mirat) du diocèse de Meaux	50
Chambaud de Charrier (Famille réfugiée)	20,112,345
Chansons protestantes.	221,440
— Le Pape à la question	221
— L'Eglise romaine aux abois	440
Charles IX a-t-il tiré sur les huguenots lors du massacre de la Saint-Barthélemy?	5,105,199
Claude d'Azémar. Condamnation de ce gentilhomme pour avoir fait baptiser ses enfants au Désert.	69
Coligni, tragédie d'Arnaud de Baculard. Que vaut-elle historique- ment et littérairement?	24
Collot d'Escury (Les) réfugiés en Hollande et en Angleterre	306
Comment expliquer la présence de fleurs de lis dans le fronton sculpté d'une porte du collège de Genève en 1564?	342
Comment s'explique historiquement l'assassinat du baron de Fumel en Agenais?	343
Comme on écrit l'histoire dans un certain « monde. » — <i>Sixte- Quint et Henri IV</i> , par M. Segretain	97
— La Saint-Barthélemy.	432

Correspondance	2,97,493,337,433
Dangeau (Encore un) de la Bélye.	340
Davantes (Pierre), dit <i>Antesignanus</i> , auteur d'un nouveau système de musique notée en chiffres (1560)	485,245,436
Décision d'un synode provincial de Bas-Languedoc sur les querelles théologiques	43
Dépêche (Une) du ministre de la guerre de Louis XIV, sur la conduite à tenir à l'égard des soldats protestants servant dans les armées du roi.	436
— de l'intendant d'Alsace Le Pelletier de la Houssaye	283
Descendants de réfugiés (Questions dans l'intérêt de).	20,442,247,345
Détention des demoiselles Ribaut au couvent de La Rochelle en 1692.	495
Dizains (Deux) épigrammatiques du XVI ^e siècle sur le « Dieu de pâte » et les « frères mineurs. »	40
Dortial (Pierre), pasteur du Désert et martyr. — L'Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier, par M. Corbière.	402
Eglise (L') réformée d'Arnay-le-Duc en Bourgogne	224
— (L'ancienne) de Saint-Bertoumieu, en Agenais	337
Eglise (L') romaine aux abois. Chanson satirique du XVI ^e siècle.	440
FRANCE PROTESTANTE de MM. Haag.	4,97,481
Fulcran Rey (Le proposant), de Nîmes, premier martyr des Eglises réformées, après la révocation de l'Edit de Nantes.	421
Genève et Constantinople.	233,399,458
Gérard Roussel, inculpé d'hérésie à Meaux	219
— Recherche de son testament	342
Grand peintre (Un) protestant sous Louis XIV. — Jean Petitot	475
Inhumation (Deux) des protestants du Désert dans le Poitou	82
Inscriptions (Deux) huguenotes à Coulonges et à Xanton (Deux-Sèvres)	4
Inscriptions protestantes à Marsilly, près La Rochelle.	443
Jugement de l'intendant du Languedoc qui condamne Gabriel Bourrel, fabricant de bas, demeurant à Largentière, aux galères perpétuelles (1754).	449
LETTRES. — DOCUMENTS.	
— de François de La Noue, dit Bras de fer	41
— d'Henri de Béarn, roi de Navarre à M. de Bajoran, gouverneur d'Issigeac.	445
— du duc de Bouillon à lord Burghley, grand chancelier d'Angleterre.	416
— de David Blondel à Philippe Vincent de La Rochelle.	385
— De Conrart à Mademoiselle Marie Du Moulin	388
— de Mademoiselle de Scudéry à Mademoiselle Marie Du Moulin	391

Lettres de consolation écrites à Madame de la Trémouille sur la mort de Mademoiselle sa fille.	258
— de Mademoiselle, — de M. le prince, — de Madame la princesse, — de Mademoiselle de Bourbon, — de M. le comte, — de M. le cardinal de Richelieu, — de Madame la duchesse de Rohan. — de Mademoiselle de Rohan, — de Madame la maréchalle de la Meilleraye, — de Madame la duchesse de Ventadour, — de Madame la duchesse d'Esguillon, — de Madame la comtesse d'Alais, — de Mademoiselle de Rambouillet	264
— de Madame la duchesse douairière de Bouillon, — de Madame la duchesse de Bouillon, — de Mademoiselle de Bouillon, — de Madame la duchesse de Roanais, — de M. le duc de Brissac, — de Madame de Liancourt, — de Madame la princesse de Guéméné, — de Madame la connestable de Montmorency, — de M. le prince Palatin, — de Madame la princesse Palatine, — de la reine de Bohême, — de M. Strange, — de Madame Strange, — de Mademoiselle de Hanau, — de Madame l'abbesse de Sainte-Croix, — de Madame l'abbesse de Jouars, — de Madame la coadjutrice de Sainte-Croix, — de M. de la Ville-aux-Clercs, — de Madame de la Ville-aux-Clercs, — de Madame la marquise douairière de la Moussaye, — de M. le marquis de la Moussaye, — de Madame la marquise de la Moussaye, — de Madame la comtesse de Moret, — de Madame la comtesse de Maure, — de Madame de Saint-George, — de M. le duc de Bouillon, — de M. le vicomte de Turenne, — de M. le comte de Laval, — de M. du Vigan, — de Madame du Vigan, — de Madame la marquise de Sablé, — de Madame la marquise de Royan, — de Madame de Chavigny, — de M. le président de Mesmes, — de Madame la présidente de Mesmes, — de M. le comte de Roucy, — de Madame la marquise de Duras, — de Madame la marquise de Senecé, — de Madame la comtesse de Fiesque, — de M. le marquis de Nermoutier, — de M. le vicomte de Machaut, — de Madame la comtesse de Gaybriant, — de Madame de Vigny, — de Mademoiselle Paulian, — de M. de Thou, — de M. de Chaudbonne, — de M. de Voiture, — de M. Madelène, conseiller au parlement, — de M. de Champront, conseiller au parlement, — de Madame du Bordage .	356
Lettre (Une) de lord Galway (Ruvigny), au sujet de l'établissement des réfugiés en Irlande.	67
Lettre des ministres réfugiés en Hollande aux réformés de Marennes, La Tremblade, etc.	437
Libres prédicateurs (Les), devanciers de Luther et de Rabelais.	455
Livres et manuscrits provenant de la bibliothèque de Du Plessis-Mornay. — Que sont-ils devenus ?	47, 107
Martyr (Le) de la prière. Papus, dit La Rouvière, dit Olivier, exécuté à Montpellier en 1695	269
Matthieu Virelle (Le ministre). Son « Dialogue de la religion chrétienne. » (1582).	434
Mélanges	86, 153, 318, 429, 888
Mémoire d'Etat de 1753, pour rétablir l'ordre dans les matières de religion	284

Mensonge et rectification	429
Mépris du monde (Le), par <i>Thomas de la Gruë</i> (1673). Est-ce un pseudonyme d' <i>Arnaud</i> ?	24
Mouchard. Quelle est la véritable étymologie de ce mot? Dérive-t-il du nom d'un persécuteur des huguenots?	111, 439
Ouvrage dédié par un protestant au père La Chaise. Le connaît-on?	23
Pape (Le) à la question, chanson du XVI ^e siècle.	221
Parpaillot (origine du sobriquet de).	11, 109, 206
Pensées de M. Roget sur quelques points d'histoire	87
Pierre Caroli, Clément Marot, Mathurin Cordier et quarante-six autres, ajournés par les gens du roy, comme suspects d'hérésie	34
« Prêche » (Le mot) est-il synonyme de « temple protestant? »	440
Premiers frais de fondation de l'Eglise d'Aulas en 1560.	193
« Prétendu » (Un) cimetière des P. R. à Angers	3
Prêtre (Un) converti par un martyr. — Le missionnaire Philippe Aguisier.	396
Questions et réponses	5, 105, 336
Récit manuscrit de Jean Nissolle, marchand de la ville de Ganges, réfugié en Suisse	442
Refuge (Le) dans le pays de Neuchâtel	90, 158, 319
Religionnaires. A quelle époque ce terme s'est-il introduit?	439
Révocation (La) de l'Edit de Nantes, à Abbeville.	121
Ruvigny (Le marquis de), député général des Eglises réformées en cour. — Lettres patentes de sa nomination et notification à l'Eglise de Lyon (1633).	117
Saint-Barthélemy (Mais la)?	431
Salviati, nonce du pape à Paris, à l'époque de la Saint-Barthélemy. Ses dépêches.	194
Société (La) des enfants de Nîmes, renouvelée en 1702 à Londres	278
Sonnet et stances sur la mort de Fr. Rochette	416
Strasbourg (La Réforme à) et son premier pasteur Matthieu Zell.	25
Supplique de réfugiés de France au gouvernement de Berne, à la Saint-Barthélemy.	232
Syndicat du colloque de Castres en 1561	348

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS.—
AVIS DIVERS, ETC.

« Mais la Saint-Barthélemy ? »

Ce titre interrogatif est celui du chapitre XXVIII d'un petit livre intitulé : *Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion*, par L'ABBÉ DE SÉGUR, ancien aumônier de la prison militaire de Paris, ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. (204 pages in-48, 57 chapitres.) L'exemplaire qui nous est communiqué est de 1857 et de la 39^e édition. Si nous ne nous trompons, cet opuscule a été très répandu dans un esprit de propagande, qui est fort légitime assurément : mais ce qui l'est moins, ce sont les assertions de certains chapitres, — témoin ce XXVIII^e, en réponse à l'objection que l'on suppose faite ainsi par le lecteur : *Mais la Saint-Barthélemy ?*

L'abbé de Ségur oppose d'abord cette réplique peu directe et assez naïve « : Est-ce la Saint-Barthélemy qui vous empêche de bien vivre ? Et avez-vous peur, si vous devenez bon chrétien, que l'on ne vous engage à massacrer vos voisins s'ils ne servent pas le bon Dieu ! »

Puis, il continue en ces termes :

« Le massacre de la Saint-Barthélemy a été un de ces excès déplorables que l'irritation des guerres civiles, l'astuce de la politique, la fureur de quelques fanatiques, la dureté des mœurs de ce temps, peuvent seules expliquer.

« La Religion est bien loin d'approuver tout ce qu'on fait en son nom et tout ce qui se couvre de son manteau sacré.

« Il faut dire, du reste, que ses ennemis ont singulièrement dénaturé ce crime. Ils l'ont représenté comme l'œuvre de la religion, tandis qu'il n'est l'œuvre que de la haine et du fanatisme, que blâme la religion. Ils l'ont représenté comme exécuté par les prêtres, tandis que PAS UN SEUL n'y prit part. Il y en eut même plusieurs, entre autres l'évêque de Lisieux,

qui sauvèrent tout ce qu'ils purent de huguenots, et qui intercédèrent pour eux auprès du roi Charles IX, etc.

« Si un fait est avéré maintenant et hors de contestation, c'est que la Saint-Barthélemy est, avant tout, un *coup d'Etat politique*, que la religion en a été le prétexte bien plutôt que la cause, et que l'astucieuse Catherine de Médicis, mère de Charles IX, chercha bien plus à se débarrasser d'un parti qui gênait et inquiétait chaque jour davantage son gouvernement, qu'à procurer la gloire de Dieu.

« Il a plu à un poète de l'école voltairienne de représenter le cardinal de Lorraine « bénissant les poignards des catholiques. » Malheureusement ce cardinal était à Rome en ce moment, pour l'élection du pape Grégoire XIII, successeur de saint Pie V, qui venait de mourir. — Mais ces messieurs n'y regardent pas de si près. « *Mentez, mentez toujours*, osait écrire Voltaire à ses amis, *il en restera quelque chose!* » (Lettre au marquis d'Argens.)

« Depuis trois siècles la haine des protestants et, plus tard, des voltairiens, contre l'Eglise, a tellement altéré l'histoire, qu'il est très difficile d'y découvrir la vérité. — On arrange les faits, on ajoute, on retranche, on invente même, au besoin. On impute à l'Eglise des crimes qu'elle déteste. On fait peser sur la religion des accusations odieuses. Méfiez-vous, en général, des faits historiques où la religion joue un rôle ridicule ou barbare ou ignoble. Il se peut qu'ils soient vrais; et alors il faut porter tout le blâme sur l'homme faible ou vicieux qui a oublié son caractère de prêtre ou d'évêque ou même de pape, et qui, devant faire le bien, a fait le mal; mais il se peut aussi (et c'est le plus ordinaire) que ces faits soient, sinon inventés complètement, du moins tellement travestis et exagérés, que l'on peut, avec justice, les taxer de mensonge.

« Il est fort commode d'attaquer l'Eglise de cette façon; mais est-ce légitime? est-ce loyal? est-ce sincère? »

Nos lecteurs savent à quoi s'en tenir sur les allégations contenues dans ce petit morceau d'histoire *catholique*, notamment sur le rôle attribué à l'évêque de Lisieux. (Voir le travail de M. Paumier, *Bull.*, VI, 466.)

Nouvel exemple de la façon dont on écrit l'histoire *dans un certain monde*.

Le ministre Matthieu Virelle. Son « Dialogue de la religion chrétienne » (1558).

On a parfois confondu le ministre Pierre *Viret* avec un ministre contemporain nommé Matthieu *Virelle* ou *Virel*. Ce dernier est auteur d'un *Dialogue de la religion chrétienne, distingué en dix chapitres, dont la*

substance et liaison est déclarée en la page suivante. Ensemble un brief sommaire et conférence d'icelle avec toutes les autres religions. Composé par *Matthieu VIRELLE, min. du saint Evangile.* (Sans nom de lieu.) Par *Gabriel Cartier.* MDLXXXII. In-8°, 444 pages.

C'est un dialogue en dix chapitres, entre Théophile et Matthieu.

Dans la Dédicace, « A très vertueux et excellent seigneur de la Nouë, » l'auteur loue la « magnanimité de cœur invincible de ce seigneur, qui n'a pu jamais estre surmontée d'aucune difficulté, péril ou danger, accompagnée d'une grande douceur, et modestie en toutes ses mœurs et conversation ordinaire..... Il est vray qu'il a plu à Dieu vous exercer par plusieurs et diverses afflictions, comme il fait encore de présent, par une fascheuse et dure prison..... »

On trouve en tête ce sonnet de

A. Du Cros au Lecteur.

L'esprit en la lecture a cela qu'il demande :
A ne s'ennuyer point, ensemble à profiter :
Voilà ce qui nous fait plusieurs livres quitter,
Sans qu'à les voir du tout attentif on se rende.

Car ou ils sont remplis d'une abondance grande
De discours assez longs pour peu de cas traiter :
Ou comprenant beaucoup, par trop peu réciter,
Font que mal-aisément le lecteur les entende.

Ici, ne l'un ne l'autre on ne remarque point,
Ce Dialogue estant accompli de tout point.
On n'y peut adjouster, on n'y peut rien soustraire.

Car en peu de propos disposés clairement,
VIREL, par l'Ecriture, enseigne heureusement
Tout ce que le chrestien de son salut doit croire.

Un baptême au Désert, en 1787.

M. le pasteur Et. Momméja, de Mauvezin du Gers, a trouvé chez un de ses paroissiens un certificat de baptême au Désert qu'il a transcrit comme étant de l'année même où l'état civil allait être enfin rendu aux protestants, *cent deux* ans après la révocation de l'Edit de Nantes. Voici cet acte :

« Nous soussigné certifions que le 23^e janvier 1787, nous avons baptisé au Désert Béatrix-Philippine, fille du sieur Jean Mialhe et de demoiselle

Jeanne-Louise Gacs, mariés haut de Sablailrolles, terre de Castelnau; née le même jour, présentée au saint baptême par des personnes compétentes, comme il appert par nos registres.

« Expédié au Désert le jour et an que dessus.

« SICARD, ministre du saint Evangile. »

Questions et Réponses.

Renseignements biographiques et bibliographiques sur Pierre Davantes, dit Antesignanus.

(Voir ci-dessus, p. 215.)

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

La Rochelle, 15 novembre 1861.

Grâce à l'obligeance du bibliothécaire de La Rochelle, M. L. Delayant, je crois être en mesure de fournir quelques informations nouvelles sur Pierre Davantes, pour répondre aux questions soulevées à son sujet.

MM. Haag, dans la *France protestante*, se demandent si Davantes (*Antesignanus*, qui n'est pas un surnom, mais simplement une traduction latine de son nom français) a été *imprimeur*, et ils ne paraissent pas avoir connu son séjour à la Rochelle.

J'ai sous les yeux deux ouvrages qui décident la question, et dont je transcris intégralement les titres. Premièrement :

LES MÉMOIRES DE MESS. MARTIN DU BELLAY, SEIGNEUR DE LANGEY, *contenant le discours de plusieurs choses advenues au royaume de France, depuis l'an M.D.XII, jusqu'au trespas du roy François premier, auxquels l'auteur a inséré trois livres, et quelques fragmens des Ogdoades de Messire Guillaume du Bellay, Seigneur de Langey, son frère, œuvre mis nouvellement en lumière et présenté au Roy par Mess. René du Bellay, chevalier de l'ordre de Sa Majesté, baron de la Lande, héritier d'iceluy, Mess. Martin du Bellay.*

A LA ROCHELLE, par PIERRE DAVANTES, M.D.LXXIII

C'est un in-8 de xvj et 1,200 pages. Et secondement :

LA VRAIE ET ENTIÈRE HISTOIRE DES TROUBLES ET CHOSES MÉMORABLES, AVENUES tant en France qu'en Flandres, et pays circonvoisins, depuis l'an 1562, compris en quatorze livres : les trois premiers, et dernier desquels sont nouveaux : les autres reveus, enrichiz, et augmentez de plusieurs choses notables. Avec les considérations sur les guerres civiles des François.

A LA ROCHELLE, par PIERRE DAVANTES. M.D.LXIII.

Je crois devoir donner la description de ce livre, pour qu'on puisse comparer divers exemplaires et fixer le nombre des éditions successives.

Brunet, article *La Popelinière*, en cite trois éditions en trois ans : Cologne, Birckman, 1571 ; — Bâle, P. Davantes, 1572 ; — La Rochelle, Davantes, 1573.

N'est-ce pas cette dernière édition que Lelong (n° 7846 de la 1^{re} édition, et 18196 de la 2^e édition) indique sous le titre suivant : *Mémoires de l'histoire de notre temps*. La Rochelle, 1573, in-8, et que Lacroix Du Maine attribue à tort à Pierre le Chandelier ?

Quoi qu'il en soit, l'exemplaire que j'ai sous les yeux et que je vous signale est un in-8° de 900 p., savoir : 40 de pièces liminaires, 851 de texte, et 69 de table, numérotées par feuillets. Au titre est une vignette qui représente la Paix (*Pax*) sous les traits d'une femme placée debout entre deux colonnes sur lesquelles se déroule une banderole portant écrits les mots *Pietate et Justitiâ* (on sait que c'était l'emblème et la devise de Charles IX) et entourée de divers attributs tels que balance, caducée, gerbe, cornes d'abondance. Après la table se lisent ces mots : *Le péché y rendra fire*. Avec ces indications, l'on pourrait savoir précisément si les trois éditions indiquées sont réellement distinctes ou si elles ne diffèrent que par un simple changement de frontispice.

Veuillez agréer, etc.

L. DE RICHEMOND.

Nous remercions notre correspondant de cette communication qui ajoute en effet un double renseignement de fait à ceux que nous avons donnés. Voilà deux ouvrages portant cette rubrique semblable : *A La Rochelle, par Pierre Davantes, 1573*. Mais faut-il en conclure qu'il a séjourné cette année-là à La Rochelle ou qu'il y était établi ? Est-ce en qualité de libraire ou d'imprimeur ? Le doute vient de ce que nous avons vu l'autre édition du même ouvrage de La Popelinière, de l'année précédente 1572, portant pour rubrique : *A Basle, pour Pierre Davantes*.

Dans tous les cas, il s'agit encore ici de ce Pierre Davantes, que nous supposons être le fils de celui dit *Antesignanus*, qui était mort en 1561, comme on l'a vu par la citation d'une lettre de Calvin.

Que l'on veuille donc bien réunir de nouveaux témoignages, s'il est possible, et réunir de nouvelles lumières, soit sur le premier, soit sur le second Pierre Davantes.

**Quelle est la véritable étymologie du mot « mouchard ? » —
Dérive-t-il du nom d'un persécuteur des huguenots ?**

(Voir ci-dessus, p. 111.)

Voici le passage textuel de Mézeray donnant lieu à la question que l'on nous a posée :

« L'édit de la mi-novembre (1559) défendoit toutes assemblées sur peine de vie. Le roi créa dans chaque parlement une chambre qui ne connoissoit que de ce cas-là. On les nomma *chambres ardentes*, parce qu'en effet elles brûloient sans miséricorde tous ceux qui s'en trouvoient convaincus, et il ne falloit point d'autre preuve que de les avoir trouvés dans quelque assemblée nocturne et clandestine. Le président Minard (Saint-André), l'un des grands présidents du parlement, et l'inquisiteur Démocharès, y travailloient avec grande chaleur dans Paris, et les alloient relancer jusque dans le fond des caves, sur les dénonciations de quelques moucharts, entre autres d'un tailleur et de deux jeunes orfèvres qui avoient été de la religion. »

Et il ajoute en note sur Démocharès :

« Il se nommoit de Mouchy, natif d'un village au diocèse de Noyon, et ses espions s'appeloient *moucharts*. »

Qui a raison, de Mézeray nous donnant cette explication incidente à son récit, ou de Ménage proposant une étymologie différente ?

M. Nic. Lambert, dans la *Correspondance littéraire* (t. V, p. 409), signale notre question et y répond ainsi :

« Je ne sais pas si le fait est de l'invention de Mézeray, mais en tout cas il est peu vraisemblable. Philologiquement, et même (si l'on veut bien me passer le mot) *argotiquement*, il me semble assez difficile d'admettre que *Mouchy* se soit transformé en *mouchard*. Ce dernier mot est évidemment dérivé de *mouche*, auquel on a ajouté une de ces terminaisons que chez nous le peuple affectionne le plus ; et l'on sait que *mouche*, entre ses diverses acceptions, a celle d'*espion*, qu'elle avait déjà en latin, comme le prouvent ces vers de Plaute (*Mercat.*, acte II, sc. III, vers 26) :

Ne quidquam abdidi, abscondidi, abstrusum habebam.

Musca est meus pater; nihil potest clam illum haberi.

« La Fontaine dit, dans sa fable de *la Mouche et la Fourmi* :

Nomme-t-on pas les mouches parasites ?

Les mouches de cour sont chassées ;

Les mouchards sont pendus....

« On doit donc, à mon avis, rejeter sans hésiter la version de Mézeray. »

Jusqu'à nouvel éclaircissement et preuves contraires, on doit sans doute se ranger à cette opinion et préférer l'étymologie fort naturelle de *Ménage* à la dérivation de Mézeray, qui semble arbitraire et hasardée.

Nous ferons observer, au sujet du nom de *Mouchy*, qu'il se trouve parfois altéré, comme dans la *Bibliothèque historique de la France*, t. IV, p. 285, où on l'appelle à deux reprises de *Monchy*. C'est en mentionnant son traité contre la cène des calvinistes, intitulé (nos 5767 et 5768) :

« *Réponse à quelques apologies que les hérétiques, ces jours passés, ont mises en avant sous ce titre : Apologie, ou Défense des bons chrétiens contre les ennemis de l'Eglise catholique.* Auteur, *Antoine de Monchy*, surnommé *Démocharès*, docteur en théologie à [la] Sorbonne. Paris, Frémy, 1558 et 1560. »

Mais l'*Hist. ecclésiastique* de Th. de Bèze le nomme bien « le sorboniste de *Mouchi*, se faisant appeler *Démocharès*... » (Ed. de 1580, t. I, fol. 228.)

A quelle époque le terme de **Religionnaires** s'est-il introduit ?

(Voir t. VIII, p. 129 et 276.)

Nous avons dit que M. Castel, dans son intéressante étude sur *les Huguenots et la constitution de l'Eglise réformée de France en 1559*, semblait admettre (p. 22) que les protestants de France « s'appelaient eux-mêmes *réformés* ou *religionnaires*, ou plus souvent encore *ceux de la religion*. »

M. Vaurigaud nous écrit qu'il incline à croire qu'il y a erreur dans cette assertion, en ce qui concerne le mot de *religionnaires* pris comme équivalent de *réformés*, et surtout comme employé par les protestants pour se qualifier eux-mêmes. Il pense bien plutôt que ce nom ne leur fut donné que par leurs adversaires, et qu'il faut le joindre à celui de *parpaillots*. Il en prend à témoin le passage suivant d'Amirault, qui, dans sa biographie de La Noue, fait un reproche à Mézeray de s'en être servi :

« Quant à ce que Mézeray ajoute, qu'il a appris de quelques-uns que les *religionnaires*, — ainsi nous nomme-t-il, quoiqu'un historien catholique eust eu meilleure grâce de dire *ceux de la religion*, ou les *réformés*, comme un historien de la religion *les catholiques*... » (P. 354).

On voit en effet la différence qu'Amirault mettait entre ces diverses appellations, et il est clair qu'alors les protestants prenaient le nom de *religionnaires* en mauvaise part, et ne se l'appliquaient pas.

Cette observation confirme d'ailleurs les exemples que nous avons cités, puisque nous n'en avons trouvé que dans des documents d'un sentiment hostile. On a vu aussi que Balzac répudiait, honnissait même, en sa qualité de puriste, le mot de *religionnaire*, qui, à ses yeux, n'était pas même français, tandis que le père Bouhours n'y voyait rien de si monstrueux ni de si barbare, et proposait à MM. de l'*Académie française* de l'admettre, surtout « dans un discours élevé. » C'était sans doute l'influence de la langue officielle, qui avec le temps avait familiarisé avec ce terme, inoffensif en lui-même, mais imaginé et employé d'abord à mauvaise intention.

Le mot « prêche » est-il synonyme de « temple protestant? »

Bien des gens, pour désigner les temples de l'Eglise réformée, se servent volontiers, avec ou sans affectation, du terme de *prêches*.

Que faut-il penser de cette appellation? Est-elle convenable? Est-elle juste? Est-elle conforme à la tradition historique?

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

L'ÉGLISE ROMAINE AUX ABOIS.

CHANSON SATIRIQUE DU XVII^e SIÈCLE.

1550 (?)

Cette pièce est, comme d'autres que nous avons déjà publiées, tirée du recueil de *Chansons spirituelles* de 1569. Elle ne manque point de sel — de toute qualité, — et l'on comprend qu'elle dut jouir d'une grande vogue parmi le peuple.

Sur le chant : *Mais par où estes-vous venu ?*

I

Que ne faites-vous diligence,
Mes suppôts, de me secourir?
Je suis assailli à outrance,
Je ne sçay à qui recourir...
Je croy qu'il me faudra mourir.
Camars, Caphars, Moines tonsus,
Prestres, qu'estes-vous devenus ?

II

Regardez ma peine et souffrance,
Et accourez de tous costés,
D'Espagne, d'Italie et France,
Et cest Evangile m'ostez;
Que les prédicans soient ostés
Par feu, ou nous sommes perdus!
Prestres, qu'estes-vous devenus ?

III

J'ay si bien nourri vostre pance !
 Mais je voy bien que c'est en vain,
 Car vous dormez, comme je pense,
 Un chacun
 Hélas ! mettez icy la main,
 Ou nous serons tous confondus !
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

IV

Armez-vous d'espée et de lance,
 Laissez estolles et phanons :
 L'Ecriture sainte s'avance,
 Contre qui puissance n'avons.
 Là ne peuvent rien nos canons,
 Sophismes, argumens cornus...
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

V

Voyez-vous pas la deffiance
 Que vous font en publiques cris
 Ces prescheurs, qui n'ont leur fiance
 Qu'en Jésus et en ses escrits ?
 Plus ne serez Pères conscripts,
 Et perdrez, las ! vos revenus !
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

VI

Si n'escoutez sans délayance
 Mes cris et lamentations,
 En malheur va tourner ma chance,
 Plus n'auray d'adorations,
 D'offrandes, ni d'oblations...
 Mes autels demourront tout nuds !
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

VII

Je disois par mon arrogance
 Avoir sur Dieu autorité,
 Le faire venir en présence
 Quand j'avois cinq mots récité.
 Mais l'Evangile on a cité,
 Qui monstre mes faits estre nuls !
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

VIII

Or, je croy ma male meschance,
 Ma grande abomination ;
 Je confesse l'horrible offense
 Contre Christ et sa passion.
 Tant de maux par ma faction
 Sont aux chrestiens advenus.
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

IX

Vous aviez fait grand' pourvoyance
 D'un médecin sur l'eschaffaux :
 Mais débile est sa résistance
 A l'Evangile et ses assauts.
 J'endure de luy mille maux.
 Rien n'y font syrops ne bolus.
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

X

Je croy que pour toute allégeance
 Un clystère me faut donner
 Pour vuidier. Car plus n'ay puissance
 Contre Jésus un mot sonner.
 Me faut la terre abandonner,
 Descendre aux infernaux palus...
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

XI

Il vous faut prendre patience,
 Mes suppôts, je vous dis : Adieu,
 Faites de vos maux pénitence,
 Pourvoyez-vous en autre lieu,
 Puisqu'on a joué vostre jeu
 Sur l'eschaffaut par les menus.
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

XII

Ainsi va, par juste sentence,
 La Messe bas à tous endroicts.
 Plus ne peux faire résistance
 Où de Jésus règnent les droicts.
 Vous n'en lècherez plus vos doigts,
 Ni gens par vous circonvenus...
 Prestres, qu'estes-vous devenus ?

RÉCIT MANUSCRIT DE JEAN NISSOLLE

MARCHAND DE LA VILLE DE GANGES RÉFUGIÉ EN SUISSE.

1685.

M. B. de Beausobre, de Morges (canton de Vaud), a bien voulu nous adresser la copie faite par ses soins, d'un manuscrit conservé parmi les papiers de sa famille et qui a pour titre : *Ce qui est arrivé au sieur Jean Nissolle, marchand de Ganges, en Languedoc*. C'est, nous dit-il, un cahier de 38 pages, format écolier, d'une bonne écriture ronde, ayant perdu la couverture où devait se trouver le titre, de sorte que celui qui vient d'être cité a été ajouté d'une autre main au haut de la première page.

Voici comment ce manuscrit se trouve en la possession de M. de Beausobre. Sa grand'mère, Madame de Beausobre, était une demoiselle Jeanne Hortet, fille de réfugiés de Sumène en France, et il sait qu'un de ses ancêtres, son aïeul ou bisaïeul, avait été emprisonné à la révocation de l'Edit de Nantes. C'est sans doute le Jean Hourtet mentionné ci-après, mort en prison dans la Tour de la Reine le 23 juin 1686, si le calcul est juste, et c'est à quelque membre de sa famille que son compagnon de captivité, Jean Nissolle, aura adressé le récit qu'on va lire.

Ce qui est arrivé au sieur Jean Nissolle, marchand de la ville de Ganges, en Languedoc.

Vous me demandez, Monsieur, une relation de tout ce que j'ay souffert pour la religion; le voicy, au hasard de lasser votre patience.

J'appris, le 2^e octobre 1685, que six compagnies de gens de guerre devoient se rendre à Ganges, pour forcer tous les habitans réformés à changer de religion. Je crus qu'il étoit de mon devoir d'exhorter tous ceux que je pus à la persévérance. Je leur représentay le plus fortement qu'il me fut possible que c'étoit nos péchés qui avoient allumé la colère de Dieu contre nous, que ce mépris presque général de sa Parole et de ses sacremens étoit aussi la cause de la désolation générale des Eglises réformées de France, que ces troupes de dragons convertisseurs n'étoient que des instrumens en la main de Dieu pour nous châtier, et qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de désarmer sa colère qu'un repentir sincère et un désir ardent de mieux vivre à l'avenir. Je les exhortay surtout à souffrir la perte de leurs biens, et

toutes les violences qu'on pourroit exercer sur leurs personnes plutôt que d'abandonner notre religion. J'eus la douleur de voir toutes mes exhortations sans fruit. Chacun me dit qu'il falloit céder au torrent et faire comme les autres; on ne manqua point de m'alléguer les exemples de ceux qui avoient déjà succombé. Un seul, nommé Nougier, que la première persécution avoit chassé de Saint-Hippolite à Ganges, se laissa toucher à mes raisons. Voyant donc qu'il n'y avoit plus de ressources, nous résolûmes ensemble de sortir du royaume. Il voulut d'abord me faire partir ce jour-là, après que nous eûmes fait un petit exercice de dévotion dans mon logis, où tous ceux du quartier se trouvèrent; mais comme c'étoit un dimanche, je ne voulus point me mettre en chemin et je luy fis trouver bon d'attendre au lendemain de partir. Nous dîmes même de faire une assemblée dans le reste du jour, ce qui s'exécuta fort heureusement à une métairie tout près de la ville. Il s'y rencontra plus de cinq cents personnes. On y lut un sermon fort édifiant, et on y fit l'exercice de la même manière qu'on avoit accoutumé de le faire dans nos temples. La plupart des anciens du consistoire m'en reprirent fort aigrement. Ils me dirent que ce n'étoit point encore le temps de faire de ces sortes d'assemblées, mais que peut-être un jour viendrait auquel il faudroit exposer sa vie pour cela. Je leur répondis que leur disposition présente étoit une fort méchante caution pour l'avenir, que c'étoit le temps ou jamais de faire tous nos efforts pour conserver nos privilèges, et que c'étoit une chose honteuse que la lâche soumission que nous avions témoignée aux déclarations du roy, contre l'obéissance que nous devons à Dieu.

Cependant la grande envie qu'avoit Nougier de se retirer le fit partir sur la fin de ce jour-là sans m'attendre : comme il ne me trouva point, il donna ordre à sa femme de me dire qu'il s'en alloit à Valleraugue et qu'il m'attendoit là chez un hôte nommé Le Camus. Je ne manquay point de m'y rendre le lendemain qui étoit le lundi. Je l'attendis là deux jours, mais il ne vint point. On me dit cependant qu'à Ganges on avoit logé des soldats dans les maisons de ceux qui avoient fui, ou chez ceux qui n'avoient pas voulu faire abjuration. Je crus que peut-être la Providence m'appeloit à souffrir dans ma maison avec ma famille. L'envie que j'avois de la fortifier fit que je partis de Valleraugue par une pluie horrible.

Etant arrivé chez moy, je ne trouvai point de soldats, comme

l'on m'avoit dit, il n'y en avoit point encore dans la ville. Ma femme eut du chagrin de me voir, parce que, dit-elle, je luy rompois ses mesures. Elle avoit dit à M. de Ganges et à M. le juge qu'elle ne savoit ou j'étois allé ni quel chemin j'avois pris. On la menaça de faire raser la maison dès que les dragons seroient arrivez si l'on ne me trouvoit point, et l'on ne manqua pas de faire une exacte recherche de ceux qui manquoient. Il fallut donc me cacher pour obéir à ma femme, et ce fut dans une des plus misérables maisons de la ville. J'obligeay ma sœur de s'y cacher avec moy. Je ne vis point d'autre moyen de nous conserver que celui-là. La consternation étoit si générale, il étoit si visible que Dieu avoit abandonné ce misérable peuple à sa propre conduite, qu'on ne pouvoit pas douter qu'il ne fit abjuration en foule dès que les dragons paroîtroient.

Cela ne manqua pas d'arriver le lendemain. Avant que le logement des dragons fût fait tout avoit presque succombé. Quoique ma femme m'eût promis merveilles, si tôt qu'elle vit neuf dragons dans sa maison, elle courut faire abjuration avec les autres, et mena avec elle une de nos filles âgée de dix-sept ans. Cette nouvelle me causa la plus vive douleur que j'eusse ressenti de ma vie. Deux jours après j'entendis sonner la cloche pour le sermon qu'on fit dire dans le temple. Ce son me perçoit l'âme et me rappeloit cet heureux temps auquel nous allions servir Dieu dans son temple avec pureté et avec liberté.

L'impatience me prit au bout de huit jours. On me dit que l'exercice n'étoit point encore interdit à Monifac? Je dis à ma sœur que j'allois à Ginestous m'informer s'il étoit vrai qu'on prêchât encore à Monifac, et que j'étois bien aise aussi de savoir de quelle manière se conduisoit M. de Ginestous et sa famille. Quand je fus arrivé à ce lieu-là, l'hôte me dit que quoique M. de Ginestous fût de mes amis, je ne lui fairois pourtant point plaisir de le voir, et que dans des affaires aussi délicates il n'avoit garde de donner aucun conseil ni aucun avis. Il me dit encore que le jour précédent on avoit prêché pour la dernière fois à Monifac. Je retournai donc trouver ma sœur où je l'avois laissée. Pendant le peu de temps que je fus absent, on ne négligea rien pour la gagner, et on n'y réussit que trop. On luy dit que si on la découvroit elle seroit rasée et conduite dans un couvent. Cela l'intimida extrêmement. Cependant elle n'osoit pas changer que je n'en eusse fait autant le premier. Elle s'avisa pour cet effet de faire venir

un de mes amis, qu'elle fit rencontrer comme par hasard et sans dessein. C'étoit le maître de la maison où nous étions cachés. Ce tentateur me prit par tous les endroits qu'il crut les plus propres à m'ébranler. Il me cita la révolte générale et la difficulté qu'il y avoit à sortir du royaume. Il ajouta que me connoissant propre à consoler les malades et assez hardi pour leur faire la prière sans crainte, il ne doutoit point que ce ne fût offenser Dieu, et un défaut de charité en moy de les abandonner ; d'autant mieux que je pouvois conter de n'aller jamais à la messe ; qu'on se contentoit de ma simple signature ; qu'on ne m'en demanderoit assurément pas davantage, de peur de ne rien du tout obtenir, et qu'enfin si je voulois luy donner parole, un de mes parens, nommé Boudon, viendrait me prendre sur la nuit pour me conduire chez le curé et que cependant il l'alloit avertir ; qu'il se faisoit fort que ce curé qui étoit de ses amis ne me demanderoit aucune chose, mais qu'il se contenteroit de me voir et de prendre mon nom. Je luy répondis que je le priois de dire à M. Boudon, avant qu'avertir le curé, qu'il prit la peine de me venir voir, que nous parlerions de cela ensemble, et que cependant je penserois à mes affaires.

J'avoue franchement, Monsieur, que cet homme me prit par mon foible. Je crus, sans l'avoir beaucoup examiné, que je pouvois, sans intéresser ma conscience, me présenter devant ce prêtre, et qu'il pouvoit écrire tout ce qu'il voudroit, pourvu que je n'en susse rien et que je n'y eusse aucune part. Je m'imaginay, après avoir fait une forte résolution, de n'aller jamais à la messe, quoi qu'il dût m'en arriver ; que je pouvois et que je devois même rester dans ma famille pour l'instruire et l'élever à la crainte de Dieu, que je serois surtout d'un grand secours aux pauvres malades de notre Eglise.

Mon tentateur s'en alla donc plein d'espérance ; il trouva ma sœur en descendant à qui il raconta toute notre conversation. Elle luy répondit qu'assurément il n'avoit rien fait, que je ne luy avois point promis, qu'il falloit me parler de nouveau et m'obliger à donner parole positive. Pendant que ces gens parloient encore, ma conscience se réveilla, elle me représenta le péché énorme que j'avois commis de marchander, pour ainsi dire, ma religion ; elle me mit devant les yeux toutes les menaces que Jésus-Christ dénonce contre les tièdes et contre les timides. Dans cet état, accablé de douleur et de remors, je jettay les yeux sur des psaumes qui se trouvèrent devant moy. En

ouvrant le livre, la Providence me fit tomber sur un endroit qui me pénétra : ce fut le 2^e verset du psaume XXVI^e où il est dit :

Seigneur, essaye-moy !
Je requiers que de toy
Sondé je sois et éprouvé :
Mes reins et mes pensées
Dans le feu soient lancées,
Pour voir quel je seray trouvé.

Je fis alors cette courte prière à mon Dieu : « Seigneur, luy dis-je, qui m'as jusqu'icy comblé de tes faveurs et de tes biens, qui après m'avoir fait la grâce de naître dans ton Eglise m'as encore inspiré la forte résolution de t'être fidelle jusques à la mort, voudrais-tu ne me plus continuer ton assistance, et m'abandonner aujourd'hui à moy-même dans mon plus pressant besoin ? Non, Seigneur, tu ne le feras pas. Je t'en conjure du plus profond de mon cœur, je te le demande, et je l'espère pour l'amour de ton grand nom et pour l'amour de ton fils Jésus, qui a bien voulu souffrir la mort pour mes péchéz. » Le bon Dieu m'exauça dans ce moment. Il remplit mon cœur d'une joye véritable et solide ; il me fit sentir les plus doux effets de son amour et de sa grâce, il fortifia ma foi, il releva mon espérance, et m'affermi si bien dans la résolution à tout souffrir plutôt que d'abandonner sa sainte religion, que les plus terribles supplices n'auroient pas été capables de m'ébranler. C'est ainsi que Dieu se fait sentir, et qu'il se laisse trouver à ceux qui le cherchent de tout leur cœur. J'étois dans ces transports et dans ces doux sentimens de la grâce de mon Dieu, lorsque mon séducteur entra de nouveau dans ma chambre. Il vouloit avoir de moy une parole plus positive que celle que je luy avois donnée. « Je puis bien conter, me dit-il, sur ce que vous m'avez promis, car il seroit fâcheux de faire venir icy votre cousin inutilement. » Je luy répondis tout ému que jusqu'icy je l'avois cru un de mes meilleurs amis, mais que je voyois avec un chagrin extrême que je n'avois pas de plus cruel ennemy au monde, puisqu'il vouloit me faire renier mon Sauveur et abandonner sa sainte communion. Je l'exhortay à se mettre à genoux avec moy, et à demander tous deux pardon à Dieu, luy d'avoir voulu me tenter, et moy de n'avoir pas fermé l'oreille à ses séductions. Après notre prière, il se releva les yeux mouillés de larmes ; il me protesta qu'il se repentoit de tout son cœur de tout ce qu'il m'avoit dit, et qu'à l'avenir, dût on

le combler de biens, il ne se chargeroit jamais plus de semblables commissions.

Peu de temps après je me mis en chemin pour sortir du royaume avec le sieur Hourtet, marchand de Sumène; Jaques Fignels, cardeur de laine; Antoine Cause, de Saint-Hippolite, et Antoine Nissolle, mon fils, chirurgien. Après avoir fait quelques journées, nous nous trouvâmes dans un bois appelé Gresinian, près de Pignerol. Nous rencontrâmes deux païsans à qui nous demandâmes le chemin de Turin; ils nous dirent de les suivre, et qu'ils nous mettroient dans le grand chemin. Peu de temps après, nous nous trouvâmes environnés de sept ou huit autres païsans, qui voulurent nous arrêter de la part du duc de Savoye. Il falut composer avec eux. Nous leur donnâmes trois louis d'or et une paire de souliers neufs, afin qu'ils nous laissassent aller. Ils firent semblant de nous mettre au bon chemin, et nous menèrent près d'une rivière. Nous nous dépêtrâmes comme nous pûmes de ces voleurs. Nous ne doutâmes point que ce n'en fût. Ils se mirent à siffler, sitôt qu'ils nous eurent quittés, et nous entendions qu'on répondoit à leur sifflement de beaucoup d'endroits. Cela nous fit beaucoup appréhender même pour notre vie, et nous obligea, après avoir traversé la rivière, à aller tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, afin qu'on ne reconnût point où nous passions.

Comme nous n'avions rien mangé ce jour-là, nous allâmes à la première maison qui se rencontra pour demander quelque nourriture. Nous n'y fûmes pas plutôt que nous vîmes arriver nos gens, qui, après nous avoir salués, défendirent charitablement aux païsans de cette maison de nous rien donner. Cela nous surprit et nous étonna fort, car c'étoit sur le soir, et nous estions comme je l'ay dit encore à jeun. Ils nous firent dire cependant qu'ils nous laisseroient aller si nous voulions encore leur donner quelque argent. Nous ne trouvâmes pas à propos de leur rien donner, nous crûmes qu'il valoit mieux faire les résolus. Nous les menaçâmes de porter nos plaintes devant le magistrat, et de luy demander justice de l'argent qu'ils nous avoient volé. Nous leur fîmes avouer qu'ils nous avoient pris trois louis d'or et le reste, nous en prîmes des témoins que nous fîmes signer, c'étoient deux païsans de la maison où nous étions. Nous dressâmes ainsi une espèce de verbal. Quand ils nous virent ainsi résolus de les poursuivre en justice, ils coururent chez un nommé M. Joseph, substitut du juge de Brequairas, et luy consignèrent ce qu'ils nous avoient

pris. Nous vîmes peu de temps après paroître un grand homme avec un manteau bleu, qui nous dit de le suivre de la part de Son Altesse Royale. Nous luy remontrâmes qu'il étoit fort tard et qu'il pleuvoit. Nous le priâmes donc d'attendre au lendemain, et luy promîmes de le suivre partout où il voudroit nous conduire. Cependant je luy offris deux louis d'or, afin qu'il nous laissât aller sans plus de formalité. Il nous répondit qu'il faloit que nous le suivissions le lendemain matin avant le jour, et qu'il nous laisseroit sauver, mais que cependant il faloit qu'il fit quelques procédures puisque la chose étoit sue pour le mettre à couvert. Sur ce que cet homme nous promit nous le suivîmes sur-le-champ, mais il ne nous tint pas parole. Après nous avoir mené par des endroits où il n'y avoit jamais eu de chemin, nous arrivâmes enfin au village et dans sa maison. Ce ne fut pas sans beaucoup de frayeur que nous marchâmes ainsi pendant la nuit. Nous entendions des sifflemens de tous côtés; nous étions accompagnés de sept ou huit coupe-jarrets tous armés, si bien que nous croyions à tout moment qu'on nous alloit égorger, quelles assurances que nous donnât le sieur Joseph de ne point craindre. Il fit d'abord allumer un grand feu pour nous essuyer, car nous étions tous mouillés. Une heure après, on nous fit aller dans un cabaret, où nous soupâmes avec huit ou dix de ces honnêtes gens. Après le souper, on nous enferma trois dans une chambre du cabaret, et les deux autres dans une écurie hors du logis. Le lendemain on nous reconduisit dans la maison de l'officier Joseph, où nous fûmes fouillés fort exactement. Nous remerciâmes Dieu de ce qu'il permit qu'on ne nous trouvât rien, quoique nous eussions sur nous plus de soixante pistoles en or. Après toutes ces procédures, le sieur Joseph nous dit qu'il étoit fâché de n'avoir pu nous laisser aller, comme il nous avoit promis; mais que la chose avoit trop fait d'éclat; que cependant il faloit que nous allassions devant le juge de Brequairas, auprès duquel il nous promettoit de trouver toute sorte de satisfaction. Il ne faut pas oublier de vous dire qu'avant que sortir du logis, toutes ces gens nous détachèrent un prêtre pour nous dire de leur part, que si nous voulions abandonner toutes nos hardes et notre argent, on nous laisseroit aller de nuit; mais nous ne jugeâmes pas à propos de le faire.

Nous fûmes donc conduits devant le juge de Brequairas. Il nous demanda de quelle religion nous étions. Nous répondîmes de la ré-

formée. Il nous fit prêter serment et promettre de dire la vérité. Un de nous dit au juge de ne pas nous obliger à déposer contre ceux qui nous avoient arrêtés, de peur qu'ils ne s'en trouvassent pas bien. Il nous répondit qu'on nous rendroit tout ce qu'on nous avoit pris, que la moindre punition qu'auroient ces gens-là seroit d'aller en galère, et que Son Altesse Royale n'entendoit pas qu'on commît de tels brigandages sur ses terres. On nous ouït dans toutes les formes, et on nous fit signer au bas de chaque page de notre déposition.

On consigna cependant entre les mains du commandant du fort Sainte-Marie dans les vallées de Luzerne, à la Tour, l'argent que nous avions donné. Il nous fit conduire tous attachés dans ce fort. Nous y demeurâmes douze jours, pendant le plus fort de l'hiver, couchant toujours sur des aix au corps de garde, incommodés par une quantité de poux effroyable, et toujours persécutés par des missionnaires et par des officiers de la Tour. Nous étions parmi une compagnie d'Allemands assez bonnes gens, mais par malheur il se trouva parmi eux un Italien qui ne pouvoit souffrir de nous voir à genoux prier Dieu, sans nous donner du bâton. Vous jugez bien que cela redoublait l'ardeur de nos prières. Ce fut encore ce scélérat qui nous ôta un Nouveau Testament. Il le fit par ordre des missionnaires.

On nous traduisit ensuite à Pignerol attachés ; huit de ces Allemands et un sergent nous accompagnèrent. Ils nous remirent entre les mains du major de la place avec notre argent et une lettre du commandant du fort Sainte-Marie. Celui-ci nous fit conduire par des soldats de la garnison dans la plus haute chambre des prisons de la place, qui regardoit sur le palais, où il faisoit un froid extraordinaire. Après avoir demeuré là sept ou huit jours nous présentâmes requête au gouverneur, à ce qu'il luy plût nous permettre de nous retirer dans nos maisons, en vertu d'une déclaration du roy, qui donnoit six mois de temps à ceux qui s'étoient cachés dans les montagnes pour se retirer chez eux, sans qu'ils pussent être inquiétés pour la religion. On y eut si peu d'égard qu'on nous renferma beaucoup plus étroitement. On nous sépara. On mit Hourtet, Fignels et mon fils dans une certaine cazemate où l'on n'avoit accoutumé que d'enfermer les plus grands scélérats. On n'y pouvoit voir le jour que par un trou. L'eau y couloit de tous côtés, et il n'y avoit qu'un peu de paille à demi pourrie toute remplie de poux. On nous enferma, Cause et moy, dans un cachot si plein d'ordure, et de la plus sale or-

de, qu'elle remplissoit presque jusqu'à la porte, et qu'à peine pûmes-nous y mettre une paille pour coucher. Le lieu étoit fort humide, et c'étoit une puanteur si insupportable qu'un prisonnier des vallées de Luzerne y étoit devenu tout enflé.

Après vingt-trois jours de séjour dans de pareils endroits et pendant la rigueur de l'hiver, on eut ordre de la cour de nous faire conduire dans notre païs et devant nos juges. Huit soldats et un sergent nous traduisirent à Grenoble. Nous y vîmes M. de Saint-Ruth, à qui nous dîmes nos raisons. Il nous fit mener dans une chambre près de son logis où nous trouvâmes quatre dragons. Après nous avoir envisagés : « N'êtes-vous pas, nous dirent-ils en jurant, de ces opiniâtres qui ne veulent pas faire abjuration ? Vous pouvez conter que tout au moins la galère vous est sûre. — Vous ne serez pas nos juges, leur répliquay-je. — Et bien, puisque vous raisonnez, nous repartirent-ils en jurant plus fort, vous serez tous cinq attachés cette nuit. » Cependant nos gens se couchèrent et je restay seul auprès du feu avec un dragon. Il s'avisa de vouloir disputer de religion avec moy, mais comme il n'y trouva pas son conte : « Laissons cela à part, me dit-il, vous savez bien ce que je vous ay promis. » Je luy répondis fort doucement, qu'il n'étoit pas trop nécessaire qu'il tint sa parole. « Vous le verrez, » répliqua-t-il. Il envoya cependant acheter, par la servante du logis, quatorze sous de cordes assez grosses. Luy et un autre furent demi-heure à m'attacher. Fâchés de leur embarras et de ce que mes compagnons, qui couchoient à terre sur des matelas, ne se levoient point, ils les firent lever à coups de corde, et faillirent à crever un œil à un de nos gens. Ils nous attachèrent l'un contre l'autre de toute leur force, ce qui nous incommodoit beaucoup. Il y en avoit cependant un de nous auprès du feu, à qui un dragon dit d'avancer ; celui-ci voulut dire : « Courage, mes frères, Dieu ne nous abandonnera pas. — Puisque tu raisones encore, luy dirent-ils, tu seras attaché par le col. » Ils ne manquèrent point, ils luy firent deux tours ; et comme ils l'étrangloient, nous criâmes de toute notre force au secours. Il faut remarquer qu'en nous attachant ils nous disoient, avec des sermens horribles, que si nous n'avions pas renoncé à la religion de Calvin avant qu'il fût jour, on nous feroit boire un seau d'eau à chacun. L'hôte et l'hôtesse du logis entrèrent alors avec un dragon, qui querella fortement les deux autres, et qui leur dit qu'ils avoient fait l'action d'un bourreau. En même temps ils nous détachèrent. Ce dernier

dragon nous dit : « Courage, Messieurs, vous partirez demain pour aller dans votre pays. J'ay ordre de vous accompagner avec quelques autres et un officier. »

Le lendemain nous nous embarquâmes sur l'*Isère*, et l'on nous conduisit au Saint-Esprit, où nous restâmes quinze jours. Ce ne fut pas sans être obligés d'essayer plusieurs attaques de prêtres et de jésuites. Nous fûmes de là traduits à Nîmes, et après nous avoir ouïs plusieurs fois, on nous condamna aux galères avec quatre autres prisonniers qu'on avoit aussi amenés du Saint-Esprit. C'étoit M. Matthieu de Monramé, M. Daude, bourgeois d'Allez et deux proposants. Cause fit abjuration. Nous attendions de jour à autre que la chaîne passât pour nous conduire à Marseille aux galères. Cependant on nous garda longtemps, et tous les jours nous avions à soutenir les attaques d'une foule de prêtres, de jésuites et de missionnaires. Le fameux père Gaillard, jésuite, un des plus grands prédicateurs de l'ordre, y perdit ses soins comme les autres. Dieu nous fit la grâce de résister à tous leurs efforts. M. Chailon, ce fameux apostat, y vint aussi, accompagné de M. de La Fère, du major et d'un gentilhomme. M. de La Fère nous demanda si nous ne voulions pas nous faire bons catholiques, selon l'intention, dit-il, de notre bon prince. Nous répondîmes que nous sacrifierions volontiers nos biens, nos personnes et notre propre vie pour le service de notre bon prince, mais que pour ce qui étoit de notre religion et de notre conscience Dieu seul étoit le maître, et que nous espérions avec son secours et son assistance de luy être fidelles jusques à la mort. Il nous montra alors M. Chailon, lequel, disoit-il, avoit une conscience et une âme à perdre aussi bien que nous. Celuy-cy se mit sur les rangs à son tour. Il nous fit un long discours fort poli et fort étudié. Il vouloit nous jeter de la poudre aux yeux, et nous persuader qu'il n'y avoit pas de différence essentielle entre la religion protestante et la romaine. Il nous dit que la transsubstantiation, le mérite des œuvres, le purgatoire et le culte des images étoient les seuls articles qui nous séparoiént, et prétendit nous prouver que sur ces articles ils étoient mieux fondés que nous. M. Matthieu de Monramé luy répondit : « Ce n'est pas là, Monsieur, ce que vous nous avez prêché. La Parole de Dieu sera toujours notre règle et non pas les chimères des hommes. — Allons-nous-en, dit alors M. de La Fère, laissons ces gens, ce sont des opiniâtres et des obstinés avec lesquels il n'y a rien à faire. » Chailon le pria de le

laisser encore un peu avec nous, si bien qu'il demeura seul. Il nous représenta l'horreur de notre prison, la boue, l'eau qui y couloit de tous côtés, et une puanteur qu'on ne pouvoit supporter. Nous luy répondîmes que nous étions prêts à souffrir même le dernier supplice si Dieu nous y appelloit. Il nous dit ensuite que ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il se vit obligé d'abandonner une religion qu'il avoit prêchée pendant si longtemps pour en embrasser une autre qui luy avoit toujours fait tant d'horreur; que cependant, après l'avoir bien examinée, il avoit trouvé qu'elle n'étoit point si horrible que les ministres le disoient ordinairement, puisque, de l'aveu des protestans, elle avoit conservé les fondemens de la religion chrétienne. Il ajouta qu'il avouoit franchement que s'il nous restoit un seul temple en France où l'exercice fût permis, nous aurions raison de ne vouloir point changer, mais que puisque nous n'avions plus ni temples ni ministres, et qu'il étoit impossible de sortir du royaume, il falloit nécessairement obéir au roy, ou s'exposer à de rudes persécutions, et même à de rigoureux supplices. M. Daude, d'Allez, luy répondit que c'étoit par plusieurs tribulations qu'il nous falloit entrer dans le royaume des cieux, et que les souffrances étoient presque toujours une marque de la véritable Eglise. Il dit qu'il falloit se désabuser, et nous alléguâ quelques exemples pour prouver qu'il y avoit de certains temps auxquels il falloit que la bonne religion persécutât la mauvaise, et d'autres auxquels la mauvaise persécutoit la bonne. «Ainsi, ajouta-t-il, le plus fort l'emporte. » Il se servit même du proverbe patois qui dit : «Au plus fort la peille.» Cela en fit rire quelques-uns, et scandalisa beaucoup les autres, de voir que cet homme se moquoit ainsi de la religion, et la tournoit en raillerie. On peut voir en passant l'estime que doivent faire les papistes de ces nouveaux convertis qui font le plus de grimaces. Après cela Chailon sortit fort confus d'avoir si mal réussi.

Quelques jours après, nous vîmes arriver sept de nos frères du Haut-Languedoc, condamnés aux galères pour s'être trouvés dans des assemblées. On nous fit souper ensemble. Notre conversation pendant le repas tourna toute sur la piété et sur les souffrances auxquelles nous devons nous attendre de jour en jour pour la cause de l'Evangile. Tous me parurent pleins de zèle, et il n'y en eut aucun qui ne s'estimât fort heureux de ce que Dieu l'appelloit à souffrir pour son nom. Nous connûmes bien le lendemain que leur cœur s'exprimoit par

leur bouche. Ils entendirent le tambour, et ils s'imaginèrent qu'on assembloit des gens de guerre pour les exécuter. Ils furent d'autant plus confirmés dans cette pensée que M. Daude, voulant les consoler et les avertir qu'ils devoient partir dans deux heures pour être transférés à Marseille, dit, s'adressant à un d'eux, nommé M. Arnal, de la Salle, qu'ils devoient supporter avec soumission et avec patience tous les maux que Dieu leur envoyoit, et qu'il ne doutoit point, voyant les marques de leur piété et de leur zèle, que quand ils devroient être exposés, ce jour-là, au supplice, ils n'allassent à la mort avec joye et avec constance, et qu'il falloit toujours être prêts. M. Arnal crut qu'il luy annonçoit la mort, et se tournant vers un de ses frères et luy tendant la main, luy dit en propres termes : « Courage, mon frère, il faut aller souper aujourd'hui avec Jésus-Christ. » L'autre répondit avec la même fermeté et sans la moindre émotion : « Et bien, dit-il, Dieu soit loué, sa volonté soit faite, il nous fait une grande grâce de nous tirer de la misère et de la souffrance pour nous élever à la félicité éternelle. »

La femme de M. Arnal, qui étoit présente, entendit une partie de cette conversation ; elle dit à son mari s'il y avoit quelque chose de nouveau, et qu'il luy sembloit d'avoir ouï qu'on luy annonçoit la mort. « Oui, répondit-il, ma chère femme, il faut se séparer. » Ils s'em brassèrent alors tous deux avec des yeux secs, car les pauvres gens avoient le cœur serré. Je les détrompay l'un et l'autre, et dis à M. Arnal qu'il n'avoit pas bien entendu, qu'on luy avoit seulement dit que quand il faudroit mourir aujourd'hui il devoit aller à la mort avec joye et résignation. Cela remit un peu cette pauvre femme à qui le cœur commençoit à manquer. Il est sans doute que l'on peut regarder ces fidèles confesseurs comme de véritables martyrs, puisqu'ils avoient reçu avec joye la nouvelle de leur mort. Ils partirent le même jour, attachés à la chaîne au nombre de dix-sept, avec un visage serein, et qui marquoit la joye qu'ils avoient d'aller souffrir pour les intérêts de leur Sauveur. Toute la ville étoit presque dehors pour les voir partir, et pour leur faire part de leurs charités. Cependant M. de la Fère commandoit aux soldats qui les conduisoient de fraper sur ces pauvres enchaînés, et sur ceux qui vouloient s'approcher de trop près, si bien qu'il falut se contenter de les exhorter de loin à la patience, et de leur souhaiter la grâce et la bénédiction céleste.

Nous attendions tous les jours d'être conduits en galère avec les autres, mais on nous dit qu'il étoit venu un ordre de la cour de nous exiler simplement, parce qu'on n'avoit encore envoyé personne aux galères de ceux qui n'avoient pas fait abjuration. Il resta encore avec nous beaucoup de prisonniers. Le plus grand nombre étoit de ceux qu'on avoit pris au pont de Monvert pour s'être assemblés. Après les avoir ouïs, on en condamna plusieurs à la question. On donna la géhenne à cinq hommes en un jour, et deux jours après à trois autres. On vouloit leur faire découvrir ceux qui avoient assisté à ces assemblées, mais surtout ceux qui y avoient fait la fonction de ministres. Quels maux qu'on leur fit souffrir, ils ne voulurent jamais déclarer qui que ce fût. Ils confessèrent seulement d'y avoir été; ils dirent que c'étoit de nuit, et que leur esprit, occupé uniquement à la dévotion, ne leur avoit pas permis de faire attention à personne.

Il y avoit alors dans ces prisons plus de cent vingt personnes qu'on y retint fort longtemps, et parmi ce nombre des femmes de quatre-vingts ans, qui à peine pouvoient se soutenir.

On nous changea nous quatre, savoir le sieur Hourtet, Fignels, mon fils et moy, de la chambre où nous couchions, sous prétexte qu'on avoit trouvé quelque pierre détachée de la muraille. On nous enfermoit tous les soirs, après nous avoir fouillés fort exactement, dans un cachot sale et puant, et dans lequel couchoient ceux qui avoient commis les plus grands crimes. On y fit couler l'ordure des lieux, pour en rendre la puanteur plus insupportable. On nous faisoit sortir tous les matins, mais quelquefois le sieur Hourtet et moy y passions la journée entière; nous étions comme accoutumés à cette puanteur, et elle ne nous empêchoit pas d'y faire nos dévotions avec une joye indicible. C'étoit particulièrement le dimanche et le mercredi que nous restions dans le cachot. Nous passions ces jours-là dans l'humiliation et dans le jeûne. Nous y chantions les louanges de Dieu à voix haute; nous y faisons nos prières sans distraction et avec beaucoup de repos. Nous y lisions la Parole de Dieu et des sermons fort consolans, que quelques âmes charitables nous avoient prêtés. Plusieurs de nos frères nous imitèrent dans ces exercices pieux, entre autres M. Matthieu, M. Daudé, et les deux proposans dont j'ay parlé. Ces derniers écrivoient tous les jours des lettres d'exhortation à quantité de bonnes âmes de la ville qui avoient eu la foiblesse de signer. C'étoit pour les exhorter à tout quitter pour mettre leur

conscience en repos, surtout à n'aller jamais à la messe, et à tout souffrir plutôt que de faire des actes de la religion romaine. La bénédiction de Dieu se répandit sur ces lettres. Ces bonnes gens nous venoient voir tous les jours en foule, et nous protestoient qu'ils s'exposeroient désormais à tout plutôt que de faire ce qu'on exigeoit d'eux. Dieu leur a fait la grâce de les conserver dans ces heureuses dispositions; il n'a pas permis qu'on les ayt recherchés pour les visites qu'ils nous avoient rendues, et nous voyons aujourd'hui avec plaisir qu'un grand nombre sont sortis du royaume et se sont heureusement relevés de leurs chutes.

Une de ces lettres d'exhortation, que M. Matthieu écrivoit aux demoiselles d'Audemar, prisonnières à Sommières, tomba entre les mains de M. le duc de Noailles; il l'envoya incessamment à M. le juge criminel de Nîmes, avec ordre de mettre dans un cachot celui qui l'avoit écrite. M. Matthieu ne désavoua point cette lettre; il dit, au contraire, que dans cette occasion, il avoit fait à autrui ce qu'il voudroit qu'on luy fit; que non-seulement il avoit écrit cette lettre, mais encore beaucoup d'autres, qu'il ne s'en repentoit point, qu'il en écriroit toujours tant qu'il auroit la liberté de le faire, et qu'enfin il croiroit enfouir le talent que Dieu luy avoit confié, s'il ne continuoit d'écrire de ces sortes de lettres aux pauvres membres de Jésus-Christ. Le juge et quelques conseillers s'excusèrent sur l'ordre exprès de M. de Noailles, et lui firent des protestations d'amitié. Il n'y eut pas jusqu'au concierge qui ne luy fit compliment en l'enfermant dans le cachot. Nous luy dîmes qu'apparemment la mauvaise odeur du lieu le faisoit beaucoup souffrir. Il nous répondit qu'en entrant il l'avoit sentie, mais qu'il s'y estoit d'abord accoutumé. Il ajouta qu'on luy feroit plaisir de le laisser là, qu'il regardoit cet endroit comme le lieu de son repos, puisqu'il y pouvoit prier Dieu en liberté, y chanter ses louanges et lire sa sainte Parole. Il étoit ravi surtout, nous disoit-il, de ce qu'il n'entendoit point renier le saint nom de Dieu, ni prononcer des paroles deshonnêtes, comme il entendoit, lorsqu'il avoit la liberté d'aller dans toutes les chambres de la prison. On le fit sortir de ce cachot quatre ou cinq jours après. Il étoit fort aimé de tous. C'étoit un homme d'une droiture de cœur assurément peu commune, d'une sincérité admirable, et d'une douceur que rien n'étoit capable d'émouvoir. A son imitation nous écrivîmes plusieurs lettres à nos familles; nous leur mandions des prières que nous avions

composées selon la circonstance du temps. Nous les exhortions à donner gloire à Dieu, à se relever de leurs chutes, et à s'exposer à tout souffrir pour mettre leur conscience en repos.

Il ne faut pas oublier de remarquer qu'on nous avoit un jour enfermés dans l'endroit où l'on dit la messe. Nous vîmes entrer tout d'un coup un de ces moines qui demeurent à Saint-Jean, avec M. de Bagars, ministre révolté de Saint-Félix. Ce moine nous aborda fort doucement, nous traita de frères, nous dit que nous étions tous chrétiens, qu'il n'y avoit pas beaucoup de différence de nous à eux, puisque tous retenoient les points fondamentaux de la religion chrétienne. Il ajouta que nous ne devons point nous allarmer, qu'il ne venoit pas pour nous inquiéter, qu'il nous prioit de luy accorder un moment d'audience, qu'il vouloit nous faire un petit discours, que même il fairoit la prière comme nous le pratiquions après la prédication, et qu'ainsi il ne doutoit point que nous ne fussions dans le respect pendant la prière. Un de nous luy répondit que pourvu qu'il ne s'adressât qu'à Dieu seul, nous ne manquerions pas d'être dans le respect qui est dû à cet Etre souverain.

Il nous fit un méchant petit discours dans lequel il prétendoit prouver que les sentiments de l'Eglise romaine étans bien compris, et ses mystères bien entendus, il n'y avoit ni erreur dans sa doctrine, ni idolâtrie dans son culte, comme les protestans l'en accusent. Il s'efforça à nous montrer la conformité de son Eglise avec l'ancienne, et fit tout ce qu'il put pour nous bien persuader sa religion. Il nous avertit sur la fin de son sermon qu'il alloit faire la prière, comme il nous l'avoit promis, et nous exhorta à être dans le respect. Nous ôtâmes le chapeau, et nous demeurâmes debout. Il commença par remercier Dieu de ce qu'il luy avoit fait la grâce d'annoncer sa Parole, et le pria de la graver profondément dans nos cœurs. Il coupa court et dit d'abord l'Oraison dominicale, qu'il fit suivre de l'*Ave Maria*. Nous nous couvrîmes alors. Le fils de M. Nuis, conseiller, qui se trouva près du sieur Hourtet et de Fignels, leur fit sauter brusquement le chapeau de la tête, et leur dit d'un ton fort aigre : « Vous nous scandalisez. » Ils relevèrent leur chapeau et dirent tout haut qu'ils n'étoient pas de cette religion qui invoque les saints et les saintes, qu'ils ne pouvoient leur adresser aucune prière ; et que si on n'avoit invoqué que Dieu seul, ils seroient demeurés dans le respect.

Après que notre moine eut expédié ses oraisons de la Vierge, ses litanies et son *Credo*, il vint à nous, et nous dit fort doucement que nous avions tort de les avoir ainsi scandalisés, puisque nous-mêmes lisions bien dans l'Evangile la Salutation angélique qu'il avoit dite. Nous luy répondîmes qu'il étoit vrai, mais que pour ce qui étoit de l'invocation des saints, il n'y en avoit aucune trace dans toute l'Ecriture sainte, et qu'au contraire Dieu l'avoit défendue fort expressément. Il nous quitta fort mal satisfait, et nous dit, en partant, que nous étions des entêtés et des opiniâtres, et que nous ne manquions pas de nous faire des affaires.

Le fils de M. Nuis faisoit toujours grand bruit, il nous menaçoit de dire à son père le peu de respect que nous avions témoigné; mais M. Matthieu et M. Daudé lui représentèrent qu'il ne feroit pas bien, que nous étions gens résolus, et d'autant mieux que nous avions raison d'en avoir agi de cette manière. La résolution que nous témoignâmes produisit un bon effet; car au lieu qu'on forçoit à coups de bâton tous les prisonniers qui avoient fait abjuration d'entendre la messe, on nous faisoit sortir de la chambre pour ne les pas scandaliser. Il se trouva un prisonnier nommé Ricart de Saint-Bauselle, qui, quoiqu'il eût fait abjuration, ne voulut jamais assister à la messe, quelque violence qu'on sût lui faire; il soutint toujours qu'on l'avoit surpris, qu'il avoit fait abjuration pendant qu'il étoit fort malade, ne sachant ce qu'il faisoit, et qu'il prétendoit mourir dans la religion réformée, dans laquelle il avoit eu le bonheur de naître. La résolution qu'il témoigna fit qu'on ne l'obligea plus à entendre la messe. Je crois qu'il est à présent en Amérique.

Quelque temps après, M. le juge criminel vint nous dire qu'il avoit ordre de nous envoyer à Aigue-Morte, dans la tour de Constance. Il exhorta fort M. Matthieu à s'accommoder au temps, et lui dit qu'assurément nous ne pourrions subsister dans cette tour, à cause du mauvais air et de l'infection qui y régnoient. Il lui répondit que puisque Dieu l'appeloit à cela, il ne faisoit pas résister à sa volonté; que ce même Dieu qui avoit créé toutes choses pourroit bien, s'il le trouvoit bon, lui rendre cet air favorable pour la conservation de sa santé et de celle de ses frères compagnons de ses liens; et qu'enfin si Dieu vouloit l'affliger de maladie, il recevrait ce châtiment avec patience, sans murmurer et comme venant de sa part.

(La fin au prochain cahier.)

GENÈVE ET CONSTANTINOPLE.

1733.

(Suite des extraits communiqués par M. Heyer.)

8 novembre 1734 (p. 649). — M. le Premier a invité le conseil de délibérer sur la réponse que doit faire M. Turretin à la lettre qu'il a reçue du sieur Chevrier de Constantinople du 14 août dernier..., et en étant opiné, l'avis a été qu'il y a lieu de luy écrire que nos citoyens, qui sont à Constantinople, doivent se contenter de jouir de leurs privilèges avec beaucoup de prudence et de modération, que l'extension qu'ils veulent faire de leur commerce et les mémoires qu'ils voudroient présenter à ce sujet à M. le comte de Maurepas pourroient donner lieu à des examens qui peut-estre ne leur conviendroient pas, que la citation des traittés dont ils parlent a beaucoup de délicatesse, que les Marselois en particulier sont fort jaloux de leurs privilèges, et ont un privilège pour négocier en Levent, et qu'ainsy si on donnoit un mémoire, on ne manqueroit pas de le leur communiquer, et qu'ils s'y opposeroient, et que cela donnant lieu à l'examen du commerce qu'ils font pourroit leur faire perdre la protection de M. l'ambassadeur dont ils jouissent.

7 juin 1735 (p. 312). — M. le Premier a rapporté que spectacle Turretin, professeur, est allé chez luy de la part de la vénérable Compagnie, pour luy communiquer une lettre qu'il a reçue de M. Paine, chapelain de M. l'ambassadeur d'Angleterre à la Porte, dattée de Constantinople du 3 mars de cette année, dans laquelle il luy marque que M. Gonet, chapelain de M. l'ambassadeur de Hollande, est arrivé dès le mois d'octobre dernier, que les Hollandois et ceux de la Congrégation genevoise en ont été fort réjouis, qu'il se fait aimer de tous ceux qui le cognoissent et a beaucoup de talens, et qu'ils ne manqueront pas d'en tirer un grand avantage, aiant l'intérêt de leurs âmes fort à cœur, et étant un très digne pasteur.

12 septembre 1734 (p. 485). — On a lu une lettre des procureurs de la Congrégation genevoise... sur quoi il a été dit que l'on écrira suivant leur désir à M. de Villeneuve.

PIÈCE ANNEXÉE (*ibid.*) :

A Genève, Monsieur Turretin, secrétaire d'Etat.

A Galata-lès-Constantinople, ce 16 mars 1735.

Nous avons reçue la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire le 13 novembre. Nous serons toujours appliqués à mériter, par notre bonne conduite, l'estime et l'affection de nos magnifiques et très honorés seigneurs.

Nous vous supplions de les aviser que nous avons reçu des sieurs Jacques Cassin, Jacques Chappuis et Louis-Philippe Jaquet, les deux cents livres pour la seconde année qu'ils nous ont fait la grâce de nous accorder par don gratuit pour le lecteur et maître d'école de notre congrégation ; nous en avons fait un reçu aux sus-nommés, lequel éntent présenté au trésorier de l'Etat, on nous fera la grâce d'en conter la valeur : nous en aurons à jamais une reconnaissance sans borne.

M. de Villeneuve, ambassadeur de France, a donné, il y a peu de jours, des marques essentielles de sa protection et de sa bonté pour notre troupeau ; sur des plaintes que nous lui fîmes que Jacob Goy, un d'entre nous qui a famille à la patrie vivoit dans le dérèglement, il le fit saisir à notre réquisition et garder dans son palais pendant cinq semaines, l'ayant traité non comme un étranger, mais comme un bon père qui veut ramener son fils de ses égarements, et après plusieurs remontrances, il l'a remis à deux membres de notre troupeau pour veiller à sa conduite et avoir soin de le faire travailler afin qu'il paye ses dettes, sous menace très expresse que s'il retombe dans ses égarements, M. l'ambassadeur le fera saisir, mettre aux fers et l'envoyera dans cet état à Genève. Nous avons encore d'autres sujets qui ne méritent pas moins de sévérité, et Son Excellence est très satisfaite de voir que nous nous appliquons à réprimer ceux qui se gouvernent mal ; il nous a assuré qu'il interposeroit toujours son autorité pour nous seconder ; nous espérons que le magnifique Conseil approuvera notre conduite à cet égard, et qu'il nous fera la grâce de faire écrire une lettre à M. l'ambassadeur pour le remercier de sa protection et de ses soins pour nous, et le prier aussi qu'il lui plaise nous les continuer. C'est une faveur pour laquelle nous supplions instamment nos magnifiques et très honorés

seigneurs de ne point différer à nous l'accorder, elle produira un bien très avantageux et contribuera beaucoup au bon ordre dans notre troupeau. Acceptez que nous vous priions de solliciter pour qu'elle nous soit envoyée : vous obligerez des cœurs reconnaissants et qui vous sont dévoués.

A tous ces avantages nous devons en joindre d'autres qui ne sont pas moins précieux, c'est d'avoir pour pasteur M. Gonnet, qui sait parfaitement les devoirs de sa charge et qui les met exactement en pratique, et avec toute la modération et la prudence possible; il y a entre lui et M. Payne, à qui nous avons de si grandes obligations, une amitié et une estime particulière. Nous continuerons sans cesse nos vœux les plus ardents au ciel pour la prospérité de l'Etat, du magnifique Conseil et en particulier pour vous, Monsieur, à qui nous donnerons toujours des marques de notre respectueux attachement; cest avec ces dispositions que nous avons l'honneur de nous nommer, etc..... Nous sommes aujourd'hui, Monsieur, au 30^e de juillet, c'est par un cas qu'il ne nous a pas été possible de prévoir que l'original de la présente copie ne vous a pas été rendu; nous vous supplions de ni pas faire moins d'attention et de nous être de plus en plus favorable, comme aussi de nous pardonner si, contre l'usage, un seul de nous se trouve ici signé, cest que nous sommes tous dispersés dans les campagnes aux environs de cette capitale à cause du mal contagieux. C'est avec tout le respect possible que nous avons l'honneur d'être, Monsieur, vos très humbles et obéissants serviteurs les procureurs de la Congrégation genevoise, et pour tous a signé :

JEAN CHEVRIER, procureur.

14 mars 1736 (p. 175). — On a lu une lettre des sieurs procureurs de la Congrégation établie à Constantinople, dans laquelle ils rendent compte de l'état de leur bourse, et prient qu'on veuille leur continuer la pension de 200 livres qu'on leur avoit accordée pour trois ans, et écrire à M. de Villeneuve, ambassadeur de France, pour le remercier des bontés qu'il a pour eux. Ils se plaignent ensuite de la mauvaise conduite du sieur Jaques Cartier, natif, qui doit estre revenu en cette ville, et prient qu'on veuille l'arrester, ou que s'il est retourné à Constantinople, on prie M. l'ambassadeur de le faire remarquer pour Marseille, et d'user de sévérité envers tous ceux qui s'écarteront de leur devoir. (Voir cette lettre plus loin.)

24 mars 1736 (p. 175). — On a lu la lettre de la Congrégation genevoise établie à Constantinople, du 13 janvier dernier, laquelle est jointe au présent registre, et en estant opiné, l'avis a esté d'accorder la continuation de la pension de 200 livres pour l'entretien du maistre d'école, et ce pour trois années à venir, d'écrire à M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France, pour le remercier des soins qu'il s'est donnés à leur égard, et le prier de les continuer; qu'on lui écrira aussi sur ce qui regarde le sieur Jaques Cartier pour le prier d'y pourvoir suivant sa prudence, et que si ledit Cartier vient en cette ville, il sera assigné céans pour répondre sur le contenu de laditte lettre.

PIÈCE ANNEXÉE.

Magnifiques et très honorés seigneurs, nous vous supplions humblement d'agréer nos soumissions, nos respects et nos vœux sincères dans cette année 1736, et nos prières au Tout-Puissant. Qu'il lui plaise faire prospérer l'Etat et répandre ses plus précieuses faveurs sur Vos Seigneuries en général et en particulier.

Par vos soins et par votre secours notre Congrégation se voit aujourd'hui tranquille et avec quelque puissance de secourir ses familles dans le besoin; elle possède en argent comptant 2,826 livres, provenues de ses débits, desquels on a retiré et réalisé tout ce qu'on a pu, et aussi des collectes et des charités qu'on a receues, particulièrement de Vos Seigneuries et de MM. les Hollandois établis à Constantinople et à Smyrne : ils nous ont donné depuis deux années près de 500 livres.

Nous avons fait un receu aux sieurs Cassin et Chappuis nos consi-toyens, pour les 200 livres argent courant de Genève qu'ils nous ont comptées pour la troisième année du don gratuit que Vos Seigneuries ont bien voulu accorder à notre troupeau; nous les supplions d'en ordonner le payement à celui qui sera le porteur de notre aqui.

Vous voyés, magnifiques seigneurs, l'effet qu'a produit votre charité, nos fonds ont considérablement augmentés, c'est à votre imitation que nos frères Hollandois se sont montrés généreux, c'est par vos soins que nous commençons à avoir quelque forme d'ordre, nous exaltons tous vos bienfaits, nous nous appliquons à en perpétuer notre vraye reconnaissance et à redoubler nos attentions affin de

nous en rendre dignes. Nous nous flattons que Vos Seigneuries ne calculeront point avec nous, et qu'elles ne feront nulle attention au terme de leur charitable promesse pécuniaire. Nous sommes des enfants de la patrie, nous ne sommes pas assés forts, et capables de fournir par nous-mêmes à nos besoins. Nos dépenses annuelles vont à 800 livres. L'intérêt de notre capital ne nous en produit que 280 : le reste se doit trouver dans nos contributions, c'est un effort où nous succomberons ; il est vray que tous donnent avec joye, mais tous sont foibles, et atteignent à peine à la médiocrité de leurs besoins ; plusieurs ne peuvent y arriver, il leur faut du secours. Le commerce et les mettiers, seuls moyens par lesquels on peut acquérir le nécessaire à la vie, sont ici tout à fait languissants ; ne resserrés pas sitôt vos générosités envers nous. De grâce, magnifiques et très honorés seigneurs, accordés-nous encore quelques années vos charités, vous ferés un bien public, Vos Seigneuries verront que nos soins et nos efforts seconderont leurs secours, nous agirons par tant d'endroits que, nous arriverons par la bénédiction d'en haut à avoir un cappital suffisent pour l'entretien de nos écoles, et pour l'utilité de nos pauvres ; ce sera un bien général, il appartiendra à chaque individu de la patrie.

Magnifiques et très honorés seigneurs, c'est un motif remplis de si excellantes conséquences, il est si digne de la grandeur et de la beauté de vos sentiments que, nous ne douttons nullement que Vos Seigneuries y signaleront de plus fort leur zèle et leur générosité. Dans cette douce espérance, nous finissons ici nos sollicitations, persuadés quelles auront tout le bon effet que nous pouvons espérer et nous allons traiter d'un autre sujet, pour lequel nous implorons de nouveau votre justice et votre ottorité.

Magnifiques et très honorés seigneurs, Jaques Cartier, natif de Genève, faiseur de boîtes de montre, et fils de deffunt Cartier qui avait boutique de chapelier au bas de la rue du Boule, s'étant marié il y a une année, à Constance Marchand, fille de Jacob Marchand et de Glaudine Burdet par libre choix et ayant eu un long tems pour si déterminer, a donné des preuves d'un mauvais cœur et très mal intentionné, refusant le simple nécessaire à sa femme, usent sans sujet envers elle de mauvais traitements et de grandes violances, elle étent d'un naturel doux et raisonnable, n'ayant rien, soit dans sa figure ni dans sa conduite qui puisse et doive porter son mary à mal agir

envers elle. Ledit Cartier s'étoient déterminé depuis quelque tems à faire un voyage à Genève pour l'utilité de ses affaires, les parents de sa femme joints à elle ont souhaittés qu'il lui fit un contrat public, par lequel il lui reconnoitroit quelque somme, en conséquence de ce qu'elle est sa légitime épouse et du peu qu'elle lui a apporté en dotte, à quoy ledit Cartier n'a jamais voulu consentir, mais au contraire s'est porté à des violences inexprimables, contre tous ceux qui ont voulu lui en parler, n'ayant pu contrindre l'impétuosité de son tempéremment devant M. notre très digne pasteur Gonnet, qui a bien voulu à diverses reprises, et avec toutte la modération possible, lui faire envisager son tort et le rapeler par de sages remontrances à pratiquer les devoirs d'un vray chrétien, ce qui a été sans effet, mais au contraire, ledit Cartier s'étoient montré toujours plus indocile se vantant partout de ne se vouloir soumettre à personne et prétendant vivre dans l'indépendance et le dérèglement sans aucune retenue, méprisent toute personne en dignité, tant au spirituel qu'au temporel, affectant de dédaigner tout bon conseil, et même de ne plus assister au service divin.

Nous vous accusons, magnifiques et très honorés seigneurs, ledit Jaques Cartier comme un homme violent et emporté au plus haut point, comme un impie, un mauvais mary et un avare sordide. Nous supplions Vos Seigneuries qu'à son arrivée à Genève elles ordonnent contre luy, selon l'exigence du cas et plus particulièrement qu'elles nous fassent la grâce d'insister auprès de monseigneur le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France à la Porte Ottomane, pour que au retour dudit Cartier à Constantinople, monseigneur ambassadeur use envers lui et envers tous ceux de nous qui n'auront pas une bonne conduite, de la sévérité et des peines que mérite le désordre, et que si ledit Cartier, après être revenu à Constantinople ne donne pas des marques de piété et d'une bonne conduite, tant envers Dieu qu'envers sa femme et envers tous, il soit rembarqué et reconduit à Marseille, avec deffense, sous peine d'encourir de plus sévères châtimens, de retourner jamais à Constantinople ; cette sévérité sera selon la justice, elle produira un effet merveilleux, elle nous rendra tous plus sages et plus soumis, et par là nous serons plus dignes de la protection de Son Excellence de France, de laquelle nous recevons sans cesse des marques signalées de sa bienveillance, et si nous osons le dire, qui a pour nous des bontés paternelles.

Nous vous supplions, magnifiques et très honoré seigneurs, de vouloir bien lui en faire par écrit quelques remerciements, un mot de la part de Vos Seigneuries sera infiniment plus digne auprès de luy que toutes nos démarches et que toutes nos expressions, et par là vous ajouterez un signalé bienfait aux grâces que nous avons déjà reçues de vous ; nous redoublerons nos vœux, nos soumissions et nos respects pour le magnifique Conseil, et pour chacune de Vos Seigneuries. Nous avons l'honneur d'être, magnifiques et très honorés seigneurs, avec tout le respect et toute la soumission possible, vos très humbles et très obéissants et très obligés serviteurs. Le ministre et les procureurs de la Congrégation genevoise. *J.-P. Gonnet*, pasteur, *J. Chevrier* (la lettre paraît être écrite de la main de *J. Chevrier*), *J.-Louis Goy*, *Jaques Cassin*.

A Galata de Constantinople, ce 13 janvier 1736.

Aux magnifiques et très honorés seigneurs, les Sindics et Conseils de la république de Genève.

Nous *Louis Sauveur*, marquis de Villeneuve, conseiller d'Etat et ambassadeur.

(Suit la légalisation.)

13 juillet 1736 (p. 371). M. le sindic Buisson a dit que spectable Sarrasin est venu chez luy pour communiquer une lettre que le vénérable Consistoire a reçue de la Congrégation genevoise de Constantinople, sous la datte du 14 avril dernier, dans laquelle ils marquent que M. Thomas Paine, qui a esté chapelain de la nation angloise pendant dix-sept ans et qui a pris tous les soins imaginables d'eux, a esté rappellé, et ils prient qu'on veuille écrire en sa faveur à M. l'archevêque de Cantorbéry. Arresté de laisser le vénérable Consistoire en liberté de faire ce qu'il jugera convenable.

12 novembre 1736 (p. 518). — On a lu une lettre de M. de Villeneuve, ambassadeur de France à Constantinople, datée du 1^{er} juillet. (Suit l'analyse.)

LETTRE ANNEXÉE (*ibid.*) :

Messieurs les syndics du Conseil de Genève, à Genève.

A Constantinople, le 1^{er} juillet 1736.

Messieurs, je suis très sensible à l'attention qu'ont eue vos citoyens qui résident à Constantinople sous la protection de Sa Majesté,

de vous informer que je ne néglige aucune occasion de leur en faire ressentir les effets, et vous devez être très persuadés que je continueray de leur rendre tous les bons offices qui dépendront de moy.

Les plaintes qui m'avoient été portées contre le nommé Jacques Cartier, rouloient principalement sur le peu d'égard qu'il avoit pour son épouse, dont la conduite n'a rien que de régulier ; il parut avant son départ se repentir des violences auxquelles il s'étoit porté à son égard, et s'il persiste à son retour dans les sentiments où il témoigna d'être alors, il y a lieu d'espérer que je n'auray besoin de faire usage de l'autorité du roy, que pour favoriser son établissement en ce pays.

Je vous rends mille grâces des vœux obligeans que vous voulez bien faire pour moy, et je vous prie d'être persuadés qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

VILLENEUFVE.

13 novembre 1736 (p. 520). — On a lu une lettre de la Congrégation genevoise établie à Constantinople, en date du 27 aoust dernier, par laquelle ils remercient le Conseil de ce que l'on a fait pour eux.

(Voir cette lettre sous la rubrique X.)

5 avril 1737 (p. 126). — On a lu une lettre de la Congrégation genevoise de Constantinople, écrite au conseil sous la datte du 1^{er} décembre dernier et une à noble Turretin, du 12 janvier dernier, lesquelles sont jointes au présent registre, et en estant opiné l'avis a esté de leur en accuser réception, de leur envoyer deux exemplaires de nos Edits, de leur donner les éclaircissemens qu'ils nous demandent, et à l'esgard de la réquisition qu'ils font sur la manière dont ils se doivent conduire pour punir les libertins et ceux qui n'ont pas une conduite régulière, de leur marquer qu'ils doivent s'adresser à M. l'ambassadeur de France et de le prier d'y pourvoir, en leur marquant qu'on ne peut leur envoyer le pouvoir qu'ils demandoient à ce sujet.

LETTRES ANNEXÉES (*ibid.*) :

I. Monsieur, nous avons eu l'honneur de répondre le 12^e janvier à celle que vous avés bien voulu nous écrire par Jaques Cartier. S. E. l'ambassadeur de France, et aussi notre très digne pasteur

M. Gonnet, lui ont fait les remontrances nécessaires sur la conduite qu'il devoit tenir avec sa femme; il leur a promis de si conformer; cest à présent à cette même femme et à ses parents à prendre les mesures convenables pour arriver au but d'un contrat public, qui puisse lui assurer quelque chose au cas que son mari meure avant elle; nous sommes prêts à leur prêter à tous nos bons offices, c'est de quoy nous avons particulièrement assuré ledit Cartier. Il vient de nous causer par son imprudente avidité et ses violances de très grands embarras et beaucoup de dépense; voici le fait en substance :

Un projet qu'il avoit formé, dans le dessin de beaucoup gagner, mais très mal conduit pour y réussir, lui fit, dans son dernier voyage, amener cinq ouvriers de différente profession, et deux filles genevoises; il n'a pu se concilier tous ces esprits, nous devons convenir que ce n'est pas lui seul qui a tort; dans la plupart de ces sept personnes il y a eu beaucoup de mauvaise disposition, et nous ne voulons pas excuser les nommées René Servet, Marie Dunant, qu'il a menées de Genève à Constantinople, la première faiseuse de chaînettes et couturière en linge, l'autre cuisinière et servante, lesquelles s'étoient engagées pour six années avec ledit Cartier, et ne devoient ni ne pouvoient pendant tout ce temps employer leurs talents pour nul autre que pour lui, et ce sous des conditions dont elles étoient convenues par un acte dressé à Genève par Dubi, nottaire; ces deux filles n'ont pu rester chez ledit Cartier. Le 9^e mars dernier elles furent porter leurs plaintes à M. l'ambassadeur de France, par-devant lequel il nous a fallu prendre fait et cause en main, et entrer en procès contre le sieur Cartier, qui ne vouloit leur rendre ni hardes ni outils. S. E. a fait citer de part et d'autre des témoins pour connoître des raisons qu'elles alléguoient pour ne plus rester chés Cartier, lesquels ont prouvés ses violances et ses emportements. Sur quoi l'ambassadeur a décidé que leur acte avec Cartier fût cassé, que les hardes et outils à elles appartenant fussent rendus, que Marie Dunant fusse renvoyée à Marseille au frais du sieur Cartier, que René Servet restasse ici, moyennant que nous fussions garants de sa bonne conduite, et que les frais du procès fussent payés moitié par nous moitié par Cartier, ce qui a été exécuté. Nous fîmes embarquer la susdite Dunant le 27^e mars pour Marseille, c'est un mauvais sujet de moins parmi nous. Si la Servet veut être sage et appliquée, elle peut gagner beaucoup dans ce pays. Ce sont ces considérations qui

nous ont portés à indiquer à S. E. qu'elle restât ici afin qu'on ne nous reprochât pas de refuser nos bons offices à ceux de la patrie qui peuvent tirer des utilités avantageuses de leurs talants dans ce pays, nous ne négligerons rien pour lui inspirer son devoir et la rendre sage et vertueuse; mais la dissipation, la friandise et la paresse, pour ne pas dire pis, nous paroissent si fort invétérées en elle, qu'il n'appartiendra jamais aux forces humaines de les en chasser; elle nous a déjà donné de grands embarras, et si elle ne se corrige, nous serons obligés de la renvoyer à Marseille, ce qui nous coûtera beaucoup. C'est triste pour nous que nous souffrions de l'imprudence de M. Cartier : il a amené dans ce pays des libertines lesquelles ni peuvent rester sans nous causer beaucoup de déshonneur et de dépenses, il faut que pour les renvoyer nous payions de l'argent de la communauté qui ne doit servir qu'au soulagement des pauvres et à la pension du maître d'école; nous avons déjà déboursés pour ces filles 60 l. argent de France, et le passage de la Servet d'ici jusques à Marseille nous coûtera au moins 200 l., y compris sa quarantaine; voilà pour notre Congrégation une cruelle dépense causée par l'imprudence de M. Cartier.

Un nommé Jean-Jaques Goudon, citoyen de Genève, étant au service des Moscovittes en qualité de volontaire, fut fait prisonnier de guerre par les Tartares le 23 juillet 1736, fut présenté au grand kam qui l'expédia au grand vesir à son camp à Babaday, et de là fut transféré ici pour être esclave du grand seigneur où il a resté comme tel cinq mois à la chaîne et aux fers dans la prison du Bagno et a été réclamé comme Alleman par S. E. Talleman, ambassadeur de l'empereur; nous ne lui avons laissés manquer de rien, soit pour sa nourriture, vettements et autres secours dans une maladie qu'il a soufferte; il est parti le 3^e du mois dernier pour Vienne aux dépens de l'empereur, nous lui avons compté 93 piastres et 15 aspres, monnoye de ce pays, pour s'équiper audit Vienne, ou pour lui aider dans son dessin de retourner en Moscovie; il nous en a fait son billet, promettant qu'il nous le remboursera sitôt que la Providence lui en fournira les moyens : nous avons déboursés en général pour lui 150 piastres ou 450 l. argent de France, nous ni avons point de regret, il nous a paru un compatriote très galant homme, plein de bon sens, sage dans ses meurs, pieux et de fort bonne mine; il est âgé d'environ 26 ans, a fait son apprentissage de draperie à Genève

chés M. J.-J. De la Corbière, qui est son parrin; il a son père et sa mère à Turin, le père est fabricant de dorure, il ne nous a déclaré son véritable nom qu'après avoir été libre, se faisait toujours nommer de la Ru; il a une sœur mariée à Genève dont nous ne nous souvenons pas du nom, il doit y avoir aussi un frère qui est son cadet.

Vous aurés appris comme jusques à aujourd'hui nous avons pris la liberté de nous prévaloir de deux années sur le don gratuit que nos magnifiques et très honorés seigneurs nous ont accordé, selon votre lettre du 29 may 1736, dont nous avons faits deux billets, sçavoir : un en faveur de Barthélemy Massé, datté du 3^e janvier de la présente année, dont nous avons eu l'honneur de vous donner avis le 12^e du même mois; l'autre billet est du 5^e de février suivant en faveur de Jaques Chappuis. Nous espérons que le trésorier de l'Etat ne fera point de difficulté de les payer tous deux quoique le temps en soit anticipé, la nécessité de l'argent nous y a contraints. Nous faisons bien des vœux pour la prospérité de l'Etat, pour celle de nos magnifiques et très honorés seigneurs, et en particulier pour vous, Monsieur, vous suppliant très humblement de ne nous jamais refuser votre protection et de croire, etc., etc.

Les procureurs de la Congrégation genevoise : *Jean Chevrier, Alexandre Westerlen, Jaques Chappuis, Jean-Antoine Definod.*

A Galata-lès-Constantinople, 4 may 1737.

(La fin au prochain cahier.)

MÉLANGES.

COMPTE RENDU DE LA SOUSCRIPTION

EN L'HONNEUR DES AUTEURS DE LA FRANCE PROTESTANTE.

Nous avons été des premiers à associer nos lecteurs à cette souscription (*Bull.*, VIII, 238). Nous reproduisons ici presque textuellement, avec la permission de notre ami M. Henri Bordier, l'intéressant compte rendu qui vient d'être publié par lui pour les souscripteurs. Nous comblerons seulement, sans sa permission, une lacune, en disant la part active, considérable, qui lui revient dans l'accomplissement de cette bonne œuvre, dont il a principalement assuré le succès. C'est un témoignage que nous lui devons. Nous qui savons mieux que personne avec quel cœur il s'y est donné tout entier, et qui avons été si heureux du résultat de tant de soins et de démarches. Qui du reste pouvait mieux apprécier l'ouvrage des auteurs de la FRANCE PROTESTANTE que l'un des deux auteurs à qui l'on doit l'excellente *HISTOIRE DE FRANCE racontée d'après les documents originaux et figurée par les monuments de l'art de chaque époque*? Et une pareille entremise n'a-t-elle pas ajouté encore à l'honneur du *testimonium* offert à MM. Haag?

C. R.

« Depuis l'époque où parut le premier volume de la *France protestante*, c'est-à-dire depuis l'année 1846, les auteurs de ce vaste répertoire biographique dans lequel se trouvent tous les noms qui ont laissé quelque trace dans l'histoire du protestantisme français, ont vu de tous côtés, et jusqu'en dehors de la communion protestante, les esprits éclairés applaudir à leurs efforts. Tous les organes de la presse capables de parler à bon escient de ce grand travail lui ont rendu, chacun à leur point de vue, le plus complet hommage. En voici quelques exemples :

*Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme
français :*

« Les annales du protestantisme français sont encore assez mal connues. La plupart des historiens, soit par crainte de réveiller de douloureux souvenirs, soit par esprit de parti ou simplement par indifférence, ont en général à peine esquissé les principaux traits de ce mouvement religieux qui fut comprimé avec tant de violence par la persécution. Cependant la France a joué dans la Réforme du seizième siècle un rôle important; elle lui a donné non-seulement des chefs, mais en-

core de nombreux adeptes, parmi lesquels figurent des hommes éminents qui rendirent à leur pays d'utiles services et qui contribuèrent à sa gloire. La biographie de ces protestants français qui ont marqué dans l'histoire, soit par leurs talents, soit par leurs vertus, offre, on le comprend, un puissant intérêt. Cette série de nobles seigneurs, de magistrats, de ministres, d'écrivains, de militaires, etc., dont la plupart préférèrent subir la prison, l'exil ou la mort, plutôt que d'abandonner leurs convictions, forme en quelque sorte un martyrologe dont il est bon que le souvenir se conserve, afin que les protestants n'oublient pas à quel prix leurs pères conquirent liberté religieuse, ... etc.»

Journal des Savants (octobre 1853) :

« L'histoire des protestants français qui se sont distingués par leurs actions ou leurs écrits, occupe une très petite place dans nos dictionnaires biographiques. Pour écrire cette histoire, il ne s'agissait pas seulement de compléter ou de rectifier des notices déjà faites, il fallait chercher dans les dépôts publics et dans les archives des familles les éléments d'un travail complètement nouveau : telle est la tâche que MM. Haag ont entreprise et qu'ils poursuivent avec autant d'ardeur que de succès. Leur livre est une œuvre protestante, et ce n'est pas à ce titre que nous le recommanderons, bien qu'on doive généralement louer la modération de leur polémique religieuse; mais c'est en même temps une œuvre historique considérable, qui, en faisant revivre un très grand nombre d'hommes oubliés, met en lumière des documents dont personne jusqu'ici n'avait fait usage. A ce titre, la *France protestante* nous paraît mériter toute l'attention des érudits, etc. »

Athenæum français (mars 1855) :

« Les mots de *France protestante* répondent, et par l'idée qu'ils représentent et par l'histoire des hommes qui se sont dévoués pour sa défense, à un ordre de faits très distinct et très saisissable, où de vastes études peuvent trouver une

base profonde et solide. Aussi ni les bons écrivains, ni les éditeurs de talent n'ont manqué à cette tâche, mais la plupart d'entre eux n'avaient traité jusqu'à présent que des épisodes; MM. Haag frères ont embrassé le sujet dans tout son développement. Leur but n'était d'abord que de faire ressortir les services rendus à la France par ceux de ses enfants qu'elle a persécutés, chassés, torturés pour s'être écartés du sein de l'Eglise romaine, de peindre leurs vertus, leurs lumières, leurs malheurs, et de réclamer pour leur mémoire le respect qui lui est dû, mais que l'esprit de parti se plaît ordinairement à méconnaître.

« Les protestants rigides ont accueilli l'ouvrage avec bienveillance, mais lui ont fait le reproche de manquer de chaleur, de n'être pas inspiré des ardeurs de la foi. Il me semble, au contraire, que là précisément est le mérite qu'il faut louer avant tout dans le livre de MM. Haag. Composant un recueil historique, ils n'ont voulu être qu'historiens; ils ont compris que l'histoire n'est d'aucune religion, et que ce qu'ils eussent gagné en orthodoxie, ils l'eussent perdu bientôt en autorité. Ils l'ont dit d'ailleurs dès leur premier mot : « L'ouvrage que « nous annonçons n'est pas une œuvre de parti : le caractère en « sera purement historique. Exposer les travaux et les écrits « des protestants qui ont honoré leur patrie..., tel est le but que « nous avons eu particulièrement en vue. » Ils auraient pu ajouter que l'esprit de controverse a été si loin de leur pensée qu'ils n'ont négligé aucune occasion de flétrir, soit les violences commises par les premiers réformés durant les guerres du seizième siècle, soit les actes d'intolérance accomplis dans le sein même du protestantisme.

« Le fond de l'ouvrage a tout le mérite que peuvent assurer l'érudition, l'exactitude et la saine critique. Il suffit d'ouvrir nos meilleurs recueils biographiques en regard de la *France protestante* pour juger de la supériorité de celle-ci, sur le terrain auquel elle est consacrée. Nos *biographies* ont été jusqu'à présent des œuvres collectives, et, par conséquent, toujours un peu discordantes, puisque chaque auteur y apporte sa manière, ses connaissances particulières et ses points de vue particuliers. Le livre de MM. Haag se déroule, au con-

traire, avec la mesure, l'égalité, la force que l'unité seule peut comporter, et les faits, au lieu de s'y heurter, s'appuient et se complètent mutuellement. C'est surtout par le nombre des articles tout à fait *neufs* et par le soin avec lequel sont traités ceux qui figuraient déjà dans les biographies ordinaires, que ce recueil est vraiment remarquable.

« Je prends pour exemple les articles d'une lettre quelconque, la lettre D. En comparant la *France protestante* avec la plus volumineuse de nos biographies universelles (celle des frères Michaud), je trouve que soixante-deux personnages inscrits à la lettre D figurent également dans les deux ouvrages, mais qu'en outre *trois cent quatre-vingt-cinq* articles relatifs à des protestants, qui tous ont quelque titre à la renommée, soit par des écrits, soit par des actions dont MM. Haag ont recueilli le souvenir, ne sont mentionnés que par ceux-ci. Quant à la manière dont toutes ces vies, et les anciennes et les nouvelles, sont composées, il n'y a point de comparaison à établir. Douze années d'études spéciales, des recherches dispendieuses, de longs voyages, de nombreuses relations nouées en vue de leur travail, assurent à MM. Haag cette autorité que donnent toujours de consciencieux efforts dirigés avec persévérance vers un but déterminé.

« MM. Eugène et Emile Haag, nés d'une famille protestante du comté de Montbéliard, connus déjà par diverses études historiques sur Luther, sur Calvin, sur Cranmer, archevêque de Cantorbéry, sur la Réformation en Angleterre, habitués depuis longues années dans les bibliothèques et les archives, non-seulement de la France, mais de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Hollande, étaient bien préparés pour la tâche qu'ils ont entreprise. Les matériaux rassemblés par leurs mains débordent dans tout le cours du livre; souvent on trouve groupés sous le nom du personnage principal qui fait le sujet d'un article des indications biographiques sur une foule d'autres gens qui n'ont pu trouver place ailleurs. Tel article comprend ainsi vingt noms divers, et même parfois MM. Haag, faut-il les en blâmer? attirent dans leur galerie protestante des hommes tels qu'Amyot, Cujas, Duaren, et d'autres moins célèbres, qui peut-être bien pro-

testeraient contre cet honneur forcé. Pour chaque biographie, ce ne sont pas seulement les ouvrages imprimés qu'étudient et auxquels renvoient MM. Haag, mais les manuscrits, les mémoires, les correspondances de tout genre conservés dans les bibliothèques publiques de l'Europe, enfouis dans le fatras de nos archives ou perdus dans des papiers de famille. Malgré cette exubérance de noms et de renseignements, les auteurs de la *France protestante* sont toujours clairs, judicieux, abondants sans embarras, pleins de sagacité au milieu du dédale des généalogies et à la hauteur des questions spéciales et si diverses qui surgissent à chaque instant sous leurs pas. La place considérable qu'ils ont réservée à la partie bibliographique donne à leur travail une utilité qui ne s'effacera pas. Tout écrivain de quelque valeur obtient d'eux non-seulement une liste complète et raisonnée de ses ouvrages, mais souvent une analyse ou même des extraits, soit qu'il s'agisse d'œuvres importantes comme l'*Institution chrétienne* de Calvin, les *Mémoires* de d'Aubigné ou les *Juvenilia* de Théodore de Bèze, soit que les auteurs s'occupent seulement, par exemple, du *Mystère de la nativité* mis en vers par Barthélemy Aneau. Après les théologiens, les historiens et les poètes, MM. Haag étudient avec le même zèle et la même conscience les hommes qui ont consacré leur vie à des travaux d'un ordre tout différent, des hébraïstes et des jurisconsultes, des mathématiciens comme Ismaël Boulliau, des artistes comme Androuet du Cerceau et Jean Cousin.

« L'ouvrage se termine par un recueil de pièces justificatives qui comprend les actes les plus importants de l'histoire du protestantisme : édits rendus contre les luthériens et les calvinistes, placards séditieux publiés contre les catholiques, traités et capitulations, procès-verbaux de tous les synodes de l'Eglise réformée de France, etc. Ce curieux recueil n'avait pas encore été fait.

« La *France protestante* n'est donc pas une biographie ordinaire. Le noble but, le dévouement qui ont présidé à sa composition, l'unité qui règne dans tout son ensemble, le fini des détails, la multitude des renseignements qu'on y trouve, et qui sont généralement d'une exactitude irréprochable, font de

cet ouvrage un monument littéraire de haute importance. On a souvent prouvé que les biographes sont faciles à se contenter de peu et enclins à se copier les uns les autres ; mais on peut affirmer que, malgré l'incontestable mérite des différentes *Biographies universelles* que nous possédons en France, tous les articles qu'elles renferment sur des personnages protestants sont comme effacés par la manière dont MM. Haag ont approfondi les questions et par la riche moisson de documents qu'ils ont recueillie. Les historiens et les érudits leur doivent dès maintenant le tribut de leur reconnaissance.

« Quant à ceux qui liront ces volumes, non pour se fournir de science ou pour chercher des armes, mais pour lire seulement et se nourrir l'esprit, ils seront saisis certainement de pensées graves et salutaires. L'histoire de la France protestante est un long et douloureux martyrologe. Pour les familles demeurées fidèles aux principes de la Réforme et de la liberté religieuse, elles pourront y comparer avec la paix dont elles jouissent aujourd'hui les effroyables maux soufferts par leurs ancêtres ; quant à ceux qui ne peuvent porter à ces récits le même intérêt filial, ils ne se rappelleront pas sans tristesse et sans une sorte de remords la parole que le Maître avait enseignée à tous les hommes : *Aimez-vous les uns les autres.* »

Nouvelle Revue de théologie (1861) :

« Ce livre est, en son genre, un chef-d'œuvre. Il a déjà, il aura de plus en plus cette réputation. C'est, comme l'a dit M. Michelet, *une œuvre immense qui a ressuscité un monde.* En effet, l'histoire des protestants de France était ensevelie sous une couche épaisse de mensonges officiels, de calomnies, de préjugés généralement adoptés ; et une ignorance profonde des faits, des hommes et des idées empêchait même les esprits bienveillants de rendre justice à nos pères. Voltaire et son école n'avaient ni connu ni compris ce qu'ils ont quelquefois défendu contre des préventions trop évidemment iniques. Avec une patience et une persévérance imperturbables, une large et mûre érudition et une rare aptitude à traiter des matières très diverses, deux frères ont travaillé ensemble pendant quinze

ans à débrouiller ce chaos, à mettre les faits en pleine lumière. Rien n'a pu les détourner de leur œuvre laborieuse, ni les difficultés matérielles très considérables et sans cesse renaissantes, ni les révolutions qui changeaient autour d'eux la royauté en république, et de la république faisaient un empire, ni les sacrifices personnels auxquels leur travail les a condamnés, ni la cruelle indifférence du public, peu disposé à souscrire aux ouvrages de longue haleine et de prix élevé.

« On pourrait supposer que ces travailleurs enthousiastes auront pris leur sujet trop à gré et auront manqué de l'impartialité qui s'accorde difficilement avec tant de zèle. Il n'en est rien : ces fermes esprits, dans leur activité soutenue, n'ont rien perdu de leur sang-froid. Un sentiment de sévère justice et de haute critique les a constamment animés, et sauf peut-être une objection légère que nous élèverons contre quelques notices sur des poètes d'ordre inférieur, on ne les voit nulle part s'engouer de leur sujet ni exagérer la valeur de leur héros. Aucun genre d'impartialité ne leur a fait défaut, et tel qui déplore les éloges donnés par eux à Rousseau s'est réjoui de voir Spener si dignement loué. Il est possible que d'autres, étroits partisans de Rousseau, aient trouvé trop favorable le jugement porté sur Spener. Mais on reconnaît là des historiens sérieux qui ont voulu et su être justes envers tout le monde et reconnaître partout, sous les formes les plus diverses, ce qui méritait ou l'éloge ou la censure.

« Ce qui paraît vraiment prodigieux dans ce livre, c'est l'énorme quantité de choses nouvelles qu'on y découvre. Nous avons entendu des juges très experts, des historiens d'entre les plus érudits, déclarer qu'ils y trouvaient des lumières nouvelles, et précisément sur ce qu'ils avaient cru savoir le mieux.

« Les archives de l'Etat, les registres de Charenton et des ambassades protestantes à Paris, une foule de collections particulières ou de documents de famille, des correspondances actives et nombreuses ont fourni à MM. Haag un nombre immense de faits, de dates, de généalogies encore inédits. Ceux qui trouvent qu'il y a trop de *livres faits avec des livres*, n'ont point à se plaindre de MM. Haag ; ils ont fait le leur surtout avec des documents manuscrits.

« On a souvent écrit, et même jusqu'à nos jours, l'histoire de France sans bien connaître nos Eglises et leurs annales; on ne le pourra plus à l'avenir sans être inexcusable et sans se discréditer soi-même.

« C'est ainsi que MM. Haag ont rendu un service impérissable, non-seulement au protestantisme français, mais à l'histoire nationale et en général à la science du passé. »

« Une foule d'autres critiques, non moins autorisés que ceux à qui nous venons de laisser la parole, ont parlé de la FRANCE PROTESTANTE avec les mêmes éloges. Il suffit de citer les articles publiés dans *le Lien* (21 mars et 19 décembre 1846, 4 septembre 1847, etc.) par feu M. Charles Coquerel, de regrettable mémoire, qui s'était occupé toute sa vie de l'histoire du protestantisme; ceux de M. Prévost-Paradol dans le *Journal des Débats* (18 novembre 1859), de M. Taxile Delord dans le *Siècle* (30 janvier 1860), de M. Ch. Drion, président du tribunal de Schelestadt, dans la *Revue de l'instruction publique* de Hachette, 1^{er} mars 1860 (1). Les muses elles-mêmes ont daigné s'en occuper. Un honorable pasteur qui s'est fait souvent connaître dans l'Eglise par l'élévation et la facilité de ses vers, M. Vidal, pasteur de Bergerac, a dédié à MM. Haag un petit poème, digne de son talent, et qui commence ainsi :

Frères, honneur à vous ! La France protestante
Admire vos efforts, votre labeur pieux,
Et des enfants émus la voix reconnaissante
Applaudit à l'œuvre savante
Qui fait revivre ainsi les noms de leurs aïeux,
Etc.....

« Les coreligionnaires de MM. Haag ont jugé que ces témoignages émanés des régions littéraires et qui n'avaient pas suffi à faire d'un ouvrage aussi sérieux une fructueuse opération de librairie, n'exprimaient pas assez leurs sympathies. Ils ont voulu, à l'exemple de ce qui se pratique en Angleterre en faveur des personnes qui ont bien mérité du public, offrir aux auteurs un *testimonial* public de gratitude. Cette offrande vient d'être remise entre leurs mains dans des circonstances que les journaux protestants

(1) On peut citer encore *les Archives du Christianisme*, 14 février et 26 décembre 1846; *l'Espérance*, 7 octobre 1847, 20 janvier 1848; *le Disciple de Jésus-Christ*, 21 mars et 19 décembre 1846, 15 janvier 1848; *le Protestant de l'Est*, mars et avril 1847; *la Revue suisse*, mars 1847; *la Réformation au XIX^e siècle*, 29 avril 1847; *l'Allgemeine Zeitung* de Leipzig, 14 juillet 1846; *le Protestantisches Kirchen und Schulblatt*, mars 1847; *le Literarisches Centralblatt* de Leipzig, 22 décembre 1860 (article de M. de Polenz), etc., etc.

ont enregistrées. L'un d'eux, *l'Espérance* du 13 décembre 1861, rapporte brièvement le fait dans les termes que voici :

« Au printemps de l'année 1859, la Conférence pastorale de Paris ayant appris que le grand ouvrage *la France protestante*, publié par MM. Haag frères, n'avait pas trouvé en France et à l'étranger tout l'accueil qu'il méritait, nomma (1) une commission pour s'occuper de cet objet. La commission, composée de MM. les pasteurs Juillerat, GrandPierre, Ath. Coquerel fils et Mettetal, fut chargée : 1^o de rechercher et de mettre en œuvre les moyens de faire mieux connaître un monument de cette valeur élevé à la gloire de nos Eglises ; 2^o d'offrir à MM. Haag frères un hommage de la gratitude des protestants français pour le zèle, la haute capacité et le dévouement dont ils avaient fait preuve en entreprenant et en menant à bonne fin un si vaste travail.

« Après bien des retards, la commission vient enfin de terminer la mission qui lui avait été confiée. Quant au premier point, elle a répandu en France et à l'étranger des circulaires dont le résultat a été d'augmenter, dans une certaine mesure, le nombre des souscripteurs et des acquéreurs de la *France protestante*.

« En ce qui concerne la seconde partie de leur tâche, MM. les pasteurs GrandPierre et Ath. Coquerel fils, délégués par la commission et accompagnés de M. Henri Bordier, qui les a puissamment secondés dans leurs efforts, se sont transportés, le 3 décembre dernier, au domicile de MM. Haag, et leur ont remis à chacun un album richement relié, et à tous les deux une somme de 10,000 fr., comme témoignage de la reconnaissance des protestants français pour l'œuvre importante qu'ils ont accomplie. »

« L'album porte en lettres d'or sur la couverture ces mots :

A M. E. HAAG, TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE OFFERT PAR LES PROTESTANTS DE FRANCE, 1861.

(1) Sur la proposition de MM. Douen, pasteur à Quincy-Ségy (Seine-et-Marne), Puaux, pasteur à Mulhouse, et Ath. Coquerel fils. (Voir ce Bulletin, t. VIII, p. 258, et t. IX, p. 6.)

« Sur la première page est écrite cette dédicace :

SOUSCRIPTION EN L'HONNEUR
DE
MESSIEURS EUGÈNE ET ÉMILE HAAG
AUTEURS DE
LA FRANCE PROTESTANTE
TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE
OFFERT
PAR LES PROTESTANTS DE FRANCE
AUX DEUX SAVANTS FRÈRES
A QUI LES FAMILLES PROTESTANTES FRANÇAISES
DES XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES
SONT REDEVABLES
D'AVOIR CONSACRÉ LE SOUVENIR
DE LEUR PIÉTÉ, DE LEURS SOUFFRANCES ET DE LEURS TRAVAUX
PAR
UN GRAND MONUMENT HISTORIQUE

« Le reste du volume renferme les principales pièces relatives à l'organisation de la souscription avec les noms des souscripteurs.

« Ces circulaires pastorales, ces votes consistoriaux, ces simples listes qui les suivent, forment, par leur réunion, un document important de l'histoire passée et même actuelle du protestantisme français.

« Le présent *Compte rendu* est un extrait de cet album destiné à faire connaître aux personnes qui ont pris part à la manifestation en l'honneur de la FRANCE PROTESTANTE l'usage qui a été fait de leurs deniers. Pour compléter cette brochure et la rendre plus digne, soit d'être gardée comme souvenir et reliée à la suite des exemplaires de l'ouvrage, soit d'acquérir à celui-ci de nouveaux souscripteurs, on l'a fait suivre de la *Table alphabétique* des articles biographiques dont se compose la FRANCE PROTESTANTE, et de ceux qui entreront dans le *volume supplémentaire* que préparent les auteurs. »

Au verso de cette dédicace se trouve placée une note récapitulative ainsi conçue :

« Le chiffre de la souscription, arrêté à la somme de dix mille francs, a été rempli ainsi qu'il suit :

PARIS. Le Conseil presbytéral et cent vingt-cinq souscripteurs.	5,362 fr.
LYON. Le Consistoire et cinquante souscripteurs.	2,000
LE HAVRE. Le Consistoire et quatre-vingts souscripteurs. . .	800
NÎMES. Le Consistoire et quatre-vingt-dix souscripteurs. . .	717
MULHOUSE. Le Consistoire et plusieurs souscripteurs.	353
NANTES. Le Consistoire et plusieurs souscripteurs.	150
BERGERAC, MONTPELLIER, VALENCE (Consistoires).	300
CROS, LAVOULTE, PIGNAN, STRASBOURG, VALLON, VAU- VERT (Consistoires).	228
Soixante souscripteurs de divers départements et de l'é- tranger.	586(1)

(1) Depuis la remise de l'album à MM. Haag, quelques souscriptions en retard ont été reçues. Ainsi le Consistoire de Sauve a envoyé 100 francs, et celui de Mulhouse, 350 fr.

Viennent ensuite les circulaires, délibérations et listes de souscripteurs qu'on va lire, et qui sont suivies du catalogue complet des articles figurant dans les neuf volumes de la FRANCE PROTESTANTE, et d'une liste provisoire de ceux en préparation pour le *Supplément*.

CIRCULAIRE

ADRESSÉE PAR LA CONFÉRENCE PASTORALE DE PARIS
A TOUS LES PASTEURS DE FRANCE.

Paris, le 30 mai 1859.

Monsieur, cher et honoré frère,

C'est au nom de la Conférence pastorale, réunie à Paris les 4, 5 et 6 mai dernier, que nous prenons la liberté de vous adresser à vous.

Nos collègues ni nous nous n'avons pas la prétention de venir vous apprendre qu'un beau et riche monument, indispensable à l'histoire et à la littérature du protestantisme français, s'élève, depuis plusieurs années, à l'honneur de nos Eglises. Vous connaissez ce grand travail et vous avez déjà nommé la *France protestante*, entreprise par MM. Haag frères et non encore achevée. Cet immense ouvrage biographique, qui contient la vie de tous les protestants célèbres à un titre quelconque, embrasse tout le champ de l'archéologie protestante. Il n'est pas un nom tant soit peu connu, pas un fait de quelque valeur, pas une date douteuse ou contestée, pas une question de critique historique, que les savants auteurs n'aient ou exposés ou élucidés. Pour atteindre ce but, ils ont fouillé les bibliothèques, consulté de nombreux documents inédits, profité de beaucoup de papiers de famille. Il est impossible de se faire une idée des labeurs, de la patience, du zèle et du désintéressement dont ils ont fait preuve depuis nombre d'années, sans se lasser un seul instant.

Mais soit que l'étendue et le prix de l'ouvrage ne l'aient pas mis à la portée de beaucoup de fortunes, soit que l'on ait voulu attendre qu'il fût complet pour en faire l'acquisition, l'on peut dire que l'intérêt manifesté par le public protestant de notre

pays n'a répondu ni à la grandeur ni à la générosité de l'entreprise. Les choses en sont au point que, découragé par le peu d'accueil fait à la France protestante par nos coreligionnaires, l'éditeur, M. Joël Cherbuliez, a eu un moment l'idée de ne la point continuer, et de laisser interrompue une œuvre qui lui a déjà coûté des sacrifices considérables.

La Conférence pastorale a pensé, Monsieur et cher frère, qu'une fois informées de cet état de choses, nos Eglises ne souffriraient point que les tomes IX et X de la *France protestante*, les seuls qu'il reste à publier, ne parussent pas, faute de souscripteurs. Ce serait un malheur pour nos Eglises et pour le protestantisme français tout entier; et c'est pour conjurer ce malheur que la Conférence pastorale de Paris nous a chargés de faire appel à votre zèle, et par vous, Monsieur et cher frère, au zèle de votre Conseil presbytéral, de votre Consistoire et des membres de votre Eglise en général.

En conséquence, après y avoir mûrement réfléchi et avoir cherché à nous pénétrer de l'esprit et de la lettre du mandat qui nous a été confié, voici ce que nous avons cru pouvoir prendre la liberté de vous proposer et de vous demander :

1° D'engager votre Conseil presbytéral, s'il ne l'a déjà fait, à souscrire à un exemplaire complet de la *France protestante*, pour la bibliothèque de votre Eglise;

2° D'inviter votre Consistoire à en faire de même pour sa propre bibliothèque;

3° D'encourager les membres de votre troupeau, à qui leurs ressources le leur permettent, à se procurer l'instructive et édifiante publication de MM. Haag;

4° Enfin, d'ouvrir immédiatement parmi vos paroissiens une souscription, à l'effet d'offrir à MM. Haag un témoignage public de la reconnaissance des protestants français. Les sacrifices de toute espèce faits par eux, avec un désintéressement rare, sont incalculables. Il est juste que nous leur prouvions le prix que nous attachons à leurs travaux. Ce n'est point une gratification que nous venons solliciter en leur faveur, ils seraient les premiers à la repousser. C'est une dette d'honneur que nous avons à acquitter, et quoi que nous fassions en cette circonstance, nous ne payerons jamais ce qui ne saurait se payer, quinze années de

veilles, de fatigues et de dévouement pieux, mis au service de nos Eglises.

Nous osons vous en prier instamment, Monsieur et cher frère, veuillez, dans une circonstance de cette importance, déployer aussi promptement que possible toute l'activité dont vous êtes capable. Le moindre retard serait funeste.

Permettez-nous donc de compter sur votre concours empressé, et veuillez nous croire, Monsieur et cher frère,

Vos dévoués serviteurs et frères en Jésus-Christ,

JUILLERAT, *pasteur*,
Président du Consistoire.

J.-H. GRANDPIERRE,
Pasteur de l'Eglise réformée.

ATH. COQUEREL fils,
Pasteur suffragant de l'Eglise réformée.

METTETAL,
Pasteur de l'Eglise évangélique de la
Confession d'Augsbourg.

Une circulaire, rédigée dans le même esprit que la précédente, a été adressée, le 15 juin 1859, par la Conférence pastorale à Paris dans toutes les Eglises protestantes françaises établies à l'étranger.

CIRCULAIRE

ADRESSÉE PAR LA CONFÉRENCE PASTORALE AUX FIDÈLES DE PARIS.

Paris, le 20 décembre 1860.

Les pasteurs soussignés ont été chargés, par une nombreuse conférence de pasteurs et de membres laïques des Consistoires, de recommander tout particulièrement aux fidèles la souscription ouverte en l'honneur de MM. Eugène et Emile Haag, auteurs de la *France protestante*.

Cet immense ouvrage biographique contient l'histoire de tous les personnages et de toutes les familles qui se sont distingués, à quelque titre que ce soit, parmi les protestants de France. Il a fallu aux deux auteurs quinze ans d'un travail infatigable, et un prodigieux savoir pour réunir et contrôler une énorme masse de documents, en très grande partie inédits et pleins du plus haut intérêt pour nos Eglises. MM. Haag, avec la plus rare abnégation, se sont dévoués tout entiers à leur œuvre et lui ont sacrifié volontairement, non-seulement leur temps, mais tout leur patrimoine.

Il est facile de comprendre que la vente d'un grand ouvrage, en 10 volumes in-8°, au prix de 72 fr., ne puisse que très lentement et très imparfaitement rétribuer de si grands sacrifices.

Quelque jugement qu'on porte sur telle ou telle opinion exprimée dans le cours de l'ouvrage, c'est un devoir pour nos Eglises et pour tous leurs membres d'honorer l'admirable dévouement de MM. Haag, et d'en alléger le fardeau pour leurs familles, en offrant aux savants auteurs de la *France protestante* un témoignage de gratitude et de respect.

Notre coreligionnaire, M. Henri Bordier, que ses propres travaux historiques ont mis à même d'apprécier tout le mérite du livre de MM. Haag, veut bien s'imposer la tâche laborieuse de recueillir les dons des protestants de Paris. Les pasteurs sous-signés ont accepté, avec reconnaissance, le zélé concours de M. Bordier; ils appellent la bénédiction de Dieu sur ses généreux efforts, et engagent instamment les fidèles à souscrire entre ses mains.

JUILLERAT, *pasteur*,
Président du Consistoire.

J.-H. GRANDPIERRE,
Pasteur de l'Eglise réformée.

ATH. COQUEREL fils,
Pasteur suffragant de l'Eglise réformée.

METTETAL,
Pasteur de l'Eglise évangélique de la
Confession d'Augsbourg.

LETTRE

DU CONSEIL PRESBYTÉRAL DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS
A MESSIEURS HAAG.

Paris, 4 février 1861.

Messieurs,

J'ai le plaisir de vous informer que le Conseil presbytéral de Paris, dans sa séance du 1^{er} de ce mois, a résolu qu'une allocation d'une somme de cinq cents francs vous serait offerte comme témoignage de gratitude pour les travaux incessants que vous avez consacrés pendant plus de quinze années à la rédaction de la *France protestante*.

Ce vaste ouvrage, qui a nécessité de votre part tant de recherches laborieuses et de sacrifices, contient un grand nombre de faits précieux à recueillir pour la cause protestante; et c'est avec beaucoup de satisfaction que nous l'avons vu, grâce à votre infatigable dévouement, parvenu à son couronnement et à son terme.

Agréez, Messieurs, avec mes félicitations, l'expression de ma considération fraternelle en Jésus-Christ notre Seigneur.

Le Président,

JUILLERAT.

Le Secrétaire,

CH. D'ALDEBERT.

SOUSCRIPTEURS DE PARIS

Le Conseil presbytéral.

La Société de l'Histoire du Protestantisme français.

M. CHARLES READ, président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

M. HENRI LUTTEROTH.

M. FRANÇOIS DELESSERT.

M. le comte ROBERT DE POURTALÈS.

M. LOUIS DUFOUR.

M. THÉODORE VERNES.

M^{me} BOREL DE MEURON.

- | | |
|--|-----------------------------------|
| M. GEORGES BRÖLEMANN. | M. le pasteur VERNES. |
| M. le baron PORTAL. | M. le pasteur MONTANDON. |
| M. le baron MALLET. | M. le pasteur ROLLIN. |
| M. HENRI HOTTINGUER. | M. le pasteur VALLETTE. |
| M. et M ^{me} BARBEZAT. | M. le pasteur ATH. COQUEREL fils. |
| M. WILLIAM MARTIN. | M. WIDMER. |
| M. H.-W. WADDINGTON. | M. ERIC JOLY DE BAMMEVILLE. |
| M. FRANCIS WADDINGTON. | M. le pasteur HENRY PAUMIER. |
| M. LÉONARD BORDIER. | M. CLAMAGERAN. |
| MM. et M ^{mes} SOULIÉ. | M. PHILIPPE LARNAC. |
| M. BENJAMIN DELESSERT. | M. CHARLES ACHARD. |
| M. SCHICHLER. | M. FÉLIX VERNES. |
| M. LÉON TORRAS. | M. le pasteur FROSSARD. |
| M. ERNEST ANDRÉ. | M. le pasteur ETIENNE COQUEREL. |
| M. MAURICE COTTIER. | M. GRUEL, ministre du saint Evan- |
| M. LABOUCHÈRE. | gile. |
| M ^{me} la baronne OBERKAMPF. | M. JACQUES LETOURNEUR. |
| M. le comte EDM. DE POURTALÈS. | M. le pasteur GUILL. MONOD. |
| M. et M ^{me} EDOUARD BOREL-FOL. | M. le pasteur ROGNON. |
| M. ALFRED FAUQUET. | M. le pasteur BERGER. |
| M. AUGUSTE ODIER. | M. le pasteur METTETAL. |
| M ^{me} la baronne DE STAEL. | M. le pasteur RENOUS. |
| M. le baron LÉON DE BUSSIÈRE. | M. le pasteur CAZALIS. |
| M ^{me} veuve PARADIS. | M. le pasteur FISCH. |
| M ^{me} DE LESTAPIS. | M. L. BOISSONNAS. |
| M. PARROT. | M. ERNEST ALBY. |
| M. HENRI HENTSCH. | M ^{me} BOYENVAL. |
| M. le baron DE NEUFLIZE. | M ^{me} veuve MATHIEU. |
| M. ALFRED ANDRÉ. | M. ADOLPHE VERNES. |
| M. EDOUARD ANDRÉ. | M. EMILE DE BONNECHOSE. |
| M. le baron FRÉDÉRIC BARTHOLDI. | M. CHARLES SAUTTER. |
| M. AUGUSTE DASSIER. | M. AUGUSTE SOYE. |
| M. WALDEMAR MONOD. | M. ALEXANDRE MARTIN. |
| M ^{me} EDMOND ODIER. | M. le pasteur ROUVILLE. |
| M ^{lle} VINCENS SAINT-LAURENT. | M. le pasteur DE PRESSENSÉ. |
| M. GUIZOT. | M. le pasteur BOISSONNAS. |
| M. le pasteur ATH. COQUEREL père. | M. le pasteur GOGUEL. |
| M. LAFFON DE LADÉBAT. | M. le pasteur C. ROSSELET. |
| M. le général DAUTHEVILLE. | M. le pasteur CASTEL. |
| M. METTETAL. | M ^{me} DOLLFUS. |
| M. le comte PELET DE LA LOZÈRE. | M. COPPINGER. |
| M. le général DE CHABAUD-LATOURE. | M. le docteur MORIN. |
| M. le pasteur MARTIN-PASCHOUD. | M. le docteur BOUTIN DE BEAURE- |
| M. le pasteur GRANDPIERRE. | GARD. |

M. le pasteur TERRISSE.

M. NELATON.

M. L. FEER.

M. le pasteur SIMON.

M. LOUIS PUGET.

M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

M. CHARLES WEISS.

M. EDMOND SCHÉRER.

M. HENRI BORDIER.

Et plusieurs anonymes.

EXTRAIT DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DU CONSISTOIRE DE L'ÉGLISE
RÉFORMÉE DE LYON.

Lyon, 28 juin 1861.

M. le président donne lecture d'une lettre qui lui a été adressée par M. Raoul de Cazenove, au sujet de la souscription destinée à faire un don à MM. Haag frères, auteurs de la *France protestante*. Il annonce qu'il a déjà réuni environ 1,250 fr., et il demande au Consistoire de vouloir bien ajouter 250 fr. à cette somme, afin de compléter celle de 1,500 fr. comme souscription de l'Eglise de Lyon.

Après une courte discussion, le Consistoire vote à l'unanimité, comme complément de cette souscription, la somme de 250 fr. à prendre sur ses propres deniers, afin de s'associer directement au témoignage de satisfaction et de reconnaissance que les protestants de France doivent à MM. Haag frères pour leur remarquable travail.

Pour copie conforme,

Le Secrétaire du Consistoire,

F. FERRAND.

SOUSCRIPTEURS DE LYON

Le Consistoire.

M. le pasteur BUISSON.

M. le pasteur ÆSCHIMANN.

M. le pasteur ILLAIRE.

M. le pasteur PUYROCHE.

M. le pasteur DE BOECK.

M. EM. TEISSIER.

M. AUG. BONTOUX.

M. ADRIEN MORIN.	M. ALBERT MORLOT.
M. ED. FITLER.	M. F. FERRAND fils.
M. ROD. DOBLER.	M. MEYNARD-DEBAR.
M. JACQUES BERNARD.	M. FORRER-DEBAR.
M. D. BEAU.	M ^{me} DE RIAZ-AUDRA.
M. RAOUL DE CAZENOVE.	M. AUGUSTE DE RIAZ.
M. JULES CAMBEFORT.	M. LOUIS FERBER.
M. EMILE VAUTIER.	M. ERNEST FERBER.
M. EMILE OBERKAMPF.	M. HENRY DOBLER.
M. ED. DUSEIGNEUR.	M. ARLÈS-DUFOUR.
M. PAUL DUSEIGNEUR.	M. VICTOR DE CAZENOVE.
M. SAMUEL DEBAR.	M ^{me} MORIN-PONS.
MM. GROS, ODIER ROMAN.	M. HENRY MORIN-PONS.
M. GUSTAVE GROS.	M. ARTHUR BRÔLEMA NN.
MM. MILSOM et POY.	M. SCHLENKER.
MM. SEVÈNE, BARRAL et C ^{ie} .	M. LE ROYER.
M. STENGELIN.	M. HENRY ROLLAND.
M. MAURICE CHABRIÈRES.	Divers anonymes.

EXTRAIT DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DU CONSISTOIRE DE L'ÉGLISE
RÉFORMÉE DU HAVRE (13 JUIN 1859).

En présence de MM. AMPHOUX, pasteur, président; FONTANÈS, pasteur; MM. KESTNER, BARLOW, LANGER, LABOUCHÈRE, DELAROCHE, faisant fonctions de secrétaire; Ed. MONOD et DUNTZFELD.

....M. le président donne lecture de la circulaire du 30 mai, adressée au Consistoire par MM. les pasteurs Juillerat, Grand-Pierre, Mettetal et Ath. Coquerel fils, dans le but de provoquer des souscriptions au grand ouvrage biographique de MM. Haag frères, intitulé *la France protestante*, menacé de rester inachevé faute de fonds.

Le Consistoire, vu l'intérêt que mérite cette publication, décide qu'il fera circuler et recommandera, parmi les membres de l'Eglise du Havre, une liste de souscription destinée, comme la circulaire précitée le propose, à grossir l'offrande devant être

faite à MM. Haag frères comme témoignage de reconnaissance des protestants français.

ERNEST FONTANÈS,
Pasteur, président.

DELAROCHE,
Secrétaire.

Le Havre, le 9 juillet 1861.

Vote analogue du Consistoire de Valence (8 décembre 1859), composé de MM. MEYNADIER, pasteur, président; JULLIEN, FAURE, ROMAN, BÉRARD, BOREL, pasteurs, et MM. SUREL, CAMBIER, DUPONT, JANOYER, VÉRON, GOUJON, LONGUEVILLE, COSTE, COURTHIAL, MONTISON, FAURE, SÉRUSCLAT, BÉRANGER, CHIROL, anciens.

SOUSCRIPTEURS DE NIMES

Le Consistoire.

M. le pasteur TACHARD, président.

M. le pasteur FONTANÈS.

M. le pasteur BORREL.

M. le pasteur FERMAUD.

M. le pasteur VIGUIÉ.

M. le pasteur DARDIER.

M. le pasteur J. MONOD.

M. le pasteur GROTZ.

M. le pasteur CAZAUX.

M. le pasteur TARROU.

M. le pasteur LAVONDÈS.

M. DE CLAUSONNE.

M. DE ROUVILLE.

M. MAROGER-VINCENT.

M. SILHOL.

M. A. COLOMB.

M. le baron DE DAUNANT.

M. MÉJAN-BENOÎT.

M. EM. PICHERAL.

MM. CLER frères.

M. ROLLAND.

M^{me} LAGORCE.

M. MOLINES-DUCROS.

M. P. PALLIER.

M. JULES BERGERON.

M. NÈGRE-BERGERON.

M. A. NÈGRE-BERGERON.

M^{lle} JENNY BERGERON.

M. CHAMBAUD-PAGÈS.

M. AUG. ROUSSY.

M. GERMAIN fils.

M. BENOÎT-GERMAIN.

M. GASTON BLACHIER.

M. AD. MAURY.

M. P. MOURIER.

M. E. MOURIER.

M. E. IM. THURN.

M. P. BRUGIÈRE.

M. E. GIRARD.

M. ALP. JALAGUIER.

M. AD. GUIBAL.

M. E. DE CLAUSONNE.

M. MARGAROT-PAUC.

M^{me} CAZEING.

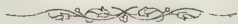
M^{me} ABRIC-CHABANEL.

M. OLLIVIER.	M. EMILE ROUSSY.
M ^{me} OLLIVIER-VEAUTE.	M. PASCAL, avoué.
M. OLIVES MEYNADIER.	M. BORDARIER.
M. MERLE-GOURDOUX.	M. FLAISSIER-BARON.
M. CAS. BOISSIER.	M ^{me} COUMERT-ACCABAT.
Anonyme.	M. SAMBUCY.
M. DE LA FARELLE.	M. L. NOGUIER.
M ^{lle} SOUBEIRAN.	M ^{me} NELSON MOLINES.
M. JULES SALLES.	M ^{me} EMILIEN MOLINES.
M. CH. MEYNIER.	M ^{me} veuve d'ESPINASSOUS.
M. CH. VASSAS.	M ^{me} ALF. TROUPEL.
M ^{me} CAMBON-TEULON.	M ^{me} DELPHINE PUECH.
Anonyme.	M. DEVILLAS-AMALRY.
M. ROGET.	M. NUMA AMALRY.
M. GALLEY.	M. VICTOR GAUCHE.
M. PALLIER.	M. MEYNARD.
M. L. LAGET.	M ^{me} BOYER-PARIS.
M. JULES PEYRON.	M. EM. BRUNETON.
M. BRUNET-PEYRON.	M. THÉOD. BÉRARD.
M. JULES GALOFFRE.	M. LÉON DEVILLAS.
MM. GABIAN-TOURRET.	M ^{me} PRADE-FOULC.
M. KIYEWski.	M. FROMENTAL.
MM. ETIENNE frères et POUJOL.	MM. GIBERT et LINGERAT.
M ^{me} veuve CAMBON-ROUSSY.	

SOUSCRIPTEURS DE DIVERS DÉPARTEMENTS

M. le pasteur PUAUX, à Mulhouse.
 M. le pasteur ESCHENAUER, à Lille.
 M. le pasteur GUIRAL, à Sedan.
 M. le pasteur VAURIGAUD, à Nantes.
 M. le pasteur HOCQUART, à Dieu-le-Fit (Drôme).
 M. RACINE-BRAUD, à Fontainebleau.
 M. le pasteur VIVIEN, à Arras.
 M. le pasteur AUGUSTIN BOST, à Sedan.
 M. le pasteur GOULDEN, à Blois.
 M. le pasteur SOUCHÉ, à Lusignan (Vienne).
 M. le pasteur GAUTHEY, à Courbevoie.
 M. le pasteur MONNIER, à Saint-Quentin.
 M. le pasteur PHILIP, à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne).
 M. le pasteur J.-P. LAFORGUE, à Nanteuil-lez-Meaux.

- M. le pasteur JOHN BOST, à Laforce (Dordogne).
M. MARKHEIM.
M. FAUCHER, à Marseille.
M. le pasteur PASSA, à Versailles.
M. BLECK.
M. le pasteur SCHALLER, à Colmar.
M. GAUDARD, à Courbevoie.
M. R. DUPRAZ DE MONTPOUT.
M. le pasteur BAUER.
M. GRANIER.
M. GRUNER.
M. le pasteur SÉRY, à Salies de Béarn (Basses-Pyrénées).
M. le pasteur BOISSARD.
M. BONIFAS.
M. le pasteur DEZ, à Paris.
M. le pasteur VERRUE, à Saint-Sauvant (Vienne).
M. CHARLES DIDIER.
M^{me} DOLLFUS, à Lapoutroie (Haut-Rhin).
M. RUDOLF, à Honfleur.
M. le pasteur NOGARET, à Bayonne.
M. PÉCAUT, ministre du saint Evangile, à Salies de Béarn.
M. le pasteur MICHEL, à Montpellier.
M. le pasteur FLORIS, à La Coste (Vaucluse).
M. le pasteur VIDAL, à Bergerac.
M. EHRLÉN, ancien, à Colmar.
M. le professeur JALABERT, à Grenoble.
M. le professeur HIMLY, à Strasbourg.
M. le professeur FREY, à Strasbourg.
M. le pasteur DOUEN père.
M. le pasteur COMBET, à Saint-Michel de Dèze (Lozère).
M. le pasteur DESCAZALS, à Chavagné (Deux-Sèvres).
MM. DUCROS frères, à Nîmes.
M. BELLAMY, notaire, et M^{me} BELLAMY, à Brest.
M. BOISGEOL.
M. le pasteur H. SCHEN, à Walincourt (Nord).
M. le pasteur GOULIN, à La Motte d'Aigues (Vaucluse).
M. le pasteur BAILLIF, à Melle (Deux-Sèvres).
M. le pasteur LODS, à Héricourt (Haute-Saône).
M. le pasteur PETIT, à Lemé (Aisne).
M. LUZAC, ministre du roi de Hollande, à Leyde.
Divers anonymes.



LISTE DES ARTICLES

DE

LA FRANCE PROTESTANTE



- Abauzit, philosophe.
Abbadie, docteur en théologie.
Abelin, chroniqueur.
Abraham, secrétaire de Condé.
Accaurat, pasteur.
Achard, membre de l'académie de Berlin.
Achatius, réformateur de Wissembourg.
Aidie (Guitinières), capitaine.
Ailly (famille d').
Aineau, conseiller au présidial de Saintes.
Airebaudouse (famille).
Alba, maire de Bergerac.
— ministre de Turenne.
— (La Source), pasteur du Désert.
— martyr.
Albenas (famille).
Albiac, poète.
— pasteur d'Angers.
Albret (Jeanne d'), reine de Navarre.
Albret-Miossens (famille d').
Alemand, médecin.
Allemagne, pasteur.
Allix, controversiste.
Alperon, juif converti.
Althiesser, pasteur de Strasbourg.
Amalri (Sanglar), capitaine.
Amian, pasteur de Marans.
Amours, ministre du roi de Navarre.
Amyot, helléniste.
Amyraut, professeur à Saumur.
Ancillon (David) et sa famille.
André, martyr.
Andrieu, pasteur à Turenne.
Andron, martyr.
Androuet du Cerceau, architecte.
Aneau, professeur à Lyon.
Angennes-Montlouet (famille).
Angliers, président du présidial de la Rochelle.
Angst, imprimeur, philologue.
Anjorant (famille).
Anthoine, ministre brûlé à Genève.
Arambure, capitaine.
Arbaleste, (Charlotte et Rachel).
Arbalestier (famille).
Arbaut, professeur à Nîmes.
— membre de l'académie d'Arles.
Arbussi, pasteur.
Ardres, secrétaire de Montmorency.
Argencourt, officier du génie.
Argoud, gentilhomme du Dauphiné.
Arlande (famille).
Armand de Châteaueux (famille).
Armand, pasteur de Hanau.
Arnaud, pasteur de La Rochelle.
— capitaine de vaisseau.
— avocat à Puy-laurens.
— helléniste-jurisconsulte.
— (La Cassagne).
— pasteur du Désert.
Arnauld (famille).
Arpajon (famille).
Arros (Bernard d'), baron béarnais.
Arthuys (famille).
Artigues, capitaine.
Artis, pasteur réfugié.
Asnières (Duch. d').
— (François).
Assas (famille).
Astarac (Fontrailles).
— (Montamar).
Astier, petit prophète.
Astorg (famille).
Astruc, pasteur.
— meunier.
Aubert, professeur à Lausanne.
— de Versé, pasteur en Hollande.
Aubertin, pasteur de Paris.
Aubéry du Maurier (famille).
— médecin et philosophe.
Aubigné (Théodore-Agrippa d') et ses descendants.
Aubin, pasteur réfugié en Hollande.
Aubus (Charles d'), pasteur de Nérac.

Anbus (Sébastien), pasteur.
 — (Charles), pasteur à Londres.
 Audibert de Lussan (famille).
 — fondateur.
 Auga, gouverneur d'Orthez.
 Augier, ministre à Châlons.
 Aure (Grammont).
 Aureilhon, pasteur de Tarnow, en Prusse.
 Aussy, capitaine.
 Autiége, capitaine.
 Autricourt, capitaine.
 Auture, député des Eglises du Béarn.
 Auvergne, controversiste.
 Avantigny, capitaine.
 A Maret, capitaine.
 A vaugour (famille).
 Avenel, libraire.
 Avessens (Saint-Rome).
 Avoisotte, confesseur.
 Avond, poète apostat.
 Ayguillon, camisard.
 Aymon, doct. en théol. et jurisconsulte.
 Azimont, ministre de Bergerac.

Babinot, jurisconsulte et poète.
 Bachelar, premier pasteur de Nantes.
 Bacon, capitaine.
 Bacoue, apostat, évêque de Glandève.
 Bacuet, professeur et pasteur.
 Badius, imprimeur et auteur.
 Badel, gouverneur de Chomérac.
 Badolet, professeur et ministre.
 Baduel, professeur à Nîmes et à Genève.
 Ba duère, lapidaire.
 Bær, chapelain de l'ambassade de Suède.
 Baffard (Bois-du-Lys).
 Baile d'Aspremont, capitaine.
 Baille, pasteur.
 Baillieache, ministre de Caen.
 Balaguier, gouverneur de Saint-Antonin.
 Balaran, ministre.
 Balde, pasteur à Nîmes, apostat.
 Ballon, martyr.
 Balsac, capitaine.
 Balthasar, avocat.
 Bancelin, ministre réfugié en Prusse.
 Banne (famille).
 Bansillon, pasteur d'Aigues-Mortes.
 Bar (Maussac).
 Barandon, inspecteur des plantations de
 mûriers en Prusse.
 Baratier (François).
 — (Jean-Philippe).
 Barbançon de Cany, capitaine.
 Barbault, réfugié en Hollande.
 Barbette, médecin.
 Barbeville, martyr.
 Barbeyrac (famille).
 Barbier (Francourt), négociateur.
 — pasteur, apostat.
 Barbiez, graveur.
 Barbin, auteur.
 Barbot, bailli d'Aunis.

Bardonenche (famille).
 Baret (famille).
 Barges, juge à Montpellier.
 Barjeton (famille).
 Barin, réfugié en Hollande.
 Baris, pharmacien.
 Barjac-Pierregourde (famille).
 — -Roche gude (famille).
 — -Gasques (famille).
 Barnaud, ministre réfugié en Suisse.
 — médecin.
 Barnave, membre de l'Assemblée nationale.
 Barnot, bourgeois de Saint-Ambroix.
 Baron (Claude), capitaine.
 — viguier de Pamiers.
 — (Pierre), professeur à Cambridge.
 Barran, ministre et poète.
 Barré, officier de la marine russe.
 Barri (la Renaudie).
 Barthe, ministre de Rochechouart.
 Baschi (famille).
 Basnage (Benjamin).
 — (Antoine).
 — (Henri).
 — (Jacques).
 — (Samuel), etc.
 Bassenge, manufacturier.
 Bastard, pasteur.
 Bastide (André).
 — (Jean-Baptiste).
 Bastien, capitaine.
 Basting, pasteur.
 Batailler, auteur.
 Batigne, médecin.
 Batz (Jean de).
 — (Joseph) et ses fils.
 Bauchenu, lieutenant-général de Pontoise.
 Baudan (Maurice).
 — (Jacques).
 — (Jean).
 — (Antoine), etc.
 Baudan-Parabère (Pierre).
 — — (Jean).
 — — (Henri).
 — — (Charles).
 Baudet, juge dans le Brandebourg.
 Baudier (Baudius), poète.
 Baudouin, martyr.
 — martyr.
 — jurisconsulte.
 — châtelain de La Rochelle, et sa famille.
 Baudesson, armurier et ciseleur, de Metz, réfugié.
 Bauhin (Jean).
 — (Gaspard), etc.
 Baulac (de), capitaine.
 Bauldri, professeur d'histoire.
 Baussatran, ministre.
 Baux de Langie (Jean-Maximilien).
 — — (Samuel).
 Baux (Moïse de), pasteur.

- Baux (Pierre), médecin.
 Bayancourt-Bouchavannes, capitaine.
 Bayard (Michel).
 — (Jean).
 — martyr.
 — président de la chambre législative des Etats-Unis.
 Bayle (Pierre).
 — (Jacob).
 Baylens-Poyanne, amiral.
 Bazin, diplomate, et sa famille.
 Beaufort (Daniel-Auguste de).
 — (Louis de), historien.
 Beaujeu (de), capitaine.
 Beaujardin, pasteur.
 Beaulieu (Eustorg de), poète.
 Beaumanoir-Lavardin.
 — du Besso.
 Beaumont.
 — des Adrets.
 — -Saint-Etienne.
 — -Rioux.
 Beaupoil (Jean de).
 — (Isaac de).
 Beaurepaire-Pierrefitte.
 Beausobre (Arnauld de).
 — (Isaac de), etc.
 Beauvais-Briquemault (de).
 Beauvau (Jean de).
 — (Samuel de), etc.
 Beauvoird du Roure.
 — -Brison.
 Bebel, professeur de théologie.
 Béchard, camisard.
 Bechtold, professeur de théologie.
 Beck, (François-Paul).
 — (Jean-Joseph).
 Becker (Artopœus).
 — poète.
 — professeur.
 Bécude, pasteur.
 Bedé, écrivain polémique.
 Bedoire, bourgeois de Tours.
 Bedos (Antoine de), et ses descendants.
 — -Roqueirois.
 Behr, médecin.
 Belavène, commentateur.
 Belcastel-Montvaillant.
 Belhomme, réfugié en Prusse.
 Bellay, médecin.
 Belville (Pierre de).
 — -Languiller (de).
 Bellujon, diplomate.
 Belon, capitaine.
 — ministre.
 Belsunce (Jean de), et ses descendants.
 Bénédicte, philologue.
 Bénéfice-Chailus.
 Bénézet, réfugié, promoteur de l'émancipation des noirs.
 Bénézet, pasteur et martyr.
 Benion, ministre.
 Benistan, instituteur.
 Benjamin, ministre apostat.
 Bennelle, réfugié en Hollande.
 Benoit (Elie), pasteur et historien.
 — (Jean).
 — (Marc-Antoine).
 — ouvrier en soie, réfugié, auteur
 Benserade, poète.
 Béranger (du Gua-Pipet de).
 — (de Morges).
 — de Caladon.
 Bérauld (Nicolas).
 Bérauld (François).
 Béraud (Michel).
 — (Pierre).
 Berckheim (famille de).
 Berdot, médecin.
 Bérenger, historien.
 Berger, prévôt de Corbeil.
 Bergues, capitaine.
 Béringham (Pierre).
 — (Henri).
 — (Jean).
 Berjon, imprimeur.
 Bermond (Saint-Bonnet).
 — (du Caylor).
 — (Puisserguier).
 Bernard (La Borie).
 — (Catherine), poète dramatique.
 — (Emery), musicien.
 — (Jacques), pasteur.
 — (Jean-Frédéric), imprimeur.
 — (Macé), confesseur.
 — (Salomon), graveur.
 — (Samuel), peintre.
 — (Samuel), banquier.
 — (Jean-Etienne), helléniste.
 Bernegger, critique.
 Bernes (Pont de la Pierre).
 — (Angoulins).
 Bernier, avocat au parlement de Dijon.
 Bernon (famille de).
 Bernui, président au parlement de Toulouse.
 Béroald, ministre et professeur.
 Berque, ouvrier en soie, confesseur.
 Berquin (Louis de), martyr.
 Bertelot, martyr.
 Berthau, sermonnaire.
 Bertheau, pasteur à Paris et à Londres.
 Berteville, député général.
 Berthoud, mécanicien de la marine.
 Bertin, prêtre de Glen, converti et martyr.
 Bertram, hébraïsant.
 Bertrand, pasteur à Cozes.
 — martyr.
 — agronome.
 — économiste.
 — pasteur et recteur à Neuchâtel.
 — doyen de l'académie de Genève.
 Berziau, secrétaire des commandements du roi de Navarre.
 Bezancourt, sieur de Bauchery, gentilhomme picard.

- Besombe, ministre à Londres.
 Besombes, ministre réfugié en Prusse.
 Bessay (de), chef huguenot en Poitou.
 Béthune (famille de).
 — (Maximilien de), duc de Sully.
 — (Maximilien II de).
 — (François de), comte d'Orval.
 Béthune, ministre aux Etats-Unis.
 Bétune, pasteur du Désert.
 Bétuléius, théologien.
 Beucier, pasteur.
 Beulaigne, capitaine.
 Beurée, gouverneur d'Eric XIV.
 Beuther, profess. à Strasbourg, et ses fils.
 Beutrich, diplomate.
 Beyne (famille de).
 Bezard, ancien de l'Eglise de Paris.
 Beze (Théodore de).
 Bia, confesseur.
 Biet, manufacturier, réfugié à Berlin.
 Bignon, professeur d'hébreu.
 Bigot (famille de).
 — docteur en théologie converti.
 — martyr.
 Billet, traducteur.
 Billing (Sigismond) et ses fils.
 Billon (famille de).
 Birnard (Pierre de).
 — (Jean), etc.
 Binder, un des réformat. de Mulhouse.
 Binet, écrivain.
 Binninger (Jean-Nicolas).
 — (Léopold-Emmanuel), etc.
 Bion, curé d'Ursy, converti.
 Biset, scoliaste.
 Bitaubé (Jérémie).
 — (Paul-Jérémie).
 Bitner, professeur.
 Bitsch, jurisconsulte.
 Blair (famille de).
 Blanc (Louis-Gottfried), professeur à Halle.
 — (Madelaine), victime des persécutions.
 — (Pierre), martyr.
 Blanchot, théologien, diplomate et agronome.
 Blandin, famille de La Rochelle.
 Blanquet, corsaire de La Rochelle.
 Blessig, professeur de théologie.
 Blondeau, médecin, apostat.
 Blondel (David).
 — (Aaron), etc.
 Blosset, capitaine, et ses descendants.
 Boaton (Laurens).
 — (Pierre-François).
 Bobhart (Jacob).
 Bobineau, maire de La Rochelle.
 Bochart (René).
 — (Samuel).
 — (François).
 Bochetel, secrétaire des finances.
 Bocquet, ministre réfugié.
 Bœcler (Jean-Henri).
 — (Samuel), etc.
 Bœsnier de la Touche, pasteur réfugié.
 Boiceau (Jean).
 Boileau de Castelnau (famille de).
 Bois, capitaine.
 Boisbelean (Armand de la Chapelle).
 Bois-de-Chêne, poète et chroniqueur.
 Boisgelin, apostat.
 Boisgeol, poète.
 Boisgiraud, martyr.
 Boissard, poète et antiquaire.
 — pasteur de Paris.
 Boisseul, ministre.
 Boissi, capitaine.
 Boissoné, professeur de droit.
 Boissy d'Anglas.
 Bolenat, pasteur.
 Bologne (famille de).
 Bolsec, apostat.
 Bompert, ministre.
 Bonami (Elisabeth).
 Bonencontre, avocat de Montauban.
 Bongars, diplomate.
 Bonhomme, manufacturier réfugié.
 Bonnail (famille de).
 Bonnay (famille de).
 Bonne-Lesdiguières.
 Bonneau (Jean et Pierre).
 Bonnefoi, professeur de droit.
 — -Bretauville.
 Bonnel (Charles).
 — (Etienne).
 — -Gounon.
 Bonnet, de l'Aunis.
 — de Provence.
 — de Bourgogne.
 — de Hollande.
 — de Genève.
 Bonneval (famille de).
 Bons, ministre de Châlons.
 Bontemps-Mirande, député général des Eglises.
 Bonvoust, pasteur à Utrecht.
 Bonzen, recteur du gymnase de Montbéliard.
 Bony, ministre.
 Boquier, ministre.
 Boquin (Pierre et Jean).
 Bordenave, ministre apostat.
 Borel, professeur de médecine.
 Borie, ministre.
 Borne (famille de).
 Bornier, jurisconsulte.
 Bosc d'Antin (famille).
 Bott, ingénieur et architecte.
 Botzheim (Bernard).
 — (Jean).
 Boubers (famille de).
 Boubiers, gouverneur de Jargeau.
 Boucard, grand-maitre de l'artillerie protestante.
 Boucé-Ponsenat.

- Bouchard, chancelier de Navarre.
 — d'Aubeterre (famille de).
 Bouchereau, pasteur de Saumur.
 Boudier (Jean).
 — (René).
 Boudenot, juriconsulte de Pensylvanie.
 Bouffard (famille de).
 Bouhereau (Elie).
 Bouillon (Lucie-Elisabeth).
 Bouisson, réfugié en Prusse.
 Bouju (famille de).
 Boulainvilliers-Courtenay.
 Boulay-Moucheron.
 Boule, pasteur apostat.
 — capitaine.
 Boulet, professeur à Iéna.
 Boullard, catholique converti.
 Boulliau (Ismaël).
 Boullier, pasteur réfugié, et son fils.
 Bounin, sage-femme.
 Bouques, poète.
 Bourbon (maison de)
 — (Antoine de Navarre).
 — (Catherine de Navarre).
 — (Louis de Condé).
 — (Henri de Condé).
 — -Malauze (famille de).
 — -Montpensier (famille de).
 Bourdeaux, réfugié en Prusse.
 Bourdigalle, pair de La Rochelle.
 Bourdillon, pasteur à Londres.
 Bourdon, peintre.
 Bourgarely, capitaine.
 Bourgeau, présid. du tribunal de Tours.
 Bourgoïn, chanoine de Nevers, converti.
 Bourguet (Louis).
 Bourguignon, pasteur apostat.
 — professeur à Lunebourg.
 Bousquet, capitaine huguenot.
 — (famille de).
 Boustier, pasteur du Dauphiné.
 Bouteroue, ministre de Grenoble.
 Bouton, martyr.
 — pasteur d'Alais.
 — -Chamilly (Théodore de).
 — — (Philippe de)
 Bouvet, poète.
 Bouvot, juriconsulte.
 Boyer (Abel) et sa famille.
 — pasteur du Désert.
 Brachet la Milletière.
 Brackenhof, prof. de mathématiques.
 Bragard, capitaine dauphinois, et ses descendants.
 Baigneau, capitaine de vaisseau.
 Brais (Etienne et Samuel de).
 Brancalan, avocat.
 Brancas (Céreste).
 Brandenstein, surintendant à Harbourg.
 Brasselay (David de).
 Braun, professeur d'hébreu.
 Brazi, professeur à Sedan.
 Bréguet, horloger.
 Brès (Françoise).
 — pasteur à Valenciennes.
 Bretagne, lieutenant de la chancellerie d'Autun.
 Brevet, ministre de Bourgneuf.
 Brevins, ministre de Compiègne.
 Breyer, pasteur à Ingelfingen.
 Briançon (Saint-Ange), et ses descendants.
 Brians, marchand de La Rochelle.
 Briatte, pasteur de Sedan.
 Bribard, martyr.
 Bridou, perruquier.
 Brimond, gouverneur de Lectoure.
 Brion, (famille de).
 Briqueville (famille de).
 Brisechoux, humaniste.
 Brison, avocat à Moulins.
 Brissac, ministre de Loudun.
 Broca, ministre dans la Brie.
 Brodeau, secrétaire des commandements du roi de Navarre.
 Brossier, martyr à Périgueux, en 1562.
 Brouart (Béroalde), ministre de Saucerre, et son fils Béroalde de Verville.
 Brouaut (Jean), médecin et controversiste.
 Brousson (Claude), avocat, ministre martyr.
 Bruckner (Nicolas), réformateur de Mulhouse.
 Bruet (de), capitaine gouverneur de Tonneins.
 Brueys de la Calmette.
 — -De Souvignargues.
 — -De Saint-Chartes.
 — -De Flaux.
 — -De Fontcouverte.
 — (de), apostat, poète dramatique.
 Brugères (N. de), conseiller à la Chambre mi-partie de Castres.
 Brugièrre, martyr en 1547, à Issoire.
 Bruguière, ministre et professeur à Nîmes.
 Bruguère (M^{lle} N. de), petite-nièce de Bayle, belle-sœur de La Vaissière.
 Brulov (Gaspard), profess. à Strasbourg.
 Brun, famille de Provence.
 Brun (Et.), martyr en 1540.
 Brun (Jean), ministre.
 Bruneau, avocat à Gien.
 — (Marie des Loges), femme illustre du dix-septième siècle.
 Brunel (Claude de), seigneur de Saint-Maurice.
 Brunet, dit Du Parc, fondateur de l'église de Limoges.
 — de Castelpers (famille).
 — -Du Rouergue.
 — -De Lestelle.
 — -De Beauville.
 Brunyer (Abel), botaniste du dix-septième siècle.

uslé, ou Bruly, avocat à Metz.
 utel de La Rivière, réfugié du Lan-
 guedoc.
 uys, réfugié du Mâconnais.
 uer (Martin), théologien.
 ulein (Paul), hébraïsant.
 uos (de), famille du Languedoc.
 ulet (Fr.), ministre à Metz.
 urnet (J.-B.), ministre à Calais.
 usson, famille noble du Rouergue.
 usson (de) fam. noble du haut Vivarais.
 uel (Jacob), peintre d'histoire.
 urgeat, famille de Vitry-le-Français.
 uron, du Poitou, martyr en 1537.
 ury (Fréd.), peintre d'histoire.
 ury (F.-Ch.), jurisconsulte.
 usanton (David de).
 ussière (Paul), anatomiste.
 ustenobis, pasteur du Béarn.
 usbanis (Claude), cévenol.
 usbiron (de), famille du Languedoc.
 usboche (de), secrét. du prince de Condé.
 usbrit (J.), de Lézan en Languedoc.
 uscherat, ministre en Normandie.
 usdolle (F. de).
 usfarelli.
 usffre, ministre à Foix.
 usgnel, de Metz.
 usgnon.
 ushaudel (Samson de), de Saint-Lô.
 usiget (Lucas), d'Alençon.
 usillard, pasteur à Dublin.
 usillau (Guy), martyr en 1562.
 usille, ministre de Grenoble.
 usillon, sieur de la Touche.
 usillou, famille de réfugiés.
 usilloué (Denis), de Rouen.
 usiron, ministre à Falaise.
 uslas (Jean), martyr à Toulouse.
 usalignon (Soffrey de), magistrat.
 usalvet, de Montauban.
 usalvière, famille de Languedoc.
 — -De Sainte-Césaire.
 — -De Saint-Cosme.
 — -De Boucoiran.
 usalvin (Jean), réformateur.
 usambis, famille du Languedoc.
 — -D'Alais.
 — -De Soustelle.
 — -De Fons.
 usambolive (Et.), de Montpellier.
 usambon, député à l'assemblée législative.
 usaméron (Jean), théologien.
 usampagnac.
 usampagne, réfugié.
 usampet (Pierre de).
 usampredon.
 usamps (N. de), ministre.
 usanaye, sieur Du Fresne, magistrat.
 usandolle (de), famille de Provence.
 usapiton.
 usappel, famille de ce nom.

Cappel-Du Tilloy.
 — -De Moriambert.
 — -Du Luat.
 Carraccioli.
 Carbonel (de), secrétaire du roi, réfugié.
 Cardaillac, famille du Gévaudan.
 — -De Saint-Cricq.
 — -De Peyre.
 — -De Marchastel.
 Cardel (Jean), de Tours, martyr en 1683.
 Cardel (Paul), sieur du Noyer, martyr.
 Carita (Pierre), de Metz.
 Caritat (Jean de), seigneur de Condorcet.
 Carle (Pierre), général, réfugié.
 Carlier-Cafatier.
 Carlot, du Bas-Languedoc.
 Carnus (Marthe), de Montauban.
 Caroli (Pierre), de Rosay en Brie.
 Caron, père de Beaumarchais.
 Caron, de Cambrai, martyr.
 Caron (François), directeur général des
 établissements français dans la
 mer des Indes.
 Carré (Jean), ministre à Chatellerault.
 Carrière, dit Corteis, pasteur du Désert.
 Carsuzan, ministre en Béarn.
 Cartaud, pasteur à Bresol.
 Carton, sieur d'Ancourt.
 Carvin (Jean), de l'Artois.
 Casabone, du Béarn.
 Casaubon (Isaac), philologue.
 Cassegrain, d'Etampes, ministre.
 Castalion, ou Chateillon.
 Castanet, chef camisard.
 Castelpers.
 Castelverdu, famille du Quercy.
 — -De Puycalvel.
 — -De la Raserie.
 — -vicomte de Caumont.
 Castel (de), seigneur de Miramont.
 Catel (L.), architecte et professeur à
 Berlin.
 Catel (P.-F.), réfugié.
 Catelon, ou Catelan.
 Catinat, ou Morel.
 Catteau-Calleville.
 Catteville-Maldéré.
 Caturce (Jean de), martyr.
 Caulaincourt (de), de Picardie.
 Caumont (famille de).
 — -De La Force.
 — -De Castelnaut.
 — -De Montpouillan.
 — -De Castelmoron.
 — -De Montbeton.
 Causi (P.), de Boissières.
 Causse (Jean), réfugié.
 Cautius (Ant.).
 Caux (famille de).
 Caux (Salomon de), physicien et ingé-
 nieur.
 Cavagne (Arnaud de), chancelier de Na-
 varre.

- Cavalier (Jean), chef des camisards.
 Cayart (Jean), ingénieur, réfugié en Prusse.
 Cayer (Pierre), instituteur à Lumigny.
 Cayet (Pierre), ministre apostat.
 Cayron, défenseur de Saint-Lô.
 Caze (famille de).
 Certon (Salomon), poète, traducteur d'Homère.
 Chabaud, famille du Languedoc.
 Chabot, famille de l'Angoumois.
 — -Jarnac.
 — -Saint-Aulaye.
 — -Brion.
 Chaillot (David), controversiste.
 Chais (Charles), pasteur à La Haye.
 Chalanqui, serrurier de Salavas.
 Chalas (Jean), député général des Eglises.
 Chales, ancien de Surgères.
 Chalezac, famille réfugiée en Prusse.
 Chalier (Jacob), ministre apostat.
 Chalmeaux (Jacques), prévôt d'Auxerre.
 Chalmot (Jacques).
 — (Jean).
 Chamier (Adrien), pasteur.
 — (Daniel), pasteur et écrivain.
 — (Adrien), pasteur.
 — (Jacques), docteur en droit.
 — (Adrien), ministre en Angleterre.
 — (Moïse ou Antoine), martyr.
 — (Daniel), pasteur réfugié, et ses descendants en Angleterre.
 Champagne La Suze (Nicolas de), capitaine huguenot.
 — (Louis de), lieutenant-général.
 — (Gaspard de), lieutenant-général, etc.
 Champagné, capitaine huguenot.
 Chandieu (famille de La Roche de).
 — -Lurbigny.
 — -Chabottes.
 Chanet (Pierre), médecin de La Rochelle.
 Chanavat (Pierre), de Nemours.
 Chanorrier, dit Desmeranges, pasteur.
 Chantal, martyr.
 Chappes, capitaine huguenot.
 Chappuis (François), médecin de Lyon, réfugié à Genève.
 — (Jean-Etienne), auteur.
 Chapuzeau (A.-Louis), doct. en médec.
 — (Samuel), littérateur.
 Chapuzet (Bernhard-Gottfried), pasteur.
 — (Jean-Charles), grammairien.
 Charas (Moïse), chimiste.
 Charbonneau (Louis), chroniqueur.
 Chardevenne (Antoine), pasteur réfugié.
 Chardin (Jean), voyageur.
 Chardon (Pierre), ancien d'Assy-le-Brûlé.
 — (Zacharie), apostat.
 — (Daniel), avocat.
 Charles (Antoine), horloger.
 — (Jean), ministre réfugié.
 — (Pierre), ministre.
 Charlot (Charles), curé converti.
 Charpentier (François), chirurg. réfugié.
 — (Pierre), espion de Catherine de Médicis.
 Charreton (Pierre), capitaine des ingénieurs en Prusse.
 Chartier (Guillaume), ministre.
 Charton (Nicolas), principal du collège de Beauvais, à Paris.
 Chassé (David-Henri), général hollandais.
 Chassebœuf (François), ministre à Blois, martyr.
 Chassincourt, député des Eglises.
 Chastaignier (famille de).
 Chastelard (Pierre de), poète.
 Chastelet (François-Mathieu), enfant prodige.
 Châteauneuf (Charles de), conseiller au parlement d'Aix.
 Châteillon (Sébastien), professeur à l'université de Bâle.
 — (Frédéric), prof. de rhétorique.
 Chatel (Pierre), réfugié à Genève.
 — (Daniel), peintre.
 — (Daniel), capitaine d'artillerie.
 — (Etienne), prof. d'hist. ecclésiast.
 Châtelain (Jean), réformateur de Metz, martyr.
 — (famille).
 — (Henri), pasteur.
 — (Zacharie), libraire.
 — (Isaac-Samuel), pasteur.
 — (Henri-Abraham), pasteur.
 Châtillon (maison de).
 — (Odet de), cardinal.
 — (Gaspard de), amiral de France, et ses descendants.
 — (François de), colonel-général de l'infanterie, et ses descendants.
 Chauffepié (Jean), ministre de Niort.
 — (Jacques-Georges), pasteur en Hollande.
 Chaume, famille du Languedoc.
 Chaumont, famille du Vexin.
 — -Guiry.
 — -Bertichères, plus tard Lecques.
 Chaussé (Jacob), apostat.
 Chauve (Jean), ministre de Sommières.
 Chauveton (Urbain), min. d'Issoudun.
 — (David), ministre de Claye.
 Chauvin (Bonaventure), capitaine huguenot.
 — (David), président de l'assemblée de La Rochelle.
 — (César), confesseur.
 — (Etienne), philosophe.
 — famille normande.
 Chavagnac (Christophe de), chef des huguenots en Auvergne.
 — (Josué), lieutenant de Châtillon.
 — (famille de Champagne).
 Chefdeville (Alain), sectateur de la Réforme.

- Cheiron (Pierre), avocat de Nîmes.
 — (Isaac), controversiste.
 — (Elie), ministre apostat.
- Chênevert (Louis de), ministre apostat.
 — (Etienne de), député général des Eglises.
- Chenevix, famille de Lorraine.
 — -Beville, réfugié en Brandebourg.
 — -Eply, réfugié en Angleterre.
 — (Paul), entraîné sur la claie.
- Chenu (Claude), marchand de Bourges.
- Chéron (Elisabeth-Sophie), peintre.
 — (Louis), peintre.
- Chevalier (Antoine-Rodolphe), professeur d'hébreu.
 — (Emmanuel), min. à Londres.
 — (Nicolas), antiquaire et graveur.
- Chevalleau (Jean), capitaine huguenot.
 — (Louis), confesseur.
- Cherpont (Jean), traducteur.
- Chesnet, capitaine huguenot.
 — (Daniel), ministre d'Ars.
 — (Jean), controversiste.
- Chevet (Pierre), martyr.
- Chevillette (Moïse), ministre de Vitry.
- Chevrières, auteur réfugié en Hollande.
- Chezelles (Christophe de), gouverneur de Sedan.
- Chiffelard, pasteur à Stettin.
- Chiron (Théodore), pasteur à Montélimar.
- Chivré (Henri de), gentilhomme normand.
- Choart (Paul), sieur de Buzanval, ambassadeur en Hollande.
- Chobard (Jacques), martyr.
- Choffin (David-Etienne), professeur à Halle.
- Choisy (Guillaume), maire de La Rochelle.
- Cholier (Isaac), ministre à Venterol.
- Chollet, gentilhomme de La Rochelle, entraîné sur la claie.
- Chopy (Antoine), séminariste converti.
- Chorin (Isaac), ministre de Mantes.
- Choudens de Grema (Philippe), conseiller du roi de Prusse.
- Chouet (Jacques), imprimeur.
 — (Jean), capitaine huguenot, et ses descendants.
 — (Jean-Robert), philosophe, historien et homme d'Etat.
- Chouppes (Pierre de), capitaine huguenot.
- Chrestien (Florent), poète et philologue.
 — (Pierre), ministre de Poitiers.
- Cinglade, ministre de Castelnau-dary, martyr.
- Civile (François de), capitaine huguenot, et ses descendants.
- Clairville, pasteur de Loudun.
- Claparède, famille de Montpellier, réfugiée à Genève.
 — (David), pasteur et professeur.
- Claris, prophète camisard.
 — (Barthélemy), pasteur du Désert.
 — (Pierre de), curé converti.
- Claude (Jean), pasteur à Charenton.
 — (Isaac), pasteur à La Haye.
 — (Jean-Jacques), pasteur à Londres.
- Clausel (Pierre), président de la cour des comptes de Montpellier.
 — (Guillaume), confesseur.
 — (N.), agent de Rohan.
- Clave (Jean de), dernier pasteur de Mortagne.
- Claveau-Puyvaut (Christophe), chef huguenot en Poitou.
- Clavier (Antoine), martyr.
- Clavière (Etienne), ministre des finances sous Louis XVI.
- Clémenceau (Jacques), ministre de Poitiers.
- Clément (David), bibliographe.
 — (Pierre), martyr.
- Cléreau, ministre de Saumur.
- Cléret (Jean), conseiller d'Agen, martyr.
- Clermont de Piles (Arman^d), chef huguenot en Périgord.
 — (Godefroy de), ministre à Amsterdam.
 — d'Amboise (maison de).
 — -Gallerande.
 — -Saint-Georges.
 — -Traves.
 — -Bussy.
 — -Tallard (Gabriel), évêque de Gap, converti.
- Clèves (François de), gouverneur de Champagne.
 — (Marie), princesse de Condé.
- Clouet (François), capucin converti.
- Clugny-Conforgien (Guillaume), capitaine huguenot.
- Cluzel (Jean), ministre du Cheylard.
- Cocqueville (François de), capitaine huguenot.
- Coet (Anémond de), compagnon d'œuvre de Farel.
- Codure (Philippe), ministre apostat.
 — (Siméon), ministre d'Uzès.
- Coiffier (André), martyr.
- Coignac (Joachim de), poète.
- Coignard (Henri), conseiller au parlement de Rouen.
- Coing (Jean-François), professeur à Marbourg.
- Col de Villars (Elie), professeur de chirurgie à Paris.
- Colas de La Treille (Jacques), pasteur en Hollande.
- Colignon (Abraham de), ministre de Mens.
 — (Charles de), professeur d'anatomie à Cambridge.
 — (Christophe), gentilhomme de Champagne, et ses descendants.

- Colin (Raphaël), conseiller au présidial de La Rochelle.
- Colivaux (Samuel), orfèvre, réfugié à Berlin.
- Colla (Antoine de), président du parlement d'Orange.
- (Jacques de), président de la chambre mi-partie de Grenoble.
- (Jacques de), conseiller au parlement de Paris.
- Colladon (famille de).
- (Léon).
- (Nicolas), pasteur à Genève, et professeur de théologie à Lausanne.
- (Daniel), pasteur à Morges, et ses descendants.
- (Germain), jurisconsulte.
- (Claude), conseiller du roi de France Henri IV.
- (Esaïe), professeur de philosophie.
- (David), professeur de droit et premier syndic de Genève.
- (Esaïe), premier syndic de Genève, et ses descendants.
- (Pierre), etc., etc.
- (Théodore), médecin.
- Collet d'Escury (Daniel), réfugié en Hollande.
- (Henri), président de la seconde chambre des Etats-Généraux.
- Cognac (Paul), pasteur du Désert.
- Cologne (Pierre de), pasteur de Metz.
- (Daniel de), principal du collège de Leyde.
- Colomb (Zacharie) ou Colom, avocat au conseil souverain de Pau.
- (François de), juge à Koenigsberg.
- (Samuel de), conseiller du roi de Prusse.
- (Isaac), professeur de philosophie à Göttingue.
- Colombel, capitaine huguenot.
- Colomiès (Jérôme), pasteur de La Rochelle.
- (Paul), bibliothécaire de l'archevêque de Cantorbéry.
- Comarque (famille de)
- Combes (Louis), pasteur de Quissac.
- -Dounous (Jean-Jacques), helléniste.
- Combillon (Jean), ministre d'Oppenheim.
- Combles (François de), pasteur de Metz.
- Commelin (Jérôme), imprimeur.
- Commings (Bernard-Roger de), vicomte de Bruniquel, capitaine huguenot.
- Compain (Nicolas), chancelier de Navarre.
- (Nicolas), marchand de Montrond.
- Conant (Jean), recteur du collège d'Exeter.
- Conrart (Valentin), secrétaire perpétuel de l'Académie française.
- (Jacques), secrétaire du roi.
- Constans (Jean), pasteur de Montauban.
- (Léonard), pasteur à Bâle.
- (N.), capitaine huguenot.
- (Isaac), ministre à Guisnes.
- (Jean), pasteur de Pons.
- Constant (Augustin de), gouverneur de Marans.
- (David), réfugié à Lausanne.
- (Jacob), botaniste.
- (David), professeur de morale à Lausanne.
- (Marc-Rodolphe), capitaine adjudant général en Hollande.
- (Frédéric), doyen de Bex.
- (Samuel), lieutenant général en Hollande.
- (David-Louis), maréchal de camp en France.
- (Auguste), inspecteur des ponts et chaussées du pays de Vaud.
- (Philippe-Germain), colonel en Hollande.
- (Juste-Arnold), colonel en Hollande.
- (Marc-Samuel-François), moraliste.
- (Victor), général au service de Hollande.
- (Guillaume-Anne), général en Hollande.
- (Juste-Thierry), aide de camp du prince d'Orange.
- (Jules-Thierry), chambellan du roi Guillaume.
- (Henri-Benjamin), député de l'opposition sous la Restauration.
- Constantin (Robert), philologue.
- Contant (Jacques), apothicaire.
- (Paul), botaniste.
- Convenant (Gabriel de), conseiller au parlement d'Orange.
- (Paul de), pasteur à Londres.
- Coras (Jean), conseiller au parlement de Toulouse.
- (Jacques), ministre apostat.
- Corbière, prédicant.
- (Jean), négociant de Bordeaux.
- Cordier (Etienne de), directeur des forges de Brandebourg.
- (Louis), confesseur.
- (Mathurin), professeur.
- Cordouan-Mimbré (famille de).
- -Langey.
- Cormère (Jean), pasteur de Toulouse.
- Cormont (famille de).
- Cornand de La Croze (Jean), réfugié en Angleterre.
- Corneillon (famille de).
- Cornuand (Joël), général au service de Brandebourg, et sa famille.

- Cosne-Chavernay (famille de).
 — -Houssay.
 Cossart (Noël), victime de la Saint-Barthélemy.
 — (Judith).
 — (Madelaine).
 Cosson (Barthélemy), prêtre converti.
 — (N.), fondateur de l'Eglise de Bellesme.
 Costa (N.), exécutée en effigie.
 Costabadie (J.), ministre de Clairac.
 Coste (N.), pasteur du Désert.
 — (Pierre), critique et traducteur.
 — (Pierre), pasteur à Leipzig.
 Cotelte, capitaine huguenot.
 Cotelier (André), lieutenant particulier au siège présidial de Nîmes.
 — (Jean), bailli de Saint-Paul-Trois-Châteaux.
 — (Jean), pasteur de Nîmes, apostat.
 Cottureau (Elisabeth), mère de l'évêque du Mans.
 — (N.), horticulteur.
 — (Samuel), médecin de Louis XIV.
 Cottiby (Jacques), ministre de Poitiers.
 — (Samuel), ministre apostat.
 Cottière (Matthieu), pasteur de Tours.
 Coudere (Samuel), chef camisard.
 Couet (Jacques), pasteur de Paris.
 — (Jacques), pasteur à Courcelles-Chaussy.
 — (Charles), conseiller au bailliage de Metz.
 — (Louis), réfugié dans le Brandebourg.
 — (Abraham), pasteur à La Haye.
 — (Auguste), sieur de Bacourt, et ses descendants.
 — (Louis), capitaine de cavalerie.
 — (Louis), lieutenant-colonel en Prusse.
 Coulan (Antoine), pasteur réfugié à Londres.
 Coulet (Etienne), médecin.
 Coullez (Alexandre), ministre à Vassy.
 Couppé (Daniel), pasteur de Tours.
 Courcelles (Etienne de), pasteur arménien.
 — (Firmin), réfugié à Genève, et ses descendants.
 Courcillon (Louis de), capitaine huguenot.
 — (Jacques), capitaine.
 — (Josias), lieutenant de Rohan.
 — (Louis), ancien de l'église de Dangeau.
 — (Philippe), marquis de Dangeau.
 — (Louis), membre de l'Académie française.
 Courdil, ministre apostat.
 Courlieu (Girard de), ministre de Troyes.
 Courmononcle (N. de), capitaine huguenot.
 Coursan (Louis de), apostat.
 Court (Antoine), restaurateur des Eglises.
 — de Gébelin, député des Eglises.
 Courtenay (François de).
 Courtonne (Pierre-Jacques), pasteur d'Amsterdam.
 Cousin (Claude), martyr.
 — (Gilbert), confesseur.
 — (Jean), pasteur de Caen.
 — (Jean), fondateur de l'école française de peinture.
 Coutelle (Pierre).
 Cozain (Jacques), ministre hétérodoxe.
 Cramahé, famille noble de La Rochelle.
 — Des Roches, confesseur.
 Cramer (Jean-Ulric), réfugié à Genève.
 — (Gabriel), médecin.
 — (Jean-Isaac), médecin.
 — (Jean), professeur de droit.
 — (Jean-Manassé), professeur de droit.
 — (Jean-Louis), lieutenant-colonel.
 — (Jean-Antoine), professeur de droit.
 — (Jean-Antoine), professeur à Oxford.
 — (Gabriel), mathématicien.
 — (Jacques), docteur en droit.
 — (Gabriel), imprimeur.
 — (Philibert), imprimeur.
 — (Frédéric-Auguste), syndic.
 Crégut (Antoine), ministre de Montélimar.
 — (Jacob), pasteur à Hanau.
 — (Frédéric-Christian), professeur de médecine.
 Créon (Pierre), martyr.
 Crespin (Jean), imprimeur, et ses descendants.
 — (Daniel), professeur à Lausanne.
 — (N.), pasteur de Marennes.
 Cresson (Benjamin), ministre de Grenoble.
 Croizier, moine converti.
 Crommelin (famille).
 — (Isaac-Matthieu), romancier.
 — (Pierre), pasteur et professeur à Genève.
 — (Jean-Pierre), professeur d'histoire.
 Croy (Antoine de), prince Porcien.
 — (François de), pasteur dans le Languedoc.
 — (Jean), savant théologien.
 Crozé (Jacques), pasteur de Civray.
 Cruet (Jean de), martyr.
 Crugot (Martin), ministre de Carolath.
 Crussol (famille de).
 — (Antoine), chef des protestants du Languedoc.
 — (Jacques), lieutenant du prince de Condé dans le Midi.
 — (Charles), abbé converti.

- Crussol (Galiot), colonel dans l'armée huguenote.
 Cucuel (Samuel), pasteur de Montbéliard.
 Cujas (Jacques), célèbre professeur de droit.
 Culant (Olivier de), capitaine huguenot, et ses descendants.
 Cumont (Olivier de), maire de Saint-Jean d'Angely.
 — (René), lieutenant particulier de Saint-Jean d'Angely.
 — (Abimélec), conseiller au parlement de Paris.
 Cupif (François), docteur de Sorbonne converti.
 Cursol-du-Mont (Etienne de), ministre apostat.
 Cuvier (famille).
 — (Claude), confesseur.
 — (Jacques), ministre à Héricourt.
 — (Nicolas), châtelain de Blamont.
 — (Jean), maire d'Héricourt.
 — (David), greffier de la justice à Montbéliard.
 — (Jean-Nicolas), pasteur à Roches.
 — (Pierre-Nicolas), pasteur à Breuvilliers.
 — (Jacques-Christophe), pasteur à Etupes.
 — (Jean-Georges), capitaine-lieutenant au service de France.
 — (Georges), le plus grand naturaliste des temps modernes.
 — (Frédéric), directeur de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle.
 Dabbadie (Roger), curé converti.
 Dacier (André), secrétaire perpétuel de l'Académie française.
 Dadé (Jacques), capitaine huguenot.
 Dagneaux (J.), pasteur à Londres.
 Dagonneau (Jean), écrivain satirique.
 — (Olivier), réfugié à Genève.
 — (Toussaint), notaire à Mâcon.
 Daillé (Jean), pasteur de Paris.
 — (Adrien), ministre réfugié en Suisse.
 Daillon (Jacques de), ministre de l'Eglise anglicane.
 — (Benjamin), pasteur de La Rochefoucauld, réfugié en Angleterre.
 Daise (Pierre), gouverneur d'Aigues-Mortes.
 Daits de Memy (Jean), apostat.
 Dalancé (Louis), professeur de théologie à Sedan.
 Dalanduy (Christophe), maréchal de camp.
 Dalechamp (Caleb), recteur de l'Eglise de Ferriby.
 Dalgas (Jean-Marc), ministre réfugié en Danemark.
 Dalgues (Manuel), pasteur du Désert et martyr.
 Daliès (Bernard), avocat du roi.
 — (Antoine), baron de Caussade, réfugié en Suisse.
 Dalisant (Claude), femme auteur.
 Dalvert, marin.
 Dampierre (N. de), capitaine huguenot.
 Dampmartin (Pierre), gouverneur de Montpellier.
 Daneau (Lambert), pasteur de Gien et de Castres.
 — (Josias), ministre à Castres.
 Dangicourt (Pierre), membre de l'Académie des sciences de Berlin.
 Dannhauer (Jean-Conrad), recteur de l'université de Strasbourg.
 Dantan (Pierre), curé converti.
 Dantonet (Claude), poète.
 Dappel (Chrétien-Gérard), conseiller de régence en Hesse.
 — (Christophe-Frédéric), directeur général à la guerre.
 — (David), ministre des finances en Hesse.
 Dargent (Claude), capitaine huguenot.
 — (Abel), ministre apostat.
 — (Jean), capitaine d'infanterie.
 — (Claude), prisonnier à la Bastille.
 Dariat (Claude), médecin.
 Darrignan, ministre de Maslacq.
 Dartiguelongue (Jean), médecin réfugié.
 Dassas (Claude), séminariste converti.
 Dassier (Jean), graveur célèbre.
 — (Jacob-Antoine), maître de la Monnaie à Londres.
 — (Pierre), général au service de France.
 Daudé (Jean-Jacques), avocat.
 — (Hilaire), médecin.
 — (Pierre), commis à l'échiquier.
 — (Pierre), pasteur à Londres.
 Dager (Guy-Aldonce), lieutenant général.
 Daumont de Crespigny, réfugié en Angleterre.
 Daures (Louis), apostat.
 Dauriers (Martin), confesseur.
 Daussi (Adrien), martyr.
 Dauvet (Guillaume) conseiller au parlement de Paris.
 Dauxilhon-Maffre, capitaine huguenot, et ses descendants.
 Dauzou (Pierre), confesseur.
 Daval, ancien de l'Eglise de Dieppe.
 Davantes (Pierre), grammairien.
 David, famille de La Rochelle.
 — (Guillaume-Joseph), apostat.
 — (Pierre), moine converti.
 Davied (Jean), fabricant de chandelles à Berlin.

- Davignon (Bertrand), pasteur de Rennes.
 Davy-du-Perron (Julien), théologien et médecin.
 — (Jacques), cardinal.
 — (Jean), archevêque de Sens.
 Decker (Adolphe), capitaine des armes dans la marine hollandaise.
 Deffère (Etienne), pasteur du Désert.
 Deffrancis (Christophe), poète.
 Deiron (Dominique), procureur des Dominicains, converti.
 — (Jean), chroniqueur.
 — (Jacques), antiquaire.
 Dejean (Ferdinand), chirurgien.
 — (Louis), général anglais.
 Dejours, confesseur.
 Delamain (Jacques), président du synode de Nancras.
 Delaune (Etienne), graveur habile.
 — (Nathanaël), pasteur de Dieppe.
 — (Henri), moraliste.
 — (Thomas), controversiste.
 — (Guillaume), professeur de théologie.
 Delavoye (Aimond), martyr.
 Delégnat (François), voyageur.
 Delmas (Pierre), confesseur.
 Delmé (Philippe), pasteur à Norwich.
 Delpech (Jean), pasteur à Londres.
 Delprat (Paul), lieutenant-colonel du génie en Hollande.
 Deluze (Jacques), industriel.
 Demont (N.), pair de France.
 Denaisius (Pierre), conseiller de l'Electeur palatin.
 Denis (Jean-Baptiste), prêtre converti.
 Derodon (David), professeur de philosophie.
 Des Aguliers (Jean), ministre d'Aitré, réfugié en Angleterre.
 — (Jean-Théophile), mathématicien et mécanicien.
 Des Arènes, apostat.
 Désauches (Annet), martyr.
 Des Avenelles (Philippe), avocat au parlement de Paris.
 Des Bouveries (Laurent), ouvrier en soie, réfugié en Angleterre.
 — (Edouard), marchand de Londres.
 — (Guillaume), baronnet.
 — (Jacob), lord Longford, et ses descendants.
 — (Guillaume), lord Radnor, et ses descendants.
 — (Edouard), chef des puseistes.
 Des Buissons (Jean), martyr.
 Des Champs (Charles), ministre en Normandie.
 — (N.), prêtre converti.
 — (Jean), ministre dans le Périgord.
 — (Gabriel), page du duc de Mecklembourg.
 — (Jacques), pasteur à Berlin.
 Des Champs (Jean), pasteur à Londres.
 — (Jean-Ezéchiél), membre du conseil de la présidence des Indes, et ses descendants.
 — (Antoine), lieutenant-général dans l'armée polonaise.
 Des Costils-Brisset, marchand de Rouen.
 Descousu (Celse-Hugues), jurisconsulte.
 Deserret (André), pasteur à Marbourg.
 Des Gallars (Nicolas), ministre de l'Eglise réformée.
 Des Hommes (N.), capitaine huguenot.
 Des Isnards (famille).
 Des Maizeaux (Pierre), philosophe, historien et biographe.
 Des Marais (Robert), seigneur de Saint-Aubin-sur-Arques.
 Des Marets (Esaïe), ministre de Vals.
 — (Samuel), professeur de théologie.
 — (Henri), ministre en Hollande.
 — (Daniel), ministre à La Haye.
 — (Abraham), surintendant ecclésiastique à Dessau.
 — (Simon-Louis), surintendant ecclésiastique.
 — (Jean-Noé), pasteur à Ragun.
 Des Martins (Honoré), dit le capitaine Grille.
 Des Masures (Louis), poète.
 Desmier (Eléonore), duchesse de Zell, aïeule de la reine Victoria.
 Des Minières (N.), confesseur.
 Des Nouhes (Jacques), gendre de Du Plessis-Mornay, et ses descendants.
 Despeisses (Antoine), jurisconsulte.
 Des Périers (Jean-Bonaventure), excellent prosateur et poète.
 Des Pueilles, capitaine huguenot.
 Desreneaux (Jean), martyr.
 Des Roches, carme converti.
 — (Jean-Baptiste), littérateur.
 Des Vaux (famille).
 — (Samuel), confesseur.
 Des Vieux (Jean), capitaine huguenot.
 Des Vœux (A. V.), pasteur à Dublin.
 Detan, architecte, réfugié en Prusse.
 Devaux (Gilbert), ministre apostat.
 — (Jacques), compilateur.
 Deyrolles (N.), apostat.
 Dezimbert, capitaine.
 Didier (Paul), colonel en Hollande.
 — (Anne-Charlotte), peintre.
 Dietrich (Philippe-Frédéric), minéralogiste.
 — (Dominique), ammeister de Strasbourg.
 Dietterlin (Wendel), peint. et architecte.
 — (Hilaire), peintre.
 — (Barthélemy), graveur.
 Dinot (Richard), pasteur à Montbéliard.
 Docok (famille de).
 Dolé (Jean), médecin du landgrave de Hesse-Cassel.

- Dolet (Etienne), imprimeur.
 Dollond (Jean), opticien.
 Domici (Bernard), sectateur de la Réforme.
 Dompierre (famille de).
 Doneau (Hugues), jurisconsulte.
 Dongnon (Guillaume de), martyr.
 Dor (François), pasteur de Sedan.
 Dorbet (Antoine), pasteur de Grenoble.
 Doremot, apostat.
 Dorival (Adam), ministre de Sancerre.
 Dorsch (Jean-Georges), professeur de théologie.
 Dorte (Louis), général au service de Prusse.
 Dortoman (Nicolas), médecin d'Henri IV.
 — (Pierre), professeur de médecine.
 Douxain (Gilbert), martyr.
 Drelincourt (Charles), ministre de Paris.
 — (Laurent), ministre de Niort.
 — (Henri), ministre à Fontainebleau.
 — (Charles), professeur d'anatomie à Leyde.
 — (Charles), docteur en médecine.
 — (Antoine), médecin à Orbe.
 — (Pierre), doyen d'Armagh.
 Drouart (famille).
 Duaren (François), jurisconsulte.
 Du Batut (Jean), conseiller d'Henri IV, et ses descendants.
 Du Bec-Crespin (Charles), baron de Bourry, chef protestant.
 — (Pierre), sieur de Vardes, capitaine huguenot.
 Du Bellay (Claude), chambellan de l'électeur de Brandebourg.
 — (Théodore), conseiller d'ambassade.
 Du Bois (famille).
 — (François), professeur de médecine à Leyde.
 — (Marie), réfugiée dans la Hesse.
 — Des Cours (famille).
 Du Bordet, chef protestant.
 — Romegoux.
 Du Bosc, président en la cour des aides de Rouen, et martyr.
 Du Bouchet (Tanneguy), dit Saint-Cyr, chef protestant dans le Poitou.
 — (Lancelot), sieur de Sainte-Gemme, chef protestant.
 — (Joachim), commandant de Mauléon.
 — (famille).
 Du Boulay, dit le chevalier Du Boulay.
 Du Bourdieu (Arnaud), ministre à Bergerac.
 — (Isaac), ministre à Montpellier.
 — (Jean-Armand), pasteur réfugié à Londres.
 Du Bourg (Charles), seigneur de Saillans, martyr.
 — (Louis), capitaine huguenot.
 Du Bourg (Anne), conseiller au parlement de Paris, et martyr.
 — (Claude), trésorier de l'extraordinaire des guerres.
 — (Gabriel), conseiller au parlement de Toulouse.
 — (Georges), gouverneur de l'Ile Jourdain.
 Du Bousquet (Jean), prédicant dans le Poitou.
 Du Breuil (Jean), prédicant en Poitou.
 Du Broullat (Jacques), archevêque d'Arles, converti.
 Du Buc (Guillaume), professeur de théologie à Lausanne.
 Du Buisson (François), docteur de Sorbonne, converti.
 Du Candal (Martin), conseiller au parlement de Paris.
 — (Isaac), secrétaire du roi.
 Du Candelay (N.), gouverneur de Royan.
 Du Carrel (André Coltéé), antiquaire.
 Du Chalard (Joachim), avocat au grand conseil.
 Du Châtelet (Olyr), chef huguenot.
 Du Chesne (famille).
 — (Charles), médecin d'Henri IV.
 — (Joseph), conseiller et médecin ordinaire du roi.
 — (Nicolas), martyr.
 — (Simon), mathématicien.
 Du Chesneau (Tanneguy), gentilhomme du prince de Condé, et ses descendants.
 Du Clos (Samuel), médecin réfugié à Berlin.
 Du Cloux (Barthélemy), pasteur à Baudonvilliers.
 Du Colombier (famille).
 Du Commun (J.-P. Nicolas), ministre à Etupes.
 Du Cret (Toussaint), médecin.
 Du Cros (André), docteur en médecine.
 — (Charles), président au parlement de Grenoble.
 — (Jean), avocat à la Chambre de l'édit de Castres.
 — (Jean-Jacques), apostat.
 — (Jean-Jacques), pasteur à Saint-Germain de Calberte.
 — (N.), conseiller du roi de Suède.
 — (Pierre), juge à Calvisson et martyr.
 Du Faur (Pierre), président au parlement de Toulouse.
 — (Michel), président à mortier au même parlement.
 — (Louis), conseiller-clerc au parlement de Paris, puis chancelier de Navarre.
 — (Arnaud), gentilhomme de la chambre du roi de Navarre.

- Du Faur** (Charles), conseiller au parlement de Toulouse.
 — (Charles), gouverneur de Lunel.
 — (Jean), gouverneur de Gergeau, et ses descendants.
- Du Ferrier** (Arnaud), chancelier de Navarre.
 — (Barthélemy), martyr.
 — (Arnaud), gouverneur de Brugarolles.
- Du Fos** (David), avocat de La Rochelle.
- Du Fou** (François), baron du Vigean, chef protestant.
- Du Four** (Philippe-Sylvestre), droguiste et antiquaire.
- Du Fresne** (Samuel), ministre de Normandie.
- Du Gua** (Pierre), fondateur de Port-Royal en Amérique.
- Du Han** (Philippe), conseiller d'Etat et privé.
 — (Charles-Egide), précepteur de Frédéric le Grand.
- Du Jon** (Jean), conseiller du prince palatin, et ses descendants.
 — (Denis), lieutenant de la maréchaussée à Bourges.
 — (François), ministre et professeur de théologie à Leyde.
 — (Jean-Casimir), officier hollandais.
 — (François), professeur de droit à Groningue.
 — (François), philologue célèbre.
- Du Laurans** (Alexandre), lieutenant-colonel au service de Pologne, et ses descendants.
- Du Laurens** (Louis), ministre apostat.
- Du Lignon** (Pierre), ministre à Wiewert.
- Du Lion**, (famille).
- Du Liscoët** (Yves), chef protestant en Bretagne.
- Dulon** (Louis), musicien habile.
- Du Lys** (Charles), député aux Etats d'Anjou.
- Dumas** (Charles-Guillaume-Frédéric), traducteur.
 — (Jean-Louis-Alexandre), pasteur à Dresde.
 — (Jean), pasteur à Leipzig.
- Du Mas** (Louis), inventeur du bureau typographique.
 — (N.), prédic. dans le Languedoc.
 — de Castellane (Nicolas), chef des protestants en Provence.
- Du Matz** (Christophe), chef huguenot.
 — (Jean), gouverneur de Vitré.
 — (Esaïe), député général des Eglises.
 — (Marthe), gouvernante des princesses de Prusse.
 — (Samuel), grand-maitre de la maison de la margrave de Baireuth.
- Du Matz** (Charles-Louis), général au service de l'Empereur, etc.
- Du Mex** (Léonard), martyr.
- Du Mont** (famille).
 — (Etienne), publiciste.
 — (Gabriel), pasteur et professeur à Rotterdam.
 — (Jean), bistoriogr. de l'Empereur.
 — -Pigalle, officier au service de la Hollande.
- Du Moulin** (Charles), célèbre jurisconsulte.
 — (Joachim), ministre à Orléans.
 — (Pierre), pasteur de Paris, puis professeur de théologie à Sedan.
 — (Daniel), gouverneur du château de Josselin.
 — (Cyrus), ministre de Châteaudun.
 — (Marie), directrice du pensionnat des réfugiées en Hollande.
 — (Pierre), prébendaire de Cantorbéry.
 — (Louis), professeur d'histoire à Oxford.
 — (Antoine), valet de chambre de Marguerite de Valois.
 — (Claude), ministre de Fontenay-le-Comte et martyr.
 — (Guillaume), pasteur à la Neuveville.
 — (Wolfgang), pasteur à Leyde.
- Du Moustier** (Pierre), général de l'Empire.
- Duncan** (Marc), professeur de philosophie à Saumur.
 — (Marc), dit Cérisantes.
 — (Guillaume), prof. de philosophie à Montauban.
 — (Pierre), médecin.
 — (Daniel), médecin réfugié en Angleterre.
 — (Daniel), pasteur de Bideford.
- Du Périer** (famille).
 — (Pierre), ministre de Montauban.
- Du Peyroux** (Pierre), réfugié à Surinam, et ses descendants.
- Du Pinet** (Antoine), philologue et controversiste.
- Du Piotay** (David), ministre de Gap.
- Du Plain** (Antoine), poète.
- Du Plan** (Colin), martyr.
 — (Benjamin), député général des Eglises du Languedoc.
- Duplantier** (Jean-Pierre), industriel.
- Du Plaute**, prêtre converti et martyr.
- Du Pleix** (Antoine), gouverneur de Sommières.
- Du Plessis** (Jacques), chapelain de l'hôpital des réfugiés à Londres.
 — (Jean), capitaine huguenot, et ses descendants.
- Du Poix** (Raimond), marchand de Carcassonne.

- Dupont (N.), ministre d'Eymet.
 Du Pont (Pierre), gouverneur de Bays-sur-Bays.
 Du Port (Joachim), commissaire des vivres, réfugié à Genève.
 — (Jacques), savant helléniste.
 Duprai, ministre apostat.
 Du Prat (famille).
 — -Pardoux, jurisconsulte.
 Dupré (Isaac), bourgeois du Mas d'Age-nois.
 — (Léonard), martyr.
 — (N.), ministre d'Issoire et martyr.
 Dupuis (famille).
 — (Jean-Antoine), grand écuyer de l'électrice de Hanovre.
 — (Charles-Auguste), grand-maitre de la maison de Sophie-Doro-thée.
 Du Puy (famille).
 — -Du Moulin.
 — -Vatan.
 — -La Roquette.
 — -Cabrilles.
 — (Jacques), consul de Montauban.
 — (Jean), notaire de Revel.
 — (Melgueil) (famille).
 — (Samuel), gouverneur d'Hautpoul.
 — (Jérémie), conseiller du roi.
 — -Montbrun (famille).
 — — (Charles), chef des protes-tants du Dauphiné.
 — — (Jean), licut. de Lesdi-guières.
 — — (Charles-René).
 — — (Jacques), lieutenant géné-ral du Nivernais.
 — — (Jean), maréchal de camp.
 — — (Alexandre), marquis de Saint-André, défenseur de Candie.
 — — (René), maréchal de camp, et ses descendants.
 Du Quesne (Abraham), chef d'escadre.
 — (Abraham), lieutenant général de l'armée navale.
 — (Henri), capitaine de vaisseau.
 — (Abraham), capitaine de vaisseau.
 — (Isaac), officier de marine, con-verti.
 — (Jacob), capitaine de vaisseau.
 Du Quesnoy (Eustache), professeur de philosophie à Lausanne.
 Du Ranc (Jean), médecin apostat.
 Durand (famille) ou Durant.
 — (Jacques de), ministre réfugié.
 — (Audibert), ministre apostat.
 — (Sénégas), capitaine huguenot.
 — (J.), historien.
 — (Jacques), commentateur.
 — (Jacques-François), professeur à Lausanne.
 — (Jean), ministre réfugié.
 Duraad (Jean-Antoine), pasteur aux Bre-nets.
 — (David-Henri), pasteur à Londres.
 — (David), ministre de la Savoie, membre de la Société royale de Londres.
 — (Jean), ministre à Is-sur-Tille.
 — (Jean), pasteur réfugié en Angle-terre.
 — (Jonas), martyr.
 — de Villegagnon, chef de la colo-nie du Brésil.
 — (Pierre), pasteur du Désert, mar-tyr.
 — (Jacques-Imbert), pasteur à Or-léans.
 — (Samuel), ministre de Charenton.
 — (Daniel), capitaine huguenot.
 Du Rastel (Matthieu), capitaine dauphi-nois, et ses descendants.
 Durcot, famille poitevine.
 Duret (Jean), gouverneur d'Angers.
 Durette (N.), pasteur réfugié.
 Durfey (Thomas), poète dramatique.
 Durfort (famille).
 — -Duras (Symphorien).
 — — (Jacques), marquis de Du-ras.
 — — (Gui-Aldonce), maréchal de camp.
 — — (Jacques-Henri), maréchal de France.
 — — (Frédéric-Maurice), comte de Rozan.
 — — (Gui-Aldonce) duc de Lor-ges, maréch. de France.
 — — (Charles-Henri), comte de Montgommery.
 — — (Louis), comte de Fevers-ham.
 — — (Charles - Louis), capi-taine, etc.
 — — -Deyme (Thomas), capi-taine huguenot, et ses descendants.
 — (Jean-Blaise), réfugié en Prusse.
 Du Roi (Jean-Philippe), médecin du duc de Brunswick.
 — (Jules - Georges - Paul), juriskon-sulte.
 Du Rondel (Jacques), professeur à Sedan.
 Du Ry (Paul), officier du génie.
 — (Charles).
 — (Simon-Louis), architecte à Cas-sel.
 — (Jean-Charles-Etienne), directeur des bâtiments à Cassel.
 Du Seau (René), martyr.
 Du Serre (N.), père des petits prophètes.
 Dusert (Daniel), franciscain converti.
 Du Solier (famille).
 — (Jules-Raymond), historien.
 Du Soul (Moïse), traducteur.

- Du Temps (Jean), jurisconsulte.
 — (Jean), avocat.
 — (Adam), ingénieur militaire.
 — (N.), ministre d'Angers.
 — (Louis), historiographe du roi d'Angleterre.
 — (Michel-François), orfèvre.
 — (Joseph-Michel), inspecteur des ponts et chaussées.
- Du Terrail (François), capitaine huguenot.
- Du Tertre (famille).
 — (Centurion), gouverneur de Jarreau.
 — (Amboise), colonel au service de Hollande.
- Du Tillet (Louis), ami de Calvin.
- Du Touchet, lieutenant de Montgommery.
- Du Tronchay (Félix), ministre de Beaufort-en-Vallée.
 — (Louis), martyr.
- Du Trossel (Etienne), général au service de Prusse.
 — (Charles-Etienne), traducteur de Follard.
- Duval (Jacques), pasteur à Milhan.
 — (N.), capucin converti.
 — (Nicolas), conseiller au parlement de Paris.
 — (Pierre), évêque de Séez, partisan de la Réforme.
 — (Robert), directeur de l'académie de peinture de la Haye.
- Duvernoy (famille).
 — (André), membre du conseil de régence de Montbéliard.
 — (Charles), pasteur à Mandeure.
 — (Jules-Frédéric), recteur du gymnase de Montbéliard.
 — (Joseph-Jérémie), pharmacien.
 — (Jean-Georges), anatomiste.
 — (Georges-David), médecin du duc de Wurtemberg.
 — (Léopold - Eberhard), jurisconsulte.
 — (Jean-Jacques), inspecteur ecclésiastique.
 — (Jacques-Christophe), pasteur à Barby.
 — (Georges-Louis), inspecteur ecclésiastique.
 — (Charles), juriscons. et historien.
 — (Georges-Louis), professeur au Muséum d'histoire naturelle.
- Du Vidal (François), ministre de Tours, puis de Groningue.
- Du Vigier (Foucaud), ministre à Saint-Jean d'Angely.
 — (Japhet), ministre de Saint-Jean d'Angely.
 — (Jacques), conseiller à la Chambre mi-partie de Guyenne.
- Du Vigier (Jacques), apostat.
- Du Vignaud, ministre de Châtellerault.
- Du Villard (Emmanuel-Etienne), memb. du corps législatif de Genève.
- Du Virailh (Caius), gouverneur de Sisteron.
 — (Scipion), chroniqueur.
- Eck (Georges), traducteur.
- Eckard-Zum-Treubel, propagateur de la Réforme.
- Ehrlen (Jean-Frédéric), professeur de droit.
- Ehrmann (Frédéric-Louis), professeur de physique.
 — (Jean - Chrétien), professeur de médecine.
 — (Jean-Frédéric), professeur de clinique.
 — (Jean-Chrétien), correspondant de l'institut.
 — (Théophile-Frédéric), instituteur.
- Eisen (Nicolas), théologien.
- Eisenmann (Georges-Henri), docteur en médecine.
- Eisenschmid (Jean-Gaspard), mathématicien.
- Elinck (Charles), martyr.
- Encontre (Daniel), doyen de la faculté de théologie de Montauban.
 — (Pierre), pasteur du Désert.
- Englisch (Jean), poète.
 — (Esther), calligraphe.
- Enoch (Louis), ministre de Renée de France.
 — (Pierre), poète.
- Epicine (André), controversiste.
- Epinac (Pierre d'), archevêque de Lyon.
- Erb (Matthieu), surint. ecclésiastique.
- Erman (Jean-Pierre), pasteur et professeur à Berlin.
 — (Jean-Georges), pasteur à Postdam.
 — (Paul), membre de l'Académie des sciences de Berlin.
- Erondelle (Pierre), réfugié en Angleterre.
- Errard (Jean), ingénieur militaire.
- Eschallard (Charles d'), gouverneur de Taillebourg, et ses descendants.
 — (Jacques), commandant de Maillezais.
 — (Balthasar), et ses descendants.
- Escodéca (Jean d'), seigneur de Boisse, et ses descendants.
 — (Pierre d'), gouverneur de Sainte-Foy.
 — (Armand), commandant de Monheurt.
- Escolliers (Claude d'), commandant du château d'Alençon.
- Escoperies (Pontus d'), feld-maréchal de Suède.

- Escoperies (Jacques), ministre de la guerre en Suède.
 — (Magnus-Gabriel), grand chance-
 lier et grand sénéchal de Suède.
- Escorbiac (Guichard d'), conseiller à la
 Chambre de Castres.
 — (Jean), poète.
 — (Samuel), conseiller à la Chambre
 mi-partie, apostat.
- Escury (famille).
 — (David).
 — (André), réfugié en Hollande.
 — (Daniel), réfugié en Hollande, et
 ses descendants.
- Esnard (Louis), président de l'assemblée
 de Mantes.
- Espagne, famille du Maine.
 — (Paul), gentilhomme de la cham-
 bre du roi.
 — (Henri), gouverneur de Béfort.
 — (Louis-Paul), apostat.
 — (Henri), réfugié.
 — (Jean d'), pasteur à Londres.
- Espalunque, famille du Béarn.
- Esparon, prophète camisard.
- Espence (Claude d'), recteur de l'Uni-
 versité de Paris.
- Espérandieu (Jean), conseiller du roi de
 Navarre, et ses descendants.
- Espinay (Nicolas d'), pasteur à Loudun,
 et ses descendants.
- Esprinchart (Jacques), historien.
- Essen (Théodore), théologien.
- Estienne (famille des).
- Estienne de Chaussegros (Honoré).
 — — — — — Mimet.
 — — — — — Clelles.
- Estoard (Jean d'), et ses descendants.
- Estrées (Jean d'), grand-maitre de l'ar-
 tillerie.
- Estreman (J. d'), ministre du Béarn.
- Etampes-Valençay (Henri d'), chevalier
 de Malte.
- Etienne (Daniel), dit La Montagne.
- Eustache (David), pasteur de Montpel-
 lier.
 — (Etienne), martyr.
- Eymar (Claude), membre de l'académie
 du Gard.
- Eynard (famille).
- Faber (Jean), professeur de théologie.
 — (Pierre), précepteur des enfants
 de Coligny.
- Fabre (Jean), l'Honnête criminel.
 — (N.), notaire à Clarensac.
- Fabre d'Olivet (N.), philologue et auteur
 dramatique.
- Faget (Ambroise), ministre de La Ro-
 chelle.
 — (N.), ministre de Sauveterre.
- Faigaux (François - Louis), pasteur à
 Schwabach.
- Falaiseau, famille de financiers.
- Falgueras, commis de Menant.
- Falguerolles (famille de).
- Fallot (Frédéric), conseiller du duc de
 Wurtemberg.
- Farcy (famille de).
 — -Painel.
 — -Saint-Laurent.
 — -La Daguerie.
 — -Guillé.
 — (Samuel de).
- Farel (Guillaume), réformateur de la
 Suisse romande.
- Fargue, dit La Mothe-Pujols, capitaine
 huguenot.
- Fargues (Jacques de), martyr.
- Faubournet de Montferrand (famille de).
 — -Saint-Orse.
- Fauche-Borel (Louis), agent royaliste.
- Faucher (Jean), professeur de théologie
 à Nîmes.
- Faucconnet (Pierre), confesseur.
- Fauquembergue (Jean de), pasteur à
 Dieppe.
 — (Louis de), ministre à Senlis.
- Faure (famille).
 — -Villespassans.
 — -Montpaon.
 — (François de), conseiller au par-
 lement de Toulouse.
- Faurin (Jean), chroniqueur de Castres.
- Faust (Jean), professeur de théologie à
 Strasbourg.
 — (Isaac), professeur de théologie à
 Strasbourg.
- Favas (Jean de), capitaine huguenot.
 — (Jean de), député général des
 Eglises.
- Favier (Pierre de), un des présidents de
 l'assemblée de La Rochelle en
 1622.
 — (Céphas de), premier consul de
 Nîmes.
- Fay (famille de).
 — -Pérait.
 — -Changy.
- Felot (Jean), médecin de la reine de
 Navarre.
- Fenne (François de), professeur de lan-
 gue française à Leyde.
- Ferber (Jean-Jacques), professeur de
 théologie à Strasbourg.
- Ferdinand, famille de peintres.
- Feret, apothicaire.
- Ferrand (Daniel), ministre à Bordeaux.
- Ferrier (Jérémie), ministre apostat.
 — (Michel), musicien.
- Ferrières (Jean de), vidame de Chartres.
 — (Edme de), dit le Jeune Maligny,
 capitaine huguenot.
 — (Pons de), baron de Bagat, et ses
 descendants.
- Ferry (famille).

- Ferry (Jacques), solcher de l'évêché de Metz.
 — (Pierre), ministre à Tonnay-Charente.
 — (Paul), ministre à Metz.
 — (Jérémie), receveur de la bullette.
 Fesques (David de), capitaine huguenot.
 Fétizon (Daniel), ministre à Berlin.
 Feugère (Pierre), martyr à Bordeaux.
 Feuguera (Guillaume), ministre en Normandie.
 Fidel (Abric), camisard.
 Fiquières (Louis), pasteur du Désert.
 Filhet (Gilbert), lieutenant de Jeanne d'Albret dans le Vendômois.
 Filleul (Jean), martyr.
 Fillieux (Gabriel), prieur fiscal de Cluny.
 Firn (Antoine), curé converti.
 Fischart (Jean), écrivain satirique.
 Fischer (Jean), professeur à Herborn.
 Fizes, receveur général, apostat.
 Flamand (Claude), ingénieur du duc de Wurtemberg.
 Flanc (Jean), ministre apostat.
 Fleureton (François), industriel réfugié à Berlin.
 Fleury (Jean), ministre à Baugé.
 — (Daniel), confesseur.
 — (N.), ministre de Castres.
 Florac (N. de), ministre à Angoulême.
 Flottard (N.), vicomte de Gourdon.
 — (David), émissaire de Miremont.
 Flournois (famille).
 — (Gédéon), ministre à Genève.
 — (Jacques), ministre de Jussy.
 — (Jacques), joaillier à Paris.
 Foix (Antoine de), baron de Rabat, et ses descendants.
 — (Françoise de), abbesse convertie.
 — (Paul de), conseiller au parlement de Paris.
 — Caraman (Madeleine de), religieuse convertie.
 Fontaine (Jean), martyr.
 — (Jacques), réfugié à La Rochelle.
 — (Jacques), ministre de Royan.
 — (Pierre), ministre de Royan, réfugié en Angleterre.
 — (Pierre), ministre apostat.
 — (Jacques), ministre réfugié en Irlande.
 — (Pierre), ministre dans les Etats-Unis.
 — (Jean), officier dans l'armée anglaise.
 Fontanes (Louis de), grand-maître de l'Université.
 — (Jean), professeur à l'académie de Geneve.
 Fontenoy (Jean), diacre de Toulouse.
 Forant (Job), marin de l'île de Rhé.
 — (Jacques), amiral.
 — (Job), chef d'escadre.
 Forant (N.), apostat et espion.
 Forest (Hector), grammairien.
 Forestier (André), ministre apostat.
 — (Pierre), ministre réfugié en Angleterre.
 Forests (famille de).
 — (Jacques), capitaine huguenot.
 — (Hector), gouverneur d'Orange.
 — (Alexandre), gouverneur d'Orange.
 Forin (Mme de), dame d'Exoudun.
 Formey (Jean-Henri-Samuel), secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin.
 — (Jean-Louis), médecin.
 Formy (Claude), ministre à Montpellier.
 — (Pierre), médecin nimois.
 — (Jacques), médecin, apostat.
 — (Samuel), chirurgien de Montpellier.
 Forneret (Philippe), pasteur de l'église française de Berlin.
 Fornerod (David), pasteur à Berlin.
 Forstner (Christophe de), savant et diplomate.
 Forteau, capitaine rochelais.
 Fos (famille de).
 — (François), chambellan de l'électeur palatin.
 — (Albert), industriel.
 — (David), contrôleur du domaine des comtes de Castres.
 — (Etienne), manufacturier.
 Foucault (Radegonde), martyre.
 Foucaut (Gaspard), gouverneur d'Argenton.
 — (Gabriel), gouverneur de la Marche.
 Foucher (Jacques), lieutenant au siège présidial de la Rochelle.
 — (Jacques), marquis de Circé.
 Foulon (Abel), maître à la Monnaie.
 Fouqué (famille de).
 — (Gabriel), capitaine huguenot.
 — (Charles), colonel d'un régiment d'infanterie.
 — (Henri), gouverneur de Royan.
 — (Charles), réfugié en Hollande.
 — (Henri-Auguste), général prussien.
 — (Gustave-Auguste-Henri), conseiller au département de la guerre.
 — (Henri-Charles), poète et romancier.
 Fouquerolles (Pierre de), capitaine du roi de Navarre.
 Fouquet (Claude) gentilhomme du Poutou.
 Four (Claude), le maître Adam du Refuge de Berlin.
 Fourdrinier (Henri), inventeur d'une machine à papier.
 Fourgon (Jean), confesseur.

- Fournier (Balthasar), chroniqueur.
 — (Jean), docteur de Sorbonne converti.
 — (Jean), historien.
 — (Jeanne), victime des persécutions.
 — (N.), capitaine huguenot.
 Fournol (Jean), bourgmestre de Berlin.
 Franc, capitaine huguenot.
 — (Guillaume), musicien.
 — (Jean), confesseur.
 France, capitaine huguenot.
 Francillon (Jean), naturaliste.
 Franco (Pierre), chirurgien.
 François, capitaine huguenot.
 — (Pierre), capitaine huguenot, et ses descendants.
 Frantz (Jean-Joachim), historien.
 Frémaut (Pierre), pasteur à Cologne.
 Frémont d'Ablancourt (Nicolas), historiographe du prince d'Orange.
 Frescarode (Jean), apologiste.
 Freton (Louis), maréchal de camp huguenot, et auteur.
 Fried (Jean-Jacques), professeur d'accouchement.
 — (Georges-Albert), professeur de médecine.
 Freisen (Isaac), professeur de théologie.
 — (Jean-Léonard), pasteur à Strasbourg.
 Froment (Antoine), compagnon d'œuvre de Farel.
 — (Paul de), gouverneur de Neuchâtel.
 Fromery (Pierre), réfugié à Berlin.
 Frontin (Anatole), ministre de Coligny.
 Frossard (Benjamin-Sigismond), doyen de la faculté de théologie de Montauban.
 Frotté (Jean de), chancelier de la reine de Navarre.
 — -Sey.
 — La Rimblière.
 — (Pierre), curé converti.
 Froumentau (N.), habile financier.
 Fumée (Antoine), conseiller au parlement de Paris.
 — (Gilles), précepteur.
 Furstemberg (Guillaume de), protecteur du réformateur Farel.
 Furstemberger (Josué), bourgmestre de Mulhouse.
 Fusy (Antoine), curé converti.
 Gabillon (Auguste de), pasteur à Leyde.
 — (Charlotte-Amélie), institutrice.
 Gabriac (Claude de), mestre de camp huguenot.
 Gaches (Pierre), consul de Castres.
 — (Jacques), avocat à la Chambre de l'édit, et auteur.
 — (Raimond), min. de Charenton.
 Gachon (Arnaud de), avocat au parlement de Bordeaux.
 — (François), apostat.
 Gagnier (Jean), savant orientaliste.
 — (Thomas), recteur de Strauton.
 Gaigny (Jean de), sermonnaire.
 Gaillard (Annibal), martyr.
 — (Auger), poète.
 — (Jacques), professeur de théologie à Montauban.
 — (Michel), gentilhomme huguenot, et ses descendants.
 — (Gilles), gentilhomme provençal converti.
 Gaillot (Pierre), confesseur.
 Gal-Pomaret, ministre du Désert.
 — -Ladevèze, ministre du Désert.
 Galard de Béarn (René de), capitaine huguenot.
 — (Jean de), gouverneur de Saint-Jean d'Angely.
 Galissard (Pierre), régent de 3^e à Genève.
 Galland (Auguste), commissaire royal auprès de divers synodes.
 — (Auguste), député général.
 — (Thomas), avocat au parlement.
 Gallot (Jean-Gabriel), membre de l'Assemblée constituante.
 Gally (Pierre-Henri), ministre réfugié en Angleterre.
 Gambier (famille).
 — (James), avocat.
 — (John), gouverneur des îles de Bahama.
 — (James), amiral.
 — (Samuel), commissaire de la flotte anglaise.
 — (Robert), capitaine de vaisseau.
 — (James-Edward), recteur de Langley.
 Gambs (Paul), jurisconsulte.
 — (Jean-Sébastien), docteur en droit.
 — (C.-K.), chapelain de l'ambassade suédoise à Paris.
 Gamon (Christophe de), poète.
 Gamonet, victime des persécutions.
 Gantois (Eusèbe), ministre de Sedan.
 — (Jacques), ministre de Sancerre.
 — (Pierre), ministre de Gorcum.
 Garcin (Laurent), médecin et naturaliste.
 — (Laurent), littérateur.
 Gardelle (Robert), peintre de portraits.
 Gardin, capitaine huguenot.
 Garencières (Théophile de), médecin.
 Gargouilleau (Louis), capitaine rochelais.
 Garissolles (Antoine), professeur de théologie à Montauban.
 — (Antoine), ministre à Castelmoren.
 — (Jacques), ministre de Bergerac, réfugié en Hollande.

Garnier (Jean), ministre de l'Eglise française de Strasbourg.

— (Isaac), pasteur à Marchenoir.

— (Philippe), maître de langue française à Giessen.

Garrigue (N.), traducteur.

Garros (Pierre), poète gascon.

Gasparin (Thomas-Augustin), conventionnel.

Gassion (famille).

— (Jean), procureur général au conseil de Navarre.

— (Jean-Jacques), procureur général au conseil souverain de Navarre.

— (Jean), président à mortier au parlement de Pau.

— (Jacob), maréchal de camp.

— (Jean), maréchal de France.

— (Henri), maître de comptes de Navarre.

— (Henri), conseiller au parlement de Pau.

— (Gratien), maréchal de camp.

Gast (Jean), ministre de l'Eglise française de Berlin.

— (Jean), pasteur à Bâle.

Gastigny (Jacques), fondateur de l'hôpital des réfugiés à Londres.

Gastine (Philippe de), martyr, et ses descendants.

Gau (Jean), historien et controversiste.

Gaudet (Pierre), martyr.

Gaudot, famille réfugiée à Neuchâtel.

Gauguet (Nicolas), directeur du lombard de Berlin.

Gaultier (François de), ministre de Montpellier, réfugié à Berlin.

— (Claude), pasteur de l'Eglise française de Berlin.

— (Barthélemy), capitaine de cavalerie.

— (Jacques), docteur en médecine.

— (Barthélemy), conseiller de la justice supérieure.

— (Jacques), conseiller privé.

— (Jacques), lieutenant de Soubise.

Gaure (Louis de), gouverneur de la citadelle de Cambrai.

Gaussen (Etienne), professeur de théologie à Saumur.

— (Jacques), pasteur de Divonne.

— (Nicolas), ministre à Pont-Audemer.

— (Jean), réfugié à Genève.

— (David), réfugié en Irlande.

— (Pierre), gouverneur de la Banque d'Angleterre.

— (Samuel-Robert), haut shérif du comté d'Hertford.

— (Louis), pasteur et professeur à Genève.

Gauteron (Antoine), secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences de Montpellier.

Gauthier (Nicolas), apostat.

— (Pierre), précepteur des petits-enfants du chancelier de l'Hôpital.

Gautier (Henri), ingénieur.

— (Jacques), ministre d'Archiac.

— (Marie), relapse.

— (N.), apostat et espion.

— (N.), médecin réfugié en Angleterre.

— (Raimond), capitaine huguenot.

— (Thierry), traducteur.

— (Thomas), pasteur à Fénéstrelles.

Gauvain (Louis), poète.

Gazeau (famille).

— La Brandasnière.

— La Boissière.

Génas (François de), conseiller au parlement de Provence, et ses descendants.

Geneste (Abraham), maître de langue française à l'académie de Colberg.

— (Louis), réfugié en Irlande.

Genolhac, confesseur.

Gentil, prêtre converti.

— (Jean-Baptiste), artificier.

Gentillet (Innocent), président de la Chambre mi-partie de Grenoble.

George, martyr.

Georges (Samuel), ministre de Vitry, réfugié en Hollande.

— (Paul), pasteur réfugié en Angleterre.

Gerbel (Nicolas), jurisconsulte.

Gerber (Erasme), chef des paysans insurgés.

Gérente (Balthazar de), chef des protestants en Provence.

— (François de), lieutenant de Des Adrets.

— (Balthazar de), député de la Provence à plusieurs assemblées politiques.

Gérolde (Frédéric-Samuel), ministre de l'hôpital de Strasbourg.

Gervais (Jean-Louis), président du sénat de la Caroline du Sud.

— (Noël), réfugié à Genève.

— (Jean), ministre à Genève.

Gervaise (Louis), ancien de l'Eglise de Charenton.

— (Jean), chirurgien.

Geschmauss (Jérôme), médecin.

— (Augustin), pasteur de Mulhouse.

Gète (Jacques), pasteur et poète.

Giberne (N.), apostat.

Gibert (Jean-Louis), pasteur du Désert.

— (Etienne), pasteur à Guernesey.

- Gibert (Simon), pasteur du Désert.
 Gibout (Toussaint), docteur de Sorbonne converti.
 Gigord (Jean), ministre à Montpellier.
 Gigou (famille).
 — -Vesancay.
 — -La Croix du Chail.
 Gilbert (Abraham), dernier ministre de Melle.
 — (Gabriel), poète dramatique.
 — (N.), ministre apostat.
 Gillet (Jean-Frédéric), pasteur à Halberstadt.
 — (F.-W.), surintendant ecclésiastique.
 Gillier (famille).
 — (Gaspard), conseiller au parlement de Grenoble.
 — -La Villedieu
 Gilly (David), ministre apostat.
 — (David), ingénieur architecte.
 — (Jean-Guillaume), architecte.
 Ginebrousse (Georges de), capitaine huguenot.
 — (Nicolas), colonel d'un régiment huguenot.
 Gineste (Jean de), gentilhomme du Languedoc, et ses descendants.
 Ginestous (famille de).
 — -Montdardier.
 Girard des Bergeries (famille).
 Girard (Jean), jurisconsulte et poète.
 — (Bernard de), sieur de Haillan.
 — (Philippe de), inventeur de la filature du lin à la mécanique.
 Girardet (Frédéric-Christlieb), pasteur à Dresde.
 Giraud (N.), huissier de la reine de Navarre.
 Giraut (N.), martyr.
 Gironde (famille de).
 — -Teyssonat.
 — -Castelsagrat.
 — -Sigoniac.
 Giscart, ministre de Castelnau-dary, martyr.
 Glaumeau (Jean), chroniqueur,
 Gloner (Samuel), poète latin.
 Glotzen (Jean-Gaspard), littérateur.
 Gnilius (Jean-André), profess. de théologie à Strasbourg.
 Gobert (Jean), banquier de La Rochelle.
 — (N.), receveur du Soissonnais.
 Godeau (Jean), martyr.
 Godefroy (Denis), savant jurisconsulte.
 — (Théodore), historien.
 — (Jacques), professeur de droit à Genève.
 Golius (Théophile), prof. de morale.
 Gombauld (Jean-Ogier de), poète.
 Gomès (N.), pasteur à Milhau.
 Gommare (Jean), professeur à l'académie de Puylaurens.
 Gondin (Matthieu), capitaine huguenot.
 Gondrand (Jacques de), past. d'Orange.
 Gontaut (famille de).
 — -Salagnac.
 — -Biron.
 — -Saint-Geniès et Badefol.
 — -Campagnac.
 Gopil (Jacques), professeur de médecine à Paris.
 Gorris (Jean de), médecin célèbre.
 Goudimel (Claude), excellent musicien.
 Goujon (Jean), sculpteur et architecte.
 — (Jean), martyr.
 Goulaine (famille de).
 — (Jacques de).
 — -Landouinière.
 — -La Brangardièrre.
 — -Barbin.
 — -Des Mesliers.
 Goulard (famille de).
 — -La Ferté.
 — -Beauvois.
 Goulart (Simon), théologien et poète.
 — (Simon), ministre remontrant.
 — (Jacques), géographe.
 — (Jean), antiquaire.
 — (N.), ministre apostat.
 Goullet de Rugy (Jean), ministre de Metz.
 Goumard (François), capit. huguenot.
 Gourdri (Grégoire), ministre de Pons.
 — (Jean), ministre de Mirebeau.
 Gouret (famille).
 — -La Primaye.
 — -Du Plessis-Gouret.
 Gourgues (Dominique de), capitaine huguenot.
 Gourjault (famille de).
 — -La Millière.
 — -La Bessière.
 — -Du May.
 — -Venours.
 — -La Berlière.
 Gousset (Jacques), prof. à Groningue.
 Gousté (Claude), prévôt de Sens.
 Gout (Etienne), chef camisard.
 Goyon (famille de).
 — -La Moussaye.
 — -Marcé.
 — -Tourade.
 — (N.), prétendu fils de Jeanne d'Albret.
 Graf (Matthias), pasteur de Mulhouse.
 Grammont, pasteur à Montbliard.
 Grandchamp (Samuel de), capitaine huguenot.
 Grandhomme (Jacques), dessinateur et graveur.
 — (N.), pasteur à Trébur.
 Grand-Rye (Guillaume de), ambassadeur à Constantinople.
 Grasse (famille de).
 — -Du Bar.
 — -Cabris.

- Gravel (Jean-Philippe), docteur en médecine.
- Gravelin (Matthieu), bibliographe.
- Gravelle (François de), avocat au parlement de Paris.
- Graverol (François), jurisconsulte, antiquaire et poète.
- (Jean), pasteur à Londres.
- Gravier (Hugues), martyr.
- Gravisset (Jacques), landvogt d'Oron.
- (Paul), ministre apostat.
- Gréaume (François), et ses descendants.
- Green de Saint-Marsault (famille de).
- -Chatellaillon.
- -Parcoul.
- -Dompierre.
- Greiter (Matthieu), musicien et poète.
- Grelier (Pierre), capitaine huguenot.
- Grelot (Antoine), commentateur de la Bible.
- Grenier (Isaac de), confesseur.
- (André), pasteur du Désert.
- Grevin (Jacques), médecin et poète.
- Grimaudet (François), jurisconsulte.
- (Jean), trésorier du roi de Navarre.
- (Jean), capitaine au service de Prusse.
- Grimault (Léger), pasteur à Montéchevroux.
- Grimoult (Nicolas), lieutenant général au bailliage d'Alençon.
- Grivel (Marc), et ses descendants.
- Grizot (N.), martyr.
- Gros (Barthélemy), martyr.
- Groslet (Jérôme), bailli d'Orléans.
- (Jérôme), poète.
- Grostête (Claude), ministre à Londres.
- (Marin), ministre apostat.
- Grouché (Nicolas), professeur de philosophie.
- Groulard (Claude), jurisconsulte.
- Grudé (François), ou La Croix-du-Maine, bibliographe.
- Gualy, famille du Rouergue.
- Guénard (Constance), correcteur d'imprimerie.
- Guenon (Nicolas), martyr.
- Guérard (Pierre), pasteur de la Normandie.
- Guérin (Antoine), pasteur à Fontainebleau.
- (François), min. de Pragelas.
- (Geoffroy), martyr.
- (Henri), min. du Désert, martyr.
- (Jean), docteur en droit.
- (Jean), ministre de Beauncy.
- (Jean-Gaspard), gentilhomme du Gévaudan.
- famille du Vivarais.
- Guéroult (Antoine), curé converti.
- Guers (Jean), ministre et martyr.
- Gueudeville (Nicolas), littérateur.
- Guib (Jean-Frédéric), professeur de rhétorique à Orange.
- (Henri), docteur en droit.
- (Jean-Frédéric), avocat.
- Guibert (Alexandre), lieutenant général au service de Savoie.
- Guichard (famille).
- -Du Péray.
- -D'Orfeuille.
- Guichard (Jean), médecin du roi de Navarre, et ses descendants.
- Guichenon (Samuel), historiographe de France et de Savoie.
- Guide (Philibert), fabuliste.
- (Philippe), poète et médecin.
- Guillart (Charles), évêque de Chartres.
- Guillaud (Claude), exégète.
- Guillaumet (Tanneguy), chirurgien de Henri IV.
- Guillebert (Jean), pasteur de Caen.
- Guillemard (Jean), past. à Champdenier.
- Guillereane (César de), cap. huguenot.
- Guillereau (Marie), victime des persécutions.
- Guilleteau (François), min. à Châlons-sur-Saône.
- Guilloche (Jean de), conseiller au parlement de Bordeaux.
- Guillot (Charles), cordelier converti.
- (Guillaume de), gouverneur de Castres.
- Guimenière, capitaine huguenot.
- Guinand (Nicolas), maître de forges.
- (Jean-Jaques), conseiller des mines.
- (Louis), membre de la chambre des pairs, en Bavière.
- Guineau (Jacques), pasteur à Sion.
- Guinther (Jean), médecin célèbre.
- Guion, pasteur et martyr.
- Guiot (Jean), médecin de Dijon.
- Guiran (Claude), physicien et médecin.
- (Gaillard), antiquaire.
- Guisard (Hericus), ministre du Vigan.
- (Pierre), médecin apostat.
- Guischard (Charles-Théophile), écrivain militaire.
- Guitet (Pierre), martyr.
- Guiton (famille).
- (Jacques).
- (Henri).
- (Jean), maire de La Rochelle, etc.
- Guybert (Jacques), min. de La Rochelle.
- Guybon (François), doct. en médecine.
- Guyon (Charles), pasteur de Bordeaux.
- de Geis (Guillaume), capitaine au service d'Angleterre, et ses descendants.
- Guyotin (Alexandre), min. d'Oléron.
- (Alexandre), avocat.
- Hæmmerlin (Isaac), professeur de mathématiques.

- Hainault (Jean de), historien.
Hallard (Henri d'), général prussien.
Hamelin (Philibert), martyr.
Hamon (Pierre), calligraphe.
Hamonnet (Matthieu), marchand de Paris.
Hangest (François de), chef huguenot.
— (Jean de), gouvern. de Bourges.
— (Jean de), diplomate.
Hardtschmidt (Jean-Nicolas), professeur de logique à Strasbourg.
Haren (Jean), ministre apostat.
— (Daniel), directeur des fabriques de Prusse.
Harlay-Sancy (Nicolas de), célèbre négociateur et capitaine.
— (Louis de), gouverneur de Saint-Maixent.
Harvet (Isaac), médecin d'Orléans.
Hasté (Antoine), avocat de Gien.
Hatte (Nicolas), commissaire du roi au synode d'Alençon.
Hauchecorne (Frédéric-Guillaume), professeur de mathémat. à Berlin.
Haultin, imprimeurs rochelais.
Haumont (Bernard de), avocat du roi au sénéchal de Saumur.
Haussemann (Jean-Michel), chimiste.
Hautefort (famille de).
Haut-Teneuil (famille de).
Havard (Charles de), et ses descendants.
Havenreuther (Sébal), médecin.
— (Jean-Louis), prof. de médecine.
Hazard (Pierre), ministre et martyr.
Hebles (François d'), gouverneur de Saint-Antonin.
— (Gabriel d'), lieut. de Châtillon.
— (Antoine d'), défenseur de Sainte-Affrique.
Hector (Barthélemy), martyr.
Hedio (Gaspard), réformateur de Strasbourg.
Hélias (René), capitaine huguenot.
Hélis (François d'), martyr.
Hénault (Marin), relaps.
Henneberg (N.), jurisconsulte.
Henri IV, roi de France et de Navarre.
Henri (Jacques), maire de La Rochelle en 1572.
— (Jacques), sieur de Laleu, et ses descendants.
— (Pierre), ministre de Saint-Lô.
Henry (Jean), biblioth. du roi de Prusse.
— (Paul-Émile), pasteur à Berlin.
Hérail (Baptiste), et ses descendants.
Héraugière (Charles de), capitaine au service de Hollande.
Hérault (famille).
— (Henri-Charles-Louis), général prussien.
— (Didier), philol. et jurisconsulte.
— (Louis), ministre à Alençon.
— (N.), capitaine huguenot.
- Herbin (Jacques d'), conseiller au parlement de Metz.
Herlin (Marc), recev. des tailles à Lyon.
— (Michel), martyr.
Hermann (Jean), naturaliste.
— (Jean-Frédéric), maire de Strasbourg.
— (Nicolas), pamphlétaire.
Herme (Siméon), martyr.
Herr (Michel), médecin.
Hertenstein (Jean-Henri), mathémat.
Hervart (Barthélemy), contrôleur général des finances.
— (Philibert), ambassadeur d'Angleterre en Suisse.
Hervé (Daniel), théologien.
Hervilly (famille d').
Herwin (Jean), martyr.
Hespérien (N.), ministre du Béarn.
— (Théophile), maître des requêtes de Navarre.
— (Pierre), ministre de Sainte-Foy.
— (Pierre), pasteur de Soubise.
Heu (famille de).
— (Gaspard), maître échevin de Metz.
Heupel (Frédéric), théologien.
— (George-Frédéric), théologien.
— (Jean-Isaac), philologue.
Heuss (Matthias), prof. de logique.
Hey (George-André), prof. de mathématiques à Saint-Petersbourg.
Hillner (Simson), curé converti.
Hofer (Jean), naturaliste.
Holzwardt (Matthias), poète.
Home (David), pasteur de Chilleurs.
Homel (Isaac), pasteur et martyr.
— (Anne), biographe.
Horb (Jean-Henri), pasteur piétiste de Hambourg.
— (Chrétien-Jean), docteur en médecine.
— (Jaques-Daniel), licenc. en droit.
Horry (famille).
— (Daniel), colonel de dragons aux États-Unis.
Hotman (François), célèbre jurisconsulte et publiciste.
— (Jean), habile négociateur.
Hotton (Godefroy), past. à Amsterdam.
Houdetot (famille).
Huault (Pierre), orfèvre de Châtellerault.
— (Jean-Pierre), peintre en émail.
— (Ami), peintre en émail.
Huber (famille).
— (Marie), théolog. protestante.
— (Jean), dessinateur et naturaliste.
— (François), naturaliste.
— (Pierre), naturaliste.
— (Jean-Daniel), paysagiste et dessinateur.
— (Jean), pasteur à Strasbourg.
Huc (Bernard de), et ses descendants.
Hue (Jacob), et ses descendants.

Huet (Etienne), lieutenant particulier au
présidial de La Rochelle.

— (Jean), martyr.

— (Gédéon), pasteur à Blet, réfugié
en Hollande.

— (Théodore), pasteur à Amsterdam.

— (Daniel-Théodore), pasteur à Fles-
singue.

— (Samuel-Théodore), pasteur à
Brielle.

— (Daniel-Théodore), pasteur à Rot-
terdam.

— (Conrad), pasteur à Harlem.

— (Pierre-Daniel), pasteur à Amster-
dam.

— (Pierre-Josué-Louis), pasteur à
Amsterdam, etc.

Huguet (Félix), ministre du Dauphiné.

Huguéan (Jean-Antoine), libraire à
Lyon, et ses descendants.

Hugy (Abraham), capitaine.

Huisseau (Isaac d'), ministre à Saumur.

Humbert (Abraham), ingénieur mili-
taire, membre de l'Académie
des sciences de Berlin.

— (Philibert), réfugié à Genève, et
ses descendants.

Hummel (N.), bourgeois de Strasbourg.

Hunaut (Pierre), baron de Lanta.

Hurault (Robert), gendre du chancelier
de L'Hôpital, et ses descendants.

— (Michel), chancelier de Navarre.

Hurles (Jean de), martyr.

Huron (Pierre), ministre de Riez.

Husson (François), martyr.

Icard (Charles), ministre à Nîmes, puis
à Brême.

Icher (Pierre), membre de la Société
royale de Montpellier.

Incamps (N. d'), gouverneur de la vallée
d'Ossan.

Ingenheim (famille d').

Isarn (Abraham), vice-roi d'Arménie.

— (Samuel), auteur.

— (Pierre), pasteur à Montauban,
puis à Delft.

Isle ou L'Isle, famille noble de la Saint-
onge.

— (Isaac), confesseur.

Issanchon (Pierre), transporté aux An-
tilles.

Issoire (Guillaume), meunier à Nîmes.

Jallabert (Etienne), professeur de philo-
sophie à Genève.

— (Jean), professeur de physique
expérimentale à Genève.

Jambe-de-Fer (Philibert), musicien.

Jamet (Léon), poète.

— (Daniel), ministre à Gien.

Jançon (François-Michel), littérateur.

Jannon (Jean), typographe.

Jansse (Lucas), pasteur à Rouen.

Janvier (René), réfugié à Genève, et ses
descendants.

— (Pierre), ministre à La Gorce.

Janvre, famille noble du Poitou, et ses
différentes branches huguenotes.

Jaquelot (Isaac), ministre à Berlin.

Jaquemot (Jean), recteur de l'Académie
de Genève, poète.

— (Théodore), traducteur.

Jaquin (Jean), avocat de Bourges.

Jarrige (Pierre), jésuite converti.

Jassoy (Jean), ancien à l'Eglise de Metz,
et ses descendants.

Jaucourt (famille de).

— -Villarnoul.

— -Vau.

— -Ménétreux.

— -Espuilles.

— -La Vaserie.

— -Chazelles.

— -Bonnesson.

Jaussand (Louis de), conseil. à la Cham-
bre mi-partie de Castres.

— (Jean-Louis), pasteur à Castres.

— (Jean-Antoine), réfugié à Genève,
et ses fils.

Javersac (N. de), poète.

Jay (Pierre), marchand de La Rochelle,
réfugié en Angleterre.

— (Jean), président du congrès amé-
ricain.

Jean (Jean de), capitaine huguenot.

Jean-Bon (André), pasteur du Désert,
membre de la Convention.

Jennet (Jean), pasteur à Courcelles-
Chaussy.

Joan, armurier de Paris, martyr.

Joanneau (André), avocat de Sancerre.

Joany (Nicolas), chef camisard.

Joery (Jean), martyr.

Johannet (François), fabricant de soie-
ries.

— (Alfred), graveur et peintre.

Jolin (Philippe), écrivain.

Jollyvet (Ewertre), poète latin.

Joly (Hector), pasteur à Montauban.

— (Jacques), pasteur à Milhau.

— (J.-G.), historien.

— (Pierre), procureur général au
parlement de Metz.

Joncourt (Elie de), pasteur et professeur
de philosophie à Bois-le-Duc.

— (Pierre de), past. à Middelbourg.

Jonquet, martyr camisard.

Jordan (famille).

— (Jean-Louis), diplomate prussien.

— (Charles-Etienne), ami de Frédé-
ric le Grand.

— (Rodolphe), peintre.

Jortin (Jean), théologien et poète.

Jost (Jean-Jacques), ministre à Stras-
bourg.

- Joubert (Laurent), médecin.
 Jourdain (Thibaud), écrivain satirique.
 Joux (Benjamin de), ministre à Die.
 — (Pierre de), ministre apostat.
 Judæ (Léon), prédicateur de la Réforme à Zurich.
 Juges, famille lyonnaise.
 Julien (Jacques de), apostat, chef des troupes royales contre les camisards.
 Jupilles, famille noble du Maine.
 Jurien (Siméon), ministre à Châtillon-sur-Loing.
 — (Daniel), ministre à Mer.
 — (Pierre), pasteur à Rotterdam, écrivain polémique.
 Justamon (Jean-Obdias), chirurgien, membre de la Société royale de Londres.
 Justel (Christophe), historien et généalogiste.
 — (Henri), bibliothécaire du roi d'Angleterre.
- Kämpff, médecin.
 Keller (André), pasteur à Wassenheim.
 Kerckhoven (Jean van den), ou Polyan-der, théologien.
 Kerk (David), marin de Dieppe, réfugié.
 Kerveno (Louis de), sieur de Laubouinière, martyr.
 Kess (George), curé de Wissembourg, converti.
 Kessler (Thomas), médecin.
 Kieffer (Jean-George), écrivain strasbourgeois.
 Kilg (George-Louis), pasteur de Blamont.
 Kirchmaier (Tobie), jurisconsulte.
 Klee (Gaspard), pasteur à Muttersholz.
 Klotz (Matthias), peintre, et ses fils.
 Koch (Christophe-Guill.), publiciste.
 — (J.-B.-Frédéric), professeur à l'Ecole de l'état-major.
 Kochhaff (Christian), past. à Mulhouse.
 Kœchlin, famille d'industriels.
 Kœnigsmann (Robert), marchand de Strasbourg.
 — (Robert), professeur d'éloquence.
 Kœpfel (Wolfgang-Fabrizius), ou Capito, réformateur de l'Eglise de Strasbourg.
 Kogman (Balthasar), chroniqueur.
 Kolbe (Elie), pasteur à Strasbourg.
 Kugler (Henri), historien.
 Kuhn (Jean-Gaspard), professeur d'histoire.
 — (Joachim), helléniste.
 Kürschner (Conrad), ou Pellican, réformateur.
- Labadie (Jean de), mystique, chef de secte.
- La Barre (famille de).
 — (François-Poulain), curé converti.
 — (Isaac), ministre à Nevers.
 — de Beaumarchais (Antoine de), chanoine régulier de Saint-Victor, converti.
 La Basoge (Guillaume), doyen du parlement de Normandie.
 — (Guillaume), conseiller au même parlement.
 La Bastide (Marc-Antoine de), controversiste.
 La Beaumelle (Laurent Angliviel de), littérateur.
 — (Victor-Laurent-Susanne-Moise), colonel du génie.
 Labez (Isaac), confesseur.
 Lablachie (Louis de), minist. de Niort.
 La Blaquière, famille réfugiée en Angleterre.
 La Boissière (Claude de), pasteur à Saintes.
 — -Bellegarde (famille de).
 La Borde (Jean de), capitaine huguenot.
 La Bouchère (famille de).
 — (Pierre-César), financier.
 — (Henri), ministre du commerce en Angleterre.
 — (Antoine-Marie), consul des Pays-Bas à Nantes, et ses enfants.
 La Bréole, capitaine huguenot.
 La Brosse (N.), capitaine huguenot.
 La Broue (Fréd.-Guillaume de), chapelain de l'ambassade hollandaise à Paris.
 La Brune (François), ministre à Floren-sac.
 — (Jean), littérateur.
 La Brunetière (Mathurin de), sieur du Plessis-Gesté, défenseur de La Garnache, en 1588.
 La Cave (Pierre de), capitaine des gardes en Prusse.
 — (Josué de), ministre à Calenberg.
 La Chassaigne (N. de), gouverneur des bains d'Arles-sur-Tech.
 La Chapelle, famille bretonne.
 La Chaumette (Théodore de), dernier pasteur de Maringues.
 La Chaussade (Jacques de), marquis de Calonges, gouverneur de Montpellier.
 — (Judith), réfugiée en Hollande.
 La Chaussée (Jean de), et ses descendants.
 La Chérois (Nicolas), lieutenant-colone en Angleterre.
 — (Daniel), gouverneur de Pondichéry.
 La Chevallerie, famille noble du Poitou.
 La Chevrière (François de), prêtre catholique converti.
 La Chiese (Jacques de), géographe.

- La Chiese (Philippe de), ingénieur, réfugié en Prusse.
- La Combe (Siméon), carme converti.
- de Vignv, littérateur.
- La Condamine (famille de).
- La Coste (Bertrand de), colonel d'artillerie et mathématicien.
- La Coulure (Gilles de), apostat.
- La Court de Chiré, aumônier des troupes huguenotes.
- La Couyère (Robert de), chirurgien à Lisieux.
- La Cressonnière (famille de).
- La Croix (Jean de), recteur du collège de Delft.
- (Marc), médecin.
- La Dousespe (Paul de), pasteur à Londres.
- La Farelle (famille de).
- La Favède (Jean de), médecin.
- La Favergne (Gaspard de), ministre à Genève.
- (Etienne de), apostat.
- La Faye (Abraham de), maître de langue française à Iéna.
- (Antoine de), ministre et professeur à Genève.
- (Antoine de), ministre à Paris.
- (Jacques), ministre à Utrecht.
- (Jean de), pasteur à Aubenas.
- (Jean de), pasteur à Luriol.
- (Michel de), écrivain.
- (Théodore de), recteur de Mildred.
- La Feuille (Daniel), graveur.
- Laffemas (Barthélemy de), contrôleur général du conseil des Anciens, et ses descendants.
- (Isaac), lieutenant civil.
- Laffon de Ladébat (André-Daniel), membre du conseil des Anciens, et ses descendants.
- Lafin (Jean), sieur de Beauvoir-la-Nocle, diplomate habile.
- (Philippe), capitaine.
- (Jacques), agent provocateur.
- (Prégent), président de l'assemblée politique de Loudun, en 1619.
- La Fite (famille de).
- (Pierre de), ministre de Puch.
- (Jean-Daniel), pasteur à La Haye.
- (Madame de), écrivain fécond.
- Lafond (Daniel), peintre et graveur.
- La Fontaine (Auguste-Henri-Jules), romancier.
- La Forest (Louis de), ministre à Mauzé.
- (N.), ministre à Niort.
- (Charles de), gouverneur de Parthenay.
- La Forge (Louis de), théologien.
- La Framerie, bourgeois de Paris.
- La Gacherie (N.), pasteur à Emmerich.
- La Garde (Philippe de), professeur de droit à Strasbourg.
- La Gasse (Jacques), prévôt général du Languedoc, et ses descendants.
- Laglée, martyre à Tours.
- La Grange (Claude de), historien.
- (Michel de), martyr.
- (Pérégrin de), ministre à Valenciennes, martyr.
- La Grave, pasteur à Schweedt.
- La Gresille (N. de), sieur de La Tremblaye, capitaine breton converti.
- La Guymerié, capitaine huguenot.
- La Haize (Jean de), avocat à La Rochelle.
- La Haye (H. de), théologien.
- (Robert de), conseiller au parlement de Paris.
- (Anne de), victime des persécutions.
- Laiguerot (François), ministre apostat.
- Lainé (Isaac), lieutenant-colonel, apostat.
- Laizement (Daniel-Henri de), ministre à La Rochelle.
- Lalamant (Jean), médecin.
- La Lande (famille de).
- -Saint-Etienne.
- -Vieilleigne.
- Laloe (Simon), martyr.
- Laloue (N.), maréchal de camp.
- Lalouette (François de), président du conseil souverain de Sedan.
- (Charles de), conseiller au parlement de Metz.
- (Frédéric de), directeur de la chancellerie française à Cassel.
- La Louherie (famille de).
- La Marck (Henri-Robert de), prince souverain de Sedan, et ses descendants.
- La Mare (Henri-Philippe de), pasteur à Genève.
- Lambert (François), réformateur de La Hesse.
- (Jean de), capitaine huguenot, et ses descendants.
- (Jean-Henri), philosophe, géomètre et physicien.
- La Montagne (Jean de), ministre de l'Evangile.
- La Motte, ministre apostat.
- (François de), prédicateur.
- (Charles de), prosélyte.
- (François de), apostat.
- (Jean de), trésorier de l'extraordinaire des guerres, et ses descendants.
- (Louis-Alexandre), professeur de droit naturel à Stuttgart.
- (N.), capitaine huguenot.
- Tibergeau, capitaine huguenot.
- La Mottraye (Aubry de), voyageur.
- Lamoureux (Pierre), médecin.
- Lamoureux (Jacques), enfant enlevé à ses parents.

- Lancluse (François de), poète.
 Landée, famille réfugiée à Cassel.
 Lanes (Henri de), sieur de Saint-Michel de La Roche-Chalais, gouverneur de Montauban.
 Lanfarnat (Elisabeth), relapse.
 Lange (Henri-Christian), surintendant ecclésiastique.
 — (Jean de), consul d'Orange.
 — (Louis de), conseiller au parlement d'Orange.
 — (Frédéric de), conseiller au même parlement, et ses descendants.
 — (François de), gouverneur de Neuchâtel.
 — (André de), avocat au parlement de Grenoble.
 Langelot (Joël), médecin.
 Langlois (Jacques), ministre à Lyon.
 — (Jean), avocat de Sens, et martyr.
 Languet (Hubert), habile diplomate et écrivain polémique.
 Lanjuinais (Joseph), bénédictin converti.
 Lannoy (Jean), sieur de Morvilliers, gouverneur du Boulonois.
 La Nogarède (Jean de), et ses descendants.
 La Noue (François de), dit Bras-de-Fer, le Bayard huguenot.
 La Noue (Odet de), président de l'assemblée politique de Saumur, poète.
 — (Théophile), sieur de Montreuil-Bonnin.
 — (Marie de), femme du maréchal de Thémînes.
 — (Claude de), commiss. pour l'exécution des édits dans le Poitou.
 — famille de la Champagne.
 La Parre (Claude de), ministre apostat.
 Lapestigny, martyr.
 La Peyrère (Isaac), auteur apostat.
 — (Abraham), avocat au parlement de Bordeaux.
 La Pierre (Marc-Conrad de), conseiller au parlement de Grenoble.
 — capitaine huguenot.
 La Pilonnière (François de), jésuite converti.
 La Pise (Joseph de), historien.
 La Place (Jean de), ministre de Montpellier.
 — (Josué de), professeur à l'académie de Saumur.
 — (Pierre de), historien, victime de la Saint-Barthélemy.
 — (Elie de), ambassadeur en Hollande.
 La Placette (Jean), le Nicole protestant.
 La Porte, chef camisard.
 — (Amador de), gouverneur de La Charité.
 — (Charles de), maréchal de France.
 La Poupardière, confesseur.
- La Primaudaye, famille de l'Anjou.
 La Ramée (Pierre), en latin Ramus, philosophe et martyr.
 La Ravoire (Paul de), écrivain.
 Larchevêque (Jean de), seigneur de Soubise, gouverneur de Lyon.
 — (Catherine de), duchesse de Rohan, auteur.
 Largentier, famille protestante de la Champagne.
 Larnac (François), poète dramatique.
 Largillière, ministre et martyr.
 La Rivière, lieutenant de Piles.
 La Roche (Michel de), littérateur.
 — (N.), capitaine huguenot.
 — (Pierre de), peintre.
 — (Pierre de), architecte.
 La Rochebeaucourt (Jean de), sieur de Saint-Mesme, gouverneur de Saint-Jean-d'Angély.
 La Roche-de-Grane (Paul de), agent de Lesdiguières.
 La Rochefoucauld (famille de).
 — -Marsillac.
 — -Roucy et Roye.
 — -Montguyon et Montendre.
 — -Barbezieux.
 — -Le Parc d'Archiac.
 La Roche-Guilhem (M^{lle} de), romancière.
 La Rolandière, confesseur.
 La Roque, capitaine huguenot.
 — (Pierre de), ministre à Clèves.
 — (Pierre de), docteur en médecine.
 La Roqueboyer (Hercule de), ministre apostat.
 La Rouvraye (René de), sieur de Bres-sault, victime de la Saint-Barthélemy.
 Larpent, ministre apostat.
 Larrey, famille normande.
 — (Isaac de), célèbre historien.
 Larroque (Louis-Bonifas), pasteur du Désert.
 — (Matthieu de), ministre à Rouen.
 — (Daniel de), ministre apostat.
 Lassagne (Jean-Pierre), pasteur du Désert.
 Las Cases (Pons de), et ses descendants.
 Lasius (Christophe), philologue et théologien.
 Laspeyres (Etienne), directeur des forges de Peitz.
 — (Jacques-Henri), membre du conseil municipal de Berlin.
 — (Ernest-Adolphe-Théodore), professeur de droit à Halle.
 La Taille, famille protestante du Gâtinais.
 — (Jean de), poète, et ses descendants.
 — (Jacques de), poète.
 — -de Fresnay.
 — -des Essarts.

La Taille-Harnoville.

Latané (Henri), ministre à Tonneins.

— (Pierre), professeur de médecine à Franeker.

Latzer, famille protestante de Castres.

La Touche, grammairien.

La Tour, martyr.

— (N. de), sieur de Regniès, chef protestant dans le Quercy, et ses descendants.

La Tour d'Auvergne (Henri de), duc de Bouillon, maréchal de France.

— (Fréd.-Maurice), lieutenant général.

— (Henri de), vicomte de Turenne, maréchal général.

— (Philippe), contre-amiral anglais.

La Tour-du-Pin-Gouvernet, famille illustre du Dauphiné.

— (René de), lieutenant de Lesdiguières.

— -La Charce.

— -Montauban.

— -Chambaud.

La Tousse (Daniel de), sieur de La Ravardière, fondateur de Saint-Louis au Brésil.

— (Pierre de), sieur de Malaguet, capitaine breton.

La Tranche, ou Trench, famille protestante établie en Angleterre.

La Treille (François de), commissaire de l'artillerie protestante.

La Trémoille (Claude de), duc de Thouars, pair de France, chef hug. et présid. de l'assemblée politique de Châtelleraut.

— (Henri de), prince de Talmont, apostat.

— (Henri-Charles de), gouverneur de Bois-le-Duc, apostat.

Lauberan (François de), sieur de Montigny, ministre à Charenton.

— (Maurice de), ministre à Senlis, et ses descendants.

Laudonnière (René de), gouverneur du fort Caroline, dans la Floride.

Laumonier, famille protestante du Cambrésis.

— (Jacques), lieutenant général au service de Prusse.

Launai (Ambroise), sieur de Picheron, ministre de l'Eglise réformée, et ses descendants.

Launay (Pierre), savant annotateur de la Bible, et sa famille.

Launoy (Matthieu de), apostat, membre du conseil des Seize pendant la Ligue.

Laurens (Henri), président du congrès américain.

— (Jean), aide de camp de Washington.

Laurent (Gaspard), recteur de l'académie de Genève.

Laurière (Blaise de), baron de Moncaut, gouverneur de Layrac, et ses descendants.

Laurillard (Georges-Jacques), pasteur à Clèves.

Lauth (Thomas), professeur de médecine à Strasbourg.

Lautrec (Antoine de), sieur de Saint-Germier, conseiller au parlement de Toulouse.

— (Jacques de), sénéchal de Castres.

— (marquis de), sénéchal de Castres.

La Vaisserie (Antoine de), sieur de Meausse, gouverneur d'Annonay.

Laval (Etienne-Abel), ministre à Londres.

La Vallade, famille protestante du Poitou.

— (Pierre de), ministre à Bergerac.

La Vallée, ministre à Fontenay.

La Vau (Pierre de), martyr.

La Vergne (François de), et ses descendants.

La Vespère, famille protestante de la Picardie.

La Vigne (Guill. de), capitaine huguenot.

Layard, famille réfugiée en Angleterre.

— (Daniel-Pierre), docteur en médecine

— (Charles-Pierre), chapelain du roi d'Angleterre.

— (Antoine-Louis), général anglais.

— (Jean-Thomas), lieutenant général.

— (Austen-Henri), explorateur des ruines de Ninive.

Le Bachelé, famille de Metz.

— (Pierre), ministre dans le Dauphiné, et ses descendants.

— (Jacques), avocat au parlement de Metz, et ses descendants.

— (Philippe), aman de la ville de Metz, et ses descendants réfugiés en Allemagne.

— (Jean), ministre à Sainte-Marie-aux-Mines.

Le Baillif (Roc), sieur de La Rivière, premier médecin de Henri IV.

Le Balleur (Ambroise), ministre à Orléans.

Le Barbey (Marc), médecin de Bayeux.

Le Berthon (Jacob), prisonnier à la Bastille.

Le Bey de Batilly (Denis), jurisconsulte et poète.

— (Antoine), maréchal de camp.

Le Blanc (Etienne), professeur d'hébreu à Die.

— (Jean), professeur d'hébreu à Die.

- Le Blanc (Louis), sieur de Beaulieu, professeur de théologie à Sedan, et sa famille.
- (Robert), juge royal à Nîmes, et ses descendants.
 - (Théodore), ministre à La Rochelle, puis à Copenhague.
- Le Bloy (Etienne), pasteur à Angers.
- Le Brun (Etienne), carme converti.
- (Jean-François), pasteur à Halberstadt.
- Le Camus (Michel), carme converti.
- Le Cat (Firmin), maieur d'Amiens.
- Le Cène (Charles), ministre à Honfleur, traducteur de la Bible.
- (Nicolas), médecin et martyr.
 - (Philippe), apothicaire et martyr.
- Le Cercier (Silo), premier pasteur de Blain.
- (Louis), ministre de La Rochelle.
- Le Chandelier (Pierre), imprimeur de Caen.
- Leckdeig (Paul), premier ministre à Münster.
- Le Clerc, famille réfugiée à Genève.
- (David), professeur d'hébreu.
 - (Etienne), professeur de grec.
 - (Daniel), médecin et antiquaire.
 - (Jacques-Théodore), professeur des langues orientales.
 - (Jean), critique célèbre.
 - (Jean), cardeur de laine, martyr.
 - (Pierre), martyr.
 - (N.), gentilhomme lorrain, converti.
 - (Nicolas), échevin de Calais.
 - (Salomon), ministre apostat.
- Le Clerc de Juigné, famille protestante de l'Anjou.
- (Philippe), confesseur.
 - (Georges), martyr, etc.
- Le Cointe (Charles), manufacturier réfugié en Prusse, puis à Genève, et ses descendants.
- (Gédéon), pasteur à Genève et bibliothécaire.
 - (Jean), ministre à Londres, puis à Genève.
- Le Comte (Isaac), confesseur.
- (Jean), pasteur à Grandson.
- Le Conte (Antoine), baron de l'Echelle, gouverneur de Sedan.
- Le Coq, famille de Paris.
- (François), conseiller au parlement.
 - (François), contrôleur général de l'extraordinaire des guerres.
 - (Théodore), ancien de l'Eglise de Paris, confesseur.
 - (Aymar), conseiller au parlement.
 - (François), réfugié en Angleterre, etc., etc.
- Le Coq (Pascal), médecin ordinaire du roi, doyen de la faculté de médecine de Poitiers.
- (Théodore), conseiller du roi, et ses descendants.
 - (Pierre), procureur au présidial de Metz.
 - (Charles), fabricant de tabac à Berlin.
 - (Charles-Christian-Erdmann), général saxon.
- Le Courrayer (Pierre-François), chanoine de Sainte-Geneviève, réfugié en Angleterre.
- Le Court (Et.), curé converti et martyr.
- (Gilles), martyr.
- Lederlin (Jean-Henri), savant philol.
- Le Duc (Antoine), médecin.
- (Jean), ministre apostat.
- Le Duchat, famille de Metz.
- (Etienne), médecin.
 - (Timothée), ministre à Berne.
 - (Gédéon), négociant, et ses descendants.
 - (Jacob), savant glossateur.
- Le Fanu (Etienne), victime des persécutions.
- Le Faucheur (Michel), prédicateur renommé, ministre de Charenton.
- Le Fèvre (Isaac), avocat et martyr.
- (Jean-Rodolphe), professeur à Lausanne et à Genève.
 - (Nicolas), excellent chimiste.
 - (Richard), orfèvre, martyr.
 - (Tannegui), célèbre philologue, professeur à Saumur.
 - (Tannegui), ministre apostat.
 - (Anne), femme savante, connue sous le nom de Madame Dacier.
- Le Fèvre d'Étaples (Jacques), premier traducteur de la Bible en français, savant presque universel.
- Le Fournier, famille protestante de la Picardie.
- Le Gaigneux (Jean), ministre à Genève.
- Le Gascon, procureur à Saint-Maixent.
- Le Gendre, premier ministre de Rennes.
- (Philippe), pasteur de l'Eglise de Rouen.
- Le Gentil (Philippe), marquis de Langallerie, prosélyte.
- Léger, capitaine béarnais.
- Légier (Charles), pasteur à Hanau.
- Le Goulon (Mangin), secrétaire de la ville de Metz.
- (Jérémie), avocat au parlement, et ses descendants.
 - (Louis), ingénieur militaire.
- Le Goux, famille rochellose.
- (Pierre), ancien de l'Eglise de La Rochelle, confesseur.
- Le Grain (Jean), martyr.
- Le Grand (Jean), martyr.

- Le Guat (François), voyageur.
 Le Guay (André-Pierre, dit de Prémontval), membre de l'Académie des sciences de Berlin.
 — (François), sieur de Boissnormand, ministre dans le Béarn.
 Léquillon (Simon), confesseur.
 Le Hayer (Pierre), lieutenant au bailliage d'Alençon, et ses descendants.
 — (Pierre), conseiller d'Etat, poète.
 Le Hucher (Adrien), ministre à Amiens.
 Leipold (Jean-Daniel), greffier du cabinet du roi de Wurtemberg.
 Le Jeune (Charles), confesseur, exporté en Amérique.
 — (Claudin), musicien et compositeur.
 Le Maçon, fondateur de l'Eglise de Moncuq.
 — (Jean), fondateur de l'Eglise de Paris, martyr.
 — (Robert), ministre à Orléans, puis à Londres.
 — (Louis), trésorier de la gendarmerie écossaise.
 — (Jacques), contrôleur général des gabelles, et ses descendants.
 — (Jean), réfugié en Angleterre.
 Le Maire (Jean), gentilhomme franc-comtois, et ses descendants réfugiés à Genève.
 — (Alexandre), victime des persécutions.
 Le Maître, famille protestante de la Bretagne.
 — (Denis), secrétaire du duc d'Alençon, et ses descendants.
 — (Isaac), maître des comptes, converti au protestantisme.
 — (Jean-Henri), pasteur à Schwabach.
 — (Raoul), médecin de Henri IV, apostat.
 Le Maréchal (Gédéon), victime des persécutions.
 Le Masson (Louis), curé catholique converti.
 Le Mercier (Timothée), poète.
 Lemery (Nicolas), chimiste célèbre, apostat.
 — (Louis), victime des persécutions.
 Le Moine (Abraham), ministre de l'hôpital français à Londres.
 — (Etienne), pasteur à Rouen et professeur de théologie à Leyde.
 — (Jacques), dessinateur.
 — (N.), ministre à Saint-Sylvain.
 Le Nautonnier (Guillaume), ministre à Montredon, mathématicien et astronome.
 — (Philippe), ministre à Montredon.
 — (Jean), ministre à Angers.
 Le Nautonnier (Adrien), réfugié en Angleterre, et ses descendants.
 — (Guillaume), galérien pour cause de religion.
 Lenfant (Paul), ministre à Châtillon-sur-Loing, puis à Cassel.
 — (Jacques), pasteur de l'Eglise française à Berlin, et historien célèbre.
 Le Noir (Guy), ministre à La Roche-Bernard.
 — (Philippe), ministre à Blain, poète et historien.
 — (André), ministre à Blain.
 — (Martin), hôtelier à Tours.
 Léopard (Charles), ministre à Arvert.
 Le Page (Antoine), ministre à Dieppe, puis à Rotterdam.
 Le Paulmier de Grantemesnil (Julien), médecin renommé.
 — (Jacques), un des fondateurs de l'Académie de Caen.
 — (Jacques), brigadier des armées du roi, apostat.
 Le Peintre (Claude), martyr.
 Le Petit (Jean-François), chroniqueur.
 — (Jean-Georges-Guillaume), pasteur à Friedeburg.
 — (Traugott-Wilhelm), avocat à Eisenleben.
 Le Pouilloux (Samuel), espion du roi d'Angleterre.
 Le Prestre (Denis), vannier d'Esternay.
 Le Quesne (Jean), poète.
 Le Révérend, famille protestante de la Normandie.
 — (Thomas), avocat et traducteur.
 — (Jean), lieutenant général.
 — (Jean-Jacques), réfugié en Hollande.
 Le Riche (Marguerite), martyre.
 Lerm (Gabriel), poète.
 Lermite-du-Buisson (Pierre), maître de langue française.
 Leroux (Philibert-Joseph), réfugié à Amsterdam.
 Leroy (Etienne), martyr.
 — (Pierre), fabricant de savon à Wesel.
 — (Henri), graveur.
 Lerpinière (Daniel), graveur.
 Lersé (N.), historien.
 Léry (Jean de), historien célèbre.
 Le Sage (David), poète languedocien.
 — (Georges-Louis), philosophe et physicien.
 — (Georges-Louis), physicien.
 L'Escale (Joseph-Juste de), ou Scaliger, le plus sav. critique du XVI^e s.
 Lescherpière (Samuel de), past. à Rouen.
 Lescluse (Charles de), savant botaniste.
 Lescours (Jean de), sieur de Savignac, capitaine hug., et ses descend.

- Lescun (Jean-Paul de), conseiller à la cour souveraine du Béarn.
 Le Seigneur, famille normande.
 Le Seur (Jean), martyr.
 L'Espagnandel (Matthieu), sculpteur.
 Lespinay (Pierre de), et ses descendants.
 L'Espine (Jean de), pasteur à Saumur.
 L'Estang, famille du Poitou.
 Lestocq (Charles-Louis), conseiller de légation.
 — (Jean-Hermann), favori de la czarine Elisabeth.
 — (Jean-Louis), juge de la colonie française de Königsberg.
 Lestre (N. de), ministre de l'Eglise de Paris.
 Lesueur, famille normande.
 — de Petiville.
 — de Colleville.
 — (Hubert), statuaire.
 — (Jean), ministre et historien.
 — (François), ministre à Lisv.
 Le Tellier (David), réfug. en Angleterre.
 Lettes (Jean de), évêque de Montauban, converti au protestantisme.
 — (Jacques de), capitaine huguenot.
 Levade (Cyprien), chirurgien à Lyon.
 — (Louis), docteur en médecine.
 — (Jean-David-Paul-Etienne), prof. de théologie à Lausanne.
 Le Valois (Philippe), marquis de Villette, lieut. gén. des armées navales.
 Le Vasseur (Joachim), sieur de Coigners, et ses descendants.
 — (Ezéchiél), commissaire ordinaire des guerres, et ses descendants.
 — (Josué), prof. d'hébreu à Sedan.
 Le Vassor (Michel), paraphraste et historien.
 Le Vayr (Denis), martyr.
 Le Verrier (François), sieur de la Grosselière, et ses descendants.
 Levesque (Paris), page du prince de Condé.
 Le Vier (Charles), libraire à La Haye.
 Levis (Jean-Claude de), baron d'Audon, gouverneur du pays de Foix.
 — (Gaston de), sieur de Lérans, et ses descendants.
 Le Visconte, hôtelier à Paris.
 L'Hermite (Siméon), minist. du Poitou.
 L'Homme (Louis de), intendant des fortifications.
 — (René de), et ses descendants.
 L'Honoré (Samuel-François), avocat à La Haye.
 L'Hôpital (Michel de), chancelier de France.
 — (N. de), conseiller au parlement de Toulouse.
 — (René de), gouverneur d'Angoulême.
 L'Hormeaux (Samuel), pasteur à Berlin.
 L'Hostal (Pierre de), vice-chancelier de Navarre.
 — (Pierre de), ministre du Béarn.
 L'Houmeau (Mathurin), apôtre de la Réforme en Bretagne.
 L'Huillier (Etienne), réfugié à Genève.
 — (Simon), mathématicien.
 — (Théodore de), sieur de Chalandos, et ses descendants.
 Libertat (Christophe), dit Fabri, pasteur à Neuchâtel.
 Liçarrague (Jean de), traduct. du Nouv. Testament en langue basque.
 Lichtenberger (Jean-Frédéric), prof. au gymnase de Strasbourg.
 Licques (David de), gentilhomme de Duplessis-Mornay.
 Liège, victime des dragonnades dans le Poitou.
 Lieutaud (Antoine), chirurgien à Aix.
 Lignac, martyr.
 Ligonier, famille de Castres.
 — (Jean-Louis de), général anglais.
 — (Antoine), major dans l'armée anglaise.
 — (François-Auguste), brigadier au service d'Angleterre.
 — (Daniel), apostat, etc.
 Limiers (Henri-Philippe), docteur en droit et historien.
 Linas, capitaine huguenot.
 Lindern (François-Balthasar), médecin et botaniste.
 Lingelsheim (George-Michel), conseiller de l'électeur palatin.
 Link (Jérémie-Eberhard), jurisconsulte.
 — de Turnburg (Sébastien-Guill.), statmeistre de Colmar.
 Liotard, famille du Dauphiné, réfugiée à Genève.
 — (Jean-Michel), graveur.
 — (Jean-Etienne), peintre en miniature.
 Lippe (Jean), professeur de théologie à Strasbourg.
 L'Isle (François de), capitaine huguenot.
 — (Louis), sieur d'Olon, victime des persécutions.
 Livache (Daniel), avocat de Grenoble.
 Lixant (Claudine), femme auteur.
 Lo (Jacques de), martyr.
 Lobel (Matthieu de), méd. et botaniste.
 Lobstein (Jean-Frédéric), anatomiste, doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg.
 — (Jean-Michel), pasteur et professeur de théologie.
 — (Jean-Frédéric), prof. de chirurgie.
 Locamer (George-David), prof. de droit à Strasbourg.
 Logier (Jean-Bernard), musicien, inventeur d'une méthode d'enseignement musical.

- Lohier (Jean), gentilhomme huguenot, et ses descendants.
 — (Jacques), pasteur à Dieppe.
 Loiseleur (Pierre), fondateur de l'Eglise du Croisic, et chapelain du prince d'Orange.
 Lojardière, voyageur.
 Lolme (Jean-Louis de), publiciste célèbre.
 Lomagne (Géraud de), vicomte de Ter-ride, chef des huguenots dans le Quercy.
 Lombard, famille nombreuse.
 — (Jean-Guillaume), secrétaire intime du roi de Prusse.
 Lombart (Pierre), grav. en taille-douce.
 Loménie (Martial de), victime de la Saint-Barthélemy.
 — (Antoine de), secrétaire des commandements de Henri IV.
 Loque (Bertrand de), min. protestant.
 Loquet (Olivier), min. à Marennnes, etc.
 Loré (Guillaume), mathématicien.
 Lorenz (Jean-Michel), pasteur et professeur de théol. à Strasbourg.
 — (Jean-Michel), prof. d'histoire.
 — (Sigismond-Frédéric), pasteur et professeur à Strasbourg.
 Loride (Pierre), avocat au conseil d'Etat et au conseil privé.
 Loriol, famille noble de la Bresse.
 — -d'Asnières.
 — -de La Grevillière.
 — -de Gerland.
 — -de Digoine.
 — (Pierre), savant jurisconsulte.
 Loris (Daniel), médecin.
 Lorme, famille protestante de Paris.
 — -de La Massaye, fam. du Poitou.
 — (Jean de), architecte du roi.
 Loron (Philibert), sieur du Tarot, capitaine huguenot.
 Lortie (André), ministre de La Rochelle.
 Losses (Dominique de), min. de Saint-Fulgent.
 Loubie, famille béarnaise.
 Louis (Nicolas), surintendant ecclésiastique du margraviat de Hochberg.
 Louveau (Jean), apôtre de la Réforme en Bretagne.
 Louvigny (Paul de), valet de chambre de Catherine de Bourbon, et ses descendants.
 Lucas, capitaine huguenot.
 Luckh (Jean-Jacques), sav. numismate.
 Lugandi (Jean), docteur en droit, réfugié en Prusse.
 Lugardon, peintre habile.
 Luns (Philippe de), martyr.
 Lupé-Maravat (Jean), sénéchal du Rouergue.
 — (Paul), sénéchal de Rhodéz.
 Lupé (Phinée), vict. des persécutions.
 Lusignan, maison illustre du Poitou.
 — -Saint-Gelias.
 — -Séligny.
 — (François de), gouverneur de Puy-mirol.
 Luzac (Etienne), journaliste célèbre.
 — (Jean), imprimeur.
 — (Louis-Gaspard), avocat et ministre d'Etat en Hollande.
 — (Jean), prof. de grec et d'histoire.
 — (Elie), jurisconsulte et philosophe.
 Lyonet (Pierre), savant naturaliste.
 Machureault (Jean), chirurgien.
 Maciet (Jean), victime de la Saint-Barthélemy à Meaux.
 Macard, ministre à Paris.
 Macier, pasteur à Montbéliard.
 Macquin, naturaliste.
 Madaillan, famille de l'Agenois.
 — -Montataire.
 — -Chauvigné.
 Madier (Jean), martyr.
 Madoc (Jean de), martyr.
 Magallon (Daniel), premier consul à Embrun, et ses descendants.
 Mage (Antoine), poète.
 Mager (André), professeur en théologie à Greifswald.
 Magnan (Noël), ministre à La Rochelle.
 Magne (Antoine), martyr.
 Magneville (Arthur de), sieur de La Haye du Puy, et ses descendants.
 Magnol (Pierre), médecin et botaniste.
 Mahiet, instituteur à Rouen, victime de l'intolérance.
 Mahot, pasteur à Saint-Malo.
 Mahu, petite fille victime du bigotisme.
 Maigre (Elysée), gentilhomme dauphinois, et ses descendants.
 Maillan de Granlac (Jean), sieur de La Case, et ses descendants.
 Maillard (Claude), docteur en médecine.
 — (Claude), pasteur à Clermont en Beauvoisis, etc.
 Maillé (Simon de), archevêque de Tours, partisan de la Réforme.
 Maillette de Buy (Armand), inspecteur général des manufactures en Prusse.
 Mailly (Madelaine de), sœur de l'amiral Coligny, et sa fille Eléonore, princesse de Condé.
 Maimbourg (Théodore), précepteur d'un fils de Charles II.
 Maison (Jean-George), pasteur à Dotenheim.
 Maittaire (Michel), savant bibliographe et philologue.
 Maizonnet (Jean-Louis), past. à Delft.

- Majal (Matthieu), pasteur du Désert, exécuté à Montpellier.
 Majendie (André de), min. à Sauveterre.
 — (Jean-Jacques), past. à Londres.
 — (Henri-William), évêque de Bangor.
 Majou (Samuel), victime des dragonnades, et ses descendants.
 Malabiau (Etienne), capitaine huguenot, et ses descendants.
 Malaval (Jean), chirurgien.
 Malescot (Etienne), jurisconsulte.
 — (N.), premier min. de Montaigu.
 Malherbe (Isaac-Henri), écrivain milit.
 — (François), père du poète, converti au protestantisme, etc.
 Maliverne (Jacq. de), prof. à Marbourg.
 Mallet (Blaise), ministre à Milhau.
 — (David), réfugié en Hollande.
 — (Frédéric), astronome suédois.
 — (Jacques), réfugié à Genève, et ses descendants.
 — (Jacques), publiciste.
 — (Isaac), banquier à Paris, et ses descendants.
 — (Jean-Louis), correspondant des académies de Dijon et de Lyon.
 — (François), lieutenant général.
 — (Henri), géographe.
 — (Paul-Henri), historien.
 — (Jacques-André), astronome genevois.
 — (Jean-Georges), nouvelliste.
 — (Jean), avocat au parlement de Paris, et ses enfants.
 — (N.), ministre à Valleraugue.
 Malortie, famille normande réfugiée dans le Hanovre.
 Malot (Jean), past. de l'Eglise de Paris.
 — (Jean), chanoine de Beaune, converti au protestantisme.
 Malras (Pierre de), baron d'Yolet, capitaine huguenot.
 Maltret (Pierre), avocat à Nîmes.
 Malvieux (Paul-Louis), médecin.
 Malzac (Matthieu), pasteur du Désert.
 Mandat (Galiot), trésorier d'Armagnac, et ses descendants.
 Mandinelli (Adémar), capitoul de Toulouse.
 Mandols (Gaspard de), martyr.
 Mangin (Roland), ministre à Aubais.
 — (Paul), réfugié en Irlande.
 Maniald (Etienne), député général des Eglises.
 Manigault (Pierre), réfugié en Amérique.
 — (Gabriel), riche négociant et zélé patriote.
 — (Gabriel), président de l'assemblée de la Caroline.
 Manoël (Charles de), sieur de Végobre, réfugié à Genève, et ses descendants.
 Mapp (Marc), médecin et botaniste.
 Marafin (Antoine de), sieur de Guerchy, chef huguenot.
 Marbach (Jean), pasteur à Strasbourg.
 — (Erasmus), professeur de théologie.
 — (Philippe), profess. de théologie.
 — (Ulric), professeur à Iéna.
 Marbault (Pierre), secrétaire de Duplessis-Mornay, et ses descendants.
 Marcel-Blain (Louis), sieur du Poët, chef huguenot dans le Dauphiné.
 — -Sauzet.
 Marcet (Thomas), et ses descendants réfugiés à Genève.
 — (Alexandre), professeur de chimie.
 Marcha (Pierre), ministre apostat.
 Marchand, ministre apostat.
 — (Prosper), savant bibliographe et critique.
 Marconnay, famille illustre du Poitou.
 — -Châteauneuf.
 — -Lugny.
 — -Mornay.
 — (Louis-Olivier), inspecteur du collège français de Berlin.
 Marconnet (Abraham), docteur en droit.
 Marcus, gouverneur de Saint-Paul-Lamiatte.
 Marec (René de), sieur de Montbarot, gouverneur de Rennes.
 Marées (George de), peintre suédois, apostat.
 Marguerite d'Orléans, reine de Navarre.
 Marguin (Etienne), victime de la Saint-Barthélemy à Troyes.
 Marie (Jean), ministre réfugié en Angleterre.
 — (Marin), martyr.
 Marillac (Charles de), archevêque de Vienne, partisan de la Réforme.
 Mariocheau (Elie), pasteur à Cognac.
 Marion (Elie), prophète camisard.
 — (François), général américain.
 — (Jacques de), gouverneur de Castres.
 Mark (Antoine), chef huguenot dans la Provence.
 Marlar (Jean), martyr.
 Marliaut, prophète camisard.
 Marlorat (Augustin), pasteur à Rouen et martyr.
 Marolles (Louis de), galérien pour cause de religion.
 Marot (Jean), architecte et graveur.
 — (Daniel), graveur.
 — (Clément), le plus grand poète français du XVI^e siècle.
 Marquet (François), victime des persécutions.
 — (Barthélemy), conseiller à la Chambre de l'édit du Dauphiné.
 Marreau (Marc-Antoine), sieur de Boisguérin, gouverneur de Loudun.

- Marron (Paul-Henri), pasteur de l'Eglise de Paris.
- Marteilhe (Jean), confesseur sur les galères du roi de France.
- Martel, famille normande.
- -Bacqueville.
 - -Lindebœuf.
 - -Rames.
 - -Fontaine-Martel.
 - (Achille), défenseur de Brouage.
 - (André), professeur de théologie à Montauban.
 - (Elie), musicien.
 - (François), chirurgien du roi.
- Martin (Arnaud), pasteur apostat.
- (Aubert), sieur de Champoléon, chef huguenot dans le Dauphiné.
 - (Bernardin), apothicaire de la reine.
 - (Daniel), ministre apostat.
 - (David), traducteur de la Bible.
 - (Gaspard), capucin converti, et ministre de Saillans.
 - (Guillaume), ministre apostat.
 - (Jacques), réfugié à Genève, et ses descendants.
 - (Jean), victime des persécutions.
- Martineau (Denis), géographe.
- (James), ministre de Liverpool.
 - (Harriet), femme auteur.
- Martinez (Pierre), professeur d'hébreu à La Rochelle.
- Martini, moine dominicain converti, martyr.
- Masclari (Gaspard), secrétaire des finances, et ses descendants.
- Masères (François), mathématicien et littérateur.
- Massanes, famille noble.
- de Montpellier.
 - de Paris.
- Massard (Jacques), médecin.
- Massieu (Jean), fabricant de drap, et ses descendants.
- de Clerval (famille).
- Massin, ministre de Pailhat.
- Masson (Charles-François-Philibert), poète et littérateur.
- (Jean), pasteur à Cozes.
 - (Samuel), ministre à Dordrecht.
 - (Jean), théologien et habile critique.
 - (Pierre), martyr.
- Massué (Nicolas), et ses descendants.
- (Daniel), gouverneur de la Bastille.
 - (Henri), sieur de Ruvigny, député général des Eglises, et ses fils.
- Massuet (Pierre), instituteur à Amsterdam, et littérateur.
- Masurier (Martial), prédicant. renommé.
- Mathurin, ministre réfugié en Hollande.
- Matras (Daniel), professeur de langue française en Danemark.
- Matthieu (Antoine), pasteur à Francfort.
- Matthy (Matthieu), pasteur à Beaufort.
- (Paul), catéchète à La Haye.
 - (Matthieu), médecin renommé.
 - (Paul-Henri), bibliothécaire au British Museum.
- Maubert de Gouvest (Jean-Henri), écrivain politique.
- Mauchard (Burchard-David), médecin du roi de Wurtemberg.
- Mauclerc (Paul-Emile de), prédicateur de la cour de Prusse.
- (Jérémie), avocat au parlement de Paris, etc.
- Mauduit (Isaac), ministre à Bermondsey.
- (Israël), écrivain politique.
- Mauger (Jacques), graveur en médailles.
- Mauget (Guillaume), pasteur à Nîmes.
- Maumont (famille de).
- Maupéou (Gilles de), contrôleur général des finances.
- Maure (Marc-Bertrand), juriconsulte.
- Maurice (Antoine), réfugié à Genève, et ses descendants.
- (Paul), ministre en Provence.
 - (Charles), pasteur à Eyguyères.
 - (Antoine), pasteur et professeur de théologie à Genève.
 - (Frédéric-Guillaume), maire de Genève.
- Mauru, confesseur sur les galères du roi de France.
- Maury (Jean-Louis), camisard.
- Mauvillon (Eléasar), historien et grammairien.
- (Jacob), professeur de tactique militaire à Brunswick.
- Mayer (David), professeur de langue française à Baireuth.
- Mayerne (Louis de), historien et publiciste.
- (Théodore de), célèbre médecin et chimiste.
- Mazel (Abraham), chef camisard.
- (David), min. réfugié à Londres.
 - (Jean), historien.
- Mazères, comte de Bourfranc, capitaine huguenot.
- Mazicq (Paul), négociant dans l'île de Rhé, et ses descendants réfugiés en Amérique.
- Mazières (André de), pasteur à La Rochelle.
- Meaux (Louis de), capitaine huguenot.
- Méhérenc (Pierre), sieur de La Conseilère, pasteur à Alençon, puis à Altona.
- Meigret (Lambert), trésorier de France, réfugié à Genève.
- (Louis), prédicateur de la Réforme à Lyon et à Grenoble.

- Meillier (Jacques), traducteur.
 Melet (Bertrand de), capitaine huguenot.
 — (Jean), chapelain d'Anne de Coligny.
 Melin (François), pasteur à St-Maixent.
 Melot, médecin à Rennes.
 Menjot (Antoine), docteur en médecine.
 Menour (Jacques de), commissaire ordinaire des guerres, et ses descendants.
 Menuret (Jean), avocat à Montélimart, martyr.
 Méquillet (Samuel), pasteur à Chagey.
 Marault, écrivain polémique.
 Mercier (Charles), notaire à Montbéliard.
 — (Fr.), professeur de philosophie à Genève.
 — (Jean), célèbre hébraïsant.
 — (Josias), député général des Eglises.
 — (N.), meunier à Nîmes, martyr.
 — (Philippe), peintre.
 — (Pierre), tapissier de l'électeur de Brandebourg.
 Mergey (Jean de), historien.
 Merlat (Elie), pasteur à Saintes, et professeur de théologie à Lausanne.
 Merle (Jean-Louis), réfugié à Lausanne, et ses descendants.
 — d'Aubigné.
 — (Matthieu), chef huguenot dans l'Auvergne.
 Merles (Pierre de), capitaine huguenot.
 Merlin (Jean-Raimond), pasteur à Paris et à Genève.
 — (Pierre), ministre de l'amiral Coligny.
 — (Jacques), pasteur à La Rochelle.
 Mermet, ministre à Nérac.
 — (Ezéchiél), ministre du duc de Rohan.
 Mervault (Pierre), historien.
 Meschin (Charles de), gentilhomme poitevin, et ses descendants.
 Mesmes (Jean de), ou de Mesmy, capitaine huguenot.
 Mesmin (Pierre), chanoine de Montpellier, converti au protestantisme.
 Mesnard, famille du Poitou.
 — (Jean), pasteur de l'Eglise de Paris.
 — (Philippe), pasteur à Copenhague.
 Mesplez, famille de la Guyenne.
 Mestrezat (Jean), ministre de Charenton.
 — (Jean), ministre enfermé à la Bastille.
 Metel (François), favori du cardinal de Richelieu.
 Mettayer (Jean), pasteur à St-Quentin.
 — (Samuel), ministre à Thorpe.
 — (Jacques), ministre apostat.
- Metzger (Daniel), professeur d'anatomie à Königsberg.
 Meusel (Wolfgang), ou Musculus, célèbre hébraïsant et théologien.
 Meusnier (Philippe), peintre d'architecture, et ses descendants.
 Meyer (Sébastien), cordelier converti.
 Meynier (Jean-Jacques), professeur de langue française à Erlangen.
 Meyssonnier (Lazare), médecin apostat.
 Michel (Jean), bénédictin converti, et martyr.
 — (Marie), prophétesse de la troupe de Cavalier.
 Michelet (Pierre), pasteur à Burtoncourt.
 — (Charles-Louis), professeur de philosophie à Berlin.
 Michelin, famille d'artistes.
 Micqueau (Jean-Louis), maître d'école à Orléans.
 Mîgault (André), pasteur du Désert.
 — (Jean), maître d'école à Mougou, victime des dragonnades.
 Mila (Jean), procureur à Montauban.
 — de Cabarieu.
 Milet (Pierre), martyr.
 Mimbielle (François de), victime des persécutions.
 Mirande (Jean de), juge de l'amirauté de La Rochelle.
 Mirman (famille de),
 — (Henri de), président à Nîmes, réfugié en Suisse.
 Misathée (Théophile), apologiste.
 Misson (Jacques), ministre à Sainte-Mère-Eglise.
 — (Maximilien), voyageur et historien.
 Missy (César de), chapelain de St-James.
 Mitois, président de l'assemblée de La Rochelle, en 1621.
 Mizaubin (Jean), pasteur à Sainte-Foy.
 — (Jean), ministre apostat.
 Mizière (François), médecin et antiquaire.
 Moillon (Nicolas), peintre et graveur.
 Moisant de Brieux (Jacques), poète latin, et ses descendants.
 — (Pierre), sieur de La Roche-Logerie, victime des persécutions.
 Moivre (Abraham), savant mathématicien.
 Molard (David), apostat.
 Molènes (Jean de), relaps.
 Molenier (Etienne), ministre réfugié en Angleterre.
 — (N.), pasteur à Foix.
 Molines (Jean), dit Fléchier, ministre apostat et repentant.
 Moltzer (Jacques), poète latin et habile critique.
 Monceau (Louis de), receveur général en Champagne, et ses descend.

- Monceau (Isaac de), aide de camp du roi d'Angleterre.
- Monchy (Jean de), sieur de Sénarpont, lieutenant du roi en Picardie, et ses descendants.
- Mondut (Mme de), victime des persécutions.
- Monginot (François de), médecin du roi.
- (François de), confesseur.
- (Etienne), fermier général.
- Monier (Arnaud), martyr.
- (Claude), martyr.
- Monjoye (Anne), martyre.
- Monsanglard (Etienne de), pasteur à Corbigny.
- Montagnac (famille de).
- Montagne (Jacques de), avocat général en la cour des aides de Montpellier.
- Montagut (M^{re} de), victime des persécutions.
- Montalembert (famille de).
- -Vaux et Estrades.
- -Varaize.
- Montand (Nicolas de), écrivain satirique.
- Montargues (Pierre de), major général dans l'armée prussienne.
- (Jean-Pierre), major général dans l'armée danoise.
- Montauban (François de), comte de Sault, gouverneur de Lyon.
- du Villard, grand maître de l'artillerie en Dauphiné, et ses descendants.
- Montaut (famille de).
- des Isles (Isaac), avocat de Loudun.
- Montberon (René de), sieur de Thors, capitaine huguenot.
- Montbonnoux, chef camisard.
- Montboucher du Bordage, famille bretonne.
- (René), maréchal de camp.
- Montcalm-Saint-Véran, famille du Bas-Languedoc.
- (Louis), prieur de Milhau, converti au protestantisme.
- (Louis), conseiller à la Chambre de l'édit de Castres, etc.
- Montchrestien (Antoine de), poète, économiste et homme de guerre.
- Montclar (Antoine de), chef huguenot dans le Quercy.
- Montdenis (Abdias de), pasteur à Fécamp.
- Montdoré (Pierre), mathématicien et poète.
- Monteil, pasteur du Désert.
- Montenay (Georgette de), poète.
- Montterrand, baron de Langoiran, capitaine huguenot.
- Montgomery (Gabriel de), un des plus vaillants capitaines huguenots.
- Montgomery (Jacques de), gouverneur du Castrais.
- (Jean), maréchal de camp.
- (Louis de), mort à la Bastille, etc.
- Montluc (Jean de), évêque de Valence, partisan de la Réforme.
- Montlyard (Jean de), ministre à Céligny.
- Montmaur, famille provençale.
- Montmorency-Bours (Jean de), et ses descendants.
- Montolieu, famille du Languedoc, réfugiée en Suisse et en Angleterre.
- Montréal (N. de), victime d'un prêtre fanatique.
- Montrond, famille protestante du Dauphiné.
- Mordant, pasteur du Désert.
- Moreau (Macé), martyr.
- (Pierre), voyageur.
- Morel (Abdias), dit Catinat, chef camisard.
- (François), pasteur de l'Eglise de Paris.
- (Jean), martyr.
- (Jean), gentilhomme normand, et ses descendants.
- (Léonard), ministre à Vassy.
- (Marc-David), pasteur à Stuttgart.
- Morelet (Pierre), avocat à Dijon.
- Morely (Jean-Baptiste), adversaire de la discipline calviniste.
- Moret de La Fayolle, avocat au parlement de Paris, apostat.
- Morin (Etienne), savant orientaliste.
- (François de), président aux enquêtes.
- (Luc), médecin à Montpellier.
- Morlas (Jean de), conseil. d'Etat, apostat.
- Morlot (Marc), professeur de médecine à Genève, et ses descendants.
- Mormès (Pierre de), sieur de St-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, et ses descendants.
- Mornay (Charles de), grand maréchal du royaume de Suède.
- (Philippe de), sieur du Plessis, conseiller d'Etat et gouverneur de Saumur.
- Morogues (Jacques de), gouverneur de La Charité, et ses descendants.
- Morus (Alexandre), pasteur à Paris, prédicateur célèbre.
- Motherer (Henri), réformateur de l'Eglise de Wissembourg.
- Motteux (Pierre-Antoine), poète et traducteur.
- Moulans (David), ministre de Contras.
- Moulines (Guillaume), pasteur à Berlin, et membre de l'Académie des sciences.
- Mountarde (Thomas), martyr.
- Moynet (Jacques), conseiller au parlement de Normandie.

- Mozet (Etienne), pasteur à Metz.
 Mugad (Samuel-Paul), ministre apostat.
 Muisson, famille de Paris, réfugiée en Hollande.
 Müller (Philippe-Jacob), professeur de philosophie.
 Munderlein (Christophe), directeur de l'école de Wissembourg.
 Murat (François), ministre à Grenoble.
 Musnier (Paul), martyr.
 Mussard, famille réfugiée à Genève.
 — (Pierre), ministre à Lyon.
 Mutillet (Jean-Louis), médecin à Cassel.
 Mutonis (Jean), jacobin converti et martyr.
- Nagel (Burcard), abbé de Münster, converti au protestantisme.
 Narbonne-Caylus (Claude), un des vicomtes du Quercy, et ses descendants.
 Nardin (Jean-Fréd.), prédic. renommé.
 Nasser (Barthélemy), prof. de théologie et pasteur.
 Natalis (famille de).
 Naudé (Philippe), mathématicien.
 — (Philippe), membre de l'Académie de Berlin.
 — (Roger-David), pasteur à Berlin.
 Naudin (Pierre), apothicaire à Paris, et ses descendants.
 Navières (Charles de), poète.
 Néau (Elie), galérien protestant.
 Neel (Guillaume), martyr.
 Nenter (Georges-Philip.), prof. de médéc.
 Nérac, dit Mazamet, capitaine huguenot.
 Nettancourt, illustre famille de la Champagne.
 Netz (Philippe de), auditeur en la chambre des comptes.
 Neu (Jacques de), confesseur.
 Nevelet (Pierre), avocat au parlement de Paris.
 — (Isaac), fabuliste.
 Neyron (Pierre-Joseph), doct. en droit.
 Nicolas (Abel), réfugié en Angleterre, et ses descendants.
 — (Antoine), pasteur à Winterthour.
 Nicolle, pasteur à Courcelles-Chaussy.
 Nielle (Charles de), pasteur à Utrecht.
 Nigrin (George-Adam), surintendant ecclésiastique à Montbéliard.
 Nissoles (famille de).
 Nivet (Saintin), martyr.
 Noblet (Jacques), confesseur.
 Noël (Jean), dominicain partisan de la Réforme.
 Nogaret (Henri de), duc de Candale, prosélyte.
 Nogentel (Isaac de), pasteur à Nogentel.
 Noguier (David), pasteur à Bernis.
 — (Jacques), pasteur à St-Chartes.
 Normand, vaillant capitaine huguenot.
- Normandie (Laurent de), lieutenant du roi à Noyon, et ses descendants.
 Nort (Odet de), pasteur à La Rochelle.
 Nottet (Jean-George), pasteur à Spire.
 Nuding (George), pasteur à Wissembourg.
 Nui (Jean), bourgeois d'Arnay-le-Duc.
- Oberkampf (Christophe-Philippe), manufacturier célèbre, et ses descendants.
 Oberlin (Jérémie-Jacques), antiquaire et philologue.
 — (Jean-Frédéric), le célèbre pasteur du Ban de la Roche.
 Obrecht (famille).
 Odet (Isaac-François), sieur du Fouilloux, et ses descendants.
 Odier (famille).
 — (Antoine), censeur de la Banque de France.
 — (Louis), docteur en médecine, correspondant de l'Institut.
 Oguier (Robert), martyr.
 Oiseau (François), ministre de l'Eglise de Nantes.
 Oisel (Jacques), manufacturier réfugié.
 — (Jacques), docteur en droit.
 — (Philippe), théologien.
 Olhagaray (Pierre), ministre et historien.
 Olivétan (Pierre-Robert), traducteur de la Bible.
 Olivier (Jean), évêque d'Angers, favorable à la Réforme.
 — (Antoine), évêque de Lambéz, converti au protestantisme.
 — (Jacques), chancelier de France.
 — (Jordan), ministre de Pau.
 — Desmont (Jacques), pasteur à Nîmes.
- Ollier (Pierre), pasteur à Montauban.
 Olry (Jean), avocat au parlement de Metz, transporté en Amérique.
 Onfroy (Richard), confesseur.
 Oraison (André d'), évêque de Riez, converti au protestantisme.
 Orfeuille (famille).
 Origny (Pierre d'), poète.
 Orville (Jean d'), et ses descendants.
 — (Pierre), poète latin.
 — (Jacques-Philippe), philologue.
 Osterried (Jean-Daniel), doct. en droit.
 Otto (Louis-Guillaume), diplomate.
 Oudin (Casimir), critique et historien.
 — (César), interprète du roi, et ses descendants.
 Ougier (Benjamin), archiviste de la principauté d'Orange.
- Ouvrier (Pierre), moine franciscain, converti au protestantisme.
 — (Jean-Gottlieb), past. en Silésie.
 — (Charles-Sigismond), instituteur.

- Ouvrier (Louis-Benjamin), professeur de théologie à Giessen.
- Ozanne (Claude d'), commissaire des guerres et ses descendants.
- Pacard (Georges), pasteur à La Rochefoucault.
- (Abraham), libraire à Paris.
- Pagès (famille).
- Pain (N.), ministre à Fontenay.
- Pajon (Jean), avocat au parlement.
- (Daniel), docteur en médecine.
- (Louis-Esaïe), ministre à Berlin.
- (Claude), célèbre théologien, ministre à Orléans.
- Palairat (Elie), pasteur et savant philologue.
- (Jean), maître de langue franç.
- Palissy (Bernard), célèbre potier.
- Palmantier, victime des dragonnades.
- Pandin (famille).
- de Beauregard.
- de Narcillac.
- de Lussaudière.
- du Chail.
- des Jarriges.
- Panier (Paris), avocat au parlement de Dôle, martyr.
- Panissault (Jean de), capitaine huguen.
- Pantin (N.), orfèvre de Rouen.
- Pape (Gaspard), sieur de Saint-Auban, chef hug. dans le Dauphiné.
- (Jacques), gouverneur du Comtat, et ses descendants.
- Papillon (Antoine), propagateur de la Réforme à Lyon.
- Papin (Anne), victime des persécutions.
- (Denis), savant physicien.
- (Isaac), ministre apostat.
- (Nicolas), docteur en médecine.
- Pappus (Jean), professeur d'hébreu et pasteur à Strasbourg.
- Papus, pasteur du Désert, martyr.
- Pardaillan (Fr.-Jean-Charles de), conseiller privé et gouverneur de l'Armagnac.
- Pardieu (François de), capitaine huguen.
- (Centurion), député à l'assemblée de Châtellerault.
- Paré (Ambroise), chirurgien célèbre.
- Parent (Antoine), conseiller au présidial de Senlis.
- Parenteau (Philippe de), confesseur.
- Pariset (Jean), capitaine huguenot.
- Parmentier (Jacques), peintre.
- Parpaille (Perrinet), président du parlement d'Orange.
- Parrot (Christophe-Frédéric), prof. de mathématiques à Erlangen.
- (Georges-Frédéric), professeur de physique à Dorpat.
- (Frédéric), professeur de médecine à Dorpat.
- Parrot (Jean-Léonard), directeur de la Chambre à Erlangen.
- Pas-Feuquières (François de), gouverneur de l'île-Bouchard.
- (Manassé de), habile capitaine et diplomate.
- (Jean de), ingénieur militaire.
- Pasca¹ (Armand), général en la cour des aides de Montpellier, et ses descendants.
- Pasquet, capitaine huguenot.
- Passavant (famille).
- (Jean-David), peintre.
- (Claude), médecin.
- (François), jurisconsulte.
- (Théophile), théologien.
- (Nicolas), prof. de droit à Bâle.
- Pastor (Daniel), ministre à Pragelas.
- Pastre (Samuel), écrivain mystique.
- Patras, capitaine huguenot.
- Paul (Louis), confesseur.
- Paulet (Guillaume), ministre apostat, et sa fille Isabeau.
- Paulhan (Pierre), ministre apostat.
- Paumier (Pierre), ministre apostat.
- Paur (Jean-Jacques), pasteur à Etobon.
- Pauvant (Jacques), martyr.
- Pavée (François), chef huguenot dans le Languedoc, et ses descendants.
- Pechels de la Buissonade, confesseur.
- Pedelabat (Jean), apostat.
- Pégorier (César), pasteur à Londres.
- Peigre, capitaine huguenot.
- Péju (Elie), pasteur à Argenton.
- Pelet, famille languedocienne.
- -La Carrière.
- -Salgas.
- (Jean), dit de la Lozère, pair de France.
- Péllisson, famille de robe.
- (Pierre), controversiste.
- (Paul), célèbre apostat, administrateur de la caisse des conversions.
- (Jacob-Philippe), premier médecin de la colonie de Berlin.
- Pelletier (Gaspard), doct. en médecine.
- Pelloutier (Simon), bibliothécaire de l'Acad. des sciences de Berlin.
- Peloquin (Etienne), martyr.
- (Denis), martyr.
- Penavaire, capitaine huguenot.
- (Pierre), prof. de grec au collège français de Berlin.
- Penot (Bernard-George), médecin et chimiste.
- Pérachon (Pierre), orfèvre de Lyon.
- (Marc), trésorier gén. de France.
- (Marc), avocat, apostat.
- (Marc), conseiller en la Chambre de l'édit de Grenoble, etc.
- Pérard (Jacques de), prédicateur de la cour de Prusse.

- Perdriau (Jacques), réfugié à Genève, et ses descendants.
 — (Jean), pasteur à Genève.
 Perdrier (Jean), sieur de Mézières, capitaine huguenot.
 Perdrix (Jean-George), conseiller du prince de Montbéliard.
 Pérez (Antoine), professeur des langues orientales à Puy-Laurens.
 Péris (Pierre), ministre apostat.
 Périssol (Samson de), président au parlement de Grenoble.
 — (Laurent de), apostat.
 Perrault (Pierre de), réfugié à Genève, et ses descendants.
 — (François de), pasteur à Mâcon.
 — (Montrevost, etc.).
 Perrin (Jean-Paul), pasteur et historien.
 Perrinet, famille du Dauphiné.
 — (Alexandre), député général des Eglises.
 — (Gaspard), commissaire de l'Edit.
 — (Guillaume), procureur fiscal des ducs de Nevers, et ses descend.
 Perrodet (Samuel), past. à Diedendorf.
 Perrot (Charles), prof. de théologie à Genève, et ses descendants.
 — (Denis), victime de la Saint-Barthélemy.
 — (Paul), poète.
 Perruquet (Noël), ministre à Vitré.
 Persode (N. de), major de la ville de Verdun.
 — (Charles de), avocat au parlement de Paris.
 Pérussel (François), ministre du prince de Condé.
 Peschier (Jacques), pasteur à Genève.
 — (Adolphe), professeur de littérature française.
 — (Charles-Gaspard), médecin homœopathe.
 Petit, famille de Paris.
 — (François), pasteur à St-Ambroix.
 — (Samuel), savant orientaliste.
 — (Anne-Marguerite de), connue sous le nom de M^{me} Du Noyer, victime des persécutions.
 — (Etienne de), ministre à St-Rome de Tarn, et ses descendants.
 — (Antoine-Frédéric-Théophile de), général major en Hollande.
 — (Antoine-Guillaume de), major au service de Hollande.
 — (Louis-Jacques de), général major, etc.
 — (Charles), pasteur à Berlin.
 — (Pierre), ministre apostat.
 Petitot (Jean), peintre en émail.
 Peyrarède (Jean de), poète latin.
 Peyrol (Daniel), past. et prof. à Nîmes.
 — (Jacques), pasteur à Nîmes, puis à Genève.
 Peyrot (Pierre), pasteur du Désert.
 Peyrusse (Antoine de), capit. huguenot.
 Pezé (Pierre), dernier pasteur au Mans.
 Pfeffel (Jean-Conrad), jurisconsulte.
 — (Christian-Frédéric), publiciste.
 — (Théophile-Conrad), poète et littérateur.
 Pfeffinger (Daniel), professeur de théologie à Strasbourg.
 — (Jean-Frédéric), prof. de mathématiques à Lünebourg.
 Philbert (Claude), banquier lyonnais.
 — (Gédéon), vict. des persécutions.
 Philipot (Jacques), ministre à Clairac.
 Philippi (Jean), président de la cour des aides de Montpellier.
 — (Guillaume), procureur du roi à la cour des aides.
 — (Pierre), pasteur à Strasbourg.
 Philipponneau (Henri), prof. à l'académie de Saumur.
 Philippson (Jean), ou Sleidan, historien célèbre.
 Phillot (Jean), administrateur du comté de la Petite-Pierre.
 Piballeau (Marin), capitaine huguenot.
 Picart (Etienne), graveur du roi.
 — (Bernard), graveur et dessinateur.
 Picherel (Pierre), prieur d'Essonnes, partisan de la Réforme.
 — -de Bottens.
 — -de Bretigny.
 Picot de la Meintaye, famille réfugiée en Allemagne.
 Picot, famille réfugiée à Genève.
 — (Pierre), ministre à Genève.
 — (Jean), prof. d'histoire et de statistique.
 Pidoux (Pierre), capitaine huguenot.
 Piélat (Barthélemy), ministre à Meaux.
 Pierpont (John), poète.
 Pierre, curé converti.
 Pierre-Brune (N. de), commandant à Clairac.
 Pierre-Buffière (famille de).
 — -Châteauneuf.
 — -Chambret.
 Pierres, famille de l'Anjou.
 — (Jean), lieutenant général en la sénéchaussée de La Rochelle.
 Piètre (Simon), médecin.
 Pieyre (Alexandre), poète dramatique.
 Piloty (Jean), capitaine huguenot, et ses descendants.
 Pinault (Jean), pasteur à Genève.
 — (Melchisédec), minist. à Conches.
 Pineau (Pierre), ministre à Tours, etc.
 Pineton (Jacques), pasteur à Nîmes.
 — (Pierre), médecin du roi, et ses descendants.
 — (Jacques), pasteur à Orange, confesseur.
 Piozet (Pierre), ministre au Mans.

- Piscassary (Sara de), de La Rochelle.
 Pisseleu (Anne de), duchesse d'Etampes.
 Pithou (Pierre), savant juriconsulte.
 — (Nicolas), auteur d'une histoire de l'église de Troyes.
 — (Pierre), le Varron de la France, apostat.
 — (François), apostat.
 — (Ambroise), victime des persécutions.
 Pithoys (Claude), professeur de philosophie à Sedan.
 Plaix (César de), avocat au parlement de Paris, et ses descendants.
 Plantavit (Jean), pasteur à Béziers, apostat.
 Plantier (Jacques), controversiste.
 Pleurs (Jean de), dit d'Espoir, fondateur de l'Eglise d'Angers.
 Plouquet (Godefroi), professeur de philosophie à Tubingue.
 — (Guillaume-Godefroi), médecin renommé.
 Pluquet (Nicolas), martyr.
 Pochelon (Bernard), directeur de la manufacture de glaces de Neustadt.
 Poinot (N.), ministre à Monségur.
 Poiret (Pierre), théologien mystique.
 Poitevin (Isaac), conseiller à la cour des comptes de Montpellier.
 — (Jacques), physicien et astronome.
 Poix (Jean de), capitaine huguenot.
 Polier, famille du Rouergue réfugiée à Lausanne.
 — (Jean), secrétaire d'ambassade.
 — (François), traducteur.
 — (Nicolas), sieur d'Ablancourt, traducteur célèbre.
 Polignac (famille de).
 — -des Fontaines.
 — -Saint-Germain.
 — (Claude-Armand de), capitaine huguenot.
 Poligny (Jacques de), capitaine huguenot.
 Poltrot (Jean), assassin du duc de Guise.
 Ponat (André), conseiller au parlement de Grenoble.
 Pons, famille illustre de la Saintonge.
 — -Marennès.
 — -Mirabeau.
 — -La Caze.
 — -Plassac.
 Ponsard (François), architecte.
 Pontard (François), maire de La Rochelle.
 Pontaymeri (Alexandre de), poète.
 Pontier (Jacques), martyr camisard.
 Popelière (Jean), théologien.
 Porée (Jonas), historien.
 Portal, famille protestante.
 — (Jean), viguier de Toulouse.
 — (Jean), capitaine huguenot.
 (Louis), victime des dragonnades.
 Portal (Pierre-Barthélemy), ministre de la marine sous Louis XVIII.
 — (Guillaume), gouverneur du prince de Galles.
 — (Henri), manufacturier, etc., etc.
 Porte (Jacques-André), past. et prof. de littérature française à Rinteln.
 Portefaix (Pierre), médecin et poète.
 Portesain (Claude), martyr à Troyes.
 Poterat (Jean), pasteur à Issoudun.
 Pouchet (Louis-Ezéchiél), manufactur.
 Poudrel (Jean), ministre apostat.
 Poujade (Joseph), prof. de philosophie à Cassel.
 Poulain de la Barre (François), prof. de latin à Genève.
 — (Jean-Jacques), past. à Bossey.
 Poullain (Valérand), past. à Francfort.
 Pouillot (Etienne), martyr.
 Poupard (Olivier), médecin.
 — (Isaac), secrétaire de la duchesse de Bar.
 Poupin (Abel), ministre à Genève.
 Pourtales (Jérémie), riche négociant réfugié, et ses descendants.
 Poussart, famille noble du Poitou.
 — -Vandré.
 — -Du Vigan.
 Poyet, capitaine huguenot.
 — (René), martyr.
 Prabach (Pierre), surintendant des Eglises du comté de Montbéliard.
 Pradier (James), sculpteur célèbre.
 Préaux (Hector de), capitaine huguenot.
 Preissac, famille protestante du Languedoc et du Poitou.
 Prelleur (Pierre), compositeur de musique.
 Prestreau, professeur à Genève.
 Preunlin (André), past. à Dorltzheim.
 Préveraud (Jean), juge à Montagnac.
 Prévost (Claude), prof. à Lausanne.
 — (Anna), relapse.
 — famille noble du Poitou.
 — -du Chastelier-Portault.
 — -de Touchimbert.
 — -de La Roche.
 — -du Plessis.
 Prez (Pierre de), avocat à Gex.
 — (Ferdinand de), pasteur à Fontainebleau, et ses descendants.
 Prieur (Barthélemy), premier sculpteur du roi.
 Primerose (Gilbert), minist. à Bordeaux.
 — (David), ministre à Rouen.
 — (Jacques), médecin.
 Prioleau (Samuel), ministre à Pons.
 — (Elie), ministre à Pons.
 Priolo (Benjamin), apostat.
 Privé (Charles), moine converti.
 Prohana (René de), sieur de Valfrenière, capitaine huguenot.
 Proilly, famille protest. de la Picardie.
 Prudhomme (Jean), dessinat. et peintre.

- Prunelé (François de), capit. huguenot.
 — -de Tignonville.
 — -d'Ocqueville.
 Prunet (Pierre), théologien.
 Puech (Jean-Jaques), écuyer.
 Pujol (Antoine), notaire à Castres.
 Quatrefages, famille cévenole.
 Quellenc (Charles de), victime de la Saint-Barthélemy.
 Quesnot (Jean-Jaques), fabricant, réfugié en Danemark.
 Quintin (Jean), doct. en droit, apostat.
 Rabasteins (Bertrand de), vicomte de Paulin, chef protestant dans le Quercy.
 — (Philippe de), baron de Paulin, capitaine huguenot.
 Rabault (Jean), sieur de Mathefelon, et ses descendants.
 Rabaut (Paul), célèbre pasteur du Désert.
 — (Jean-Paul) dit *Saint-Etienne*, membre de la Convention.
 — (Jacques-Antoine), membre de la Convention, puis past. à Paris.
 — (N.), membre du Conseil des Anciens.
 Rabec (Jean), moine converti et martyr.
 Raconis, famille de l'île de France.
 Racquet (Claude), sieur de Mollien, et ses descendants.
 Rémond (Florimond de), histor. apostat.
 Rafélis, famille provençale.
 Raguier (Jean), sieur d'Esternay, chef protestant dans la Picardie.
 Raillard (Jérémie), réfugié à Bâle, et ses descendants.
 Raineval (François de), gentilhomme picard, et ses descendants.
 — (Charles de), écrivain polémique.
 Raison (Jean-Ferdinand), professeur à Cobourg.
 — (N.), secrét. du duc de Courlande.
 Ralet, avocat et martyr.
 Rally, pasteur à Aubussargue.
 Rambaud (Jacques), sieur de la Vilette-Furmeyer, capit. dauphinois.
 — (Louis), consul de Die.
 Rambouillet (Nicolas de), secrétaire de la chambre des finances, et ses descendants.
 — (Antoine), sieur de la Sablière, poète.
 Rambour (Abraham), pasteur et professeur à Sedan.
 — (Jacob), praticien, etc.
 Rambures, famille noble de la Picardie.
 — -Poireauville.
 — -Huleux.
 Ramezay, famille de l'Orléanais.
 Ramodon (Abraham), peintre.
 Ramperg, cartésien.
 Ranc (Louis), past. du Désert et martyr.
 — (Alexandre), pasteur du Désert.
 Ranchin (Etienne), professeur de droit à Montpellier.
 — (Guillaume), conseiller à la Chambre de l'Edit.
 — (Jacques), un des fondateurs de l'Académie de Castres, poète.
 Ranconnet (Almar de), savant jurisconsulte.
 Ranques (Antoine de), capitaine huguenot.
 Raoul (Daniel), martyr.
 Rapin (Antoine), capitaine huguenot.
 — (Pierre), capitaine huguenot.
 — (Philibert), gentilhomme du prince de Condé.
 — (Pierre), gouverneur du Mas de Verdun.
 — (Daniel), capitaine des gardes en Hollande.
 — (Jacques), avocat à la Chambre de l'Edit.
 — (Paul), sieur de Thoyras, historien célèbre, et ses descendants.
 Rapp (Jean), aide de camp de Napoléon.
 — (Jean-Jacob), homme de loi, etc.
 Rasse-des-Nœux (François), chirurgien de la reine de Navarre.
 Raton, sergent-major à Viré.
 Rauch (Daniel), pasteur à Strasbourg.
 Rauchfuss (Conrad), mathématicien.
 Raullin, chirurgien de Vassy.
 Ravanel, chef camisard.
 — (Pierre), pasteur à Sauzet.
 Ravenel (Jean de), gentilhomme picard, et ses descendants.
 Raymond, capitaine huguenot.
 Raynaud (Guillaume de), sieur d'Allein, capitaine et ingénieur.
 Rayot (Pierre), professeur de français à Helmstadt.
 Reboul (Guillaume), apostat fameux.
 Reboulet (Paul), pasteur à Bâle.
 — (Daniel), pasteur à La Haye.
 Rechignevoisin (Bernard de), sieur des Loges, et ses descendants.
 Réclam (Frédéric), peintre et graveur.
 — (Pierre-Christian-Frédéric), pasteur à Berlin.
 Redostière (Isabeau), prophétesse dans les Cévennes.
 Refuge (Jean de), chambellan du duc d'Alençon, et ses descendants.
 Regin (Claude), docteur en droit, puis évêque d'Oléron, partisan de la Réforme.
 Régis (Pierre), médecin célèbre.
 Régus (Desiré), capucin converti.
 Regnault (Nicolas), historien.
 Regnier (Pierre), sieur de La Place, lieutenant général au siège présidial de Poitiers.

- Regnier (Louis), historien célèbre, et ses descendants
- Rei (Fulcran), pasteur du Désert et martyr.
- Reichelt (Jules), professeur de mathématiques à Strasbourg.
- Reinhard (Charles), diplomate.
- Reisseisen (Jean-Daniel), professeur de droit à Strasbourg.
- Remerville, famille d'Apt, convertie au protestantisme.
- Remi (Hector), martyr à Douai.
- Rémond (Jean), historien.
- Renard (Jean), sieur de Minguetière, capitaine huguenot.
- (Louis), agent du roi d'Angleterre.
- Renaud (Antoine), professeur à Saumur.
- (Elie), pasteur à Tonneins.
- Renaudot (Théophile), fondateur de la *Gazette de France*.
- Renault (Jean), prédicant dans le Poitou.
- Renée de France, duchesse de Ferrare, dame de Montargis.
- Renier (Etienne), moine converti, et martyr.
- Renneville (Constantin de), historien de la Bastille.
- Renoult (Jean-Bapt.), cordelier converti.
- Renty, capitaine huguenot.
- Renvoi (Quentin), pasteur à Calvinson.
- Repasseau (Jacques), ministre à Livron.
- Reuchlin (Antoine), pasteur et professeur d'hébreu à Strasbourg.
- (Frédéric-Jacob), past. et professeur de théologie à Strasbourg.
- (Jean-Gaspard), surintendant ecclésiastique à Gotha.
- Reveau (George), avocat du roi au présidial de La Rochelle.
- Rey (Claude), ministre à Vergèzes.
- (Antoine), pasteur à Zirikséc.
- (César), pasteur à Gex.
- Reynier (Jean-François), médecin.
- (Jean-Louis-Antoine), économiste et agronome.
- (Jean-Louis-Ebenézer), général de la République et de l'Empire.
- Ribaud (Jean), navigateur célèbre.
- Ribaudeau (Robert), valet de chambre de Henri II.
- (André), poète.
- Ribeauvillers (Ulrich de), et ses descend.
- Ribit (Jean), professeur à Lausanne.
- Ribotte (N.), négociant à Montauban.
- Riboudeau (Philippe), ministre en Bourgogne.
- Ricard (Jean), conseiller en la cour des aides de Montpellier.
- Ricaud (Jean), ministre à Lyon.
- Richard (Elie), médecin habile.
- (P.), archidiacre à Mulhouse.
- Richebourg (Claude-Pierre de), réfugié en Amérique.
- Richer (Pierre), past. à La Rochelle, etc.
- Richiend (Antoine de), sieur de Mouvans, victime du fanatisme en Provence.
- (Paul de), le plus vaillant des chefs huguenots de cette province.
- Ricotier (Moïse), ministre à Clairac.
- (Jean), controversiste.
- (Pierre), ministre à Menin, puis à Londres.
- Rieu, famille réfugiée à Genève.
- (Henri), gouverneur de l'île St-Martin.
- (Jules-Charles), pasteur à Fridericia en Danemark.
- Rieux (Denis de), martyr à Meaux.
- (Guillaume de), capit. huguenot.
- Rigaud (David), poète.
- Rihel (Josias), imprimeur.
- (Philippe), docteur en médecine.
- Ring (Frédéric-Dominique), gouverneur du jeune margrave de Bade.
- Risolières (Isaac), victime du fanatisme.
- Rissler (Jean), pasteur à Mulhouse.
- Riupéroux, poète dramatique apostat.
- Rival (Pierre), pasteur à Londres.
- (Elie), ministre à Amsterdam.
- Rivalier (Claude), ministre à Cassel.
- Rivet (André), professeur à Leyde.
- (Guillaume), ministre à Taillebourg.
- Rixinger (Daniel), prof. de philosophie à Strasbourg.
- Robelet (Guillaume), écrivain religieux.
- Robequin (Marie-Louise), femme de l'apostat J. Roux.
- Robert (Jean), marin rochelais.
- famille réfugiée à Cassel.
- (Charles-Guillaume), past. et professeur à Marbourg.
- (George-Frédéric-Charles), chancelier du landgrave.
- (Ferdinand), doct. en médecine.
- Robillard (Michel), martyr.
- Robin (Marie), prédicant dans le Poitou.
- Robineau, famille protestante en Poitou et en Bretagne.
- Rochas (Henri de), docteur en médecine.
- Rocheblave (Henri de), past. à Londres.
- Rochechouart (Christophe de), sieur de Champdeniers, capit. huguen.
- Rocheport (Charles de), baron de Saint-Angel, et ses descendants.
- (Charles de), baron de Théobon, capitaine huguenot.
- (Charles de), lieutenant général.
- (Charles de), victime des persécutions.
- (Jean de), écrivain religieux.
- Rochelle (Jean), conseiller au parlement de Paris.
- Rochemont (François de), maître d'hôtel du roi, et ses descendants.

- Rochemont (Daniel de), pasteur à Genève.
 — (Philippe de), pasteur à Cassel.
- Rochemore (Jacques de), lieutenant particulier au sénéchal de Nîmes, et ses descendants.
 — (Thomas de), baron d'Aigremont, complice de la Michelade.
 — (Henri de), victime des persécutions.
- Roches, famille franc-comtoise réfugiée à Genève.
 — (François), célèbre orateur de la chaire.
- Rochette (François), pasteur du Désert, et martyr.
 — (Jean), avocat de Troyes, apostat.
 — (Louis), inquisiteur converti au protestantisme.
- Rocoles (Jean-Baptiste de), historien.
- Rodier, ministre à Tornac.
- Røderer (Jean-George), chirurg. célèb.
 — (Michel), médecin accoucheur.
- Roeslin (Elisée), mathématicien, astronome et médecin.
- Roësse, capitaine huguenot dans le Dauphiné.
- Roger (Jacques), pasteur du Désert, et martyr.
- Rogier (Jean), secrétaire de La Trémouille, et ses descendants.
- Rohan, une des plus illustres familles de France.
 — (Henri de), protect. des Réformés.
 — (Jean de), capitaine huguenot.
 — (Françoise), dame de la Garnache, et son fils, le prince de Genevois.
 — (René de), chef des protestants en Saintonge.
 — (Henri de), le héros des dernières guerres civiles, sous Louis XIII.
 — (Benjamin de), sieur de Soubise, chef des protestants de l'Ouest, sous Louis XIII.
 — (Catherine de), duchesse de Deux-Ponts.
 — (Anne de), poète.
 — (Tancrede de), fils vrai ou supposé du duc Henri de Rohan.
 — (Jacqueline de), marquise de Rothelin, zélée protestante.
- Rolin (Hugues), ministre de Veynes.
- Rolland (Arnaud), maire de Saint-Jean d'Angely.
- Rollet (Henri), habile fondeur.
 — (Louis), martyr.
- Rollin (Christian-Jérémie), professeur de médecine à Brunswick.
- Romaine (William), prédicat. célèbre.
- Roman (Jean), pasteur du Désert.
 — (Jacques), docteur en médecine.
- Romieu (Pierre), ministre apostat.
- Romilly (Jean), habile horloger.
- Romilly (Jean-Edme), pasteur à Chancy.
 — (sir Samuel), solliciteur général en Angleterre.
 — (John), attorney général.
 — (Charles), avocat de la couronne.
 — (Frédéric), membre de la chambre des communes.
- Romyeu (Benoît), martyr.
- Rondelet (Guillaume), médecin et naturaliste.
 — (Pierre), pasteur à Bordeaux.
- Roquebine (Constantin de), lieutenant de La Suze à Béfort.
- Roques (Guillaume), sieur de Clausonne, conseiller au présidial de Nîmes, et ses descendants.
 — (Pierre), pasteur à Bâle, et ses descendants.
- Roquigny (Adrien de), poète.
- Rosemont (Jacques de), secrétaire de La Trémouille, et ses descendants.
 — (Jacques-Auguste de), ministre apostat.
 — (Jean-Baptiste de), écrivain réfugié à Londres.
- Rosenstiel (Henri-Charles), secrétaire de légation.
- Rossel, famille noble du Languedoc.
 — (Jacob), baron d'Aigaliers, agent du gouvernement auprès des Camisards.
 — (N.), ministre à Anduze.
 — (Josué), ministre au Vigan.
 — (Théophile), ministre apostat.
- Rosselet, famille de Bretagne réfugiée à Neuchâtel.
 — (Charles-Emmanuel), jurisconsulte.
 — (Claude), ministre à Nîmes.
- Rosset (Charles de), partisan des Camisards.
 — (François de), littérateur.
- Rotan (Jean-Baptiste), célèbre ministre protestant.
- Rotolp, famille noble du Castrais.
 — (Abel), sieur de La Devèze, pasteur à La Haye.
- Rou (Jean), secrétaire interprète des Etats généraux, et ses descendants.
- Rouault (Nicolas), sieur de Gamaches, capitaine huguenot.
- Roubillac (Louis-Franç.), habile sculpt.
- Rouquet (N.), peintre en émail.
- Rouspeau (Yves), pasteur à Pons.
- Rousseau, famille parisienne réfugiée à Genève.
 — (Jacques), joaillier du Schah.
 — (Jean-Jacques), un des plus illustres philosophes du XVIII^e siècle.
 — (Jacques), excellent peintre de paysage.

Rousseau (Pierre de), prêtre converti au protestantisme et martyr.

— (Samuel), orientaliste.

Roussel (Alexandre), pasteur du Désert et martyr.

— (Gérard), un des premiers propagat. de la Réforme en France.

Rousset de Missy (Jean), publiciste et historien.

Roussier (Abraham), grammairien.

Roussillon (Etienne), ministre à Pignan.

— (Jacques), ministre à Lunel.

Rouveau (Jacques), pasteur à Gien.

Rouvillasc, famille dauphinoise réfugiée en Prusse.

Rouvray (N.), capitaine huguenot.

Roux (Antoine), notaire du Vivarais.

— (Claude), sieur de Marsilly, ennemi fanatique de Louis XIV.

— (François), professeur de langue française à Iéna.

— (Jean), pasteur du Désert.

— (Louis), ministre à New-York.

Roy (Philibert), réfugié à Genève.

— (Albert), professeur de théologie à Lausanne.

Royère (N.), ministre en Hollande.

Rozel, famille noble du Languedoc.

— de La Clotte.

— de Valobscur.

— de Lhom.

— de Saint-Sébastien.

— de Nîmes.

— de Causse.

Rozen (Reinhold de), commandant en chef de toute l'Alsace.

— (Jean de), gouverneur de Thann.

— (Conrad de), maréchal de camp, apostat.

Rozier (Claude), martyr.

Rudavel (Antoine), ministre apostat.

Ruhl (Philippe-Jacques), conventionnel.

Rulman (Anne), principal du collège de Nîmes.

— (Anne), avocat à Nîmes et anti-quaire.

Ruzé (David), habile jardinier réfugié à Berlin.

Sabattier (Antoine), martyr.

— (François), confesseur.

— (Salomon), prophète camisard.

Sachse (Jean-Melchior), professeur de droit à Strasbourg.

Sacretaire (Isaac), médecin et homme de lettres.

Sage (Abraham), régent au collège de Genève.

Saillens (Pierre), médecin de Montpellier.

Sains, famille noble de Picardie.

Saint-Aignan (Hercule), dit le capitaine Des Marais, victime de la réaction catholique.

Saint-André (Jean de), sieur de Saint-Romain, archevêque d'Aix, converti au protestantisme.

Saint-Déllys (Robert de), gouverneur d'Abbeville, victime du fanatisme, et ses descendants.

Saint-Genies (N. de), victime du fanatisme catholique.

Saint-Georges, famille protestante du Poitou.

— -Vérac.

— -Sceaux.

— (Louis de), sieur de Marsay, huguenot zélé.

— (Armand-Louis), comte de Marsay, ministre du roi d'Angleterre en Suisse.

— (Gabriel-Louis), maréchal de la cour de Guillaume V.

— (Gabriel-Henri), chambellan du roi de Hollande, et ses descendants.

— (Charles-Hector), écrivain mystique.

Saint-Glain (N. de), homme de lettres.

Saint-Hilaire (Philippe de), ministre à Nantes.

Saint-Hyacinthe, nom de fantaisie pris par Hvacinthe Cordonnier, écrivain célèbre.

Saint-Léger (N. de), sieur de Boisrond, capitaine huguenot.

Saint-Martin (Armand de), conseiller au parlement de Paris, et ses descendants.

— (N. de), lieutenant de Crussol, dans le Vivarais.

Saint-Matthieu, capitaine huguenot.

Saint-Michel, capitaine huguenot.

Saint-Ours (Jean-Pierre de), peintre d'histoire.

Saint-Paul (François de), ministre protestant.

Saint-Paul (Thomas de), martyr.

Saint-Quentin (Claude de), baron de Blet, président de l'assemblée politique de Grenoble.

— (Daniel de), victime des missions bottées.

Saint-Sébastien (N. de), défenseur de Saint-Antonin en 1622.

Saint-Simon (N. de), sieur de Chanteloup, capitaine huguenot.

— (Jean-Antoine de), marquis de Courtomer, président de l'assemblée politique de La Rochelle à plusieurs reprises.

— (Cyrus-Antoine), mestre de camp.

— (Léonor-Antoine), commissaire pour l'exécution de l'édit, et ses descendants.

Saint-Vertunien (François de), médecin de Poitiers.

- Sainte-Hermine (Joachim de), sieur Du Fa, capitaine huguenot, et ses descendants.
- Sainte-Marie (Jacques de), capitaine huguenot, et ses fils.
- Sainte-Marthe (Charles de), lieutenant criminel à Alençon, poète.
- Sainte-Maure (François de), baron de Montausier, et ses descendants.
- Saladin (Jean-Louis), habile négociateur.
- Salendre (N.), martyr.
- Salettes (Arnaud de), ministre protestant.
- (Jean de), apostat.
- Salignac (Jean de), professeur d'hébreu, partisan de la Réforme.
- Sallé (Claude), peintre.
- Sallenave (Henri de), jurisconsulte.
- Salles (Jean-Bernard de), gouverneur de Navarreins en 1620.
- Salmon (Charles), précepteur de Catherine de Bourbon, victime de la Saint-Barthélemy.
- Salomon (Jean-George), peintre du roi.
- Saltzmann (Jean-Rodolphe), médecin et professeur à Strasbourg.
- (Balthazar-Frédéric), pasteur à Strasbourg.
- (Jean), habile chirurgien.
- (Jean-Rodolphe), pasteur à Sainte-Marie-aux-Mines.
- Salusses de Miolans (Jacques de), capitaine huguenot.
- Saluste (Guillaume de), sieur du Bartas, poète célèbre.
- Salvart (François), pasteur à Castres.
- Salvay (N. de), pasteur à Annonay.
- Salve (Pierre de), pasteur sous la croix.
- Salvert (Henri de), premier pasteur de l'Eglise du Mans.
- Samson (Pierre-Auguste), traducteur.
- Sandres (Simon de), gouverneur de Lunel, et ses descendants.
- Santerre (Pierre), musicien.
- Saporta (Antoine de), chancelier de l'université de Montpellier.
- Sarrabat, famille d'artistes.
- (Isaac), graveur.
- Sarrasin, famille réfugiée à Genève.
- (Philibert), médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon.
- (Jean), docteur en droit, publiciste et négociateur.
- (Jean), ministre à Lyon, puis à Genève.
- (Jean-Antoine), médecin du roi de France, etc.
- Sarrau (Jean), conseiller secrétaire du roi.
- (Claude), conseiller au parlement de Paris et philologue érudit.
- (Isaac), ministre à Bordeaux, apostat.
- Sarret, famille protestante du Languedoc.
- Satur (Thomas), pasteur à Montauban.
- (Jérôme), pasteur à Morsain.
- Saulas (Gilles), ministre à Valence, martyr.
- Saumaise (Claude), savant universel, surtout célèbre comme critique.
- Saunier (Antoine), compagnon d'œuvre de Farel.
- (Henri), pasteur à Berlin.
- Saur (Jean-Jacques), directeur des mines de la Lorraine.
- (Jean-Daniel), correspondant de l'Académie des sciences.
- Saurin (Elie), pasteur d'Embrun, réfugié en Hollande.
- (Joseph), ministre apostat.
- (Jean), gouverneur de Sommières.
- (Jean), avocat, secrétaire de l'Académie de Nîmes.
- (Jacques), le plus célèbre orateur de la chaire parmi les protestants français.
- (Louis), doyen de Saint-Patrick en Irlande.
- (William), attorney général pour l'Irlande.
- (James), évêque de Dromore.
- Saussure (Antoine de), grand fauconnier du duc de Lorraine, réfugié en Suisse, et ses descendants.
- (Nicolas de), agronome.
- (Horace-Bénédict), géologue et physicien célèbre.
- (Nicolas-Théodore), professeur de théologie à l'Académie de Genève.
- Sauvage (Charles), moine converti au protestantisme.
- (Daniel), pasteur à Southampton.
- (François), pasteur à Florac.
- (Jean), ministre à Bergerac.
- (N.), capitaine huguenot.
- Sauvain (Louis de), sieur du Chailard, capitaine huguenot, et ses descendants.
- Saux (N.), chef des huguenots de Toulouse en 1561.
- Savigny (Frédéric-Charles de), un des plus savants jurisconsultes en Allemagne.
- Savion (Louis), réfugié à Genève, et ses descendants.
- Savoie (Claude de), comte de Tende, chef des huguenots en Provence.
- (René de), sieur de Cipières, capitaine huguenot.
- Savois (Pierre), pasteur à Castres.
- Savonière (N.), zélé huguenot de Montauban.
- Savoye (Daniel), peintre et graveur.

- Saxe (Arminius-Maurice de), maréchal de France.
- Say (Samuel) poète anglais.
- (Thomas), naturaliste américain.
 - (Jean-Baptiste), économiste.
- Seallorge (Pierre), peintre.
- Schad (Daniel), pasteur à Oberkirch.
- (Elie), professeur d'hébreu à Strasbourg.
- Scheffer (Jean), savant philologue et antiquaire, professeur à Upsal.
- (Henri-Théophile), chimiste.
- Schatz (Jean-Jacques), gymnasiarque et bibliothécaire à Strasbourg.
- Scheidt (Balthasar), savant hébraïsant.
- (Jean-Valentin), professeur de pathologie à Strasbourg.
- Scherer (Jean-Frédéric), professeur des langues orientales à Strasbourg.
- (Jean-Benoît), historien et publiciste.
- Scherz (Jean-George), professeur de droit et philologue à Strasbourg.
- Schilling (André), professeur de médecine à Strasbourg.
- Schmid (Jean), professeur de théologie à Straysbourg.
- (Jean-Frédéric), avocat général à Strasbourg.
 - (Sébastien), professeur de théologie à Strasbourg.
- Schmied (Jean), propagateur de la Réforme chez les Grisons.
- (Jean-George), poète burlesque.
- Schneller (David-André), ingénieur militaire.
- Schnewyl (Jean), prêtre catholique converti.
- Schœpfli (Jean-Daniel), historiographe du roi de France, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
- Schomberg (Frédéric-Armand de), maréchal de France, et ses descendants.
- (Frédéric de), maréchal de camp.
 - (Meinhardt de), duc de Leinster, brigadier de l'armée anglaise.
- Schrage (Jean-Adam), avocat à Strasbourg.
- (Frédéric), professeur de droit.
- Schuch (Wolfgang), curé converti et martyr.
- Schuler (Gervais), pasteur à Bischwiller.
- (Jean), curé de Colmar, partisan de la Réforme.
- Schultheiss (Nicolas), statmeister de Colmar.
- Schweighäuser (Jean), célèbre helléniste.
- Scoffier (Jean de), historien.
- Scot (Guillaume), conseiller au parlement de Rouen.
- Sebisch (Melchior), professeur de médecine à Strasbourg.
- (Jean-Albert), professeur de médecine.
- Secondat (Jean de), sieur de Montequieu, conseiller du roi de Navarre.
- Séguier (Nicolas), ministre à Payerne.
- (Pierre), prophète camisard.
- Séguiran (André), ministre à Dieppe.
- (Henri), capitaine huguenot.
- Ségur (Bérard de), baron de Pardaillan, et ses descendants.
- (Jacques de), ambassadeur du roi de Navarre, etc.
- Seignerou (N.), lieutenant général de Casteljalon.
- Seignette (Pierre), médecin, apostat.
- Sémé (Anne), jeune fille de Saint-Jean d'Angle.
- Sémide (N. de), capitaine huguenot.
- Senebier (Claude), du Dauphiné, réfugié à Genève, et ses descendants.
- (Jean), naturaliste et bibliographe.
- Senneterre (Madelaine de), héroïne du XVI^e siècle.
- Sepays, juge de Négrepelisse.
- Sergent (Louis), confesseur.
- Serre (Pierre), prêtre converti et martyr.
- (Pierre), pasteur réfugié en Suisse.
- Serres, famille languedocienne.
- -Fromental.
 - -Du Pradel.
 - (Olivier de), le père de l'agriculture.
 - (Jean de), théologien, philosophe, historien et poète.
 - (Etienne), confesseur.
- Serval (Jean), gantier, réfugié à Berlin.
- Servet (Michel), théologien et médecin, victime du fanatisme calviniste.
- Servin (Louis), avocat général au parlement de Paris.
- Sevin (Jean), pasteur à Damiatte.
- Sibert, famille protestante d'Orange.
- Sibiville (Pierre de), frère mineur, sectateur de la Réforme.
- Sigournay (N.), littérateur.
- Silbermann (André), facteur d'orgues, et ses descendants.
- Silberrad (Jean-Martin), professeur de droit à Strasbourg.
- (Elie), professeur de théologie.
- Simiane (Jean-Baptiste de), évêque de Vence, converti au protestantisme.
- Simon, famille d'artistes.
- (Jean), dessinateur et graveur.
 - (N.), confesseur.
- Simond (Pierre), past. de Drackenstein, au Cap de Bonne-Espérance.
- Simonde de Sismondi (Jean-Charles-Léonard), historien et économiste.

- Simson (Alexandre), ministre à Châteaudun.
 Sirven (Pierre-Paul), victime du fanatisme catholique.
 Sœll (Christophe), diacre de l'église de Sainte-Aurèle à Strasbourg.
 Soléry (Pierre), médecin d'Aurillac.
 Solomeau (Pierre), ministre à Vendôme.
 Sonis (Bernard), profess. à Montauban.
 Sorbière (Samuel), médecin et littérateur apostat.
 Sore (Jacques), amiral huguenot.
 Sorel (Jacques), min. à Troyes, martyr.
 Sorret (Jean), martyr.
 Soubeyran (Pierre), dessinateur et grav.
 Soubiran, famille noble du Castrais.
 Souchon (Jean-Louis), galérien pour cause de religion.
 Souligne (N.), écrivain.
 Souverain (Matthieu), ministre de Mouchamps, déposé comme arménien.
 Sovisse (George), ministre apostat.
 Spach (Israël), professeur de médecine à Strasbourg.
 Spangenberg (Wolfrath), helléniste.
 Specklin (Daniel), architecte et chroniq.
 Spener (Philippe-Jacob), célèbre théologien luthérien, chef de la secte des piétistes.
 — (Christian-Maximilien), médecin de la cour de Prusse et professeur à Berlin.
 — (Jacques-Charles), doct. en droit et professeur à Wittenberg.
 — (Jean-Charles), libraire à Berlin.
 Spielmann (Jacques-Reinhold), un des prem. chimistes de son temps.
 Spifame (Jacques-Paul), évêque de Nevers, converti au protestant.
 Spon (Charles), médecin à Lyon.
 — (Jacques), médecin et archéolog.
 Sponde (Inigo de), conseiller secrétaire de la reine de Navarre.
 — (Jean de), apostat.
 — (Henri de), avocat apostat, depuis évêque de Pamiers.
 Stator (Pierre), recteur du collège de Pinczow.
 — (Pierre), pasteur socinien en Pologne.
 Stephan (Erhard), corecteur du gymnase de Bouxwiller.
 Stœber (Elie), professeur de théologie à Strasbourg.
 Stuart (Robert), capitaine huguenot.
 Sturm (Jean), premier recteur du gymnase de Strasbourg, pédagogue et philologue célèbre.
 Sturm de Sturmeck (Jacques), premier magistrat de Strasbourg, négociateur habile.
 Suau (Pierre), dit le capit. Bouillargues.
 Suc (Abel de), conseiller en la Chambre de l'Edit, et ses descendants.
 Superville (Daniel de), pasteur à Rotterdam.
 — (Daniel de), chancelier de l'université de Baireuth.
 Sureau (Hugues), dit du Rosier, ministre apostat.
 Surgères, illustre famille du Poitou.
 — -Montferrier.
 — -Beauvais.
 — -Du Plessis-Montferrier.
 — -La Gord.
 — -Des Bigotières.
 Surleau (Jean-Georges), inspecteur des Eglises du pays de Montbéliard.
 Sus (N. de), capitaine béarnais.
 Tabaricot (Jacques), sculpteur et peintre.
 Tachard (Martin), pasteur et martyr.
 Taffignon (Jean), martyr.
 Tagaud (Jean), professeur à Lausanne et à Genève.
 Taillefer, famille protestante.
 — -Mauriac.
 — -Barrière.
 Talensac (René de), sieur de Loudrière, sénéchal d'Aunis.
 Tallemant (Gédéon), trésorier général de la maison de Navarre.
 — (Gédéon), conseiller au parlement de Paris, apostat.
 — (François), apostat, aumônier du roi et membre de l'Acad. franç.
 — (Gédéon), sieur des Réaux, écrivain célèbre.
 — (François), réfugié pour cause de religion.
 Tandon (Isaac-Etienne), grammairien.
 — (Barthélemy), directeur de l'observatoire de Montpellier.
 — (Aug.-André), banquier et poète.
 — (Antoine), docteur en médecine.
 Tanus (George de), capitaine huguenot.
 Tardieu (Barthélemy de), et ses descendants.
 — (Olivier), ministre à Saint-Jean de Gardonnenque.
 Tardif (Th.), auteur ecclésiastique.
 Taron (René), avocat du roi au présidial du Mans.
 Tascher (Jacques de), et ses descendants.
 Tassel (François), catholique converti au protestantisme.
 Tauriac (Jean de), et ses descendants.
 Tavernier (Melchior), graveur et imprimeur du roi.
 — (Melchior), graveur du roi.
 — (Jean-Baptiste), voyageur célèbre.
 Teissière-Lange (Josué), pasteur à Amsterdam.
 Teissier (Antoine), historiographe du roi de Prusse.

- Teissier (Etienne), dit La Fage, pasteur du Désert et martyr.
 — (François), viguier de Durfort et martyr.
- Téligny (Charles), victime de la Saint-Barthélemy.
- Tenans (Jean), professeur d'hébreu à l'académie de Montauban.
- Tercinier (Pierre), réfugié en Suisse.
- Térond (François), traducteur des psaumes en vers.
- Terramone, capitaine huguenot.
- Terras (Jean-Pierre), chirurgien réfugié à Genève.
- Territ (Théophile), ou Terrisse, professeur de philosophie à Die et à Lausanne.
- Terson (Jacques de), confesseur, et ses descendants.
 — (Jean), ministre apostat.
- Tessereau (Abraham), secrétaire du roi.
- Testard (Paul), pasteur à Blois.
 — (Paul), pasteur à Dangeau.
- Testas (N.), past. réfugié en Angleterre.
- Testelin, famille d'artistes.
- Texier (François), confesseur.
- Thamer (Théobald), professeur de théologie à Marbourg.
- Thaumas (César), sieur de la Thaumassière, médecin à Sancerre.
- Thélusson, fam. lyonnaise réf. à Genève.
- Théremin (Etienne), pasteur réfugié à Brème, et ses descendants.
 — (Louis-Frédéric-François), premier prédic. du roi de Prusse.
 — (Charles-Guillaume), consul de Prusse à Rio-Janeiro.
 — (Charles-Guillaume), consul général de France à Leipzig.
- Thévenin (Jean), ministre à Saint-Léger-sous-Margerie.
- Thévenot (Léonard), ministre apostat.
- Theys (Pierre de), ou La Coche, capitaine huguenot.
- Thibaut (Antoine-Frédéric-Juste), professeur de droit à Heidelberg.
 — (Bernard-Frédéric), professeur de mathématiques à Göttingue.
- Thierry (Claude), martyr.
- Thin (Robert de), gouverneur de Jametz.
 — (Jean de), poète.
- Thomas, famille protestante de Castres.
- Thomines (Pierre), ou plutôt du Bosc, célèbre pasteur de Caen.
- Thompson (George), pasteur à la Châteigneraye.
- Thorius (Raphaël), médecin et poète.
- Thouron (Jacques), peintre en émail.
- Thiersaut (Jean), pasteur protestant.
- Tigny (Jacques de), capitaine huguenot.
- Tilenus (Daniel), professeur à Sedan.
- Tingry (Pierre-François), pharmacien réfugié à Genève.
- Tirel (Jacques), ministre à Saint-Waast.
 — (Jean), minist. à Chefrène, conf.
- Titot (Pierre-Abraham), médecin.
- Tollin (Edouard), ministre à Berlin.
- Touchereul, marchand d'Alençon.
- Touillau (Pierre de), prof. de droit à Groningue.
- Toulouse (Mathurin), chirurgien de Nemours.
- Tournay (Jean de), pasteur à Chinon, martyr.
- Tournemine (Pierre de), gentilhomme breton converti, et ses descend.
- Tournes (Jean de), imprimeur célèbre et ses descendants.
- Tournier (Etienne), négociant à Orange, confesseur.
- Tourot (Nicolas), médecin et philosophe.
- Tourtelon, fam. prot. du Languedoc.
 — -Valobscuré.
 — -Banières.
- Toussaint (Pierre), surintendant des Eglises du comté de Montbéliard.
 — (Daniel), pasteur à Orléans, puis inspect. des Egl. du Palatinat.
 — (Paul), pasteur à Heidelberg.
 — (Samuel), pasteur à Vandoncourt.
 — (Jean), pasteur à Lorient.
 — (Daniel), professeur de théologie à Heidelberg.
- Toutin (Jean), dessinateur et graveur.
- Touton (Jean), docteur en médecine, réfugié en Amérique.
- Trédéhan (Pierre), poète.
- Treitlinger (Jean-Christian), professeur de droit à Strasbourg.
- Trelcat (Luc), prof. de théol. à Leyde.
- Trembley, famille réfugiée à Genève.
 — (Abraham), savant naturaliste.
 — (Jacques-André), prof. de philos.
 — (Jean), mathématicien et astron.
- Trémellius (Emmanuel), prof. d'hébreu à Sedan.
- Trémolat, famille prot. du Languedoc.
 — -Montpezat.
 — -Mourmoirac.
 — -Blanzac.
 — -Cros.
- Trenoi (Louis), inspecteur des manufactures dans le Brandebourg.
- Trianon (Jacques-Simon), victime des persécutions.
- Tricotel (Benjamin), pasteur à Calais.
- Tridon (Sébastien), prêtre catholique converti au protestantisme.
- Tronchin, famille champenoise réfugiée à Genève.
 — (Remi), officier d'artillerie.
 — (Théodore), savant théologien.
 — (Théodore), médecin célèbre.
 — (Louis), professeur de théologie.
 — (Jean-Robert), procureur général.
 — (Jean), publiciste.

- Trouillard (Jacques), médecin du roi de Navarre.
 — (Pierre), pasteur à Calais, puis à Cantorbéry.
 — (Philippe), past. à Oisemont, réf.
 Trouillas (N.), avocat au parlement de Paris.
 Trouillon (Jean), apothicaire à Paris.
 Truc (N.), juge de Florensac.
 Tuefferd (Pierre), recteur du gymnase de Montbéliard.
 Tuffan (Gabriel), ministre apostat.
 Turckheim (Jean de), diplomate et écrivain.
 Turnèbe (Adrien), prof. au Collège royal.
- Uchard (Samuel), pasteur à Mâcon.
 Udel, famille du Poitou.
 — (Jean), intrépide confesseur de la foi protestante.
 Uilly (Benjamin-Robert d'), vicomte de Nouvion, confesseur entraîné sur la claie.
 Ulstetter (Jean), recteur de l'école de Riquewihr.
 Ussac (N. d'), gouverneur de La Réole, traître et apostat.
 Usson, famille du Donnezan.
 — famille de Saintonge.
 Ustacy, capitaine huguenot.
- Vaisse (N.), avocat, puis past. à Milhau.
 Valada, capitaine huguenot.
 Valancier (Etienné), poète.
 Valavoire (Scipion de), capit. huguenot.
 Valetton (Jean), pasteur à Privas.
 Valette (Marc), capitaine huguenot.
 Valier (Jacob), prêtre catholique conv.
 Valin (Olivier), pasteur à Metz.
 Vallade, docteur en médecine.
 Valonne (N. de), moine converti.
 Valzergues (R. de), capitaine huguenot.
 Vanier (Charles), victime des persécutions.
 Vanrobaïs (Isaac), manufacturier habile, et ses descendants.
 Van Swinden (Jean-Henri), directeur de la République batave.
 Vaques, capitaine huguenot.
 Vareilles, martyr.
 Varennes (Olivier de), imprimeur à Paris, et ses descendants.
 Varigniez, famille protestante de la Normandie.
 — (Jean de), ambassadeur en Angleterre.
 — (Tanneguy de), gouverneur de Lectoure.
 — (N.), secrétaire de légation.
- Varnier (Jean), ministre à Vitry.
 Vassan (Christophe de), réfugié à Genève à la Saint-Barthélemy, et ses fils.
- Vassignac (Bernard de), capitaine des gardes de Turenne, et ses descendants.
 — -Creyse.
 — -Imécourt.
- Vaudray (Louis de), sieur de Mouy, chef des huguenots en Picardie.
 — (Arthur de), capitaine huguenot.
 — (Isaac de), maréchal de camp.
- Vavasseur (Quentin), contrôleur du domaine à Alençon.
- Vedel (Jean), camisard.
 Veil (Charles-Marie de), théologien catholique converti.
 — (Louis-Compiegne de), bibliothécaire du roi d'Angleterre.
- Veilheux (Charles de), conseiller au parlement de Grenoble, converti.
- Veirasse (Denis), écrivain remarquable du XVII^e siècle.
- Venable (Jean), apôtre de la Réforme à Dieppe.
- Vendosme (François de), vidame de Chartres.
 — (Louis), libraire à Paris, et ses descendants.
- Vendy (N. de), gouverneur de Soissons en 1567.
- Venot (Florent), prêtre catholique converti.
- Verbelay (N.), capitaine huguenot.
- Verdelhan, famille du Languedoc.
 — -De Merveillac.
 — -Des Fourniels.
- Verdier (Claude), teinturier de Nîmes.
 — (Mathieu), jurisconsulte, syndic d'Erlangen.
- Vergèzes (Antoine), sieur de Saint-Hippolyte, et ses descendants.
- Vergnol (Joseph), chirurgien réfugié en Hollande.
 — (Jean), pasteur à Montflanquin, condamné aux galères.
- Vernède (Hilaire), maire de Fontenay.
 — (N.), baron de Loubéjac, capitaine huguenot.
 — (Scipion), pasteur à Amsterdam.
- Vernes (Jacob), pasteur genevois, ami de Voltaire.
 — (Jacob), poète.
 — (François), littérateur.
- Vernet, famille provençale réfugiée à Genève.
 — (François), apostat.
 — (Jacob), célèbre théologien.
- Vernezobre (Mathieu), fabricant réfugié à Berlin.
 — (Emmanuel), professeur de français à l'acad. noble de Dresde.
- Vernou (Jean), apôtre de la Réforme dans le Poitou et martyr.
- Verneuil (Jean), sous-bibliothécaire à Oxford.

- Véron (Philippe), procureur à Poitiers, converti par Calvin.
- Verteuil (Jean de), sieur de Malleret, ancien de l'Eglise de Bordeaux.
- Véry (David), prétendu converti de Courcelles-Chaussy.
- Vesc, famille dauphinoise.
- -D'Espeluche.
 - -De Comps.
- Vessaux (Pierre), habile négociateur.
- (Jean), confesseur.
- Vesson (Jean), chef d'une secte fanatique.
- Vessière La Croze (Mathurin), membre de la Société royale de Berlin et professeur de philosophie.
- Vez (Jean de), gentilhomme picard, zélé protestant.
- Vial (A.), ministre à Ganges.
- Viala (Michel), pasteur du Désert.
- Viau (Théophile de), poète.
- Vigose (Gui de), vict. des dragonnades.
- Videl (Alexandre), médecin, apostat.
- Vidouse (Jacques), ministre apostat.
- Vienne (Claude-Antoine de), baron de Clervant, capitaine huguenot et diplomate.
- Viète (François), un des plus grands mathématiciens du XVI^e siècle.
- Vieu (Pierre), pasteur à Spandau.
- Vieusseux (Gaspard), docteur en méd.
- Vigier (Pierre), victime du fanatisme.
- Vignaux (N.), propagateur de la Réforme en Guyenne.
- (N), capitaine huguenot.
- Vignes (Alexandre), professeur de philosophie à Die.
- (Charles), négociant à Berlin.
- Vignier (Nicolas), docteur en médecine et historiographe de France.
- (Nicolas), pasteur à Blois.
 - (Jérôme), bailli de Beaugency, apostat.
- Vignolles, famille considérable du Languedoc.
- -De Prades.
 - -De Montredon.
 - -De La Salle.
 - (Bertrand de), capitaine huguenot, apostat.
 - (Fulcrand de), cons. à la Chambre de l'Isle, et ses descendants.
- Vilettes (François de), sieur de Montle-dier, capitaine huguenot, et ses descendants.
- Villattes, famille du Poitou réfugiée en Hollande.
- Villaume (Pierre), professeur de morale et de belles-lettres à Berlin.
- Ville (Jean de), proc. du roi à Provins.
- Villemandy (Pierre de), prof. à l'acad. de Saumur, réf. en Hollande.
- Villeneuve (Eberhard-Louis), médecin à Blamont.
- Villeneuve (Louis), jeune enfant d'Orange.
- (Scipion de), capitaine huguenot.
 - (Paul de), ancien de l'Eglise de Châteaudun.
- Villette (C.-L. de), pasteur à Dublin.
- Vimielle (Jean), pasteur à Saint-Affrique, réfugié en Allemagne.
- (Pierre), chapelain de l'ambassade hollandaise à Paris.
- Vinay (Alexandre de), past. à Annonay.
- Vincens (Alexandre), négociant à Nîmes et littérateur.
- Vincent (Isabeau), prétendue inspirée.
- (Paul), pasteur du Désert.
 - (Philippe), célèbre pasteur de La Rochelle.
- Vindocin (Jérôme), moine jacobin converti et martyr.
- Viollier, famille d'Auvergne réfugiée à Genève.
- Virel (Matthieu), past. de l'Eglise prot.
- Viret (Pierre), le plus populaire des réformateurs français.
- Viridet (Jean), méd. réfugié en Suisse.
- Vivans (Geoffroi de), un des principaux chefs hug. dans le Périgord.
- (Jean de), capitaine huguenot, gouverneur de Tournon.
 - (Joseph-Geoffroi de), confesseur.
 - (Jacques de), conseiller à la Chambre de l'édit de Guyenne.
 - (Henri de), mestre de camp de cavalerie, apostat.
- Vivens (François), prédicant fameux.
- Vives (Antoine), ministre à Béziers.
- Vivien (Elie), martyr.
- Vivier (Sara), victime des dragonnades.
- Voisin (Lancelot), sieur de La Popelinière, historien célèbre.
- Voisins (Jean-Jacques de), baron d'Ambrès, capitaine huguenot.
- Volz (Paul), prédicateur à Strasbourg.
- Voulat (N.), victime des persécutions.
- Voultron (N. de), confesseur chassé de France.
- Vrillac (Pierre de), avocat au parlement de Paris, converti au protestantisme, et ses descendants.
- Vulson (Pierre), conseiller au parlement de Grenoble.
- (Pierre), médecin à Die.
 - (Jean), martyr.
 - (Marc), conseiller à la Chambre de l'Edit.
 - (Marc), créateur de la science héraldique.
- Waldner (Frédéric-Louis de), juricons.
- (Christian-Frédéric-Dagobert de), lieutenant général.
 - (Henriette-Louise), baronne d'Oberkirch, auteure de Mémoires

- Walther (Jean), chroniqueur.
 Weber (Pierre), pasteur à Mulhouse.
 Wechel, famille d'imprimeurs célèbres.
 Welsch (Jean), pasteur à Jonzac.
 Wencker (Jean), chroniqueur.
 — (Jacob), archiviste à Strasbourg.
 Widmer (Samuel), mécanicien et chimiste habile.
 Wieger (Jean), professeur de droit à Strasbourg.
 Wild (Jean-Ulric), surintendant ecclésiast. dans le comté de Veldenz.
 Witter (Jean-Jacob), professeur de philosophie à Strasbourg.
 Witz (Jean), poète latin, professeur au gymnase de Strasbourg.
 Wolffhart (Conrad), ou Licosthènes, professeur de logique et de littérature latine à Bâle.
 Wurm (Mathias), pamphlétaire.
 Wurtemberg-Montbéliard (Maison de).
 Wurtz (Georges-Christophe), docteur en médecine.
 Yver (Jean), ministre réfugié à Londres.
 — (Pierre), pasteur à Paramaribo.
 Yvon (Paul), apostat.
 — (Pierre), disciple de Labadie.
 Yze (Jean-Antoine d'), capitaine huguenot, et ses descendants.
 — (Alexandre d'), professeur de théologie à Die.
 Zbónski (Mathurin), commandant de Monvalent en Quercy, et ses fils.
 Zell (Matthieu), réformateur de Strasbourg, et sa femme.
 Zentgraf (Jean-Joachim), professeur de morale à Strasbourg.
 Ziegler (Clément), jardinier, fanatique.
 Zorn, famille alsacienne.

Le *Bulletin* avait déjà donné à ses lecteurs, en une suite de tables alphabétiques partielles, dressées au fur et à mesure de la publication des diverses parties, le catalogue qui précède des articles de la *France protestante*. Mais nous avons pensé qu'on serait bien aise de trouver ici ces listes successives réunies en une seule, qui conservera toujours son utilité spéciale et ne fera pas double emploi avec les tables d'un autre genre actuellement en préparation.

Voici maintenant une liste provisoire de noms omis dans le corps de l'ouvrage, soit que les uns ne fussent pas encore reconnus comme protestants, soit que pour les autres les renseignements aient manqué aux auteurs ou qu'ils leur soient parvenus tardivement. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cette liste et nous les prions de nous signaler les lacunes qu'ils y remarqueraient encore, afin de rendre ce dernier complément de l'ouvrage aussi complet que possible.

LISTE DES NOMS

QUI ENTRERONT DANS LA COMPOSITION DU SUPPLÉMENT

- Agard (Jacob d'), membre de l'Académie de Paris, et famille.
 Aleaume (Jacques), ingénieur ordinaire du roi.
 Allard (Charles), graveur.
 André (Jean et David), dessinateurs.
 Arbutot (Jacob), peintre et sculpteur.
 Archinard, famille.
 Arcigny (Jacques d') ou Dersigny, peint.
 Arlaud (plusieurs artistes de ce nom).
 Aroudeau, martyr.
 Aubert (Jacques), peintre.
 Aubigny (D'), musicien à Cassel.
 Ayrault.
 Barbiez, graveur.
 Barthélemy (Josias), sculpteur.
 Barthol, famille.
 Battier, famille réfugiée à Bâle.
 Bauche (Pierre), sculpteur, et Jacob, peintre et sculpteur.
 Baudoin, dessinateur.
 Bauhin (plusieurs omis).
 Baulacre, famille.
 Baume (Isaac), peintre.
 Bayle (Moïse), conventionnel.
 Behague, famille.
 Belhomme (Pierre), peintre.
 Benière (Thomas), sculpteur.
 Benoist (Abraham), peintre.
 Beraud (Abel), graveur.
 Berchet (l'oussain), poète; Charles et Pierre, peintre.
 Beritault (Israël), peintre.
 Bernard (Em.), musicien.
 — (Samuel)
 Bernier (Isaac), peintre du roi.
 Berthier (Jean et Aubin), peintres.
 Bertrand (David), sculpteur et peintre.
 Bigorne (Pierre), sculpteur et peintre.
 Bivelat (Jean), menuisier sculpteur.
 Bizot (Paul), graveur.
 Blain de Fontenay (Jean), peintre du roi.
 Boissard (Michel-J.), graveur.
 Boit (Charles), peintre en émail.
 Boitard père et fils, graveurs.
 Bordier, famille.
 Bouché (Pierre-Fréd.), horticulteur.
 Boulle (Pierre), tourneur et menuisier du roi.
 Bosse (Abraham), graveur.
 Bourdon (Pierre), graveur.
 Bouton (David), sculpteur.
 Boyve, famille.
 Bretagne, médecin.
 Briot (les), artistes graveurs et peintres.
 Brosse (Salomon de), célèbre architecte.
 Burga (Abel), musicien.
 Cahaigues (Jacques de), médecin.
 Campredon, général.
 Caillot ou Caillas (Augustin), jurisconsulte et poète.
 Caperon (Noël), botaniste.
 Capieu, ministre.
 Cassiopin (Jean et Thomas), peintres du roi.
 Cayart (Louis), ingénieur.
 Cazenove, famille de.
 Cécier (J. de), dit Colong, poète.
 Chambert (Pierre), peintre.
 Chambaud, famille de.
 Champion (Bonaventure), peintre.
 Chantepie de la Saussaye, pasteur.
 Chardon de Luzny.
 Charron (Jean de), magistrat.
 — (Claude), peintre.
 Chipault (Isaac et Jean), peintres.
 Chopy (Antoine).
 Clerc (Isaac), art. desc. de réf.
 Collot (Pierre), peintre et sculpteur.
 Constantin (Abraham), peintre.
 Coquerel (Charles-Paul), peintre.
 Coras (Jacques de), poète.
 Courage (Nicolas et Thomas), peintres.
 Courbière, général prussien.
 Crassot (Rich.), musicien.
 Cuidé (Abel), peintre.
 Cusin (Charles), horloger.
 Dassier (les), graveurs.
 David (Arthur), sculpteur.
 Delaulne (Etienne)
 Delessert, famille.

Demonceaux (Etienne), graveur.
 Desmartins (Jacques et Pierre), peintres.
 Dessessas ou Des Essarts (Daniel), peint.
 Devrient (les), artistes dramatiques.
 Dorigny (les), peintres et sculpteurs.
 Dorigny (Pierre), poète.
 Dubosc (Claude), graveur.
 Duchesne (Gédéon), sculpteur.
 Dugné (Guillaume), peintre.
 Duguernier (les), peintres.
 Dulaurier (Salomon), peintre.
 Dulignan (Abraham), artiste.
 Dulon (Fréd.-Louis), musicien.
 Du Mas de Marville, famille.
 Dumonstier (Daniel), artiste.
 Dupré (Guillaume et Abraham), grav.
 — sculpteur du roi.
 Durand (Isaac), graveur.
 Du Sable (Guillaume), poète.
 Dusourt, médecin du duc de Vendôme.
 Du Ry (Simon-Louis).
 Duval (Marc), graveur.
 — (Elisabeth), peintre et graveur.
 — (Philippe), peintre.
 Duvernoy (les), musiciens.

Eiman (Jean), peintre du roi.
 Engelhardt, peintre.
 Engelmann, lithographe.
 Erondelle, famille d'orfèvres.

Faucher (Antoine), ingénieur du roi.
 Faure (Louis), peintre.
 Ferrière (les) de Genève.
 Fischer, pasteur alsacien, guillotiné.
 Foigny.
 Forest (Jean), peintre.
 Forestier père et fils, peintres.
 France (Pierre), graveur.
 Frémont, réfugié en Amérique.

Gabriac, pasteur du désert.
 Gasselin (Roland), peintre.
 Gardelle, artiste de Genève.
 Gaillard (Jean-Ernest), musicien.
 Gay, auteur de Mémoires.
 Gilly (David), architecte.
 Girardot (famille).
 — (Paul), bibliophile.
 — (Jean), amateur de peinture.
 Gobelins (les).
 Gobbie (Pierre et Etienne), graveurs.
 Godeau (Pierre), sculpteur, et Siméon,
 architecte en Prusse.
 Gorris fils et petit-fils, médecins.
 Goulens (Louis et Jean), peintres.
 Grandidier, médecin.
 Grandhomme (Jacques), graveur.
 Gravelot (Henry), graveur.
 Gribelin (Jacob et Simon), graveurs.
 Griffière (Jean), peintre.
 Guinaut, médecin.

Guérin, comte de Lynar, ingénieur.
 Guizot, pasteur du désert.

Hangest, dit Yvoy, artiste.
 Hauterne (N. d'), graveur.
 Hayons (Thomas des), poète.
 Heude (Nicolas), membre de l'Académie
 de peinture.
 Hubert, martyr.

Ingrand, conventionnel.
 Julien de Toulouse, conventionnel.

Klatz (les), artistes de Strasbourg.
 Klotz (Matthieu), peintre.

Labarre (les), orfèvres.
 Labourde (Jean), sculpteur.
 La Chana (Alexandre), émailleur,
 Lachenal, professeur à Bâle.
 Lacour (George de), sculpteur.
 Lacroix (Jean-Baptiste de), peintre.
 Lafeuille (D. de), graveur à Amsterdam.
 Lafons (Salomon de), architecte des bâ-
 timens royaux.

Laguerre (Jean), peintre.
 Lalemant, poète.
 Lambert, confesseur.
 La Perdrix (Michel de), sculpteur.
 La Planche (Pierre Estrange de), grav.
 Larnier (Gédéon), ingénieur du roi.
 La Roche (Jean de), peintre.
 Laud, archevêque.
 Laudun (Pierre de), poète.
 Laurent (Jean), peintre, et Jean-Daniel
 de Berlin.

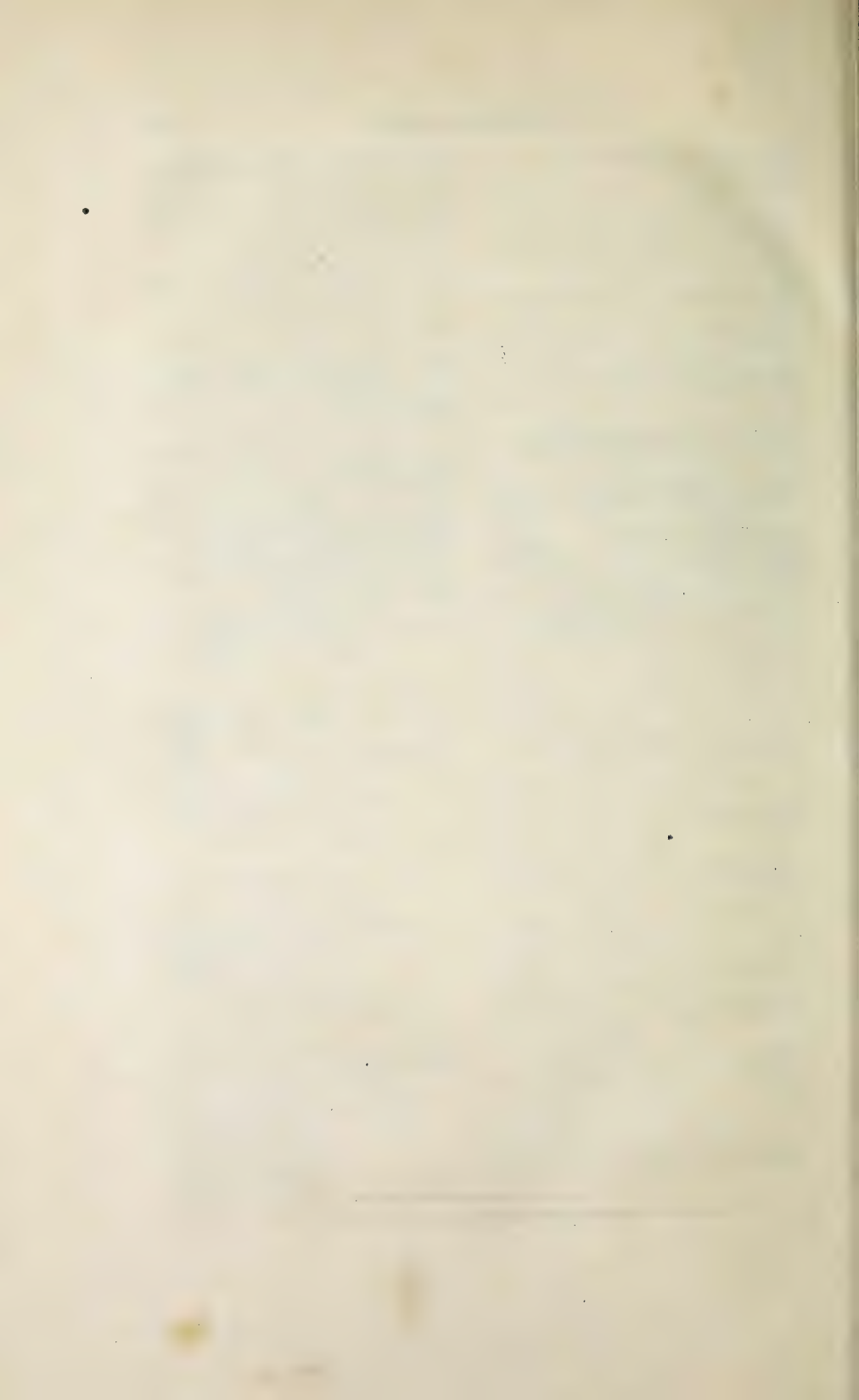
Lavallée (Jean et Simon), artistes.
 Lavardin (Jean et Jacques).
 Lavie, membre de l'Assemblée nationale.
 Laynay (Daniel de), peintre.
 Lebas (Samuel), peintre.
 Leblon (Michel et Jacques-Christ.), grav.
 Lescaille (Jacques et sa femme Catherine),
 poètes.

Le Breton (Hercule), graveur du roi.
 Le Fèvre (Claude), peintre.
 L'Egaré (Gédéon), graveur.
 Le Juge (Simon), et son fils, peintres.
 Le Keux ou Lequeux, peintre.
 Lemaire (Daniel), peintre et sculpteur.
 Lemercier (Isaac), peintre, et Philippe,
 de Berlin.

Lenée (Nicolas), de l'Acad. de peinture.
 Leroy (Pierre), sculpteur et peintre.
 L'Espine (N. de), graveur.
 Lestocq, général prussien.
 Lhuillier, famille.
 Lorget (Pierre), peintre sur verre.
 Louis (François), médecin de Louis XIII.
 Louvain (Jacques de), peintre.

Maréchal (Toussaint), architecte.

- Martin (Charles), peintre du roi.
 Mazars, famille de.
 Meyer (Philippe-Jacques), et ses fils, artistes de Strasbourg.
 Mignon (Abraham), peintre.
 Millot (Remy et Charles), peintres.
 Moillon (Isaac), peintre.
 Mongobert (les), peintre.
 Morel (Guillaume), typographe.
 Morier (David), peintre en Angleterre.
 Moquin-Tandon.
 Mouche, secrétaire de Louis XIV, et Mouche, artiste.
 Moucheron (Frédéric et Isaac), peintres.
 Mouton (Samuel), peintre.
 Necker (Anne-Louise-Germaine).
 Noblet (Matthieu et Michel), graveurs.
 Pascal (Etienne), artiste.
 Perreau (Gérard), graveur à la Monnaie.
 Petit (Adrien), architecte.
 Pierretz (Simon et Abraham), artistes.
 Piron (Claude), peintre.
 Pitan (Pierre), peintre.
 Pradel, dit Vernezobre, pasteur.
 Pradier (Charles-Simon), graveur.
 Prud'homme (les), artistes en Allemagne.
 Ramsay, famille de.
 Rath (Henriette), peintre.
 Ravoire (Pierre), lieutenant-général des mineurs de l'art.
 Rinelle, graveur à Berlin.
 Riberolles (Jacques de), peintre.
 Richier (Gérard), sculpteur; Jean, peintre lorrain.
 Robert (P.), avocat.
 Salomon (Bernard et Claude).
 Savoye (les d'Allemagne et de Hollande).
 Say (les), artistes.
 Stoffel (André).
 Superville (Humbert de).
 Tassin, géographe.
 Tournier, peintre.
 Vaillant (les), peintres.
 Villiers (Jean de), architecte.
 Virot (Isaac), graveur.
 Woiret (Pierre), graveur.
 Voisier (Jean), peintre.
 Volant (Arthur), peintre.
 Yver (Pierre), artiste en Hollande.



EN VENTE :

Les Guerres de religion et la Société protestante dans les Hautes-Alpes (1560-1789), par M. CH. CHARRONNET, archiviste de la préfecture des Hautes-Alpes. (Mention très honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres au concours des antiquités nationales en 1859). 1861.— 1 vol. in-8° de 528 p.

Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier, depuis son origine jusqu'à nos jours, par M. le pasteur CORBIÈRE.

« Voici deux livres extrêmement curieux pour l'histoire locale des guerres de religion dans le midi de la France. Tous deux sont faits avec soin, remplis de détails nouveaux, composés réellement avec des documents originaux et souvent inédits.

« M. Corbière a choisi un intéressant sujet et a écrit un livre non moins intéressant... J'ai lu ce livre avec un grand plaisir. Son auteur a su laisser de côté toute réflexion irritante, et observer une véritable impartialité. Il raconte seulement les faits ; son récit y gagne singulièrement en précision et en intérêt, et il demeure comme un excellent document que l'on pourra consulter sans avoir à se mettre tout d'abord en garde.

« Je ne veux que donner ici des éloges à l'excellent travail de M. Corbière. Chaque fois que je vois un de ces livres dignes de l'attention du savant paraître en province, je me réjouis, car c'est une preuve que la province n'est pas morte, comme on le répète trop ; je m'en réjouis, car ce n'est que par des travaux faits en province que l'on pourra arriver à connaître un jour notre histoire nationale et toutes les richesses que renferment nos archives.

« E.-O. DE BARTHÉLEMY. »

(*Echo du Dauphiné et du Vivarais*. N° 2. Octobre 1861.)

« Ce livre est une grave et consciencieuse étude, pleine de faits intéressants et composée sans esprit de parti. L'auteur expose les événements, fournit les preuves à l'appui, et laisse au lecteur le soin de juger les acteurs du drame. C'est un drame en effet, quoique l'écrivain ne se préoccupe pas de combiner avec art les douloureuses circonstances de son récit. Montpellier a été le théâtre de bien des persécutions, les unes mesquines, les autres odieuses. Si l'on ne peut lire sans émotion maintes pages de cette histoire, c'est que les faits parlent tout seuls. La modération et la simplicité du chroniqueur ajoutent un prix nouveau à l'importance de ses révélations. » (*Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1861.)

Le Livre du recteur. Catalogue des étudiants de l'Académie de Genève de 1559 à 1859. Publication très curieuse de MM. CH. LE FORT, GUST. REVIILLIOD et ED. FICK. 1 vol. in-8° de 392 pages, imprimé à Genève, chez J.-G. Fick. Paris, chez Aug. Aubry, libraire-éditeur, 16, rue Dauphine.

Genève ecclésiastique, ou Livre des spectacles pastoraux qui ont été dans cette Eglise depuis la Réformation jusqu'en nos jours. Genève, 1861. In-8° de 84 pages.

Travail dû à M. le pasteur Archinard, analogue au *Livre du Recteur*, et très curieux pour l'histoire de Genève et du protestantisme français.

On s'abonne à l'Agence et chez les Correspondants.

Galerie des personnages célèbres qui ont figuré dans l'Histoire du Protestantisme français, à l'usage des écoles et des familles, par F. PUAUX.

Chaque numéro, contenant 16 pages d'impression format Charpentier, et un portrait exécuté dans le genre de ceux du *Magasin pittoresque*, coûte, rendu franco à domicile, en France 10 c., et l'abonnement annuel est de 1 fr. 10 c.

PRIX DES 9 PREMIERS VOLUMES DU BULLETIN :

Pour les *nouveaux membres*, chaque volume, 7 fr., et pour les *nouveaux abonnés*, 10 fr.

Voir les Statuts de la Société, page 6 du tome I.

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les *sociétaires* et les *abonnés* :

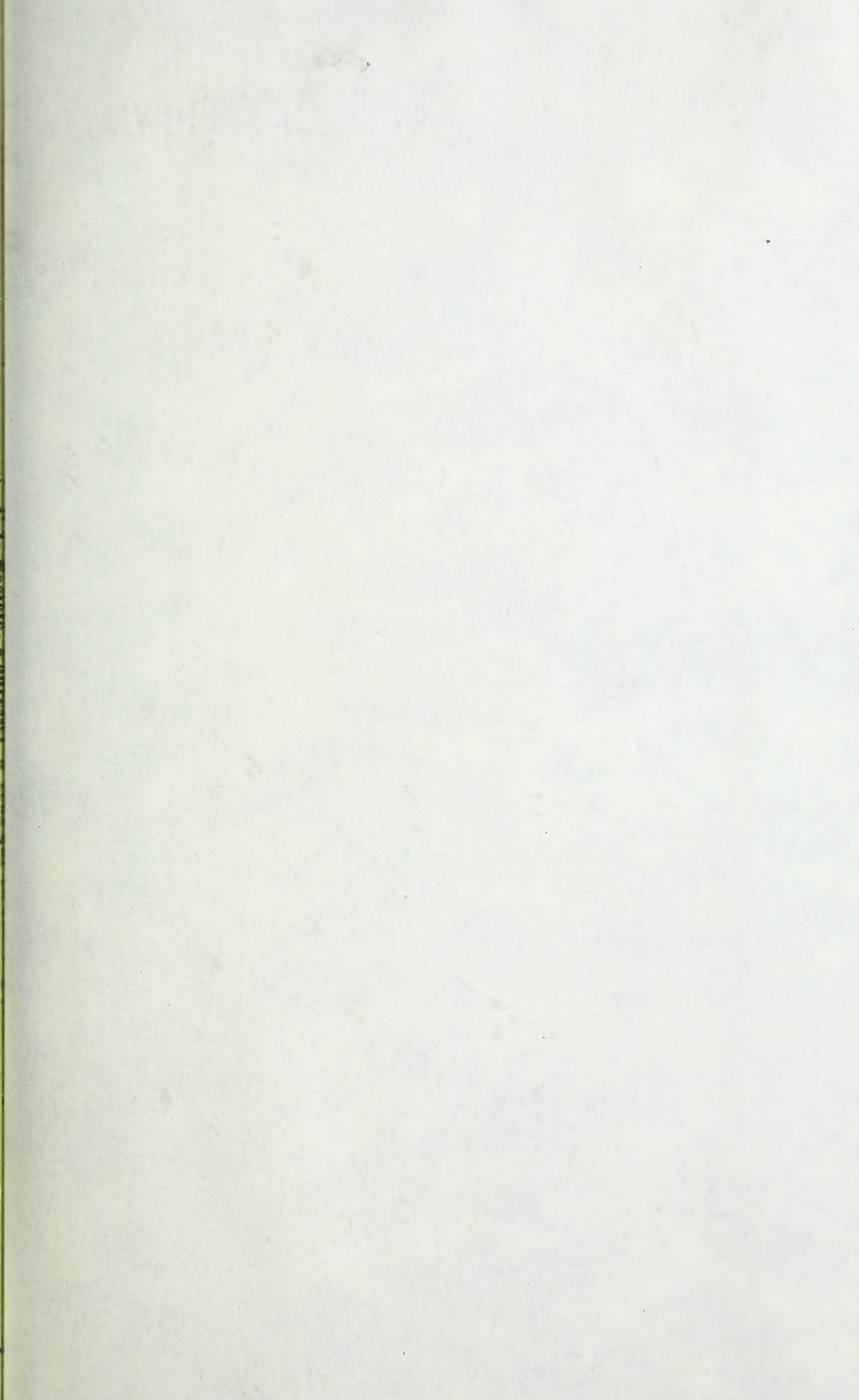
N. B. Aux Sociétaires. Le taux de la cotisation n'est point un maximum. Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	16 fr.	6 fr.	13 fr.
DEPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MODE DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. — Les paiements doivent être adressés *franco* à l'Agence de la Société, 174, rue de Rivoli, à Paris, en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à l'ordre de MM. Ch. Meyrueis et Ce, ainsi que les changements de domicile et les réclamations. (Ecrire lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

L'AGENCE est ouverte chaque jour de la semaine de 3 à 5 heures 1/2.

RECouvreMENTS COLLECTIFS. — Dans certaines localités, les membres et abonnés pourront s'entendre pour une transmission collective. — A Strasbourg, le Directoire du Consistoire supérieur a bien voulu autoriser spontanément M. Ph. Lauth, chef de ses bureaux, à centraliser les souscriptions.

ENVOI DE DOCUMENTS. — Ils doivent être adressés *franco* au Président de la Société. — On peut les déposer : A Lyon, chez M. Denis, lib., rue Impériale, 42; — A Bordeaux, chez H. Muller, lib., rue Sainte-Catherine, 43; — A Montpellier, chez F. Poujol, lib., rue Argenterie, 22; — A Genève, chez J. Cherbuliez, lib.; qui ont offert de les faire parvenir, sans frais, à Paris.



The HF Group

Indiana Plant

082145 E 16 00



1/19/2007

